

UNIVERSITÉ DE LIMOGES

ECOLE DOCTORALE DES SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Département d'Etudes Ibériques et Ibéro-américaines

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Discipline : Espagnol

présentée et soutenue publiquement par

Sonia FOURNET

Le 28 octobre 2005

**ETUDE DESCRIPTIVE DES PROVERBES DANS LA
LITTÉRATURE HISPANIQUE MÉDIÉVALE ET PRÉ-CLASSIQUE
ET DE LEUR FONCTIONNEMENT AU SEIN DES MÉCANISMES DE
L'ARGUMENTATION**

Directeur de Recherche : Madame le Professeur Dolorès LIGATTO

JURY

Christian BOIX – Professeur – Université de Pau et des Pays de L'Adour

Anne-Marie CAPDEBOSCQ – Professeur – Université de Limoges

Christian LAGARDE – Professeur – Université de Perpignan

Dolorès LIGATTO – Professeur – Université de Limoges

A la mémoire de mon père
Avec une pensée pour Adeline

INTRODUCTION

Caractérisation de notre approche : objet et méthodes

La présente étude a pour objet la description des énoncés linguistiques particuliers que sont les proverbes selon la double démarche synchronique et diachronique. L'analyse synchronique permettra de dégager tous les éléments concourant à la spécificité de cette matière, considérée statiquement. Corrélativement, une étude diachronique mettra en évidence les possibilités d'évolution du proverbe, de sa forme, de son sens, de son usage.

Nous partons du principe que, comme la langue elle-même, le proverbe est un phénomène essentiellement oral. A ce titre, sa nature de fragment rapporté mérite d'être soulignée : rapporté de l'oral à l'écrit, d'une forme langagière à une autre, mais également rapporté d'un ailleurs temporel. Cet état de fait tend à mettre en évidence son caractère permanent de survivant qui se manifeste jusque dans la langue orale moderne malgré la tendance à recourir moins à ce « parler en figures ». Nous serions même tentée de penser le proverbe comme un modèle de ce processus linguistique – mais aussi plus largement culturel – du figement dont la problématique constituera un élément clef de notre recherche.

Bien qu'un proverbe puisse traverser les siècles, sa forme serait susceptible de subir des mutations. La fréquente figurativité de ce genre d'énoncés pourrait également être source de polysémie et engendrer des interprétations et, par là même, des utilisations diverses. Ces éventuelles variations font appel au paradoxe véhiculé par la notion de figement : permanence et évolution, telle semble être la dialectique complémentaire autour de laquelle sera construit l'objet proverbe.

Nous avons donc opté pour une approche particulièrement vaste autorisant la prise en compte des diverses possibilités d'analyse qui pourraient se présenter au fil de notre recherche.

Nous partons du principe théorique selon lequel tout proverbe, en tant que parole (prononcée ou écrite), est un instrument d'action. Il ne peut donc nous révéler tous ses rouages qu'au sein d'un discours (oral ou écrit). Nous avons choisi comme terrain d'étude trois œuvres appartenant à la littérature hispanique médiévale et pré-classique, prolifique en matière de proverbes. Il s'agit du *Libro del caballero Zifar* (1300-1305), de la *Comedia o Tragicomedia de Calisto y Melibea o La Celestina* (1499) et, enfin, de *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* (1604).

Cette recherche suivra une optique essentiellement pragmatique qui s'appuiera sur les spécificités purement linguistiques (syntaxiques et sémantiques) que nous aurons dégagées au préalable. Tout d'abord, la syntaxe sert d'entrée à la sémantique, qui fournit une première interprétation sur la base de la signification des expressions linguistiques contenues dans la phrase. Ensuite, la pragmatique a pour objet l'enrichissement de l'interprétation linguistique, incomplète, comme l'a souligné Grice, par ajout d'informations tirées de l'environnement dans lequel l'énoncé est produit et interprété. En d'autres termes, le processus purement linguistique sera complété par des mécanismes inférentiels engendrant une interprétation plus exhaustive de l'énoncé. La connaissance du cotexte et du contexte est donc fondamentale.

Par cotexte nous nous référerons à l'environnement linguistique immédiat. Les marqueurs de connexions pragmatiques qui introduisent les proverbes appartiennent au cotexte. Selon Moeschler, Luscher ou Jayez, ils orientent et guident l'interlocuteur dans son interprétation. A chaque étape du processus interprétatif correspond une instruction. L'ensemble de ces instructions permet l'élaboration d'un schéma procédural décrivant le cheminement cognitif donnant lieu à telle ou telle interprétation. Par ailleurs l'approche pragmatique cognitive de Sperber et Wilson pour qui l'esprit humain tend vers la pertinence nous permettra de mieux rendre compte des notions d'orientation et de guidage.

Le contexte, quant à lui, englobe tout ce qui est extérieur au langage (cadre spatio-temporel, acteurs de la communication, rapport entre les acteurs, savoir partagé) et qui, pourtant, fait partie d'une situation d'énonciation. Il ne serait pas une donnée constante et jouerait ainsi un rôle de premier ordre dans l'interprétation. En effet, les instructions délivrées par le connecteur sur les liens entre les énoncés impliqueraient une diminution de l'effort de traitement et amèneraient l'interprète à constituer un contexte dans lequel l'énoncé complet serait pertinent.

Si l'on accepte que tout proverbe est un énoncé dogmatique, par lequel on souhaite dispenser un enseignement et donc agir sur l'interlocuteur, l'acte que le locuteur réalise en employant un proverbe est intentionnel (Austin et Searle) et l'interlocuteur doit pouvoir déterminer cette intention pour que la communication soit couronnée de succès. On voit bien qu'une telle approche nous amène au delà de la normativité pure et simple.

Invoquer un proverbe revient donc à mettre en évidence une intention didactique visant à agir sur les croyances ou les attitudes de l'interlocuteur, ce qui oriente la réflexion vers les théories de l'argumentation (Perelman et Grize).

Les travaux de ces auteurs se situent au cœur d'une logique dite naturelle (par opposition à la logique formelle) prônant la spécificité de la pensée quotidienne qui brigue davantage l'action que la contemplation du vrai. Dans cette perspective, une argumentation sera conçue comme une schématisation (Grize), c'est-à-dire comme l'élaboration d'un micro-univers présenté par le locuteur à l'interlocuteur afin d'influencer son action. Toujours construite pour quelqu'un, elle se révèle être un processus par essence dialogique.

Pour produire des effets, une schématisation doit fournir une représentation de l'événement dont il est question mais également une représentation du locuteur, de l'interlocuteur et de la situation de communication qui les unit. Ces représentations peuvent être inférées à partir du discours du locuteur qui n'expose que les images qu'il se fait de l'événement, de lui-même et de son interlocuteur. Ces images sont notamment véhiculées par les formules de prise en charge favorisant l'incorporation des proverbes au discours.

Les séquences proverbiales appartiennent par ailleurs à l'univers de croyance commun au locuteur et à son interlocuteur, univers dont la connaissance est primordiale pour mener à

bien une argumentation. Ces considérations nous amèneront à utiliser le concept de préconstruit culturel élaboré par Grize, à savoir un ensemble de coutumes et d'opinions propre à la culture à laquelle on appartient, et à le rapprocher de l'objet de notre analyse.

Les proverbes étant des énoncés vraisemblables et non vrais, nous retiendrons en outre les réflexions de Perelman sur la distinction effectuée par Aristote entre raisonnement dialectique et raisonnement analytique. Nous nous intéresserons en particulier au fonctionnement des raisonnements dits « déductifs dialectiques » afin de tenter de comprendre le processus cognitif déclenché par un proverbe au moment de son énonciation.

Cette approche nous conduira à l'étude d'inférences cognitives, logiques et pragmatico-contextuelles, facilitée par les travaux, déjà signalés, de Sperber et Wilson sur la pertinence ainsi que par le concept gricéen d'implicatures conversationnelles (mécanismes inférentiels déclenchés par des principes généraux et par lesquels le locuteur communique plus que le sens littéral de l'énoncé).

Or, c'est la Théorie de l'Argumentation dans la Langue développée par Anscombe et Ducrot et plus particulièrement la notion de topos, qui nous permettra d'explicitier le passage d'un argument à une conclusion. Cette théorie propose une nouvelle conception de l'argumentation qui considère que l'argumentativité est un trait inhérent au langage et où le phénomène de gradualité (aussi appelé scalarité) joue un rôle fondamental, comme en témoignent les structures logiques des topoï, plus connues sous le nom de formes topiques (+/- P, +/-Q).

Cette perspective, discursive et non logique, du phénomène de l'argumentation est celle de la Pragmatique Intégrée, pragmatique d'essence rhétorique qui est incorporée à la description sémantique et qui travaille directement sur la structure syntaxique de l'énoncé. La description linguistique d'un énoncé proverbial pourrait ainsi comporter des éléments le présentant comme argument visant une conclusion.

L'hypothèse forte de notre travail est donc que la description adéquate de la matière proverbiale ne peut être effectuée de manière satisfaisante sans la mise en place d'une dimension pragmatique permettant d'explorer ces trois notions : l'énonciation, l'inférence et l'instruction.

Le choix d'un corpus littéraire ne contrarie aucunement une étude pragmatique du proverbe dans la mesure où, comme l'a souligné Moeschler, la possibilité même de la fiction tient au fait qu'elle a recours au langage ordinaire et aux moyens de représentations habituels. Les travaux de Maingueneau sur les possibilités d'appréhension pragmatique du discours littéraire confirment la validité d'une telle approche. La difficulté essentielle naîtra de la polyphonie (Bakhtine & Ducrot) intrinsèque du discours littéraire.

Les différentes théories convoquées contribueront à l'élaboration de notre vision du proverbe qui pourrait être qualifiée de « scalaire » dans la mesure où elle constitue une échelle progressive de niveaux instaurant une hiérarchie dans le domaine examiné.

- Le proverbe sera, dans un premier temps, étudié à l'état brut, hors contexte.
- A partir des résultats obtenus, il sera possible d'accéder à un second degré qui fera état des modalités d'incorporation d'une séquence proverbiale au discours.
- Enfin, en prenant appui sur les acquis de ce second degré, nous pourrions nous lancer dans l'observation des objectifs de la contextualisation proverbiale selon l'œuvre considérée.

En suivant cette problématique, nous tenterons de répondre aux questions suivantes : quels sont les traits essentiels du proverbe, ce qui permet de le considérer comme tel ? Comment et dans quel but l'emploie-t-on ? Son usage est-il évolutif ?

Présentation du corpus

L'hypothèse d'une dialectique permanence / évolution permettant de comprendre la sagesse proverbiale a orienté la sélection des supports à partir desquels la présente étude va être conduite.

Ce sont, en premier lieu, des considérations historiques qui ont influencé le choix de notre corpus. Nous avons opté pour des œuvres appartenant à une période riche en matière de proverbes. Ceux-ci étaient en effet omniprésents dans la culture du Moyen Âge où ils faisaient autorité, à côté de la Bible, dans les sermons. Également prisés chez les courtisans et les lettrés jusqu'au XVI^e siècle, ils devinrent l'apanage des couches populaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. C'est la survivance de la matière même dans la langue et dans le discours qui

nous a autorisée à effectuer un brossage historique s'étendant sur trois siècles (de 1300 à 1604).

Il nous a semblé préférable de sélectionner des œuvres renvoyant à des époques historiques distinctes et donc susceptibles de se caractériser par des courants de pensée et des modes littéraires qui leur seraient propres. Des historiens comme Menéndez Pidal, Sánchez Albornoz ou MacKay s'accordent en effet à reconnaître que le Moyen-Age espagnol a pris fin en 1492 avec la Reconquête, l'expulsion des Juifs et la découverte de l'Amérique, et laissé place à l'Espagne dite Moderne. Sans entrer dans les débats relatifs aux divisions historiques, nous pouvons observer que *La Celestina* se situe à la charnière entre ces deux périodes, le *Libro del caballero Zifar* renvoyant à l'âge médiéval et *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* à l'Espagne Moderne.

Chacun de ces ouvrages s'est corrélativement révélé être créateur de genre littéraire. Ainsi, le *Libro del caballero Zifar*, serait le premier roman de chevalerie écrit en castillan ; Fernando de Rojas aurait créé la tragi-comédie avec *La Celestina* et Miguel de Cervantès, grâce au récit des aventures du Chevalier à la Triste Figure, est généralement considéré comme le père du Roman espagnol. Nous passons du sérieux didactique à la comédie dénonciatrice et de cette dernière à ce que l'on a coutume d'envisager comme étant une parodie burlesque.

Epoques différentes, genres différents, objectifs différents, présence de proverbes et, peut-être, usage proverbial différent.

La contextualisation des proverbes pourrait en effet favoriser la mise à jour d'une évolution de leur forme et de leur utilisation au fil des siècles. Il semblerait que, dans le *Libro del caballero Zifar*, l'usage des énoncés en question soit en conformité avec la logique idéologique de l'époque. En revanche, de l'emploi des proverbes de *La Celestina* et de *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* se dégage une idée de transgression qui pourrait tenir en partie, pour le premier, au choix des énonciateurs, en totale discordance avec le langage proverbial utilisé. Pour le second, à la discordance semble s'ajouter un traitement ludique de la parole proverbiale.

La limitation de notre corpus à ces trois oeuvres tient au fait qu'à elles seules, elles comptent non loin de cinq cents occurrences de proverbes. Une matière aussi imposante,

consultable à la fin de ce travail, nous a semblé apte à satisfaire les exigences de la recherche envisagée concernant les modalités d'emploi, le fonctionnement ainsi que l'utilisation des séquences proverbiales.

Toutefois, le recours à des recueils s'avère également nécessaire dans la mesure où nous avons besoin de modèles nous assurant un point de comparaison. Nous en avons distingué trois qui nous offrent un éventail relativement complet des différents moules proverbiaux. Il s'agit de

- Gonzalo CORREAS, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* (1627).
- Juan BERGUA, *Refranero español* (1992).
- Jorge CASTILLO, *Refranero español* (1999).

Pour ce qui est de l'ouvrage de Gonzalo Correias, il s'agit du recueil le plus vaste que nous ayons eu l'occasion de consulter. Il doit en effet sa réalisation à la fois à des recherches sur le terrain, à une consultation de recueils plus anciens et plus succincts (*Refranes que dizen las viejas tras el fuego* (1508) de Íñigo López de Mendoza, Marqués de Santillana ; *Refranes o proverbios en romance, que nuevamente colligió y glossó el comendador* (1555) de Hernán Nuñez de Toledo y Guzman ; *La razón de algunos refranes* (1560) de Francisco del Rosal ; *Philosophía vulgar* (1568) de Juan de Mal Lara) et à une analyse de la littérature hispanique antérieure. D'autre part, ayant été imprimé en 1627, à peine vingt trois ans après *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, nous y retrouvons un nombre considérable des occurrences textuelles de notre corpus. Néanmoins, cette œuvre de référence est sans doute loin d'être exhaustive car il est fort probable que certaines séquences ne soient pas parvenues à la connaissance du célèbre compilateur et que d'autres n'aient pas encore possédé la notoriété requise pour être considérées par tous comme des proverbes.

Des recueils plus récents nous donnent l'opportunité de compenser, autant que faire se peut, certaines de ces carences. Le *Refranero español* de Bergua est classique, parsemé d'énoncés anciens ; de nombreux proverbes étant depuis longtemps tombés en désuétude, celui de Castillo, résolument moderne, est de ce fait plus concis.

Ce saut dans le temps, à première vue désinvolte, trouve son explication dans le fait que les rares recueils intermédiaires, comme le *Refranero General Español* (1874) de José María Sbarbi y Osuna, consistent en une reprise des compilations antérieures et ne proposent

donc pas de bouleversements conséquents. En outre, la présence dans les « refraneros » de Bergua et de Castillo de proverbes attestés chez Correas témoigne de leur permanence au fil des siècles et rend de ce fait inutile toute recherche transitoire. Concernant cette période médiane, nous nous reporterons donc simplement à des dictionnaires des XVIII^e et XIX^e siècles (*Diccionarios de la Real Academia Española* de 1726 à 1899 ; *Diccionario de la lengua castellana* de Manuel Nuñez de Taboada, publié en 1822 ; *Gran diccionario de la lengua española* de Adolfo de Castro paru en 1852... etc.) lorsque cela s'avèrera nécessaire pour l'identification ou le décodage de certains énoncés. Ce type d'ouvrages étant bien moins exhaustif en matière de proverbes que les « refraneros », nous n'avons cependant pas jugé utile d'examiner l'ensemble des dictionnaires à notre disposition.

Ces sauts temporels constituent par ailleurs des pistes de recherche non négligeables concernant de possibles évolutions diachroniques, formelles (variantes) ou sémantiques (polysémie). Le recours à des recueils du XX^e siècle, en partie réactualisés, nous permet en effet de présenter une gamme bien plus vaste des mutations observables que ne l'aurait fait un recueil du siècle antérieur.

Par souci de clarté, nous proposerons une traduction des proverbes employés, qu'ils soient issus de notre corpus ou des recueils susdits, ainsi que, lorsque cela s'avèrera nécessaire à notre démonstration, du discours au sein duquel ils sont incorporés.

La traduction se situera soit en dessous soit à la suite de l'occurrence étudiée, en incise. L'origine de la séquence sera indiquée entre parenthèses (corpus ou recueil). Si un proverbe a un équivalent en français, nous proposons au lecteur une première traduction littérale, puis le proverbe analogue en français.

Nous avons, en effet, préféré transcrire le plus littéralement possible les énoncés étudiés dans la mesure où il nous semble que la moelle d'un proverbe ne peut être rendue qu'en essayant de rester conforme à la lettre, au mot à mot du texte. Ce choix risque d'occasionner des lourdeurs mais a l'avantage de rester au plus près du sens et de l'imagerie employée.

En ce qui concerne le texte où apparaissent les séquences analysées, nous avons opté, sauf cas particulier, pour une méthode de traduction plus fluide recherchant le meilleur

équivalent en langue cible tout en essayant d'éviter les maladresses dues à une transcription trop littérale.

L'importance et la qualité des notes de bas de page quant à la sagesse proverbiale nous a incitée à préférer les éditions suivantes :

- AUTEUR ANONYME, *Libro del caballero Zifar*, 1300-1305, Madrid, Edición de Joaquín Gonzáles Muela, Clásicos Castalia, 2000, 446 pp.
- ROJAS Fernando de, *Comedia o tragicomedia de Calisto y Melibea (La Celestina)*, 1499, Madrid, Edición de Doroty S. Severin, Cátedra Letras Hispánicas, 2002, 353 pp.
- CERVANTÈS SAAVEDRA Miguel de, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, 1604, Madrid, Edición de Luis Andrés Murillo, Clásicos Castalia, 1991, 634 pp.

**I. Etude des proverbes hors
contexte**

A. Définitions

Avant toute chose, il semble nécessaire de nous interroger sur ce qu'est une définition dans la mesure où les pages suivantes reposeront sur ce concept. La définition correspond à bon nombre de pratiques langagières (dictionnaires, terminologies...) et apparaît dans le discours quotidien comme dans la littérature. Selon Aristote, elle consiste à révéler l'existence d'un objet de pensée ou à « établir un réseau de synonymes en mettant en relation un signe avec d'autres¹ ». La définition lexicographique, conçue comme une paraphrase définitoire de l'entrée du dictionnaire, représente le modèle de toute définition. Dans le discours, la définition prend l'aspect d'une phrase à attribut nominal, exprimant une équivalence référentielle entre deux termes : le sujet, qui est le terme défini, et l'attribut, qui est le terme définissant. Elle peut donc se schématiser comme suit : GN_0^2 est GN_1 , ou GN_0 équivaut à GN_1 .

La présente étude visant à déterminer avec précision le champ d'application de la matière proverbiale³, il convient, en premier lieu, de l'isoler des structures lui étant proches. La caractéristique première du proverbe étant son figement, nous nous efforcerons donc de le distinguer des divers énoncés figés de la langue espagnole.

Nous ne prétendons pas, au stade actuel de ce travail, aborder le figement en tant que phénomène linguistique général mais prendre en considération certaines unités de figement au niveau de la phrase⁴. Nous nous limiterons donc à définir cette notion comme l'absence de possibilité de modification morpho-syntaxique, lexicale ou sémantique, avant d'y consacrer notre prochain chapitre.

¹ REY Alain, *La définition*, « *Polysémie du terme définition* », Paris, Larousse, 1990, p. 13.

² Le symbole *GN* signifie : groupe nominal.

³ Par « matière proverbiale », nous désignons l'ensemble des énoncés pouvant recevoir l'appellation de proverbes. Les syntagmes « énoncé proverbial » et « séquence proverbiale » seront utilisés comme parasynonymes de « proverbe ».

⁴ Il subsiste néanmoins le concept de figement comme propriété inhérente à la langue.

1. Classification générale

Les différents types de structures figées sont susceptibles d'être ordonnés en deux classes dont la fonction didactique constitue un élément définitoire distinctif.

a. Deux ensembles principaux : les parémies et les locutions

Le choix de la terminologie est complexe mais essentiel : un vocable étant porteur de sens, il peut faciliter la délimitation de l'objet du monde auquel il se réfère. Il semble donc capital de sélectionner avec soin les termes les plus à même de représenter les deux grands ensembles d'unités linguistiques que l'on a coutume de qualifier de figées avant d'en proposer une définition et un recensement.

- **Les parémies (paremias)**

Pourquoi avoir choisi le mot « parémie » pour désigner cette première classe de structures figées espagnoles ? Cette catégorie devait, avant tout, être caractérisée par sa fonction didactique. Or, ce type de formes existait déjà aux environs de 3000 avant Jésus-Christ et avait reçu, en hébreu, l'appellation de *mašal*⁵ qui signifiait « parole », « parabole ». Aux alentours de 2000 avant Jésus-Christ, elles apparaissaient également en égyptien ancien (*sebayat* : « enseignement »), en grec ancien (*gnômê* : « pensée », « opinion », « sentence ») et enfin en grec moderne (*paroimia* : « instruction »). Quatre possibilités s'offraient donc à nous pour nommer cette première catégorie. Notre préférence pour *paroimia* se justifie par le fait que *mašal* ne soulignait pas suffisamment, selon nous, le caractère didactique que nous souhaitions mettre en avant ; *gnômê* pouvait se traduire par « sentence » ce qui allait à l'encontre, ainsi que nous l'étudierons plus loin, du caractère générique que devait recouvrir le terme que nous cherchions. Restaient donc *sebayat* et *paroimia*. L'un comme l'autre de ces termes aurait pu convenir. Si notre choix s'est porté sur le second c'est parce qu'il est toujours présent de nos jours à travers les mots « parémiologie / paremiología » (science ayant pour terrain d'étude les structures figées constituant un enseignement) et « parémiologue / paremiólogo » alors que *sebayat* a totalement disparu et nous semblait plus difficile d'emploi.

⁵ Ce terme ancien ainsi que les suivants apparaissent dans : CLEDAT Léon, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1912, Paris, Hachette, 1975.

Si *paroimia* était l'équivalent d' « instruction », il aura, dans le présent travail, un sens à peu près semblable mais plus restrictif. Nous n'emploierons pas le terme *paroimia* mais « *paremia* », afin de l'adapter à l'espagnol, ou « parémie », au français,. En conséquence, **nous appellerons parémie (ou *paremia*) toute phrase figée qui exprime un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique.** Elle peut être anonyme ou avoir un auteur supposé ou connu, se présenter sous une forme directe ou indirecte et être pourvue ou non d'éléments prosodiques.

Au cours de nos travaux de DEA⁶, nous avons rencontré six grands types de parémies dont nous reprendrons les définitions et classifications dans un prochain chapitre⁷ :

- les « proverbios/refranes » (*les proverbes*),
- les « apotegmas » ou « apotemas » (*les apophtegmes*) selon la terminologie,
- les « máximas » (*les maximes*),
- les « aforismos » (*les aphorismes*),
- les « sentencias » (*les sentences*),
- les « axiomas » (*les axiomes*).

• Les locutions (*locuciones*)

Comme précédemment, diverses possibilités d'appellation s'offraient à nous : en 1360⁸, est apparu le terme *expresión* (en français : *expression*), forme substantivée du latin *expressus*, participe passé de *exprimere* : « extraire » // « dépeindre, imiter » // « exprimer, dire » ; en 1392, *locución* (*locution*), du latin *locutio*, forme substantivée de *loculus*, participe passé de *loqui* : « parler » ; en 1527, *idioma* (*idiome*), du latin *idioma* emprunté au grec signifiant « particularité propre à une langue » ; en 1558, *idiotismo* (*idiotisme*), du latin *idiotismus*, emprunté au grec *idiotismos* : « expression particulière à une langue ». Pourquoi avoir retenu *locución* (*locution*) ? Tout d'abord, *idiotismo* nous semblait peu usité et pouvait paraître péjoratif. Ensuite, *idioma* aurait pu convenir s'il n'avait pas déjà existé dans le sens de « langue ». Nous avons donc rejeté ce terme qui aurait pu prêter à confusion. Enfin, *expresión* ne pouvait être satisfaisant en raison de son trop grand champ d'application : aujourd'hui, il

⁶ FOURNET Sonia, *Essai de définition des parémies et locutions espagnoles*, Travail de Recherche en Linguistique présenté en vue de l'obtention du D.E.A. Textes et Langage, option Sciences du Langage, sous la direction du Professeur Dolores Ligatto, Limoges, 2000.

⁷ Cf. pp. 30-31.

⁸ COROMINAS Joan, *Diccionario etimológico de la lengua castellana*, Bern, Editorial Francke, Berna, 1954. Notons que, pour ce qui est de cette seconde catégorie, les tentatives d'appellation ont eu lieu bien plus tard que pour la première.

recouvre encore des significations aussi diverses que « l'action de s'exprimer », « la manifestation d'un sentiment, d'une émotion, d'une façon d'être », « l'ensemble des signes extérieurs qui, chez un être vivant, sont révélateurs d'un caractère, d'une émotion, d'un sentiment », « la représentation d'une activité humaine, d'une époque, etc., à son degré le plus haut : incarnation, personnification, illustration »⁹... etc. et appartient également à la terminologie de la linguistique structurale hjelmslevienne (plan de l'expression / plan du contenu). Il nous a de ce fait semblé opportun de sélectionner *locución* (*locution*) pour désigner les structures figées autres que les parémies.

Différencier ainsi locutions et parémies ne constitue cependant pas une définition : **par locution (locución), nous désignerons donc toute combinaison figée ou semi-figée de deux termes ou plus ayant une fonction autre que didactique.**

Nous qualifierons de semi-figée toute locution qui acceptera que l'un de ses éléments subisse une modification formelle d'ordre lexical ou grammatical, alors que ses autres composantes demeureront totalement figées¹⁰.

Au cours de nos recherches, nous avons répertorié quatre grandes classes de locutions, que nous définirons plus loin¹¹ :

- les modismos,
- les locuciones proverbiales (*les locutions proverbiales*),
- les frases hechas (*les phrases toutes faites*),
- les frases por hacer (*les phrases à faire*).

Nous avons tenté, en tout premier lieu, d'établir une terminologie métalinguistique de base univoque et de distinguer, à cet effet, deux grandes catégories au sein des séquences se caractérisant par leur figement : les parémies et les locutions. La présente étude ayant pour objet l'analyse d'un type particulier de parémies, les proverbes, il convient à présent de différencier ces derniers de l'ensemble de la matière parémiologique.

Cette délimitation est d'autant plus difficile à établir que le domaine étudié souffre, depuis toujours, d'imprécisions, sources de confusion pour les compilateurs, les chercheurs et leurs lecteurs.

⁹ *Le Trésor de la Langue Française informatisé*, 2002. Disponible sur <<http://atilf.atilf.fr/tlfv3.htm>>.

¹⁰ La notion de figement, et son application aux parémies et aux locutions, fera l'objet d'une analyse détaillée p. 39 et suivantes.

¹¹ Cf. pp. 34-37.

b. Imprécisions définitoires

L'accent doit être mis sur l'imprécision relative à la dénomination des différentes parémies. Il est en effet quasiment impossible de trouver des définitions délimitant nettement les frontières entre ces constructions qui diffèrent pourtant bien les unes des autres.

La confusion liée à la dénomination et à la délimitation des structures figées espagnoles est manifeste lorsque l'on observe d'un point de vue diachronique les tentatives de définition de nombreux linguistes, tels Covarrubias, Roque Barcia ou Julia Sevilla Muñoz, entre autres, qui semblent ne percevoir aucune distinction entre les divers termes à leur disposition. En effet, au XVII^e siècle, Covarrubias assimile, dans son *Tesoro*¹², proverbe, sentence et adage :

« Adagio. Es lo mesmo que proverbio, conviene a saber una sentencia breve, acomodada, y trayda a propósito, recibida de todos, que se suele aplicar a diversas ocasiones. Latine adagium, gii, et apud anticus adagio, nis. Dixóse adagium quasi circum agium, porque anda de boca en boca de todos. Es propiamente lo que en castellano llamamos refrán »

Cette définition pour le moins ambiguë de l'« adagio » – l' *adage* – n'éclaire en rien le lecteur.

Même si, au cours des deux siècles suivants, certains ont probablement pris conscience de l'absence de délimitation nette entre ces énoncés, ce n'est qu'au XIX^e siècle¹³ que l'on rencontre dans un texte de Roque Barcia une dénonciation de ces imprécisions ; il argumente en faveur de la non-identification des « refranes », des « adagios » et des « proverbios » :

« Circunscribiéndonos aquí el valor lógico de los vocablos que encabezan el presente artículo, podemos afirmar que no conocemos un solo literato que, al hacer uso de dichas palabras en la práctica de la lengua, les atribuya su porción de juicio, su cantidad de pensamiento, su matiz intelectual, según la suprema razón de su origen, sin la cual no es posible la filosofía del lenguaje. (...) Para el uso de nuestro siglo, el adagio vale tanto como

¹² COVARRUBIAS Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, 1611, Barcelona, Edición preparada por Martín de Riquer, 1943. Nous prenons ici l'exemple de Covarrubias car il est le premier grammairien espagnol à proposer des définitions des divers types d'énoncés existants. Ses prédécesseurs, tels Pedro Vallés et Juan de Mal Lara (XVI^e siècle), se bornaient à transcrire en castillan les réflexions latines auxquelles Erasme avait abouti dans ses *Adagia* et utilisaient comme unique traduction du terme « proverbium » le substantif « refrán ».

¹³ Nous faisons un saut de plus de deux siècles afin de démontrer que, malgré le temps passé, aucun progrès n'est observable.

el refrán, o el refrán vale tanto como el adagio, y el adagio y el refrán valen tanto como el proverbio, cuya confusión puede llegar a ser un galimatías, no un idioma, no una serie de palabras discretas, no un sistema de voces humanas. Si el refrán significa lo que el adagio ; si el adagio y el refrán significan lo que el proverbio, ¿ para qué existen los vocablos proverbio, adagio y refrán ? »¹⁴

Roque Barcia serait, selon nous, dans le vrai. La langue étant par nature économique, *un* terme devrait suffire à traduire *une* réalité. Aussi, si des vocables sont différents, ils représentent, du moins initialement, des unités linguistiques non identiques. C'est la notion de synonymie qui est rejetée : « adagio », « proverbio » et « refrán » ne devraient pas être considérés comme des synonymes puisque l'économie du langage nous amène à supposer qu'ils évoquent des objets du monde dissemblables.

Aujourd'hui encore, Julia Sevilla Muñoz¹⁵ semble penser que le problème est trop épineux, voire inextricable:

« Existe una multitud de términos para denominar estas unidades lingüísticas caracterizadas por su forma fija : expresiones idiomáticas, modismos, idiotismos, locuciones, frases hechas, dichos, refranes, proverbios, frases proverbiales,...; apelativos que hallamos en mayor o menor medida en otras lenguas (...). Se suele hacer un uso indistinto de tales designaciones debido al desconocimiento por esta parcela lingüística o porque estas unidades lingüísticas presentan muchos rasgos comunes, lo que provoca una gran confusión, no sólo terminológica sino también conceptual : no sabemos cómo llamarlos y, menos aún, definirlos. »

J. Sevilla Muñoz, tout comme Roque Barcia, a recourt au terme « confusion » pour qualifier le domaine étudié. Ce choix n'est pas anodin : de nos jours, il n'existe toujours pas de définitions claires. Si nous consultons, par exemple, la 22^{ème} édition du dictionnaire unilingue contemporain de la Real Academia española¹⁶, à l'entrée « refrán », nous trouvons la définition suivante : « dicho agudo y sentencioso de uso común »; en recherchant « proverbio » : « sentencia, adagio o refrán » ; pour ce qui est du terme « sentencia », les choses se compliquent un peu plus : « dicho grave y sucinto que encierra doctrina o moralidad » (quelle est la différence avec

¹⁴ ROQUE BARCIA, *Sinónimos castellanos*, 1890, Edición póstuma, corregida y considerablemente aumentada por su autor, Madrid. Disponible sur <<http://www.tony-net.net/lopez/html/espanol/a/adagio.htm>>.

¹⁵ SEVILLA MUÑOZ Julia, « *Divergencias en la traducción de expresiones idiomáticas y refranes (francés-español)* », in *De proverbio.com*, Volume 5 – Number 1 – 1999. Disponible sur <<http://www.deproverbio.com/DP,5,1,99/SEVILLA/DIVERGENCIAS.html>>.

¹⁶ REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, vigésima segunda edición, 2001. Disponible sur <<http://buscon.rae.es/diccionario/drae.htm>>.

« refrán » ?)...etc. La situation ne semble donc pas avoir évolué en trois siècles dans la mesure où ces essais de détermination ne paraissent pas plus fructueux que ceux de Covarrubias...

L'imprécision pourrait également être due au choix des appellations génériques. En effet, bon nombre d'auteurs qualifient l'intégralité des énoncés véhiculant une sagesse de « formes sentencieuses » alors que les sentences ne représentent qu'une catégorie parmi d'autres au sein des dits énoncés. C'est le cas de J. Sevilla Muñoz :

« Uno de los escollos que continuamente tiene que salvar el traductor en España, lo constituyen los enunciados sentenciosos fijos¹⁷, por poseer una estructura peculiar que los convierte en singulares. »¹⁸.

Il en va de même pour Louis Combet lorsqu'il affirme : « L'antiquité ne savait guère distinguer entre les diverses catégories de phrases sentencieuses. »¹⁹ ; et que dire de Alain-Julien Surdel qui intitule l'un de ses articles : « *Typologie et stylistique des locutions sentencieuses dans Le Mystère de S. Didier de Langres* »²⁰ ?

Le manque de clarté dont souffre la délimitation du champ d'application des diverses structures figées se voit, qui plus est, accentué par le désordre qui caractérise les recueils de l'époque classique. Gonzalo Correas, au XVII^e siècle déjà, dans son célèbre *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* (dans le titre lui-même transparait l'imprécision relative à l'expression « frases proverbiales », employée pour désigner de simples locutions) bien qu'ayant pris soin de séparer les « refranes » de ce qu'il appelait les « frases proverbiales », mêlait aux proverbes de nombreuses locutions comme par exemple « Estar hecho (o hecha) una botija » ou « las botas de Tobías », ce qui ne pouvait qu'induire le lecteur en erreur. Fort heureusement, les compilateurs actuels tels que Bergua ou Castillo²¹ ont évité ce travers.

¹⁷ Les parties soulignées le sont par nos soins.

¹⁸ Sevilla Muñoz J., « *Divergencias...*, op. cit.

¹⁹ COMBET Louis, *Recherches sur le « Refranero » castillan*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1971, p. 19.

²⁰ SURDEL Alain-Julien, « *Typologie et stylistique des locutions sentencieuses dans Le Mystère de S. Didier de Langres* », in *Richesse du proverbe*, Etudes réunies par François SUARD et Claude BURIDANT, Lille, Travaux et Recherches, Diffusion P.U.L., Volume 1, 1984, p. 145.

²¹ BERGUA J., *Refranero...*, op. cit. CASTILLO J., *Refranero...*, op. cit.

En conséquence, la terminologie employée pour se référer aux structures figées de la langue espagnole se caractérise par une imprécision d'autant plus importante que les linguistes s'intéressant à ce sujet ne s'attachent pas à différencier les diverses catégories et sous-catégories de constructions rencontrées. Cette situation explique que les tentatives de définitions restent, le plus souvent, très floues... Il semble donc urgent de définir les différentes classes de parémies répertoriées aussi clairement et précisément que possible, afin d'être à même de distinguer, par exemple, un *proverbio* d'une *sentencia*, d'une *máxima* ou d'un *adagio* : il s'agit de construire un métalangage.

2. Qu'est-ce qu'un proverbe ?

Les proverbes constituent à eux seuls une sous-classe de parémies : les anonymes. Or, en espagnol, le terme « proverbe » peut être traduit par deux vocables distincts : « proverbio » ou « refrán ». La première difficulté que nous rencontrons consiste donc à percevoir la nature du rapport existant entre ces deux possibilités de traduction.

Une double appellation pour un genre unique

Le terme « proverbio » vient du latin *proverbium*, de *verbum*, qui signifie « mot ». Le préfixe « pro- », issu du latin *pro* apporte le sens de « en avant, à la place de, en faveur de ». De ce fait, « proverbio », pourrait, étymologiquement, être un mot, une parole générale, publique, notoire. Il a un équivalent dans les langues romanes : par exemple, « proverbe » en français, « provérbio » en portugais, « proverbi » en catalan, « proverbio » en italien ou encore « proverb » en anglais; seul l'allemand met en évidence l'oralité inhérente à cette unité linguistique : « das Sprichwort » issu de l'agglutination du radical du verbe « sprechen » (parler) et du substantif « das Wort » (le mot).

En revanche, « refrán » est un mot propre à l'espagnol, né assez tardivement. Comme le signale R. Rodríguez Marín, avant que « refrán » apparaisse, diverses appellations de ce type de parémies ont eu cours :

« Pero quizás en nación ninguna haya tenido el refrán tantos nombres como en España, tierra clásica de los refranes. Citaré algunos de estos nombres : *Retraire* y *retraer* (de *retraer*, que valía tanto como hablar, contar, referir) ; *verbo* (de *verbum*, palabra) ; *fabla* y *fabrilla* o *fabriella* ; *viesso* (verso, pero también, refrán, porque éste casi siempre está versificado) ; *escritura* (dicho más común refiriéndose a sentencias de sabios, escritas en sus libros) ; y *paraulas* (parábola) y *palabra* (dicho). Todas estas denominaciones son anteriores al siglo XV. Desde éste fueron quedando en desuso y los productos del saber popular que son objeto de mi trabajo se llamaron casi exclusivamente refranes (a referendo). »²²

²² RODRÍGUEZ MARÍN R., *Discursos leídos ante la Real Academia sevillana de Buenas Letras*, Seville, 1895, p. 10, cité par L. Combet, *Recherches...*, op. cit., p. 58. Notons à ce propos que, dans le *Zifar* (1300-1305), « vierbo » (qui est équivalent à « verbo ») est effectivement employé pour présenter un proverbe. Nous y rencontrons également le terme « ejemplo » ; ces deux substantifs sont absents du reste de notre corpus dans la mesure où ils sont tombés en désuétude avant que ne soient écrits *La Celestina* (1499) et le *Quijote* (1604).

Se pose la question de savoir comment le dernier de ces termes, « refrán », a pu supplanter tous les autres à l'exception de « proverbio », qui est encore usité de nos jours. Jusqu'à présent, aucune réponse définitive n'a pu être fournie. Une telle prépondérance du mot « refrán » pourrait peut être s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'un terme typiquement espagnol qui, à la différence des autres appellations proposées, présente la particularité de ne pas avoir d'autre sens que celui de « proverbe ». Le terme « proverbio », quant à lui, a peut-être subsisté en raison de sa frappante similitude avec les traductions en vigueur dans les pays voisins (« proverbe », « proverb », « provérbio ») auquel cas il pourrait être l'objet d'une contamination.

En revanche, les problèmes liés aux origines de ce terme ont été résolus. Il est en effet admis à peu près unanimement aujourd'hui que « refrán » vient du français « refrain ». Un rapport de convergence se serait donc établi dans certaines chansons entre le « refrain », qui exprime souvent la moralité du texte et le « refrán » castillan. Il convient d'ailleurs à ce propos de prendre en compte que, si « refrán » a pris le sens de proverbe vers le milieu du XV^e siècle, il était connu bien auparavant dans le sens français de « refrain » comme le signale Cotarelo²³, pour qui la ressemblance des structures métriques des deux constructions permettrait d'expliquer le choix du terme « refrán ». E. O'Kane²⁴ nuance ces affirmations en insistant sur le fait que, s'il existe une similitude entre le « refrain » français et le « refrán » espagnol permettant d'expliquer le passage de l'un à l'autre, il s'agit essentiellement de la répétition fréquente.

L'origine des mots « proverbio » et « refrán » nous permet de remarquer que chacun de ces vocables tend à mettre en avant une parole générale et réitérée et que ce sont les deux seuls termes qui cohabitent encore de nos jours tout en représentant, semble-t-il, cette même réalité linguistique. Mais qu'en est-il exactement ? Ont-ils vraiment la même signification ? La délimitation sémantique « refrán/proverbio » est loin d'être aisée et il semblerait même que les auteurs espagnols du XVI^e siècle n'aient senti aucune différence entre ces deux termes. En effet, Hernán Núñez intitule son recueil *Refranes o Proverbios Castellanos* ; Covarrubias constate quant à lui simplement dans son *Tesoro* que « proverbio. Es lo que llamamos refrán ». Mais tous les lexicographes ne partagent pas cette opinion : pour certains, le champ d'application de ces deux réalités linguistiques ne coïncide pas absolument. Les

²³ COTARELO Emilio, « *Semántica española* », in *Boletín de la Real Academia Española*, III, Madrid, 1916.

²⁴ O'KANE Eleanor, « *Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media* », in *Boletín de la Real Academia Española*, Anejo II, Madrid, 1959, p. 14.

« proverbios » seraient d'extraction plus élevée que le « refrán » ; ils feraient plus souvent allusion à quelque événement d'ordre historique ; de plus, leur expression serait plus noble et viserait à éviter toute vulgarité. Les « refranes », au contraire, seraient essentiellement populaires, voire vulgaires. De telles théories ont surtout été développées par l'école folkloriste de la fin du XIX^e siècle. Citons, par exemple, J-M. Sbarbi²⁵, qui classe l'énoncé suivant parmi les « refranes » : « Por un perro que maté me pusieron mataperros²⁶ » – *Parce que j'ai tué un chien on a fait de moi un tueur de chien* – et considère « No es por el huevo, sino por el fuero » – *Ce n'est pas pour l'œuf, mais pour le privilège* – comme étant un « proverbio ». De même, « Quien quiera peces, que se moje el culo » – *Qui veut des poissons, qu'il se mouille le cul* – et « El que escupe al cielo, en la cara le cae » – *Celui qui crache en l'air, reçoit le tout sur la figure* – relèveraient plutôt de la catégorie des « refranes » alors que « Quien a uno castiga, a ciento hostiga » – *Qui punit une personne, en fouette cent* – et « La ciencia es locura si buen seso no la cura » – *La science est folie si bon sens ne la soigne pas* – appartiendraient à celle des « proverbios ».

En conséquence, il semble que le terme « refrán » ait été pressenti dès son apparition comme désignant un complexe linguistico-culturel plus familier et populaire que celui que recouvre le terme « proverbio ». Si une différence a été perçue, bien que confusément, entre « refrán » et « proverbio », on ne fait plus, aujourd'hui, aucune distinction entre l'un et l'autre de ces termes²⁷. Il ne s'agit en fait que d'une nuance, si faible, qu'elle n'est pas prise en compte par les usagers de la langue. La pratique linguistique tenant cette nuance pour négligeable, nous avons donc décidé de ne faire aucune différence entre « proverbio » et « refrán ». Nous avons simplement tenu à signaler la disjonction mise en évidence par certains lexicographes entre ces deux termes du point de vue du ton afin de présenter un travail détaillé.

Les termes « proverbio » et « refrán » désigneront donc une phrase figée anonyme qui exprime un enseignement ou un avis, qu'il soit d'ordre moral ou pratique. Notons que la présence d'éléments prosodiques est inhérente à ce type d'énoncés.

²⁵ SBARBI José María, *El Refranero general*, Madrid, 1874-1878, t. I, p. 2.

²⁶ Ce proverbe ainsi que les suivants sont issus de : Correas G., *Vocabulario...*, op. cit.

²⁷ Seuls les textes religieux mettent encore à jour cette distinction : la Bible expose des « proverbios ». A aucun moment il n'y est fait référence à des « refranes ».

Nous avons répertorié trois catégories de « proverbios / refranes », ordonnées en fonction de la forme d'expression observée : les proverbes d'expression directe, les proverbes d'expression indirecte et les « frases proverbiales »²⁸.

a. Proverbes pourvus d'éléments prosodiques mais non figuratifs : les proverbes d'expression directe

Ces « proverbios » s'expriment sous une forme directe. Autrement dit, ils ne peuvent être « figuratifs »²⁹ mais sont cependant pourvus d'éléments prosodiques comme le rythme, la présence d'allitérations, de rimes, d'anaphores... Ils s'agit de séquences dénotatives³⁰. Ainsi, des énoncés tels que « Mientras más moros, más ganancia » – *Plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand* – (La Celestina, p. 206)³¹ ou encore « quien con perros se echa, con pulgas se levanta » – *Qui se couche avec des chiens se lève avec des puces* – (El Zifar, p. 291) n'appartiennent pas aux « proverbios » d'expression directe puisqu'ils apparaissent sous une forme figurative.

Une autre caractéristique de cette classe de parémies serait l'obligation d'être régie par un verbe d'ordre ou de conseil, caractéristique qui exclut également les deux constructions précédentes.

Nous pourrions donc qualifier de « proverbios » d'expression directe des structures du type :

« Fas bien y no cates a quien » – *Fais de bonnes actions mais reste désintéressé* – (El Zifar, p. 295)

« Más vale saber que aver » – *Mieux vaut savoir qu'avoir* – (El Zifar, p. 259)

« Más vale prevenir que ser prevenido » – *Mieux vaut prévenir qu'être prévenu* – (La Celestina, p. 302)

« Haz tú lo que bien digo y no le que mal hago » – *Fais ce que je dis de bien mais pas ce que je fais de mal* – (La Celestina, p. 94),

²⁸ Nous reprenons ici la terminologie de Louis Combet, qui nous a semblé la plus logique et, surtout, la plus rigoureuse : Combet L., *Recherches...*, op. cit.

²⁹ Les séquences que nous qualifions de « figuratives » peuvent être construites sur des métaphores, des comparaisons, des personnifications ou des métonymies comme nous avons pu le constater au sein de notre Mémoire de Maîtrise. Il s'agit d'une figurativité connotative concrète pouvant donner lieu à une visualisation.

³⁰ Ainsi que l'affirme C. Kerbrat-Orecchioni, « nous appellerons “dénotatif” le sens qui intervient dans le mécanisme référentiel, c'est-à-dire l'ensemble des informations que véhicule une unité linguistique et qui lui permettent d'entrer en relation avec un objet extralinguistique, au cours des processus onomasiologique (dénomination) et sémasiologique (extraction du sens et identification du référent). Toutes les informations subsidiaires seront dites “connotatives”. » KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La connotation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977, p. 15.

³¹ Contrairement aux titres des autres ouvrages qui apparaîtront en italique, ceux des trois écrits de notre corpus seront mis en évidence en étant soulignés tout au long de ce travail.

qui ne sont pas figuratives mais pourvues d'éléments prosodiques tels que, par exemple, dans le cas de « Fas bien y no cates a quien », la rime interne, et qui sont introduites par des verbes à l'impératif, donc d'ordre (« Haz »), ou des verbes de conseil (« Más vale »). Ils profèrent des conseils de nature morale ou ont une finalité pratique.

L'ensemble des proverbes précités pourrait également, d'après nous, recevoir l'appellation de « adagios » – *adages* –³².

« Adagio » vient du latin *adagium*, composé du préfixe *ad-*, signifiant « pour » (« para », en espagnol), et de *agendum*, gérondif du verbe *agere*, c'est-à-dire « agir » (« obrar », en espagnol). Un adage serait, en conséquence, une parole « pour agir », d'où la similitude avec les séquences précitées.

Louis Combet, dans *Recherches sur le « Refranero » castillan*, cite d'ailleurs les deux énoncés suivants : « Come poco, cena más, duerme en alto y vivirás » – *Déjeune peu, dîne mieux, dors en hauteur et tu vivras* – et « Haz bien y no cates a quien » – *Fais de bonnes actions mais reste désintéressé* – en précisant qu'il s'agit d'adages du fait de leur caractère non métaphorique³³. Or, les deux constructions susdites ne sont autres que des « proverbios » d'expression directe. Ils sont, en effet, attestés par Correas dans son *Vocabulario de los Refranes*³⁴, se présentent sous une forme directe et, qui plus est, sont régis par des verbes à l'impératif : « mete », « cena », « duerme », « haz », « no cates ». Ils contiennent également des éléments prosodiques ; citons, par exemple, la présence de rimes internes : « Come poco, cena más, duerme en alto y vivirás » ; « Haz bien y no cates a quien ». Nous pourrions en conclure que les « proverbios » d'expression directe sont des « adagios » – *adages* –.

Toutefois, la nécessité, pour un énoncé proverbial non figuratif, d'être régi par un verbe d'ordre ou de conseil se doit, selon nous, d'être nuancée. En effet, si un proverbe d'expression directe et d'ordre moral est nécessairement doté d'un tel trait distinctif, pour un proverbe d'expression directe et d'ordre pratique, cette caractéristique n'est pas obligatoire : il peut ne présenter qu'une simple constatation. Citons :

« Quien se muda Dios le ayuda » – *Qui change de place reçoit l'aide de Dieu* – (El Zifar, p. 78)

« Mudar costumbre es a par de muerte » – *Changer ses habitudes c'est comme mourir* – (La Celestina, p. 301)

³² Ces remarques ne démentent pas la critique que nous avons faite de la définition de Covarrubias (p. 16) dans la mesure où ce dernier assimilait adage et proverbe au sens générique du terme : tout proverbe n'est pas un adage.

³³ Combet L., *Recherches...*, op. cit., p. 17.

³⁴ Correas G., *Vocabulario...*, op. cit.

« A pecado nuevo, penitencia nueva » – *A péché nouveau, pénitence nouvelle* – (El Quijote, p. 380)

« Aunque la traición aplace, el traidor se aborrece » – *Bien que la trahison appaise, on hait le traître* – (El Quijote, p. 482).

Selon nous, seul le caractère non figuratif de ce type de proverbes constituerait un élément définitoire général. Deux sous-catégories pourraient être distinguées :

- Les proverbes d'expression directe construits sur un verbe d'ordre ou de conseil : les « adagios » ou adages.
- Les proverbes d'expression directe non construits sur un verbe d'ordre ou de conseil.

Un proverbe d'expression directe est, en conséquence, une phrase figée anonyme qui exprime non figurativement un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique.

Notons que la présence d'éléments prosodiques est inhérente à de ce type d'énoncés.

Un adage est un proverbe d'expression directe régi par un verbe d'ordre ou de conseil.

Penchons-nous, à présent, sur le cas des « proverbios / refranes » qui se caractérisent par une figurativité connotative.

b. Proverbes pourvus d'éléments prosodiques et figuratifs

Il en existe deux catégories : les proverbes d'expression indirecte et les phrases proverbiales (« frases proverbiales »).

• Les proverbes d'expression indirecte

Au même titre que les précédents, ce type de proverbes donne un avis d'ordre moral ou pratique, se présente sous une forme complète et indépendante, et, de plus, est doté d'éléments prosodiques ainsi que le mettent en évidence les exemples suivants :

« Quien con perros se echa, con pulgas se levanta » – *Qui se couche avec des chiens, se lève avec des puces* – (El Zifar, p. 291).

« Una continua gotera horaca una piedra » – *Une gouttière continue perce une pierre* – (La Celestina, p. 216).

« Tras la cruz está el diablo » – *Derrière la croix se trouve le diable* – (El Quijote, p. 113).

En revanche, ces énoncés se distinguent nettement en se présentant sous une forme figurative, et donc indirecte. C'est en effet par le biais d'une figurativité connotative que ces « proverbios / refranes » transmettent leur sagesse. Par exemple, « Tras la cruz está el diablo » nous conseille de nous méfier des apparences en soulignant de façon métaphorique le fait que sous une bonne apparence se cache parfois la méchanceté. Lorsque nous parlons de proverbes figuratifs, nous employons un terme que nous voulons généralisant. Ainsi, outre ceux s'appuyant sur une métaphore, seront également considérés comme d'expression indirecte les proverbes construits sur :

- des comparaisons : « Como corderica mansa que mama su madre y la agena » – *Comme la douce petite agnelle qui tète sa mère et celle des autres* – (La Celestina, p. 253),
- des personnifications : « Parecéis molinero, amor, y sois moledor » – *Tu sembles meunier, amour, mais tu es broyeur* – (Correas),
- des métonymies « A una boca, una sopa » – *Pour une bouche, une soupe* – (Bergua).

Ce sont ces proverbes d'expression indirecte, ou « figuratifs », qui ont fait dire à Roman Jakobson que le proverbe est « la plus grande unité codée du discours et la plus petite composition poétique »³⁵.

Ce type de « proverbios / refranes » est le plus fréquent, et par conséquent le plus représentatif ; néanmoins, il existe une autre catégorie de proverbes pourvus d'éléments prosodiques et figuratifs : les phrases proverbiales (« las frases proverbiales »).

• Las frases proverbiales

Par cette lexie, nous entendons désigner les proverbes qui, dépourvus d'élément verbal indicatif ou impératif, se réduisent aux pures circonstances. Ils se présentent généralement sous la forme d'une petite scène dont le sens n'est donné par aucun élément conceptuel mais par une situation qu'il faut interpréter. Les différentes caractéristiques propres à ce type de « proverbios / refranes » sont les suivantes :

- La « frase proverbial » évoque un événement ou une situation de type historique : « Mientras más moros, más ganancia » – *Plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand* – (La Celestina, p. 206), par exemple, ou anecdotique : « a perro viejo, no cuz cuz » – *Au vieux chien, pas d'entourloupe* – (La Celestina, p. 273).

³⁵ JAKOBSON Roman, « Glossologie », in *Tel Quel*, n° 26, 1966, p. 3. Nous reviendrons sur la rhétorique dans un prochain chapitre.

- Elle suscite dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur une comparaison entre l'événement ou la situation évoqués et l'événement ou la situation présents.
- La fonction didactique et moralisatrice de cette classe de proverbes, bien qu'ayant parfois été mise en doute, notamment par Julio Cejador³⁶ ou Julio Casares³⁷, nous semble bien présente : « La culpa del asno, echarla a la albarda » – *La faute de l'âne, la rejeter sur le bât* – (Correas) est un énoncé dépourvu de verbe qui précise nettement son objet mais peut facilement être transformé en un énoncé proverbial complet. Il suffit pour cela de le faire précéder d'une formule telle que « No hay que... » (« *Il ne faut pas...* ») ou « No tienes que... » (« *Tu ne dois pas...* ») pour que le « proverbio / refrán » complet apparaisse : « No hay que / No tienes que echar la culpa del asno a la albarda ». Par ailleurs, l'ajout de ces formules introductrices fait passer cet énoncé du statut de phrase proverbiale à celui de proverbe d'expression indirecte, ce qui nous permet de mettre l'accent sur la relation très étroite existant entre ces deux types de « proverbios / refranes ».

Les « frases proverbiales » ne diffèrent donc en réalité des proverbes d'expression indirecte qu'en ce qu'elles dépendent partiellement, pour livrer tout leur sens, du contexte dans lequel elles s'insèrent. Parmi ces « frases », trois sous-catégories peuvent être distinguées :

- La phrase proverbiale descriptive

Elle se limite, comme son nom l'indique, à décrire une situation à interpréter. Nous pouvons citer, entre autres : « a perro viejo, no cuz cuz » – « *Au vieux chien, pas d'entourloupe* » – (*La Celestina*, p. 273) ; « Meter aguja y sacar reja » – « *Mettre une aiguille et ressortir une grille* » – (Correas).

- La phrase proverbiale parlée

Il peut s'agir d'un monologue, auquel cas la différence avec la phrase proverbiale descriptive est assez formelle, comme le soulignent les exemples suivants : « al freír lo verá » – *au moment de frire il le verra* – (*La Celestina*, p. 116), « Hágome bobo y como de todo » – *Je fais l'idiot et je mange de tout* – (Correas), ou d'un dialogue : ¿ A dó irá el buey que no are ? A la carnicería » – *Où ira le bœuf qui ne labore pas ? A la boucherie* – (Correas), « No te entiendo, negro. –Ni yo a ti, señor » – *Je ne te comprends pas, noir. –Je ne te comprends pas non plus, seigneur* – (Correas).

³⁶ CEJADOR Y FRAUCA Julio, *Fraseología o estilística castellana*, Madrid, Casa Editorial Hernando, 1922, pp. 11-12.

³⁷ CASARES Julio, *Introducción a la lexicografía moderna*, Madrid, C.S.I.C., 1969, pp. 189-194.

- Le wellérisme³⁸

Par wellérisme, on désigne un type particulier de « frases proverbiales » qui se caractérise essentiellement par une incongruité logique naissant de la relation contradictoire qui s'établit entre un énoncé parfaitement « normal », tant du point de vue du sens que de celui de l'expression, et la situation du locuteur au moment où il prononce cet énoncé. Les wellérismes peuvent se construire de diverses façons ; les paroles du locuteur peuvent précéder la situation : « "Aramos", dijo el mosquito. Y estaba en el cuerno del buey » – *"Nous labourons", dit le moustique. Et il était sur la corne du bœuf* – (Correas) ; inversement, la situation peut précéder les paroles du locuteur : « La limpia de Ribas, que traía siete semanas una camisa, y mudándola del revés decía : "Bendita sea la limpieza de la Virgen María" » – *La proprette de Ribas, qui portait une chemise pendant sept semaines, et la tournant à l'envers disait : "Béni soit le nettoyage de la Vierge Marie"* – (Correas). Ces cas sont les plus fréquents mais il en existe bien d'autres ; par exemple, la situation peut être implicitement contenue dans la présentation : « Dijo el asno al mulo : "Quítate allá, orejudo" » – *L'âne dit au mulet : "Vas-t-en là-bas, oreillard"* – (Correas) ; les paroles du locuteur peuvent être données sans aucune présentation et, en conséquence, sans aucune indication quant à l'identité du dit locuteur : « "¡ Qué obra, y no se vende !" Y eran ataúdes » – *"Quelle œuvre, et ça ne se vend pas !" Et c'étaient des cercueils* – (Correas). Les paroles du locuteur peuvent également contenir des proverbes ou en être elles-mêmes comme l'illustre : « "El que sabe, las tañe." Y eran campanas » – *"Celui qui les connaît en joue." Et c'étaient des cloches* – (Correas et La Celestina, p. 172)³⁹.

Ainsi, un proverbe d'expression indirecte sera une phrase figée, anonyme, et pourvue d'un verbe précisant nettement son objet, qui exprimera figurativement un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique.

En revanche, par phrase proverbiale nous désignerons toute phrase figée, anonyme, et dépourvue de verbe précisant nettement son objet, qui exprimera figurativement un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique.

Notons que la présence d'éléments prosodiques est inhérente à ce type d'énoncés.

³⁸ Le terme de « wellerismo » apparaît chez Combet L., *Recherches...*, op. cit., p. 39, et chez Suard F. et Buridant C., *Richesse...*, op. cit., Vol. 2, pp. 126-127.

³⁹ A l'époque de Correas, ce proverbe apparaissait sous cette forme intégrale alors que de nos jours, il se réduit à « el que las sabe, las tañe ».

3. Le proverbe : une parémie parmi d'autres

a. En quoi le proverbe se distingue-t-il des divers types de parémies ?

Afin d'éviter toute confusion quant à la délimitation du champ d'application des « proverbios / refranes », nous nous proposons de reprendre brièvement les définitions des autres parémies élaborées dans notre mémoire de DEA. Au sein de la classe des parémies, seuls les proverbes sont anonymes ; tous les types de constructions auxquelles nous allons faire référence ci-après auront donc un auteur connu. Cette distinction, qui permet d'isoler sans difficulté les énoncés proverbiaux de l'ensemble des parémies, est rarement utilisée, ce qui conduit au chaos auquel nous avons précédemment fait allusion.

Parmi les parémies non anonymes, nous pouvons distinguer :

- L'« apotema » ou « apotegma » (*apophtegme*) : phrase figée ayant pour auteur un personnage illustre, pouvant être figurative, étant pourvue d'éléments prosodiques et exprimant un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique. L'oubli de l'auteur transforme l'apophtegme en proverbe. Cette construction peut être grave ou divertissante.
- La « máxima » (*maxime*) : phrase figée ayant un auteur connu, ou supposé, pouvant être figurative, pouvant être pourvue d'éléments prosodiques et exprimant un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique par le biais d'une relation d'équivalence, de comparaison ou d'une affirmation.
- L'« aforismo » (*aphorisme*) : il s'agit initialement d'une phrase figée ayant un auteur connu, ou supposé, non figurative mais pouvant être pourvue d'éléments prosodiques, qui exprime explicitement un enseignement ou un avis d'ordre exclusivement médical. Son champ d'application a, au fil des siècles, glissé vers le domaine moral, et cette parémie non-anonyme, originellement réservée à la médecine, est donc peu à peu devenue une maxime.
- La « sentencia » (*sentence*) : phrase figée ayant un auteur connu, ou supposé, non figurative, dépourvue d'éléments prosodiques et exprimant explicitement un enseignement

ou un avis d'ordre moral ou pratique par le biais d'impératifs ou de verbes d'ordre ou de conseil.

- L'« axioma » (*axiome*) : phrase figée ayant un auteur connu, ou supposé, non figurative, dépourvue d'éléments prosodiques et exprimant explicitement, mais sans se construire sur des impératifs ou des verbes d'ordre ou de conseil, un enseignement exclusivement philosophique ou scientifique.

Par souci de clarté, nous allons présenter les différentes parémies espagnoles et leurs caractéristiques sous forme de tableau :

X trait nécessaire ⌘ trait possible		Anonyme	Non-anonyme	Expression Figurative	Eléments prosodiques	Trait particulier	
Proverbio / Refrán	D'expression directe	Adagio	X			X	V. ordre / conseil
			X			X	Sans V. ordre / conseil
	D'expression indirecte		X		X	X	
	Phrase proverbial	Descriptive	X		X	X	Petites scènes à interpréter
		Parlée	X		X	X	
		Wellérisme	X		X	X	
Apotema			X	⌘	X		
Máxima			X	⌘	⌘	GN ₀ = GN ₁	
Aforismo			X		⌘	Médecine	
Sentencia			X			V. ordre / conseil	
Axioma			X			Sciences & Philosophie	

b. Proportions de proverbes au sein de notre corpus

Au cours de nos recherches, nous avons constaté une évolution notable de la proportion de proverbes d'expression directe et de proverbes figuratifs (proverbes d'expressions indirecte et phrases proverbiales) : un véritable renversement de situation semble s'être produit du Zifar (1300-1305) au Quijote (1604). Alors qu'à l'époque de notre roman de chevalerie l'expression directe était prépondérante, il ressort de l'étude de La Celestina et du Quijote que la tendance est inversée : c'est l'expression indirecte - et donc figurative - qui prime :

	Proverbes d'expression directe	Proverbes figuratifs
<u>Zifar</u>	70 %	30 %
<u>La Celestina</u>	42.19 %	57.81 %
<u>El Quijote</u>	37.50 %	62.50 %

Si nous prenons en compte les proverbes incomplets, modifiés ou sous-entendus – que nous étudierons dans le détail lorsque nous nous intéresserons aux modalités d'incorporation au discours de ce type de séquences –, nous pouvons observer des proportions similaires. Une légère hausse de l'expression indirecte peut même être constatée pour l'œuvre de Cervantès ce qui renforcerait l'hypothèse d'une supériorité grandissante, au fil des siècles, d'un langage figuratif.

		Proverbes complets	Proverbes incomplets, modifiés ou sous-entendus	MOYENNE
<u>Zifar</u>	Expression directe	70 %	53.13 %	<u>61.56 %</u>
	Expression indirecte	30 %	46.87 %	38.44 %
<u>La Celestina</u>	Expression directe	42.19 %	42.73 %	44.73 %
	Expression indirecte	57.81 %	57.27 %	<u>57.54 %</u>
<u>El Quijote</u>	Expression directe	37.50 %	36.36 %	36.93 %
	Expression indirecte	62.50 %	63.64 %	<u>63.07 %</u>

Ce goût pour le langage imagé transparaît également à travers la multiplication du nombre de locutions figuratives. Le recensement des proverbes, d'une part, et des locutions, d'autre part, met en évidence un fait qui nous paraît de premier ordre : le pourcentage de

proverbes employés au sein des ouvrages étudiés, entre 1300 et 1604, diminue, alors que, inversement, celui de locutions figuratives augmente.

	Proverbes	Locutions
<u>Zifar</u> : 385 pp	75.58 %	24.42 %
<u>La Celestina</u> : 278 pp	62.63 %	37.37 %
<u>El Quijote</u> : 563 pp	18.60 %	81.40 %

Deux phénomènes peuvent être observés :

- Le temps donne la primeur au langage figuratif

Nous n'avons rencontré, dans aucun des ouvrages traitant de la matière proverbiale que nous avons eu l'opportunité de parcourir, de remarque ni, en conséquence, d'explication quant à cet état de fait. Nous pourrions supposer que cette préférence va de pair avec l'épanouissement de la langue et de la littérature. Lorsqu'une langue en est encore à ses balbutiements, elle a pour but premier la communication ; le langage figuratif n'est pas de mise. En revanche, plus une langue vivante a une assise solide, plus ses usagers peuvent la travailler à leur guise. La littérature et le goût des écrivains pour l'expression figurative auraient pu contribuer à l'amplification du phénomène. Ce ne sont là, bien sûr, que des hypothèses.

- Avec le temps, la locution l'emporte sur le proverbe

Ici encore, nous n'avons rien lu qui fasse état de ce phénomène. Nous pensons que cette évolution pourrait avoir pour origine l'évolution même de la société et de ses mœurs. Si, au Moyen-Age, l'éthique ecclésiastique était prédominante et réglementait avec rigueur l'existence de tout un chacun, à l'époque classique, les normes morales étaient déjà beaucoup plus souples. Les proverbes, porteurs d'un enseignement ou d'un avis d'ordre moral ou pratique, auraient pu voir, les siècles passant, leur rôle, souvent moralisateur, perdre de l'importance et, en conséquence, leur utilisation décroître.

Parmi ces locutions qui, peu à peu, prennent le pas sur les proverbes au sein du langage figé, il en est une qui entretient un lien tout particulier avec la matière proverbiale :

4. La locution proverbiale : une locution issue d'un proverbe

Bien que ne remplissant aucun rôle didactique, les locutions ont l'intérêt de compter parmi elles des séquences ayant pour origine la matière proverbiale et étant de ce fait en étroite relation avec la sagesse dite populaire.

a. Définition

La « locución proverbial » (locution proverbiale) est une combinaison de termes figée, s'exprimant figurativement et constituant une phrase indépendante pourvue ou dépourvue de verbe, qui sera la première partie d'un proverbe attesté mais qui ne remplira aucune fonction didactique.

C'est cette catégorie qui avait attiré toute notre attention au cours de nos précédents travaux puisqu'elle mettait en avant l'existence d'un lien entre proverbes et locutions⁴⁰, les premiers pouvant évoluer vers les secondes comme en atteste « ¡ Otro gallo le cantara ! » – littéralement *Un autre coq chanterait pour lui !* correspondant en français à *Ce serait bien différent !* ou même à *Bien fait pour lui !* – qui a pour origine « Otro gallo le cantara si buen consejo tomara. » – *Un autre coq chanterait pour lui s'il avait écouté de bons conseils* – (Correas & Bergua).

L'étude de notre corpus nous a donné l'opportunité d'allonger la liste de ces locutions proverbiales. Si ce type de séquences n'apparaît pas dans le Zifar, il est présent dans La Celestina :

- p. 203 : « el perro del ortolano » – *avare* – ← Como el perro del hortelano que ni come las berzas, ni las deja comer a nadie – *Comme le chien du maraîcher qui ne mange pas les choux et ne laisse personne les manger* – (Correas & Bergua),
- p. 314 : « el axuar de la frontera » – *pauvre* – ← El ajuar de la frontera, dos estacas y una estera. – *Le trousseau de la frontière, deux pieux et une natte* – (Correas),
- p. 315 : « a otro perro con este hueso » – à *d'autres* – ← A otro perro con este hueso, que éste ya está roído – *Donne cet os à un autre chien : il est déjà rongé* – (Correas)

et dans le Quijote :

⁴⁰ Nous poursuivrons l'étude de ce lien lors de l'analyse de la mise en discours des proverbes.

- p. 59 : « de manos a boca » – *soudainement* – ← « De la mano a la boca, desaparece la sopa » – *De la main à la bouche, disparaît la soupe* – (Correas),
- p. 253 : « que orégano sea » – *que tout soit rose* – ← « Plega a Dios que orégano sea y no se vuelva alcarabea » – *Plaise à Dieu que ce soit de l'origan et que cela ne se transforme pas en carvi* – (Correas).

La locution issue d'un proverbe a perdu toute visée moralisatrice ; elle se contente de présenter les choses de façon figurative.

Une « locución proverbial » peut être constituée :

- de la première partie d'un proverbe : « a otro perro con este hueso »,
- de la première partie d'un proverbe ayant subi des modifications : « de manos a boca »,
- d'un fragment de la première partie d'un proverbe : « que orégano sea » ; « el perro del hortelano ».

Les « locuciones proverbiales » sont uniquement formées à partir de la première partie d'un proverbe, ou de l'un des éléments de cette première partie, jamais de la fin.

Le rapport existant entre matière proverbiale et locutions ne se limite donc pas toujours à la notion de figement ; en effet, un proverbe est susceptible d'évoluer vers une locution.

Bien que notre travail soit axé sur les énoncés proverbiaux, définir l'ensemble des locutions permettrait de situer au mieux celles que nous appelons proverbiales. Nous tenons donc à proposer une classification succincte des diverses locutions figuratives.

b. Comment différencier les locutions proverbiales des autres locutions figuratives?

Ainsi que nous en avons fait état plus haut, il existerait, outre les locutions proverbiales, trois types de locutions que nous allons définir en reprenant les résultats obtenus au cours de nos recherches de D.E.A. :

- Le « modismo » : combinaison figée ou semi-figée⁴¹ de deux termes ou plus, se comportant soit comme un substantif, soit comme un adverbe, et remplissant donc les fonctions inhérentes à ces deux catégories grammaticales.

Parmi les « modismos », on peut distinguer :

- certains « nombres compuestos » (noms composés) ; le « nombre compuesto » est une combinaison de deux termes ou plus unis par blanc ou par soudure⁴², se comportant comme un nom dont il remplit les fonctions. Les « nombres compuestos » sont des « modismos » lorsqu'ils sont totalement figés et appartiennent alors à l'une des catégories suivantes : les emprunts, les onomatopées, les composés sur particules, sur cardinaux, sur verbes, sur phrases, sur adjectifs et, également, certains composés sur thèmes savants. Citons : « trotaconventos » – *coureuse de couvents, c'est à dire entremetteuse* – (*La Celestina*, p. 135).
- la « locución adverbial » (locution adverbiale) : combinaison figée de deux termes ou plus unis par blanc et non par soudure, se comportant comme un adverbe et remplissant donc les mêmes fonctions. Ex : « a humo de pajas » – « à la manière d'un feu de paille, à la diable, à la légère » – (*El Quijote*, p. 150).
- La « frase hecha » (phrase toute faite) : combinaison figée de deux termes ou plus, s'exprimant figurativement et constituant une phrase indépendante pourvue ou non de verbe, qui ne sera pas la première partie d'un proverbe attesté et qui ne remplira aucune fonction didactique.

Ex : avec verbe, « el lobo está en la conseja » – *le loup est dans la bergerie* – (*La Celestina*, p. 309) ; sans verbe : « ¡ Nuestro gozo en el pozo ! » – *Notre plaisir dans le puits !* –, soit – *Tout est tombé à l'eau !* – (*La Celestina*, p. 336).

- La « frase por hacer » (phrase à faire) : combinaison semi-figée de deux termes, ou plus, pouvant être unis par blanc ou par soudure, qui pourra s'exprimer figurativement et qui se comportera et fonctionnera comme un nom, un adjectif ou une phrase indépendante.

Les « frases por hacer » peuvent être :

⁴¹ Cf. p. 16.

⁴² Le blanc est l'absence de toute marque d'union écrite entre les différents termes. A l'opposé, la soudure est l'union de deux termes « collés » l'un à l'autre pour n'en constituer qu'un seul selon le phénomène d'agglutination ou composition.

- des « nombres compuestos » semi-figés : composés nom + adjectif, nom + nom, nom + « de » + Z⁴³, nom + « en » + Z, nom + préposition + Z, et, enfin, certains composés sur thèmes savants. Ex : « un pico de oro » – *un bec d'or* –, c'est-à-dire – *un beau parleur* – (La Celestina, p. 112).
- une « locución adjetival » (locution adjectivale) : combinaison semi-figée de deux termes ou plus unis par blanc ou par soudure, pouvant s'exprimer figurativement, se comportant comme un adjectif et en remplissant les fonctions ; seule exception : les locutions formées par des adjectifs de couleur composés. Ex : « ser más sano que una manzana » – *être plus sain qu'une pomme* –, soit – *se porter comme un charme* – (El Quijote, p. 149).
- une « locución verbal » (locution verbale) : combinaison semi-figée de deux termes ou plus, s'exprimant figurativement, constituant une phrase indépendante, et dont le verbe, bien que nécessaire à la locution, constitue l'élément semi-figé. Ex : « buscando tres pies al gato » – *en cherchant trois pieds au chat* –, qui correspond à la locution française – *en cherchant midi à quatorze heure* – (El Quijote, p. 274).

En résumé :

⁴³ Le symbole Z peut représenter un nom, un groupe nominal..., etc. Une étude détaillée de toutes les catégories grammaticales (ou de leurs combinaisons) que pourrait recouvrir Z pourrait se révéler fort intéressante et mériterait de faire l'objet d'une analyse approfondie.

X Trait nécessaire		Figées	Semi-figées	Syntagmes non-verbaux	Phrases indépendantes	Traits particuliers
Modismos	Certains nombres compuestos	X		X		Se comporte comme un nom
	Locuciones adverbiales	X		X		Se comporte comme un adverbe
Locuciones proverbiales		X			X	Sont issues d'un proverbe
Frases hechas		X			X	Non issues d'un proverbe
Frases por hacer	Certains nombres compuestos		X	X		Se comporte comme un nom
	Locuciones adjetivales		X	X		Se comporte comme un adjectif*
	Locuciones verbales		X		X	Verbe introducteur semi-figé

* à l'exception des locutions formées sur des adjectifs de couleur composés.

c. Proportions au sein de notre corpus

	Nombres compuestos	Locuciones adverbiales	Locuciones proverbiales	Frases hechas	Locuciones verbales	Locuciones adjetivales	Total
<u>El Zifar</u>	7.55 %	7.55 %	0	0	<u>73.58 %</u>	11.32 %	53
<u>La Celestina</u>	17.48 %	9.79 %	2.10 %	11.89 %	<u>51.05 %</u>	7.69 %	143
<u>El Quijote</u>	10.98 %	21.36 %	0.59 %	3.56 %	<u>53.72 %</u>	9.79 %	337

L'accroissement du nombre de locutions figuratives du Zifar au Quijote s'avère surprenant : on passe de 53 à 337. Proportionnellement, dans le Zifar, on en rencontre environ toutes les sept pages, dans La Celestina, toutes les deux pages et, dans le Quijote, toutes les

pages et demi. Cette augmentation pourrait aller de pair, comme nous l'avons proposé plus haut, avec l'épanouissement du castillan et le goût pour les tournures imagées.

Ce tableau souligne la rareté des « frases hechas » et surtout des « locuciones proverbiales » et la nette supériorité des « locuciones verbales » qui ne sont, comme nous l'avons indiqué antérieurement, que semi-figées. Le semi-figement pourrait, nous semble-t-il, être à l'origine de cette prépondérance dans la mesure où les locutions verbales sont adaptables à la situation puisque modulables.

Tout semble évoluer autour d'une notion centrale : le figement, caractéristique que partagent les proverbes et les locutions, en d'autres termes le langage stéréotypique.

B. Le figement – Langage stéréotypique – **Stéréotypes culturels**

Les séquences figées d'une langue, tels les proverbes et les locutions, sont communément regroupées sous l'appellation de « langage stéréotypique ». Dans la mesure où ces énoncés expriment respectivement une norme universelle ou une représentation figurative notoire de la réalité, nous pensons qu'il est envisageable de les considérer comme des stéréotypes culturels.

Afin de délimiter au mieux le champ d'application de ce que l'on entend par « langage stéréotypique », il semble nécessaire, dans un premier temps, de définir la notion de stéréotype. Le terme « stéréotype » trouve son origine dans la typographie. Le Littré le définit comme suit : « terme d'imprimerie. Il se dit des ouvrages imprimés avec des pages ou planches dont les caractères ne sont pas mobiles, et que l'on conserve pour de nouveaux tirages »⁴⁴. Ce sens technique relatif à l'imprimerie s'est progressivement étendu et a recouvert le sens de fixité : « qui ne se modifie point, qui reste toujours le même ». Le stéréotype, au sens de schéma ou de formule figée n'apparaît qu'au XX^e siècle et devient, dans les années vingt, un centre d'intérêt pour les sciences sociales. C'est l'Américain Walter Lippman qui a introduit pour la première fois en 1922 la notion de stéréotype dans son ouvrage intitulé *Opinion publique*. Par ce terme passé du jargon technique de l'imprimerie au langage courant, il désigne les représentations toutes faites, les schémas culturels préexistants, grâce auxquels chaque individu filtre la réalité. En effet, sans ces représentations, il serait impossible de comprendre le réel, de le catégoriser ou encore d'agir sur lui : comment pourrions-nous examiner chaque être, chaque objet en détail et dans sa spécificité propre sans le relier à un type ou à une généralité ? Une telle tentative n'aurait, selon Lippman, aucune chance de réussite. Cette réflexion a donné lieu à bon nombre de travaux ayant essentiellement trait à la psychologie sociale ; ils soulignent le fait que le stéréotype, relevant d'un processus de catégorisation et de généralisation, simplifie et élague le réel et peut donner naissance à des visions schématiques, voire déformées de l'autre, favorisant l'apparition de préjugés. Cependant, comme l'affirment Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, si le stéréotype a tout d'abord été déprécié en raison de ces travers (trop simpliste, enclin à présenter une image erronée de la réalité) dans les tentatives de définition

⁴⁴ LITTRÉ Paul-Emile, *Dictionnaire de la langue française*, 1880, Monte-Carlo, Editions du Cap, 1966.

dont il a fait l'objet⁴⁵, il a ensuite, à partir des années cinquante, connu une réhabilitation due au fait que l'homme a besoin de se rapporter à des modèles préexistants pour pouvoir comprendre le monde et régler ses conduites. Les Sciences du langage, et plus précisément la sémantique et la pragmatique intégrée, voient quant à elles dans le stéréotype une représentation simplifiée associée à un mot. Aujourd'hui, le terme de stéréotype continue, en général, à « désigner une image collective figée »⁴⁶. Le langage stéréotypique représente ainsi l'ensemble des structures de la langue mettant en avant le savoir partagé et la connaissance du monde d'une société linguistique.

Quelles raisons nous autorisent à penser que proverbes et locutions proverbiales sont des stéréotypes ? Les proverbes ont de tous temps constitué la « *sabiduría de las naciones* » – *sagesse des nations* – ou « *sabiduría popular* » – *sagesse populaire* –, c'est-à-dire, en termes moins elliptiques, la morale d'un peuple précis à une époque donnée. L'accent est mis sur la volonté de transmettre une sagesse. La matière proverbiale représente donc, pour reprendre les mots de Henri Meschonnic, « une tentative empirique de mettre le monde en ordre »⁴⁷. Nous rejoignons ici la fonction fondamentale du stéréotype qui est de « désigner une image collective figée »⁴⁸ grâce à laquelle chaque individu a la possibilité de régler ses actions. Citons, par exemple, afin d'illustrer notre propos, les « *refranes* » : « *Quien puede y no quiere, cuando querrá no podrá* »⁴⁹ – *Qui peut et ne veut pas, quand il voudra ne pourra pas* – OU « *El hábito no hace al monje* » – *L'habit ne fait pas le moine* –. Ces séquences présentent une sagesse qui tente de schématiser et de catégoriser le monde qui nous entoure. Si les proverbes peuvent être, comme nous le supposons, qualifiés de langage stéréotypique, il en va de même pour les locutions proverbiales. En effet, ces locutions, issues de proverbes, bien qu'ayant perdu toute fonction didactique, mettent toujours en évidence des stéréotypes culturels tels que la pauvreté des frontaliers espagnols (« *el ajuar de la frontera* »), l'avarice du chien du maraîcher (« *el perro del hortelano* ») ou encore les bienfaits de l'origan (« *que orégano sea* »)⁵⁰.

⁴⁵ AMOSSY Ruth, HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Editions Nathan, Lettres et Sciences sociales, 1997, p.29. Les deux auteurs citent Jahoda, Morfaux et Fischer comme détracteurs du stéréotype.

⁴⁶ Id.

⁴⁷ MESCHONNIC Henri, « *Les proverbes, actes de discours* », in *Revue des Sciences Humaines*, Tome XLI, n° 163, Paris, 1976, p. 421.

⁴⁸ Amossy R., Herschberg Pierrot A., *Stéréotypes...*, op. cit., p.29.

⁴⁹ Ce proverbe et le suivant sont issus du recueil de Bergua.

⁵⁰ Notons que les locutions figuratives en général peuvent être considérées comme appartenant au langage stéréotypique : « *Blanco como la leche* », « *Saber más que Lepe, Lepijo y su hijo* », « *Estar sin seso* » ou encore « *El lobo está en la conseja* » mettent en avant des stéréotypes comme la blancheur du lait, l'érudition exceptionnelle de l'évêque du XVII^e siècle Pedro de Lepe, le cerveau en tant que source de l'intelligence, le loup

Dans la mesure où les proverbes (ainsi que la grande majorité des locutions) peuvent être considérés comme étant ou comme véhiculant des stéréotypes, ils en possèdent une caractéristique essentielle : le figement.

1. Figement et proverbes : approche générale

Les origines du figement sont patentées : on s'accorde à penser que ce phénomène est le fruit d'une généralisation de l'emploi de certaines constructions, de leur répétition par les usagers de la langue.

A l'exception de O. Jespersen, dans *Philosophy of Grammar* (1924), qui distingue dans les langues deux principes opposés mais d'égale importance : la liberté combinatoire et le figement, peu de chercheurs se sont penchés sur l'étude de ce phénomène. Ce manque d'intérêt a contribué à l'existence de définitions souvent réductrices. Ainsi, A. Martinet, par exemple, réduit l'applicabilité du figement aux seuls syntagmes et ignore les mots (mots composés notamment) et les phrases (proverbes et autres parémies, « frases por hacer » et « frases hechas ») :

« il arrive que la fréquence d'un syntagme s'accroisse sans qu'il soit possible d'adapter sa forme à sa nouvelle probabilité par abrègement ou tronquement »⁵¹.

Gaston Gross⁵² avait émis la même critique concernant la définition fournie par le *Dictionnaire de Linguistique Larousse* qui affirme que :

« le figement est un processus linguistique qui, d'un *syntagme* dont les éléments sont libres, fait un *syntagme* dont les éléments ne peuvent être dissociés ».

comme animal dangereux et à éviter ...etc. Il serait toutefois erroné d'affirmer que cette remarque vaut pour toutes les locutions. En effet, des constructions figuratives telles que « ojo de buey » (« *œil-de-boeuf*, *petite fenêtre ronde* »), ne contiennent aucun stéréotype évident (on pourrait penser à la rondeur de l'œil bovin) mais appartiennent cependant également à la catégorie des locutions en tant que combinaisons figées.

⁵¹ MARTINET André, *Éléments de linguistique générale*, 1970, Paris, Armand Colin, Langages Prisme, 1993, p. 193.

⁵² GROSS Gaston, *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Paris, Edition Orphys, L'essentiel du français, 1996, pp. 3-4.

Les tentatives d'éclaircissement quant à la notion de figement manquent donc généralement de précision en ce qui concerne son champ d'application. Par ailleurs, les aspects sémantiques semblent ne pas être pris en compte. Une définition claire du phénomène semble donc ne pouvoir apparaître qu'après une étude détaillée des conditions nécessaires au figement⁵³ :

a. Conditions nécessaires au figement

- La polylexicalité

Pour parler de figement, il faut être en présence d'une séquence de plusieurs mots et que ces mots aient une existence autonome. Les constructions relevant de la dérivation, c'est-à-dire formées à l'aide d'un affixe (préfixe ou suffixe) sont donc exclues. Sont admis comme séparateurs le blanc et la soudure. Nous rappelons que la soudure est l'union de deux termes « collés » l'un à l'autre pour n'en constituer qu'un seul, selon le phénomène d'agglutination, aussi appelé composition. A l'opposé, le blanc est l'absence de toute marque d'union écrite entre les différents termes. Notre champ d'application étant le domaine hispanique, des séparateurs tels que le trait d'union ou l'apostrophe, présents notamment en français, n'apparaîtront pas dans cette étude dans la mesure où ils n'existent pas en espagnol. Toutes les séquences rencontrées, qu'il s'agisse de proverbes ou de locutions, se composent d'au moins deux mots : « Aceituna, una » – *Olive, une* – (Correas, Bergua).

- L'opacité sémantique

Le concept de compositionnalité est essentiel pour comprendre ce qu'est l'opacité sémantique. La composition consiste en la juxtaposition de radicaux différents. Le sens d'une séquence est le produit de ceux des éléments la composant. Or, une suite donnée peut fréquemment avoir deux lectures possibles : l'une transparente et l'autre opaque⁵⁴. D'après G. Gross, cette double lecture peut s'appliquer à des locutions⁵⁵. Citons, par exemple, « Son las

⁵³ Nous nous appuyons sur les travaux de G. Gross dans *Les expressions figées en français...*, op.cit.

⁵⁴ L'opacité correspond à ce que nous appelons « figurativité ». Ce que G. Gross, mais aussi R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, appellent « opacité sémantique » correspond donc au concept de connotation, « transparence sémantique » à celui de dénotation.

⁵⁵ Le sujet de notre travail est l'étude de la matière proverbiale. En faisant référence à des locutions, nous ne faisons qu'adapter, par souci de clarté, les dires de G. Gross à la langue espagnole. Ces rapides digressions se veulent donc explicatives et servent uniquement à introduire l'analyse des conditions de figement dans le cadre du proverbe.

menos veinte » ou « no morderse los labios ». Dans son sens compositionnel, la première fournit une indication temporelle (*il est moins vingt*, en français) ; la seconde signifie littéralement *ne pas se mordre les lèvres*. Dans leur sens opaque, elles se traduisent respectivement par *un ange passe et ne pas mâcher ses mots*⁵⁶.

Nous observons le même phénomène avec les proverbes. Ainsi, « en boca cerrada no entran moscas », littéralement *dans une bouche fermée n'entrent pas les mouches*, pourrait, dans son sens opaque, se voir traduit par *le silence est d'or* ; « a Dios rogando y con el mazo dando », dans son sens compositionnel *Priant Dieu et jouant du maillet trouverait un équivalent dans Aide-toi et le Ciel t'aidera*, pour son sens opaque.

L'opacité est, par ailleurs, un phénomène scalaire⁵⁷. Elle peut être partielle (« una llave inglesa » – *une clef anglaise* –) ou totale (« una oveja negra » – *une brebis galeuse* –)⁵⁸ dans le cas des locutions figuratives. Mais qu'en est-il de l'opacité de la matière proverbiale ? G. Gross n'en fait pas état. Or, il nous semble qu'elle est susceptible d'être totale lorsqu'il s'agit de « refranes » d'expression indirecte : « el hábito no hace el monje » – *L'habit ne fait pas le moine* –, ou inexistante dans le cadre des énoncés proverbiaux d'expression directe : « más vale algo que nada » – *Mieux vaut un peu que rien* –. L'opacité sémantique ne serait donc qu'une propriété éventuelle des structures figées que sont les proverbes, et non une condition nécessaire.

- Le blocage des propriétés transformationnelles

Toute construction libre possède des propriétés transformationnelles qui dépendent de son organisation interne. Un énoncé peut, en effet, subir divers changements de structure appelés « transformations ». Par exemple, à partir de la phrase « Cervantès escribió este libro » – *Cervantès a écrit ce livre* –, il est possible d'obtenir les énoncés suivants :

- par passivation : « Este libro fue escrito por Cervantès » – *Ce livre a été écrit par Cervantès* –.

⁵⁶ Ces deux traductions ont pour source : LASCANO Marc, *Quand les grenouilles auront des poils, mille et une expressions pour apprendre l'espagnol*, Paris, Edition Maerking, Ellipses, 1996.

⁵⁷ La scalarité est définie comme suit par J. Moeschler et A. Reboul : « on dira d'un phénomène, linguistique ou autre, qu'il a une propriété scalaire si sa description fait intervenir au moins un corrélat relationnel, et qu'il existe une relation implicative entre les deux. » MOESCHLER Jacques et REBOUL Anne, *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris, Seuil, 1994, p.277. Il semble que le premier emploi linguistique de ce terme apparaisse chez Oswald DUCROT dans *Dire et ne pas dire* (1972, Principes de sémantique linguistique, Paris, Hermann éditeurs des sciences et des arts, Collection Savoir : Sciences, 1991). Il n'y propose cependant aucune définition de « scalarité ».

⁵⁸ Le syntagme « *clef anglaise* » est opaque car son sens ne peut être déduit de celui de ses éléments. Il n'est pas fait référence à une clef qui aurait été fabriquée en Angleterre mais à un type de clef particulier. L'opacité n'est que partielle dans la mesure où le mot clef garde un sens transparent (instrument servant à ouvrir ou à fermer, plus particulièrement à serrer ou desserrer, tendre ou détendre, pour maintenir en place, actionner, régler, arrêter quelque chose. *Le Trésor de la Langue Française informatisé...*, op.cit.), contrairement à « *brebis galeuse* » où l'ensemble des composants se caractérise par son opacité.

- par pronominalisation : « Cervantès lo escribió » – *Cervantès l'a écrit* –.
- par détachement : « Este libro, Cervantès lo escribió » – *Ce livre, Cervantès l'a écrit* –.
- par extraction : « Fue Cervantès quien escribió este libro » – *C'est Cervantès qui a écrit ce livre* –.
- par relativation : « El libro que Cervantès escribió » – *Le livre que Cervantès a écrit* –.

Pour G. Gross, toutes ces modifications ne s'appliqueraient pas systématiquement à l'ensemble des relations verbe-complément(s). Un énoncé serait syntaxiquement figé lorsqu'il n'admettrait aucune transformation.

Or, si nous tentons de faire subir au proverbe « El hábito no hace al monje » – *L'habit ne fait pas le moine* – les modifications dont a été l'objet « Cervantès escribió este libro », nous obtenons les résultats suivants :

- par passivation : « El monje no es hecho por el hábito » – *Le moine n'est pas fait par l'habit* –.
- par pronominalisation : « El hábito no lo hace » – *L'habit ne le fait pas* –.
- par détachement : « Al monje, no lo hace el hábito » – *Le moine, l'habit ne le fait pas* –.
- par extraction : « No es el hábito el que hace al monje » – *Ce n'est pas l'habit qui fait le moine* –.
- par relativation : « El monje que el hábito no hace » – *Le moine que l'habit ne fait pas* –.

Dans cet exemple, il n'y a pas de blocage total des propriétés transformationnelles : aucun des changements effectués n'est inacceptable⁵⁹ mais il peut conduire à la perte du sens opaque véhiculé par le proverbe (cas de la pronominalisation, essentiellement). Il semblerait donc que le phénomène en question ne soit pas toujours une condition nécessaire au figement.

De plus, selon G. Gross, le blocage des propriétés transformationnelles irait de pair avec l'opacité sémantique : « ce qui doit être signalé, c'est que cette opacité sémantique est corrélée à une absence de propriétés transformationnelles »⁶⁰. Or, non seulement nous venons d'observer que ce n'est pas toujours le cas, mais nous avons également constaté que, dans le domaine proverbial, l'opacité sémantique n'est pas une condition nécessaire au figement mais une propriété éventuelle, un proverbe d'expression directe n'ayant pas de sens opaque. Voyons si ce type d'énoncé proverbial accepte de subir des modifications syntaxiques.

⁵⁹ Nous réalisons instantanément que le proverbe n'apparaît pas sous sa forme habituelle, celle que nous avons présente à l'esprit, mais le sens n'est nullement affecté par la majorité des transformations opérées.

⁶⁰ Gross G., *Les expressions figées...*, op.cit.

Prenons la séquence « Más vale algo que nada » – *Mieux vaut un peu que rien* – :

- * par passivation : impossible
- par pronominalisation : « Más vale eso que nada » – *Mieux vaut cela que rien* –.
- par détachement : « Algo, más vale que nada » – *Un peu, cela vaut mieux que rien* –.
- par extraction : « Es algo lo que más vale que nada » – *C'est un peu qui vaut mieux que rien* –.
- par relativation : « Algo que más vale que nada » – *Un peu qui vaut mieux que rien* –.

Outre la passivation, qui s'avère impossible, et la pronominalisation, qui provoque, comme précédemment, une incompréhensibilité, les transformations opérées sont parfaitement envisageables et ne nuisent pas au sens de l'énoncé. Il est néanmoins plus difficile de faire subir des transformations à ce proverbe, d'expression directe, qu'au précédent, d'expression indirecte, contrairement à ce que pourrait laisser supposer la théorie de G. Gross quant à la nécessaire corrélation de l'opacité sémantique et du blocage des propriétés transformationnelles. En conclusion, ce blocage peut être, pour les proverbes, une propriété dépendant de leur structure syntaxique – un verbe transitif, par exemple, acceptera plus aisément les transformations envisagées qu'un verbe intransitif – mais en aucun cas une condition essentielle à leur figement.

Le fait que la matière proverbiale tolère des transformations d'ordre syntaxique sans que son sens en soit affecté pourrait étayer l'hypothèse que nous avancerons plus avant quant aux possibles modifications formelles dont un proverbe peut faire l'objet au fil du temps⁶¹.

Si le blocage des propriétés transformationnelles ne paraît pas nécessaire au figement des proverbes, il en va différemment de la condition d'inséparabilité, omise par G. Gross. Il s'agit de l'impossibilité de séparer les uns des autres les éléments d'une construction. En effet, un proverbe ne peut accepter l'inclusion en son sein d'un nouvel élément. L'ajout d'adjectifs ou d'adverbes intensifs, par exemple, est nuisible au sens, voire impossible, ainsi qu'en attestent :

*« El hábito rojo no hace al monje » – *L'habit rouge ne fait pas le moine* –.

*« Más vale algo simpático que nada » – *Mieux vaut un peu sympathique que rien* –.

*« Tantas veces va el cántaro español a la fuente francesa que alguna vez se rompe ruidosamente » – *Tant va la cruche espagnole à l'eau française qu'à la fin elle se casse avec fracas* –.

⁶¹ Cf. p. 55 et suivantes.

- Incommutabilité

Par incommutabilité, nous nous référons à l'impossibilité, pour une structure, d'accepter la substitution de l'un de ses composants sous peine d'altérer son sens premier.

Un syntagme nominal tel que « un libro difícil » – *un livre difficile* –, qui est une séquence libre, peut sans difficulté devenir « una obra difícil » – *une œuvre difficile* – ou encore « un libro arduo » – *un livre ardu* –, « un libro ininteligible » – *un livre inintelligible* – : il est possible de remplacer un mot par un autre mot de la même classe sémantique ou, plus rarement, par un synonyme ou parasynonyme.

Dans les suites figées, il s'avère difficile d'opérer des commutations similaires. Ainsi, si nous nous intéressons à la locution « la oveja negra » – *la brebis noire* » / « *la brebis galeuse* –, nous constatons que des syntagmes tels que « *la oveja blanca » – *la brebis blanche* – ou « *la vaca negra » – *la vache noire* –, où un élément a été remplacé par un autre de même classe sémantique, ont perdu leur sens opaque et ne recouvrent plus que des sens compositionnels. C'est ce que G. Gross appelle le blocage des paradigmes synonymiques qui, selon lui, pourrait être observé dans :

- les « locutions verbales » : dans ses exemples, il fait état des « frases por hacer » : « descubrir el pastel » – *découvrir le gâteau* pour le sens transparent et *découvrir le pot aux roses* pour le sens opaque – ne peut, en effet, être remplacée par « *descubrir la tarta » – *découvrir la tarte* – ou « *encontrar el pastel » – *trouver le gâteau* – sans perdre son opacité sémantique.
- les « noms » (« oveja negra » – *brebis galeuse* –).
- les « adjectifs » : il est ici fait référence à ce que nous appelons « locutions adjectivales ». Il s'agit, entre autres, de constructions du type « negro como una boca de lobo » – *noir comme une bouche de loup* pour le sens transparent, *très noir* pour le sens opaque⁶² – : « *oscuro como una boca de lobo » – *obscur comme dans une bouche de loup* –, « *negro como una garganta de lobo » – *noir comme une gorge de loup* –, « *negro como una boca de zorro » – *noir comme une bouche de renard* –.
- les « adverbes », dont les exemples correspondent à notre définition de « locutions adverbiales » ; si nous prenons « en el quinto pino » – *sur le cinquième pin* est le sens transparent, *en un lieu que nous ignorons* le sens opaque –, les séquences « *en el segundo pino » – *sur le second pin* – ou « *en el quinto roble » – *sur le cinquième chêne* – s'accompagnent inévitablement de la disparition du sens opaque de la locution de départ.

⁶² Notons la valeur d'intensification propre à la construction comparative de sens opaque.

- les « déterminants nominaux », c'est-à-dire un nom suivi d'un complément du nom. Nous ne pouvons, effectivement, passer de « un pico de oro » – *un bec d'or / un beau parleur* – à *« una boca de oro » – *une bouche d'or* – ou *« un pico de plata » – *un bec d'argent* –.

Toutes les observations de G. Gross semblent exactes si l'on prend comme base de travail les locutions figuratives hispaniques correspondant aux catégories qu'il a mises en place. Cependant, il omet de mentionner les « frases hechas » et les « locuciones proverbiales » ; l'énoncé « el lobo está en la conseja » – *le loup est dans la bergerie* –, par exemple, qui appartient au premier type de locutions, ne peut, lui non plus, faire l'objet de substitutions, des suites telles que « el zorro está en la conseja » – *le renard est dans la bergerie* –, « el lobo se encuentra en la conseja » – *le loup se trouve dans la bergerie* – ou encore « el lobo está en el cuento » – *le loup est dans le conte* – ne permettant pas de conserver l'opacité sémantique de la phrase. Il élude également les proverbes. La séquence « una golondrina no hace verano » – *une hirondelle ne fait pas le printemps* – ne pourrait en effet subir des commutations telles que :

- *« una paloma no hace verano » – *une colombe ne fait pas le printemps* –,
- *« una golondrina no significa verano » – *une hirondelle ne signifie pas le printemps* –,
- *« una golondrina no hace buen tiempo » – *une hirondelle ne fait pas le beau temps* –.

Il s'agit là d'un proverbe d'expression indirecte. Qu'en est-il lorsque l'expression est directe ? La structure « Hombre apercebido vale por dos » – *Un homme averti en vaut deux* – accepte-t-elle la commutabilité ? Les énoncés suivants prouvent que ce n'est aucunement le cas :

- *« Lingüista apercebido vale por dos » – *Un linguiste averti en vaut deux* –,
- *« Hombre listo vale por dos » – *Un homme éveillé en vaut deux* –,
- *« Hombre apercebido vale por cinco » – *Un homme averti vaut cinq chats* –... etc.

La condition d'incommutabilité ou de blocage des paradigmes synonymiques est donc afférente aux proverbes d'expression directe ou indirecte.

Le proverbe, en tant qu'énoncé figé, respecte ainsi trois conditions nécessaires : la polylexicalité, l'inséparabilité et l'incommutabilité (ou blocage des paradigmes

synonymiques) et peut éventuellement avoir pour propriété(s) l'opacité sémantique et/ou le blocage des propriétés transformationnelles.

Après nous être attachée à préciser ce que nous entendons par « figé », nous nous heurtons à une difficulté majeure relative au figement des proverbes : leur incertaine datation.

b. Datation problématique des proverbes

Une phrase anonyme exprimant un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique n'est un proverbe que lorsqu'elle est figée. Pour déterminer si un énoncé figurant dans un texte appartient à la matière proverbiale, il faut donc être en mesure d'affirmer qu'il est figé. Or, comment savoir quand est né un proverbe, à quel moment une construction s'est figée pour devenir un énoncé proverbial ?

La difficulté est d'autant plus importante que les premiers recueils – « les refraneros » – ne sont apparus qu'au XIII^e siècle ; cela ne signifie pas qu'antérieurement les proverbes n'avaient pas de forme fixe, mais que leur transmission était exclusivement orale. L'oralité est d'ailleurs restée, par la suite, la modalité la plus fréquente de transmission de la matière proverbiale. Or, seule une base écrite peut donner la possibilité de dater, bien que rarement avec précision, l'apparition d'un proverbe.

Il serait cependant envisageable de situer quelques énoncés proverbiaux. Il peut s'agir de séquences relatives à :

- des événements historiques

Ainsi, « Quien buenos mensajeros envía, buenos mandados espera » – *Qui envoie de bons messagers, attend de bons ordres* – aurait été prononcé pour la première fois, selon les indications de Correas, par le personnage historique qu'est le Cid et nous pourrions, en conséquence, présumer qu'il est apparu au XI^e siècle. De la même époque, « Allá van leyes do quieren reyes » – *Les lois vont là où veulent les rois* – aurait pour origine la décision d'Alfonse VI, sous la pression de son épouse Constanza, de choisir comme rite religieux national le rite romain, allant de ce fait contre la volonté populaire qui préférait le rite mozarabe. Plus difficile à dater, car les guerres contre les Arabes auxquelles il est fait référence sévirent dans la péninsule du VIII^e au XV^e siècle : « A más moros, más ganancia » – *Plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand* –. Citons

également « A quien vela, todo se le revela » – *A qui surveille, tout se révèle* –, à propos duquel Correas explique que :

« Est[e] refr[án] usaron en sus armas y escudos Luis Vela Nuñez y Diego Vela Nuñez, caballeros de Avila, y heredado[s] en Villanueva, cerca de Jaén, cuando se ganó de moros aquella tierra ; y aunque de su linaje tenían otras armas, ellos pusieron en el escudo un brazo de plata en campo verde, con una hacha blanca en la mano con la llama de oro, con [el mote dicho], significando su nombre « Vela », y su vigilancia en guardar la frontera. »⁶³

La chevalerie étant apparue, dans la péninsule ibérique, aux environs du XIV^e siècle, ce proverbe serait contemporain ou ultérieur à cette époque. Toutefois, le goût pour l'héraldique s'étant développé entre le XV^e et le XVI^e siècle, nous pourrions supposer que cet énoncé a été créé durant cette période.

D'autre part, les recueils de proverbes ne se réfèrent pas uniquement aux événements ayant occupé le devant de la scène à une époque donnée, ils évoquent également des réalités différentes de celles que nous connaissons : par exemple, dans « Villano es el que hace villanía, que no el de la villa » – *Vilain est celui qui commet des vilénies, non celui qui réside en ville* –, il est fait allusion au vilain, c'est-à-dire au roturier, par opposition au noble ; dans « Ochavo a ochavo, se junta el ducado » – *Liard après liard, on réunit un ducat* – est employé le terme « ochavo », en français le *liard*, pièce de monnaie valant deux maravedis qui fut frappée depuis l'époque des Rois Catholiques (fin XV^e siècle) jusqu'à celle d'Isabelle II (XIX^e siècle). L'énoncé « El corregidor nuevo echa al viejo » – *Le nouveau bailli chasse l'ancien* –, se réfère au poste de *bailli*, de « *corregidor* », fonctionnaire royal qui remplissait des fonctions judiciaires et gouvernementales ; cette charge fut créée sous Alfonse XI, soit au début du XIII^e siècle. Les écrivains ainsi que les nouveaux compilateurs de proverbes espagnols, comme, par exemple, Bergua et Castillo, en insérant dans leurs ouvrages des proverbes de ce type, mettent donc en scène des personnages ou des institutions disparus susceptibles de nous renseigner sur l'époque où serait apparue une séquence proverbiale.

- des événements religieux

Dans les refraneros, abondent les proverbes d'origine biblique comme « No dejes los pellejos, hasta que vengan los Galileos » – *Ne meurs pas jusqu'à ce que viennent les galiléens* –. Il est ici fait

⁶³ Correas G., *Vocabulario...*, op. cit, pp. 34-35.

référence à l'Ascension ; les galiléens étaient les apôtres, qui regardaient le Christ s'élever vers le Ciel lorsqu'un ange leur parla, les appelant « Galileos ». « Maldita seas, ave ; la pluma, mas no la carne » – *Maudit sois-tu, oiseau ; la plume, mais pas la chair* – émane également des Saintes Ecritures : alors que la Vierge, son Fils et Joseph faisaient route vers l'Égypte, un oiseau effraya la monture de Marie qui faillit tomber. Joseph ne put s'empêcher de maudire l'oiseau : « Maldita seas, ave », mais Marie ajouta « la pluma, mas no la carne ». « Al buen entendedor, pocas palabras bastan » – *A bon entendeur, salut* –, « A Dios rogando y con el mazo dando » – *Aide-toi et le ciel t'aidera* – appartiennent également à cette matière biblique.

- Des œuvres littéraires

A partir des travaux de Correas, il semblerait également possible de savoir quand sont apparus certains proverbes constituant des réminiscences littéraires. Il cite, par exemple, Luis de Góngora y Argote (1561-1627) : « Cada uno esternuda como Dios le ayuda » – *Chacun éternue comme Dieu le lui permet* – et Francisco Gómez de Quevedo y Villegas (1580-1645) avec ce refrain tiré d'un rondeau : « Dijo el moquito a la rana : “Más vale morir en vino, que vivir en el agua” » – *Le moustique dit à la grenouille : “mieux vaut mourir dans du vin que vivre dans l'eau”* –. Lorsqu'un proverbe est présenté par un compilateur comme étant issu d'une œuvre littéraire, deux hypothèses semblent envisageables : soit l'auteur est effectivement à l'origine de l'énoncé, auquel cas la datation est possible, soit le dit énoncé est antérieur et la datation problématique.

On peut également se référer à l'histoire linguistique interne.

Divers phénomènes linguistiques sont en effet susceptibles d'orienter la datation d'un énoncé ; il s'agit des archaïsmes lexicaux, phonétiques, syntaxiques ou temporels. Si l'on prend comme base d'étude des recueils contemporains (Bergua, Castillo), ces vestiges du passé, s'ils n'ont pas été modernisés, attireront l'attention du lecteur. En revanche, si nous nous intéressons à un recueil plus ancien, tel celui de Correas (1627), la tâche s'avère plus ardue dans la mesure où la langue de l'époque n'avait pas terminé son évolution, loin s'en faut. Distinguer un archaïsme au milieu de ce qui nous semble être, à nous, lecteurs du XXI^e siècle, une langue archaïsante s'avère fort difficile. Seules les indications de l'auteur qui avait remarqué, déjà au XVII^e siècle, que « [d]uran en rrefranes palavras vieyas » et des connaissances lexicales précises de l'espagnol médiéval et classique pourraient nous permettre de risquer quelques hypothèses. Dater avec précision requiert des bases plus solides que celles dont nous disposons. Nous nous contenterons donc de présenter quelques observations. Peuvent être constatés, au sein des refraneros :

- des archaïsmes lexicaux : dans les recueils modernes, nous pouvons rencontrer des termes usités à l'époque classique (XVI^e-XVII^e siècles) et qui n'ont pas subi de modernisation.

Citons, par exemple, « encelado » dans « Pecado encelado es medio perdonado » – *Péché caché est à moitié pardonné* – (Bergua) qui est utilisé dans le sens de « encubierto » ; aujourd'hui, le verbe « encelar » signifie *rendre jaloux, devenir jaloux ou être en rut et non plus cacher*. Nous pourrions également noter le cas de « hotas » employé pour « espinas » dans « Quien tiene botas, entra a hotas » – *Qui a des bottes, entre dans une forêt d'épines* –. Ces archaïsmes lexicaux permettent seulement de supposer que ces proverbes sont apparus au plus tard au XVII^e siècle. Chez Correas, c'est l'emploi de la conjonction « maguer » – *bien que, même si* – qui nous offre une opportunité de datation. Nous avons répertorié quatre proverbes commençant par « maguer » ou « maguera » :

« Maguer que el jugador sea diestro, si no le dan triunfos, no ganará » – *Même si le joueur est habile, si on ne lui donne pas d'atout, il ne gagnera pas* –.

« Máguera loco, no del todo » – *Bien que fou, pas complètement* –.

« Máguera modorro, entrar quiero en el corro » – *Bien qu'ignorant, je veux entrer dans la ronde* –.

« Máguera tuerta, no es ella nuestra » – *Bien que borgne, elle n'est pas des nôtres* –.

Or, cette conjonction concessive était déjà considérée comme archaïsante vers 1632 : dans La Dorotea, Lope de Vega fait dire, en effet, à l'un de ses personnages⁶⁴ :

« Notable vienes, Gerarda, hablando a lo moderno y a lo antiguo. ¿ Cómo has casado al *Maguer* y la *Primorosa*, ésta moza y aquél viejo ? ».

Si ce terme était considéré comme désuet en 1632, nous pouvons supposer qu'il l'était aussi cinq années plus tôt, en 1627, lorsque Correas a publié son recueil. Nous pourrions donc en déduire que ce proverbe a pu voir le jour avant le XVII^e siècle.

Ces quelques exemples mettent en évidence le fait que nous ne pouvons proposer que des périodes buttoir quant à l'apparition des proverbes contenant des archaïsmes, ce qui reste pour le moins imprécis.

- une phonétique archaïsante

Chez Bergua, nous ne trouvons plus, par exemple, qu'un seul proverbe débutant par « Agora » : « Agora que tengo oveja y borregos, todos me dicen : en hora buena estéis, Pedro » – *Maintenant que j'ai brebis*

⁶⁴ VEGA CARPIO Lope Félix de, *La Dorotea*, 1632, Edición de Edwin S. Morby, Clásicos Castalia, Madrid, 1988, p. 131.

et agneaux, tout le monde me dit : soyez heureux, Pedro –. Dans le recueil de Correas, nous en avons répertoriés huit qui cohabitent avec neuf formes ayant terminé leur évolution ; [HAEC HÓRA > akóra > agóra > aóra] : sonorisation du [k] en position intervocallique, [k > g], fricatisation du [g] et enfin chute du [g] fricatif. La syncope du [g] s'est produite aux environs du XVI^e siècle. Les proverbes au sein desquels l'adverbe apparaît sous la forme « agora » sont donc archaïsants. Une remarque similaire peut être faite concernant le terme « regina » : « Por marido regina, y por marido mezquina » – *Pour mari reine et pour mari mesquine* – ou encore « No hay regina sin su vecina » – *Il n'est pas de reine sans sa voisine* –. Le second « refrán » n'est présent que chez Correas ; le premier, en revanche, l'est aussi chez Bergua. Comme précédemment le [g] fricatif en position intervocalique aurait dû tomber : [RÉGINAM > réjna]. Sa présence est la preuve de l'existence de traits phonétiques archaïsants antérieurs au XVI^e siècle. Ces approximations ne nous apportent cependant pas plus de précisions temporelles que les précédentes.

- une syntaxe archaïsante

Ce phénomène est notamment observable à travers la présence du possessif articulé dans certains énoncés alors que cette construction, florissante au Moyen-Age (jusqu'au XV^e siècle), a depuis longtemps disparu du langage courant. Le possessif articulé est présent dans le recueil de Bergua tout comme dans celui de Correas, où on le rencontre, en toute logique, en plus grand nombre. Par exemple, « La tu hija hermosa y la mía venturosa » – *Ta fille, belle, et la mienne, chanceuse* – est présent dans les deux recueils. Les suites comprenant cette particularité syntaxique sont apparues avant le XV^e siècle.

- un temps disparu

Il s'agit du futur du subjonctif, temps encore vivant au XVII^e siècle mais aujourd'hui tombé en désuétude. S'il est normal qu'il apparaisse chez Correas, sa présence dans les refraneros contemporains est plus surprenante. Elle témoigne du figement total de la séquence ; citons : « Cuando vieres tu casa quemar, llégate a calentar » – *Quand tu verras ta maison brûler, viens te réchauffer* –, « Quien quisiere ser mucho tiempo viejo, comiencelo presto » – *Qui veut être vieux très longtemps, qu'il commence tôt* –, « Si el secreto fuere descubierto a una mujer, luego se ha de saber » – *Si le secret est révélé à une femme, il se saura vite* –... etc. La liste est loin d'être exhaustive. Toutefois, cette remarque nous permet uniquement d'affirmer que la naissance des proverbes dont le(s) verbe(s) est/sont conjugué(s) au subjonctif futur remonte à une période antérieure au XVIII^e siècle.

Ces remarques mettent en évidence, nous semble-t-il, l'impossibilité de dater avec précision les proverbes, si ce n'est ceux se référant à un événement historique bien particulier ou tirés d'une œuvre littéraire. Les quelques réflexions ci-dessus, relatives aux archaïsmes, ont tout de même l'avantage de souligner le figement des proverbes concernés, qui n'ont pas subi de modernisation sémantique, phonétique ou syntaxique. Ce n'est pourtant pas toujours le cas.

2. Le figement des proverbes compromis : une forme pouvant faire l'objet de diverses modifications

La forme des énoncés proverbiaux n'est pas toujours figée comme cela semble, à première vue, être le cas. Elle peut en effet être l'objet de modifications diachroniques de diverses natures dues à la modernisation de la séquence par les usagers de la langue, à l'infidélité de la mémoire humaine ou à la sensibilité, au goût de l'énonciateur.

a. Rajeunissement linguistique

Si certains proverbes, nous l'avons vu, contiennent des archaïsmes, d'autres ont connu, au fil des siècles, une réactualisation, une modernisation de leur forme, facilitant leur compréhension mais remettant en cause leur figement. Nous nous contenterons de mettre en parallèle des proverbes communs au recueil de Correas (1627) et à celui de Bergua (1992) afin d'étayer notre affirmation. Nous avons constaté la présence :

- D'un lexique modernisé : De « Haz bien y no catés a quién » – *Fais de bonnes actions mais reste désintéressé* – chez Correas, on passe à « Haz bien, y no mires a quién » chez Bergua ; le verbe « catar » a peu à peu perdu le sens de *regarder* au profit de « mirar » et signifie aujourd'hui *goûter, déguster* ;
- D'une phonétique modernisée : « Güésped viejo, enojo nuevo » – *Vieil hôte, colère nouvelle* – s'est transformé en « Huésped viejo, enojo nuevo », après que s'est produite la syncope du [g-] ;
- Une syntaxe modernisée : le possessif articulé présent dans « La mi hija, venturosa, y la tuya, hermosa » – *Ma fille, chanceuse, et la tienne, belle* – a disparu dans « Mi hija venturosa, y la tuya hermosa » suivant l'évolution normale de cette forme.

Les proverbes sont ainsi l'objet d'une réactualisation formelle qui peut être le fait des compilateurs ou des usagers de la langue. En effet, d'un point de vue plus général,

« toute langue vivante est en perpétuelle évolution. A quelque moment que ce soit de son existence, elle est dans un état d'équilibre plus ou moins durable entre deux forces

opposées qui tendent : l'une, la force conservatrice, à la maintenir dans son état actuel ;
l'autre, la force révolutionnaire, à la pousser dans de nouvelles directions »

comme l'a souligné Arsène Darmaesteter en 1887 dans *La vie des mots étudiés dans leurs significations*⁶⁵. La question est de savoir si les énoncés proverbiaux contenant des archaïsmes linguistiques ne sont pas, en réalité, prédestinés à être modernisés dans un futur proche afin de s'adapter à la situation actuelle et de rester intelligibles. La mémoire linguistique encore véhiculée par certains proverbes semblerait donc irrémédiablement vouée à se perdre.

Pouvons-nous encore parler de figement, ou du moins de figement total, si nous supposons que toute suite figée est susceptible de s'adapter aux évolutions linguistiques sous peine de progressive disparition ? Dans l'absolu, nous pourrions avancer l'hypothèse selon laquelle aucun proverbe n'est définitivement figé. Cependant, les langues vivantes, et les proverbes leur appartenant, sont l'objet d'évolutions relativement lentes. Un énoncé proverbial peut donc garder la même forme des siècles durant avant de connaître un rajeunissement linguistique. Il nous semble donc adéquat de dire qu'il s'agit d'un énoncé figé sans pour autant oublier qu'il peut être modernisé si les compilateurs ou les usagers le jugent nécessaire.

Le rajeunissement n'est cependant pas le seul phénomène à compromettre le figement formel des proverbes : la transmission orale pourrait également être source de transformations.

b. Problème de la transmission orale : variantes ou proverbes variables

A l'origine, un proverbe est un énoncé libre (par opposition à figé) créé par un individu. La proverbialisation d'une séquence est le fait de la répétition puis de la notoriété de cette séquence qui conduisent à l'effacement de l'auteur original, progressivement remplacé par une source collective. Avant le XIII^e siècle, comme nous l'avons déjà signalé, il n'existait pas de recueils de proverbes. Leur transmission était orale et laissait donc une large place aux initiatives personnelles : choix de l'intonation, volonté d'appuyer sur tel mot plutôt que sur tel autre. Par ailleurs, le respect de la forme de la séquence tenait essentiellement à la bonne mémoire de ses énonciateurs. Or, la mémoire humaine étant par nature infidèle, l'énoncé

⁶⁵ DARMAESTETER Arsène, *La vie des mots étudiés dans leur significations*, 1887, Paris, Editions Champ Libre, 1979, p. 15.

originel était continuellement menacé par des changements dus à l'oubli de la forme initiale et à sa recombinaison selon les souvenirs, les goûts, les époques (remplacement des archaïsmes) et la volonté de chacun. On avait donc tendance à conserver le sens au détriment de la forme. Les recueils ont de ce fait toujours regorgé de ce que l'on a coutume d'appeler des « variantes », lesquelles pourraient constituer une remise en cause du figement formel que l'on attribue généralement aux proverbes⁶⁶.

Comment les variantes se distinguent-elles les unes des autres ?

Les changements diachroniques⁶⁷ peuvent être plus ou moins importants. Les phénomènes suivants différencient les « variantes » répertoriées chez Correas :

- Des modifications ne concernant que certains termes

Il peut s'agir de :

- modifications lexicales

Un substantif en remplace un autre : « Donde vieres rueca de algodón, éstrate hasta el rincón »

(Là où tu verras une quenouille à coton, entres-y jusque dans les recoins)

// « Donde vieres rueca de lana, éstrate hasta la cama » // « Donde vieres rueca de lino, éstrate hasta el

// *(Là où tu verras une quenouille à laine, entres-y jusque dans le lit) // (Là où tu verras une quenouille à lin, entres-y*

postigo ».

jusqu'au volet).

Citons également : « Hací lo que os digo, y no lo que yo hago » // « Hací lo que bien digo, y no lo que mal

(Faites ce que je vous dis, mais pas ce que moi je fais ») // (« Faites ce je dis de bien mais pas

hago » où pronoms (« os », « yo ») et adverbes (« bien », « mal ») prennent la place les uns des ce que je fais de mal).

autres.

⁶⁶ Le figement de la forme est altéré si et seulement si un proverbe attesté a fait l'objet de modifications au fil du temps. Si les transformations formelles ont eu lieu avant que le processus de proverbialisation de la séquence d'origine n'ait abouti, il est impossible de parler de remise en cause du figement (puisqu'inexistant).

⁶⁷ Nous défendons l'hypothèse selon laquelle lorsque deux séquences de même sens ont une forme quasiment identique, l'une a nécessairement inspiré la création de l'autre. Les changements opérés ne peuvent donc qu'être diachroniques et non synchroniques.

- modificaciones modales

« El que quiere mentir, alargue los testigos » // « El que quiere mentir, alarga los testigos ».
(*Celui qui veut mentir, qu'il écarte les témoins*) // (*Celui qui veut mentir écarte les témoins*).

On passe du subjonctif à l'indicatif ou inversement.

- modificaciones temporales et pronominales

« Si buena me la dices, buena te la torno » // « Si buena te la dije, buena me la tornó »
(*Si tu me la dis bonne, je te la retourne bonne*) // (*Si je te l'ai dite bonne, tu me l'as retournée bonne*).

Le prétérit ou le présent de l'indicatif peuvent être employés et les pronoms compléments d'objet direct sont intervertis.

- changements de personne

« Es como el rey, que donde no está no parece » // « Eres como el rey, que donde no está no parece » //
(*Il est comme le roi, qui, là où il n'est pas, n'apparaît pas*) // (*Tu es comme le roi, qui, là où il n'est pas, n'apparaît pas*) //

« Soy como el rey, que donde no está no parece ».
(*Je suis comme le roi, qui, là où il n'est pas, n'apparaît pas*).

Ce proverbe permet le choix entre les trois personnes du singulier du verbe « ser ».

• Des modifications concernant des propositions entières

Ont été relevés des :

- inversions

« Donde una puerta se cierra, otra se abre » // « Donde una puerta se abre, otra se cierra »
(*Là où une porte se ferme, une autre s'ouvre* // *Là où une porte s'ouvre, une autre se ferme*)

- modificaciones de la première partie du proverbe

« A mengua de carne, buenos son pollos con tocino » // A falta de vaca, buenos son pollos con tocino »
(*Faute de viande, le poulet au lard est bon*) // (*A défaut de vache, le poulet au lard est bon*)

- modificaciones de la seconde partie du proverbe

« Hacer lo que todos, o no ir entre todos » // « Hacer lo que todos, o andarse solo »
(*Faire comme les autres, ou ne pas se mêler aux autres*) // (*Faire comme les autres, où être seul*)

Variantes et proverbe d'origine : proverbe variable

A partir de ces quelques illustrations de variantes diachroniques, un problème conséquent se présente à nous : si seuls de rares proverbes peuvent être datés – et ce sans grande conviction – comment peut-on affirmer qu'une séquence B est la variante d'une séquence A et non l'inverse ? Le terme de variante induit qu'il existe un modèle ainsi que le montre la définition la plus banale de ce mot dans le domaine linguistique : « écart par rapport à une norme géolinguistique ou sociolinguistique ; forme ou sens d'un mot, d'un élément, d'une construction, différents de ceux de la forme de référence, de même origine et de même nature »⁶⁸. Appliquée à la matière proverbiale, cette définition pourrait se traduire par : nom donné aux différentes versions formelles d'un proverbe. Il y aurait donc un proverbe original A autour duquel graviteraient des variantes diachroniques formelles A', A'', A'''... etc. issues des aléas de la transmission orale ou de souvenirs approximatifs d'une trace écrite. C'est effectivement ainsi, selon nous, qu'il faut envisager le problème. Toutefois la possibilité de dater un proverbe étant quasiment nulle, nous ne possédons que très peu d'outils nous permettant de distinguer un proverbe original de ses variantes. Il serait donc opportun de ne pas employer un terme qui ne manquerait pas d'induire en erreur. Une dénomination plus appropriée pourrait être, selon nous, celle de « proverbe variable » : elle permet de mettre les diverses configurations au même niveau et d'éviter de ce fait l'écueil que le terme « variante » pourrait impliquer.

Les diverses formes d'un proverbe variable sont présentes dans les recueils, mais qu'en est-il des séquences n'y apparaissant pas ?

c. Proverbes et formes proverbiales

Dans les trois œuvres que nous avons choisi d'étudier, nous avons relevé un grand nombre de séquences que nous savions ou pensions être des proverbes. Nous avons ensuite vérifié la présence de ces énoncés dans des recueils. C'est alors qu'a surgi une difficulté conséquente : si certaines suites y apparaissaient telles quelles, d'autres, en revanche, avaient subi diverses modifications mais n'étaient pas recensées sous ces formes par les compilateurs ; d'autres, encore, ne trouvaient pas d'équivalent syntaxique ou sémantique dans les énoncés des recueils mais bel et bien une similitude de sens ; enfin, nous avons rencontré des séquences ne partageant aucun point commun tant au niveau du signifiant que du signifié

⁶⁸ *Trésor de la langue française...*, op.cit.

avec celles attestées chez Correas, Bergua ou Castillo. Les énoncés repertoriés dans notre corpus et absents des refraneros possédaient néanmoins toutes les caractéristiques inhérentes aux proverbes : prosodie, syntaxe particulière, rythme, comme nous l'étudierons plus avant⁶⁹. Nous avons choisi d'appeler ces séquences non attestées par des compilateurs « formes proverbiales »⁷⁰. Nous les distinguerons des « proverbes variables », que nous rencontrons dans les recueils.

Par ailleurs, la frontière entre « proverbe » et « forme proverbiale » est plus mince qu'il n'y paraît. Dans le premier cas, l'énoncé est figé par l'usage ; dans le second, il est encore libre. Or, toute forme proverbiale est un proverbe potentiel (si nous entendons « proverbe » comme énoncé attesté dans un recueil) et tout proverbe, avant que l'usage ne l'adopte et n'en fixe la forme, a été une forme proverbiale. Une forme proverbiale serait donc un proverbe, variable ou non, dont la forme ne serait pas encore figée mais pourrait le devenir si sa fréquence d'emploi et, par là même, sa notoriété se développaient suffisamment. Charlotte Schapira⁷¹ nomme ce phénomène « proverbialisation ».

L'attestation d'un énoncé dans un recueil récent alors qu'il n'avait pas été répertorié par des compilateurs plus anciens pourrait marquer sa proverbialisation. Cependant, il se pourrait également qu'il ait simplement échappé à la connaissance du compilateur. Qu'un proverbe n'ait pas été recensé par Correas mais par Bergua ne signifie donc pas à coup sûr qu'il n'était qu'une forme proverbiale au XVII^e siècle. Ce que nous appelons forme proverbiale est donc susceptible d'être un proverbe fortement usité mais encore méconnu de certains compilateurs. Faute de meilleure distinction, nous choisissons malgré tout d'employer cette catégorisation sans perdre de vue que les frontières entre les divers types de constructions restent très floues.

Récapitulatif : nous appellerons « proverbe » toute phrase figée anonyme attestée dans un recueil et exprimant un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique. Un proverbe pourra être « variable », c'est-à-dire, qu'il admettra de légères modifications syntaxiques, lexicales et / ou pragmatiques n'altérant pas son sens et n'entravant pas son identification. Un proverbe a existé comme « forme proverbiale » avant d'être figé par

⁶⁹ Cf. pp. 88-116.

⁷⁰ Nous avons eu recours à cette appellation dès notre mémoire de Maîtrise : FOURNET Sonia, *Proverbes et locutions espagnols*, Travail de Recherche en Linguistique en vue de l'obtention de la Maîtrise d'Espagnol, sous la direction du Professeur Dolores Ligatto, Limoges, 1999.

⁷¹ SCHAPIRA Charlotte, « *Proverbe, proverbialisation et déproverbialisation* », in *Langage*, Paris, n° 139, Larousse, Septembre 2000, p. 81-97.

l'usage, c'est-à-dire comme une séquence possédant toutes les caractéristiques d'un proverbe sans pour autant être classée dans un recueil.

Quelles peuvent être les relations entre les proverbes répertoriés par Correas, Bergua ou Castillo, et les formes proverbiales que nous avons recensées dans notre corpus ?

Présence/absence d'équivalences entre proverbes et formes proverbiales

Une première catégorisation peut être effectuée en séparant les formes proverbiales présentant des équivalences de sens avec les proverbes (attestés dans les recueils) de celles n'en présentant pas.

- Équivalences de sens

- et équivalences lexicales

« no hay lugar tan alto que un asno cargado de oro no le suba » (La Celestina, p. 144) // Asno con oro, alcánzalo
(*il n'est pas de lieu si haut qu'un âne chargé d'or ne le gravisse*) (*Ane avec de l'or, réussit*)

todo (Correas, Bergua)

tout)

- et équivalences syntaxiques

« más vale a ome andar señoero que con mal conpañero » (El Zifar, p. 291) // Más vale solo que mal acompañado
(*mieux vaut* *marcher seul qu'avec un mauvais compagnon*) (*Mieux vaut seul que mal accompagné*)

(Correas)

- et équivalences à la fois syntaxiques et lexicales

« no se ha de mentar la sogá en casa del ahorcado » (El Quijote, p. 314) // No se ha de nombrar la sogá en casa
(*il ne faut pas mentionner la corde chez le pendu*) (*Il ne faut pas nommer la corde chez le*

del ahorcado (Bergua)

pendu)

- sans équivalence syntaxique ou lexicale

« la ventura ayuda a aquel que se quiere esforçar » (El Zifar, p. 162) // Ayúdate y ayudarte he (Correas), A Dios
(*la chance aide celui qui veut faire des efforts*) (*Aide toi et je t'aiderai, Priant Dieu et jouant*)

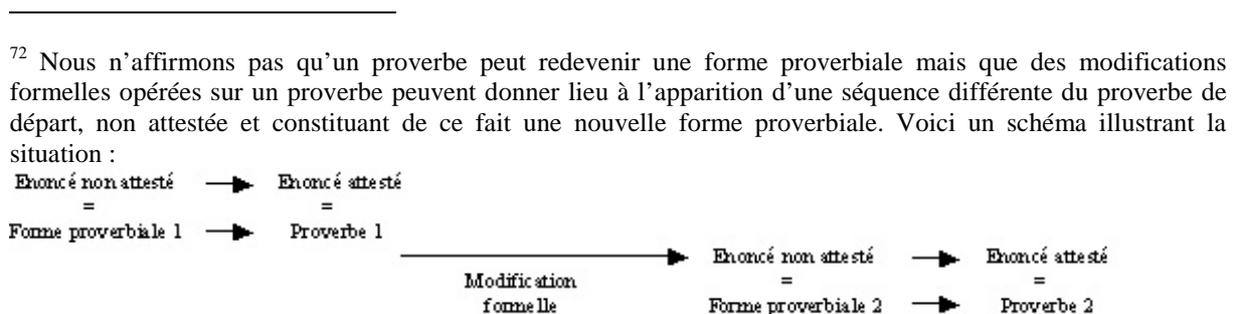
rogando y con el mazo dando (Correas, Bergua)

du maillet = Aide toi et le ciel t'aidera

La découverte d'une possible équivalence de sens entre un proverbe et une forme proverbiale pourrait recevoir deux interprétations distinctes dépendant d'un facteur que nous ne sommes pas en mesure de maîtriser : la datation des séquences. En effet, comment savoir si un proverbe attesté dans un recueil plus récent existait déjà en tant que tel lorsque les œuvres de notre corpus ont été écrites ou s'il n'était encore qu'une forme proverbiale ?

- Dans ce second cas, nous pouvons simplement constater que la séquence présente dans notre corpus a été supplantée par une autre avec laquelle elle était en concurrence ou vers laquelle elle a évolué le temps passant.
- En revanche, si la séquence répertoriée par l'un de nos compilateurs (essentiellement Correas, temporellement plus proche des ouvrages étudiés) était déjà figée, les équivalences de sens observées témoigneraient d'une possibilité d'évolution de la forme des proverbes : l'oubli, les préférences des énonciateurs auraient transformé la forme d'une séquence tout en en conservant le sens. Un proverbe attesté pourrait donc subir une ou plusieurs modifications formelles et donner naissance à une nouvelle forme proverbiale⁷². Avoir modifié la forme du modèle sans en altérer le sens revient à remettre en cause son figement formel tout en soulignant le respect du message qu'il véhicule, c'est-à-dire son figement sémantique profond.

Il existe également des formes proverbiales n'entretenant pas d'équivalence de sens avec une séquence appartenant à la matière proverbiale :



Le proverbe 1 est identique à la forme proverbiale 1 mais distinct de la forme proverbiale 2.

- Non équivalence de sens
 - sens proche de celui d'un proverbe
 - ✓ avec similitudes lexicales

« más val buena muerte que vida desonrada » (El Zifar, p. 193) // Un buen morir da honor a la vida entera
(mieux vaut une belle mort qu'une vie dans le déshonneur) *(Une belle mort rend honorabile la vie entière)*

(Bergua)

- ✓ avec similitudes lexicales et syntaxiques

« el que bien sirve, buen fecho faze » (El Zifar, p. 305) // Quien bien sirve, galardón merece (Correas)
(celui qui sert bien, fait un bienfait) *(Qui sert bien, mérite une récompense)*

- sens que l'on ne retrouve ni de près ni de loin dans aucun proverbe

« por el fuego se proeva el oro » (El Zifar, p. 64)
(c'est en passant par le feu que l'or se révèle)

« las riquezas no hazen rico, mas ocupado, no hazen señor, mas mayordomo » (La Celestina, p. 156)
(les richesses ne rendent pas riche, mais occupé, elles ne rendent pas seigneur, mais majordome)

« la boca sin muelas es como molino sin piedra » (El Quijote, p. 227)
(la bouche sans dents est comme moulin sans pierre)

Nous avons inventorié les possibles similitudes entre un proverbe et une forme proverbiale. Nous pouvons à présent nous demander comment s'effectue le passage d'une séquence à l'autre lorsqu'existe une équivalence de sens : quelle est la nature exacte de la transformation susceptible de remettre en cause un possible figement ?

Nature de la modification opérée entre proverbe et forme proverbiale de sens équivalent

Il semble que la transition puisse être d'ordre lexical, syntaxique, grammatical ou pragmatique ; notons que ces modifications peuvent apparaître seules ou se combiner les unes avec les autres. Il peut s'agir de

- transformations lexicales :
 - parasyonymes

Ex : « en el servicio del criado está el galardón del señor » (La Celestina, p. 133) // En el servicio del servidor,
(dans le service du domestique se trouve la récompense du seigneur) *(Dans le service du serviteur,*

está el galardón del señor (Correas)
se trouve la récompense du seigneur

- modernisation

Ex : « quien poco seso ha aína lo espiende » (El Zifar, p. 104) // Quien poco sabe, presto lo reza (Correas,
(qui a peu de bon sens l'utilise vite) *(Qui en sait peu, le dit rapidement)*

Bergua).

« Aína » comme « presto » signifient *vite, rapidement*. Le premier est tombé en désuétude au XVII^e siècle⁷³.

- même relation entre deux termes traduite par un lexique différent

Ex : « quien non lucha non cae » (El Zifar, p. 199) // El que no anda, no tropieza (Castillo)
(qui ne lutte pas ne tombe pas) *(Celui qui ne marche pas, ne trébuche pas)*

L'idée d'échec est traduite tant par la relation « lucha / cae » – *lutte / tombe* – que par celle entre « anda » et « tropieza » – *marche / trébuche* –.

- non figurativité / figurativité

Ex : « la mala fama antes es publicada que la buena loada » (El Zifar, p. 287) // La mala fama vuela
(la mauvaise réputation est rendue publique avant que la bonne ne soit louée) *(La mauvaise réputation vole)*

como ave y rueda como la moneda, y la buena, en casa se queda (Correas, Bergua).
comme un oiseau et roule comme la monnaie, et la bonne reste à la maison)

- extension / concision

Ex : « más vale a ome andar señero que con mal conpañero » (La Celestina, p. 291) // Más vale solo que
(mieux vaut être seul qu'avec un mauvais compagnon) *(Mieux vaut seul que*

mal acompañado (Correas, Bergua)
mal accompagné)

⁷³ ALVAR Manuel et POTTIER Bernard, *Morfología histórica del español*, 1983, Madrid, Editorial Gredos, Biblioteca románica hispánica, 2003, p. 338.

- situation précise / situation générale

Ex : « el que bien see, non ha por qué se lieve » (El Zifar, p. 78) // Quien bien está, no se mudará (Correas)
(*celui qui est bien assis, n'a pas de raison de s'en aller*) (Qui est bien ne bougera pas)

- individualité / collectivité

Ex : « a cada uno dio Dios su entendimiento » (El Zifar, p. 132) // Dios da para todos (Correas)
(*à chacun a donné Dieu son intelligence*) (Dieu donne pour tous)

- spécificité / non spécificité

Ex : « a cada uno dio Dios su entendimiento » (El Zifar, p. 132) // Dios da para todos (Correas)

Dans la séquence du Zifar, on précise ce que donne Dieu (l'intelligence), pas dans celle issue du recueil de Correas.

- quantité / qualité

Ex : « quien mucho escucha su daño oye » (El Zifar, p. 380) // El que escucha, su mal oye (Bergua)
(*qui écoute beaucoup entend dire du mal de lui*) (Celui qui écoute, entend dire du mal de lui)

- mobilité / immobilité

Ex : « quien non cata adelante cáese atrás » (El Zifar, p. 292) // El que no mira hacia adelante atrás se queda
(*qui ne regarde pas devant tombe en arrière*) (Celui qui ne regarde pas devant reste en arrière)

(Bergua)

- résultat / processus

Ex : « quando el vil está rico, ni tiene pariente ni amigo » (La Celestina, p. 289) // Cuando el vil enriquece, no
(*quand le misérable est riche, il n'a ni parent ni ami*) (Quand le misérable devient

conoce hermano ni pariente (Correas, Bergua, Castillo)
riche, il ne connaît ni frère ni parent)

- temps / effet du temps ou processus

Ex : « lo que hoy se pierde se gane mañana » (El Quijote, p. 123) // Lo que se pierde en el higo, se gana en la
(*ce que l'on perd aujourd'hui, qu'on le gagne demain*) (Ce que l'on perd dans la figue, on le gagne dans

pasa (Correas)

le raisin sec)

- personne / espace

Ex : « muchos piensan que hay tocinos y no hay estacas » (El Quijote, p. 302) // Donde piensan que hay
(beaucoup pensent qu'il y a du lard et il n'y a même pas de pieux) (Là où l'on pense qu'il y a

tocinos, no hay estacas (Correas, Bergua)
du lard, il n'y a même pas de pieux)

- vitesse / classement

Ex : « el que luego da, da dos veces » (El Quijote, p. 424) // El que da primero, da dos veces (Bergua)
(celui qui donne vite donne deux fois) (Celui qui donne en premier donne deux fois)

- diminutif / sans diminutif

Ex : « como corderica mansa que mama su madre y la agena » (La Celestina, p. 253) // La cordera mansa mama
(comme la douce petite agnelle qui tète sa mère et celle des autres) (La douce agnelle tète sa

a su madre y a toda la piara (Correas)
mère et tout le troupeau)

• transformations syntaxiques :

- forme affirmative / forme négative

Ex : « lo que vee el ojo desea el corazón » (El Zifar, p. 135) // Ojos que no ven, corazón que no desea (Correas)
(ce que voit l'œil, le cœur le désire) (Yeux qui ne voient pas, cœur qui ne désire pas)

- voix passive / voix active

Ex : « non ay ninguna cosa tan ascondida que non sea sabida » (El Zifar, p. 287) // No hay cosa secreta que
(il n'est aucune chose aussi cachée soit-elle qui ne soit sue) (Il n'est pas de chose secrète

tarde o temprano no se sepa (Bergua)
qui ne se sache tôt ou tard)

- comparaison / affirmation

Ex : « como como corderica mansa que mama su madre y la ajena » (La Celestina, p. 253) // La cordera mansa mama
(comme la douce petite agnelle qui tète sa mère et celle des autres) (La douce agnelle tète sa

a su madre y a toda la piara (Correas) ; corderilla mega mama a su madre y a la ajena (Correas)
mère et tout le troupeau ; paisible petite agnelle tète sa mère et celle des autres)

- inversion

Ex : « de mis viñas vengo, no sé nada » (El Quijote, p. 302) // No sé nada, que de mis viñas vengo (Correas)
(je viens de mes vignes, je ne sais rien) *(Je ne sais rien, car je viens de mes vignes)*

- sans concessive / avec concessive

Ex : « viva la gallina con su pepita » (La Celestina, p. 155) // Viva la gallina aunque sea con su pepita (Bergua)
(que vive la poule avec sa pépie) *(Que vive la poule même avec sa pépie)*

- pronom + relative / substantif

Ex : « la ventura ayuda aquellos que toman osadía » (El Zifar, p. 132) // La fortuna ayuda a los osados (Castillo)
(la chance aide ceux qui font des efforts) *(La fortune aide les audacieux)*

- transformations grammaticales :

- singulier / pluriel

Ex : « lo que ve el ojo desea el corazón » (El Zifar, p. 135) // Ojos que no ven, corazón que no desea (Correas)
(ce que voit l'œil, le cœur le désire) *(Yeux qui ne voient pas, cœur qui ne désire pas)*

- féminin / masculin

Ex : « quando pobre, franca ; quando rica, avarienta » (La Celestina, p. 272) // Cuando pobre, franco ; cuando
(quand elle est pauvre, elle est généreuse ; quand elle est riche, elle est avare) *(Quand il est pauvre, il est généreux ;*

rico, avaro (Correas)

quand il est riche, il est avaricieux)

- changement de personne

Ex : « qual palabra me dizen, tal corazón me fazen » (El Zifar, p. 409) // Cuales palabras me dices, tal corazón
(tel mot on me dit, tel cœur on me modèle) *(Tels mots tu me dis, tel cœur tu me*

me pones. Cuales palabras te dicen, tal corazón te ponen (Correas)

façonnes. Tels mots on te dit, tel cœur on te façonne)

- changement temporel

Ex : « quien torpemente sube a lo alto, más ayña cae que subió » (La Celestina, p. 123) // Quien torpemente
(qui s'élève maladroitement, tombe plus rapidement qu'il ne s'est élevé) *(Qui s'est élevé*

subió más presto cae que subió (Correas, 342)
maladroitement, tombe plus vite qu'il ne s'est élevé

- changement modal

Ex : « lo que hoy se pierde se gane mañana » (El Quijote, p. 123) // Lo que se pierde en el higo, se gana en la
(ce que l'on perd aujourd'hui qu'on le gagne demain) (Ce que l'on perd dans la figue, on le gagne dans

pasa (Correas)
le raisin sec)

- substantif / participe passé

Ex : « de los escarmentos se fazen los arteros » (El Zifar, p. 237) // De los escarmentados nacen los avisados
(en profitant des leçons on devient rusé) (Des échaudés naissent les avisés = Chat échaudé

(Bergua)
crain l'eau froide)

• transformations pragmatiques :

Nous utilisons la classification de Searl selon laquelle il existe cinq types d'actes illocutoires : représentatif, directif, commissif, expressif et déclaratif :

- représentatif / directif

Le représentatif a pour objectif la description de ce qui est, le directif implique une obligation pour le destinataire.

Ex : « la ventura ayuda a aquel que se quiere esforçar » (El Zifar, p. 162) // Ayúdate y te ayudaré (Correas)
(la chance aide celui qui veut faire des efforts) (Aide-toi et je t'aiderai)

Les transformations opérées entre proverbes et formes proverbiales de sens équivalents sont similaires à celles effectuées entre les différentes formes d'un proverbe variable. Si la possibilité pour une forme proverbiale de sens équivalent de devenir un proverbe se concrétisait, elle pourrait alors former avec la séquence proverbiale préalablement attestée un proverbe variable.

La dénomination de proverbe variable ne serait cependant acceptable que dans le cadre d'énoncés présentant des similitudes lexicales et / ou syntaxiques. En effet, il serait tout à fait envisageable de parler de « proverbe variable » pour « quando el vil está rico, ni tiene pariente ni amigo » (La Celestina, p. 289) et « Cuando el vil enriquece, no conoce hermano ni pariente » (Correas, Bergua,

Castillo) qui présentent des équivalences évidentes. En revanche, il s'avèrerait impossible de considérer le couple « la ventura ayuda a aquel que se quiere esforçar » (El Zifar, p. 162) // « Ayúdate y te ayudaré » (Correas) comme proverbe variable dans la mesure où ces deux constructions ont des formes distinctes tant du point de vue syntaxique que lexical. L'unique point commun entre ces deux séquences est le sens : elles contiennent le même principe général (si on fait des efforts, alors on a plus de chances de réussir).

En conséquence, un proverbe et une forme proverbiale renfermant un même avis ou enseignement, communément connu et reconnu, sont susceptibles soit de partager des caractéristiques lexicales et / ou syntaxiques – auquel cas il peut s'agir d'un proverbe variable en devenir –, soit d'être dissemblables tant du point de vue du lexique que de la syntaxe. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la forme qui varie mais non le sens profond.

Il en va différemment lorsque le sens de la forme proverbiale est seulement proche de celui de certains énoncés proverbiaux. Dans pareil cas, la forme proverbiale ne défend pas le même principe général qu'un proverbe mais entretient néanmoins avec certaines séquences attestées des équivalences d'ordre sémantique et / ou syntaxique. En quoi le sens change-t-il d'un énoncé l'autre ?

Evolution sémantique entre un proverbe et une forme proverbiale entretenant des similitudes de sens

Voici les distinctions répertoriées :

- antériorité / postériorité (l'un étant le point de départ de l'autre)

Ex : « quien tiempo ha e tiempo atiende, e tiempo viene e tiempo pierde » (El Zifar, p. 107) // Quien tiempo
(*qui a du temps et attend, le temps avance et il perd du temps*) (*Qui perd du temps*)

pierde y tiempo espera, tiempo viene que desespera (Correas, Bergua)
(*et attend longtemps, il vient un temps où il désespère*)

- acte illocutoire directif (ordre ou prescription) / acte illocutoire représentatif (description)

Ex : « el que nada non sabe conviene que aprenda » (El Zifar, p. 332) // El que no sabe es como el que no ve
(*celui qui ne sait rien il convient qu'il apprenne*) (*Celui qui ne sait pas est comme celui qui ne*

(Correas, Bergua, Castillo)
voit pas)

Le sens semble donc revêtir une importance fondamentale tant dans la classification des formes proverbiales que dans l'identification de proverbes variables avérés ou potentiels. Si la forme d'un énoncé proverbial, tout au long de son existence, peut subir des modifications liées à la volonté modernisatrice des uns et des autres, à l'infidélité de la mémoire humaine et à la sensibilité de tout un chacun, il reste un élément essentiel du proverbe qui ne varie pas : sa sémantique profonde ; de ce point de vue là, en effet, une séquence proverbiale semble totalement figée.

Cette observation nous amène naturellement à étudier plus en détail l'avis ou l'enseignement d'ordre moral ou pratique dont un proverbe attesté ou en devenir est porteur. Quels sont les différents types de principes généraux véhiculés par la matière proverbiale ?

3. Proverbes et Théorie des topoi : étude de la sémantique profonde

L'étude du sens profond des proverbes passe par l'analyse du message, de l'enseignement qu'ils véhiculent. Les énoncés proverbiaux sont porteurs de normes qu'il est possible, selon les spécialistes de la pragmatique intégrée, défenseurs de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue, de catégoriser et de symboliser sous forme de schémas.

a. Présentation de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue d'Anscombe et Ducrot : la théorie des topoi

Ainsi que l'a fréquemment affirmé Anscombe, « il exist[er]ait en langue un réservoir de topoi tout prêt à l'usage, à savoir les proverbes, et plus généralement les formes sentencieuses »⁷⁴. Mais qu'entend-on par « topoi » ? Avant d'en proposer une définition, nous devons faire état de ce que Anscombe et Ducrot ont appelé « la Théorie de l'Argumentation dans la Langue » (TAL) :

« La théorie de l'argumentation dans la langue est née de la constatation que certains enchaînements ne se comportaient pas comme le laissait prévoir une analyse sémantique classique. Comme ces enchaînements avaient notoirement une structure de type argument + conclusion, l'idée que nous avons alors développée avec O. Ducrot était qu'il y avait des relations argumentatives qui ne sont pas rhétoriques au sens habituel. En d'autres termes, ces relations n'étaient pas surajoutées à la valeur sémantique fondamentale de l'énoncé, mais devaient être considérées elles-mêmes comme fondamentales, comme linguistiques au sens plein, i.e. présentes dès le niveau le plus profond de l'analyse. »⁷⁵

La TAL apparaît ainsi comme une théorie du raisonnement en langue.

Le passage d'un argument à sa conclusion⁷⁶ semble être direct et le seul possible. Or, on peut imaginer plusieurs chemins – directs ou indirects – allant d'un sommet (un argument)

⁷⁴ ANSCOMBRE Jean-Claude, *Théorie des topoi*, Paris, Kimé, Argumentation, Sciences du langage, 1995, p. 15.

⁷⁵ Id.

⁷⁶ Par « argument », nous désignons « une affirmation particulière présentée à l'appui d'un raisonnement » ; par « conclusion », « une proposition tirée des données d'un raisonnement » ; par « raisonnement », « une suite logique de propositions aboutissant à une conclusion ». *Le Trésor de la Langue Française...*, op. cit.

à un autre (la conclusion). Lors d'une énonciation, le locuteur donne des indications sur le chemin qu'il a choisi, et l'interprétant tente de reconstruire un itinéraire à partir des indications fournies. Les spécialistes de la TAL appellent *topoi* ces indications qui permettent d'opérer un choix parmi les chemins possibles. La notion de topos, empruntée aux *Topiques* d'Aristote, désigne donc des principes généraux, admis au sein d'une communauté linguistique et servant d'appui à l'argumentation. Il s'agit de règles d'inférence autorisant le passage d'un argument à sa conclusion. Citons l'exemple habituel d'Anscombe et Ducrot : « Il fait beau. Allons nous promener ». Le passage de « Il fait beau » à « Allons nous promener » serait régi par un topos tel que « + beau temps, + agrément ».

Les *topoi* sont utilisés mais jamais assertés dans la mesure où le locuteur ne se présente pas comme leur auteur. De la même façon, celui qui énonce un proverbe en est le locuteur mais il n'est pas l'énonciateur du topos qui y est rattaché. En revanche, il est l'énonciateur (c'est-à-dire le responsable) qui trouve ce principe valide hic et nunc ; d'où la possible comparaison entre la matière proverbiale et le corps des lois : le locuteur d'un proverbe pourrait être assimilé à un avocat en action qui utilise une loi sans pour autant se présenter comme son auteur. L'introduction du proverbe au discours, que nous analyserons plus avant, nous permettra d'illustrer cet état de fait.

On présente par ailleurs les *topoi* comme faisant l'objet d'un consensus au sein d'une communauté plus ou moins vaste. Lorsque l'on qualifie l'ensemble des énoncés proverbiaux de « sagesse des nations » ou de « sagesse populaire », on cherche à mettre en évidence ce consensus qui entoure les proverbes ; en effet, le terme « sagesse », à connotation très positive, montre l'adhésion de la communauté, des « nations », du « peuple ». Anscombe souligne que la communauté peut être réduite à un individu et que les *topoi* peuvent donc, tout en étant créés de toutes pièces, être présentés comme allant de soi. C'est le cas des séquences auxquelles nous avons donné le nom de « formes proverbiales ».

La difficulté s'accroît si nous considérons les divers emplois qu'Anscombe fait du terme *topos* ; dans *La théorie des topoi* (1995) p. 39, il semble assimiler *topoi* et proverbes :

« [...Il] est fréquent que coexistent un topos et son contraire. Par exemple *Qui se ressemble s'assemble* s'oppose à *Les extrêmes s'attirent*. Ou encore, d'une certaine façon, les deux proverbes espagnols *En boca cerrada no entran moscas* et *Hablando se entiende la gente* ».

Anscombre et Ducrot conviennent également

« de représenter les topoï par des schémas topiques, à savoir la donnée de deux prédicats graduels P et Q de la métalangue et de l'ensemble des correspondances monotones. »⁷⁷

Ils parlent de schéma topique concordant lorsque les gradations sont parcourues dans le même sens : (+P, +Q) et (-P, -Q), de schéma topique discordant quand elles le sont en sens inverse : (+P, -Q) et (-P, +Q).

Il semblerait donc que les proverbes devraient présenter des schémas topiques de ce type.

Si nous tentons d'appliquer ces schémas aux proverbes de notre corpus, l'opération se révèle assez simple lorsqu'il s'agit de « refranes » d'expression directe. Par exemple, dans « Mal de muchos, gozo es » – *Malheur que beaucoup partagent est plaisir* – (El Zifar, p. 408), le schéma topique (+ nombreux sont les gens qui partagent une souffrance, + cette souffrance est facile à supporter) apparaît sans difficulté. En revanche, quand nous sommes en présence d'un proverbe d'expression indirecte ou d'une phrase proverbiale, l'entreprise s'avère plus complexe : il convient de décrypter l'image sur laquelle est construit le proverbe si l'on veut découvrir le topos qu'il renferme. Ainsi, si nous prenons la séquence « Una continua gotera horaca una piedra » (La Celestina, p. 216), il faut d'abord comprendre l'image : *une gouttière continue perce une pierre*, c'est-à-dire la persévérance peut tout vaincre, d'où (+ on persévère, + on a de chances de réussir) ; de même, « piedra movediza que nunca moho la cobija » (La Celestina, p. 301) signifie littéralement *pierre qui roule, jamais mousse ne la recouvre*, c'est-à-dire que la mobilité n'est pas source de profit, d'où (+ on se déplace, - on fait de profit). La première opération serait donc la « démétaphorisation ». Lorsque le décodage se révèle ardu, les recueils sont souvent d'une aide non négligeable dans la mesure où les compilateurs (Correas et Bergua), quand ils le jugent nécessaire, donnent une explication des séquences recensées.

Nous nous sommes efforcée de repérer les quatre schémas topiques présentés par les spécialistes de la TAL au sein des proverbes de notre corpus attestés dans les recueils consultés ; en voici un bref aperçu :

⁷⁷ Id., p. 51. Par correspondances monotones, on désigne les correspondances (+,+), (-,-), (+,-) et (-,+).

- (+P, +Q)

- « quien se muda Dios le ayuda » (Zifar, p. 78) = + on change de place, + Dieu nous aide
(*qui change de place reçoit l'aide de Dieu*)
- « alivia la pena llorar la causa » (La Celestina, p.132) = + on pleure, + on se sent soulagé
(*cela soulage la peine que d'en pleurer la cause*)
- « mientras más moros, más ganancia » (La Celestina, p. 206) = + grande est la peine, + grand est le profit
(*plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand*)
- « quien canta, sus males espanta » (El Quijote, p. 267) = + on chante, + on éloigne ses malheurs
(*qui chante effraie ses malheurs*)

- (-P, -Q)

Ce type de schéma est relativement rare :

- « lo que cuesta poco se estima en menos » (El Quijote, p. 424) = - quelque chose est cher, - on l'estime
(*ce qui coûte peu est peu estimé*)

- (+P, -Q)

- « quien recabda non tarda » (Zifar, p. 295) = + on prend de précautions, - on prend de retard
(*qui prend ses précautions ne prend pas de retard*)
- « quanto mayor es la fortuna, tanto es menos segura » (La Celestina, p.124) = + la fortune est grande, - elle est sûre
(*plus grande est la fortune, moins elle est sûre*)

- (-P, +Q)

Les proverbes porteurs de schémas de ce genre sont moins fréquents que les précédents.

- « de los enemigos, los menos » (La Celestina, p.274) = - on a d'ennemis, + c'est bien
(*les ennemis, le moins possible*)
- « con mal está el huso quando la barva no anda de suso » (La Celestina, p. 159) = - il y a d'hommes, + la situation est mauvaise
(*le fuseau va mal quand la barbe ne domine pas*)

Une occurrence présente la particularité de renfermer un double schéma topique : (+P, + Q) + (-P, + Q). Il s'agit de « Haz tú lo que bien digo y no lo que mal hago » – *Fais ce que je dis de bien mais pas ce que je fais de mal* – (La Celestina, p.94) = + tu fais ce que je dis de bien, + c'est bien (+) - tu fais ce que je fais de mal, + c'est bien.

Environ 70 % des énoncés proverbiaux de notre corpus présentent des schémas topiques de ce type. Mais nous rencontrons également des cas où ces schémas ne peuvent pas s'appliquer au proverbe en son entier. Il semble donc impossible de traduire systématiquement un proverbe par (+P, +Q), (-P, -Q), (+P, -Q) ou (-P, +Q). Nous allons proposer une catégorisation provisoire visant à nommer et décrire les 30 % restants.

b. D'autres schémas argumentatifs (30 % des occurrences)

Nous avons répertorié trois autres schémas possibles. Il s'agit des :

Constructions « antitopiques » ou contenant le renversement d'une conclusion topique attendue ⁷⁸

Ce type de proverbes représente environ 5 % des occurrences recensées au sein de notre corpus. Nous avons relevé, entre autres :

- « pierde el lobo los dientes e non las mientes » (Zifar, p. 283)
(le loup perd ses dents mais pas la tête)
- « mucho va de Pedro a Pedro » (La Celestina, p. 197)
(il y a beaucoup de Pedro à Pedro)
- « aunque muda el pelo la raposa, su natural no despoja » (La Celestina, p. 268)
(bien que le renard change de peau, il ne perd pas sa nature)

Si nous prenons l'exemple « pierde el lobo los dientes e non las mientes » (Zifar, p. 283), nous remarquons qu'il ne peut être transcrit par « + on vieillit physiquement, - on vieillit

⁷⁸ L'adjectif « topique » renvoie et renverra par la suite aux schémas topiques graduels conçus par Anscombe et Ducrot.

mentalement » qui ne correspond pas au lieu commun⁷⁹ formulé. Ce que cet énoncé affirme, c'est que même si le physique (l'apparence) se détériore, l'intelligence (l'être) ne se détériore pas simultanément. En outre, il s'avèrerait impossible d'inverser le topos : *« - on vieillit physiquement, + on vieillit mentalement » ; or, comme l'a signalé Pierre-Yves Raccah,

« pour qu'une règle de la forme +P, +Q schématise un garant d'argumentation (et donc soit un topos), il est nécessaire qu'elle soit comprise comme équivalente à -P, -Q (et semblablement pour +P, -Q et -P, +Q). »⁸⁰

Aucune gradabilité n'apparaît donc. C'est une notion de concession du type (*aunque* [bien que] P, Q) qui se dégage de ces énoncés⁸¹ :

- « pierde el lobo los dientes e non las mientes » (*Zifar*, p. 283) = aunque el lobo pierde los dientes, no pierde las mientes = bien que le corps vieillisse, l'esprit reste le même.
- « mucho va de Pedro a Pedro » (*La Celestina*, p. 197) = aunque Pedro y Pedro tienen el mismo nombre, son diferentes = bien que deux personnes se ressemblent, elle n'en demeurent pas moins différentes.
- « aunque muda el pelo la raposa, su natural no despoja » (*La Celestina*, p. 268) = bien que l'apparence se transforme, l'être reste le même.

La concession est un processus argumentatif. Elle permet le passage d'un argument à une conclusion renversée, contraire à celle qui est attendue. Les proverbes qui renferment une idée de concession pourraient constituer le refus d'un topos graduel et donc être qualifiés de constructions antitopiques. Par exemple, pour « pierde el lobo los dientes e non las mientes », le topos rejeté est (+ détérioration physique, + détérioration mentale).

La conjonction de subordination « aunque », lorsqu'elle apparaît, semble agir comme la conjonction de coordination « pero » (*mais*, en français) qui exprime l'opposition. Nous aurions pu voir, dans « Pierde el lobo los dientes e non las mientes », « pierde el lobo los dientes *pero* no las mientes ».

Dans le cas de « Mucho va de Pedro a Pedro », le topos (+ deux personnes se ressemblent, + elles sont identiques) est réfuté : la ressemblance n'implique pas l'identité. Pour « aunque muda el pelo la raposa, su natural no despoja », où la conjonction adversative est apparente, on refuse

⁷⁹ Par lieu commun, nous entendons vérité générale.

⁸⁰ RACCAH Pierre-Yves, *Méthodologie de la recherche en sémantique, Recueil de textes*, Limoges, CeReS – CNRS, Printemps 2002, p. 25.

⁸¹ La concession peut être implicite ou clairement explicitée par la présence de marqueurs adéquats (*aunque*, *pero*, *y* qui, dans son sens classique avait une valeur adversative).

le topos (+ l'apparence change, + l'être change) et l'on affirme l'idée selon laquelle la transformation de l'apparence n'entraîne pas de transformation de l'être.

Dans chaque cas, nous remarquons que P est maintenu : « el lobo pierde los dientes » = le physique se détériore, « muda el pelo la raposa » = l'apparence change » ; pour ce qui est de « Mucho va de Pedro a Pedro », la forme concise du proverbe pourrait semer le trouble dans la mesure où P et Q n'apparaissent pas nettement ; le syntagme « de Pedro a Pedro » insiste cependant sur l'idée de ressemblance : P pourrait ici correspondre à « Pedro se parece a Pedro » = deux personnes se ressemblent. C'est au niveau de Q qu'il y a refus. On passe de (+ P, + Q sous-entendu) à (P n'a pas pour effet Q) d'où l'impossibilité de traduire le schéma argumentatif obtenu par un schéma topique graduel : la relation d'antécédent à conséquent entre P et Q est rejetée et par là même l'existence de deux échelles, l'une antécédente et l'autre conséquente.

Constructions contenant une échelle de préféralité

Ce type de constructions représente environ 10 % des proverbes relevés dans notre corpus.

Voici un aperçu du type d'occurrences rencontrées :

- « más vale saber que aver » (Zifar, p. 259) = on sait > on a
(*mieux vaut savoir qu'avoir*)
- « pan y vino anda camino, que no moço garrido » (La Celestina, p. 159) = corps sain et fort > corps
(*pain et vin font du chemin, pas le jeune homme élégant*) élégant
- « más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga » (La Celestina, p. 216) = aide divine >
(*mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt*) travail personnel
- « más vale algo que no nada » (El Quijote, p. 255) = un peu > rien
(*mieux vaut un peu que rien*)
- « más vale pájaro en mano que buitre volando » (El Quijote, p. 387) = peu et certain > beaucoup et
(*mieux vaut un petit oiseau dans la main qu'un vautour dans les airs*) incertain

- **Il peut s'agir de proverbes porteurs d'un schéma topique contenu dans une partie de la séquence et présenté comme étant préférable à ce qui est énoncé dans l'autre partie (20 % des 10%).**

Ces constructions mettent en œuvre deux niveaux argumentatifs : le second présentant le topos qui est contenu dans le premier lequel présente l'argument de la préférabilité ; dans « pan y vino anda camino, que no moço garrido » (*La Celestina*, p. 159) – littéralement, *pain et vin font du chemin, pas le jeune homme élégant* – la première partie de la séquence contient le topos « plus on mange de pain et de vin – c'est-à-dire plus on se nourrit sainement –, plus on a de force ».

Cependant, le topos graduel inclu dans le proverbe ci-dessus ne représente pas l'intégralité de l'énoncé. Ce que dit cet énoncé, c'est qu'un corps sain et fort est préférable à un corps élégant, ce que l'on pourrait transcrire formellement par $P > Q$; d'où notre intérêt pour les proverbes mettant en scène une relation de supériorité – c'est-à-dire, indiquant qu'il faut choisir P plutôt que Q. Ces énoncés proverbiaux commencent, pour 90 % d'entre eux, par une subordonnée de comparaison introduite par « más (valeur)... que » qui exclut tout rapport d'antécédent à conséquent. Si quelques uns, comme nous venons de le voir, contiennent un topos graduel, ce n'est pas le cas de la majorité. Bon nombre de proverbes, en effet, ne peuvent être traduits par, ni ne contiennent un schéma du genre (+P, +Q)...

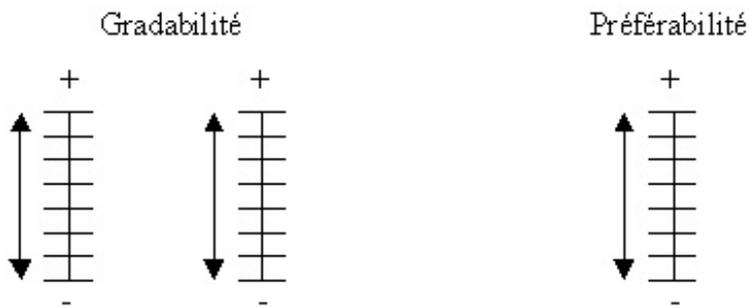
- **Il s'agit de proverbes mettant en scène une relation de préférabilité et ne présentant aucun topos graduel apparent (80 % des 10%).**

Le proverbe « más vale saber que aver » (*Zifar*, p. 259) signifie que le savoir est préférable à l'avoir : on sait > on a et non que * + on sait, + on a.

Comme précédemment, la seule façon de traduire la relation qui unit P et Q est d'avoir recours à la notion de « préférabilité »⁸². Une analyse de l'ensemble de la matière proverbiale de notre corpus nous permet d'affirmer qu'il s'agit d'un état de fait général pour les occurrences débutant par une comparative de supériorité : les formes proverbiales « más vale a ome andar señero que con mal compañero » (*El Zifar*, p. 291) et « más vale ser buena amiga que mala casada » (*La Celestina*, p. 304), par exemple, ne peuvent donner lieu qu'à des schémas argumentatifs présentant une relation de préférabilité : respectivement, « solitude > mauvaise compagnie » et « bonne maîtresse > mauvaise épouse ».

⁸² Nous pourrions peut-être déceler deux sous-échelles de gradabilité (+ on sait, + on réussit et + on a, + on réussit, par exemple) mises en balance grâce à la présence d'une échelle de préférabilité (on sait > on a). Cependant, dans la mesure où le proverbe ne présente aucune trace explicite de cette gradabilité sous-jacente et explicative, nous estimons que ce serait forcer la séquence que de la faire apparaître dans le schéma argumentatif correspondant. Seule la préférabilité est clairement exposée.

Il n'y a pas ici deux échelles, l'une antécédante, l'autre conséquente, mais une seule : une échelle de préférabilité :



Les proverbes semblent également ne pas pouvoir s'expliquer à la lumière des schémas topiques anscombriens lorsqu'ils ne contiennent aucune idée de quantité.

Ce type de constructions représente environ 15 % des proverbes de notre corpus et ne peut se réduire à un schéma graduel sans que son sens en soit affecté. Nous allons tenter de découvrir quel schéma argumentatif pourrait être appliqué à ce genre de proverbes sans avoir à forcer la séquence. Les énoncés présentant des difficultés sont les suivants :

- « quien con perros se echa, con pulgas se levanta » (Zifar, p. 291) = * + on se couche avec des chiens, + on (*qui se couche avec des chiens, se lève avec des puces*)

se lève avec des puces → * + on fait quelque chose, + on en garde des traces.

- « tal ay, que tal quiere » (La Celestina, p.145) = * + on a une chose devant les yeux, + on la veut. (*tel choix, tel désir*)

- « a cada cabo ay tres leguas de mal quebranto » (La Celestina, p. 155) = * + on entreprend, + on rencontre (*pour chaque entreprise, il y a toujours des difficultés*) de difficultés.

- « no hay refrán que no sea verdadero » (El Quijote, p. 252) = * + un énoncé est un proverbe, + il est vrai. (*il n'est pas de proverbe qui ne soit vrai*)

- « debajo de mi manto, al rey mato » (El Quijote, p. 51) = * + on est chez soi, + on dit ce que l'on pense. (*sous mon manteau, je tue le roi*)

- « tras la cruz está el diablo » (El Quijote, p. 113) = * + l'apparence est bonne, + l'être est mauvais.
(*derrière la croix se trouve le diable*)
- « donde una puerta se cierra, otra se abre » (El Quijote, p. 252) = * + il y a de difficultés, + il y a d'issues.
(*là où une porte se ferme, une autre s'ouvre*)
- « a pecado nuevo, penitencia nueva » (El Quijote, p. 380) = * + un péché est nouveau, + la pénitence est
(*a péché nouveau, pénitence nouvelle*)

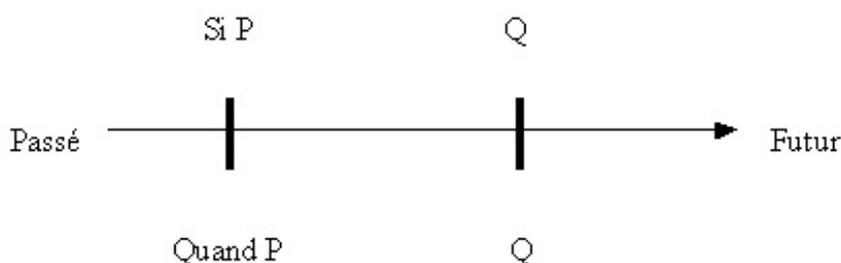
nouvelle.

- « fas bien y non cates a quien » (Zifar, p. 295) = * + tu agis bien, + tu dois être désintéressé.
(*fais de bonnes actions mais reste désintéressé*)
- « a quien dizes el secreto, das tu libertad » (La Celestina, p.134) = * + on dit un secret, - on est libre.
(*à qui tu dis ton secret, tu donnes ta liberté*)
- « no hizo Dios a quien desmamparasse » (La Celestina, p.186) = * + on est l'œuvre de Dieu, - on est
(*Dieu n'a rien créé qu'il ait abandonné*)

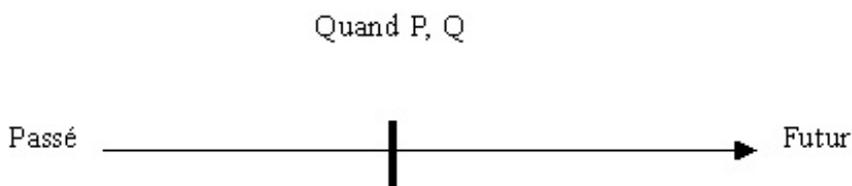
abandonné par lui.

« A cada cabo ay tres leguas de mal quebranto », par exemple, ne peut être interprété par « *plus on entreprend, plus on rencontre de difficultés* ». Ce proverbe ne contient aucune idée de quantité, il signifie plutôt : « *si on entreprend quelque chose, alors on rencontre des difficultés* » ; il en va de même pour « a quien dizes el secreto, das tu libertad » qui ne signifie pas que « *plus nous disons notre secret à quelqu'un, plus nous lui donnons notre liberté* » mais que « *si / quand nous disons notre secret à quelqu'un, alors nous lui donnons notre liberté* ». Ces énoncés proverbiaux ne correspondent donc pas à des schémas du type (+P, +Q), (-P, -Q), (+P, -Q) ou (-P, +Q) mais à des schémas (si/quand P, alors Q). Il existe bien une relation d'antécédent à conséquent entre P et Q – le fait d'entreprendre quelque chose a pour conséquence le fait de rencontrer des difficultés ; le fait de dire un secret à quelqu'un a pour conséquence le fait qu'on lui donne sa liberté – mais elle n'est pas graduelle.

Il n'y a plus d'échelles antécédente et conséquente mais deux points, l'un antécédent, l'autre conséquent si l'on représente l'énoncé par une conditionnelle⁸³ :



Si on le représente par une temporelle commençant par « cuando » (« quand »), il peut y avoir succession d'événements (« a cada cabo ay tres leguas de mal quebranto »), comme l'indique le schéma précédent, ou simultanéité entre P et Q (« a quien dizes el secreto, das tu libertad ») auquel cas il est possible de figurer la situation par deux points superposés sur un axe temporel :



L'impossibilité d'appliquer à ces séquences un schéma graduel sans que le sens en souffre pourrait trouver une explication, d'un point de vue sémantique, en l'aspect des verbes ou groupes verbaux des proverbes concernés. L'aspect se définit comme « l'ensemble des informations que le verbe transmet sur le déroulement de l'action qu'il évoque »⁸⁴. Les catégories traditionnellement reconnues sont les suivantes :

- Verbes inchoatifs : verbes signifiant l'entrée progressive dans un état.
- Verbes ponctuels / duratifs : verbes qui, respectivement, déclarent une action momentanée ou se réfèrent à des actions inscrites dans la durée.

⁸³ Une condition suit toujours le schéma suivant : Si P, alors Q. Il s'établit une chronologie entre l'événement P et l'événement Q. L'événement P est toujours antérieur par rapport à l'événement Q. Il y a une relation d'implication, une chronologie de raison : la réalisation de Q dépend de celle de P. C'est à ce niveau que se situe la différence avec les exemples contenant une idée de concession où l'on pouvait observer une distorsion logique : la réalisation de l'événement Q était indépendante de la réalisation ou non réalisation de l'événement P.

⁸⁴ BENABEN M., *Manuel de linguistique espagnole*, Gap, Orphys, 1994, p. 221.

DARBORD Bernard et POTTIER Bernard, *La langue espagnole, Eléments de grammaire historique*, 1988, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Editions Nathan, Collection Fac., 1999.

LIGATTO Dolores, SALAZAR Béatrice, *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris, Masson, 1997.

- Verbes itératifs : procès qui est fait d'une accumulation d'actions identiques.
- Verbes conclusifs : verbes comportant une limitation ; une fois commencé, le procès aboutit nécessairement à un terme à partir duquel le sujet du verbe ne contrôle plus l'événement dans lequel il est engagé.

Ajoutons que l'image intrinsèque de l'aspect de ces verbes peut changer facilement lorsqu'ils se trouvent en contact avec certains éléments.

Les verbes ou groupes verbaux des séquences n'acceptant pas de quantification répertoriées plus haut sont soit conclusifs, soit ponctuels (« echarte » = *se coucher* ; « venir » = *venir* ; « matar al rey » = *tuer le roi* ; « cerrarse » = *se fermer* ; « hacer bien » = *faire une bonne action* ; « decir el secreto a alguien » = *dire son secret à quelqu'un* ; « dar su libertad » = *donner sa liberté* ; « hacer a alguien = *faire, créer quelqu'un* ; « desmamparar » = *abandonner*). En effet, s'il s'avère possible de quantifier des verbes ou groupes verbaux inchoatifs (« cuanto más envejece, más... » = *plus il vieillit, plus...*), duratifs (« cuanto más duerme más... » = *plus il dort, plus...*), itératifs (« cuanto más golpea más... » = *plus il frappe, plus...*), ce n'est le cas ni pour les verbes conclusifs (?? « cuanto más se echa », ?? « cuanto más viene », ?? « cuanto más mata al rey », ?? « cuanto más desmampara »), ni pour les verbes ponctuels (?? « cuanto más dice el secreto a alguien », ?? « cuanto más da su libertad », ?? « cuanto más hace a alguien »... etc.). A ces verbes conclusifs et ponctuels, il est nécessaire d'ajouter les verbes « ser » (*être*), « estar (tras la cruz) » (*ici, se trouver là*) et « haber » (*avoir*). « Ser » ne peut être l'objet d'une quantification lorsqu'il est suivi d'un substantif dans la mesure où il exprime l'être – on ne peut pas être plus ou moins quelqu'un ou quelque chose, on est ou on n'est pas – ou quand il est suivi de certains adjectifs : « ser verdadero », « ser nuevo » : une chose ne peut être plus ou moins vraie, ou plus ou moins fausse. « Estar tras la cruz » n'est pas quantifiable non plus puisqu'il indique une localisation spatiale – « tras la cruz » – : on ne peut pas être plus ou moins à un endroit, on s'y trouve ou on ne s'y trouve pas ; « Haber », enfin, apparaît dans nos proverbes à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif à laquelle est agglutiné l'adverbe de lieu « y » (« hay » = *il y a*) avec un sens équivalent à « estar » / *se trouver là*, d'où l'impossibilité d'une quantification et, par là même, d'une gradabilité.

Si des proverbes permettant le passage d'un argument à sa conclusion ne peuvent être schématisés par (+P, +Q), (-P, -Q), (+P, -Q) ou (-P, +Q) mais par (aunque P, Q), (P > Q) ou par (si / quand P, alors Q), c'est qu'il existe d'autres schémas argumentatifs. C'est la notion

de gradabilité, présentée comme étant la seule possible, qui pose problème ici. Les études que nous avons eu l'occasion de lire mettent en avant la gradabilité fondamentale des *topoi*. L'inférence graduelle est en effet revendiquée par J.-C. Anscombe :

« nous ne pouvons échapper à l'hypothèse d'une gradabilité fondamentale. La relation argument + conclusion est gradable par nature du simple fait qu'un argument est plus ou moins fort pour une conclusion donnée. »⁸⁵

et par O. Ducrot qui entend par là que :

« [le *topos*] met en relation deux prédicats graduels, deux “ échelles ”. [...] Non seulement les prédicats *topiques* sont scalaires, mais la relation qui les unit à l'intérieur du *topos* est elle-même graduelle. [...] On dira que le *topos* fait correspondre à chaque sens de parcours de l'échelle antécédente un sens de parcours de l'échelle conséquente. »⁸⁶

P.-Y. Raccah définit également le *topos* comme

« une règle d'inférence *graduelle*, présentée comme *partagée* par l'ensemble des interlocuteurs, et présentée comme *générale*. »⁸⁷

Les proverbes étant par essence des suites dont la portée est générale et qui n'existent et ne perdurent qu'en fonction de leur notoriété (C. Schapira), il semble cohérent de supposer qu'ils peuvent être assimilés à une règle partagée et générale.

C'est la notion de gradualité, à savoir la disposition des termes d'une énumération dans un ordre de valeur croissant ou décroissant, qui est contestable. 30 % de nos énoncés proverbiaux, comme nous venons de le constater, ne sont pas gradables (ou alors à un niveau secondaire qui ne concerne pas l'intégralité de la séquence).

Dans *Théorie des topoi*, J.-C. Anscombe a perçu les « problèmes redoutables » que soulève l'affirmation d'une gradabilité fondamentale des *topoi*. Il semble vouloir contourner la difficulté en ayant recours à la notion de phrase typifiante à priori ; une phrase typifiante à priori serait une phrase générique présentant une propriété comme typique d'une classe. Elle

⁸⁵ Anscombe J.-C., *Théorie...* op.cit., p. 45.

⁸⁶ Id. pp. 86-87.

⁸⁷ Raccah P.-Y., *Méthodologie...*, op. cit., p. 24.

différerait des phrases analytiques (« phrases vraies et dont la vérité ne dépend que du sens et des règles sémantiques structurant le sens » ; exemple : Deux et deux font quatre) et des phrases typifiantes locales (« elles présentent également une propriété comme typique d'une classe, mais hic et nunc, i.e. non reconnue comme telle hors de l'énonciation qui la met en place » ; exemple : Les éléphants sont rancuniers). Les phrases analytiques caractérisent les individus d'une classe, les phrases typifiantes la classe tout entière.

Six critères permettent de distinguer les phrases typifiantes à priori :

- les phrases typifiantes ont un caractère atemporel, non-événementiel, comme les phrases génériques.
- les phrases typifiantes permettent le passage au particulier.
- les phrases typifiantes entrent difficilement dans des syllogismes.
- les phrases typifiantes acceptent la combinaison avec *en général* et *souvent*.
- les phrases typifiantes à priori n'acceptent qu'une forme faible de négation.
- les phrases typifiantes à priori, tout comme les phrases analytiques refusent la combinaison avec *Je trouve que...*

Les proverbes respecteraient, selon l'auteur, ces différents critères : ils sont atemporels, autorisent le passage au particulier (on les invoque pour dire leur validité dans la situation spécifique envisagée), entreraient mal dans les syllogismes (« 1. Chien qui aboie ne mord pas, 2. Médor aboie la nuit, 3. ?? Médor ne mord pas la nuit. »), ne peuvent être niés ni se combiner avec *Je trouve que...* (?? je trouve que chien qui aboie ne mord pas). Il existe cependant une divergence en ce qui concerne la combinaison avec *en général* et *souvent*, combinaison assez difficile avec les proverbes. Les énoncés proverbiaux acceptent les exceptions : « le fait de trouver une rose sans épine n'infirmes pas la validité de Il n'y a pas de rose sans épine. »

Anscombe en déduit que les proverbes sont des phrases typifiantes à priori⁸⁸. Or, vu qu'il assimile proverbes et topoï, ce qui est valable pour l'un l'est aussi pour l'autre. Il déclare alors que connaître le mot *castor* ce serait admettre comme typifiante à priori la phrase « *Les castors construisent des barrages* ». Notre corpus nous fournit un exemple de forme similaire: « no hay refrán que no sea verdadero » → *Les proverbes sont vrais*. Admettre la gradabilité fondamentale des topoï reviendrait à admettre l'existence d'un topos comme « *Plus on est un castor, plus on construit des barrages* » qui serait, remarque-t-il, contraire à

⁸⁸ Le fait même que les proverbes ne respectent pas tous les critères caractéristiques des phrases typifiantes à priori semblerait réduire l'applicabilité de ces dernières au proverbe. Ce problème n'est cependant pas essentiel quant à ce que nous voulons démontrer ici ; nous nous contentons donc de signaler que cette assimilation nous semble erronée dans la mesure où elle ne s'appuie pas sur des similitudes totales.

l'intuition et dont l'acceptabilité paraîtrait forcée. Il en va de même pour « Plus un énoncé est un proverbe, plus il est vrai ».

Anscombe propose alors une autre approche : il transpose le problème, sans le résoudre, de l'étude du topos à celle de son application : il prend l'exemple du verbe *argumenter* auquel il affirme que serait attaché un topos comme *un argument est d'autant meilleur qu'il est plus convaincant*, topos que ne traduit pas, ainsi qu'il le souligne, le schéma topique (+ ARGUMENT, + CONVAINCRE) qui n'exhibe qu'une idée de quantité. Il en déduit alors que « la gradabilité se trouve non dans le topos – ou du moins non nécessairement – mais dans la force d'application de ce topos »⁸⁹.

Mais aucune explication n'est avancée concernant l'exemple « *les castors construisent des barrages* ». Nous voyons mal comment une gradabilité à quelque niveau que ce soit pourrait être appliquée ici : ?? « Un castor est d'autant meilleur qu'il construit plus de barrages » ; ?? « Un castor est d'autant meilleur qu'il est plus à même de construire des barrages » ; ?? « Un animal est d'autant plus un castor qu'il est plus à même de construire des barrages ». ?? « Un énoncé est d'autant plus un proverbe qu'il est plus vrai », pour reprendre notre exemple. Il nous semble que ces phrases typifiantes pourraient en revanche être transcrites par : « si / quand un animal est un castor, (alors) il construit des barrages. » ; « si / quand un énoncé est un proverbe, (alors) il est vrai. » qui ne présentent aucune quantification : un animal ne peut pas être plus ou moins un castor et un énoncé ne peut pas être plus ou moins un proverbe.

Anscombe a du reste affirmé au sein de l'article en question que dans l'exemple : *Pierre est un ingrat : je lui ai rendu service, il ne m'a même pas remercié* :

« je vois un topos à l'origine de ce code moral, quelque chose comme '**quand** quelqu'un vous rend un service, on lui doit la reconnaissance' ».

Il ne dit pas « plus quelqu'un vous rend un service, plus on lui doit la reconnaissance ». Ces exemples semblent aller tout à fait dans notre sens : la théorie des topoï, telle qu'elle existe actuellement, nous paraît insuffisante pour rendre compte d'un bon tiers de notre corpus.

⁸⁹ Anscombe J.-C., *Théorie...*, op.cit., p. 82.

Les schémas argumentatifs des proverbes ne peuvent donc pas se traduire systématiquement par un schéma topique graduel impliquant une relation d'antécédent à conséquent, c'est-à-dire par (+P, +Q), (-P, -Q), (+P, -Q) ou (-P, +Q). Nous pourrions considérer le schéma topique graduel comme la traduction formelle du topos selon Anscombe et appeler topos ou schéma argumentatif toute construction permettant le passage d'un argument à sa conclusion, relation que nous pourrions traduire par diverses catégorisations, graduelles ou non.

Ainsi, au sein de notre corpus nous pouvons répertorier les schémas argumentatifs suivants :

- (+P, +Q), (-P, -Q), (+P, -Q) et (-P, +Q) → relation d'antécédent à conséquent et gradabilité (70.65 %)
- (bien que P, Q) → concession : refus d'un topos graduel (4.35 %)
- (P > Q) → préféralité (10.87 %)
- (si / quand P, alors Q) → relation d'antécédent à conséquent non gradable (14.13 %)

Une situation similaire peut être observée concernant les formes proverbiales.

Nous pouvons reposer la question de la relation entre les topoi et les proverbes selon la TAL : lorsque Anscombe donne des proverbes comme exemples de topoi, veut-il dire que les proverbes *sont* des topoi, *peuvent être* des topoi, *peuvent contenir* des topoi ? C'est l'ambiguïté des dires d'Anscombe quant à la relation entre topoi et proverbes et quant à la notion de gradabilité qui nous ont amenée à nous pencher sur la question.

Après nous être intéressée au caractère figé des proverbes, parfois partiel au niveau de la forme mais total au niveau de leur sens profond, il convient de nous interroger sur les raisons de ce figement. Il semblerait que le phénomène en question doive beaucoup à une rhétorique et à une syntaxe particulières.

C. Une rhétorique et une syntaxe propres aux proverbes : des stéréotypes linguistiques

Nous nous pencherons, dans un premier temps, sur les figures de rhétorique, présentes dans les proverbes et les formes proverbiales⁹⁰, susceptibles de concourir au figement avant de nous intéresser à la syntaxe et à son rôle dans la proverbialisation d'un énoncé.

1. Une rhétorique propre : le rythme facteur de figement

Bon nombre de figures de style que l'on rencontre habituellement dans les proverbes favorisent l'apparition d'un rythme, qui est un moyen mnémotechnique indéniable. Dans la mesure où le rythme est facteur de mémoire, il pourrait contribuer au figement actuel (proverbes) ou futur (formes proverbiales) de certaines séquences. Les figures de rhétorique⁹¹ suivantes, relevées dans notre corpus, font de la matière proverbiale un message rythmé :

a. Figures de l'ordre des mots et de construction

- **Figures de l'ordre des mots**

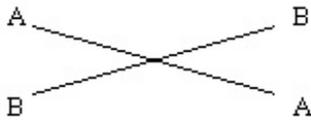
Parmi ces figures, deux nous intéressent tout particulièrement. Il s'agit du chiasme et du parallélisme (symétrie).

⁹⁰ Nous utiliserons en exemple tant des proverbes que des formes proverbiales dans la mesure où nous avons constaté, au cours de nos recherches, que seule la notion de figement distinguait ces deux catégories l'une de l'autre. Elles contiennent en effet les mêmes figures de rhétorique et sont construites syntaxiquement de manière identique, le tout dans des proportions similaires.

⁹¹ Nous emploierons la terminologie et les catégorisations mises en place par Patrick Bacry : BACRY Patrick, *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Paris, Belin, Collection Sujets, 1992.

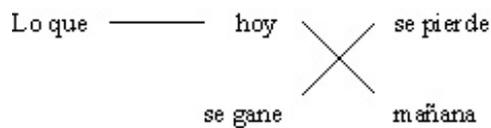
- Le chiasme

La signification du terme chiasme, d'origine grecque, est *croix*; cela illustre parfaitement la disposition des termes composant cette figure, disposition que l'on peut schématiser sous la forme A-B-B-A :

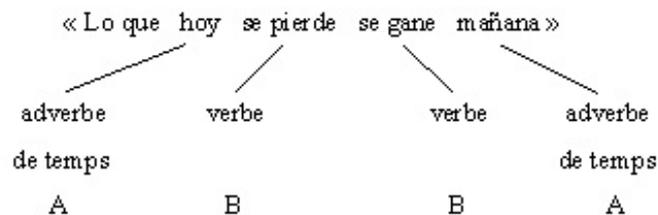


En général, on parle de chiasme lorsque les éléments A et les éléments B occupent les mêmes fonctions syntaxiques, sont des mots de même nature ou appartiennent au même champ sémantique.

Le chiasme est une figure qui apparaît parfois dans les énoncés proverbiaux. Parmi les occurrences de notre corpus dont l'énoncé contient un chiasme, nous pouvons citer « lo que hoy se pierde se gane mañana » – *ce qu'aujourd'hui on perd, qu'on le gagne demain* – (*El Quijote*, p. 123) qui répond à la structure « (S = lo que +) C + V / V + C »⁹² :



Il s'agit ici d'un chiasme grammatical qui concerne la nature des termes employés et s'appuie sur un ordre particulier, résultant d'une inversion :



Le chiasme peut également être sémantique, auquel cas, ce sont les champs sémantiques qui sont croisés. Rien n'empêche cependant qu'un chiasme sémantique se double d'un chiasme grammatical ainsi qu'en atteste:

⁹² Nous notons S le sujet, C le complément et V le verbe.



Comme l'affirme P. Bacry :

« Le chiasme, de par l'ordre des mots inhabituel qu'il impose, est généralement destiné à frapper l'attention du lecteur »⁹³.

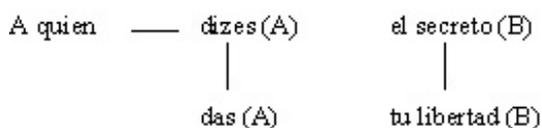
Cet ordre des mots particulier est en effet de première importance car non seulement il attire l'attention mais il met en évidence la structure binaire et par là même le rythme du proverbe : le chiasme met en place une symétrie que nous pourrions qualifier d'axiale, pour reprendre un terme propre aux mathématiques. D'un côté à l'autre de l'axe, la situation est inversée comme notre image lorsque nous nous regardons dans un miroir : A B | B A. La séquence est partagée en deux par cet axe, soulignant ainsi la présence d'un rythme binaire.

Outre le chiasme, parmi les séquences relevées, nous avons également observé comme figure de l'ordre des mots :

- Le parallélisme

Opposée à la structure chiasmatisque, la disposition A-B-A-B, appelée parallélisme, est beaucoup plus fréquente. Pour peu que le parallélisme des constructions soit nettement souligné, elle peut être aussi marquante que le chiasme.

Notre corpus regorge de proverbes et de formes proverbiales comportant des parallélismes comme « a quien dizes el secreto, das tu libertad » – à qui tu dis ton secret, tu donnes ta liberté – (La Celestina, p. 134) :



⁹³ Bacry P., *Les figures...* op. cit., p. 122.

Ce type de proverbe possède un rythme binaire : AB / AB, marqué par le parallélisme existant entre les deux parties de l'énoncé.

Les possibilités de parallélisme ne se limitent cependant pas à de telles séquences. En effet, notre corpus nous permet d'affirmer que la structure d'un énoncé où apparaît un parallélisme n'est pas toujours binaire. Elle peut être ternaire : S + V + C + V + C / CC + S + V + C + V + C / CC + S + V + C + V + C⁹⁴. Citons « quien ama a Dios ama a sus cosas e quien ama a sus cosas ama a la ley, e quien ama a la ley deve amar al rey que la mantiene » – *qui aime Dieu aime ses créations et qui aime ses créations aime la loi, et qui aime la loi doit aimer le roi qui la maintient* – (El Zifar, p. 244).

	S	V	C	V	C	
	Quien	ama	a Dios	ama	a sus cosas	1
(e)						
	quien	ama	a sus cosas	ama	a la ley	2
(e)						
	quien	ama	a la ley	deve amar	al rey que la mantiene	3

Nous pouvons également observer cinq suites parallèles:

(V + S + C1 + C2 / CC + C + V + S + V + S /) CC + C + S / CC + C + S : « deve el rey dezir sienpre verdat, ca de la verdat nasce temor de Dios, nasce justicia, e de la justicia conpañía, e de la conpañía franqueza, e de la franqueza solas, e del solas amor, e del amor defendimiento » – *le roi doit toujours dire la vérité, car de la vérité naît la crainte de Dieu, naît la justice, et de la justice la compagnie, et de la compagnie l'honnêteté, et de l'honnêteté le plaisir, et du plaisir l'amour, et de l'amour la protection* – (El Zifar, p. 267).

Voire sept :

(C + V + S) CC + C + S / CC + C + S → « de la mentira nasce discordia, e de la discordia despagamiento, e del despagamiento injuria, e de la injuria despartamiento de amor, e del despartamiento aborrençia, e de la aborrençia guerra, e de la guerra enemistad, e de la batalla crueldat » – *du mensonge naît la discorde, et de la discorde le détachement, et du détachement l'injure, et de l'injure la fuite de l'amour, de la fuite de l'amour la haine, et de la haine la guerre, et de la guerre l'animosité, et de la bataille la cruauté* – (El Zifar, p. 267).

⁹⁴ Le sigle CC désigne les conjonctions de coordinations.

Nos trois derniers exemples sont des concaténations, figures sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Ils mettent également en évidence le rôle majeur que peut jouer l'accumulation de coordinations (CC), ce qui nous amène à nous intéresser tout naturellement aux :

- Figures de construction

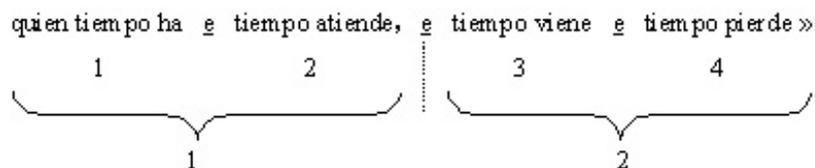
Les figures précédentes affectaient l'ordre des mots d'une phrase sans remettre en cause sa syntaxe, au sens strict du terme. Il n'en va pas de même pour les procédés auxquels nous nous attachons ici. En effet, lorsque ceux-ci font apparaître un ordre des mots inhabituel, ce dernier repose en fait sur un bouleversement des fonctions syntaxiques. Deux figures de ce type, permettant de marquer un rythme, apparaissent dans notre corpus. Il s'agit de la polysyndète et de l'ellipse.

- La polysyndète

La polysyndète est le contraire de l'asyndète. Au lieu de juxtaposer les éléments, la polysyndète les relie systématiquement les uns aux autres par une même conjonction de coordination (CC).

Comme exemple d'énoncé contenant une polysyndète, nous avons rencontré, outre les exemples de concaténations, « quien tiempo ha e tiempo atiende, e tiempo viene e tiempo pierde » – *qui a du temps et attend, et le temps avance et il perd du temps*⁹⁵ – (El Zifar, p. 107), où la conjonction de coordination employée est « e » (aujourd'hui, « y »). Il existe également des proverbes dans lesquels la polysyndète est marquée par la conjonction « ni » : « una alma sola ni canta ni llora » – *une âme seule ni ne chante ni ne pleure* – (La Celestina, p. 206).

La polysyndète, de par la répétition d'une coordination confère un certain rythme à la construction au sein de laquelle elle se trouve :



⁹⁵ Nous avons retranscrit littéralement en français la suite de conjonctions de coordination, malgré la lourdeur et les difficultés de compréhension que cette traduction impose, afin de reproduire au mieux leur disposition et d'en démontrer l'intérêt quant à la création d'un rythme.

Dans cet exemple, l'emplacement des trois conjonctions est stratégique puisqu'il autorise la division de la séquence en quatre parties. La conjonction centrale, précédée d'une virgule, désigne la césure, le « centre » de l'énoncé, et permet ainsi de distinguer une structure de base binaire, chaque partie ayant elle-même une structure de type binaire comme en témoigne le schéma ci-dessus.

Dans le cas de « una alma sola ni canta ni llora », la situation est quelque peu différente :

« una alma sola		ni canta ni llora »
1		2

La répétition de la conjonction « ni » permet ici de séparer la seconde partie du proverbe de la première : « ni canta ni llora » forme un bloc distinct de « una alma sola ».

Ainsi, la polysyndète, lorsqu'elle est présente dans un énoncé proverbial (ou dans une forme proverbiale), joue un rôle important quant au découpage de la séquence en parties et, par là même, concourt à l'élaboration d'un rythme particulier. Cette figure de construction reste toutefois assez rare dans notre corpus.

- L'ellipse

L'ellipse, étymologiquement *manque*, *défaut de quelque chose*, consiste à supprimer certains éléments d'une phrase sans en amoindrir le sens.

L'ellipse est une figure peu fréquente au sein des séquences répertoriées. Citons « el hombre apercibido, medio combatido » – *l'homme avisé, la moitié du combat gagnée* – (La Celestina, p. 256) où le verbe « estar » (*être*) est omis ; « entre col y col, lechuga » – *entre deux choux, une laitue* – (La Celestina, p. 177) où l'on peut observer une ellipse du verbe « plantar » (*planter*) ou « sembrar » (*semmer*).

Elle permet le rapprochement de deux termes entretenant des similitudes : « apercibido » / « combatido », « col y col » / « lechuga » ; dans le premier cas, il s'agit de deux participes passés faisant tous deux partie du champ lexical de l'affrontement, dans le second, de deux substantifs appartenant également au même champ lexical (celui des légumes). L'ellipse favorise la mise en parallèle de deux réalités en supprimant les éléments qui les séparent l'une de l'autre et, de ce fait, rend plus évidente la structure binaire, et donc le rythme, de l'énoncé :

« el hombre apercibido,		medio combatido » ;	« entre col y col,		lechuga »
1		2	1		2

Par ailleurs, cette figure donne lieu à une expression plus vive, parce que plus brève, ce qui implique un rythme plus rapide.

Voici les proportions des figures de l'ordre des mots et de construction présentes dans les proverbes et formes proverbiales que nous avons recensés dans le Zifar, La Celestina, et le Quijote :

	Figures de l'ordre des mots		Figures de construction	
	Chiasmes	Parallélismes	Polysyndètes	Ellipses
<u>El Zifar</u>	4.72 %	40.16 %	4.72 %	0
<u>La Celestina</u>	2.88 %	28.78 %	2.88 %	5.03 %
<u>El Quijote</u>	5.77 %	38.46 %	1.92 %	0
MOYENNE	4.09 %	39.91 %	3.46 %	2.20 %

Seule l'œuvre de Rojas compte quelques ellipses. La figure dominante productrice de rythme est indéniablement ici le parallélisme ; sa simplicité, en comparaison avec le chiasme, l'ellipse ou la polysyndète (qui sont des figures peu productives), pourrait être à l'origine de cette supériorité numérique.

Les figures de l'ordre des mots et de construction rencontrées dans les énoncés relevés dans notre corpus ne sont cependant pas les seules à contribuer à l'existence d'un rythme source de figement. Ont également été répertoriées des :

b. Figures de lexique

Parmi ces figures, qui s'appuient sur le choix d'un mot, ou d'une série de mots, nous rencontrons des procédés correspondant à des techniques très diverses. Au cours de nos recherches, nous avons observé deux types de figures appartenant à cette catégorie : celles affectant l'ordre des mots et celles jouant sur les sonorités.

- Lexique et ordre des mots

Le choix d'un mot s'accompagne parfois d'un agencement particulier de la phrase, lequel est la caractéristique essentielle des figures qui vont à présent faire l'objet d'une analyse : la répétition simple, l'anaphore, l'épiphore, l'anadiplose et, enfin, la concaténation.

assonances et / ou des allitérations : le rythme est donc bien une caractéristique fondamentale des proverbes.

- La paronomase et l'homéotéleute

La paronomase est la figure qui consiste à rapprocher des paronymes, c'est-à-dire des mots dont les sonorités sont très proches. L'homéotéleute, quant à elle, rapproche des mots qui se terminent de manière identique. Notons qu'il est nécessaire que la terminaison représente un même élément grammatical ou lexical.

Proverbes et formes proverbiales comptent de nombreuses figures de ce type :

Paronomase : « pierde el lobo los dientes e non las mientes » – *le loup perd ses dents mais pas la tête* – (Zifar, p. 283)

« con mal está el huso quando la barva no anda de suso » – *le fuseau va mal quand la barbe ne domine pas* – (La Celestina, p. 159)

« debajo de mi manto, al rey mato » – *sous mon manteau, je tue le roi* – (El Quijote, p. 51)

Homéotéleute : « non ay ninguna cosa tan ascondida que non sea sabida » – *il n'est pas de chose aussi secrète soit-elle qui ne soit sue* – (El Zifar, p. 287)

« el hombre apercibido, medio combatido » – *l'homme avisé, la moitié du combat gagnée* – (La Celestina, p. 256)

Dans chaque proverbe ci-dessus, la paronomase et l'homéotéleute rapprochent deux termes qui se trouvent en position finale dans chacun des deux membres de l'énoncé :

« pierde el lobo las <u>dientes</u>		e non las <u>mientes</u> »	« el hombre <u>apercibido</u> ,		medio <u>combatido</u> »
1		2	1		2

Ces deux figures mettent donc en évidence le fait que les occurrences relevées se composent de deux parties distinctes ; elles soulignent, elles aussi, la présence d'un rythme binaire.

Voici les proportions de figures du lexique créant un rythme au sein de notre corpus :

	Lexique et ordre des mots				Lexique et sonorité	
	Répétition simple	Anaphore et Epiphore	Andiplose	Concaténation	Assonance et allitération	Paronomase et homéotéleute
<u>El Zifar</u>	0.79 %	7.87 %	0	2.36 %	100 %	10.24 %
<u>La Celestina</u>	3.60 %	4.32 %	0	0	100 %	3.60 %
<u>El Quijote</u>	0	3.85 %	1.92 %	0	100 %	5.77 %
MOYENNE	1.57 %	5.66 %	0.31 %	0.94 %	100 %	6.60 %

Ce tableau nous indique que les figures du lexique et de l'ordre des mots sont peu nombreuses au sein des énoncés analysés. En revanche, celles jouant avec les sonorités, et notamment les assonances et allitérations, sources de rimes internes, sont légion.

Le fait que les deux parties d'un proverbe ou d'une forme proverbiale riment entre elles n'est cependant pas nécessairement dû à la présence de figures de lexique :

c. Proverbes et rimes

Une rime, au sens rhétorique du terme, vient très souvent souligner la structure binaire d'un énoncé proverbial (attesté ou en devenir), comme si nous étions en présence de deux vers consécutifs rimant entre eux. Au sein des occurrences ayant une structure binaire apparaissent les types de rimes suivants :

- Rimes assonantes

Seuls les sons vocaliques sont pris en compte à partir de la dernière voyelle accentuée incluse. Cette rime est parfois dite « parcial » ou « imperfecta ».

Exemples : « quien todo lo **quiere** todo lo **pierde** » (El Zifar, p. 194)

« codicia **mala** manziella de**para** » (El Zifar, p. 281)

- Rimes consonantes

Il s'agit du retour dans deux ou plusieurs vers des même phonèmes aussi bien consonantiques que vocaliques à partir de la dernière voyelle accentuée incluse. Cette rime est parfois dite « rima total ».

Exemples : « quien se **muda** Dios le **ayuda** » (El Zifar, p. 78)

« no da passo **seguro** quien corre por el **muro** » (La Celestina, p. 254)

Les énoncés proverbiaux restants dotés d'une structure binaire ne sont pas pour autant dépourvus de rimes, si nous comprenons rime, cette fois au sens large du terme, comme la simple répétition d'un même son en fin de mot :

Exemples : « buena es la tardança que faze la carrera segura » (El Zifar, p. 308)

« una perdiz sola por maravilla buela » (La Celestina, p. 206)

« aunque la traición aplace, el traidor se aborrece » (El Quijote, p. 482)

Rimes			
	Assonantes et consonantes	Simple	Total
<u>El Zifar</u>	33.07 %	37 %	70.07 %
<u>La Celestina</u>	27.34 %	32.37 %	59.71 %
<u>El Quijote</u>	19.23 %	28.85 %	48.08 %
MOYENNE	28.30 %	33.65 %	61.95 %

Comme nous pouvons le constater, une large majorité des proverbes et formes proverbiales de notre corpus est composée de deux parties rimant entre elles. Les sonorités sont donc un facteur déterminant pour l'apparition d'un rythme binaire.

Toutes ces considérations nous amènent à supposer que le rythme est une composante essentielle de la matière proverbiale et qu'il existe, au sein des énoncés observés, deux types de rythmes qui apparaissent à des niveaux différents :

- Un rythme binaire séparant la séquence en deux parties distinctes ; ce rythme peut être révélé soit par la syntaxe (construction parallèle ou symétrique), soit par la rhétorique (chiasme, parallélisme, polysyndète, ellipse, répétition simple, anaphore, épiphore, anadiplose), ou par combinaison des deux, et concerne bon nombre de proverbes.
- Un rythme prosodique dû à la répétition de mêmes phonèmes (assonances, allitérations, paronomase, homéotéleute, rimes) qui concerne l'ensemble des proverbes.

Ces deux rythmes peuvent se combiner ou non. Ce qui importe, selon nous, c'est qu'un énoncé proverbial (ou une forme proverbiale) soit toujours une structure rythmée qui, du fait même de cette caractéristique, est plus facilement mémorisable et se fige donc plus aisément. J.-C. Anscombe objectait à ce propos, dans *La parole proverbiale*⁹⁷, que si le rythme était bel et bien un moyen mnémotechnique, les proverbes ne devraient pas, comme c'est aujourd'hui le cas, être victimes d'une progressive disparition. Selon nous, cette perte

⁹⁷ ANSCOMBRE Jean-Claude, « *La parole proverbiale* », in *Langages*, Septembre 2000, n° 139, pp. 6-26.

graduelle est davantage un fait de société. L'évolution des mœurs, la prédominance de la ville et des activités urbaines sur le monde rural ont peu à peu fait que la matière proverbiale tombe en désuétude : son côté moralisateur, prescriptif, agricole, météorologique n'est plus d'actualité dans un monde où règnent les technologies nouvelles et la volonté d'être libre. Nous continuons donc de penser, pour en avoir fait souvent l'expérience, que le rythme d'un énoncé facilite sa mémorisation : la séquence est martelée et semble de ce fait s'inscrire plus facilement dans notre esprit. Le rythme serait donc bien source de figement.

Il nous semble par ailleurs opportun de revenir sur le rythme que l'on qualifie habituellement de binaire. L'étude des différentes figures de rhétorique apparaissant au sein des constructions répertoriées et produisant un rythme nous permet d'affirmer que non seulement le rythme binaire n'est pas le seul possible (cas des concaténations), mais qu'il n'est pas obligatoire. En d'autres termes, certaines séquences, si elles possèdent bien un rythme issu de la répétition de mêmes phonèmes, n'ont pas systématiquement une structure binaire. Par exemple, dans « una golondrina no hace verano » – *une hirondelle ne fait pas le printemps* – : on peut observer des assonances en [a] et en [o] ainsi qu'une préférence pour la nasale [n] et éventuellement pour les liquides [l, r], mais aucune structure binaire ; dans « la alabanza propia envilece » – *l'éloge de sa propre personne avilit* –, l'absence de rythme binaire est encore plus évidente. Le rythme binaire, que beaucoup considèrent comme une caractéristique fondamentale des proverbes, ne serait donc pas une composante nécessaire de ce type d'énoncés mais une composante prédominante. C'est le rythme créé par la prosodie qui semble essentiel.

Afin d'appuyer nos dires, voici un tableau représentant les proverbes et formes proverbiales dépourvus de rythme binaire que nous avons relevés au sein de notre corpus :

	Proportion
<u>El Zifar</u>	17.32 %
<u>La Celestina</u>	25.90 %
<u>El Quijote</u>	34.61 %
MOYENNE	23.90 %

Ainsi, près de 24 % des occurrences observées ne possèdent pas de structure binaire. La proportion d'énoncés de ce type est croissante au fil du temps puisque nous passons de 17.32 % aux alentours de 1300-1305 à 34.61 % vers 1604. Si le rythme binaire semble peu à peu

perdre de son importance, il n'en va pas de même, comme nous l'avons signalé précédemment, pour le rythme prosodique qui demeurerait donc fondamental.

Qu'un énoncé libre soit pourvu d'un rythme binaire ou prosodique, il n'en demeure pas moins une structure rythmée et, par là même, plus apte au figement qu'une construction ne l'étant pas. Le rythme joue un rôle capital quant à la proverbialisation et donc au figement d'une séquence.

La façon dont s'organise la syntaxe des proverbes et formes proverbiales est également facteur de figement. Les énoncés recensés ont, en effet, des structures qui leur sont propres ; ils sont souvent introduits par les mêmes formes syntaxiques et leurs verbes sont conjugués à des modes et des temps particuliers.

2. Une syntaxe propre

a. Structures récurrentes

Ainsi que l'étude rhétorique l'a souligné, dans le domaine proverbial, la forme de l'énoncé est très souvent binaire, ce qui lui confère un certain rythme, lequel facilite la mémorisation du proverbe. Cette particularité peut également être mise en avant par la structure syntaxique de la séquence. La séparation des deux parties constituant la dite structure binaire peut être invisible – auquel cas, nous l'avons remarqué, elle est grandement facilitée par la présence de figures de rhétorique – ou se traduire par l'emploi d'une virgule ou des conjonctions de coordination « e » ou « y ». Toutefois, il nous semble que les deux parties d'un proverbe sont parfaitement décelables lors de la prononciation de la séquence, tout énonciateur marquant en effet, intuitivement, cette césure par une légère pause. C'est cet arrêt, aussi court soit-il, dans la diction qui confère un rythme, en général binaire, à ce type de phrases. Notre but est ici de montrer que les constructions syntaxiques portées par les proverbes et les formes proverbiales peuvent également mettre à jour cette division de l'énoncé et se révéler, pour certaines, caractéristiques de la matière proverbiale.

Nous avons employé les symboles suivants pour schématiser les structures rencontrées :

- V pour le verbe ou groupe verbal conjugué
- S pour le sujet
- C pour le complément qu'il soit circonstanciel ou d'objet (direct ou indirect)
- A pour l'adverbe suivi d'une conjonction de subordination (CS) lorsqu'il marque une comparaison
- / pour la césure scindant la séquence.

Nous tenterons de présenter la liste la plus complète possible des structures syntaxiques récurrentes recensées parmi les proverbes et formes proverbiales de notre corpus⁹⁸. Nous ne prendrons bien évidemment en compte que les énoncés apparaissant sous leur forme complète et non altérée⁹⁹.

⁹⁸ Nous n'avons pas utilisé les recueils de proverbes à notre disposition comme base de recherche en raison de l'ampleur qu'aurait représenté un tel travail.

⁹⁹ Les proverbes modifiés, tronqués ou sous-entendus feront l'objet de notre analyse dans la seconde partie du présent travail.

Les diverses structures seront classées selon la fonction (S, C, V, A...CS) du terme ou du groupe de termes initiant la séquence. Dans chacune des œuvres du corpus analysé, les structures, catégorisées comme indiqué précédemment, apparaissent dans les proportions suivantes :

	S	C	V	A
<u>El Zifar (Z)</u>	56.16 %	24.61 %	12.31 %	6.92 %
<u>La Celestina (C)</u>	31.16 %	45.65 %	15.22 %	7.97 %
<u>El Quijote (Q)</u>	47.06 %	23.53 %	21.57 %	7.84 %
MOYENNE	43.89 %	33.54 %	15.05 %	7.52 %

Il ressort de ces pourcentages que les proverbes et formes proverbiales débutant par un mot ou un groupe de mots ayant fonction de sujet ou de complément sont prépondérants. Viennent ensuite ceux commençant par un verbe puis ceux, plus rares, amorcés par un adverbe induisant une comparaison.

Nous avons répertorié 141 structures syntaxiques différentes¹⁰⁰. La matière proverbiale semble donc se caractériser par une grande diversité structurelle. Parmi ces structures, certaines sont élaborées sur un parallélisme ou une symétrie de construction¹⁰¹, auquel cas, nous l'avons vu, elles sont porteuses d'un rythme binaire. Citons par exemple :

« quien con perros se echa, / con pulgas se levanta » (Z, p. 291) → S + C + V / C + V
(qui avec des chiens se couche, / avec des puces se lève)

« el que luego da, / da dos veces » (Qui cito dat, bis dat) (Q, p. 424) → S + C + V / V + C
(celui qui rapidement donne, / donne deux fois)

La syntaxe dévoile qu'environ 50 % des énoncés proverbiaux sont dotés d'une structure binaire ainsi qu'en atteste le tableau ci-dessous :

¹⁰⁰ L'ensemble de ces structures est consultable en Annexe 1.

¹⁰¹ Le parallélisme et la symétrie de construction équivalent au parallélisme et au chiasme grammaticaux de la rhétorique.

Proportions de proverbes dotés d'une structure syntaxique binaire	
S...	47.27 %
C...	52.17 %
V...	53.57 %
A...	41.67 %
MOYENNE	49.65 %

Cette étude de la syntaxe nous a par ailleurs permis de dégager certaines structures particulièrement récurrentes et, en conséquence, « typiques » de la matière proverbiale. Il s'agit de :

- S...

Ex : « una perdiz sola / por maravilla buela » (La Celestina, p. 206)

→ S / C + V

Ex : « todo talante / á su semejante » (Zifar, p. 220)

→ S / V + C

Ex : « quien non lucha / non cae » (Zifar, p. 199)

→ S + V / V

Ex : « quien con perros se echa, / con pulgas se levanta » (Zifar, p. 291)

→ S + C + V / C + V

Ex : « el que luego da, / da dos veces » (El Quijote, p. 424)

→ S + C + V / V + C

Ex : « una golondrina no haze verano » (La Celestina, p. 206)

→ S + V + C

Ex : « lo que cuesta poco / se estima en menos » (El Quijote, p. 424)

→ S + V + C / V + C

- C...

Ex : « a río buelto, / ganancia de pescadores » (La Celestina, p. 137)

→ C / C

Ex : « debajo de mi manto, / al rey mato » (El Quijote, p. 51)

→ C / C + V

Ex : « por el fuego / se proeva el oro » (Zifar, p. 64)

→ C / V + S

Ex : « de lo poco, poco, / de lo mucho, nada » (La Celestina, p. 272)

→ C1 + C2 / C1 + C2

Ex : « a salvo está / el que repica » (La Celestina, p. 253)

→ C + V / S

Ex : « tras la cruz está el diablo » (El Quijote, p. 113)

→ C + V + S

Ex : « de pequeña çentella se levanta grant fuego / si ome non pone ý consejo » (Zifar, p. 202)

→ C + V + S / C

- V...

Ex : « non ay ganança / con mala guarda » (Zifar, p. 306)

→ V + C / C

Ex : « fas bien / y non cates a quien » (Zifar, p. 295)

→ V + C / V + C

Ex : « pierde el lobo los dientes / e non las mientes » (Zifar, p. 283)

→ V + S + C / C

- A... CS...

Ex : « más vale saber / que aver » (Zifar, p. 259)

→ A + V + S / CS + C

La question que nous nous posons à présent a trait à la nature des éléments susceptibles d'introduire séquences et formes proverbiales. Par quel type de termes débutent-elles le plus fréquemment ? Existe-t-il des « formes introductrices » grammaticales caractéristiques de ces énoncés ?

b. Formes introductrices

Nous avons travaillé, dans un premier temps, sur les diverses formes susceptibles d'amorcer un proverbe (ou une forme proverbiale) au sein de notre corpus, puis au sein des trois recueils de proverbes que nous utilisons pour la présente étude, afin de vérifier si les résultats obtenus pour le Zifar, La Celestina et le Quijote correspondaient à la tendance

générale. Les séquences analysées ont été classées en trois catégories : celles commençant par un syntagme nominal, par un syntagme verbal ou par une proposition subordonnée.

Dans notre corpus, les diverses formes amorçant les constructions recensées apparaissent dans les proportions suivantes :

	Syntagme nominal	Syntagme verbal	Proposition subordonnée
<u>El Zifar</u>	49.22 %	12.50 %	38.28 %
<u>La Celestina</u>	55.80 %	21.01 %	23.19 %
<u>El Quijote</u>	43.14 %	23.53 %	33.33 %

Les énoncés introduits par un syntagme nominal sont prédominants dans les trois œuvres étudiées ; viennent ensuite ceux débutant par une proposition subordonnée puis, en dernier lieu, ceux commençant par un syntagme verbal, et ceci quel que soit l'ouvrage.

Comme indiqué plus haut, nous avons procédé à une analyse similaire au niveau des recueils ; voici nos conclusions :

	Syntagme nominal	Syntagme verbal	Proposition subordonnée
Correas (17871) ¹⁰²	55.42 %	26.56 %	18.02 %
Bergua (6802)	61.20 %	19.24 %	19.56 %
Castillo (3167)	61.32 %	19.55 %	19.13 %

La prédominance des proverbes dont les premiers termes correspondent à un syntagme nominal semble être un fait avéré. En revanche, dans les recueils étudiés, à l'exception de celui de Bergua, les énoncés proverbiaux qui débutent par un syntagme verbal sont en quantité légèrement supérieure à ceux initiés par une proposition. Nous ne pouvons avancer comme explication qu'une éventuelle préférence ou une meilleure connaissance des auteurs concernant les énoncés commençant par une proposition subordonnée.

Penchons-nous à présent, pour plus de détails, sur chacune des trois catégories introductrices rencontrées.

¹⁰² Entre parenthèses est indiqué le nombre total de proverbes recensés dans chaque œuvre.

- Proverbe ou forme proverbiale débutant par un syntagme nominal

Notre corpus présente des séquences commençant par :

- Un substantif ou un groupe nominal non déterminé

→ nom propre : « **Dios** asecha por oír lo que dize cada lengua » (Zifar, p. 257)

→ nom commun : « **pan y vino** anda camino, que no moço garrido » (La Celestina, p. 159)

- Un substantif ou un groupe nominal + un complément du nom

« **mal de muchos**, gozo es » (Zifar, p. 408)

- Un déterminant + un substantif

→ article généralisant : « **la cudicia** rompe el saco » (El Quijote, p. 239)

→ article particularisant : « **una golondrina** no haze verano » (La Celestina, p. 206)

→ adjectif : « **toda criatura** torna a su natura » (Zifar, p. 224)

+ un groupe nominal

→ article généralisant : « **los pies duechos de andar** non pueden quedar » (Zifar, p. 423)

→ article particularisant : « **un solo golpe** no derriba un roble » (La Celestina, p. 220)

→ adjectif : « **todas las maçanas** non son dulçes » (Zifar, p. 142)

+ un pronom

« **cada uno** es hijo de sus obras » (El Quijote, p. 97)

- Un adjectif

« **buena** es la tardança que faze la carrera segura » (Zifar, p. 308)

« **impossible** es hazer siervo diligente el amo perezoso » (La Celestina, p. 103)

- Un pronom

« **aquel** va más sano que anda por llano » (La Celestina, p. 254)

- Une préposition + un substantif

→ avec article généralisant : « **tras la cruz** está el diablo » (El Quijote, p. 113)

→ sans article : « **a piedras**, piedras las vencen » (La Celestina, p. 186)

+ un syntagme nominal

→ avec article généralisant : « **en el mal hablar** ay daño e non pro » (Zifar, p. 257)

→ avec article particularisant : « **por un cavallero bueno** se fazen grandes batallas » (Zifar, p. 61)

→ sans article : « **a río buelto**, ganancia de pescadores » (La Celestina, p. 137)

+ un pronom

« **a quien** dizes el secreto, das tu libertad » (La Celestina, p. 134)

- Un adverbe + un substantif

« **no siempre la fortuna** con los trabajos da los remedios » (El Quijote, p. 358)

+ un adjectif

« **mucho segura** es la mansa pobreza » (La Celestina, p. 123)

- Une conjonction + un substantif ou un syntagme nominal

« **como corderica mansa** que mama su madre y la agena » (La Celestina, p. 253)

Voici les proportions observées pour chacune des œuvres concernées :

	Subst. / GN non déterminés	Subst. / GN + CDN	Détermin.	Adjectif	Pronom	Préposit.	Adverbe	Conjonct.
<u>Z</u>	14.29 %	4.08 %	46.94 %	6.12 %		22.45 %	4.08 %	2.04 %
<u>C</u>	10.39 %	2.60 %	32.47 %	11.69 %	9.09 %	27.27 %	5.19 %	1.30 %
<u>Q</u>			50 %	9.09 %	18.18 %	18.18 %	4.54 %	

En gras, apparaissent les formes introductrices les plus fréquentes. Pour les trois œuvres analysées, il s'agit des déterminants et des prépositions. Nous avons voulu vérifier si les recueils offraient des résultats du même ordre :

	Subst.	Déterm.	Adj.	Pronom	Prép.	Adv.	Conj.	Onomatopée	Interjection
Correas	31.78 %	30.48 %	2.99 %	4.29 %	22.62 %	3.65 %	3.70 %	0.20 %	0.29 %
Bergua	32.90 %	32.76 %	1.47 %	3.56 %	24.62 %	1.13 %	3.51 %	0.03 %	0.03 %
Castillo	33.26 %	29.51 %	2.16 %	3.76 %	26.27 %	1.24 %	1.75 %		0.05 %

Bien que les substantifs arrivent en tête, les déterminants et les prépositions se situent toujours en très bonne place parmi les différentes formes regroupées sous le nom de syntagme nominal servant à initier les proverbes espagnols.

Ce type de formes grammaticales est donc bien caractéristique de l'amorce des énoncés proverbiaux.

- Syntagme verbal

Ont été recensés des proverbes et formes proverbiales débutant par :

- Un infinitif non substantivé

« **mudar** costumbre es a par de muerte » (La Celestina, p. 301)

- Un verbe conjugué

« **fas** bien e non cates a quien » (Zifar, p. 295)

- Un adverbe de négation + un verbe

« **no es** de estima lo que poco cuesta » (El Quijote, p. 523)

- Un adverbe non négatif + un verbe

« **siempre dizen** mal los que bien non saben » (Zifar, p. 132)

- Une préposition + une conjonction + un verbe

« ¿ **en qué podrá** parar el bien sino en bien ? » (La Celestina, p. 175)

Ces différentes formes introductrices apparaissent dans les proportions suivantes :

	Infinitif non substantivé	Verbe conjugué	Adverbe de négation	Adverbe non négatif	Prép. + conj.
<u>Z</u>		43.75 %	50 %	6.25 %	
<u>C</u>	6.90 %	44.83 %	27.59 %	17.24 %	3.44 %
<u>Q</u>		33.33 %	66.67 %		

L'ensemble de notre corpus présente – au sein des différentes formes que nous pouvons qualifier de syntagme verbal – le verbe conjugué et l'adverbe de négation suivi d'un verbe comme introduisant le plus souvent des énoncés proverbiaux. Comme précédemment, cette tendance est aussi observable dans les recueils :

	Infinitif	Prép. + infinitif	Verbe conjugué	Prép. + verbe conjugué	Adv.	Adv / Conj de négation	Gérondif	Part. passé	Conj.
Correas	15.49 %	2.32 %	47.28 %	0.07 %	9.87 %	20.50 %	1.05 %	1.83 %	1.60 %
Bergua	10.70 %	2.87 %	42.64 %		8.37 %	33.02 %	1.63 %	0.62 %	0.15 %
Castillo	18.63 %	4.08 %	30.39 %	0.33 %	9.80 %	28.76 %	6.21 %	1.31 %	0.49 %

- Proposition subordonnée

Les énoncés proverbiaux et les formes proverbiales commençant par une proposition subordonnée peuvent être introduits par :

- Une relative

→ quien : « **quien a otro sirve** no es libre » (La Celestina, p. 224)

→ el que : « **el que luego da**, da dos veces » (El Quijote, p. 424)

→ lo que : « **lo que saben tres** sábelo toda res » (Zifar, p. 362)

- Une circonstancielle de cause

→ tanto... que : « **tanto va en cántaro a la fuente** fasta que dexa allá el asa o la fuente » (Zifar, p. 352)

- Une circonstancielle de comparaison

→ a tales... tales : « **a tales bodas**, a tales rosas » (Zifar, p. 424)

→ como : « **como faze buen callar al que fabla sabiamente**, así non faze buen hablar al que fabla torpemente » (Zifar, p. 257)

→ cual... tal : « **qual palabra me dizen**, tal coraçón me fazen » (Zifar, p. 409)

→ cuanto... tanto : « **quanto mayor es la fortuna**, tanto es menos segura » (La Celestina, p. 124)

→ en mucho más... que : « **en mucho más se ha de estimar un diente** que un diamante » (El Quijote, p. 227)

→ más... que : « **más vale pájaro en mano** que buitre volando » (El Quijote, p. 387)

→ mayor... que : « **mayor daño pueden fazer muchos** que uno » (Zifar, p. 315)

→ mejor... que : « **mejor es ser sano** que poderlo ser » (La Celestina, p. 119)

→ mientras más... más : « **mientras más moros**, más ganancia » (La Celestina, p. 206)

→ tal... tal : « **tal hay**, que tal quiere » (La Celestina, p. 145)

→ tan... como : « **tan presto [...]** se va el cordero como el carnero » (La Celestina, p. 157)

→ tanto... cuanto : « **tanto valen** cuanto cuestan » (La Celestina, p. 216)

- Une circonstancielle de concession

→ aunque : « **aunque la traición aplace**, el traidor se aborrece » (El Quijote, p. 482)

- Une circonstancielle de condition

→ si : « **si la oviere**, ogaño, si no, a otro año » (La Celestina, p. 140)

- Une circonstancielle de manière

→ con lo que : « **con lo que sana el hígado**, enferma la bolsa » (La Celestina, p. 225)

- Une circonstancielle de lieu

→ do : « **do vino el asno** vendrá el albarda » (La Celestina, p. 115)

→ donde : « **donde una puerta se cierra**, otra se abre » (El Quijote, p. 252)

→ en : « **en lo que Dios ordena** non ay duda ninguna » (Zifar, p. 247)

- Une circonstancielle de temps

→ cuando : « **quando uno non quiere** dos pelean » (Zifar, p. 258)

→ al : « **al freír** lo verá » (La Celestina, p. 116)

Ces divers types de propositions circonstancielles apparaissent, dans les trois œuvres de notre corpus, dans les proportions suivantes :

	Relative	Circ. cause	Circ. compar.	Circ. conces.	Circ. condition	Circ. lieu	Circ. manière	Circ. temps
Z	71.43 %	1.59 %	19.05 %		3.17 %	3.17 %		1.59 %
C	25 %		46.88 %	3.12 %	9.38 %	3.12 %	3.12 %	9.38 %
Q	52.95 %		29.41 %	5.88 %		11.76 %		

Ce sont les propositions subordonnées relatives et circonstancielle de comparaison que l'on rencontre le plus fréquemment. Une remarque similaire peut être faite pour les recueils de proverbes compulsés, à l'exception de celui de Castillo où les subordonnées circonstancielle de temps arrivent en seconde position ; cet écart ne contredit cependant pas nos dires dans la mesure où les subordonnées circonstancielle de comparaison se placent tout de même en troisième position avec 13.69 % de l'ensemble des occurrences du recueil :

	Relat	C. Tps	C.Lieu	C.Conc	C.Cond	C.Caus	C. But	C.Com	C.Man
Correas	39.38%	11.56%	5.68%	2.50%	16.39%	1.28%	0.20%	23.01%	
Bergua	45.54%	12.51%	5.19%	2.21%	14.19%	0.76%	0.08%	18.92%	0.60%
Castillo	47.41%	21.03%	4.34%	1.17%	10.52%	0.83%	0.17%	13.69%	0.83%

Dans le cadre des proverbes débutant par un syntagme nominal, verbal ou par une proposition subordonnée, certaines formes introductrices se distinguent par leur nombre et leur fréquence et se révèlent donc typiques de la matière proverbiale. C'est en reproduisant des formes introductrices et des structures spécifiques aux proverbes que l'on peut voir évoluer des énoncés non figés, dotés d'un rythme prosodique et porteurs de principes généraux, en « formes proverbiales », puis, éventuellement, en proverbes. Rappelons en effet que les formes proverbiales relevées possèdent des structures et des formes introductrices similaires à celles des énoncés proverbiaux et apparaissent, qui plus est, dans des proportions identiques. Il semblerait donc bien que les auteurs aient voulu « créer » de nouveaux proverbes, ou du moins en utiliser le moule. Il existe également un autre plan syntaxique sur lequel les séquences proverbiales ont un fonctionnement propre : il s'agit des temps et modes verbaux.

c. Temps et modes verbaux de la matière proverbiale

Nous avons relevé les verbes de tous les proverbes et formes proverbiales répertoriés afin d'en déterminer le temps et le mode. Les proportions observées étant les mêmes, nous traiterons donc de nouveau conjointement ces deux types d'énoncés.

Au sein de notre corpus, nous avons rencontré des séquences dont les verbes étaient conjugués à l'indicatif, au subjonctif, au conditionnel et à l'impératif. Etudions plus en détail ces quatre catégories :

- **Indicatif**

- Présent :

« pierde el lobo los dientes e non las mientes » (Zifar, p. 283)

« quien a otro sirve no es libre » (La Celestina, p. 224)

« una golondrina sola no hace verano » (El Quijote, p. 175)

- Prétérit :

« el que yerro fizo sufra la penitencia » (Zifar, p. 170)

« nunca yerro vino desacompañado » (La Celestina, p. 134)

« desnudo nací, desnudo me hallo : ni pierdo ni gano » (El Quijote, p. 302)

- Futur simple :

« quien á conplimiento de seso, nunca abrá mala mengua » (Zifar, p. 294)

« do vino el asno vendrá el albarda » (La Celestina, p. 115)

- Subjonctif

- Présent :

« quien bien feziere que buen galardón aya » (Zifar, p. 428)

« más vale que pene el amo que no que peligre el moço » (La Celestina, p. 141)

« no hay refrán que no sea verdadero » (El Quijote, p. 252)

- Imparfait :

« si la locura fuesse dolores, en cada casa habría bozes » (La Celestina, p. 213)

- Futur :

« el bien que feziere la tu mano diestra non lo sepa la seniestra » (Zifar, p. 302)

« si la oviere, ogaño, si no, a otro año » (La Celestina, p. 140)

- Conditionnel présent :

« estraña cosa sería querer coger de la vid figos e de las espinas uvas » (Zifar, p. 268)

« el perdón sobraría donde el yerro falta » (La Celestina, p. 154)

- Impératif :

« fas bien y non cates a quien » (Zifar, p. 295)

« Haz tú lo que bien digo y no lo que mal hago » (La Celestina, p. 94)

« Váyase el muerto a la sepultura y el vivo a la hogaza » (El Quijote, p. 236)

Si tous les modes sont représentés, les temps composés, l'imparfait de l'indicatif et le conditionnel passé sont, en revanche, totalement absents des proverbes et formes proverbiales de notre corpus. L'important est de savoir dans quelles proportions apparaissent les différents modes et temps au sein de la matière étudiée. Pour ce faire, nous avons comptabilisé et classé les verbes des occurrences relevées, puis nous les avons traduits en pourcentage. Voici un tableau visant à résumer les résultats obtenus :

	INDICATIF			SUBJONCTIF			CONDITIONNEL	IMPERATIF
	Présent	Prétérit	Futur simple	Présent	imparfait	Futur	Présent	
Z	87.22 %	1.76 %	0.44 %	4.85 %		1.32 %	0.44 %	3.97 %
	→ 89.42 %			→ 6.17 %				
C	83.42 %	5.02 %	1.51 %	4.02 %	1 %	0.5 %	1 %	3.53 %
	→ 89.95 %			→ 5.52 %				
Q	80.95 %	1.19 %		10.71 %				7.15 %
	→ 82.14 %			→ 10.71 %				

Il est possible de tirer les mêmes conclusions de l'étude des séquences et formes proverbiales issues des trois œuvres sélectionnées :

- L'emploi de l'indicatif est prépondérant (de 82 à 90 % environ). Vient ensuite le subjonctif (entre 5 et 11 % environ), puis l'impératif (entre 3 et 7 % environ des verbes répertoriés). Enfin, en dernière position, nous trouvons le conditionnel (de 0.5 à 1 % des cas), totalement absent du Quijote.
- Pour ce qui est de l'indicatif, c'est le présent qui est employé majoritairement puisqu'il concerne au moins 80 % des verbes apparaissant dans les énoncés relevés. Par ailleurs, quelle que soit l'œuvre prise en compte la fréquence d'emploi des temps est la même: présent > prétérit > futur simple.
- Au subjonctif, le présent apparaît également en quantité supérieure. Arrivent ensuite l'imparfait et le futur en faible proportion. Notons que l'imparfait du subjonctif n'est présent que dans des proverbes de La Celestina et que le futur est absent des occurrences recensées au sein du Quijote.
- Au conditionnel, seul le présent est utilisé.

Toutes ces remarques nous amènent à souligner un fait plus général : les verbes des proverbes et formes proverbiales, quel que soit le mode employé, sont, dans la plupart des cas, conjugués au présent. Rappelons que l'impératif renvoie expressément au présent de l'énonciation.

La prédominance du présent n'est pas anodine. On cherche, par le biais de ce temps, à effectuer une généralisation et donc à mettre en évidence le caractère atemporel des proverbes qui fait d'eux des lois ancestrales communément reconnues et admises, toujours d'actualité.

Pourquoi affirme-t-on que le présent peut conférer l'universalité à l'énoncé au sein duquel il est employé ? Selon Maurice Molho, c'est la structure interne du présent, son endochronie, qui le rend capable d'évoquer aussi bien des événements futurs que passés ou même éternels :

« el presente es la única representación temporal apta para enunciar un acontecimiento universal dándole la forma de un juicio que se representa verdadero en cualquier punto del tiempo :

El hombre es mortal

Corazón apasionado no sufre ser aconsejado

Le second exemple cité est un proverbe, ce qui semble confirmer que, pour M. Molho, dans ce type d'énoncés, le présent recouvre une valeur de généralité. Le présent incluant un fragment de futur et un fragment de passé, il peut en effet se prêter à l'évocation d'un événement dans n'importe quelle époque. Toutefois, comme l'a déjà suggéré M. Benaben¹⁰⁴, la présence conjointe de deux fragments de temps ne justifie pas systématiquement l'aptitude du présent à dire l'universel ; c'est aussi le cas du futur : « do vino el asno vendrá el albarda » – là d'où est venu l'âne viendra le bât – (*La Celestina*, p. 115).

La sémiologie du présent de l'indicatif permet cependant une autre explication. Ce temps est non marqué du point de vue des désinences temporelles. Comparons, comme le fait Benaben, le présent et l'imparfait de *cantar* :

Radical	Voyelle thématique	Indice de la personne seulement	Radical	Voyelle thématique	Indices du temps et de la personne
CANT		O	CANT	A	BA
CANT	A	S	CANT	A	BAS
CANT	A		CANT	A	BA
CANT	A	MOS	CANT	A	BAMOS
CANT	A	IS	CANT	A	BAIS
CANT	A	N	CANT	A	BAN

Au présent, les indices temporels sont absents. Une forme verbale dépourvue de marque temporelle n'a pas d'autre signification que le temps qui n'a pas besoin d'être dit, celui qui va de soi, parce qu'immédiatement accessible : il s'agit du temps que le locuteur voit comme sien, le temps présent. La neutralité du présent vis-à-vis du temps le prédisposerait donc à l'expression de vérités générales. On appelle ce type de présent « présent omnitemporel ou gnomique ». Gnomique vient d'ailleurs du grec *gnômikos* qui signifie « sentencieux ». Il concerne donc, d'un point de vue général, les sentences, maximes, axiomes, proverbes et autres lois universelles. Il apparaît donc justifié que les proverbes de notre corpus soient conjugués le plus fréquemment au présent de l'indicatif ou à des modes et

¹⁰³ MOLHO Maurice, *Sistemática del verbo español*, Gredos, 1975, pp. 229-230.

¹⁰⁴ Benaben M., *Manuel de linguistique...*, op. cit., p. 196.

temps en règle générale proches du temps du locuteur (futur simple, présent du subjonctif, futur du subjonctif, conditionnel présent et impératif).

En conséquence, l'analyse de la syntaxe des proverbes et formes proverbiales met en évidence l'existence d'un moule particulier qui se caractérise par l'emploi de structures, de formes introductrices et de temps spécifiques. La présence de modèles syntaxiques concourt également à faciliter la mémorisation des énoncés proverbiaux.

Ainsi, la combinaison de la rhétorique et de la syntaxe permet d'expliquer l'existence d'un rythme et de spécificités internes qui sont sources de mémoire et par là même de figement.

Conclusions de la Première Partie

Nous nous sommes efforcée, dans cette première partie, de définir ce qu'est un proverbe en délimitant aussi précisément que possible son champ d'application et en le différenciant des autres constructions figées avec lesquelles il est souvent confondu. Pour ce faire, nous avons, en premier lieu, distingué deux grands ensembles de structures :

- les parémies : phrases figées qui expriment un avis ou un enseignement d'ordre moral ou pratique (*proverbes*, apophtegmes, maximes, aphorismes, sentences, axiomes).
- les locutions : combinaisons figées ou semi-figées de deux termes ou plus ayant une fonction autre que didactique.

Au sein des parémies, le proverbe se particularise par son anonymat et la présence systématique d'éléments prosodiques.

Nous avons dénombré trois principaux types de proverbes :

- les proverbes d'expression directe, non figuratifs, parmi lesquels les adages, construits sur un verbe d'ordre ou de conseil,
- les proverbes d'expression indirecte, figuratifs,
- les phrases proverbiales (petites scènes à interpréter), figuratives, qui peuvent être descriptives, parlées ou constituer des wellérismes.

L'étude de notre corpus nous informe à ce propos d'une évolution diachronique quant au type de proverbes employés : au fil du temps, le langage proverbial figuratif devient prédominant.

Une observation inattendue est, en outre, venue enrichir cette description : il semble avéré qu'un proverbe puisse évoluer vers une locution et donner lieu à ce que nous appelons « locution proverbiale ». Il s'agit d'une combinaison de termes figée, s'exprimant figurativement et constituant une phrase indépendante pourvue ou dépourvue de verbe, qui

sera composée de la première partie, ou d'un fragment de la première partie, d'un proverbe attesté mais qui ne remplira aucune fonction didactique. En pareil cas, non seulement le caractère didactique de l'énoncé proverbial disparaît mais son figement est remis en cause.

Le processus linguistique du figement, propriété habituellement dévolue au proverbe, a fait l'objet d'une étude détaillée. Nous nous sommes attachée à déterminer les conditions nécessaires de ce phénomène au sein de la matière proverbiale :

- polylexicalité (nécessité pour une construction d'être composée de plusieurs mots),
- incommutabilité (impossibilité pour une construction d'accepter la substitution de l'un de ses éléments),
- inséparabilité (impossibilité de séparer les uns des autres les éléments d'une construction).

Contre toute attente, certaines des conditions généralement considérées par les spécialistes comme fondamentales se sont révélées aléatoires dans le domaine proverbial. Il s'agit de l'opacité sémantique (figurativité, connotation) et du blocage des propriétés transformationnelles. En revanche il n'était pas fait mention de la condition d'inséparabilité, pourtant nécessaire au figement des proverbes, et à laquelle nous avons tenté de donner une légitimité.

Déterminer le moment où s'est figé un énoncé pour devenir un proverbe s'avère toutefois problématique en raison de la transmission essentiellement orale de la sagesse proverbiale.

Les références historiques ou religieuses, les reminiscences d'œuvres littéraires et la connaissance de l'histoire linguistique interne du castillan (archaïsmes phonétiques, lexicaux, syntaxiques, temporels) nous permettent uniquement d'avancer des dates buttoir quant à la proverbialisation d'un énoncé.

Si rien ne nous autorise à affirmer qu'une séquence rencontrée dans un *refranero* était déjà un proverbe au sein d'un manuscrit plus ancien, rien ne peut contredire non plus pareille hypothèse. Nous avons donc tenu compte de ce postulat au cours de nos recensements. Ajoutons à cela qu'aucun recueil n'est exhaustif. Toute tentative précise de délimitation des constructions répertoriées paraît alors impossible.

Il nous a fallu faire des choix de classification visant à faciliter l'appréhension d'une matière aux origines confuses. Par souci de clarté et de cohérence, nous avons choisi d'élaborer une catégorisation construite à partir des recueils à notre disposition : une séquence est un proverbe si elle est attestée dans l'un d'entre eux.

Cette étude nous a par ailleurs amenée à constater que la forme des proverbes était susceptible de connaître, d'un point de vue diachronique, diverses mutations pouvant résulter :

- d'un rajeunissement linguistique (modernisations phonétique, lexicale, syntaxique),
- de la mémoire infidèle des énonciateurs, de leurs goûts et de leur perception personnels.

La dialectique permanence / évolution commence alors à prendre toute sa dimension. Ce paradoxe concourt à l'existence de proverbes variables et de possibles formes proverbiales.

Un proverbe variable possède différentes formes, ne se distinguant que par de légères modifications syntaxiques, lexicales et/ou pragmatiques, attestées par nos compilateurs.

Une forme proverbiale, en revanche, est une construction non figée mais pourvue de toutes les caractéristiques inhérentes à la matière proverbiale. Si elle entretient des équivalences sémantiques avec un proverbe, elle peut, en cas de figement, former avec ce dernier un proverbe variable. Il s'agit d'un proverbe en devenir.

Tout proverbe est donc une forme proverbiale avant d'être figé par l'usage et tout proverbe est susceptible de subir des modifications formelles et d'engendrer de ce fait une nouvelle forme proverbiale sans pour autant disparaître. Figement et mutation formels se suivent, se précèdent et s'entremêlent ainsi dans une complexité contradictoire tout au long de la vie de l'objet proverbe.

Contrairement à leur forme, le sens profond des proverbes est totalement figé. Son analyse s'appuie sur la notion de topos développée par les spécialistes de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue. Les énoncés proverbiaux pourraient être identifiés à des topoi, c'est-à-dire à des règles d'inférence graduelle autorisant le passage d'un argument A à

une conclusion C, et donc être construits sur des schémas topiques concordants (+ P, + Q), (- P, - Q) ou discordants (+ P, - Q), (- P, +Q).

Cependant, une analyse approfondie des séquences proverbiales de notre corpus a mis en évidence les insuffisances de cette théorie dans ce domaine. Si environ 70 % des occurrences relevées peuvent être symbolisées comme indiqué ci-dessus, ce n'est pas le cas des 30 % restants. Il existerait donc, outre ceux précités, d'autres schémas possibles, que nous qualifions d'argumentatifs :

- les schémas antitopiques construits sur une notion de concession (bien que P, Q) permettant la transition d'un argument à une conclusion renversée, contraire à celle qui est attendue. Les proverbes renfermant une idée de concession sont qualifiés d'antitopiques dans la mesure où ils représentent le refus d'un topos graduel.
- les schémas construits sur la notion de préférabilité ($P > Q$), c'est-à-dire indiquant qu'il faut choisir P plutôt que Q. Notre corpus nous en propose deux sous-catégories :
 - ceux exposant un schéma topique dans une partie de la séquence et le présentant comme étant préférable à ce qui est énoncé dans l'autre partie.
 - ceux ne présentant aucun topos graduel apparent.
- les schémas construits sur une relation d'antécédent à conséquent mais n'impliquant aucune idée de quantité (si/quand P, alors Q). La gradabilité est rendue impossible par l'aspect des verbes (ponctuels ou conclusifs) apparaissant dans les proverbes porteurs de ce type de schémas.

Ce que nous remettons en cause, dans la mesure où l'on considère un proverbe comme étant un topos, c'est la gradabilité fondamentale des topoï. Les schémas topiques graduels ne permettent pas, en effet, de symboliser l'ensemble des schémas argumentatifs susceptibles d'être véhiculés par la matière proverbiale et ne doivent pas, de ce fait, être considérés comme les seuls possibles.

Le figement a été l'objet d'une dernière question : quelles sont les causes du figement d'un énoncé conduisant à la proverbialisation de ce dernier ? Nous avons retenu deux facteurs essentiels :

- Le rythme. Il en existe en réalité deux types, présents à des degrés différents :
 - Un rythme binaire, fréquent : séparant le proverbe en deux parties distinctes, il est mis à jour à la fois par la rhétorique (chiasme, parallélisme, polysyndète, ellipse, répétition simple, anaphore, épiphore, anadiplose) et par la syntaxe (constructions parallèles ou symétriques)
 - Un rythme prosodique, omniprésent, ayant pour origine la répétition de mêmes phonèmes (assonances, allitérations, paronomase, homéotéleute, rimes)
- La répétition de modèles syntaxiques. Nous avons en effet dénombré une vingtaine de structures récurrentes ainsi que des formes introductrices typiques de la matière proverbiale (*Quien...*, *Más vale...*). Les verbes des proverbes sont, par ailleurs, dans 90 % des cas environ, conjugués au présent (indicatif, subjonctif, conditionnel, impératif), temps de la généralité par excellence.

Rythmes et moule syntaxique/temporel particuliers facilitent la mémorisation et la propagation d'un énoncé et, consécutivement, son figement.

Toutes ces informations fournissent une présentation du proverbe hors contexte. Nous comptons à présent, dans une seconde partie, nous intéresser à l'incorporation de l'énoncé proverbial au discours et à son fonctionnement avant d'étudier, dans une troisième partie, les diverses utilisations qu'en font les auteurs et les personnages au sein des trois œuvres de notre corpus.

Annexes 1^{ère} Partie

Ensemble des structures syntaxiques répétées au sein du corpus étudié

Voici les 141 structures relevées dans notre corpus ; celles présentant une structure binaire via un parallélisme ou une symétrie de construction apparaissent en gras.

• S...

- S / C → « el hombre apercebido, / medio combatido » (C, p. 256)
S / C + V → « una perdiz sola / por maravilla buela » (C, p. 206)
S / C1 + C2 + V → « el que compra y miente, / en su bolsa lo siente » (Q, p. 302)
S / C1 + V + C2 → « todo çimientto que non ha guarda / más aína cae por ende » (p. 275)
S / V → « la alabanza propia / envilece » (Q, p. 200)
S / V + C → « todo talante / á su semejante » (Z, p. 220)
S (s + v + c) / V + C → « la cosa que es menos fallada / es mereçienda » (p. 259)
S / V + C1 + C2 → « la moçedad toda / suele ser plazer y alegría » (C, p. 330)
S / V + V → « una alma sola / ni canta ni llora » (C, p. 206)
S / C1 + V + C2 / V + C → « el ome de flaco coraçón / sienpre está sospechoso / e se mueve a tuerto » (Z, p. 409)
S / A + V + C / CS + C → « el movimiento forçado / más estuerçe en el comienço / que en el acabamiento » (Z, p. 435)
S / A + V + CS + S → « la verdadera virtud / más se teme que spada » (C, p. 248)
S + C / C2 + V + C1 → « can con angusto / a su dueño torna el rostro » (Z, p. 296)
S + C / A + C1 + V + C2 + CS + C3 → « las malhechas cosas, después de cometidas, / más presto se pueden reprehender que enmendar » (C, p. 284)
S + V → « sofridores vencen » (p. 258)
S + V / S + C + V → « quien se muda / Dios le ayuda » (Z, p. 78)
S + V / C (s + v) → « el perdón sobraría / donde el yerro falta » (C, p. 154)
S + V / C → « la ventura ayuda / aquellos que toman osadía » (Z, p. 132)
S + V / C + V → « quien canta, / sus males espanta » (Q, p. 267)
S + V / C1 + C2 → « la víbora no merece / ser culpada por la ponzoña que tiene » (Q, p. 186)
S + V / C1 + C2 → « los muertos abren / los ojos de los que biven » (C, p. 308)
S + V / C1 + C2 + V → « el que non ama, / jugando te desama » (p. 403)
S + V / V → « quien non lucha / non cae » (Z, p. 199)
S + C + V → « codiçia mala manziella depara » (Z, p. 281)
S + C + V / S + C + V → « quien lo comió, / aquél lo escote » (C, p. 299)
S + C + V / S + C2 + V + C1 → « quien en alguna esperança puesto está, / todo aguijar le paresce tardança » (C, p. 129)
S + C + V / S + V + C → « la picaça de todos ríe / e todos ríen de su fuente » (Z, p. 333)
S + C + V / C → « el sol más arde / donde puede reverberar » (C, p. 90)
S + C + V / C + V → « quien con perros se echa, / con pulgas se levanta » (Z, p. 291)
S + C + V / C1 + C2 + V → « quien poco seso ha / aína lo espiende » (Z, p. 104)
S + C + V / C1 + V + C2 → « el que a Dios teme / sienpre es guardado de yerro » (Z, p. 233)
S + C + V / V → « quien bien sea / non lieve » (Z, p. 78)
S + C + V / V + C → « el que luego da, / da dos veces » (Qui cito dat, bis dat) (Q, p. 424)
S + V + C → « una golondrina no haze verano » (C, p. 206)
S + V + C / S → « pan y vino anda camino, / que no moço garrido » (C, p. 159)
S + V + C / Sbis (s + v + c1 + c2) → « aquel es rico / que está bien con Dios » (C, p. 156)
S + V + C / C → « el saber es señor / e ayudador » (Z, p. 259)
S + V + C / C (v + c) → « aquel va más sano / que anda por llano » (C, p. 254)
S + V + C (s + c + v) / C (s + c + v) → « la onra non es en el que la resçibe, / mas en el que la faze » (Z, p. 262)
S + V + C / C + V → « quien dio la herida, / la sana » (C, p. 188)
S + V + C / V → « quien cata la fin de la cosa que quiere fazer / non yerra » (Z, p. 246)
S + V + C / V + C → « lo que cuesta poco / se estima en menos » (Q, p. 424)
S + V + C / V + C1 + C2 → « el que quiere comer el ave, / quita primero las plumas » (C, p. 324)
S + V + V / C → « quien va non tuerçe, / maguer que tarde » (Z, p. 107)

$S + A + C / CS + S + V + C \rightarrow$ « la mala fama, antes descubierta / que la buena sea cierta » (Z, p. 287)
 $S + \underline{C1 + V + C2} / \underline{C1 + V + C2} \rightarrow$ « quien a buen señor sirve con servicio leal, / buena soldada prende e non al » (Z, p. 173)
 $S + \underline{C1 + V + C2 + V} / \underline{C1 + V + C2 + V} \rightarrow$ « quien tiempo ha e tiempo atiende, / e tiempo viene e tiempo pierde » (Z, p. 107)
 $S + V + C1 + C2 / S + C \rightarrow$ « ninguna cosa non faze medroso nin vergoñoso el corazón del ome / sinon la conciencia de la su vida si es mala » (Z, p. 62)
 $S + V + \underline{C1 + C2} / \underline{C1 + C2} \rightarrow$ « la prolixidad es enojosa al que oye / y dañosa al que habla » (C, p. 170)
 $S + V + C1 + C2 / V + C \rightarrow$ « el que non cuida engañar a otro / finca engañado » (Z, p. 394)
 $S + A + V + C / CS + S + C \rightarrow$ « la mala fama antes es publicada / que la buena loada » (Z, p. 287)
 $S + CS + \underline{V + C} / CS + \underline{V + C} \rightarrow$ « el noble, quanto es más alto, / tanto deve ser más omildoso » (Z, p. 239)
 $S + \underline{V + A + CS} + C / \underline{V + A + C} \rightarrow$ « el fuego encubierto dura más que el descubierto e es más bivo » (Z, p. 63)
 $\underline{S + V + C + V + C} / \underline{S + V + C + V + C} / \underline{S + V + C + V + C} \rightarrow$ « quien ama a Dios ama a sus cosas / e quien ama a sus cosas ama a la ley, / e quien ama a la ley deve amar al rey que la mantiene » (Z, p. 244)
 $\underline{S + V + C + S + V + C} / C (\underline{s + v + c}) \rightarrow$ « el retirar no es huir, ni el esperar es cordura, / cuando el peligro sobrepuja a la esperanza » (Q, p. 278)

• C...

$C (\underline{s + v}) / \underline{S + V} \rightarrow$ « donde una puerta se cierra, / otra se abre » (Q, p. 252)
 $C / S + C1 + V + C2 \rightarrow$ « al hombre vergoñoso / el diablo le traxo a palacio » (C, p. 206)
 $\underline{C} / \underline{C} \rightarrow$ « A dineros pagados, / braços quebrados » (C, p. 138)
 $C / C + S + C + V \rightarrow$ « piedra movediza / nunca moho la cobija » (C, p. 301)
 $C / C + V \rightarrow$ « debajo de mi manto, / al rey mato » (Q, p. 51 (P))
 $C / C + V + S \rightarrow$ « en largos días / largas se sufren tristezas » (C, p. 335)
 $C / C1 + V + C2 \rightarrow$ « si la locura fuesse dolores, / en cada casa habría bozes » (C, p. 213)
 $C / V + S \rightarrow$ « por el fuego / se proeva el oro » (Z, p. 64)
 $C (\underline{c + v + s}) / \underline{V + S} \rightarrow$ « el bien que feziere la tu mano diestra / non lo sepa la seniestra » (Z, p. 302)
 $C (\underline{v + s}) / \underline{V + S} \rightarrow$ « donde reina la envidia / no puede vivir la virtud » (Q, p. 562)
 $C / V + C \rightarrow$ « a cada cabo / ay tres leguas de mal quebranto » (C, p. 155)
 $C (\underline{c + v}) / \underline{C1 + C2 + V} \rightarrow$ « do justicia non ha, / todo mal y ha » (Z, p. 321)
 $C (\underline{cs + v + c1 + c2}) / A + \underline{V + C1 + C2} \rightarrow$ « como faze buen callar al que fabla sabiamente, / así non faze buen fablar al que fabla torpemente » (Z, p. 257)
 $C + S / V + C \rightarrow$ « nunca mucho / costó poco » (C, p. 216)
 $\underline{C1 + C2} / \underline{C1 + C2} \rightarrow$ « de lo poco, poco, / de lo mucho, nada » (C, p. 272)
 $C1 + C2 / V + S \rightarrow$ « muchas veces [...] al maestro / sobrepuja el buen discípulo » (C, p. 210)
 $C + V / S \rightarrow$ « a salvo está / el que repica » (C, p. 253)
 $\underline{C + V} / S (\underline{s + c + v}) \rightarrow$ « ruyn sea / quien por ruyn se tiene » (C, p. 229)
 $C + V / S + CS + C \rightarrow$ « mayor daño pueden fazer muchos que uno » (Z, p. 315)
 $C + V + Cbis / C \rightarrow$ « ninguno hay gustoso / si es largo » (Q, p. 258)
 $\underline{C + V} / C (\underline{c + v}) \rightarrow$ « del monte sale / con que se arde » (C, p. 289)
 $\underline{C + V} / \underline{C + V} \rightarrow$ « tal hay, / que tal quiere » (C, p. 145)
 $C + \underline{V} / \underline{V} \rightarrow$ « con razón non puede, / non faze » (Z, p. 261)
 $\underline{C + V} / \underline{V + C} \rightarrow$ « de mis viñas vengo, / no sé nada » (Q, p. 302)
 $C1 + S + C2 / V + C \rightarrow$ « no siempre la fortuna con los trabajos / da los remedios » (Q, p. 358)
 $\underline{C + S + V} / \underline{C + S + V} \rightarrow$ « nunca la llaga viene a cicatrizar / en la qual muchas melezinas se tiantan » (C, p. 121)
 $\underline{C1 + C2 + V} / \underline{C1 + C2 + V} \rightarrow$ « qual palabra me dizen, / tal corazón me fazen » (Z, p. 409)
 $C + V + S \rightarrow$ « tras la cruz está el diablo » (Q, p. 113)
 $C + V + S \dots / S \rightarrow$ « muy loca cosa es tornar ome / lo que escusar puede » (Z, p. 136)
 $C + V + Cbis + S / S \rightarrow$ « del buen pastor es propio trasquilar sus ovejas y ganado, / pero no destruyrlo y estragallo » (C, p. 285)
 $\underline{C + V + S} / C (\underline{s + v + c}) \rightarrow$ « con mal está el huso / quando la barva no anda de suso » (C, p. 159)
 $\underline{C + V + S} / \underline{C + S} \rightarrow$ « yerro es no créer / y culpa creerlo todo » (C, p. 127)
 $C + V + S / C1 + S + C2 + V \rightarrow$ « uno piensa el vayo / y otro el que lo ensilla » (C, p. 320)
 $C + V + S / C + CS + C \rightarrow$ « mejor es el enemigo / muerto que vivo » (Z, p. 67)
 $C + \underline{V + S} / \underline{V + S} \rightarrow$ « lo que ve el ojo / desea el corazón » (Z, p. 135)
 $\underline{C + V + S} / \underline{V + C} + \underline{S} \rightarrow$ « lo que saben tres / sábelo toda res » (Z, p. 362)
 $C + V + S / CS + C \rightarrow$ « en mucho más se ha de estimar un diente / que un diamante » (Q, p. 227)
 $C1 + V + C2 \rightarrow$ « en el mal fablar ay daño e non pro » (Z, p. 257)

$C1 + V + C2 / S \rightarrow$ « Asaz es señal mortal / no querer sanar » (C, p. 89)
 $C1 + \underline{V + C2} / S (s + c + v) \rightarrow$ « siempre dizen mal / los que bien non saben » (Z, p. 132)
 $C1 + V + C2 / C \rightarrow$ « nunca metes aguja / sin sacar reja » (C, p. 151)
 $C1 + \underline{V + C2} / \underline{V + C} \rightarrow$ « a quien dizes el secreto, / das tu libertad » (C, p. 134)
 $C1 + V + C2 + S / C \rightarrow$ « nin por el padre nin por la madre non es dicho noble el ome, / mas por buena vida e buenas costumbres que aya » (Z, p. 239)
 $\underline{C1 + V} + \underline{C2 + S} / \underline{C1 + V} + \underline{S + C2} \rightarrow$ « si tu amigo errare una ves, confóndale Dios, / e si dos, confonda Dios a ti solo » (Z, p. 423)
 $\underline{C + V} + \underline{C + V} / \underline{V + V} \rightarrow$ « desnudo nací, desnudo me hallo : / ni pierdo ni gano » (Q, p. 302)
 $C + V + S / \underline{C + S} \rightarrow$ « de la mentira nasce discordia, / e de la discordia despagamiento, / e del despagamiento injuria, / e de la injuria despartamiento de amor, / e del despartamiento aborrençia, / e de la aborrençia guerra, / e de la guerra enemistad, / e de la batalla crueldat » (p. 267)

• V...

$V / S (s + v) \rightarrow$ « no se pierde / lo que se dilata » (C, p. 185)
 $\underline{V} / \underline{V} \rightarrow$ « peque / y pague » (C, p. 198)
 $V + S / C \rightarrow$ « viva la gallina / on su pepita » (C, p. 155)
 $\underline{V + S} / \underline{V + S} \rightarrow$ « esfuérçase la raíz / e cresçe el linaje » (Z, p. 251)
 $V + S / A + C + CS + C \rightarrow$ « es perder buena vida / más trabajo que la misma muerte » (C, p. 294)
 $V + C / S \rightarrow$ « alivia la pena / llorar la causa » (C, p. 132)
 $\underline{V + C} / S (s + v + c) \rightarrow$ « es sabio / el que teme su enemigo » (Z, p. 156)
 $\underline{V + C} / S + \underline{V + C} \rightarrow$ « Pase por burlas, / pues la venganza no puede pasar en veras » (p. 246)
 $V + C (s + c / v + c) \rightarrow$ « no hay çurujano que a la primera cura / juzgue la herida » (C, p. 143)
 $V + C... / ...C (s + v + c) \rightarrow$ « no hay refrán / que no sea verdadero » (Q, p. 252)
 $V + C / C \rightarrow$ « non ay ganancia / con mala guarda » (Z, p. 306)
 $\underline{V + C} / \underline{V + C} \rightarrow$ « fas bien / y non cates a quien » (Z, p. 295)
 $\underline{V + C} / \underline{CS + C} \rightarrow$ « non ay mayor pérdida nin mayor pobredat / que locura e torpedat » (Z, p. 293)
 $\underline{V + C} / \underline{CS + V + C} \rightarrow$ « non ay ninguna cosa tan ascondida / que non sea sabida » (Z, p. 287)
 $V + S + C \rightarrow$ « no es la miel para la boca del asno » (Q, p. 603)
 $\underline{V + S + C} / \underline{S + C} \rightarrow$ « Váyase el muerto a la sepultura / y el vivo a la hogaza » (Q, p. 236)
 $\underline{V + S + C} / \underline{C} \rightarrow$ « pierde el lobo los dientes e non las mientes » (Z, p. 283)
 $\underline{V + C + S} / \underline{CS + S} \rightarrow$ « es menos yerro no condennar los malhechores / que punir los inocentes » (C, p. 290)
 $\underline{V + C1 + C2} / \underline{C1 + C2} \rightarrow$ « non ha datil sin hueso / nin bien sin lazerio » (Z, p. 276)
 $V + C1 + C2 / C1 + V + C2 \rightarrow$ « trasquílanme en consejo / y no lo saben en mi casa » (C, p. 289)
 $V + C + S (c / c + s + v) \rightarrow$ « es necesidad o simpleza llorar / por lo que con llorar no se puede remediar » (C, p. 119)
 $V + A + S / CS + C \rightarrow$ « es más el número de los simples / que de los prudentes » (Q, p. 568)
 $V + A + C / S + CS + C \rightarrow$ « es más cierto médico / el experimentado que el letrado » (C, p. 172)
 $\underline{V + A + C} / \underline{CS + C} \rightarrow$ « vale más un día del hombre discreto / que toda la vida del necio » (C, p. 307)
 $\underline{V + S + C1 + C2} / \underline{C} (s + c + v) / \underline{C} (s + v + c) \rightarrow$ « non da Dios el bien a quien lo demanda, / mas a quien obra en pos de la demanda » (Z, p. 162)
 $\underline{V + S + C1 + C2} / \underline{C} + \underline{V + S + V + S} / \underline{C + S} \rightarrow$ « deve el rey dezir sienpre verdat, / ca de la verdat nasce temor de Dios, nasce justicia, / e de la justicia conpañía, / e de la conpañía franqueza, / e de la franqueza solas, / e del solas amor, / e del amor defendimiento » (Z, p. 267)
 $V + C + V + C / S + V + C \rightarrow$ « nin se escusa bien nin es de buen entendimiento nin de buen recabdo / el que dexa perder lo más por lo menos » (p. 75)
 $\underline{V + S + A + CS + C} / C (v + a + cs + c) \rightarrow$ « no es hombre más que otro / si no hace más que otro » (Q, p. 225)

• A... CS...

$A + \underline{V} / \underline{CS + V} \rightarrow$ « tanto valen / cuanto cuestan » (C, p. 216)
 $A + \underline{V + S} / \underline{CS + S} (s + c + v) \rightarrow$ « también se muere el que mucho allega / como el que pobremente vive » (C, p. 210)
 $A + V + C / S + CS + C \rightarrow$ « más pueden pensar e cuidar / muchos que uno » (Z, p. 63)
 $A + V + S / CS + C \rightarrow$ Más vale saber / que haber (Z, p. 259)
 $\underline{A + V + C} / \underline{CS + C} \rightarrow$ « más vale a quien Dios ayuda / que a quien mucho madruga » (C, p. 216)
 $A + V + C (s ... / ...v + c) CS + C \rightarrow$ « mejor es que el uno / sufra el pesar que muchos » (Z, p. 63)

A + V + C / CS + C1 + C2 → « más vale perder lo servido, / que la vida por cobrallo » (C, p. 140)

A + V+C / CS + C+V → « mejor es [...] aver ome la muerte / ante que la codiçie » (Z, p. 135)

A + C+V + S / A + V+C → « quanto mayor es la fortuna, / tanto es menos segura » (C, p. 124)

A + C + V + S / CS + C → « tan presto [...] se va el cordero / como el carnero » (C, p. 157)

A + V + S + C / CS + V + C1 + C2 → « tanto va el cántaro a la fuente / fasta que dexa allá el asa o la fuente » (Z, p. 352)

A + V + C + S / CS + C → « más vale a ome andar señoero / que con mal conpañero » (Z, p. 291)

II. Considérations sur
l'incorporation des proverbes au
discours

A. Transformations subies par les proverbes

Si bon nombre de proverbes apparaissent intégralement au sein des trois œuvres de notre corpus, ce n'est pas toujours le cas ainsi que l'illustre le tableau ci-dessous :

	Proverbes entiers et formes proverbiales	Proverbes non entiers
<u>El Zifar</u>	81.60 %	18.40 %
<u>La Celestina</u>	57.83 %	42.17 %
<u>El Quijote</u>	69.63 %	30.67 %

Les énoncés incorporés dans leur entier au discours sont en proportion supérieure mais les autres représentent, selon l'œuvre, entre 18 et 42 % environ des occurrences. Ces chiffres semblent suffisamment importants pour que ce phénomène soit souligné.

Les séquences peuvent être soit tronquées, soit modifiées¹⁰⁵, soit sous-entendues. Par souci de clarté chacune de ces transformations diachroniques subies lors de l'introduction au discours va faire l'objet d'une analyse.

1. Proverbes tronqués (21.76 %)¹⁰⁶

Par proverbes tronqués, nous désignons les séquences dont seule une partie (un fragment d'au moins trois mots) apparaît. Il peut s'agir :

- Du début

- Amorce de la première partie d'une phrase proverbiale à structure binaire :

« a Dios, paredes » (La Celestina, p. 106) ← « A Dios, paredes, que me voy a hacér santo. / E iba a ser ventero »
(*Adieu, murs, je vais me faire saint. Et il allait être aubergiste*)

(Correas)

¹⁰⁵ La modification provoque ici une perte de la prosodie et affecte la majeure partie de l'énoncé, d'où la différence avec les formes proverbiales.

¹⁰⁶ Les proverbes tronqués non cités dans le cadre de ce travail apparaissent au sein de l'Annexe 2, à la fin de cette seconde partie.

- Amorce d'un proverbe dépourvu de structure binaire :

« el **esperança luenga** aflige el coraçón » (La Celestina, p. 107) ← « Esperanza larga aflige el coraçón y el alma » (Correas, Bergua)¹⁰⁷
(Esperer longtemps afflige le cœur et l'âme)

- Première partie d'un proverbe à structure binaire :

« la vejez pocos la veen » (La Celestina, p. 210) ← « La vejez pocos la veen, y ésos de hambre nunca mueren »
(La vieillesse, peu la voient, et ceux là ne meurent jamais de
 (Correas)
faim)

« a muertos y a ydos » (La Celestina, p. 334) ← « A muertos y a idos, pocos amigos » (Correas, Bergua)
(Aux morts et à ceux qui sont partis, peu d'amis)

« las paredes han oídos » (La Celestina, p. 108) ← « Las paredes han oídos, y los montes ojos » (Correas)
(Les murs ont des oreilles et les montagnes des yeux)

- Première partie d'un proverbe à structure binaire avec modification lexicale :

« el dormir no **tiene** priessa » (La Celestina, p. 293) ← « El dormir no quiere priessa, ni la priessa quiere dormir »
(le sommeil n'est pas pressé) (Le sommeil n'aime pas la hâte, et la hâte n'aime pas

(Correas)
dormir)

- Première partie d'une phrase proverbiale à structure binaire avec modification grammaticale :

✓ substitution d'un pronom par un autre

« **quien** las sabe las tañe » (La Celestina, p. 172) ← « El que las sabe, las tañe ; y eran campanas » (Correas)
(qui les connaît en joue) (Celui qui les connaît en joue ; et c'étaient des cloches)

✓ changement de genre

« buena pro hagan **las çapatas** » (La Celestina, p. 235) ← « Buena pro hagan los zapatos. Y la barba, puta ? »
(Que ces chaussures vous soient d'une grande utilité.

(Correas)

¹⁰⁷ Une modification lexicale, en gras, peut également être observée : on passe de « larga », dans les recueils, à son parasyonyme « luenga » dans La Celestina. Ce changement formel ne nuit cependant aucunement au sens. Les prochaines transformations de ce type apparaîtront également en gras.

Et la barbe, putain ?)

✓ changement de personne

« por el hilo **se sacará** el ovillo » (El Quijote, p. 100) ← « Por el hilo **sacarás** el ovillo y por lo pasado lo no
(*par le fil on trouvera la pelote*) (Par le fil tu trouveras la pelote et par le passé

venido » (Bergua)
l'avenir)

✓ Inversion syntaxique

« en una hora no se ganó Çamora » (La Celestina, p. 186) ← « No se ganó Zamora en una hora, / ni
(*en une heure Zamora n'a pas été vaincue*) (Zamora n'a pas été vaincue en une heure,

Roma se fundó luego toda » (Correas, Bergua)
et Rome ne s'est pas faite en un jour)

- Première partie et début de la seconde d'un proverbe à structure binaire :

« por demás es ruego a quien no puede aver misericordia » (La Celestina, p. 163) ← « Por demás es el ruego a
(*Il est superflu d'adresser*
quien no puede haber misericordia ni mover el duelo » (Correas)
une prière à qui ne peut ni avoir de miséricorde ni changer le malheur)

• De la fin

- Seconde partie d'un proverbe à structure binaire

« más mal ay que suena » (La Celestina, p. 296) ← « En la aldiguela, más mal hay que suena » (Correas)
(*Dans le hameau, on raconte encore bien pire*)

- Fin d'un proverbe dépourvu de structure binaire

« que de Dios dijeron » (El Quijote, p. 302) ← « Digan que de Dios dijeron » (Correas)
(*Il peuvent bien dire du mal puisqu'ils ont dit du mal de Dieu*)

- Seconde partie d'un proverbe à structure binaire avec modification lexicale

« **no** quiero perro con cencerro » (El Quijote, p. 287) ← « No quiero malo, ni quiero bueno, **ni** quiero perro con
(*Je n'en veux pas de mauvais, je n'en veux pas de bon,*
cencerro » (Correas)
je ne veux pas de chien avec une sonaille)

- Du début et de la fin d'un proverbe à structure binaire avec syncope de la dernière syllabe de chaque partie

« el que a buen árbol se arri- / buena sombra le cobija- » (El Quijote, p. 59) ← « El que a buen árbol se arrima, (Celui qui s'abrite sous un bon buena sombra le cobija » (Correas, Bergua) *arbre, une bonne ombre le protège)*

Un proverbe tronqué est donc un fragment d'au moins trois termes correspondant, en règle générale, au début ou à la fin d'une séquence. Certains proverbes tronqués issus de La Celestina ou du Quijote présentent la particularité d'être suivis de points de suspension ou de l'abréviation « etc. » :

- Points de suspension

- « a buen entendedor... » (La Celestina, p. 221) ← « A buen entendedor, pocas palabras bastan » (A bon entendeur, peu de mots suffisent = A bon (Correas, Bergua) *entendeur, salut)*

- « tantas veces va el cantarillo a la fuente... » (El Quijote, p. 379) ← « Tantas veces va el cántaro a la fuente, que quiebra el asa o la frente » (Correas, Bergua) *brise son anse ou son front = Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse)*

- « allá van leyes... » (El Quijote, p. 542) ← « Allá van leyes do quieren reyes » (Correas, Bergua)¹⁰⁸ *(Les lois vont là où veulent les rois)*

- Etc.

- « quien yerra y se enmienda, etc. » (La Celestina, p. 198) ← « Quien yerra y se enmienda, a Dios se encomienda » (Bergua) *remet à Dieu)*

- « no se toman truchas etc. » (La Celestina, p. 194) ← « No se toman truchas a bragas enjutas » (On n'attrape pas de truites sans se mouiller les

¹⁰⁸ Citons également « Mal me quieren mis comadres... » (La Celestina, p. 136) ← « Mal me quieren mis comadres porque las digo las verdades ; bien me quieren mis vecinas, porque las digo las mentiras » (Correas, Bergua) ; « quien a buen árbol se arrima... » (La Celestina, p. 216) ← « quien a buen árbol se arrima buena sombra le cobija » (Correas, Bergua). Les autres proverbes de ce type se trouvent en Annexe 2.

(Bergua)¹⁰⁹

braies = on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs)

Ce phénomène va à l'encontre de la condition d'inséparabilité qui est une caractéristique essentielle des constructions figées. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer que le figement des proverbes hors contexte présentait des difficultés. Le fait que, lors de leur incorporation au discours, ils acceptent d'être tronqués semble renforcer l'hypothèse selon laquelle la forme des énoncés proverbiaux serait davantage semi-figée que figée. Cependant, nous pouvons envisager ce phénomène différemment : si l'auteur, par le biais du narrateur ou des personnages, a tronqué des énoncés proverbiaux, c'est parce qu'il a estimé qu'il n'était pas nécessaire de reproduire l'énoncé dans son entier pour que le lecteur (ou l'auditeur) comprenne à quoi il était fait référence. Il a supposé que les proverbes auxquels il avait fait subir une amputation étaient suffisamment connus de la population pour qu'il se permette de les tronquer sans pour autant empêcher qu'ils ne soient présents dans leur intégralité dans l'esprit du lecteur (ou de l'auditeur). L'auteur pourrait donc faire appel ici au sociolecte des lecteurs – langage parlé par la communauté sociale en question – ou, plus simplement, à leur savoir partagé. Cette hypothèse est confortée par la présence à la suite de certaines séquences de points de suspension ou de l'abréviation « etc. » qui soulignent le fait que l'énoncé n'est que partiellement cité mais que le reste du proverbe n'en est pas moins aisément reconstituable. Ceci nous amène à considérer cette seconde possibilité comme la plus vraisemblable.

Notons d'ailleurs que, dans environ 87 % des cas, c'est le début du proverbe qui est énoncé, ce qui facilite la reconstitution de l'intégralité de la séquence. Seulement 13 % des occurrences sont formées par la fin d'un proverbe. On comprendra qu'il s'avère plus ardu de reformer un énoncé si on nous en fournit la fin plutôt que le début.

La condition nécessaire d'inséparabilité ne serait donc transgressée qu'en apparence : si le proverbe nous apparaît tronqué dans le texte, il n'en demeure pas moins entier dans l'esprit du lecteur.

En ce qui concerne les « frases proverbiales » tronquées, relevons « quien las sabe las tañe » (*La Celestina*, p. 172) que nous rencontrons sous sa forme complète – « El.que.las.sabe.las.tañe » – chez Correas. Aujourd'hui, ce proverbe est présent dans le recueil de

¹⁰⁹ D'autres occurrences sont présentées en Annexe 2.

Bergua sous sa forme tronquée. La partie explicative du wellérisme¹¹⁰ est tombée, provoquant la disparition de l'humour inhérent à ce type de séquences pour former un simple proverbe d'expression indirecte. La partie omise d'une phrase proverbiale tronquée peut donc, au fil des siècles, tomber dans l'oubli, sans que la partie restante cesse d'appartenir à la matière proverbiale. Ce phénomène n'est cependant pas propre aux « phrases » ; en effet, nous avons pu observer, par exemple, que le proverbe « no es oro todo lo que reluce, ni harina lo que blanquea » (Correas, Bergua) apparaît chez Castillo sous la forme tronquée : « no es oro todo lo que reluce » (La Celestina, p. 270). La seconde partie de la séquence peut être omise dans la mesure où elle ne fait en réalité que répéter le lieu commun énoncé par la première (il ne faut pas se fier aux apparences) en ayant recours à une métaphore différente. Ainsi, des « refranes » tels que « No se ganó Zamora en una hora, ni Roma se fundó luego toda » (Correas, Bergua) pourraient évoluer vers une forme syncopée : « No se ganó Zamora en una hora ». La syncope d'une partie d'un proverbe peut, en conséquence, lorsque le sens n'en souffre pas, devenir définitive. Quand une telle évolution se produit, le figement formel de la séquence est alors remis en cause : la partie tronquée n'est plus présente dans l'esprit du lecteur / auditeur ou de l'énonciateur ; le proverbe original a été réduit : la condition d'inséparabilité a donc été transgressée. Des séquences comme « No se ganó Zamora en una hora, ni Roma se fundó luego toda » sont donc susceptibles d'évoluer formellement.

Le fait de tronquer une séquence proverbiale peut même, bien que très sporadiquement, dénaturer totalement l'énoncé si la partie restante ne fonctionne plus en tant que proverbe : c'est le cas de ce que nous avons appelé locutions proverbiales¹¹¹. Par exemple, la locution « ¡ Otro gallo le cantara ! » qui signifie « *ce serait bien différent* » ou « *bien fait pour lui* » est issue du proverbe « Otro gallo le cantara si buen consejo tomara » dont le message pourrait être « si on écoute de bons conseils, alors on s'en sort bien ». Comme nous le voyons, la locution ne dispense plus d'avis ou d'enseignement d'ordre moral ou pratique.

Notre corpus contient un exemple de ce type : « a otro perro con este hueso » (La Celestina, p. 315), c'est-à-dire « à d'autres », qui provient de l'énoncé proverbial « A otro perro con este hueso, que éste ya está roído » où apparaît un schéma du type « si l'on s'est déjà joué de quelqu'un, alors il est inutile d'espérer le tromper à nouveau de la même manière ». Ces séquences non seulement

¹¹⁰ Cf. p. 29. L'humour propre au wellérisme disparaît mais le sens du proverbe d'expression indirecte « quien las sabe las tañe », qui constitue le noyau sémantique de l'occurrence, se maintient.

¹¹¹ Rappelons qu'il s'agit d'une combinaison de termes figée, s'exprimant métaphoriquement et constituant une phrase indépendante pourvue ou dépourvue de verbe, qui sera la première partie d'un proverbe attesté mais qui ne remplira aucune fonction didactique.

remettent en doute le figement de la forme du proverbe mais ne sont plus porteuses de sagesse populaire : elles ont été entièrement dépossédées de cette mémoire gnomique qui caractérisait le proverbe initial et ont donc perdu le message figé d'ordre didactique qui résistait habituellement aux rajeunissements linguistiques, à la mémoire infidèle des auditeurs ou aux effets de style des locuteurs. Le danger, bien que faible, de voir disparaître, au fil du temps, les schémas argumentatifs véhiculés par la matière proverbiale est donc bien présent.

Le figement formel semblerait également menacé par la présence dans notre corpus de proverbes « modifiés ».

2. Proverbes modifiés (10.83 %) ¹¹²

Par « proverbes modifiés », nous désignerons tout proverbe étant l'objet de modifications impliquant une perte de la prosodie et / ou de la structure binaire, ou l'apparente transgression à l'écrit de la condition d'incommutabilité.

- Perte de la rime interne

- par substitution du syntagme final

« el sutil ladrón siempre rodea las ricas moradas » (La Celestina, p. 248) ← « el sutil ladrón busca el rico
(le voleur subtil rôde toujours autour des riches demeures) (le voleur subtil cherche la

mesón » (Correas)
riche auberge)

« sobre dinero, no ay amistad » (La Celestina, p. 268) ← « Sobre dinero no hay compañero » (Correas)
(quand il s'agit d'argent, il n'y a pas d'amitié) (Quand il s'agit d'argent, il n'y a pas d'ami)

- par expansion de Q

Nous empruntons ici le terme « expansion » aux spécialistes de la la logique naturelle : une expansion est une « opération d'enrichissement »¹¹³ :

« quando nasce el sol, tan bien escalienta a los malos como a los buenos » (El Zifar, p. 303) ← « Cuando el sol
(quand le soleil point, il réchauffe aussi bien les méchants que les bons) (Quand le soleil

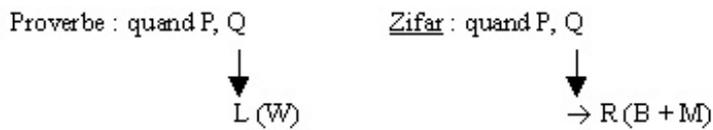
sale, para todos sale » (Correas)
se lève, il se lève pour tout le monde)

Au sein de ces deux occurrences, P reste inchangé au niveau du sens ; en revanche, Q est beaucoup plus précis dans le Zifar que chez Correas. Un enrichissement consistant en une explication du proverbe peut être observé : on ne dit plus simplement que le soleil se lève (L), mais qu'il réchauffe, c'est-à-dire qu'on explicite les effets du lever du soleil (→ R) ; « tout le monde » (W) est substitué par « les bons et les méchants » (B + M) : on passe d'une

¹¹² Les proverbes modifiés non cités dans le cadre de ce travail peuvent être consultés en Annexe 2.

¹¹³ Nous nous appuyons ici sur l'étude de Catherine Péquégat : PEQUEGNAT Catherine, « *La construction des points de vue dans le raisonnement* », in *Sémiologie du raisonnement*, édité par Jean-Blaise Grize, Berne, Editions Peter Lang SA, Sciences pour la Communication, 1984.

catégorisation générale à l'addition de deux sous-catégories. Deux expansions ont donc été opérées, phénomènes que nous pourrions schématiser comme suit :



- Perte de la structure binaire

« malo es esperar salud en muerte ajena » (La Celestina, p. 90) ← « Esperar salud en muerte ajena, / se
(il est mauvais d'espérer tirer profit de la mort d'autrui) *(Espérer tirer profit de la mort d'autrui est*

condena » (Bergua)
condamnabile)

- Changement de temps ou de mode

« valiera más solo que mal acompañado » (La Celestina, p. 136) ← « Más vale solo que mal acompañado »
(il vaudrait mieux seul que mal accompagné) *(Mieux vaut seul que mal accompagné)*

(Bergua)

« crié cuervo que me saçasse el ojo » (La Celestina, p. 289) ← « Cría el cuervo, y saçarte ha el ojo » (Correas) ;
(j'ai nourri un corbeau pour qu'il me crève l'œil) *(Nourris un corbeau et il te crèvera l'œil ;*

« Cría cuervos y te saçarán los ojos » (Bergua)
Nourris des corbeaux et ils te crèveront les yeux)

- Perte de la structure du proverbe

« dixo mal e oyó peor » (El Zifar, p. 269) ← « Quien mal dice, peor oye » (Correas)
(il a dit du mal et a entendu pire) *(Qui dit du mal, entend pire)*

« ese te quiere bien, que te hace llorar » (El Quijote, p. 250) ← « Quien bien te quiere te hará llorar » (Bergua &
(celui-là t'aime bien, car il te fait pleurer) *(Qui t'aime bien te fera pleurer = Qui aime bien*

Castillo)
châtie bien)

Il convient, avant de poursuivre, d'apporter quelques précisions :

- Ni les proverbes modifiés ni les formes proverbiales ne sont attestés dans des recueils.
- Les formes proverbiales n'altèrent ni la structure ni la prosodie de l'énoncé ; les changements qu'elles présentent sont minimes et elles peuvent devenir des proverbes. Citons : « en el servicio del **criado** está el galardón del señor » (La Celestina, p. 133) // En el servicio del **servidor**, está el galardón del señor (Correas).
- Dans le cas des proverbes modifiés, les transformations effectuées peuvent nuire au rythme, à la structure syntaxique et temporelle d'une séquence, lui ôtant, de ce fait, des caractéristiques essentielles comme le montrent les exemples précédents ; de plus, un proverbe modifié, faute de propriétés nécessaires, ne peut engendrer un nouveau proverbe.

Pourquoi de tels changements ont-ils été opérés ? Nous pourrions avancer comme première hypothèse, en ce qui concerne la perte de la rime interne et / ou de la structure binaire, une infidélité de la mémoire. Nous avons déjà envisagé cette possibilité lorsque nous sommes penchée sur les raisons de l'existence de certaines formes proverbiales¹¹⁴. Bien que ces proverbes modifiés apparaissent au sein de notre corpus, c'est-à-dire par écrit, il ne faudrait pas perdre de vue que leur origine et leur transmission étaient avant tout orales. Il serait possible que l'on ait voulu reproduire des proverbes entendus ou peut-être, bien que plus hypothétiquement, lus dont on n'avait qu'un souvenir confus. Le contenu, le lieu commun porté par l'énoncé a été conservé mais la forme a été victime de modifications affectant rythme et prosodie et dénaturant de ce fait le proverbe ; citons, par exemple, « Esperar salud en muerte ajena, se condena » qui devient, dans La Celestina, « malo es esperar salud en muerte ajena ». Il serait donc possible de supposer que, pour l'auteur, le sens était alors l'élément essentiel : on utilisait la sagesse populaire sans se soucier du caractère figé de la forme.

Une autre hypothèse, peut-être plus plausible, pourrait consister en une tendance à adapter la séquence proverbiale à la situation. Ce phénomène apparaît notamment dans le cas des proverbes modifiés où s'est produit un changement de mode ou de temps (impliquant une menace pour le caractère atemporel des « refranes ») afin de faciliter l'insertion au discours. En effet, les verbes des séquences ayant subi de telles modifications étaient initialement conjugués au présent de l'indicatif : « Quien mal dice, peor oye » est devenu « dixo mal e oyó peor » (El Zifar, p. 269). Le présent a valeur de généralité : on cherche à exclure toute temporalité. L'auteur, en modifiant les temps des verbes, est allé à l'encontre de la condition d'incommutabilité inhérente aux structures, comme les proverbes, que l'on peut qualifier de

¹¹⁴ Cf. p. 58 et suivantes.

figées. On peut supposer que, s'il a enfreint cette condition fondamentale, c'est pour favoriser l'insertion du proverbe dans un contexte particulier en faisant en sorte que le temps des verbes des énoncés proverbiaux soit en conformité avec les temps utilisés dans le texte. Il a pu avoir pour objectif de rendre le discours plus fluide, plus naturel puisque non figé.

Peut-être même a-t-il voulu réduire l'atemporalité des proverbes afin de s'attribuer leur message ; en d'autres termes peut-être a-t-il tenté de s'approprier ou a-t-il fait en sorte que ses personnages s'approprient une sagesse collective en rejetant le « ON-voix »¹¹⁵ ou « ON-locuteur »¹¹⁶, ce qui composerait une troisième hypothèse : le rejet de la polyphonie. Une telle supposition pourrait se voir consolidée par une séquence du type : « *crié cuervo que me saçasse el ojo* » (*La Celestina*, p. 289) qui modifie le proverbe « *Cría el cuervo, y saçarte ha el ojo* » que l'on rencontre chez Correas. Dans l'énoncé de base, on a recours à un « tú » (« *cría* », « *sacarte ha* ») employé comme sujet de la généralité pour souligner le caractère universel du « *refrán* » ; dans la séquence modifiée, non seulement les temps passent du présent et du futur au passé, mais on passe également d'une deuxième personne du singulier à valeur universelle à un « je » fortement individuel. Or, comme l'ont souligné Jacqueline et Bernard Cerquiglini dans *L'écriture proverbiale*, « le proverbe inséré est bien une parole autre, cristallisée, et prononcée ailleurs, sinon autrement ». Il n'y a pas coïncidence entre le créateur du proverbe et son énonciateur. Celui qui énonce un proverbe n'est pas l'énonciateur du principe qui lui est rattaché. Il prend simplement la responsabilité de déclarer ce principe applicable hic et nunc. Rejeter la généralité propre aux énoncés proverbiaux en leur ôtant leur valeur atemporelle et / ou générale pourrait donc revenir à vouloir s'en attribuer la création ou simplement à présentifier une valeur universelle. Des observations similaires peuvent être faites quant aux proverbes modifiés présentant une perte de leur structure. Par exemple, dans « *dixo mal e oyó peor* » (*El Zifar*, p. 269) < *Quien mal dice, peor oye* (Correas), la forme introductrice typique – « *quien* » – dans la séquence originale confère une universalité à l'énoncé, universalité qui est absente du proverbe modifié. Là aussi, on rejette toute notion de généralité pour traiter du particulier. Le proverbe ne semble plus avoir une portée universelle mais individuelle, ce qui est opposé à sa nature profonde.

¹¹⁵ LIGATTO Dolores, *Etude pragmatique-discursive du désaccord dans des corpus enregistrés à Buenos Aires*, Thèse sous la direction de Denise FRANÇOIS-GEIGER, Paris V, 1990.

Dans le ON-voix, la valeur de ON comme « signifié susceptible de renvoyer déictiquement à n'importe quel ensemble d'individus parlants de manière parfaitement indéterminée » est empruntée à Alain BERRENDONNER dans *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Les Editions de Minuit, Collection Propositions, 1981.

¹¹⁶ Anscombe J.-C., *La parole proverbiale...*, op. cit.

Mémoire infidèle, désir de fluidité ou refus de la polyphonie ? Peut-être les trois. Nous ne pouvons rien affirmer avec certitude mais il nous semble que ces trois hypothèses appartiennent au domaine des possibles.

Les proverbes modifiés semblent, à première vue, remettre en cause la condition d'incommutabilité propre à toute structure figée et nous amènent à nous interroger une nouvelle fois sur la nature du figement formel des énoncés proverbiaux. La différence avec les proverbes tronqués réside dans le fait que la partie de l'énoncé présentée induisait la seconde ; ici l'énoncé n'apparaît pas sous une forme incomplète, mais modifiée. Si les transformations opérées sont le fruit d'un souvenir douteux, nous ne pouvons affirmer que l'auteur estimait que le lecteur, ou l'auditeur, était à même de reconstituer la séquence d'origine même s'il s'en avérait effectivement capable. Si nous retenons la seconde hypothèse, à savoir la volonté de mise en conformité avec le discours dans lequel les proverbes s'insèrent, on pourrait envisager que tout lecteur / auditeur de l'époque, plongé dans le même bain sociolectal que l'auteur, aurait immédiatement relié le proverbe modifié à l'énoncé initial ; dans ce cas, comme dans celui des proverbes tronqués, le non respect du figement de la forme aurait uniquement lieu sur le papier ou dans la bouche des acteurs mais pas dans l'esprit du lecteur / auditeur qui repèrerait instantanément le proverbe d'origine. Il en est de même si nous considérons que les proverbes modifiés ont pour but le rejet du « ON-voix » ou du « ON-locuteur » : les changements dont est victime le proverbe initial n'empêchent pas que celui-ci vienne à l'esprit du lecteur / auditeur quand il lit / entend l'énoncé modifié. Nous nous permettons de telles suppositions dans la mesure où nous n'avons pas rencontré de difficulté particulière pour identifier les proverbes originaux altérés par diverses transformations lors de la lecture des œuvres de notre corpus. Les lecteurs ou auditeurs espagnols de l'époque ne devaient donc éprouver aucun mal à exécuter le même exercice.

Les proverbes, lors de leur incorporation au contexte peuvent être tronqués ou modifiés comme nous venons de le voir, mais ils peuvent également être simplement sous-entendus.

3. Proverbes sous-entendus (67.41 %)

En raison de leur très grand nombre, nous ne pourrions présenter une étude détaillée de chacun d'entre eux. Nous allons nous efforcer d'en exposer une catégorisation afin de tenter de comprendre en quoi consiste ce phénomène. **Par proverbe sous-entendu, nous désignons tout « proverbio / refrán » apparaissant sous une forme qui n'est ni intégrale ni incomplète et auquel il est simplement fait allusion.**

Comment est-il fait allusion à un proverbe ou, autrement dit, comment l'évoque-t-on indirectement ?

- Par une expansion du proverbe initial : nous passons d'un énoncé à deux énoncés.

« el rey es como la vid que se traba a los árboles que falla más cerca de sí » + « el fuego más aina quema lo que
(le roi est comme la vigne qui s'attache aux arbres les plus proches + le feu brûle plus vite ce qui est proche de

falla cerca de sí » (El Zifar, p. 249 et 250, dans deux paragraphes différents) ← « El rey es como el fuego, que al
lui) (Le roi est comme le feu, qui

que está más cerca más le calienta y quema » (Correas, Bergua).
réchauffe et brûle d'avantage celui qui est le plus proche de lui)

Le proverbe compare deux réalités, le roi et le feu, en soulignant leur point commun, à savoir qu'ils commencent toujours par agir sur ce qui se trouve le plus près d'eux. L'auteur du Zifar va décomposer le contenu de cette séquence : il va tout d'abord exposer un énoncé présentant le roi et son comportement par le biais d'une comparaison avec la vigne ; puis il va en proposer un second mettant en scène le feu et son action¹¹⁷. Si nous représentons le roi par R, le feu par F et leur action commune par A nous obtenons les schémas suivants :



¹¹⁷ Une analogie, c'est-à-dire une similitude de structures dont la forme serait, aux dires de Perelman, « A est à B ce que C est à D », est mise en place dans cet exemple : l'action du roi sur son entourage proche est analogue à celle du feu sur son environnement immédiat. PERELMAN Chaim & OLBRECHTS-TYTECA Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 1970, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1976.

Bien que cette occurrence présentant une expansion du proverbe d'origine « par dédoublement » (phénomène consistant à le transformer en deux énoncés complémentaires) soit la seule de notre corpus, elle mérite notre attention en tant que moyen possible d'évoquer un proverbe. Le phénomène inverse peut également conduire à l'apparition de proverbes sous-entendus.

- Par une condensation du proverbe initial : l'énoncé d'origine est réduit à quelques termes clefs.

« *mal para el cántaro* » (El Quijote, p. 251) ← « Tantas veces va el cántaro al la fuente, que quiebra el asa o la
(ça va aller mal pour la cruche) (Tant va la cruche à l'eau qu'elle brise son anse ou son front) =

fuente » (Correas)

(Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse)

Le terme « cántaro », associé à l'adverbe « mal », faisant référence à une finalité négative, condense parfaitement le message délivré par le proverbe complet.

- Par un énoncé ne représentant ni une expansion ni une condensation de l'énoncé initial mais s'y référant clairement

- en rejetant la conclusion pouvant être tirée du proverbe

« no quiebra la sogá por lo más delgado » (La Celestina, p. 165) ← « Siempre quiebra la sogá por lo más
(que la corde ne se rompe pas là où elle est la plus fine) (La corde se rompt toujours là où elle est la

delgado » (Correas & Bergua)

plus fine)

- via des termes clefs

« que no se hiziesse santo a tal perra vieja como yo » (La Celestina, p. 142) ← « Al perro viejo no tus tus »
(qu'il ne fasse pas le saint à une vieille chienne comme moi) (Au vieux chien, pas

(Bergua)

d'entourloupe)

On retrouve le substantif « perro », au féminin ici, associé à l'adjectif « viejo » ; la présence d'une interdiction – « que no se hiziesse santo » – rappelle par ailleurs la conclusion qu'il

est possible d'inférer du proverbe: « il ne faut pas essayer de tromper une personne expérimentée ».

« ha de ser de mucha honra y de mucho provecho » (El Quijote, p. 387) ← « Honra y provecho no caben en un
(il doit être source de beaucoup d'honneur et de beaucoup de profit) (Honneur et profit ne logent pas dans
saco » (Correas & Bergua)
le même sac)

La proximité de « honra » et de « provecho » au sein de cet énoncé est une allusion claire au proverbe débutant par ces deux termes coordonnés¹¹⁸.

- Par un syntagme contenant un ou des mots clefs mais ne représentant pas une condensation de l'énoncé initial

- Syntagme nominal

« a esse tal dos alevosos » (La Celestina, p. 143) ← « A un traidor, dos alevosos » (Correas)¹¹⁹
(deux félons pour celui-là) (Pour un traître, deux félons)

- Syntagme verbal

« un dolor saçó otro » (La Celestina, p. 336) ← « Un clavo saca otro clavo » (Bergua)
(une douleur en ôte une autre) (Un clou ôte un autre clou)

- Par le biais d'un prénom typique de la matière proverbiale

Le fait d'utiliser des prénoms apparaissant dans des proverbes connus permet à l'auteur d'attribuer à ses personnages les caractéristiques qui y sont attachées ou leur inverse, s'il veut ironiser¹²⁰ :

- « *Sancho* » (El Quijote, p. 125) ← « Al buen callar llaman Sancho, al bueno, bueno, Sancho Martínez »
(Celui qui sait se taire on l'appelle Sancho, le bon, bon Sancho

(Correas, Bergua)
Martínez)

¹¹⁸ Nous pouvons remarquer ici l'ironie qui émane de l'allusion puisque le proverbe indique justement que les termes « honneur » et « profit » ne sont pas compatibles... Nous reviendrons sur l'emploi ironique des proverbes dans notre troisième partie.

¹¹⁹ Citons également « una olla de algo más vaca que carnero » (El Quijote, p. 69) ← « Vaca y carnero, comer de caballero » (Correas, Bergua).

¹²⁰ Ces deux exemples feront l'objet d'un développement détaillé pp. 243-244.

- « Aldonza Lorenzo » (El Quijote, p. 78) ← « A falta de moza, buena es Aldonza » (Correas)
(*A défaut de jeune fille, Aldonza fait l'affaire*)

En ce qui concerne les proverbes auxquels il est fait référence par le biais de phrases, un problème conséquent se pose : les séquences existaient-elles déjà sous la forme qu'elles recouvrent dans les recueils ? La Celestina (1499) et le Quijote (1604) ayant précédé la parution du Vocabulario de refranes de Correas (1627), nous pouvons supposer que les séquences répertoriées par le compilateur connaissaient déjà une certaine notoriété, ce qui implique que les proverbes recensés par Correas existaient très probablement sous la même forme à l'époque de Cervantès et de Rojas. Le problème s'amplifie pour ce qui est du Zifar qui date de 1300-1305. Nous ne possédons pas de recueils de cette époque ou immédiatement postérieurs. Nous ne pouvons donc certifier qu'il y ait, dans le Zifar, des proverbes sous-entendus. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que telle ou telle idée présente dans telle phrase du Zifar rappelle un proverbe attesté sous telle forme dans un recueil trois cents ans plus tard¹²¹.

Nous pouvons toutefois parler avec certitude de proverbes sous-entendus pour les énoncés relevés dans La Celestina et le Quijote. Nos conclusions sont les mêmes que celles auxquelles nous avons abouti pour les proverbes tronqués : certains énoncés proverbiaux connaissent une notoriété telle que l'auteur, en glosant (phrases) ou en en rappelant quelques mots (syntagme ou substantif), ne mettait pas en danger l'intelligibilité de son texte ; il savait que ses lecteurs / auditeurs reliaient sans difficulté la glose ou les mots clefs aux séquences auxquelles ils faisaient allusion. Il n'y a pas de remise en cause du figement dans le cadre des proverbes sous-entendus dans la mesure où on ne les a pas tronqués ou modifiés lors de leur incorporation au discours ; le fait de se référer à un proverbe en utilisant des termes clefs permettant son identification tendrait plutôt, selon nous, à souligner l'importance de son figement ou semi figement (car toujours en proie à la mémoire infidèle de l'homme et aux modernisations lexicales et syntaxiques) puisqu'une simple allusion à son propos ou à un terme pivot ferait instantanément naître l'énoncé intégral dans l'esprit du lecteur / auditeur. « Mal para el cántaro », par le biais de « cántaro », terme clef, et de « mal » qui implique une finalité négative, renvoie manifestement à « Tantas veces va el cántaro a la fuente que quiebra el asa o la fuente » (Correas).

¹²¹ Une remarque similaire pourrait être avancée concernant les proverbes modifiés du Zifar bien que dans une mesure moindre : les équivalences sémantiques et les correspondances syntaxiques et / ou lexicales alliées à la perte de la prosodie et / ou de la structure binaire témoigneraient selon nous de l'existence d'un proverbe servant de modèle.

Toutes les transformations dont peuvent faire l'objet les proverbes lors de leur incorporation au discours semblent, dans un premier temps, remettre en cause un figement déjà malmené par des souvenirs douteux et le phénomène du rajeunissement linguistique. Cependant, la transgression de certaines des conditions essentielles au figement n'est que superficielle. En effet, si les textes nous montrent des proverbes tronqués ou modifiés, ceux-ci ne cessent de faire référence aux énoncés initiaux. Le non figement formel de ces proverbes lors de leur incorporation au discours souligne paradoxalement, dans un même temps, leur notoriété et donc leur figement dans l'esprit de la communauté. La faible proportion de proverbes tronqués, modifiés ou sous-entendus dans le Zifar, en comparaison avec celle observée au sein des deux autres œuvres de notre corpus, pourrait trouver une explication dans le fait que les énoncés proverbiaux y apparaissant avaient une notoriété insuffisante pour subir de tels phénomènes sans que leur sens en soit affecté. Ce n'est là, bien sûr, qu'une hypothèse.

Nous venons de constater que les proverbes étaient susceptibles de souffrir de modifications lors de leur incorporation au discours écrit. Nous pouvons à présent nous intéresser à la façon dont ils sont présentés lors de leur utilisation : comment introduit-on un énoncé proverbial dans un texte ?

B. Prise en charge¹²² du proverbe lors de son incorporation au discours

Avant toute chose, nous devons nous attarder sur la présence, ou l'absence, de marques graphiques, à savoir les guillemets et / ou les deux-points pouvant précéder la séquence au sein des manuscrits consultés. Le guillemet est « un signe topographique [...] placé au début et à la fin d'une citation, d'un discours direct ou d'un mot que l'on veut mettre en relief »¹²³. Les deux-points ont quant à eux pour fonction « d'insérer en fin de phrase un énoncé indépendant, juxtaposé à ce qui précède »¹²⁴.

Les proverbes sont présentés comme un ensemble de conseils empiriques accumulés au fil du temps par la « sagesse populaire ». Ainsi que nous l'avons déjà signalé, celui qui énonce un proverbe, s'il est bien le locuteur de ce proverbe, n'en est pas l'auteur ; en termes de polyphonie, il n'est pas l'énonciateur du principe qui y est attaché mais endosse la responsabilité de déclarer ce principe applicable *hic et nunc*. La présence de guillemets et / ou des deux-points met l'énoncé en relief par rapport au texte au sein duquel il est intégré : on met en évidence l'apparition d'une voix distincte, une voix atemporelle et collective, le « ON-voix » ou « ON-locuteur » ; en effet, tout énoncé proverbial peut se voir précédé de formules telles que « comme on dit » : « Comme on dit, qui va à la chasse perd sa place », par exemple. Les séquences linguistiques précédant les proverbes dans le discours soulignent bien souvent cet état de fait. Nous parlerons ici de « formules de prise en charge ».

Par formules de prise en charge, nous nous référons aux possibles éléments soulignant l'incorporation du proverbe dans le discours. En effet, dans les trois œuvres de notre corpus, la contextualisation des énoncés proverbiaux peut s'opérer, ou non, par le biais de différents procédés. Un fait remarquable est que les formes proverbiales sont introduites en discours de façon similaire aux proverbes ce qui implique que, pour l'auteur, elles avaient le même statut que les énoncés proverbiaux attestés dans des recueils. Par ailleurs, les formules de prise en charge des proverbes tronqués, incomplets ou sous-entendus ne diffèrent pas de celles des

¹²² GRIZE Jean-Blaise, *De la logique à l'argumentation*, Genève, Librairie Droz, 1982.

¹²³ *Le Trésor de la Langue Française...*, op. cit.

¹²⁴ Id.

proverbes présentés dans leur intégralité, ce qui corrobore l'idée précédemment énoncée selon laquelle la maléabilité de la forme n'est qu'apparente.

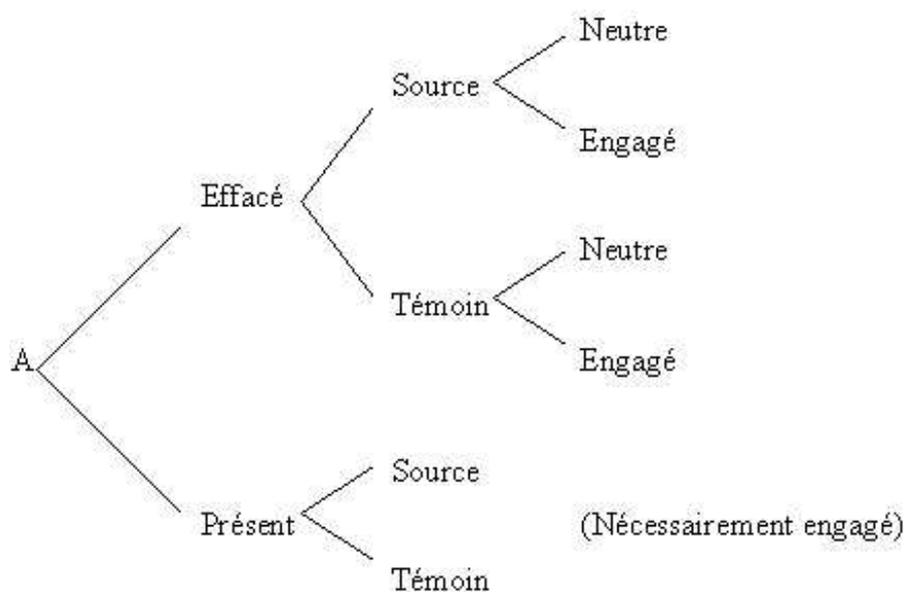
Nous nous sommes efforcée de catégoriser les différents types de prise en charge rencontrés en nous appuyant sur les travaux de Jean-Blaise Grize en logique naturelle¹²⁵ sur la schématisation, c'est-à-dire sur la mise en place d'un micro-univers que l'orateur présente à son auditeur afin d'agir sur lui. L'argumentation serait une schématisation. Cette étude présente donc un intérêt particulier pour notre travail dans la mesure où, comme nous l'avons signalé au cours d'un chapitre antérieur, les mécanismes de l'argumentation joueraient un rôle particulier au sein de la matière proverbiale.

Grize insiste sur le fait que si l'orateur veut que la schématisation employée ait quelque influence sur son auditeur (ou auditoire), il doit disposer de suffisamment de représentations de ce dernier et de la situation au sein de laquelle est émis le discours. Ces représentations n'apparaissent pas dans le discours lui-même, elles ne peuvent qu'être inférées à partir de celui-ci ; ce que le discours donne à voir, ce sont les images que le locuteur (A) se fait de lui-même et de l'auditeur (B). Nous allons tenter de présenter une catégorisation des différentes prises en charge possibles des proverbes de notre corpus à partir de l'image qu'il nous est donnée à voir de A et de B. Nous reprendrons la terminologie de Grize : l'image du locuteur sera notée $im(A)$, celle du destinataire $im(B)$. Le proverbe sera symbolisé par X .

¹²⁵ Rappelons que « La logique naturelle [est] la théorie générale des opérations logico-discursives propres à engendrer une schématisation quelconque ». Grize J.-B., *De la logique...*, op. cit., p. 30.

1. Image du locuteur : im (A)

Voici le schéma proposé par Grize, schéma que nous allons appliquer, nuancer et modifier en fonction des occurrences relevées :



Nous avons rencontré les cas de figure suivants :

a. A effacé

Nous le noterons $\emptyset im (A)$. L'énoncé ne présente aucune marque grammaticale indiquant la présence du locuteur considéré en tant que tel.

- Source : S

Bien qu'absent du discours, le locuteur est la source de l'énoncé considéré.

- Neutre : n

Le locuteur ne marque nullement son point de vue. C'est le cas lorsque

✓ le proverbe est précédé d'un terme le présentant comme tel.

Le locuteur fait alors appel au métadiscursif, à savoir au discours de l'utilisateur sur la langue, pour introduire l'énoncé. Nous noterons la présence de métadiscursif (M), soit la prise en charge $\emptyset im (A) [Sn (M)] X$:

« **el proberbio de** “quien bien sea non lieve” » (El Zifar, p. 78) :
(*Le proverbe “celui qui est bien assis n’a pas de raison de partir”*)

✓ le locuteur se contente de présenter X en tant qu’élément de comparaison.

On opère dans ce cas le rapprochement de deux réalités similaires. Le proverbe joue le rôle du comparant (ce à quoi l’on compare). Nous noterons (C) la présence de comparatif, d’où Øim (A) [Sn (C)] X :

« **Assí como** corderica mansa que mama su madre y la agena » (La Celestina, p. 253)
(*Comme la douce petite agnelle qui tète sa mère et celle des autres*)

La séquence proverbiale fonctionne en quelque sorte comme point de référence : elle est la sagesse à laquelle on se rapporte, un modèle, dans une certaine mesure. C’est donc la *sapientia* du proverbe qui est mise en exergue lorsque l’on recourt à ce type de formule introductrice.

✓ le proverbe est présenté comme étant une généralité limitée à certaines situations.

Nous parlerons d’applicabilité restreinte de l’énoncé, que nous symboliserons (ar), d’où des schémas tels que : Øim (A) [Sn (ar)] X. Notre corpus ne contient qu’une seule locution remplissant pareille fonction ; il s’agit de « a las vegadas »¹²⁶ :

« **a las vegadas** la tardança en el buen propósito enpesçe » (El Zifar, p. 78)
(*il est des fois où le retard nuit à la bonne intention*)

« **a las vegadas** quien tiempo ha e tiempo atiende, e tiempo viene e tiempo pierde » (El Zifar, p. 107)
(*il est des fois où qui a du temps et attend, le temps avance et il perd du temps*)

Ces formules de prise en charge ne remettent nullement en cause l’atemporalité et la généralité inhérentes aux proverbes : bien que la séquence proverbiale ne s’applique qu’à certaines situations, elle est toujours congruente dans ces cas précis.

- **Engagé : e**

Le point de vue du locuteur apparaît. Celui-ci peut appartenir au métadiscursif : Øim (A) [Se (M)] X.

¹²⁶ Cette locution est propre au Zifar. Son absence postérieure est justifiée par une modernisation qui a conduit à l’emploi de « a veces ».

« **Refrán viejo** es : quien menos procura, alcanza más bien » (La Celestina, p. 186)

(*C'est un **vieux proverbe** : qui essaie le moins, obtient le plus*)

Le jugement du locuteur peut également se manifester par le biais de diverses modalités (*M*). Nous employons le terme « modalité » dans le sens où l'entend Grize :

« je regroupe sous le terme de modalités [...] des phénomènes multiples et complexes parmi lesquels on peut signaler les suivants : affirmation marquée, négations diverses, question, injonction ; modalités aléthiques, déontiques, épistémiques, appréciatives ; aspects (accompli / inaccompli) et d'autres que je ne sais pas nommer. »¹²⁷

Dans le corpus analysé, nous avons dénombré cinq principales catégories de modalités :

- Les modalités énonciatives qui sont formées de deux mouvements complémentaires : l'interrogation et l'assertion (positive ou négative).
- Les modalités épistémiques qui ont trait au savoir, à la vérité de ce que l'on énonce.
- Les modalités axiologiques qui permettent d'exprimer des jugements de valeur.
- Les modalités factuelles : il s'agit du vouloir et du devoir appliqués au faire ou au dire.
- Les modalités aléthiques qui expriment l'existence et ses conditions (le possible, le probable...)

Lorsque le locuteur est effacé, source et engagé, peuvent apparaître des :

✓ modalités épistémiques (MEP) : Øim (A) [Se (MEP)] X

On affirme que ce que l'on énonce est vrai, ce qui est en parfaite adéquation avec la nature du proverbe :

« **verdat es que** más de ligero se dicen las cosas que non se fazen » (El Zifar, p. 90)

(*il est vrai qu'on dit plus facilement les choses qu'on ne les fait*)

« **es cosa manifiesta que** no es de estima lo que poco cuesta » (El Quijote, p. 523)

(*il est évident qu'on n'a pas d'estime pour ce qui coûte peu*)

¹²⁷ Grize J.-B., *De la logique...*, op. cit., p. 160.

Outre les modalités proprement épistémiques (MEPé) qui correspondent à des groupes verbaux tels que « il est vrai que », « il est évident que »..., appartiennent également à ce type de modalités celles que nous pouvons qualifier de sociologiques (MEPs) : on se réfère aux caractéristiques sociales, propres à l'ensemble des hommes. Ces modalités conviennent parfaitement à l'introduction d'un proverbe étant donné qu'elles en soulignent le caractère général, commun.

« **es común condición humana que** lo que mucho se desea jamás se piensa ver concluído » (La
(*c'est une propriété commune aux hommes que ce que l'on désire fortement, on pense ne jamais*

Celestina, p. 146)
pouvoir l'obtenir)

✓ modalités axiologiques (MA) : Øim (A) [Se (MA)] X

On peut en rencontrer des sélectives (MAse), qui permettent d'annoncer le résultat d'un choix raisonné.

« **mejor cuadra decir** : « Más vale salto de mata que ruego de hombres buenos » » (El Quijote, p.
(*il convient mieux de dire* : « Mieux vaut sauter par dessus un buisson que supplier avec humilité »)

263)

Ont également été répertoriées des modalités légitimantes (MAI) : on souligne que ce qui suit se justifie, qu'il serait déraisonnable de le désapprouver. C'est une façon de mettre en avant le bien-fondé des proverbes :

« **es grant derecho que** quien al diablo sirve e cree, mal galardón prende » (El Zifar, p. 143)
(*il est bien normal que qui sert et croit le diable reçoive une mauvaise récompense* »)

Enfin, nous avons relevé des modalités moralisatrices (MAm) qui servent à donner des conseils d'ordre moral. Il semble naturel que les énoncés proverbiaux, de par leur nature pédagogique, acceptent ce genre de prise en charge.

« **una de las partes de la prudencia es que** lo que se puede hacer por bien no se haga por mal » (El
(*il est sage de ne pas obtenir par la force ce que l'on peut obtenir de bon gré*)

Quijote, p. 273)

Ces modalités ne font bien souvent que mettre en évidence certaines caractéristiques des proverbes : vérité, généralité, bien fondé.

- **Témoin : T**

Le locuteur, grammaticalement absent en tant que tel, est témoin du discours d'autrui¹²⁸. Non seulement cet autre est nommé mais son action est spécifiée notamment par le biais du verbe « decir » – dire, en français – ou le substantif « la palabra » – la parole. Nous noterons l'emploi de ces termes : DIRE.

- **Neutre : n**

- ✓ Il est fait référence à une parole universelle et indéterminée (U), ce qui donne lieu à des images de prises en charge du type : Øim (A) [Tn (U DIRE)] X. (U) peut apparaître par le biais de :

- ◆ La troisième personne du pluriel qui, en espagnol est l'une des possibles traductions de « on » et qui implique que le locuteur s'exclut de la communauté à laquelle il fait référence.

Cette possibilité rend visible le ON-locuteur¹²⁹. Nous l'appellerons U1 : Øim(A) [Tn(U1 DIRE)] X.

« **dizen**, más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga » (La Celestina, p. 216)
(*on dit mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt*)

« **dizen que** “mal de muchos, gozo es” » (El Zifar, p. 408)
(*on dit que “malheur que beaucoup partagent est plaisir”*)

U1 peut être précédée d'un comparatif (C) : Øim (A) [Tn (C U1 DIRE)] X

« **como dizen**, mala señal es de amor huyr y bolver la cara » (La Celestina, p. 200)
(*comme on dit, c'est signe de désamour que de fuir et de tourner la tête*)

- ◆ La troisième personne du singulier précédée du pronom sujet « se » qui est une autre possibilité de traduire le « on » français. Nous la noterons U2.

¹²⁸ Les formules de prise en charge pouvant être classées dans ce paragraphe mettent clairement en avant la polyphonie du discours. Dans leurs théories de la polyphonie, M. Bakhtine, en littérature, et O. Ducrot, en linguistique, réfutent la thèse selon laquelle à un énoncé correspondrait un seul sujet. Nos occurrences le confirment dans la mesure où le locuteur responsable de l'énonciation rapporte les paroles d'un tiers. Deux sujets au moins sont donc présents (le locuteur et l'auteur du discours rapporté). Rappelons que l'emploi d'un proverbe est inévitablement source de polyphonie puisqu'il est une voix autre, universelle, à laquelle on se réfère.

¹²⁹ Cf. p.137.

Le locuteur peut s'inclure ou non dans la communauté qu'il désigne. Si l'on considère qu'il est inclus, les occurrences correspondant à cette catégorie doivent être placées dans « locuteur présent source » et non plus dans « locuteur effacé témoin ». Les prises en charge où apparaît U2 se caractérisent donc par leur double appartenance à Øim (A) et im (A) suivant l'optique dans laquelle on se place.

« **lo que se dize, que** pequeña causa departe conformes amigos » (La Celestina, p. 214)
(*ce qu'on dit, qu'une petite chose sépare les vrais amis*)

U2 peut également être précédée d'un comparatif : Øim (A) [Tn (C U2 DIRE)] X

« **lo mismo que del amor se dice** : que todas las cosas iguala » (El Quijote, p. 154)
(*la même chose qu'on dit de l'amour : qu'il met tout au même niveau*)

✓ Il est fait référence à une parole illustre (I), ce qui donne lieu à des images de prise en charge du type : Øim (A) [Tn (I DIRE)] X.

« **palabra es de la santa escriptura que** la caridad en sí mesma comienza » (El Zifar, p. 251)
(*ce sont des paroles des Saintes Ecritures que la charité commence avec celle dont on fait montre envers soi-même*)

« **dize Salomón** : “El tu catar sienpre vaya adelante los tus pasos” » (El Zifar, p. 292)
(*Salomon dit : “Que ton regard précède toujours tes pas”*)

Il peut être fait référence au discours d'autrui en tant que résultat d'une expérience et non plus en tant que DIRE. Nous le noterons MONTRE : Øim (A) [Tn (I MONTRE)] X.

« **las leyes de Atenas [...]** **muestran que** es menos yerro no condennar los malhechores que punir los
(*les lois d'Athènes montrent qu'il est moins grave de ne pas condamner les malfaiteurs que de punir*

inocentes » (La Celestina, p. 290)
les innocents)

Le verbe « mostrar » signifie sémantiquement « démontrer, prouver », c'est-à-dire établir d'une façon indéniable la vérité d'une chose ; son emploi apporte donc à l'énoncé une nuance différente : il indique que l'on considère ce qui va suivre comme étant une vérité. Or le propre du proverbe est de se poser comme vrai ; l'utilisation de « mostrar » permet de souligner cet état de fait.

L'origine illustre revendiquée (Saintes Ecritures, personnages bibliques, lois antiques) vient, elle aussi, renforcer le caractère véridique que l'on veut octroyer aux proverbes, phénomène que nous avons d'ailleurs déjà observé avec l'emploi de modalités épistémiques. Ce qui est nouveau ici, c'est que les paroles auxquelles on se réfère sont des voix communément acceptées puisque faisant autorité. Le recours à (I) rappelle donc également la généralité habituellement attribuée aux énoncés proverbiaux¹³⁰.

- ✓ Il est fait référence à la voix d'une communauté restreinte (u) : Øim (A) [Tn (u DIRE)] X.

« **lo que algunos desalmados dicen** : "No pidas de grado lo que puedes tomar por fuerza" » (El
(ce que certains scélérats disent : "Ne demande pas qu'on te donne de bon gré ce que tu peux

Quijote, p. 262)
prendre de force")

Le métadiscursif peut intervenir :

« **el refrán de los niños que dicen** : De lo poco, poco, de lo mucho, nada » (La Celestina, p. 272)
(le proverbe des enfants qui disent : De ce qu'on a un peu, un peu, de ce qu'on a beaucoup, rien)

Ici (u) est complément du nom du terme appartenant au métadiscursif. Nous représenterons cette relation par ε. On obtient la prise en charge Øim (A) [Tn (M ε (u DIRE))] X.

Que le proverbe ne soit le fait que d'une communauté restreinte ne remet pas en cause son caractère général. Le locuteur s'exclut de la communauté où circule le proverbe mais cela ne signifie pas pour autant que la séquence n'est pas le fruit d'une « philosophie » collective aussi particulière soit-elle.

- ✓ Il est fait référence aux acquis de l'expérience humaine grâce à l'association du substantif « *experiencia* » – l'expérience : le temps, les hommes à travers le temps – (Ex) et du verbe « *enseñar* » – montrer, démontrer – (MONTRE).

La prise en charge peut donc se transcrire Øim (A) [Tn (Ex MONTRE)] X.

« **la experiencia ense-** / **que** el que a buen árbol se arri- / buena sombra le cobri- » (El Quijote, p. 59)
(l'expérience montre que celui qui s'abrite sous un bon arbre, une bonne ombre le protège)

¹³⁰ Nous voyons ici à quel point la limite entre proverbe et apophtegme est ténue.

Comme dans le cas de la prise en charge Øim (A) [Tn (I MONTRE)] X, le recours au MONTRE induit que la vérité est une propriété des proverbes. L'utilisation du terme « *experiencia* » joue le même rôle que les paroles illustres : elle contribue à renforcer le caractère général, universel du proverbe pris en charge.

- **Engagé**

- ✓ Il peut être fait référence à (U), ce qui donne lieu à des images de prise en charge du type : Øim (A) [Te (U DIRE)] X. (U) peut, comme précédemment, apparaître par le biais de :

◆ U1 : Øim (A) [Te (U1 DIRE)] X.

Au sein de notre corpus, nous n'avons relevé qu'une occurrence bénéficiant d'une telle prise en charge, agrémentée d'une modalité axiologique légitimante : Øim (A) [Te (U1 DIRE MAI)] X.

« **No embalde dizen** : cargado de hierro, cargado de miedo » (La Celestina, p. 265)

(*Ce n'est pas pour rien qu'on dit : chargé de fer, chargé de peur*)

◆ U2 : Øim (A) [Te (U2 DIRE)] X.

Dans ce cas, le caractère universel du proverbe est renforcé par un adverbe de généralité ou un verbe itératif : « *soler* » (avoir coutume de) ; nous nommerons cette modalité « itérative ». Elle appartient à la catégorie des modalités épistémiques dans la mesure où elle exprime la répétition d'une expérience. Nous la noterons (MEPit) : Øim (A) [Te (U2 DIRE MEPit)] X

« **lo que comúnmente se dice**, que debajo de mi manto, al rey mato » (El Quijote, p. 51)

(*ce qu'on dit habituellement, que sous mon manteau, je tue le roi*)

« **se suele decir** : “ tras la cruz está el diablo ” » (El Quijote, p. 113)

(*on a coutume de dire : “ derrière la croix se trouve le diable ”*)

Ce genre de prise en charge peut débiter par un comparatif qui donne lieu à des énoncés tels que Øim (A) [Te (C U2 DIRE MEPit)] X

« **como suele decirse que** un mal llama a otro » (El Quijote, p. 357)

(*comme on a l'habitude de dire qu'un malheur en appelle un autre*)

Peuvent aussi être utilisées des modalités axiologiques légitimantes, auquel cas on a Øim (A) [Te (U2 DIRE MAI)] X :

« **No embalde se dize que** vale más un día del hombre discreto que toda la vida del necio » (La Celestina, p. 307)
(*Ce n'est pas pour rien qu'on dit qu'une journée de l'homme intelligent vaut plus que toute la vie de l'idiot*)

Celestina, p. 307)

l'idiot)

- ✓ Il peut être fait référence à l'absence de connaissances (SAVOIR) d'autrui, qui est condamnée par l'intermédiaire d'une modalité axiologique « dépréciative » (MAd).

Une modalité axiologique dépréciative est employée afin de rabaisser, de dénigrer.

Dans l'occurrence qui nous intéresse, l'autre est représenté par « el que » – celui qui –, sujet indéfini et général¹³¹ que l'on rencontre fréquemment en début de proverbe. Nous désignerons ce troisième type de sujet de la généralité par U3. L'action attribuée à U3, ici SAVOIR, est niée selon une modalité énonciative (ME), ici négative (ME_n). Nous obtenons donc Øim (A) [Te (MAd U3 SAVOIR ME_n)] X :

« **nesçio es el que non sabe que** la voluntad es enemiga del seso » (El Zifar, p. 262)
(*est idiot celui qui ne sait pas que les sentiments sont ennemis du bon sens*)

Par le biais de (MAd), le locuteur s'insurge contre la méconnaissance de U3 quant à la sagesse populaire. Il met du même coup en évidence l'universalité et la véracité habituellement attribuées au message délivré par le proverbe.

b. A présent : im(A)

Le locuteur apparaît grammaticalement en tant qu'émetteur du discours introduisant le proverbe. En d'autres termes, les verbes et/ou les pronoms présents dans la prise en charge sont à la première personne du singulier. La présence de l'image du locuteur indique un point de vue subjectif et donc nécessairement engagé. A peut être

- **Source : S**

- ✓ Il peut être fait référence aux connaissances de A, auquel cas on observe im (A) [S SAVOIR)] X

« **Yo conozco [...] que** todo lo hermoso es amable » (El Quijote, p. 186)

¹³¹ Le caractère universel que l'on peut donner à cette construction a pour origine la présence de l'article généralisant « el ».

(Je sais que tout ce qui est beau est susceptible d'être aimé)

- ✓ Il peut être fait référence à la faculté d'observation de A moyennant le recours aux verbes « ver » ou « mirar », utilisés dans le sens de « observer », « voir » ; on aura alors im (A) [S OBSERVE] X

Dans l'occurrence qui nous intéresse, un adverbe indiquant une atemporalité (atp) – l'atemporalité étant le propre des proverbes – est associé à l'action du locuteur, d'où im (A) [S OBSERVE atp] X :

« **Siempre lo vi que** por fuyr hombre de un peligro, cae en otro mayor » (*La Celestina*, p. 108)
(J'ai toujours observé que pour fuir un danger, on tombe sur un autre bien plus grand)

Ces formules de prise en charge présentent ce qui va suivre comme une parole générale, connue et n'étant donc pas une création du locuteur. Elles introduisent parfaitement les proverbes, qui possèdent, nous l'avons vu, les caractéristiques précitées et ne peuvent servir à exprimer un jugement individuel.

Or, les œuvres de notre corpus contiennent aussi des cas polémiques :

- ✓ Il est fait référence aux paroles de A, que nous noterons im (A) [S DIRE] X :
« **digo que** es sabio el que teme su enemigo » (*El Zifar*, p. 156)
(je dis que celui qui craint son ennemi est sage)

« **Digo**, señor, **que** nunca yerro vino desacompañado » (*La Celestina*, p. 134)
(Je dis, seigneur, qu'une erreur n'est jamais venue seule)

Le locuteur énonce un avis qu'il semble présenter comme personnel. L'emploi de « digo que » – *je dis que*, en français – comme formule de prise en charge peut poser un problème si nous donnons à ce verbe le sens de « croire, penser » : conjugué à la première personne du singulier, il impliquerait nécessairement un jugement personnel et serait, de ce fait, en contradiction avec la nature même du proverbe qui se veut parole collective. Examinons, dans un cotexte un peu plus vaste, les énoncés extraits de notre corpus :

« “ ¿ E qué enemigo eres tú – dixo el fijo del rey – para nos acometer ? ” “ Non digo yo por
(Et quel ennemi es-tu – dit le fils du roi – pour nous attaquer ? Moi je ne dis pas cela pour

mí – dixo el cavallero – mas digo que es sabio el que teme su enemigo [...] ”»
moi – dit le chevalier – mais je dis que celui qui craint son ennemi est sage)

« CALISTO. ¿ Qué dizes ?

(Que dis-tu ?

PÁRMENO. *Digo*, señor, **que** nunca yerro vino desacompañado [...] »

Je dis, seigneur, qu'une erreur n'est jamais venue seule)

Le locuteur ne fait ici, selon nous, que renvoyer à son propre acte de langage sans prétendre émettre un jugement personnel, auquel cas cette formule de prise en charge n'empêcherait pas la présence d'un énoncé porteur d'un jugement préalablement établi par une communauté anonyme. Il ne s'agit que d'une hypothèse mais elle semble fournir une explication à l'utilisation de « digo que » en tant qu'annonce d'un proverbe en discours.

✓ Il est fait référence aux croyances de A, soit im (A) [S CROIRE] X

« **Parésceme**, Sancho, **que** no hay refrán que no sea verdadero » (El Quijote, p. 252)

(Il me semble, Sancho, qu'il n'est pas de proverbe qui ne soit vrai)

« Me parece que » signifie « il me semble, je crois, j'ai l'impression que », en français. La locution verbale « parecerle a alguien » met donc l'accent sur le jugement individuel du sujet. Il n'y a plus ici de possible renvoi à l'acte de langage de l'énonciateur : « **Parésceme**, Sancho, **que** no hay refrán que no sea verdadero » ne fait que souligner que « no hay refrán que no sea verdadero » est un avis personnel de don Quijote. Comment expliquer cette possibilité ? Une solution s'offre à nous si nous supposons que cette séquence est une création de Cervantès¹³². Si nous partons de l'hypothèse selon laquelle Cervantès est l'auteur original de ce proverbe attesté dans le Vocabulario de refranes de Correas et, par conséquent, Don Quijote son premier énonciateur, l'introduction en discours par le biais de « me parece que... » s'avère plausible : la notoriété de la séquence étant moindre, elle n'a pas encore, à ce moment là, le statut de proverbe ; autrement dit, elle n'est pas encore devenue une parole générale, collective, anonyme. Elle n'est qu'un jugement personnel qui, après avoir été maintes fois répété, verra son origine individuelle tomber dans l'oubli pour devenir le fruit de la sagesse populaire.

En revanche, si ce proverbe était déjà considéré comme tel à l'époque de Cervantès, nous pourrions envisager que cet emploi répond en réalité à une stratégie consistant à tourner en dérision la matière proverbiale. Le personnage de don Quijote souffre d'une douce folie née de la lecture excessive des romans de chevalerie. L'affirmation selon laquelle tous les

¹³² Rappelons que Correas a conçu son *Vocabulario de refranes* en alliant recherche sur le terrain et étude de la matière littéraire et a lui-même déclaré avoir puisé certains énoncés dans La Celestina et dans le Quijote.

proverbes sont vrais est déjà simpliste si l'on considère que de tout temps ont coexisté des proverbes et leurs contraires. Dans la bouche du Chevalier à la Triste Figure, cette affirmation semble d'autant plus grotesque. En présentant ce proverbe comme un jugement individuel de don Quijote, Cervantès a peut-être voulu montrer à quel point il serait absurde de croire que ce que disent les proverbes est systématiquement vrai, même s'ils se présentent comme porteurs de vérité. Il pourrait s'agir d'une critique de ceux qui confondent réalité et sagesse populaire, avec, en toile de fond, la critique principale visant ceux qui ne distinguent plus la fiction de la réalité.

Quoi qu'il en soit, la présentation même du proverbe, sans guillemets, est ambiguë si l'on considère que dans le cotexte immédiat de cette séquence se trouve un autre proverbe présenté comme tel et entouré de signes graphiques :

« **Parésceme**, Sancho, **que no hay refrán que no sea verdadero**, porque todos son sentencias sacadas de la mesma experiencia, madre de las ciencias todas, especialmente aquel que dice : « *Donde una puerta se cierra, otra se abre* ».

La différence de traitement des deux énoncés est évidente. Que « no hay refrán que no sea verdadero » soit une forme proverbiale ou un proverbe reconnu, Cervantès a avant tout voulu présenter cette construction comme étant du fait de son personnage, dans un objectif ironique¹³³ ou non.

- **Témoin : T**

Nous avons recensé deux possibilités :

- ✓ Le locuteur a entendu dire (par « on », donc par U, sous-entendu) certaines choses (ici le proverbe). Les prises en charge correspondent alors à im (A) [T (U DIRE)] X :

« **he yo oído decir** [...] **que** quien canta, sus males espanta » (El Quijote, p. 267)
(*j'ai entendu dire que qui chante, effraie ses malheurs*)

¹³³ Nous nous attarderons sur l'utilisation des proverbes à une fin ironique dans une troisième partie.

- ✓ Le locuteur refuse que U1 lui applique un proverbe ; c'est un refus de DIRE DE A :

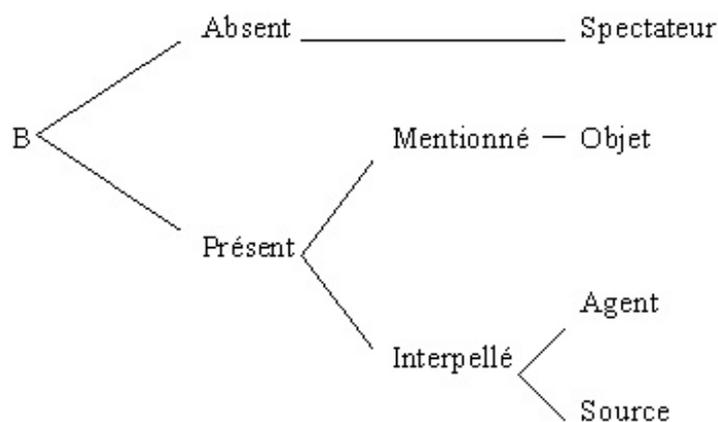
« **No digan por mí** « a muertos y a ydos » » (La Celestina, p. 334)

(*Qu'on ne dise pas de moi « aux morts et à ceux qui sont partis (peu d'amis) »*)

A se présente comme étant non pas le destinataire du DIRE que l'on aurait noté (DIRE → A) mais le personnage « dont il est dit que » (DIRE DE A). La prise en charge étudiée comporte une modalité factuelle (*MF*) particulière : l'injonction (*Mfi*) à laquelle s'ajoute une modalité énonciative négative que nous marquerons (*ME_n*). On obtient donc : im(A) [Te (U1 *MFiEn* DIRE DE A)] X.

2. Image de l'auditeur : im (B)

Voici le schéma proposé par Grize :



Les cas où (B) n'est que spectateur correspondent à ceux que nous avons développés lorsque nous nous sommes intéressés à l'image de (A) seul. Nous étudierons donc ici les occurrences où **B est Présent : im (B)**.

Dans le cadre de notre corpus, les prises en charge de proverbes donnant une image de B le présentent toujours comme étant **interpellé (I)**.

- Agent : a

- Il est fait référence aux connaissances de B, auquel cas on observe im (B) [Ia SAVOIR] X

« **E sabet que** el mejor tiempo del mundo es del rey justiciero » (El Zifar, p. 276)

(*Et sachez que la meilleure époque au monde est celle du roi justicier*)

« **sepa que** es perder buena vida más trabajo que la misma muerte » (La Celestina, p. 294)

(*sache que perdre une vie agréable coûte plus que la mort elle-même*)

- Il est fait référence aux croyances de B, auquel cas on observe im (B) [Ia CROIRE] X

« **crey que** aquel es pobre, non rico, el que más codicia » (El Zifar, p. 133)

(*crois qu'il est pauvre, non riche, celui qui est le plus envieux*)

A ce CROIRE peut s'ajouter une modalité factuelle déontique (*MFde*) – qui traite de ce qu'il faut faire, des devoirs à accomplir –, ce qui donne im (*B*) [Ia CROIRE *MFde*] X.

« **deves creer que** el aver nunca se pierde » (El Zifar, p. 133)

(tu dois croire que les biens ne se perdent jamais)

- Il est fait référence à la faculté d'observation de B, auquel cas on obtient im (*B*) [Ia OBSERVE] X

« **mira que** nunca los absentes se hallaron justos » (La Celestina, p. 290)

(vois que les absents ont toujours tort)

- Source : s

L'interlocuteur est présenté comme la source des connaissances, du savoir.

- Il est fait référence aux connaissances de B, d'où im (*B*) [Is SAVOIR] X

Ce SAVOIR peut être accompagné de modalités énonciatives (*ME*) visant à renforcer l'affirmation et que nous qualifierons de ce fait d'« affirmatives » (*MEaf*), d'où im (*B*) [Is SAVOIR *MEaf*] X

« **ya sabes [...] que** mudar costumbre es a par de muerte » (La Celestina, p. 301)

(tu sais bien que changer ses habitudes c'est comme mourir)

« **ya sabes cuán** duro es dejar lo usado » (La Celestina, p. 301)

(tu sais bien comme il est difficile d'abandonner ses habitudes)

Dans une occurrence du corpus étudié, viennent s'ajouter deux autres modalités énonciatives, négative et interrogative, que nous noterons (*ME_{nq}*) : im (*B*) [Is SAVOIR *ME_{nq}*] X

« **¿ no sabes que** alivia la pena llorar la causa ? » (La Celestina, p. 132)

(ne sais-tu pas que cela soulage la peine d'en pleurer la cause ?)

- Il est fait référence à la faculté d'observation de B ; on obtient alors im (*B*) [Is OBSERVE *M_{nq}*] X

« **¿ E non vedes que** quando nasce el sol, tan bien escalienta a los malos como a los buenos ? » (El

(Et ne vois-tu pas que quand le soleil point, il réchauffe aussi bien les méchants que les bons ?)

Zifar, p. 303)

3. Image conjointe de A et B : im (A&B)

Il est un cas que Grize n'a pas abordé mais dont nous avons rencontré trois occurrences : il s'agit de formules de prise en charge où apparaissent conjointement le locuteur et son auditeur. Ce phénomène, dans le cadre des œuvres de notre corpus, se produit lorsque

- dans la prise en charge de X, apparaît la première personne du pluriel, auquel cas A et B sont présents et source engagée

« **nuestro refrán castellano** : « Que aunque la traición aplace, el traidor se aborrece » (*El Quijote*, p. 482)
(*notre proverbe castillan* : « Bien que la trahison apaise, on hait le traître »)

482)

L'adjectif possessif « nuestro » vient déterminer le syntagme nominal « refrán castellano » qui appartient au métadiscursif. Le locuteur (A) et l'auditeur (B) de l'énoncé sont présents ; ils en sont, qui plus est, la source engagée de par l'emploi de « nuestro ». Le NOUS coïncide avec l'union du JE et du TU. Il nous semble toutefois que « nuestro » représente ici plus que JE + TU. En effet, il s'applique aux auditeurs du captif qui fait le récit de sa vie (Chapitre XXXIX) ; il s'agirait donc d'un JE + VOUS. Il pourrait même concerner l'ensemble des habitants de la Castille, voire le peuple espagnol – que nous marquerons Z – auquel cas il signifierait JE + VOUS + les Espagnols¹³⁴.

« Nuestro refrán castellano » peut donc correspondre à im (A&B) [S (M)] X, si NOUS = JE + VOUS, ou à im (A&B&Z) [S (M)] X, si NOUS = JE + VOUS + les Espagnols. On pourrait penser, pour ce qui est de cette seconde possibilité, que le NOUS correspond à un ON, et notamment à celui que nous avons symbolisé par (U2), puisque le locuteur peut, dans le cadre de (U2), être inclus ou non. Ce n'est cependant pas le cas dans la mesure où, dans (U2), aucune image de l'auditeur n'est clairement présente. (U2) diffère donc bien de (A&B&Z).

¹³⁴ Notons à ce propos qu'initialement, en espagnol, cohabitaient deux pronoms sujet : « nos » et « nosotros ». Le premier était inclusif (moi et les autres) alors que le second était exclusif (plusieurs « moi » qui s'opposent aux autres). Alvar M. et Pottier B., *Morfología histórica del español...*, op. cit.

- dans la prise en charge de X, A apparaît en tant que locuteur présent source et B en tant qu’auditeur destinataire de l’énoncé

Dans l’occurrence qui nous préoccupe, l’auditeur (B) est présent en tant que destinataire du savoir de (A), qui est la source de l’énoncé. (A) informe (B) d’un fait (X). Nous noterons cette prise en charge im (A&B) [A S INFORME → B] X :

« **te hago saber, hermano Panza [...], que** no hay memoria a quien el tiempo no acabe, ni dolor que *(je te fais savoir, frère Panza, qu’il n’y a pas de souvenir que le temps n’efface, ni de douleur que la*

muerte no le consuma » (El Quijote, p. 195)

mort ne consume)

- dans la prise en charge de X, B est présent en tant qu’auditeur interpellé source et A en tant que locuteur destinataire de l’énoncé (→ A)

Nous obtenons im (A&B) [B Is DIRE → A] X

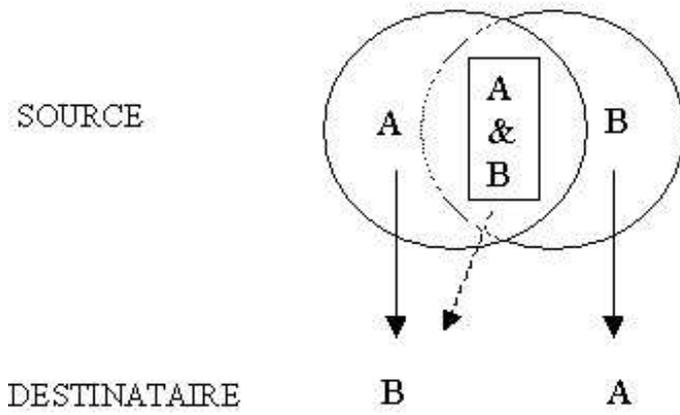
« [...] (**a tal estado) que me digas** : “¡ Buena pro hagan las çapatas !” » (La Celestina, p. 235)

((dans un tel état) que tu pourrais me dire : “ Que les chaussures te soient d’une grande utilité ! ”)

Dans cet exemple, une modalité aléthique particulière (*MAL*), que nous appellerons « virtualisante » (*MAL_v*) – c’est-à-dire indiquant que l’action n’est qu’en puissance, qu’elle est probable – vient compléter le schéma de base. Elle apparaît via l’emploi du subjonctif présent « digas ». La prise en charge étudiée correspond donc à im (A&B) [B Is DIRE (*MAL_v*) → A] X

Voici le schéma que nous pourrions ajouter à ceux de Grize en ce qui concerne le contenu des formules de prise en charge des proverbes dans le corpus étudié :

A et B présents dans la prise en charge du proverbe



Tous les cas de figure que nous avons rencontrés peuvent être résumés sous forme de tableau :

Tableau récapitulatif des formules de prise en charge recensées dans notre corpus
en fonction de l'image du locuteur et/ou de l'auditeur

A	EFFACE	SOURCE	Neutre	Métadiscours			\emptyset Im (A) [Sn (M)]	<i>El proverbio de X</i>
				Comparatif			\emptyset Im (A) [Sn (C)]	<i>Como X</i>
				Applic. Restr.			\emptyset Im (A) [Sn (ar)]	<i>A las vegas X</i>
			Engagé	Métadiscours			\emptyset Im (A) [Se (M)]	<i>Refrán viejo es X</i>
				M épistémique			\emptyset Im (A) [Se (MEPé)]	<i>Verdat es que X</i>
							\emptyset Im (A) [Se (MEPs)]	<i>Es común condición humana que X</i>
				M axiologique			\emptyset Im (A) [Se (MAsé)]	<i>Mejor cuadra decir que X</i>
							\emptyset Im (A) [Se (MAI)]	<i>Es gran derecho que</i>
							\emptyset Im (A) [Se (MAm)]	<i>Una de las partes de la prudencia es que X</i>
		TEMOIN	Neutre		U1	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (U1 DIRE)]	<i>Dizen que X</i>
				Comparatif	U1	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (C U1 DIRE)]	<i>Como dizen X</i>
					U2	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (U2 DIRE)]	<i>Lo que se dize que X</i>
				Comparatif	U2	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (C U2 DIRE)]	<i>Lo mismo que del amor se dize que X</i>
					I	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (I DIRE)]	<i>Dize Salomón : X</i>
					I	MONTRE	\emptyset Im (A) [Tn (I MONTRE)]	<i>Las leyes de Atenas muestran que X</i>
					u	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (u DIRE)]	<i>Lo que algunos desalmados dicen : X</i>
				Métadiscours	u	DIRE	\emptyset Im (A) [Tn (M ε u DIRE)]	<i>El refrán de los niños que dizen : X</i>
					Ex	MONTRE	\emptyset Im (A) [Tn (Ex MONTRE)]	<i>La experiencia ense- / que X</i>
			Engagé	M axiologique	U1	DIRE	\emptyset Im (A) [Te (U1 DIRE MAI)]	<i>No embalde dizen :X</i>

				<i>M</i> épistémique	U2	DIRE	ØIm (A) [Te (U2 DIRE MEPit)]	<i>Se suele decir : X</i>
				Comp + <i>M</i> épis	U2	DIRE	ØIm(A) [Te (C U2 DIRE MEPit)]	<i>Como suele decirse que X</i>
				<i>M</i> axiologique	U2	DIRE	ØIm (A) [Te (U2 DIRE MAI)]	<i>No embalde se dize que X</i>
				<i>M</i> axio + énonc	U3	SAVOIR	ØIm(A)[Te (MA _d U3 SAVOIRMEn)]	<i>Nesçio es el que non sabe que X</i>
	PRESENT	SOURCE			SAVOIR	Im (A) [S SAVOIR]	<i>Yo conozco que X</i>	
			Atemporalité		OBSERVE	Im (A) [S OBSERVE atp]	<i>Siempre lo vi que X</i>	
					DIRE	Im (A) [S DIRE]	<i>Digo que X</i>	
					CROIRE	Im (A) [S CROIRE]	<i>Paréceme que X</i>	
				U2 ¹³⁵	DIRE	Im (A) [Tn (U2 DIRE)]	<i>Lo que se dize que X</i>	
			Comparatif	U2	DIRE	Im (A) [Tn (C U2 DIRE)]	<i>Lo mismo que del amor se dize que X</i>	
			<i>M</i> épistémique	U2	DIRE	Im (A) [Te (U2 DIRE MEPit)]	<i>Se suele decir : X</i>	
			Comp + <i>M</i> épis	U2	DIRE	Im (A) [Te (C U2 DIRE MEPit)]	<i>Como suele decirse que X</i>	
			<i>M</i> axiologique	U2	DIRE	Im (A) [Te (U2 DIRE MAI)]	<i>No embalde se dize que X</i>	
TEMOIN		U	DIRE	Im (A) [T (U DIRE)]	<i>He oído decir que X</i>			
	<i>M</i> fact + énonc	U1	DIRE DE	Im (A) [T (U1 MFiEn DIRE DE A)]	<i>No digan por mí X</i>			
B	PRESENT	INTERPELLE	Agent			SAVOIR	Im (B) [Ia SAVOIR]	<i>Sepa que X</i>
						CROIRE	Im (B) [Ia CROIRE]	<i>Crey que X</i>
				<i>M</i> factuelle		CROIRE	Im (B) [Ia CROIRE MF _{dé}]	<i>Deves creer que X</i>
						OBSERVE	Im (B) [Ia OBSERVE]	<i>Mira que X</i>
			Source	<i>M</i> énonciative		SAVOIR	Im (B) [Is SAVOIR ME _{af}]	<i>Ya sabes que X</i>
				<i>M</i> énonc + énonc		SAVOIR	Im (B) [Is SAVOIR MEnq]	<i>¿ No sabes que X ?</i>
				<i>M</i> énonc + énonc		OBSERVE	Im (B) [Is OBSERVE MEnq]	<i>¿ E non vedes que X ?</i>

¹³⁵ Si nous considérons que A est inclus dans le pronom réfléchi « se », ces prises en charge doivent se trouver à cet emplacement. Toutefois, leur présence dans A effacé témoin nous a semblé mieux convenir aux occurrences rencontrées : A se réfère à une parole générale plus qu'il ne souligne sa participation à cette dite parole. Afin de rendre visible cette préférence nous avons transcrit les cas rentrant dans A présent source en police plus petite.

A & B	PRESENTS	SOURCES		Métadiscours		Im (A&B) [S (M)]	<i>Nuestro refrán castellano : X</i>
		A SOURCE			INFORME →B	Im (A&B) [A S INFORME →B]	<i>Te hago saber que X</i>
		B INTERPELLE	Source	M aléthique	DIRE →A	Im (A&B) [B Is DIRE (MALv) →A]	<i>(a tal estado) que me digas : X</i>

Rappel des sigles employés :

A : locuteur

B : orateur

Øim : image effacée

Im : image présente

S ou s : source

T : témoin

I : interpellé

n : neutre

e : engagé

a : agent

M : métadiscours

C : comparatif

ar : applicabilité restreinte

atp : atemporalité

MEP : modalités épistémiques :

- *MEPé* : modalité proprement épistémique

- *MEPs* : modalité sociologique

- *MEPit* : modalité itérative

MA : modalités axiologiques :

- *MAsé* : modalité sélective

- *MAI* : modalité légitimante

- *MAm* : modalité moralisatrice

- *MAd* : modalité dépréciative

MF : modalités factuelles :

- *MFdé* : modalité déontique

- *MFi* : injonction

MAL : modalités aléthiques :

- *MALv* : modalité virtualisante

ME : modalités énonciatives :

- *ME_n* : modalité négative

- *ME_{af}* : modalité affirmative

- *ME_q* : modalité interrogative

U1 : parole générale, 3^{ème} pers. pluriel

U2 : parole générale, se + 3^{ème} pers. sing.

U3 : parole générale, pronom relatif

u : voix d'une communauté restreinte

Ex : expérience humaine

I : parole illustre

ε : marque un complément du nom

Les formules de prise en charge des proverbes lors de l'incorporation au discours sont donc très variées et mettent souvent en évidence les caractéristiques inhérentes à la matière proverbiale : généralité, universalité, vérité, bien fondé, atemporalité, que ce soit au moyen de références à (U), (I), (Ex), de modalités ou de verbes impliquant l'existence préalable et reconnue de la sagesse énoncée par les proverbes. Il arrive cependant fréquemment qu'aucune formule de ce type ne précède la séquence ainsi qu'en atteste le tableau ci-dessous :

	Avec formule de prise en charge	Sans formule de prise en charge
<u>El Zifar</u>	45.12 %	54.88 %
<u>La Celestina</u>	21.88 %	68.12 %
<u>El Quijote</u>	42.67 %	57.33 %
MOYENNE	36.56 %	63.44 %

Pourquoi ce recours à des formules introductrices lors de l'incorporation de l'énoncé proverbial au discours ? Selon Charlotte Schapira¹³⁶, l'absence de forme introduisant l'énoncé en discours indiquerait une forte proverbialisation alors que l'introduction de l'énoncé en discours par une formule du type « comme le dit le proverbe » tendrait à indiquer une notoriété moindre de l'énoncé : « les modalités d'insertion de l'énoncé dans le discours libre constituent un test du degré de proverbialisation d'un énoncé ». Il nous semble cependant que la présence d'une prise en charge ne sert bien souvent pas à signaler à qui l'ignorerait qu'un énoncé est un proverbe mais à mettre en évidence sa fonction de modèle communément admis. Un proverbe étant considéré comme le fruit de la sagesse populaire, il a souvent valeur de norme irréfutable. Utiliser un proverbe, c'est, en quelque sorte, énoncer une vérité atemporelle et générale, ce qui rend difficile tout jugement contraire de l'interlocuteur. Lorsqu'un énonciateur annonce qu'il va employer un proverbe, il pourrait avoir comme objectif de placer ses dires au-delà de tout soupçon : il évoque une sagesse ancestrale qu'il est difficile de mettre en doute. A l'époque des trois œuvres de notre corpus, le proverbe était très utilisé, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Il faisait partie des habitudes langagières du peuple. Lorsqu'un proverbe apparaissait dans un discours, même sans formule introductrice, il était immédiatement reconnu comme tel. L'ajout de ces formules de prise en charge semble, de ce fait, avoir pour objectif un pur effet d'emphase et non d'identification : certains énoncés proverbiaux parfaitement connus pouvaient, et peuvent encore aujourd'hui, être précédés

¹³⁶ Schapira C., *Proverbe, proverbialisation...*, op. cit.

d'une prise en charge du type « comme on dit » ; affirmer que cela est dû à une notoriété insuffisante ne nous semble pas une hypothèse défendable. Accoler une prise en charge à la séquence proverbiale reviendrait plutôt à souligner graphiquement l'énoncé de façon à ce qu'il se détache de l'ensemble du texte : on chercherait à mettre en évidence, de façon emphatique, l'apparition d'une nouvelle voix ayant force de loi, celle de la sagesse collective. Par ailleurs, il est un autre cas auquel C. Shapira ne fait pas référence : quand un proverbe est tronqué en discours et suivi de points de suspension, il peut être précédé par une formule introductrice¹³⁷ ; or, sa notoriété est, nous l'avons vu, tout aussi grande, si ce n'est plus, que lorsqu'il apparaît sous sa forme complète : l'auteur ne croit pas nécessaire de citer le proverbe en son entier ; il ne doute pas que le lecteur fera immédiatement le rapprochement avec la forme complète qu'il estime parfaitement connue de tous. Nous persistons donc à penser que l'emploi de formules de prise en charge a une fonction essentiellement emphatique et ne peut servir à évaluer le degré de notoriété d'un énoncé proverbial.

Les formules de prise en charge ne sont pas les seuls éléments utilisés lors de l'incorporation d'un proverbe au discours. Une séquence proverbiale peut en effet fréquemment être précédée en contexte de ce que nous appelons un « connecteur ».

¹³⁷ Citons par exemple « dizen que quien yerra y se enmienda, etc. » (*La Celestina*, p. 198) qui est issu de
(*on dit que* qui commet une erreur et se corrige, etc.)

« Quien yerra y se enmienda, a Dios se encomienda » (Bergua).
(*Qui commet une erreur et se corrige, se recommande à Dieu*)

C. Les connecteurs introduisant le proverbe : des indicateurs de fonction

Rappelons qu'un connecteur est un terme qui permet de lier deux ou plusieurs propositions ou phrases entre elles, pour former des propositions ou des phrases plus complexes. Les marques de connexion sur lesquelles nous travaillons ici sont dites « non logiques » car elles n'ont pas de contrepartie dans les langages formels. Plus précisément, nous nous intéressons aux connecteurs pragmatiques, servant de guide pour l'interprétation des énoncés dans lesquels ils apparaissent.

Notre objectif est de déterminer, au sein de notre corpus, les divers rôles joués par le proverbe¹³⁸ dans le discours à partir des informations données par les connecteurs susceptibles de l'introduire. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle chaque marque de connexion implique des interprétations particulières.

Les marques linguistiques étudiées ne prennent leur sens qu'en discours et véhiculent des instructions inférentielles. Ces instructions portent sur les opérations que l'interprète doit effectuer pour traiter un énoncé en discours. Elles orientent ainsi l'interprète et le guident dans son interprétation. Le recours aux notions d'orientation et de guidage s'appuie, selon Sperber et Wilson, sur le rôle du contexte dans l'interprétation¹³⁹ : le contexte n'est pas, selon eux, une donnée constante. En délivrant des instructions sur les liens entre les énoncés, le connecteur permet une diminution de l'effort de traitement et conduit l'interprète à constituer un contexte dans lequel l'énoncé complet sera pertinent.

Comme le souligne Luscher :

¹³⁸ La distinction proverbes vs formes proverbiales (proverbes en devenir) n'ayant aucune incidence sur les analyses qui vont suivre, il nous semble qu'il n'est plus nécessaire, à présent, d'y recourir. Nous n'abandonnons pas ni ne remettons en cause notre catégorisation mais nous cherchons à gagner en lisibilité. A partir de ce chapitre, nous emploierons le terme « proverbe » de manière générique : comme « énoncé proverbial » et « matière proverbiale », il fera référence à la parole proverbiale en général et désignera donc aussi bien des proverbes attestés que des formes proverbiales. Chacune des séquences employées apparaît par ailleurs dans une classification indiquant sa nature exacte à la fin du présent travail.

¹³⁹ SPERBER Dan et WILSON Deirdre, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.

« L'instruction se présente sous la forme d'une injonction à effectuer une opération de traitement ou, en d'autres termes, une *inférence*. C'est pourquoi, nous parlons d'*instruction inférentielle*. [...] Puisque les instructions inférentielles jouent un rôle dans la constitution du contexte, leur formulation a trait au processus intervenant dans la formation de celui-ci. »¹⁴⁰

Ainsi, à chaque étape du processus d'interprétation correspondra une instruction.

L'ordre dans lequel les instructions apparaissent est primordial : il est nécessaire de respecter la chronologie des interprétations afin de différencier les types d'instructions. Pour chaque emploi, un parcours instructionnel est déterminé. Un connecteur est donc la combinaison de plusieurs instructions organisées selon une procédure. On parle de ce fait de schéma procédural. Ce type de schéma est développé selon deux axes (vertical et horizontal) et ces deux dimensions correspondent à deux facettes des instructions : l'aspect de règle interprétative (axe vertical) et l'aspect de conditions d'emploi (axe horizontal).

Les conditions d'emploi seraient des ensembles de conditions auxquelles doivent satisfaire les termes de la connexion ; les conditions d'interprétations définiraient, quant à elles, les inférences impliquées par la présence du connecteur.

Nous avons répertorié trois grandes classes de connecteurs pragmatiques au sein de notre corpus :

- Ceux présentant le proverbe comme déclencheur de ce qui précède (« ca, porque, que, pues, cuanto más que, por... que, como »).
- Ceux présentant le proverbe comme déclenché par ce qui précède (« por ende, onde/donde, por esto/eso, así, de manera que, en fin »).
- Ceux présentant le proverbe comme étant en désaccord avec ce qui précède ou ce qui suit (« mas, pero, aunque, antes, sino, pues »).

Nous allons étudier chacune de ces catégories en détail afin de distinguer les différentes marques de connexion les composant. Le but de ces analyses contrastives est la mise en place de trois schémas procéduraux représentant les conditions d'emploi et d'interprétation des trois

¹⁴⁰ MOESCHLER Jacques, REBOUL Anne, LUSCHER Jean-Marc & JAYEZ Jacques, *Langage et pertinence. Référence temporelle, anaphore, connecteurs et lexique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, p. 191.

types de connecteurs et permettant de visualiser la fonction du proverbe selon le marqueur utilisé.

Notre approche diffère de celle de Luscher et Moeschler¹⁴¹, dans la mesure où nous ne voulons pas distinguer les divers emplois d'un même connecteur en représentant les cheminements cognitifs qu'ils imposent sous forme de parcours instructionnel mais différencier des marques de connexion appartenant à une même catégorie.

Par ailleurs, le fait que la proposition amorcée par un connecteur dans le cadre de ce travail soit un proverbe implique certaines particularités. Les énoncés proverbiaux ayant une origine orale et étant considérés comme des paroles rapportées, on s'y réfère comme à des actes de langage (des assertions, des interrogations, des ordres) plutôt qu'à des contenus propositionnels qu'il serait difficile de dégager. Dans les œuvres analysées, les marqueurs de connexion permettraient donc uniquement le passage d'un acte de langage à un autre.

1. Connecteurs présentant le proverbe comme déclencheur de ce qui précède (environ deux tiers des occurrences relevées)

Ces connecteurs indiquent qu'un énoncé E2 est rendu possible par l'existence d'un énoncé E1. Ils présentent une relation orientée : E2 ← connecteur ← E1. Dans le cadre de ce travail, E1, déclencheur, correspond au proverbe (X).

L'ensemble des connecteurs de ce type ne sont pas tous contemporains les uns des autres. En effet, la langue espagnole étant vivante, elle n'a cessé d'évoluer au fil des siècles ; les connecteurs employés ont donc naturellement fait l'objet de changements comme en atteste le tableau ci-dessous :

¹⁴¹ LUSCHER Jean-Marc, « Connecteurs et marques de pertinence : l'exemple de d'ailleurs », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 10, Genève, 1989. LUSCHER Jean-Marc et MOESCHLER Jacques, « Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de *et* et *enfin* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 11, Actes du 4^e Colloque de Pragmatique de Genève 16-18 octobre 1989, Genève, 1990.

	CA	PORQUE	QUE	PUES	CUANTO MÁS QUE	POR... QUE	COMO
<u>El Zifar</u>	49.07 %	0.93 %					
<u>La Celestina</u>		8 %	59 %	11.74 %			
<u>El Quijote</u>		25.64 %	28.20 %	5.13 %	7.69 %	2.56 %	2.56 %

Quelles sont les différentes instructions déclenchées lors de l'emploi de ces connecteurs ?

- « Porque / Por... que » :

« Quien quisiera valer y ser rico [...] entre a servir a los reyes en sus casas ; **porque** dicen : « Más vale migaja de
(Celui qui veut être riche et important, qu'il entre au service des monarques dans leurs palais ; **parce qu'**on dit : « Mieux

rey que merced de señor. » (El Quijote, p. 474)

vaut miette de roi que privilège de seigneur. »)

« No he proseguido adelante, [...] **por** ver **que** es más el número de los simples que de los prudentes. » (El

*Je n'ai pas continué davantage, [...] **parce que** j'ai observé que le nombre des simples d'esprit est plus grand que celui des*

Quijote, p. 568)

sages.)

Il ne nous semble pas qu'il y ait de différence de sens ou d'emploi entre « porque » et « por... que » si ce n'est au niveau syntaxique : « porque » est suivi d'un verbe conjugué alors qu'un verbe à l'infinitif est inséré entre « por » et « que ». Dans un cas comme dans l'autre, ce qui suit le connecteur, à savoir le proverbe, est présenté comme la cause de ce qui précède. Cette notion de cause est contenue dans la préposition « por », issue du latin *PER*, qui exprimait « un mouvement à l'intérieur de, la durée ou la cause ». ¹⁴²

La connexion s'effectuant toujours ici entre actes de langage, les instructions délivrées par ces connecteurs sont les mêmes que celles véhiculées par :

¹⁴² Darbord B. et Pottier B., *La langue espagnole...*, op. cit.

- « Ca / Que »

« non hemos a dezir **ca** a ome de buen entendimiento pocas palabras cumplen. » (*El Zifar*, p. 362)

(*il n'est pas nécessaire d'en dire davantage **car** à bon entendeur, peu de mots conviennent.*)

« Consuélate, señor, **que** en una hora no se ganó Çamora. » (*La Celestina*, p. 186)

(*Console-toi, seigneur, **car** Çamora n'a pas été vaincue en un jour.*)

Nous interrogeons ici des connecteurs qu'il est possible de retrouver dans la langue moderne avec une valeur semblable à l'exception de « ca ». Cela étant dit, dans la mesure où « ca » aurait été, au fil du temps, remplacé par « que », ainsi que l'affirme Corominas¹⁴³, nous pouvons légitimement faire l'hypothèse que ce qui vaut pour « que » vaut aussi pour « ca ». En effet, « ca » est uniquement présent dans le *Zifar*. Dans *La Celestina*, comme plus tard dans le *Quijote*, seul « que » est utilisé.

- « Cuanto más que » se distingue quant à lui dans la mesure où, à la notion de cause, il ajoute une idée d'enchérissement.

« Haldudos puede haber caballeros ; **cuanto más, que** cada uno es hijo de sus obras. » (*El Quijote*, p. 97)

(*La famille Haldudo peut compter des chevaliers ; **d'autant plus que** chacun est fils de ses actes.*)

La description procédurale de ce connecteur comporte donc une règle d'interprétation supplémentaire : indiquer un enchérissement.

La difficulté s'accroît lorsqu'il s'agit de différencier les règles interprétatives liées à « porque, ca / que » et à « pues ».

- « Pues » :

Ce connecteur, très complexe, peut recouvrir des sens aussi variés que la cause, la consécution ou jouer le rôle de simple lien « extraoracional »¹⁴⁴, c'est-à-dire marquant simplement la

¹⁴³ Corominas J., *Diccionario...*, op. cit.

¹⁴⁴ Nous reprenons ici, comme point de départ de notre réflexion, la terminologie de Margarita PORROCHE BALLESTEROS dans : « *Las llamadas cojunciones como elementos de conexión en el español conversacional : pues / pero* », in *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, 2002.

Disponible sur <<http://www.ucm.es/info/circulo/no9/porroche.htm>>.

Citons également les travaux de José PORTOLÉS (« *El conector argumentativo pues* », in *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, n° 8, Ediciones de la Universidad Complutense de Madrid, 1989) sur lesquels M. Porroche Ballesteros appuie sa démonstration.

continuité entre ce qui précède et ce qui va suivre. Nous n'utiliserons pas ce dernier cas pour élaborer notre schéma procédural final puisqu'il ne nous informerait en rien sur la fonction du proverbe. Selon M. Porroche Ballesteros, « pues » dans son sens causal se présente comme une information nouvelle ajoutée, ce qui se traduit formellement par sa systématique postposition par rapport à l'énoncé principal et son éloignement via une pause (virgule, point-virgule, point). Le « pues » consécutif ou déductif, se situe quant à lui entre deux pauses et peut être remplacé par des adverbes ou expressions adverbiales tels que « por lo tanto, entonces, por consiguiente... etc ». Il peut apparaître n'importe où sauf en position initiale. Il ne concerne pas cette partie de notre travail étant donné que nous nous intéressons ici aux marques de connexion présentant le proverbe comme déclencheur de ce qui précède. Enfin, le « pues continuativo o enlace extraoracional » fait le plus souvent partie de la réponse à une question : il est précédé d'une pause et apparaît toujours au début de la phrase ou du fragment de l'énoncé qui contient la réponse proprement dite. Il indique simplement la volonté de l'énonciateur de poursuivre.

Au sein de notre corpus, nous avons relevé quelques proverbes introduits par « pues » causal, suivant la classification ci-dessus. En voici un exemple :

« Destruya, rompa, quiebre, dañe ; dé a alcahuetas lo suyo, que mi parte me cabrá. **Pues** dicen, a río buelto, (*Qu'il détruise, brise, casse, abîme ; qu'il donne ses biens à des entremetteuses : j'aurai ma part. Car on dit, fleuve*

ganancia de pescadores » (La Celestina, p. 137).
déchaîné, profit de pêcheur)

Le connecteur est précédé d'une pause, est postposé et ne constitue pas de réponse à une question. Si « pues » peut donc bien être causal, et, à ce titre se confondre avec « porque, ca / que », il a, dans la majorité des occurrences relevées, une valeur « extraoracional ». Citons par exemple un extrait de l'œuvre de Rojas : Areúsa a proposé à sa cousine Elicia, vivant seule depuis le meurtre de Celestina, de l'accueillir sous son toit. Mais Elicia s'y refuse ; elle invoque nombre de raisons dont :

« Y también esos pocos amigos que me quedan no me saben otra morada. **Pues** ya sabes cómo duro es dejar lo (*Et aussi le peu d'amis qu'il me reste ne me connaît pas d'autre demeure. Et puis tu sais bien comme il est difficile*

usado (...). Allí quiero estar » (La Celestina, p. 301)
d'abandonner ses habitudes (...). Je veux rester là-bas.)

Nous avons choisi ici de traduire le « pues continuativo », introduisant le proverbe « duro es dejar lo usado » – *il est difficile d'abandonner ses habitudes* –, par *et puis*, expression qui nous semble appropriée dans ce contexte pour traduire le désir de l'énonciateur de marquer la continuité avec ce qui précède. Par ailleurs, cette transcription a l'avantage de renouer avec l'étymologie de « pues », qui vient du latin *POST*, qui signifiait *ensuite, après*.

En sus des trois cas de figure répertoriés ci-dessus, nous avons eu l'opportunité d'en observer un quatrième¹⁴⁵. Il s'agit de « pues » précédé de la conjonction de coordination « y ». Notre corpus en offre deux exemples :

Dans le premier, Celestina tente de convaincre Areúsa d'accueillir Pármemo dans son lit en énumérant les avantages à prendre plusieurs amants. Voici la fin de son argumentation :

« Y si más quieres, mejor te yrá, que mientras más moros más ganancia, que honra sin provecho no es sino como
(*Et si tu en veux plus, ce sera mieux pour toi, car plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand, car honneur sans profit*

anillo en el dedo. Y **pues** entrambos no caben en un saco, acoge la ganancia. Sube, hijo Pármemo. » (La
*c'est comme anneau au doigt. Et **puisque** les deux ne logent pas dans le même sac, accueille le bénéfice. Monte, mon petit*

Celestina, p. 206)
Pármemo.)

Le second est issu du Quijote. Il s'agit de l'extrait d'un poème du prologue dédié au livre lui-même et qui a la particularité de faire rimer les vers sur la dernière syllabe accentuée et de supprimer ce qui suit¹⁴⁶. Cervantès conseille ici à son œuvre de se mettre sous la protection du Duc de Béjar :

« Y pues la espiencia ense-	(<i>Et puisque l'expérience montre</i>
que el que a buen árbol se arri-	<i>que celui qui s'abrite sous un bon arbre</i>
buena sombra le cobia,	<i>une bonne ombre le protège,</i>
en Béjar tu buena estre-	<i>qu'en Béjar ta bonne étoile</i>
un árbol real te offre-	<i>t'offre un arbre royal</i>
que da príncipes por fru-	<i>qui donne des princes pour fruits,</i>

¹⁴⁵ Cet emploi de « pues » n'apparaît pas dans la classification de M. Porroche Ballesteros et son existence est niée par E. Miche dans un article consacré à ce connecteur (MICHE Elisabeth, « *Description sémanico-pragmatique de la marque espagnole pues* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 15, Genève, 1994). Ces deux études portant toutefois uniquement sur la langue contemporaine, une analyse approfondie de l'évolution de l'usage de ce connecteur dans le temps mériterait d'être effectuée.

¹⁴⁶ On appelle cette mode poétique très éphémère des années 1604-1606 « versos de cabo roto ».

en el cual floreció un du-
que es nuevo Alejandro Ma- [...].

*sur lequel a fleuri un duc
qui est un nouvel Alexandre le Grand [...].)*

Ces deux occurrences de proverbes introduits par « pues », contrairement à celles où le connecteur est qualifié de causal, sont antéposées. La marque de connexion n'en est pas pour autant assimilable à un lien « extraoracional » : si, au sein de la combinaison « y pues », nous considérons « pues » comme simple jonction discursive, le sens de l'ensemble de l'énoncé en souffrirait (il manquerait une marque de connexion telle que « como »). Les deux « pues » des exemples ci-dessus ne sont pas non plus des connecteurs conclusifs : non seulement ils ne se situent pas entre deux pauses, mais, qui plus est, ils ne peuvent être remplacés par des adverbes ou des conjonctions adverbiales conclusifs.

« [...] que honra sin provecho no es sino como anillo en el dedo. Y ***por tanto** / ***entonces** entrambos no caben
[...] car honneur sans profit c'est comme anneau au doigt. Et **par conséquent** / ***donc** les deux ne logent pas dans le même

en un saco, acoge la ganancia. »
sac, accueille le bénéfice.)

« Y *por tanto / *entonces la experiencia ense- que el que a buen árbol se arri- buena sombra le cobija, en Béjar tu buena estre- un árbol real te offre- [...]. »	<i>(Et *par conséquent / *donc l'expérience montre que celui qui s'abrite sous un bon arbre une bonne ombre le protège, qu'en Béjar ta bonne étoile t'offre un arbre royal)</i>
---	---

L'antéposition du proverbe introduit par « pues » au sein d'un raisonnement semblerait impliquer que l'information fournie par le proverbe est connue. Il nous a semblé que la meilleure traduction de « y pues » était *puisque*. Cette marque de connexion possède effectivement les caractéristiques susdites et permet l'ajout d'une donnée préalablement connue. Elle se transcrit habituellement en espagnol par « ya que » ou « como »¹⁴⁷. Pour les deux cas de figure analysés, « pues » peut sans difficulté être remplacé par l'un de ces connecteurs :

¹⁴⁷ Cette signification du connecteur « pues » est présente dès les premières éditions des dictionnaires de la Real Academia Española : « PUES. Sirve tambien por nota de suposición de alguna cosa, para proseguir o resolver otra ; y equivale a ya que, o supuesto que : y assi se dice, Pues has venido a tiempo, veremos estos libros. » REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua castellana*, Madrid, 1737.

« [...] que honra sin provecho no es sino como anillo en el dedo. Y **ya que / como** entrambos no caben en un saco, acoge la ganancia. »

« Y **ya que / como** la experiencia ense-
que el que a buen árbol se arri-
buena sombra le cobija,
en Béjar tu buena estre-
un árbol real te offre- [...]. »

Il semble donc que « pues », lorsqu'il est antéposé, non suivi d'une pause et précédé de la conjonction de coordination « y », implique un schéma instructionnel distinct (E2¹⁴⁸ n'est pas récupéré avant que ne soit énoncé le connecteur, puisque postposé) et une règle d'interprétation supplémentaire le distinguant de « porque, que / ca » : présenter la cause comme étant connue.

Un autre connecteur suppose le même parcours instructionnel que « y pues » ; il s'agit de :

- la conjonction de subordination « como » dont nous ne rencontrons qu'une occurrence introduisant un proverbe, dans le Quijote, p. 358 :

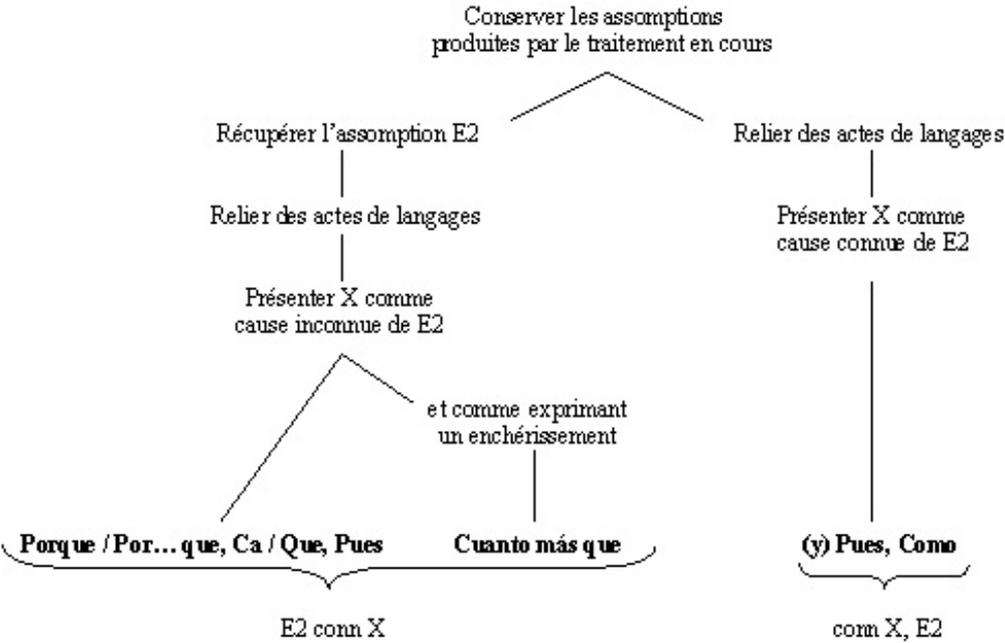
« [...] nació en él el mesmo mal pensamiento que en mi criado ; y **como** no siempre la fortuna con los trabajos
(naquirent en lui les mêmes mauvaises pensées qu'en mon valet ; et comme la fortune ne donne pas toujours les remèdes

da los remedios, no hallé derrumbadero ni barranco de donde despeñar [...] el amo » (El Quijote, p. 358)
avec les souffrances, je ne trouvai pas de précipice ni de ravin où jeter [...] mon maître.)

Précédé d'un connecteur le présentant comme déclencheur de ce qui précède ou de ce qui suit, un proverbe peut donc être désigné comme étant une cause connue ou inconnue de E2 et exprimer, parfois, un enchérissement.

¹⁴⁸ Rappelons que E2 est l'énoncé déclenché par X, le proverbe.

Toutes ces indications nous permettent d'établir le schéma procédural suivant :



2. Connecteurs présentant le proverbe comme déclenché par ce qui précède

Ces connecteurs indiquent que l'existence d'un énoncé E1 rend possible un énoncé E2. X correspond ici à E2.

Les proverbes, nous l'avons vu, en tant que paroles rapportées, constituent des actes de langage. Les marques de connexion présentant l'énoncé proverbial comme déclenché par ce qui précède unissent donc toujours deux actes de langage. Elles apparaissent dans les proportions suivantes :

	POR ENDE	ONDE	PORESTO / ESO	ASSÍ QUE	DONDE	DE MANERA QUE	EN FIN
<u>El Zifar</u>	27.41 %	10.39 %	3.77 %				
<u>La Celestina</u>	1.02 %		5.10 %	5.10 %	1.02 %	1.02 %	
<u>El Quijote</u>							2.68 %

Quelles sont les instructions déclenchées lors de l'emploi de ces connecteurs ?

- « de manera que » se distingue en présentant X comme exprimant, dans l'occurrence relevée, le but :

« Si esso es verdad ¿ de quién mejor se puede tomar vengança ? **De manera que** quien lo comió, aquél lo
(Si cela est vrai, sur qui pourrions nous mieux nous venger ? **De sorte que** celui qui l'a mangé, paye son écot.)

escote. » (La Celestina, p. 299)

L'énoncé proverbial est donc l'objectif à atteindre.

- « por esto / por eso » sont quant à eux composés de la combinaison de la préposition « por » et d'un pronom démonstratif neutre de première distance¹⁴⁹ – « esto », *ceci* – ou de deuxième distance – « eso », *cela*.

Ainsi que nous l'avons précédemment signalé, « por » a une valeur nettement rétrospective qui remonte à ses origines latines. Cette préposition exprime la cause.

« Esto » et « eso » sont anaphoriques. En effet, ils font référence au contexte linguistique, aussi appelé cotexte. Ils sont dépendants d'un antécédent auquel ils empruntent leur contenu sémantique et référentiel¹⁵⁰. Dans les exemples recensés, « esto » et « eso » renvoient anaphoriquement à ce qui précède la préposition causale « por ». Par exemple, dans

« yo ya siento la mejoría más que antes. **Por esto** se dice que los muertos abren los ojos de los que biven »
(*moi je sens maintenant davantage l'amélioration. A cause de ceci on dit que les morts ouvrent les yeux des vivants.*)

(*La Celestina*, p. 308),

« esto » reprend « yo ya siento la mejoría más que antes ».

La présence de la préposition causale devant le pronom anaphorique indique que ce qui est anaphorisé est considéré comme cause du proverbe. La séquence proverbiale est donc indirectement présentée comme déclenchée puisque le connecteur employé insiste avant tout sur le fait que ce qui précède est déclencheur du proverbe.

Que le pronom démonstratif soit de première ou de deuxième distance n'a pas, selon nous, de conséquences manifestes sur l'interprétation qu'autorise la marque de connexion.

Ce connecteur véhicule les règles d'interprétation :

- faire référence au cotexte E1 (anaphore)
- renvoyer à E1 comme cause de X

¹⁴⁹ SALAZAR Béatrice, *Approche du fonctionnement énonciatif dans le discours conversationnel et le discours littéraire. Le cas des déictiques spatiaux de l'espagnol*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de Georges Maurand, Université de Toulouse-le-Mirail, 1989.

¹⁵⁰ Selon Milner ou Reboul, une anaphore est une relation asymétrique entre un terme anaphorisé et un terme anaphorisant, ici le pronom démonstratif neutre : il y a anaphore entre A et B lorsque l'interprétation de B dépend crucialement de A. En conséquence, il n'est possible d'interpréter B que dans la mesure où B reprend entièrement ou partiellement A. Nous sommes ici en présence de cas d'anaphore pronominale, c'est-à-dire de la combinaison d'une relation symétrique de coréférence (anaphorisé et anaphorisant ont la même référence) et d'une relation asymétrique de reprise entre deux termes hétérogènes, l'un autonome et l'autre non (le pronom), parce que dépourvu de référence virtuelle (de sens lexical) propre. La référence virtuelle de B (du pronom) n'existe donc que grâce à l'interprétation de A répété par B. MILNER Jean-Claude, *Ordres et raisons de la langue, Articles : Réflexions sur la référence et la coréférence, Anaphore nominale et pronominale, Coréférence et anaphores*, Paris, Seuil, 1982. REBOUL Anne, « L'anaphore pronominale : le problème de l'attribution des référents », in Moeschler J., et al., *Langage et pertinence...*, op.cit.

- introduire X comme consécutif de E1.

- « Por ende » a, comme « por esto/eso », la particularité d'être construit sur la préposition causale « por ». Cependant, cette préposition ne se combine pas avec un pronom démonstratif mais avec un adverbe de lieu, aujourd'hui tombé en désuétude, qui signifiait *là*.

« Ende », issu du latin *INDE* ne renvoie donc pas à un antécédent mais désigne un « lieu » de la conversation. Il ne s'agit pas d'un anaphorique mais d'un déictique : on ne fait plus référence au cotexte mais à la situation de communication¹⁵¹.

L'adverbe de lieu « ende » fait ainsi référence à un lieu dans le discours considéré par rapport à la situation de l'énonciateur : il s'agit, dans les occurrences relevées, des paroles que vient de prononcer l'énonciateur. Par exemple, dans :

« Fuerte dolencia es en el ome la locura. E **por ende**, dizen que quien de locura enferma, tarde sana. » (*El Zifar*, (La folie est chez l'homme une grave maladie. Et à partir de là, on dit que qui tombe dans la folie, guérit tard.)

p. 293)

l'adverbe renvoie à « Fuerte dolencia es en el ome la locura. ».

La combinaison avec « por » indique que l'énoncé immédiatement antérieur est la cause du proverbe. Nous avons choisi de traduire « por ende » par « à partir de là » afin de reproduire au mieux les idées de cause et d'espace contenues dans le connecteur espagnol.

Comme c'était le cas de « por esto/eso », « por ende » présente donc indirectement le proverbe comme déclenché par ce qui précède. Il implique les instructions suivantes :

- faire référence à la situation de communication (déixis)
- désigner E1 comme cause de X
- introduire X comme consécutif de E1.

¹⁵¹ C. Kerbrat-Orecchioni propose des déictiques la définition suivante : « ce sont les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel (sélection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé, la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire. » Kerbrat-Orecchioni C., *L'énonciation...*, op.cit., p. 36.
Il convient d'ajouter que ce n'est pas le sens du déictique qui varie avec la situation mais son référent.

- « Onde/donde »

« Onde » procède du latin *UNDE*, rétrospectif, qui signifiait – *d'où, de là* –. Il se différencie de « o », statique, issu de *UBI* – *où* –. Peu à peu, la visée rétrospective a tendu à s'effacer par subduction¹⁵², d'où la formation de « do » et « donde » par ajout de la préposition « de » qui exprimait un mouvement d'éloignement d'une limite, et donc l'origine.

Cette évolution peut être observée du *Zifar*, où apparaît encore « onde », à *La Celestina*, où l'on rencontre « donde ». Ces deux termes sont donc deux formes du même substitut spatial à des époques différentes de son évolution.

Cet adverbe désigne, comme précédemment, un lieu antérieur à son énonciation dans le discours. L'orientation qu'il implique est donc proche de celle autorisée par « por ende » ; il s'en différencie cependant dans la mesure où, bien que les prépositions « de » et « por » expriment toutes deux une visée rétrospective, la première n'est nullement causale mais présente simplement le lieu « montré » comme origine du proverbe. La transcription *d'où* nous semble la plus appropriée et a l'avantage d'être littérale.

« ninguno non podemos más atrever de quanto la natura le da. **Onde** dize el proverbio que “lo que la natura (aucun de nous ne peut faire plus que ne le lui permet la nature. **A partir de là** le proverbe dit que “ce que la nature

niega, ninguno non lo deve cometer”. » (*El Zifar*, p. 131)
refuse, personne ne doit le commettre”.)

La marque de connexion « onde/donde » véhicule les règles d'interprétation :

- faire référence à la situation de communication (déixis)
- désigner E1 comme origine de X
- introduire X comme consécutif de E1.

- « Assí que »

Présent uniquement dans *La Celestina*, ce connecteur est également construit sur un déictique, cette fois notionnel, « así », qui a pour origine le latin *AD SIC*. A ce déictique s'ajoute, dans notre corpus, la conjonction « que ».

« Assí que » fait référence à ce qui précède le *hic et nunc* de l'énonciation mais ne désigne plus un lieu mais une façon d'agir ; c'est pourquoi nous proposons de traduire ce connecteur par *de sorte que* :

¹⁵² Ce phénomène, aussi appelé désémantisation, est « la tendance de certains vocables à se maintenir en deçà de leur pleine définition », pour reprendre les termes de B. Darbord et B. Pottier, *La langue espagnole...*, op.cit.

« No tiene sino una tacha, que lo bueno vale caro y lo malo haze daño. **Así que** con lo que sana el hígado, ([Le vin] n'a qu'un défaut : le bon coûte cher et le mauvais fait mal. **De sorte que** tout en prenant soin du foie, il rend

enferma la bolsa. » (La Celestina, p. 225)
malade la bourse.)

Les instructions véhiculées sont donc :

- faire référence à la situation de communication (déixis)
- désigner E1 comme manière de mener à X
- introduire X comme consécutif de E1.

- « En fin » – en somme, bref, enfin –

« ¡ Ah señor cura, señor cura ! ¿ Pensaba vuestra merced que no lo conozco, y pensaré que yo no calo y (*Ah monsieur le curé, monsieur le curé ! Vous pensiez que je ne vous reconnaissais pas, et vous devez penser que moi je ne*

adivino adónde se encaminan estos nuevos encantamentos ? Pues sepa que le conozco, por más que se encubra el saisis pas et ne devine pas où mènent ces nouveaux enchantements. Eh bien sachez que je vous reconnais, même si vous

*rostro, y sepa que le entiendo, por más que disimule sus embustes. **En fin**, donde reina la envidia no puede vivir cachez votre visage, et sachez que je comprends, même si vous dissimulez vos fourberies. **Enfin**, là où règne l'envie ne peut*

*la virtud. » (El Quijote, p. 562)
vivre la vertu.)*

Dans le cas présent, « en fin » introduit une récapitulation de ce qui précède.

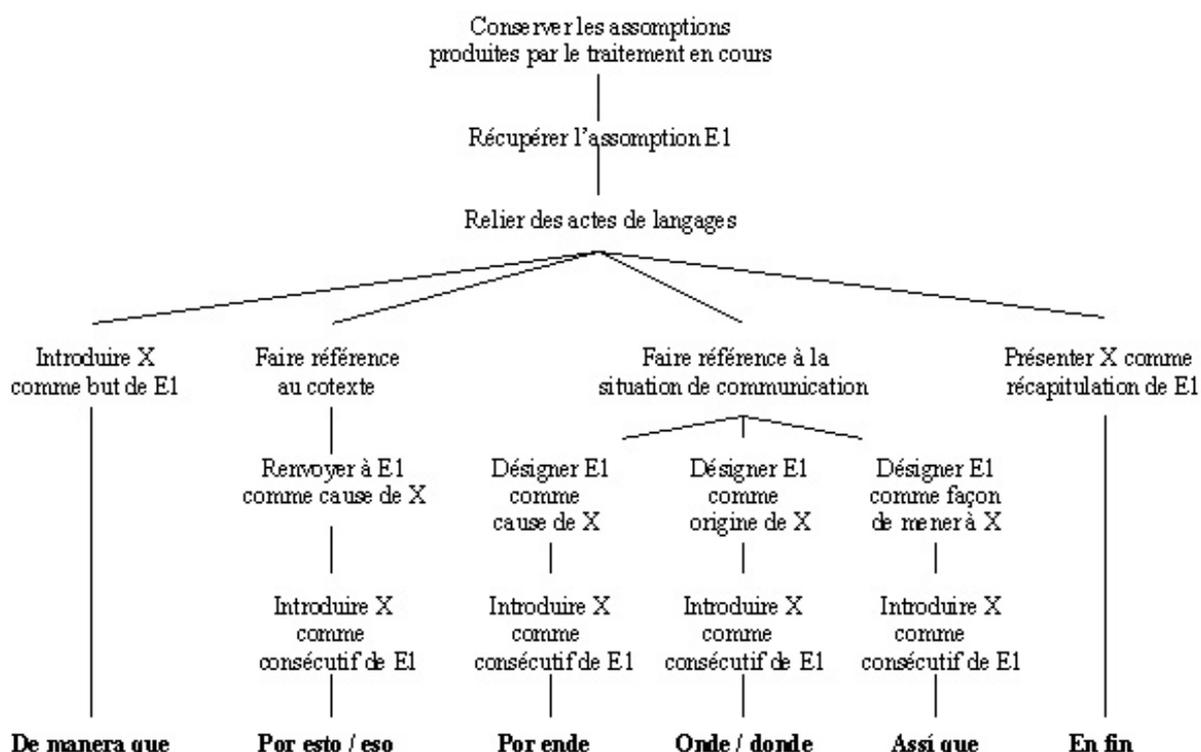
Il n'est fait référence ni à la situation de communication (deixis) ni au cotexte (anaphore). Le proverbe est présenté comme un résumé du discours préexistant. La synthèse est en effet l'une des fonctions de la traduction (*enfin*) que nous avons choisie pour cette marque de connexion¹⁵³.

L'usage de « en fin » permettrait donc au locuteur de revenir sur sa première formulation afin d'en tirer l'essentiel.

¹⁵³ J.-M. Luscher et J. Moeschler (« *Approches dérivationnelles...*, op.cit., p. 95) ont en effet observé que « [e]nfin permet aussi d'opérer une synthèse des informations données dans la première partie de l'énoncé ».

En conséquence, introduit par un connecteur le présentant comme déclenché par ce qui précède, un proverbe peut exprimer le but, la consécution (plusieurs schémas sont possibles) ou une récapitulation.

Ces diverses constatations nous permettent de construire la schéma procédural suivant :



3. Connecteurs présentant le proverbe comme étant en désaccord avec ce qui précède

Dans notre corpus, ce type de marques de connexion, peu fréquent, apparaît dans les proportions suivantes :

	MAS	PERO	AUNQUE	ANTES	SINO	PUES
<u>El Zifar</u>	7.40 %	0.93 %				
<u>La Celestina</u>	1.02 %	5.10 %	1.02 %	1.02 %	1.02 %	1.02 %
<u>El Quijote</u>	2.63 %	10.53 %	2.63 %	2.63 %		

Il est question ici de connecteurs dénotant un désaccord entre ce qui précède (E1) et ce qui suit (X). La notion de phrase adversative est primordiale quant à la mise en place d'une première catégorisation. Il existe en effet deux types de phrases exprimant le désaccord et que l'on qualifie d'adversatives : les rectificatives qui mettent en relation des éléments¹⁵⁴ incompatibles, qui s'excluent ; les restrictives qui relient deux propositions non incompatibles dont l'une corrige ou restreint ce qui est exprimé par l'autre.¹⁵⁵

Parmi les marques de connexions relevées, « sino, antes, mas, pero, aunque, pues », il convient de déterminer celles qui engendrent des adversatives rectificatives et celles qui donnent naissance à des adversatives restrictives.

a. Connecteurs produisant des adversatives rectificatives

Ces marques de connexions relient des éléments incompatibles.

- « Sino »

Comme l'a affirmé J. Muñoz Garrigós,

¹⁵⁴ Il peut s'agir de simples termes ou de propositions entières.

¹⁵⁵ ANSCOMBRE Jean-Claude & DUCROT Oswald, « Deux mais en français », in *Lingua*, n° 43, 1977.
DUCROT Oswald et al., *Les mots du discours*, 1980, Paris, Les Editions de Minuit, Le sens commun, 1998.

« La conjunción básica de la adversión exclusiva es SINO, cuyo origen se sitúa comúnmente en la unión de la conjunción condicional SI y el adverbio negativo NO. »¹⁵⁶

Il semblerait, selon Corominas¹⁵⁷, que le conditionnel ait fait place à l'adversatif en raison soit d'une ellipse, soit d'une condensation. Notre corpus contient peu de proverbes introduits en discours par « sino ». En voici un exemple issu de La Celestina, p. 226 :

« ¿ A quién gentil ? ; Mal me haga Dios si ella lo es ni tiene parte de ello, **sino que** ay ojos que de lagaña se
(*Qui dis-tu qui est gracieuse ? Que Dieu me damne si elle l'est ne serait-ce qu'un peu, mais il y a des yeux qui sont charmés*
agradan ! »
par la chassie !)

Elicia est furieuse contre son amant Sempronio parce qu'il a qualifié Melibea de « gentil », de *gracieuse*. De la proposition « Mal me haga Dios si ella lo es ni tiene parte de ello », que nous noterons E1, il est possible de dégager, par inférence, l'implication « ella no es gentil » (*elle n'est pas gracieuse*). En effet, la locution « Mal me haga Dios si... » (*que Dieu me damne si...*) joue le rôle d'une négation : le locuteur est tellement sûr de la fausseté de ce qui suit qu'il prend sans hésitation le risque de subir les foudres divines en cas d'erreur de sa part.

L'emploi du connecteur rectificatif indique que ce qui va suivre va être incompatible avec la qualification « gentil ». Cette incompatibilité n'apparaît pas directement mais par le biais d'une implication de X. Le proverbe signifie que bien qu'une chose soit laide, repoussante (la chassie), elle peut plaire malgré tout à certains. Si nous remplaçons l'énoncé proverbial dans son contexte, nous constatons que Elicia identifie ainsi Melibea à de la chassie. Autrement dit, une conclusion¹⁵⁸ implicite, « Melibea est repoussante », peut être tirée de X. Celle-ci constitue une confirmation de la conclusion implicite issue de E1. En effet, bien que l'adjectif « gracieuse » soit rectifié par un adjectif exprimant une qualification inverse (« repoussante »), si le premier élément est précédé, comme c'est toujours le cas avec « sino », d'une négation, l'implication de E1 « elle n'est pas gracieuse » est alors en réalité confirmée par celle de X : « elle est repoussante ».

¹⁵⁶ MUÑOZ GARRIGÓS José, « Sobre el origen de los nexos adversativos en español », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, sous la direction de Jean Roudil, Paris, Publiés par le Séminaire d'Etudes Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII avec le concours du CNRS, n° 6, Mars 1981, p. 53.

¹⁵⁷ Corominas J., *Diccionario etimológico...*, op. cit.

¹⁵⁸ Lorsque nous parlons de « conclusion » nous nous référons aux inférences conclusives qu'il est possible de tirer d'une proposition donnée. Il s'agit de ce que Sperber et Wilson nomment *conclusions implicites*.

Au connecteur « sino que », sont donc rattachées les instructions :

- relier des éléments incompatibles
- récupérer une conclusion implicite de E1
- confirmer cette assomption
- via une conclusion implicite de X.

- « antes »

Ce connecteur est susceptible de déclencher deux parcours procéduraux distincts lorsqu'il précède un proverbe.

- Il peut véhiculer les mêmes règles d'interprétation que « sino que » et donc produire par l'intermédiaire d'une implicite de X la confirmation d'une implicite de E1.

Citons cet extrait de La Celestina, p. 289-290 :

« Las [leyes de Atenas] no son scritas con sangre, **antes** muestran que es menos yerro no condennar los
(*Les [Lois d'Athènes] ne sont pas écrites avec du sang, elles montrent **plutôt** que c'est une faute moins grave de ne pas*

malhechores que punir los inocentes. »
condamner les malfaiteurs que de punir les innocents.)

La métaphore « Las [leyes de Atenas] no son scritas con sangre » implique la conclusion « *les lois d'Athènes ne sont pas cruelles* ». Le proverbe, de par le message dont il est porteur, permet d'inférer que les lois grecques sont au contraire miséricordieuses. Le fait que la cruauté de la justice d'Athènes soit niée revient à présenter X comme une confirmation de la conclusion implicite de E1. Nous avons choisi de traduire « antes » par *plutôt* car, tout en étant distinct, il remplit les mêmes fonctions que le *mais* rectificatif (« sino »).

- « antes » peut également présenter X comme induisant une réfutation d'une implicite de E1 ainsi qu'en atteste l'occurrence suivante, issue du Quijote, p. 267 :

« – Sí, señor – respondió el galeote – ; que no hay peor cosa que cantar en el ansia.
(– *Oui, seigneur – répondit le galérien – ; car il n'est pire chose que chanter quand on est angoissé.*)

– **Antes** he yo oído decir – dijo don Quijote – que quien canta, sus males espanta. »
(– *Moi j'ai **plutôt** entendu dire – dit don Quijote – que qui chante effraie ses malheurs.*)

Ce cas, unique dans notre corpus, a la particularité de présenter un connecteur reliant deux proverbes, le premier jouant le rôle de E1. Ce premier énoncé « no hay peor cosa que cantar en el ansia », permet d'inférer la conclusion « *il ne faut pas chanter quand on est angoissé* ». La conclusion implicite par X exprime le conseil inverse : « *il faut chanter quand on est angoissé* ». L'emploi de « antes » a ici pour fonction d'annuler l'implication permise par E1 au profit de celle autorisée par X. Il s'agit selon nous de ce que nous pourrions appeler une réfutation, c'est-à-dire l'apport d'une preuve visant à détruire ce qui a été précédemment allégué. « Antes » guide l'interprétation en instaurant les consignes suivantes :

- relier des éléments incompatibles
- récupérer une conclusion implicite de E1
- réfuter cette assomption
- via une conclusion implicite de X.

• « mas »

Son étymon latin, *MAGIS*, était déjà susceptible de recouvrir une valeur adversative ; bien qu'il produise le plus souvent des adversatives restrictives, J. Muñoz Garrigós¹⁵⁹ souligne que « no es inusual su valor como adversativa exclusiva ». Dans de tels cas de figure, « mas » a un fonctionnement proche de celui de « sino que ». Il s'en distingue cependant, dans le cadre de notre corpus, en présentant X comme confirmant directement E1. Citons cette occurrence, extraite du *Zifar*, p. 170 :

« Non lo quiera Dios – dixo el rey – lazren justos por pecadores, **mas** el que yerro fizo sufra la penitencia »
 (*Que Dieu ne permette pas – dit le roi – que les innocents paient pour les pécheurs, mais que celui qui a commis une erreur supporte la pénitence*)

Dans cet exemple E1 et X expriment tous deux des actes directifs. La connexion se fait directement, entre explicitations de E1 et de X, sans recours à des conclusions implicites. L'innocence et la culpabilité sont deux termes incompatibles : punir des innocents s'oppose ici à punir le coupable. L'emploi de la négation revient à refuser que les innocents paient pour une faute qu'ils n'ont pas commise. X apparaît alors comme une confirmation de E1 : il faut que les coupables paient pour leurs fautes, et non les innocents. La marque « mas » véhicule les instructions :

- relier des éléments incompatibles

¹⁵⁹ Muñoz Garrigós J., « *Sobre el origen de los nexos adversativos...*, op.cit.

- récupérer une explicitation de E1
- confirmer cette assomption
- via une explicitation de X.

Qu'en est-il des règles d'interprétation fournies par les connecteurs adversatifs mettant en relation des propositions non incompatibles ?

b. Connecteurs produisant des adversatives restrictives

- « mas »

Ce connecteur engendre, le plus souvent, des adversatives restrictives. Nous avons répertorié deux cas de figure possibles, fort semblables, au sein de notre corpus :

- ✓ « Por nombre tan santo como este libro tiene se podía perdonar su ignorancia ; **mas** también se suele
(A cause du nom saint qu'a ce livre on pourrait pardonner son ignorance ; **mais** on a également coutume de dire :

decir : « tras la cruz está el diablo ». Vaya al fuego. » (El Quijote, p. 113)

« derrière la croix se trouve le diable ». Au feu.)

Après la première escapade de don Quijote, ses amis le barbier et le curé décident de détruire les romans de chevalerie qui, semble-t-il, lui ont fait perdre la raison. Ils se lancent alors dans un véritable autodafé.

De l'énoncé qui précède la marque de connexion, il est possible de tirer la conclusion implicite « ne le jetons pas au feu ». Cependant, avec l'emploi de « mas », cette conclusion est renversée au profit d'une conclusion explicite déduite du proverbe : « *au feu* », c'est-à-dire « brûlons-le ». La conclusion tirée de E1 n'est pas réfutée comme c'était le cas lors de l'emploi de « antes » mais simplement renversée. Il s'agit d'un emploi concessif de « mas ». On choisit une conclusion différente de celle que l'on aurait été en droit d'attendre, ainsi que le souligne D. Ligatto :

« Le mécanisme de la concession ne révèle pas une contradiction mais le détournement d'une ligne inférentielle proposée par un énoncé et annoncée par des

marqueurs spécifiques dont *aunque* et *pero*. La notion d'attente contrariée nous semble donc plus appropriée que celle de contradiction. »¹⁶⁰

Le connecteur « *mas* », tombé aujourd'hui en désuétude, pouvait donc bien fonctionner, ainsi que « *pero* » et « *aunque* », comme marqueur de concession et permettre à X d'inférer la conclusion finale. La particularité de l'exemple étudié est que la conclusion autorisée par le proverbe est explicite. Les instructions liées à cette utilisation de « *mas* » sont :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une conclusion implicite de E1
- renverser cette assomption
- en faveur d'une conclusion explicite de X.

Ce cas de figure est, dans notre corpus, dominant et spécifique à cette marque de connexion. Ce n'est pas le cas de :

- ✓ « *non abíades por qué poner este bolliçio contra mí en el moi señorío. Mas agora, que tengo que es* (vous n'aviez pas de raison de provoquer cette émeute contre moi dans mon royaume. **Mais** maintenant, je tiens

verdadero el enxienplo antigo : "que los pies duechos de andar non pueden quedar e el que malas obras suele pour vrai le vieux proverbe : " Les pieds accoutumés à marcher ne peuvent rester tranquilles et celui qui a coutume de

andar non se sabe de ellas quitar." » (El Zifar, p. 423) mal agir ne sait pas arrêter.")

A partir de la proposition E1, « *non abíades por qué poner este bolliçio contra mí en el mio señorío* », peut être inférée la conclusion « *votre attitude n'était pas normale* ». L'emploi de « *mas* » suspend cette implication de E1 en faveur d'une conclusion, cette fois, implicite de X : « *c'était dans votre nature d'agir ainsi* ». Le connecteur implique alors les règles d'interprétation :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une conclusion implicite de E1
- renverser cette assomption
- en faveur d'une conclusion implicite de X.

¹⁶⁰ LIGATTO Dolores, « *Du mouvement concessif à la concession* », in *Recherches en Linguistique hispanique*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence publiés sous la direction de Jeanine Stolidi, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1994, p. 338.

On retrouve ce parcours instructionnel lors des emplois concessifs d'une autre conjonction de coordination : « pero ».

- « pero »

Cette marque de connexion a pour origine le latin *PER HOC*. Il avait donc initialement une valeur consécutive (« por eso ») rapidement remplacée par une valeur adversative de concession (« sin embargo ») aux environs du XIII^e siècle. Nous avons relevé, dans le corpus analysé, trois cas d'emploi de ce connecteur :

- ✓ emploi concessif similaire à celui de « mas », que l'on peut observer, par exemple, dans le *Quijote*, p. 542.

Rappelons brièvement le contexte. Une dispute a éclaté entre le barbier et don Quijote à propos d'un bât d'âne. Le chevalier à la Triste Figure estime en effet à tort qu'il s'agit d'une selle de cheval. Don Fernando demande l'avis des notables présents qui, au fait de la folie de don Quijote, attestent tous que l'objet en question est bien une selle ; d'où l'étonnement et l'incompréhension du barbier, dont les paroles sont reproduites ci-dessous :

« No la tenga yo en en cielo – dijo el sobrebarbero – si todos vuestras mercedes no se engañan, y que así parezca
(*Que je n'aie pas ma place au paradis – dit le pauvre barbier – si vos grâces ne se trompent pas toutes, et que mon âme*

*mi ánima ante Dios como ella me parece a mí albarda, y no jaez ; pero allá van leyes..., etcétera ; y no digo
paraisse aussi bien devant Dieu que ce bât me paraît un bât, et non une selle ; mais les lois vont là..., etcaetera ; et je ne dis*

más. »

rien de plus.)

Les premiers mots du barbier impliquent qu'il est sûr de son fait. En effet, si une personne est prête à perdre sa place au Ciel pour défendre une opinion, alors on peut en déduire qu'elle tient cette opinion pour vraie. La certitude du barbier que l'objet considéré est un bât devrait impliquer l'insistance de celui-ci à affirmer qu'il a raison et que les autres commettent une erreur en pensant que c'est une selle : « *je suis sûr que c'est un bât donc je vais défendre mon idée* ». L'emploi de « pero » renverse cette conclusion implicite au profit d'une conclusion implicite inverse, déduite du proverbe. X complet est : « Allá van leyes do quieren reyes », soit *Les lois vont là où veulent les rois*. Il met l'accent sur le fait que la volonté des puissants passe avant la vérité et la justice. Ce proverbe permet d'inférer qu'il ne sert à rien de s'opposer aux décisions des individus de rang supérieur, d'où, ici : « *je ne vais pas défendre mon idée* ». A la valeur concessive de « pero » peuvent également s'ajouter d'autres valeurs :

- ✓ « pero » peut présenter X comme permettant d'opérer une restriction par rapport à une conclusion de E1.

Il s'agit toujours d'un « pero » concessif mais il n'introduit plus une conclusion contraire à celle qui est attendue mais simplement restreinte. Nous avons observé deux cas de figure distincts :

- ◆ le lien est opéré entre conclusions implicitées.

« e quien los esquivava [los omes] gana soledad ; **pero** más vale a ome andar señero que con mal conpañero » (E1
(*et qui évite les hommes gagne de la solitude ; mais mieux vaut marcher seul qu'avec un mauvais compagnon*)

Zifar, p. 291)

La proposition E1, antérieure à « pero », conduit le lecteur à la conclusion implicitée « *il ne faut pas fuir la compagnie des hommes* ». Le connecteur suspend cette conclusion en y appliquant une restriction par l'intermédiaire du proverbe : à partir de X, on peut en effet inférer « *il faut fuir les mauvais compagnons* ». Ce n'est donc pas les hommes en général qu'il convient d'éviter mais seulement les mauvais compagnons. Lorsque « pero » introduit une restriction, il impose le parcours :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une conclusion implicitée de E1
- restreindre cette assomption
- en faveur d'une conclusion implicitée de E1.

- ◆ le lien est opéré entre une explicitation de E1 et une conclusion explicitée de X. Citons :

« Riqueza desseo, **pero** quien torpemente sube a lo alto, más ayna cae que subió. No querría bienes mal ganados. » (La Celestina, p. 123)
(*Je désire être riche, mais qui maladroitement monte tout en haut, tombe plus vite qu'il n'est monté. Je ne voudrais pas de*

biens gagnés malhonnêtement.)

Le proverbe justifie ici « No querría bienes mal ganados », proposition qui restreint directement l'explicitation de E1 : « *je veux être riche, mais pas malhonnêtement* », d'où l'existence des règles d'interprétation :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une explicitation de E1

- restreindre cette assomption
 - en faveur d'une conclusion explicitée de X.
- ✓ « pero » peut présenter X comme permettant de corriger un élément d'une conclusion implicite de E1. Il ne s'agit pas d'une restriction mais de la correction d'un élément de l'assomption précédente.

Notre corpus ne contient qu'un exemple de ce type ; il s'agit de :

« AREÚSA. No bives, tía señora, engañada.

(Tu n'es pas, respectable mère, abusée.

CELESTINA. No lo sé ; a las obras creo, que las palabras de balde las venden dondequiera. **Pero** el amor nunca

*Je n'en sais rien ; je crois aux actes, car les mots, on les vend gracieusement n'importe où. **Mais** l'amour ne*

se paga sino con puro amor, y las obras con las obras. » (La Celestina, p. 204)

se paye jamais qu'avec de l'amour pur, et les actes avec les actes.)

E1 correspond ici à « las palabras de balde las venden dondequiera ». Une conclusion implicite de cette proposition est « *les mots ne sont pas une preuve d'amour* » et l'élément corrigé « *mots* ». En effet, à partir du proverbe, on peut inférer « *les actes sont une preuve d'amour* ». On pourrait percevoir une ressemblance avec les adversatives exclusives construites sur « sino ». Toutefois, contrairement à ce qui se produit lorsque cette marque de connexion est employée, X ne concourt pas ici à confirmer mais à corriger ce qui précède : « *les mots ne sont pas une preuve d'amour, mais les actes si* ». Cette utilisation de « pero » nous semble très proche de la locution « mientras que », « *tandis que, alors que* » en français. Notre exemple accepte d'ailleurs la commutation :

« las palabras de balde las venden dondequiera **mientras que** el amor nunca se paga sino con puro amor. »

*(les mots, on les vend gracieusement n'importe où **tandis que / alors que** l'amour ne se paye jamais qu'avec de l'amour pur.)*

Ce « pero » véhicule les instructions suivantes :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une conclusion implicite de E1
- corriger cette assomption
- en faveur d'une conclusion explicitée de X.

Il reste deux connecteurs pouvant introduire le proverbe comme étant en désaccord avec ce qui précède. Il s'agit, en premier lieu, de :

- « Pues »

Outre les sens les plus fréquents de ce connecteur, nous en avons rencontré un quatrième, recensé par S. Mariner Bigorra : le « pues » adversatif¹⁶¹. L'occurrence correspondante apparaît au cours d'une tirade de Celestina. Cette dernière est furieuse qu'Areúsa soit gênée de sa présence lors de ses ébats avec Pármeno :

« [...] parece que ayer nací según tu encobrimiento ; por hazerte a ti honesta me hazes a mí necia y vergonçosa y (on dirait que je suis née d'hier à voir comme tu veux te cacher ; pour paraître honnête tu me fais paraître idiote, timide,

de poco secreto y sin esperiencia y me amenguas en mi officio por alçar a ti en el tuyo. **Pues** de cossario a ignorante et inexpérimentée et tu me rabaisse dans mon travail pour t'élever dans le tien. **Mais** de corsaire à corsaire

cossario no se pierden sino los barriles. » (p. 208)
seuls les barils se perdent.)

E1, antéposée, permet d'inférer « *tu veux paraître meilleure que moi* ». Or, le proverbe employé « de cossario a cossario no se pierden sino los barriles » signifie que lorsque deux personnes exercent la même activité, tout affrontement est vain. L'entremetteuse donne par ce biais à la jeune fille une information du type : « *tu ne peux pas paraître meilleure que moi* » (implication de X). Dans ce cas précis, « pues » a les mêmes effets que le « pero » antérieur. Il présente X comme corrigeant E1 : « *tu veux paraître meilleure mais tu ne le peux pas* ». L'impossibilité remplace la volonté.

Le parcours interprétatif lié à « pues » est donc, dans le cas présent :

- relier des propositions non incompatibles
- récupérer une implication de E1
- corriger cette assumption
- en faveur d'une conclusion implicite de X.

Une dernière marque de connection a été relevée. Il s'agit de

¹⁶¹ MARINER BIGORRA Sebastián, « *Pues y doncs adversativos* », in *Logos Semantikos*, Madrid, Gredos, 1981.

- « Aunque »

Seule La Celestina, p. 90, contient un exemple d'énoncé proverbial amorcé par cette marque de connexion spécifiquement concessive. Sempronio s'interroge sur l'attitude à adopter vis à vis de son maître, en proie à une grande mélancolie :

« [...] si entretanto se matare, muera. Quiça con algo me quedaré que otro no lo sabe, con que mude el pelo
 ([...] *si pendant ce temps il se tue, qu'il meure. Peut-être que je récupérerai quelque chose, qui sait, qui me permettra d'en*

malo. **Aunque** malo es esperar salud en muerte ajena. »

finir avec ma mauvaise fortune. Même si c'est mal que d'espérer tirer profit de la mort d'autrui.)

L'explicitation de E1 « Quiça con algo me quedaré que otro no lo sabe, con que mude el pelo malo » est directement reliée au proverbe via « aunque ». L'emploi de ce connecteur indique, nous l'avons signalé antérieurement, que la conclusion présentée est différente de celle qui est attendue. L'énoncé proverbial permettrait en effet d'inférer une conclusion telle que : « *je n'espère pas profiter de son éventuelle disparition* ». Or, la conclusion, ici antéposée, correspond à E1 et exprime justement l'idée inverse : « *j'espère que je récupérerai quelque chose* ».

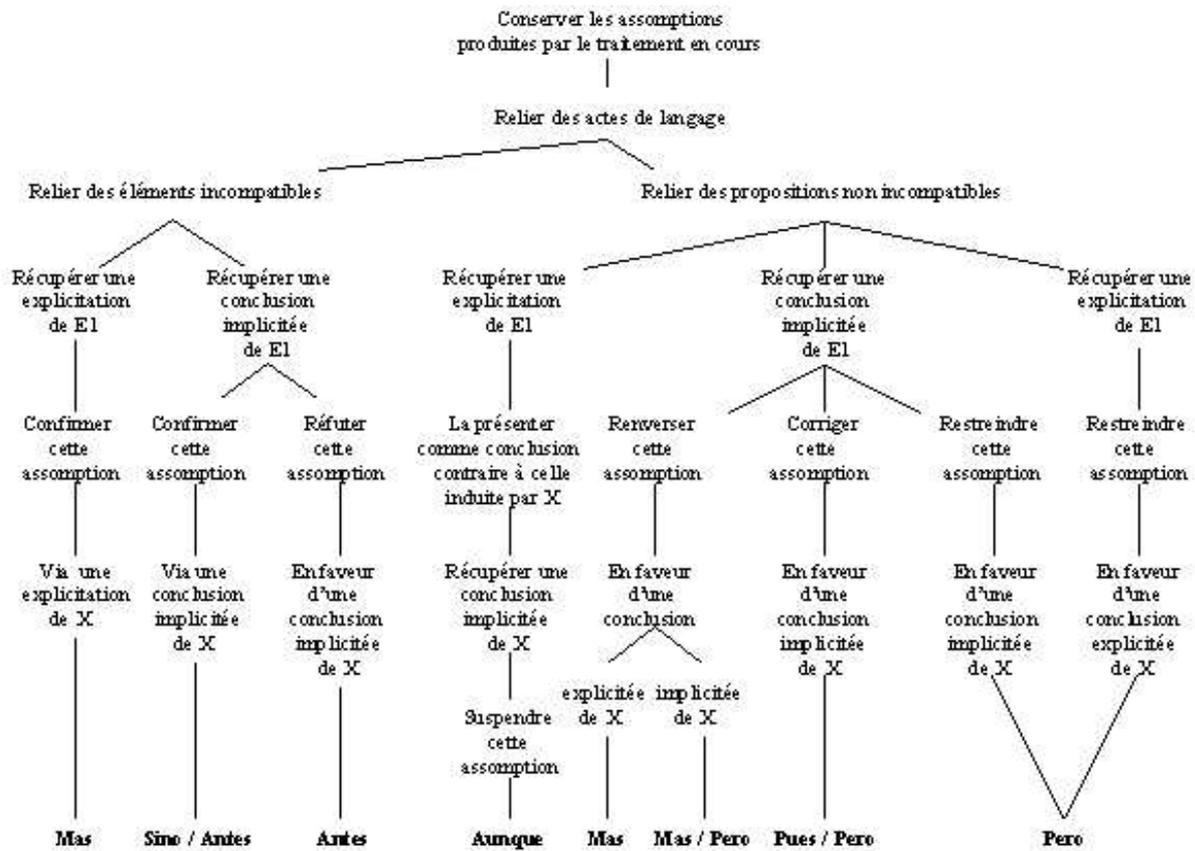
« Aunque » impose ici le parcours instructionnel :

- Récupérer une explicitation de E1
- La présenter comme conclusion contraire à celle induite par X
- Récupérer une conclusion implicite de X
- Suspendre cette assomption

Selon que X est précédé de « pero », « mas », « pues » restrictifs ou de « aunque », la fonction du proverbe est différente : dans le premier cas, la conclusion tirée de X est adoptée au détriment de celle issue de E1, alors que, dans le second, elle est suspendue en faveur d'une explicitation de E1. La situation est inversée.

Précédé d'un connecteur exprimant le désaccord, un proverbe peut donc directement ou indirectement confirmer, réfuter, suspendre, corriger ou restreindre la proposition précédente E1 ou l'une de ses possibles conclusions. La séquence proverbiale peut également voir une de ses inférences suspendue au profit d'une explicitation de E1 et mettre ainsi en évidence le non respect de la norme qu'elle représente (cas de « aunque X »).

Toutes ces remarques nous ont amenée à élaborer le schéma procédural ci-dessous :



Ainsi, lorsqu'un proverbe est précédé d'un connecteur pragmatique, nous pouvons interpréter sa fonction grâce à la marque de connexion.

Il en va de même quand, plus rarement, l'énoncé proverbial est suivi d'un connecteur. En effet, nous pouvons rencontrer des énoncés recouvrant une forme « X connecteur E1/E2¹⁶² » auquel cas les rôles de X et de E1/E2 sont intervertis. Par exemple, dans cet extrait du *Quijote*, p. 252 :

« Parésceme, Sancho, que no hay refrán que no sea verdadero **porque** todos son sentencias sacadas de la mesma

esperiencia. »

même)

¹⁶² E1 s'il s'agit d'une marque de connexion présentant cet énoncé comme déclencheur de ce qui précède ; E2 s'il s'agit d'un connecteur présentant cet énoncé comme déclenché par ou en désaccord avec ce qui précède.

le proverbe « no hay refrán que no sea verdadero » suivi du connecteur « porque » est présenté comme déclenché par E1. Le parcours instructionnel serait :

- Conserver les assomptions produites par le traitement en cours
- Récupérer X
- Relier des actes de langage
- Présenter E1 comme cause de X.

Ce type d'occurrences nous semble cependant moins intéressant que celui où le proverbe est introduit par la marque de connexion : en effet, cette dernière, en cas d'antéposition de la séquence proverbiale, nous informe davantage sur le statut de E1/E2 que sur la fonction de X. Nous n'analyserons donc pas les cas, au demeurant fort rares, recensés dans notre corpus, dans la mesure où un tel travail conduirait à une répétition des résultats obtenus, avec, pour seule variante, l'interversion de X et de E1/E2.

L'important, selon nous, est que le fonctionnement du proverbe peut être fortement déterminé par la présence de connecteurs l'introduisant en discours. En l'absence de tels marqueurs, l'énoncé proverbial peut généralement être considéré comme déclencheur puisque parole porteuse d'un principe universel communément admis.

Les proverbes peuvent donc apparaître comme déclencheurs, déclenchés ou en désaccord avec une autre proposition à laquelle ils sont connectés lors de leur incorporation au discours. Cette appartenance à des enchaînements logiques¹⁶³ se traduit également par la présence systématique des séquences proverbiales au sein de raisonnements menant d'un argument à une conclusion.

¹⁶³ Via le terme logique, nous nous référons et nous réfèrerons à la logique naturelle.

D. Le « lieu¹⁶⁴ » du proverbe : le raisonnement

D'un point de vue général, nous allons observer où se situe l'énoncé proverbial dans le texte. A première vue, les séquences proverbiales semblent apparaître au sein d'une réflexion. Cécile Leguy a observé, dans une étude sur l'usage de la matière proverbiale au Mali, que « le proverbe a souvent pour fonction soit de clore le débat, soit d'avancer un argument qui se veut convaincant [...] »¹⁶⁵. Qu'en est-il des énoncés de notre corpus ?

Quelle que soit l'œuvre considérée, dans la majorité des cas (environ 58 % des occurrences), les proverbes se situent au milieu d'une réflexion qu'ils illustrent, qu'ils ponctuent. Citons, par exemple :

« La tercera [cosa], arrebatamiento, que çiertamente muy pocos son que ayan buen acabamiento de las cosas que se fazen arrebatadamente. E por ende dizen que “ *quien se arrebatada su pro non cata* ”. Onde, mejor es levar las cosas por vigor e recabdar, pues en el comienzo de las cosas deve ome pensar en lo que ha de fazer ; » (El Zifar, p. 281)

La séquence proverbiale¹⁶⁶ est au centre d'une réflexion sur les inconvénients et les dangers de l'empressement. Elle fonctionne comme une condensation partielle de ce qui vient d'être dit et comme point de départ des considérations suivantes sur le sujet.

Les proverbes peuvent également fréquemment (environ un tiers des occurrences) conclure une pensée, ainsi qu'en atteste :

« – No sería eso – respondió don Quijote – ; sino que tú debías de estar romadizado, o te debiste de oler a ti mismo ; porque yo sé bien a lo que huele aquella rosa entre espinas, aquel lirio del campo, aquel ámbar desleído.

– Todo puede ser – respondió Sancho – ; que muchas veces sale de mí aquel olor que entonces me pareció que salía de su merced de la señora Dulcinea ; pero no hay de qué maravillarse, que *un diablo parece a otro*.

– Y bien – prosiguió don Quijote –, he aquí que acabó de limpiar su trigo y de enviallo al molino. ¿ Qué hizo cuando leyó la carta ? » (El Quijote, p. 384)

¹⁶⁴ Nous reprenons ici la terminologie de Jacqueline et Bernard CERQUIGLINI dans « *L'écriture proverbiale* », in *Revue des Sciences Humaines*, Paris, 1976, Tome XLI, n° 63.

¹⁶⁵ LEGUY Cécile, « *Bouche délicieuse et bouche déchirée : proverbe et polémique chez les Bwa du Mali* », in *Langage et Société*, n° 92, Juin 2000, p. 45.

¹⁶⁶ Elle apparaît en italique et entre guillemets.

Avec la séquence proverbiale prononcée par Sancho s'achève la digression autour de l'odeur de Dame Dulcinea. Don Quijote pose une question qui encourage son écuyer à reprendre le fil de sa narration.

Enfin, beaucoup plus rarement (seulement 8 % des occurrences)¹⁶⁷, un proverbe peut introduire une réflexion :

« ELICIA. [...] Yo le tengo a este officio odio ; tú mueres tras ello.

CELESTINA. Tú te lo dirás todo ; pobre vejez quieres ; ¿ piensas que nunca has de salir de mi lado ?

ELICIA. Por Dios, dexemos enojo, y al tiempo el consejo ; ayamos mucho plazer. Mientra hoy toviéremos de comer, no pensemos en mañana. *También se muere el que mucho allega como el que pobremente vive*, y el doctor como el pastor, y el papa como el sacristán, y el señor como el siervo, y el de alto linaje como el baxo. »

(La Celestina, p. 210)

L'emploi de l'énoncé proverbial par Elicia lui permet de changer de focalisation : elle justifie son épicurisme en prônant l'égalité devant la mort.

L'usage d'un proverbe au sein d'une œuvre peut donc bien ponctuer ou conclure une réflexion mais aussi l'introduire. Quelle que soit sa place dans le texte, il joue toujours un rôle au sein d'un « **raisonnement** », **entendu comme une suite de propositions établissant un lien logique entre un argument et une conclusion. Par « argument », nous rappelons que nous désignons une affirmation particulière présentée à l'appui d'un raisonnement et par « conclusion », une proposition tirée des données d'un raisonnement.**

Or, un énoncé proverbial permettrait le passage d'un argument A à une conclusion C¹⁶⁸. La question est de savoir comment circonscrire le raisonnement avec lequel est susceptible de fonctionner une séquence proverbiale. La difficulté de l'analyse envisagée résulte du fait que nous travaillons à partir d'un corpus. Nous ne nous contentons pas de créer

¹⁶⁷ Voici un tableau récapitulatif des proportions de proverbes introduisant, ponctuant ou concluant une réflexion selon l'œuvre examinée :

	Introduisent	Ponctuent	Concluent
<u>El Zifar</u>	6.71 %	58.53 %	34.76 %
<u>La Celestina</u>	6.25 %	58.59 %	35.16 %
<u>El Quijote</u>	12 %	58.67 %	29.33 %
TOTAL	8.32 %	58.60 %	33.08 %

¹⁶⁸ Nous reprenons l'affirmation de Anscombe dans *Théorie des topoï...*, op. cit, p. 38.

un raisonnement à partir d'un proverbe de départ pour illustrer nos propos mais nous considérons la séquence proverbiale au sein d'un contexte que nous n'avons pas imaginé, ce qui implique une complexité et, par la même, une difficulté supérieure.

1. Le proverbe fonctionne avec un raisonnement particulier

En professant un avis ou un enseignement d'ordre moral ou pratique, les proverbes ont pour objectif principal l'action de l'interlocuteur. Ce but se traduit par l'existence – explicite ou implicite – d'une conclusion (C) factuelle, c'est-à-dire exprimant une demande d'action.

a. Le proverbe induit une conclusion factuelle

Demander à l'interlocuteur d'agir revient à accomplir ce que John Searle a appelé un acte directif dans sa version de la théorie des actes de langage¹⁶⁹.

Plus précisément, le locuteur peut viser deux types d'actions de l'interlocuteur¹⁷⁰ :

- **une action ponctuelle**

« [Callemos], que a la puerta estamos, [y como dizen, **las paredes han oídos**]. » (La Celestina, p. 108)
(*[Taisons-nous], car nous sommes devant sa porte, [et comme on dit, les murs ont des oreilles].*)

C

X

- **une action sur le long terme dont l'objectif est l'adoption d'une norme de vie**

« Onde, mios fijos, si queredes ser preçiadados e amados de Dios e de los omes, [sed omildosos a vuestro señor e
(*C'est pourquoi, mes enfants, si vous voulez être estimés et aimés de Dieu et des hommes, [obéissez à votre*

non a la voluntad]. [Ca nesçio es el que non sabe que **la voluntad es enemiga del seso**]. » (El Zifar, p. 262)
(*seigneur et non à vos sentiments]. [Car idiot est celui qui ne sait pas que les sentiments sont ennemis du bon*

C

X

¹⁶⁹ Searle J. R., *Sens et expression...*, op.cit.

¹⁷⁰ Notons que le locuteur peut s'adresser à lui-même, auquel cas il est son propre interlocuteur.

sens].)

Les conclusions des deux séquences ci-dessus sont régies par des verbes à l'impératif et contribuent donc à créer des raisonnements que nous pourrions qualifier de non modalisés, c'est-à-dire, n'appliquant pas ici un « devoir » à un « faire » : autrement dit, la demande d'action n'est pas subordonnée à des verbes exprimant un devoir mais est le fruit d'une injonction, c'est-à-dire d'un acte directif direct. La conclusion d'un raisonnement peut donc être une

- demande d'action non modalisée

Elle peut être formée par

- un acte directif direct, c'est-à-dire par une injonction :

« [sé breve en tus razonamientos] ; [que **ninguno hay gustoso si es largo**]. » (El Quijote, p. 258)
([sois bref dans tes raisonnements] ; [*car on n'est pas agréable si on est long*].)

C

X

L'injonction est le type de conclusion rencontré le plus fréquemment mais, parmi les demandes d'action non modalisées, nous avons également relevé :

- Un acte directif indirect : une interrogative

Nous avons pu observer, bien que très rarement, que certaines propositions interrogatives sont susceptibles de fonctionner comme conclusions au sein de processus logiques, auquel cas elles fonctionnent comme des actes directifs indirects. En effet, dans un acte de langage indirect, le locuteur réalise un acte illocutionnaire primaire par l'intermédiaire d'un acte illocutionnaire secondaire et avec l'objectif que son intention illocutionnaire soit reconnue par son auditeur. Dans le cas présent, la demande d'action est réalisée par l'intermédiaire d'une question. En voici un exemple :

« ¿ Pues [por qué te trabajas – dixo la calandria – en cuidar que me podrás prender otra vez en tus lazos con tus
(Et bien [pourquoi continues-tu – dit l'alouette – à penser que tu pourras m'attraper une nouvelle fois dans tes

C

dulces cantos ?] [¿ E non sabes que **de los escarmentados se fazen los arteros** ?] Çertas, bien devías entender
filets grâce à tes doux chants ?] [*Ne sais-tu pas que chat échaudé craint l'eau froide* ?] Tu devrais bien

X

que, pues una vegada escapé de tus manos, que me guardaré de meterme en tu poder. » (El Zifar, p. 237)
comprendre que, puisqu'une fois déjà j'ai échappé à tes mains, je me garderai de me mettre à ta portée.)

L'interrogative « *pourquoi continues-tu à penser que tu pourras m'attraper une nouvelle fois dans tes filets grâce à tes doux chants ?* » équivaut ici à « arrête de penser que tu pourras m'attraper une nouvelle fois dans tes filets avec tes doux chants. » En effet, en demandant au chasseur les raisons de son entêtement, l'alouette lui conseille en réalité de changer d'attitude. L'interrogative a donc bien pour fonction d'influencer le comportement de l'interlocuteur. Nous pouvons en déduire qu'en tant qu'acte directif indirect elle joue bel et bien le rôle de la conclusion au sein du raisonnement présenté par le locuteur.

Les groupes verbaux régissant les conclusions peuvent également concourir à produire une

- demande d'action modalisée

Elle s'exprime par le biais d'actes directifs indirects qui, comme l'interrogative débutant par « pourquoi », concernent les raisons d'accomplir une action. Dans les exemples relevés, la raison invoquée est le devoir. Voici les modalisations subordonnant l'action à un verbe exprimant un devoir utilisées dans notre corpus :

- deber

« E fiyo – dixo el ome bueno –, [**en las oras de cuita se proevan los amigos**]. [E por ende non deves mucho fiar (*Et mon fils – dit le gentilhomme – [c'est dans les heures difficiles que l'on identifie ses amis]. [En conséquence*

X

en todo ome que se demuestra por amigo fasta que lo proeves en las cosas que te fueren mester]. » (El Zifar, tu ne dois pas faire confiance à tout homme qui se prétend ton ami jusqu'à ce que tu l'aies mis à l'épreuve en

C

p. 66)

étant dans le besoin].)

- haber de

« [Así que, desde hoy adelante, **nos hemos de tratar** con más respeto, sin darnos cordelejo], porque, de (*Ainsi, dès à présent, nous devons nous traiter avec plus de respect, sans badiner, parce que, de*

C

cualquiera manera que yo me enoje con vos, [**ha de ser mal para el cántaro**]. » (El Quijote, p. 251) *quelque façon que je me mette en colère contre toi, [ça va aller mal pour la cruche].)*

X

- es menester (que)

« [es menester que ames] si quieres ser amado, [que **no se toman truchas etc.**] » (La Celestina, p. 194)

([il faut que tu aimes] si tu veux être aimé, [car on ne fait pas d'omelette etc.])

C

X

- es necesario (que)

« [es necesario saber] de ti tres cosas]. (...) Y esto sabido, verás obrar mi cura. [Por ende **cumple que al** *([il est nécessaire de savoir]* trois choses à ton propos]. (...) *Et une fois cela su, tu verras agir mon traitement.*

C

médico, como al confessor, se hable toda verdad abiertamente]. » (La Celestina, p. 240)

[C'est pourquoi au médecin, comme au confesseur, on doit dire sans ambages toute la vérité].)

X

- conviene (que)

« De ello e de ello – dixo el ribaldo –, [ca **todas las manzanas no son dulçes**] ; [e por ende conviene que nos *(Du bon comme du mauvais – dit le riverain –, [car toutes les pommes ne sont pas douces] ; [en conséquence,*

X

paremos a lo que veniere]. » (El Zifar, p. 142)

il faut que nous parions à toute éventualité].)

C

Au sein de notre corpus, la conclusion d'un raisonnement peut ainsi être :

- une demande d'action non modalisée exprimant un acte directif direct (une injonction) ou un acte directif indirect (une interrogation débutant par « por qué ») ;
- une demande d'action modalisée (subordonnée à un verbe qui formule un devoir) exprimant un acte directif indirect.

Une autre difficulté apparaît si l'on considère que l'énoncé proverbial peut fonctionner avec deux types de conclusions factuelles : argumentatives ou préventives.

b. Argumentation vs prévention

Afin de distinguer argumentation et prévention, il nous faut définir ces deux concepts. Commençons par l'argumentation. Nous nous appuyerons, à cet effet, sur les études menées sur ce thème en Logique naturelle.

Avant toute chose, il convient de différencier argumentation et démonstration et remonter, pour cela, jusqu'à Aristote, qui serait, aux dires de Perelman¹⁷¹, le père de la théorie de l'argumentation. Le stagirite faisait la distinction entre deux types de raisonnements : les raisonnements analytiques, d'une part, et les raisonnements dialectiques, d'autre part. Le raisonnement analytique met en place des formes d'inférence valable qui permettent d'en inférer nécessairement une conclusion (le syllogisme, par exemple). Cette inférence est purement formelle et établit un rapport entre la vérité des prémisses et celle de la conclusion. S'appuyant sur la vérité, les raisonnements analytiques sont démonstratifs et impersonnels. Ce n'est pas le cas des raisonnements dialectiques dont les prémisses sont constituées d'opinions généralement acceptées. Or les proverbes sont justement considérés comme le réservoir culturel d'un peuple, l'ensemble de ses croyances, et ne peuvent se voir assigner un caractère véridique mais vraisemblable (il est fréquent que coexistent un proverbe et son contraire). Les énoncés proverbiaux seraient ainsi porteurs de ce que Grize a nommé « préconstruits culturels », à savoir « tout un ensemble d'us et de coutumes qui sont inscrits dans la culture à laquelle on appartient. »¹⁷² Les énoncés proverbiaux seraient donc employés au sein de raisonnements dialectiques et non analytiques :

« Les raisonnements dialectiques partent de ce qui est accepté, leur but étant de faire admettre d'autres thèses, qui sont ou peuvent être controversées : ils se proposent donc de persuader ou de convaincre. Il ne consistent pas en inférences valides et contraignantes, mais présentent des *arguments* plus ou moins forts, plus ou moins convaincants, et qui ne sont jamais purement formels. »¹⁷³.

A la distinction raisonnement dialectique / raisonnement analytique correspond donc celle entre argumentation et démonstration : contrairement à la démonstration, l'argumentation ne

¹⁷¹ PERELMAN Chaim, *L'empire rhétorique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Collection Pour demain, 1988.

¹⁷² GRIZE Jean-Blaise, *Logique naturelle et communications*, Paris, 1996, Puf, Psychologie sociale, p. 66. Ce que les logiciens appellent « préconstruit culturel » semblerait correspondre à ce que les sémanticiens de la TAL appellent topos : une règle d'inférence permettant le passage d'un argument à sa conclusion.

¹⁷³ Perelman Ch., *L'empire...*, op cit., p. 16.

cherche pas à déduire les conséquences de certaines prémisses mais à « provoquer ou [...] accroître l'adhésion d'un auditoire aux thèses qu'on présente à son assentiment »¹⁷⁴. Elle présuppose, en conséquence, un contact des esprits entre l'orateur et son auditoire qui n'existe pas dans le cadre de la démonstration.

Plus précisément, selon Ch. Perelman, « l'argumentation se propose d'agir sur un auditoire, de modifier ses convictions ou ses dispositions, par un discours qu'on lui adresse et qui vise à gagner l'adhésion des esprits »¹⁷⁵. L'argumentation est donc essentiellement dialogique : l'énonciateur d'un argument a pour objectif de pousser son interlocuteur à agir. Grize en propose une définition similaire : « une situation d'argumentation est une situation dans laquelle un sujet A se propose d'intervenir sur le jugement, l'opinion ou le comportement d'un sujet B à l'aide – ou par le moyen – d'un discours. »¹⁷⁶ Nous pourrions dire que, au sein d'un processus¹⁷⁷ argumentatif, un locuteur L tente de faire admettre une conclusion factuelle C à un interlocuteur I par le biais d'un argument A. En qualifiant C de factuelle, nous nous éloignons de l'analyse de Anscombe et Ducrot sur l'argumentation dans la mesure où, selon eux, la conclusion d'une argumentation peut être factuelle ou non¹⁷⁸ ; en d'autres termes, la conclusion peut, dans le cadre de la Théorie des *Topoi*, ne pas constituer une demande d'action. Cette conception semble réduire le phénomène de l'argumentation à une simple relation d'antécédent à conséquent, c'est pourquoi nous avons pensé qu'il serait préférable de nous appuyer sur les définitions de Grize ou de Perelman au sein de notre travail.

Par ailleurs, dans une argumentation, l'intervention de L sur I se situe dans le présent¹⁷⁹. Cette caractéristique inhérente au processus argumentatif est essentielle quant à l'identification d'une argumentation dans un texte littéraire. Elle nous permet d'écarter des séquences telles que « il faisait beau. Nous décidâmes donc d'aller nous promener » : le fait que les verbes soient conjugués au passé nous indique qu'il ne s'agit pas d'un processus argumentatif.

¹⁷⁴ Id., p. 23.

¹⁷⁵ Id., p. 24.

¹⁷⁶ Grize J.-B., *De la logique...*, op. cit., p. 152.

¹⁷⁷ Par processus, nous entendons désigner le mécanisme cognitif mis en place.

¹⁷⁸ Dans *Théorie des topoi...*, op. cit., p. 36, ils citent notamment comme exemple « Il est tard, il est huit heures » où « Il est tard » est considéré comme conclusion de l'argument « il est huit heures ».

¹⁷⁹ Par exemple, si nous empruntons le fameux exemple de Ducrot « Il fait beau. Allons nous promener », « il fait beau » est l'argument utilisé par L afin de persuader I d'aller se promener, c'est-à-dire d'accepter la conclusion « Allons nous promener ». L tente, dans un discours au présent, de provoquer l'action de I.

Une autre spécificité du discours argumentatif est qu'il vise l'action immédiate de l'interlocuteur. Ainsi, si un énoncé comme « si vous ne voulez pas être punis, alors travaillez » est nettement argumentatif, une séquence telle que « si vous ne voulez pas être punis, vous devez travailler » est susceptible quant à elle de recevoir une double lecture en fonction du contexte au sein duquel elle est insérée. En effet, si nous imaginons qu'une mère s'adresse à ses enfants refusant à ce moment-là de faire leurs devoirs, la conclusion « vous devez travailler » signifie « travaillez ». Le locuteur attend une réaction immédiate. En revanche, si nous considérons un Principal de collège, qui, le jour de la réunion de rentrée, tient ce discours devant les élèves réunis pour l'occasion, « vous devez travailler » n'implique pas d'action se situant dans l'immédiateté des événements mais dans un futur plus ou moins éloigné et hypothétique : elle a simplement une valeur *préventive* et non argumentative.

Nous opposerons donc prévention et argumentation. **Par prévention nous désignerons l'ensemble des mesures destinées à éviter un événement qu'on peut prévoir et dont on pense qu'il entraînerait un dommage pour l'individu ou la collectivité¹⁸⁰. Lorsque la conclusion d'un raisonnement est préventive, la demande d'action se situe dans un futur possible, hypothétique et non immédiat.** L'énonciateur d'une conclusion préventive cherche avant tout à anticiper une éventuelle situation future et à indiquer à son interlocuteur ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire en de telles circonstances. Seule la connaissance du scénario, ou script¹⁸¹, suivant lequel se déroule l'énonciation peut permettre de distinguer une conclusion préventive d'une conclusion argumentative.

Il semblerait que ce soit le recours à une conclusion s'exprimant par le biais d'un acte directif indirect qui permette la double possibilité d'interprétation. Énoncer un acte directif indirect reviendrait, rappelons-le, à énoncer un acte illocutionnaire primaire par l'intermédiaire d'un acte illocutionnaire secondaire en désirant que notre intention illocutionnaire soit reconnue comme telle par notre auditeur. Dans le cas présent, le locuteur réalise une demande d'action par l'intermédiaire d'une phrase exprimant la nécessité de faire quelque chose. Le DEVOIR FAIRE implique un FAIS. Il y aurait donc deux types de conclusions argumentatives factuelles :

¹⁸⁰ Corrélativement, il peut s'agir de l'ensemble des mesures destinées à rechercher la réalisation d'un événement qu'on peut prévoir et dont on pense qu'il entraînerait un bénéfice pour l'individu ou la collectivité.

¹⁸¹ Par scénario ou script, nous nous référons à un schéma d'action standardisé. SCHANK Roger & ABELSON Robert, *Scripts, lands, goals and understanding*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, Artificial Intelligence, 1977.

L'entremetteuse s'adresse à Melibea qu'elle prétend vouloir guérir des sentiments que la jeune fille ressent pour Calisto. Elle lui demande de lui dire la vérité par l'intermédiaire de C. Il est possible de qualifier cette conclusion d'argumentative dans la mesure où elle cherche à provoquer l'action immédiate de l'interlocuteur.

- Prévention

« E fijo – dixo el ome bueno –, **[en las oras de cuita se proevan los amigos]**. [E por ende non debes mucho fiar (*Et mon fils – dit le gentilhomme – [c'est dans les heures difficiles que l'on identifie ses amis]. [En conséquence*

X

en todo ome que se demuestra por amigo fasta que lo proeves en las cosas que te fueren mester]. » (El Zifar, *tu ne dois pas faire confiance à tout homme qui se prétend ton ami jusqu'à ce que tu l'aies mis à l'épreuve en*

C

p. 66)

étant dans le besoin].)

Un père vient de démontrer à son fils que tous ceux qu'il pensait être des amis n'en étaient pas. Le proverbe permet d'inférer une conclusion factuelle mais celle-ci ne sollicite pas l'action immédiate de l'interlocuteur. En énonçant C, le père veut éviter que son fils ne commette à nouveau pareille erreur : il lui expose la nécessité d'être méfiant sans pour autant attendre qu'il fasse preuve de prudence dans l'instant puisque, le danger passé, la situation ne l'impose plus. Cette conclusion factuelle est uniquement préventive : le locuteur ne cherche qu'à influencer l'action de son interlocuteur dans la perspective où ce dernier se trouverait postérieurement dans une situation similaire à celle illustrée par le proverbe.

En l'absence de raisonnement explicite, le scénario au sein duquel apparaît l'énonciation est primordial quant à la distinction argumentation / prévention. En effet, deux des ouvrages de notre corpus étant des romans, la narration¹⁸² y occupe une place prépondérante ce qui implique que bien souvent les raisonnements relatifs à l'emploi des énoncés proverbiaux ne sont que sous-entendus. Il faut alors les reconstituer et évaluer la nature de la visée de C : argumentative ou préventive.

Étudions cette séquence, extraite du Zifar, p. 379-80 :

¹⁸² Par narration, nous nous référons à ce que les rhétoriciens considèrent comme la « partie du discours où l'orateur raconte, expose, développe le fait ». (*Le Trésor de la Langue Française informatisé...*, op. cit.). Il ne s'agit donc pas de pousser explicitement l'interlocuteur à l'action mais d'énoncer simplement les faits.

« Este rey moro era tan justiciero en la su tierra, que todas las más noches andava con dies o con veinte por la
(Ce roi maure voulait tant que la justice soit respectée sur sa terre, que toutes les nuits, il parcourait la ville avec dix ou

villa a oír qué dezían e qué fazía cada uno. Así que una noche estava una pieça de moros mançebos en una casa
vingt hommes pour entendre ce que chacun disait et faisait. Ainsi, une nuit, un groupe de jeunes maures mangeait et buvait

comiendo e beviendo a grant solas ; e el rey estando a la puerta de parte de fuera escuchando lo que dezían ;
avec grand plaisir dans une maison ; et le roi, de l'autre côté de la porte écoutait ce qu'ils disaient ; et un maure commença

e començó un moro a dezir : “ Diga agora cada uno cuál es el más nesçio de esta villa.” “Que yo sé, es el rey.”
à dire : “Que chacun de vous dise quelle est la personne la plus bête de la ville.” “Moi je sais, c’est le roi.” Quand le roi

Quando el rey lo oyó fue mucho irado e mandó a los sus omes que los prendiesen e que los guardasen ay fasta
l’entendit il fut très en colère et ordonna à ses hommes de les arrêter et de les emprisonner jusqu’au moment de les lui

otro día en la mañana que gelos levasen. E por ende dizen que **[quien mucho escucha su daño oye].** »
amener le lendemain matin. C’est pourquoi on dit que [qui écoute beaucoup, entend dire du mal de lui].)

X

Cet extrait ne comporte pas de raisonnement explicite ; le proverbe est inséré dans une narration qui en constitue une expansion, c’est-à-dire un enrichissement. L’auteur propose une exemplification du message de l’énoncé proverbial auquel nous arrivons par induction. Cependant, une séquence proverbiale, quelle qu’elle soit, permet toujours d’inférer une conclusion factuelle ; dans le cas présent, cette conclusion est implicite : le locuteur est l’Infant Roboán et son interlocuteur l’Empereur de Triguada ; ce dernier pourrait déduire, à partir de « quien mucho escucha, su mal oye », la C suivante : « tu ne dois pas être trop curieux », par exemple. Ce processus ne constitue cependant pas une argumentation, dans la mesure où l’acte directif exprimé par C ne vise pas l’action immédiate de l’interlocuteur, mais une prévention.

En revanche, dans l’extrait suivant, tiré du Quijote, pp. 249-50, le raisonnement sous-entendu serait argumentatif :

« A lo menos – respondió Sancho –, supo vuestra merced poner en su punto el lanzón, apuntándome la cabeza,
(Au moins – répondit Sancho –, votre grâce a su mettre au bon endroit sa lance courte, en me visant la tête

y dándome en las espaldas, gracias a Dios y a la diligencia que puse en ladearme. Pero vaya, que todo saldrá
et en me touchant dans le dos, grâce à Dieu et au soin que j’ai pris de m’écarter. Mais passons, car tout finira

en la colada ; que yo he oído decir : [« **Ése te quiere bien, que te hace llorar** »] »
*par se savoir ; car j'ai entendu dire : [« **Qui aime bien, châtie bien** »]*

X

Le locuteur Sancho parle à son interlocuteur don Quijote de la scène qui vient de se produire : il relate une dispute entre eux. Son intervention ne compose pas un raisonnement mais une simple narration. Toutefois, celle-ci se termine par le proverbe « *qui aime bien, châtie bien* » qui permet d'inférer la conclusion argumentative factuelle qui serait « continuez », s'il s'adresse à son maître, ou « sois content », s'il est son propre interlocuteur¹⁸³. Dans les deux cas, les C sont détournées par le phénomène de dérision. Comme dans l'exemple précédent, C est implicite.

Les deux extraits ci-dessus montrent qu'à un proverbe est toujours rattachée une conclusion factuelle préventive ou argumentative qui peut être explicite ou non.

Voici un tableau exposant les proportions de proverbes utilisés à titre préventif ou argumentatif au sein des trois œuvres analysées :

	PREVENTION	ARGUMENTATION	PREVENTION ou ARGUMENTATION
<u>El Zifar</u>	34.73 %	32.34 %	32.93 %
<u>La Celestina</u>	22.22 %	77.78 %	
<u>El Quijote</u>	31.25 %	68.75 %	

Au sein du Zifar, contrairement à ce qui se produit dans les deux autres ouvrages de notre corpus, l'argumentation ne l'emporte pas sur la prévention. Il est même des cas où le choix entre fonction préventive et fonction argumentative est problématique (32.93 %). Cet état de fait pourrait trouver une explication dans la nature du manuscrit en question : ce roman de chevalerie appartient à la veine didactique du Moyen-Age ; une centaine de ses pages, où foisonnent les séquences proverbiales, est consacrée aux conseils que le chevalier Zifar prodigue à ses fils. Lorsque la conclusion du raisonnement est un acte directif indirect ou qu'elle est implicite, le contexte, le scénario mis en place, n'est pas suffisant pour déterminer si le père attend de ses enfants l'application immédiate de ses directives ou s'il s'emploie à

¹⁸³ Dans un monologue, on est à la fois locuteur et interlocuteur ; le monologue est donc dialogique et peut de ce fait servir de cadre à une argumentation.

parfaire leur éducation en leur expliquant le comportement à adopter dans telle ou telle situation. Si la distinction argumentation/prévention n'est pas significative dans le Zifar, elle l'est, en revanche, dans La Celestina. Dans la mesure où il s'agit d'une œuvre théâtrale, la priorité est donnée à l'action, d'où, peut-être, cette préférence pour la fonction argumentative des proverbes. Cervantès tend également à privilégier l'emploi argumentatif de la matière proverbiale, ce qui pourrait sembler logique si l'on considère que la majorité des proverbes du Quijote apparaissent au sein de dialogues. Les occurrences proverbiales induisant une prévention sont généralement situées au sein de narrations, ce qui justifierait leur rôle le plus souvent non argumentatif puisque visant simplement à décrire une situation.

La matière proverbiale se situerait donc bien au centre d'un raisonnement composé d'un argument A et d'une conclusion factuelle C. La question est de savoir comment déterminer quels pourraient être ce A et cette C.

2. Comment déterminer A et C dans notre corpus ?

Nous avons vu que le proverbe, de par l'enseignement qu'il véhicule, implique une conclusion factuelle ; mais qu'est ce qui nous permet de savoir qu'un énoncé représente A et un autre C dans un contexte donné ?

Plusieurs théories pragmatiques sont susceptibles d'expliquer le choix de A et de C. Il s'agit de la Théorie des Implicatures élaborée par Grice (1975) où apparaît le principe de coopération, de la Théorie de la Pertinence développée par Sperber et Wilson (1986), et, enfin, de la notion de topos chez Anscombe et Ducrot (1983)¹⁸⁴. Par souci de clarté, nous rappellerons brièvement chacun de ces concepts et nous tenterons de les appliquer au cas des proverbes.

a. Les proverbes et la Théorie des Implicatures

Grice a constaté que certains énoncés communiquent plus que ce que les mots qui composent la phrase signifient ensemble. Il appelle implicature cette partie de la signification des énoncés qui échappe aux conditions de vérité de la phrase : le locuteur donne à entendre à son auditeur plus que le sens littéral de la phrase. Selon que l'implicature est déclenchée par une expression linguistique ou par des principes généraux liés à la communication et à la rationalité, elle sera dite respectivement conventionnelle ou « conversationnelle ». Les proverbes étant des principes généraux, nous pouvons supposer qu'il permettent une implicature « conversationnelle »¹⁸⁵. Cette implicature est déclenchée par une procédure faisant intervenir la notion de principe de coopération¹⁸⁶, qui peut être explicitée par quatre

¹⁸⁴ GRICE Herbert Paul, « *Logic and conversation* », in COLE Peter, & MORGAN James L., *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New York, Academic Press, 41-58, 1975.

SPERBER Dan, & WILSON Deirdre, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 1986.

La Pertinence..., op. cit.

ANSCOMBRE Jean-Claude, & DUCROT Oswald, *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Madarga, 1983.

¹⁸⁵ Nous ne perdons pas de vue que la théorie de Grice est applicable en conversation. Notre travail s'appuyant sur un corpus écrit, il sort souvent du cadre conversationnel (si ce n'est dans la Tragicomédie et au sein des dialogues du *Zifar* et du *Quijote*). Nous choisissons malgré tout de nous référer à cette approche car elle est susceptible d'orienter notre recherche quant à la détermination de A et C.

¹⁸⁶ Rappelons que le principe de coopération est que la contribution d'un locuteur à la conversation doit être, au moment où elle intervient, telle que le requiert l'objectif ou la direction acceptée de l'échange verbal dans lequel le locuteur est engagé.

catégories générales appelées maximes de conversation¹⁸⁷. Pour que l'auditeur puisse interpréter le vouloir dire du locuteur, il est nécessaire de supposer que ce dernier a respecté ce principe général.

Les proverbes seraient des règles d'inférence permettant le passage d'un énoncé jouant le rôle d'argument à un autre énoncé jouant celui de conclusion¹⁸⁸. Le proverbe, lorsqu'il est cité dans le discours, pourrait constituer un moyen intra-discursif de présenter un énoncé comme étant un argument ou une conclusion, comme le font, par ailleurs, les commentaires méta-discursifs et les connecteurs. Par le recours à un énoncé proverbial, on cherche à faciliter le travail d'interprétation du destinataire. En effet, le proverbe souligne la pertinence d'un raisonnement (pourquoi $A \rightarrow C$) et en éclaire le sens. Les moyens « sous-discursifs »¹⁸⁹ utilisés sont les normes et les *topoi* : « il s'agit là d'indices plus faibles car ils ne permettent de qualifier un énoncé comme argument ou conclusion que moyennant un calcul contextuel et situationnel »¹⁹⁰. Les proverbes, en tant que principes généraux communément acceptés, peuvent être considérés comme des *topoi*¹⁹¹ mais, contrairement à ces derniers qui sont implicites, ils ont la particularité d'être mentionnés dans le texte et ne constituent donc pas un moyen sous-discursif mais bien intra-discursif de déterminer A et C. Notons que l'absence d'indications intra-discursives peut, elle aussi, avoir pour justification le principe de coopération gricieu : il semble inutile d'intégrer au discours des indications nullement nécessaires à la compréhension du destinataire.

b. Les proverbes et la théorie de la pertinence

Une autre théorie, représentative de la pragmatique cognitive, est celle de la pertinence, élaborée par Sperber et Wilson. Selon eux, l'esprit humain (la cognition) est un organisme orienté vers la pertinence. Un acte de communication doit ainsi véhiculer une garantie de pertinence pour que l'on puisse expliquer qu'il mérite l'attention de l'interlocuteur et qu'il donne lieu à un effet interprétatif (interpréter un énoncé revient pour le destinataire à

¹⁸⁷ Les quatre principales maximes de conversation sont les maximes de quantité (que votre contribution contienne autant d'informations qu'il est requis mais pas plus d'informations qu'il n'est requis), de qualité (n'affirmez pas ce que vous croyez être faux ni ce pour quoi vous manquez de preuve), de relation (soyez pertinent) et de manière (évituez de vous exprimer avec obscurité et d'être ambigu ; soyez bref et soyez ordonné).

¹⁸⁸ Cf. p. 71 et suivantes.

¹⁸⁹ Par « sous-discursifs », nous entendons qui sous-tendent le discours.

¹⁹⁰ MC EVOY Sebastian, « *Argumentation et justification : le cas des topoi* », in PLANTIN Christian, *Lieux Communs, topoi, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993, p.165.

¹⁹¹ Plus précisément, nous les envisageons comme des énoncés porteurs de schémas argumentatifs.

décider quelles sont les hypothèses pertinentes, à savoir celles qui font l'objet de l'intention communicative du locuteur).

La pertinence peut être définie comme une notion comparative, déterminée par deux facteurs principaux : l'effort cognitif, qui est déterminé par la nature du stimulus à traiter, et l'effet contextuel, qui est le produit du traitement de l'énoncé, interprété relativement à un contexte particulier. Si l'on désire que l'auditeur s'emploie à décoder le message qu'on lui envoie, il faut donc que cet énoncé soit pertinent dans son contexte. L'interprétation dépend donc de la capacité cognitive de l'interlocuteur à construire un contexte suffisant pour la pertinence, à savoir un contexte qui permette de produire une interprétation cohérente avec le principe de pertinence. L'important est ici la notion de contexte utilisée par Sperber et Wilson : dans leur théorie, le contexte semble être un ensemble de croyances communes au locuteur et à l'allocutaire. Il paraît inévitable que l'interprétation de tout énoncé dépende de la manière dont les croyances du locuteur sont appréhendées par l'auditeur. L'interprétation de l'énoncé est ainsi fonction du sous-ensemble de croyances communes au locuteur et à l'auditeur. Or, les proverbes employés dans notre corpus, et les proverbes en général, forment un savoir commun partagé. Dans le cadre d'un raisonnement $A \rightarrow C$ légitimé par un proverbe X, l'énoncé proverbial constitue donc le contexte de croyance – selon la terminologie de Sperber et Wilson – qui fait que considérer un énoncé comme représentant un argument et un autre comme représentant sa conclusion est pertinent.

D'autre part, dans une interprétation donnée, un énoncé est cohérent avec le principe de pertinence si, et seulement si, le locuteur a rationnellement pu s'attendre à ce qu'il soit optimalement pertinent pour l'auditeur dans cette interprétation. Ceci a pour conséquence que l'interprétation obtenue est la première dont les effets compensent l'effort de traitement et non celle qui produit le plus d'effets¹⁹².

Le contexte est donc variable : c'est bien le cas de nos proverbes qui varient naturellement en fonction du raisonnement qu'il légitime. En effet, le contexte sélectionné sera le plus susceptible d'optimiser la pertinence. Par ailleurs, dans le cas de notre corpus, qui est composé de textes littéraires écrits, les effets contextuels sont limités. Comme nous en ferons

¹⁹² J. Moeschler remarque que « [e]n effet, le critère de cohérence avec le principe de pertinence explique pourquoi, dès qu'une interprétation est obtenue, le processus de traitement s'arrête et ne continue pas à l'infini : il suffit que le rendement effort-effet soit suffisant pour obtenir une interprétation cohérente avec le principe de pertinence. [...] L'interprétation obtenue n'est donc pas le simple fait de l'énoncé, mais est le résultat de la combinaison de l'énoncé et d'hypothèses, à savoir de propositions munies d'une certaine force de croyance, qui composent le contexte. Le contexte de l'énoncé a donc comme propriété singulière, dans la théorie de la pertinence, d'être non pas donné par la situation, mais construit. » Moeschler J. et Reboul A., *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique...*, op. cit.

J. Moeschler fait ici référence aux pages 201-215 et 252-256 de *La pertinence* de D. Sperber et D. Wilson.

la remarque plus avant, la conclusion peut être explicitée ou sous-entendue ; dans le premier cas, les effets sont peu nombreux puisqu'il se réduisent aux conclusions argumentatives et préventives énoncées ; dans le second cas, ils sont plus abondants dans la mesure où l'absence d'explicitation de la conclusion laisse libre cours à l'imagination. Dans le cadre de cette théorie pragmatique cognitiviste, c'est le proverbe, en tant que contexte, qui rend donc pertinent le choix de A et de C.

c. Les proverbes et la théorie des topoï

Les théoriciens de l'argumentation dans la langue – Anscombe et Ducrot essentiellement – qui évoluent au sein de la pragmatique intégrée¹⁹³, appuient leur théorie sur la notion de topos¹⁹⁴. Plutôt que de faire de la relation *argumentative* une relation automatique entre une classe d'arguments et une classe de conclusions, ils la définissent comme étant médiatisée par la convocation de règles *argumentatives* qui ne sont autres que les topoï. En effet, pour qu'une phrase utilisée dans le discours puisse servir une conclusion donnée ou une classe de conclusions, et donc qu'une *argumentation* ait lieu, il est nécessaire de convoquer un topos. C'est donc la connaissance d'un topos qui permet d'établir qu'un énoncé fonctionne comme argument et un autre comme conclusion. Nous l'avons vu, Anscombe considère que les proverbes sont un « réservoir de topoï tout prêt à l'usage ». Nous ne reviendrons pas sur l'ambiguïté de ses dires sur ce point. Toujours est-il qu'un énoncé proverbial permettrait bel et bien le passage de A à C. Or, le proverbe est cité dans le texte : il n'est donc pas implicite, comme c'est le cas pour le topos ordinaire, et indique de ce fait, plus ou moins métaphoriquement, une orientation *argumentative* permettant de présumer qu'un énoncé est argument et un autre sa conclusion.

Si nous nous référons à chacune de ces théories, le proverbe semble jouer un rôle central quant à la détermination de A et C dans les textes de notre corpus. L'énoncé proverbial peut être employé afin, justement, de faciliter l'interprétation des énoncés en tant qu'argument

¹⁹³ Rappelons qu'il s'agit d'une théorie sémantique non vériconditionnelle, c'est-à-dire qui fait l'hypothèse forte que les informations pertinentes pour la compréhension des énoncés dans la communication sont argumentatives et non informatives. Pour les spécialistes de cette théorie, toute relation d'antécédent à conséquent (c'est-à-dire tout raisonnement) peut être considérée comme argumentative ; notre définition de l'argumentation diffère donc de la leur. Lorsque ce concept sera utilisé selon la terminologie de la T.A.L., nous le ferons apparaître en italique.

¹⁹⁴ Cf. pp. 71-72.

ou conclusion selon le principe de coopération gricien ; nous pouvons également considérer que, selon la terminologie de Sperber et Wilson, le proverbe constitue le contexte par rapport auquel un énoncé est pertinent comme argument ou comme conclusion ; enfin, pour Anscombe, le proverbe représenterait l'expression d'un principe général (topos) permettant le passage de A à C : étant explicite puisque cité, il indique clairement ce qui pourra être envisagé comme étant argument et conclusion dans le texte. En bref, quelle que soit la théorie invoquée, nous arrivons à une conclusion similaire : c'est le contenu du proverbe qui permet de décider de ce que sont A et C.

Comment ? Le proverbe est une norme employée afin de légitimer une action particulière. Le passage du général au particulier est habituellement autorisé par la mise en place d'un mécanisme « syllogistique » particulier dont il est la prémisse majeure.

Le syllogisme, mis en place par Aristote, constitue la base du raisonnement déductif qui contraint l'interlocuteur à accepter la thèse proposée en le conduisant de manière nécessaire des principes aux conséquences ; il s'agit d'un argument qui comprend trois propositions (deux prémisses : la majeure et la mineure, et une conclusion), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. Le principe du syllogisme est que ce que l'on affirme légitimement pour un tout peut aussi être affirmé pour les parties de ce tout. Si nous prenons pour exemple le proverbe « Qui va à la chasse, perd sa place », nous obtenons :

Majeure : *Qui va à la chasse, perd sa place (= Si on quitte sa place, on la perd)*

Mineure : *tu quittes ta place* (α)

Conclusion : *donc tu la perds* (β)

Lorsque l'expression est indirecte, comme c'est le cas ici, la première opération est la « démétaphorisation », à savoir le décodage du sens opaque de l'énoncé. Le schéma argumentatif véhiculé par la séquence proverbiale, parole collective, constitue la majeure du syllogisme. La mineure et sa conclusion sont l'application du proverbe dans le domaine du particulier, ainsi qu'en atteste notamment l'utilisation de la seconde personne du singulier¹⁹⁵.

¹⁹⁵ Au sein des occurrences étudiées, la majeure est générale alors que la mineure et sa conclusion appartiennent au particulier.

La présence de cette seconde personne (du singulier ou du pluriel, selon les cas) est une particularité propre, semble-t-il, au mécanisme logique déclenché par le proverbe. L'interlocuteur y a en effet sa place, ce qui n'était pas le cas dans les syllogismes développés par Aristote. Nous pourrions de ce fait parler de « syllogisme interlocutif » ou plutôt d'« enthymème¹⁹⁶ interlocutif » afin de mettre en avant la spécificité de ce cas de figure.

Mineure et conclusion peuvent, ensemble ou individuellement, former l'argument d'un raisonnement où apparaîtrait le proverbe¹⁹⁷ :

Ex : « [Ne te lève pas] : [si tu quittes ta place, tu vas la perdre], [car, comme on dit, qui va à la chasse perd sa place]. ».

C	A ($\alpha \rightarrow \beta$)	X
---	----------------------------------	---

L'argument « si tu quittes ta place, tu vas la perdre » correspond ici à la mineure et à sa conclusion. La conclusion du raisonnement « Ne te lève pas » peut, quant à elle, être inférée à partir de la conséquence négative représentée par la partie conclusive de l'argument qui équivaut à la mineure de l'enthymème déclenché par l'énoncé proverbial.

Il y aurait donc deux conclusions distinctes :

¹⁹⁶ Notons que ce que nous appelons ici, de façon générale, syllogisme est en réalité, dans sa définition originelle, un enthymème, dans la mesure où les prémisses n'appartiennent pas au domaine du vrai mais du vraisemblable. En effet comme l'a souligné Barthélémy Saint-Hilaire, dans son *Commentaire des Analytiques, I, 2, ch. 27, p. 343-44* (ARISTOTE, *Œuvres complètes*, traduction de Barthélémy Saint-Hilaire, Paris, 1870) : « Dans le langage ordinaire, "enthymème" signifie un syllogisme qui n'a qu'une seule prémisses, la mineure le plus souvent, avec la conclusion ; la majeure étant sous-entendue comme parfaitement évidente. Pour Aristote, ce n'est pas le caractère distinctif de l'enthymème [...]. Pour lui, l'enthymème est un syllogisme qui a, soit deux propositions, soit une seule, mais dont les prémisses, ou la seule prémisses exprimée, sont des propositions tirées du vraisemblable et non du vrai ». Les proverbes étant vraisemblables, mais non vrais, ils donnent donc bien lieu à ce qu'Aristote entendait par enthymème. La contrainte interne entre prémisses et conclusion définit la composante logique de l'argumentation : une fois les prémisses admises, le raisonnement enthymémique produit la conclusion de manière nécessaire. L'enthymème serait donc, en quelque sorte, le syllogisme de la rhétorique. Dans *Ethique à Nicomaque VII* [1147 a 25-35], Aristote se réfère à un type de syllogismes *pratiques* voisin de ce que nous appelons « enthymème interlocutif » : la majeure, universelle, exprime une opinion – non une vérité fondamentale – et la mineure a trait à des choses particulières. Il en propose un exemple où les prémisses sont productives et concluent à une assertion vraie dans l'âme et à une action, en butte à des contraintes extérieures, qui va dans le sens du savoir : « Si l'on doit goûter à tout ce qui est doux et que ceci est doux – ceci étant l'une des choses particulières – il faut nécessairement que le sujet qui en est capable et n'est pas empêché exécute en même temps ce à quoi il conclut. » (ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, traduction de Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1979, p.359). Dans les *Topiques*, ce genre de raisonnement est qualifié de « déductif dialectique » (prenant pour point de départ des idées admises). (ARISTOTE, *Topiques*, traduction de Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1974, I [100 a 25-30]). Cette catégorie de syllogismes diffère des enthymèmes construits sur un proverbe en cela qu'elle ne fait pas apparaître clairement l'interlocuteur et qu'elle met en scène une logique des prédicats.

¹⁹⁷ Nous étudierons l'ensemble des possibilités dans un prochain chapitre.

- la conclusion β , propre à l'enthymème interlocutif,
- la conclusion factuelle C, propre à l'argumentation issue du proverbe.

Ainsi, le proverbe, règle d'action générale, semble permettre de déterminer ce que sont A et C dans une situation particulière grâce à l'enthymème interlocutif qu'il autorise en tant que majeure. Le fait que l'énoncé proverbial participe à l'élaboration du raisonnement n'implique cependant pas nécessairement qu'il est l'unique intermédiaire entre argument et conclusion.

3. Le fonctionnement du proverbe au sein d'un raisonnement préventif ou argumentatif : son rôle dans la transition de A à C

Le rôle d'un proverbe serait, selon Anscombe, celui de tout topos, à savoir permettre le passage d'un argument A à une conclusion C. Or, les spécialistes de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue présentent, selon nous, une vision trop large de ce qu'est un processus argumentatif dans la mesure où ils considèrent toute relation d'antécédent à conséquent comme étant une argumentation. Une telle conception implique, nous le répétons, que C ne constitue pas nécessairement une demande d'action. Etant donné que nous nous plaçons dans une optique divergente (C est obligatoirement une demande d'action), le rôle rempli par un proverbe au sein d'un processus argumentatif va être différent de celui déterminé par Anscombe et Ducrot.

L'étude des différents rôles du proverbe (X) se fonde essentiellement sur le mécanisme enthymémique interlocutif déclenché par le schéma qu'il véhicule. Comme précédemment, X apparaîtra en gras.

Notre catégorisation s'appuiera sur la présence ou l'absence, au sein du schéma argumentatif véhiculé par X, de verbes directs.

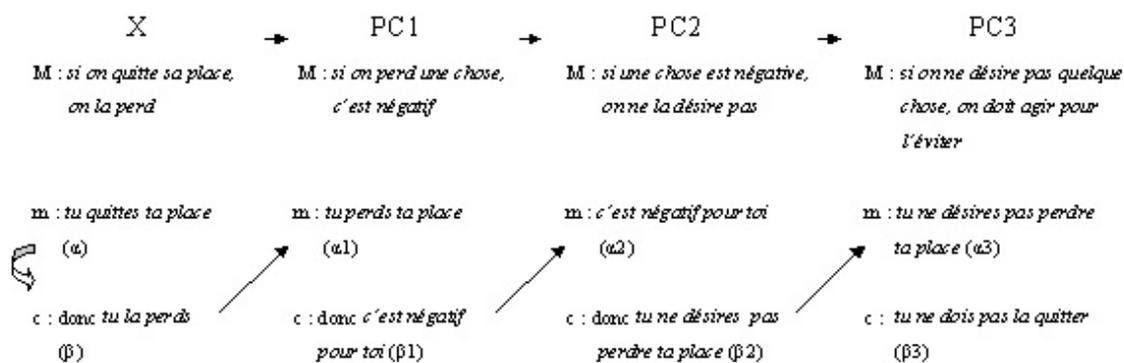
a. Fonction du proverbe n'exprimant pas de demande d'action : l'amont du processus cognitif

Un proverbe X, porteur d'un schéma argumentatif exprimant un rapport d'antécédent à conséquent ou de concession¹⁹⁸, se situe au sein d'un raisonnement faisant intervenir, en règle générale, trois autres préconstruits culturels : PC1, PC2 et PC3. X et les trois PC sont porteurs de schémas enthymémiques interlocutifs qui s'enchaînent chronologiquement, via un procédé de concaténation, en soulignant qu'une action particulière a une conséquence particulière qui

¹⁹⁸ Les rapports de concession (indiquant le passage d'un antécédent à un conséquent différent de celui qui est attendu) permettant de développer des schémas enthymémiques interlocutifs, l'étude que nous allons mener du rôle de X au sein d'une argumentation fonctionne donc parfaitement dans le cadre des proverbes véhiculant des schémas du type (bien que P, Q).

peut être agréable ou négative, donc désirable ou indésirable, et nécessite donc une action menant à sa réalisation ou à sa non-réalisation.

Si nous reprenons l'exemple du proverbe « *qui va à la chasse perd sa place* », porteur d'un schéma du genre « si on quitte sa place, on la perd », il est possible de construire l'enchaînement suivant :

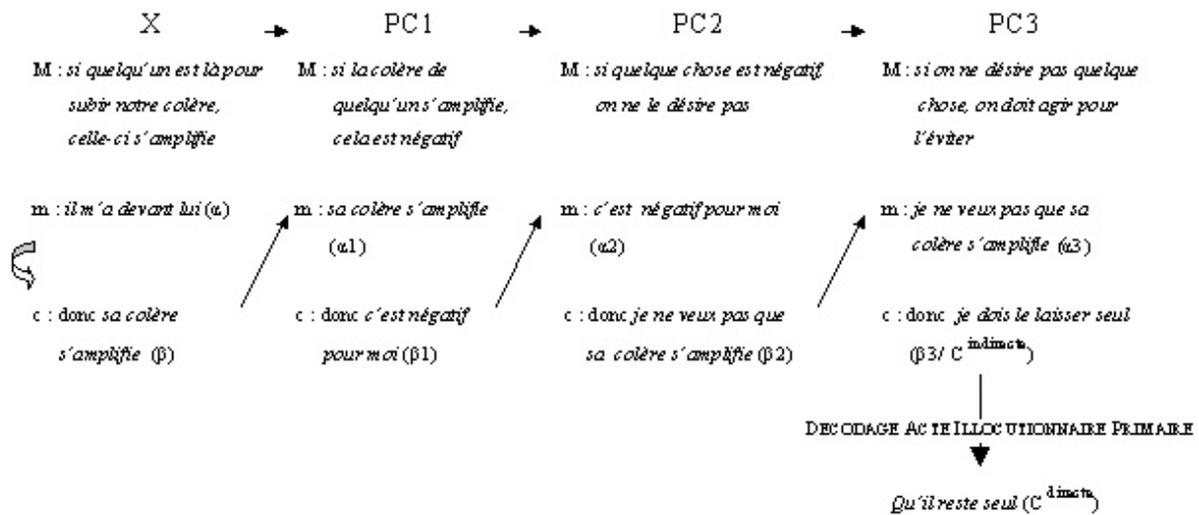


Un problème se pose concernant la conclusion argumentative. La succession de mécanismes enthymémiques interlocutifs présentée ci-dessus ne donne lieu, en β3, qu'à un acte directif indirect. L'injonction, autre type de conclusion factuelle possible, en est, quant à elle, absente. β3 pourrait légitimer « ne quitte pas ta place », dans la mesure où elle permettrait de l'inférer, mais s'en distingue cependant en ne constituant pas un acte directif direct.

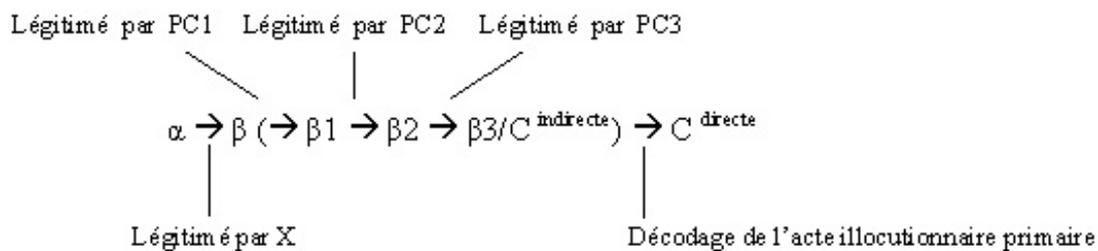
La conclusion factuelle indirecte (C^{indirecte}) correspondrait à β3, à savoir la conclusion enthymémique du dernier PC impliqué dans le mécanisme mis en place. Elle se traduit par une modalité exprimant le DEVOIR. Cette C^{indirecte} est susceptible d'être argumentative ou préventive.

La conclusion factuelle directe (C^{directe}), proprement argumentative, serait obligatoirement précédée, au sein du mécanisme cognitif mis en place, par la conclusion factuelle indirecte. Il s'agirait d'une injonction.

L'enchaînement d'enthymèmes interlocutifs intervenant de façon sous-jacente dans un raisonnement construit autour d'un proverbe serait donc identique qu'il s'agisse d'une argumentation ou d'une prévention. Ce qui autoriserait la distinction entre processus argumentatif et processus préventif se situerait hors de la succession logique : il s'agirait du décodage ou du non-décodage de l'acte directif primaire exprimé en β3. Le rôle de l'énoncé proverbial serait donc le même que le raisonnement soit argumentatif ou préventif.



L'argumentation présente dans l'exemple précité peut être schématisée comme suit²⁰⁰ :



- A = α

« [vente a mi compañía], [que starás muy sola], y [la tristeza es amiga de la soledad] » (*La Celestina*, p. 299)
 ([viens chez moi], [car tu dois être très seule], et [la tristesse est l'amie de la solitude].)

C

A / α

X

X permet d'inférer « tu dois donc être très triste » à partir du mécanisme enthymématique interlocutif lui étant corrélé :

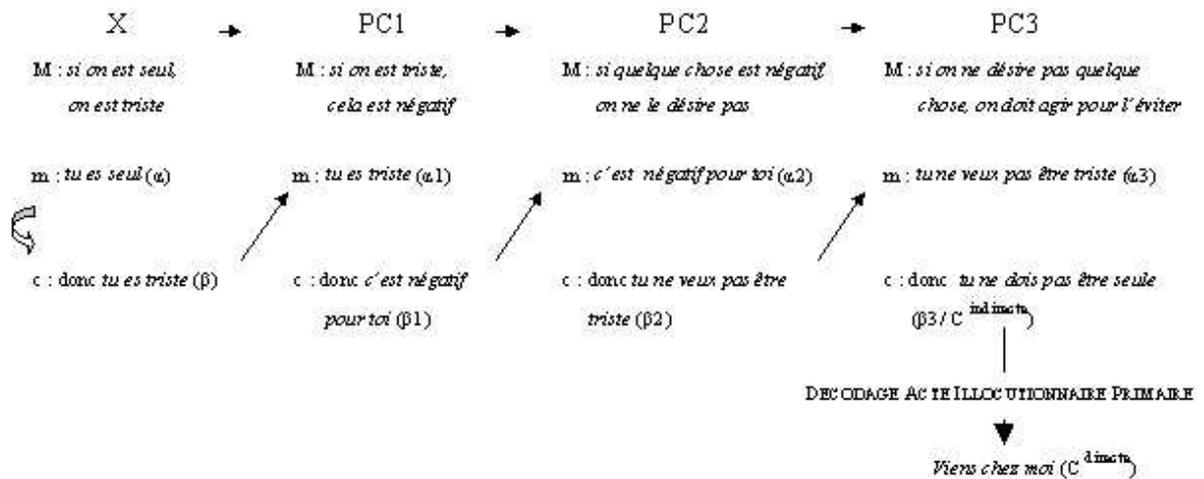
Majeure : si on est seul, alors on est triste

Mineure : tu es seule (α)

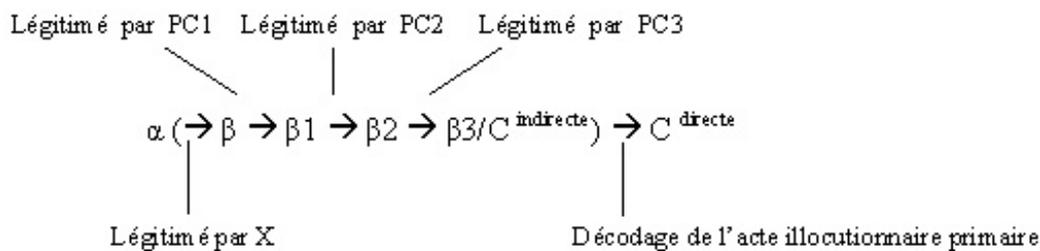
Conclusion : donc tu es triste (β)

et justifie donc le lien entre α explicite et β implicite. Les enthymèmes composant le raisonnement s'enchaînent de la façon suivante :

²⁰⁰ Les éléments implicites apparaissent entre parenthèses.



Nous pouvons schématiser la situation, somme toute assez fréquente, observée dans notre exemple comme suit :



- $A = \beta$

Nous n'avons pas répertorié de processus argumentatif ou préventif de ce type dans le Zifar, La Celestina ou le Quijote mais ce cas de figure est cependant possible ainsi qu'en attestent les enchaînements d'enthymèmes interlocutifs exposés plus haut. Nous pourrions rencontrer :

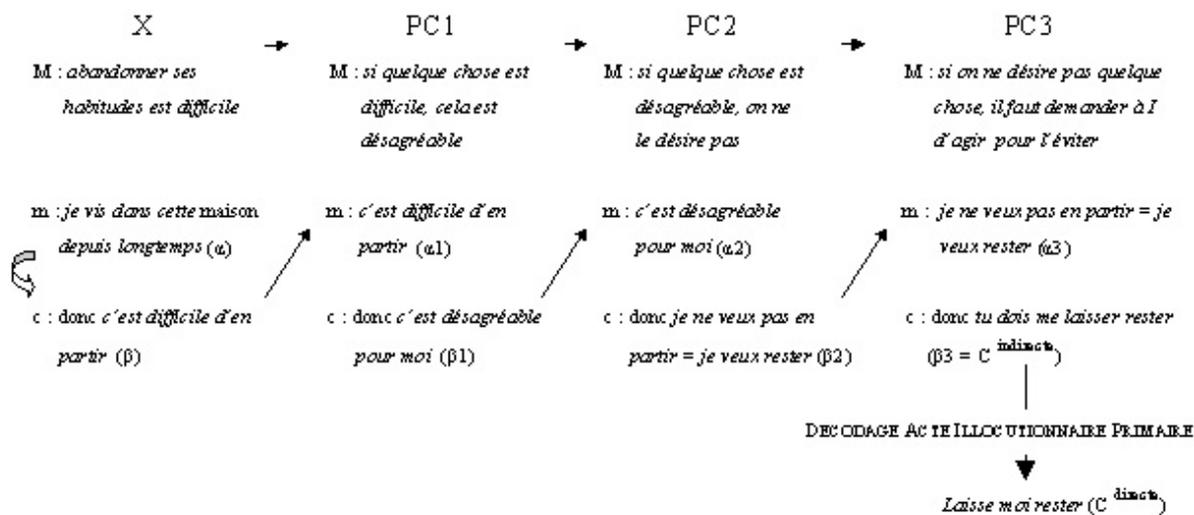
« [tu vas perdre ta place], [alors ne la quitte pas] ; [car **qui va à la chasse perd sa place**]. »

A / β

C

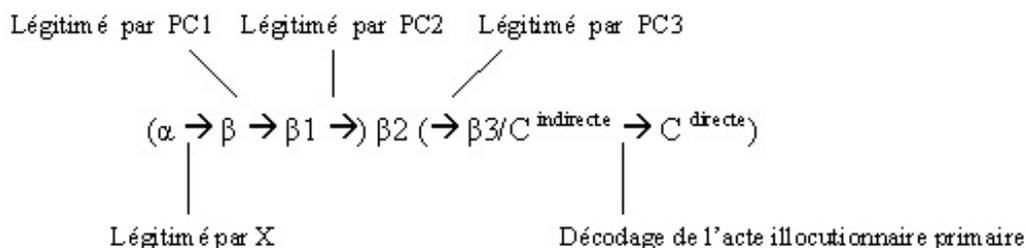
X

La séquence proverbiale justifie le passage de α implicite à β explicite et déclenche le processus, ici argumentatif, suivant :



C, argumentative puisque visant l'action immédiate de l'interlocuteur, est absente de l'extrait étudié ; elle pourrait se traduire par « tu dois me laisser rester là-bas », si elle est indirecte, ou « laisse-moi rester là-bas », si elle est directe.

De la même façon que A peut être un refus de β lorsque ce dernier représente des conséquences négatives, A pourrait correspondre au désir de β quand, au contraire, il expose des conséquences positives. Dans un cas comme dans l'autre, X autorise toujours le passage de α à β implicites. Voici un schéma illustrant la situation observée dans l'extrait ci-dessus :



En conséquence, au sein d'une argumentation, le proverbe porteur d'un schéma n'exprimant pas d'acte directif autorise toujours la transition de α à β qui peuvent, ensemble ou séparément, tenir lieu d'argument. X peut donc justifier le lien entre des éléments explicités ($A = \alpha \rightarrow \beta$), entre un élément explicite et un second implicite ($A = \alpha$ ou β) ou entre deux implicites ($A = \beta_2$).

Notons que l'argument peut être totalement absent du processus argumentatif rencontré, auquel cas il peut être inféré à partir de l'enchaînement enthymémique ayant pour origine le

schéma porté par l'énoncé proverbial : il peut être identifié à $\alpha \rightarrow \beta$, α , β ou, enfin, β_2 .
Etudions l'exemple ci-dessous :

« [sé breve en tus razonamientos] ; [que **ninguno hay gustoso si es largo**]. » (El Quijote, p. 258)
(*[sois bref dans tes raisonnements] ; [car on n'est pas agréable si on est long].*)

C

X

L'argument A implicite du processus argumentatif pourrait être aussi bien $\alpha \rightarrow \beta$ (*si tu es prolix, tu es désagréable*), que α (*tu es prolix*), β (*tu n'es pas agréable*) ou β_2 (*tu ne veux pas être désagréable*).

Il en va de même pour C qui correspondra à β_3 – que le processus observé soit argumentatif ou préventif – ou à l'acte primaire exprimé par cette dernière – si nous sommes en présence d'une argumentation. Citons cette occurrence issue de La Celestina, p. 186 :

« ¡ O desdichado, que [las cibdades están con piedras cercadas], y [**a piedras, piedras las vencen**] ! »
(*Oh pauvre de moi, car [les villes sont entourées de pierres] et [les pierres sont vaincues par des pierres] !*)

A

X

La conclusion argumentative, puisqu'à visée immédiate, pouvant être inférée serait « je dois attaquer les villes avec des pierres » (C^{indirecte}) ou « attaque les villes avec des pierres » (C^{directe}).

Le proverbe, en tant que préconstruit explicite, est donc bien à l'origine du mécanisme cognitif menant au choix d'un argument et d'une conclusion lors de la mise en place d'un raisonnement.

Qu'en est-il des séquences proverbiales dont le schéma argumentatif est porteur d'une demande d'action ?

b. Le proverbe exprime une demande d'action : l'aval ou l'encadrement du raisonnement

Deux cas de figure peuvent être observés :

- Si le schéma argumentatif véhiculé par X contient une modalité énonçant un VOULOIR en P, alors il se situe en aval du raisonnement.

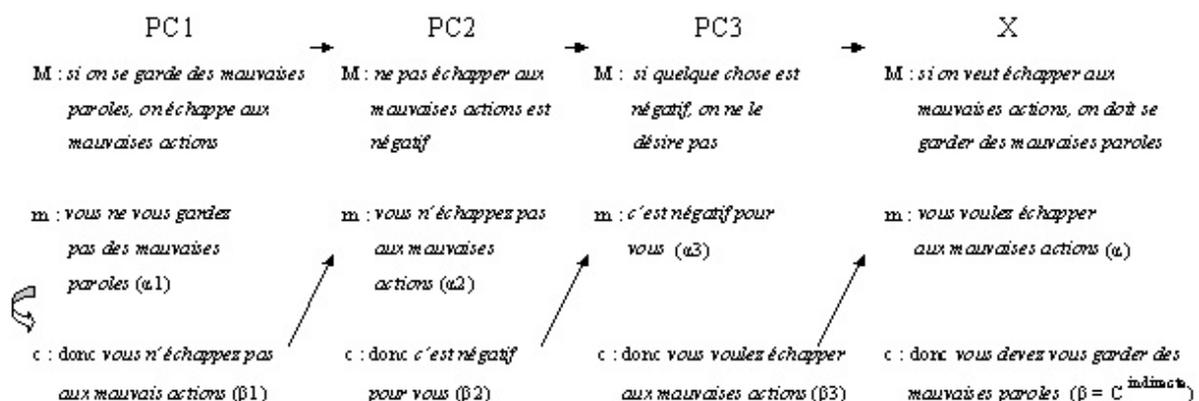
Voici un proverbe de notre corpus illustrant ce cas de figure : « guardatvos del dicho e escaparedes del fecho » – *gardez-vous des mauvaises paroles et vous échapperez aux mauvaises actions*²⁰¹ – (El Zifar, p. 269). Cet énoncé est porteur du schéma « si on veut échapper aux mauvaises actions, on doit se garder des mauvaises paroles » (si P, alors Q) et constitue la majeure du mécanisme enthymématique interlocutif lui étant rattaché :

Majeure : *si on veut échapper aux mauvaises actions, on doit se garder des mauvaises paroles (X)*

Mineure : *vous voulez échapper aux mauvaises actions (α)*

Conclusion : *donc vous devez vous garder des mauvaises paroles (β)*

A partir de cet enthymème interlocutif, on peut reconstituer, comme précédemment, une concaténation de processus logiques. Le proverbe, en raison de l'acte directif indirect dont son schéma argumentatif est porteur, se situe, cette fois-ci, en aval du mouvement cognitif :



Le proverbe autorise toujours le lien entre α et β. La particularité de ce type de processus est que α équivaut à β3, c'est-à-dire au refus ou au désir, suivant le cas, de β1.

²⁰¹ Le « vous » exprime ici un sujet de la généralité semblable au « on ».

Une lecture attentive de ce schéma nous indique que seuls le couple ($\alpha_1 \rightarrow \beta_1$) ou β_3/α seraient aptes à fonctionner en tant qu'argument avec le proverbe en question. Notre corpus nous fournit des exemples allant dans ce sens :

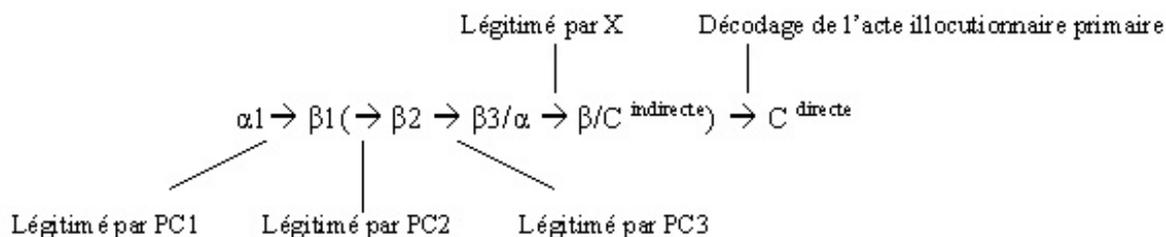
- $A = \alpha_1 \rightarrow \beta_1$

Il s'agit de cas peu fréquents où le proverbe employé est précédé d'un connecteur résultatif du type « por ende » (« c'est pourquoi ») :

« [E non dedes carrera a los pueblos por do puede dezir de vos]. [E el pueblo quando puede dezir puede fazer]. (...) [E por ende, **guardatvos del dicho e escaparedes del fecho**]. » (El Zifar, p. 269)
*[Et ne permettez pas que le peuple trouve quelque chose à dire sur vous]. [Le peuple, quand il peut dire, il peut faire]. (...) [C'est pourquoi, **gardez vous des mauvaises paroles et vous échapperez aux mauvaises actions**].]*

X

La majeure de PC1 semble permettre la transition de « quand il peut dire » (= α_1 , quand vous permettez au peuple de dire, quand vous ne vous gardez pas des mauvaises paroles) à « il peut faire » (= β_1 , vous lui permettez de faire, vous ne vous mettez pas à l'abri des mauvais actes)²⁰² à l'intérieur de ce que nous considérons comme A. Le proverbe autorise le passage de α à β implicites. D'où :



- $A = \alpha / \beta_3$.

Analysons la séquence suivante issue de l'œuvre de Rojas :

« [es menester que ames] [si quieres ser amado], [que **no se toman truchas etc.**] » (La Celestina, p. 194)
*[tu dois aimer] [si tu veux être aimé], [car **on ne fait pas d'omelette etc.**].]*

C A/ β_3 X

²⁰² « Si l'on se garde des mauvaises paroles, on échappe aux mauvaises actions » revient à dire que si l'on empêche les gens de dire du mal, alors on les empêche de mal agir et inversement que si l'on permet aux gens de dire du mal, on leur permet de mal agir ; cette dernière relation d'antécédent à conséquent équivaut à « quand le peuple peut dire, il peut faire ».

X est porteur du schéma « si on veut quelque chose, on doit s'investir » qui est à la base de l'enthymème interlocutif :

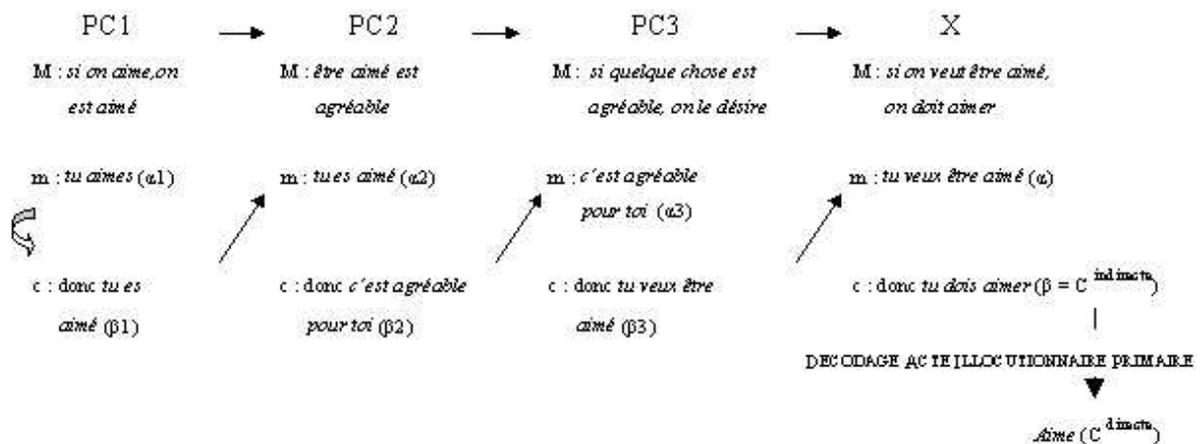
Majeure : *Si on veut quelque chose, on doit s'investir = si on veut être aimé, il faut aimer*

Mineure : *Tu veux quelque chose = tu veux être aimé (α)*

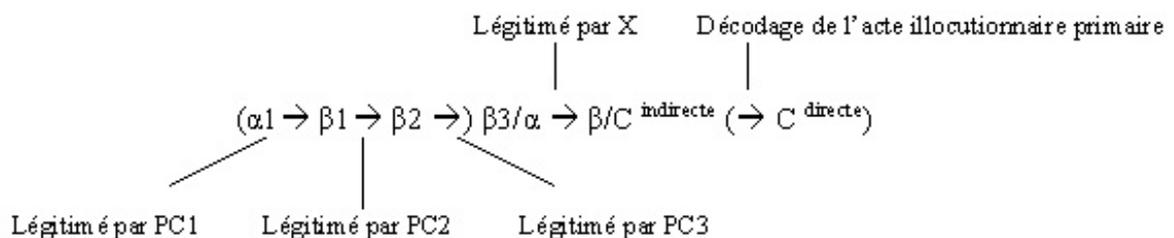
Conclusion : *donc, tu dois t'investir = donc tu dois aimer (β)*

A correspond à α, le « *quelque chose* » indéfini étant dans le cas particulier de l'occurrence analysée « *être aimé* ». Il apparaît nettement que X justifie directement le passage de A à C ^{indirecte} argumentative (le contexte nous indique que l'action attendue est immédiate : Celestina veut convaincre Pármeno de devenir l'ami de Sempronio) explicites. La conclusion argumentative directe « *investis-toi, aime* » est absente et doit donc être inférée via un décodage de l'acte illocutionnaire primaire exprimé par la conclusion indirecte.

Les étapes précédentes du raisonnement sont toujours reconstituables, bien que non utilisées pour former A :



Nous sommes donc en présence d'un schéma du type :



Ce cas de figure est relativement fréquent au sein du corpus analysé.

- Si le schéma argumentatif véhiculé par X contient une modalité énonçant un POUVOIR en P, il encadre le raisonnement.

Passer de α à β est alors le fruit de la concaténation de quatre PC dont aucun ne coïncide avec le proverbe, puisque celui-ci est justement formé de la succession de ces quatre préconstruits.

Nous n'avons relevé qu'un seul exemple de ce type, dans le Quijote, p. 273. Il s'agit d'un extrait de l'épisode des galériens : don Quijote et Sancho croisent un convoi de prisonniers condamnés au galères. Après avoir conversé avec les forçats et leurs gardiens, notre chevalier errant estime que les détenus sont des opprimés qui ne doivent rendre compte de leurs péchés qu'à Dieu. Il décide donc d'obtenir leur libération mais sans avoir recours à la force. Il s'adresse alors à son assistance pour justifier sa façon d'agir :

« [porque sé que una de las partes de la prudencia es que **lo que se puede hacer por bien no se haga por mal**],
 ([parce que je sais qu'il est sage de **ne pas obtenir par la force ce que l'on peut obtenir de bon gré**],[je

X

[quiero rogar a estos señores guardianes y comisario sean servidos de desataros y dejaros ir en paz]. »
 (vous prier ces messieurs les gardiens et l'intendant de bien vouloir vous détacher et vous laisser partir en paix].)

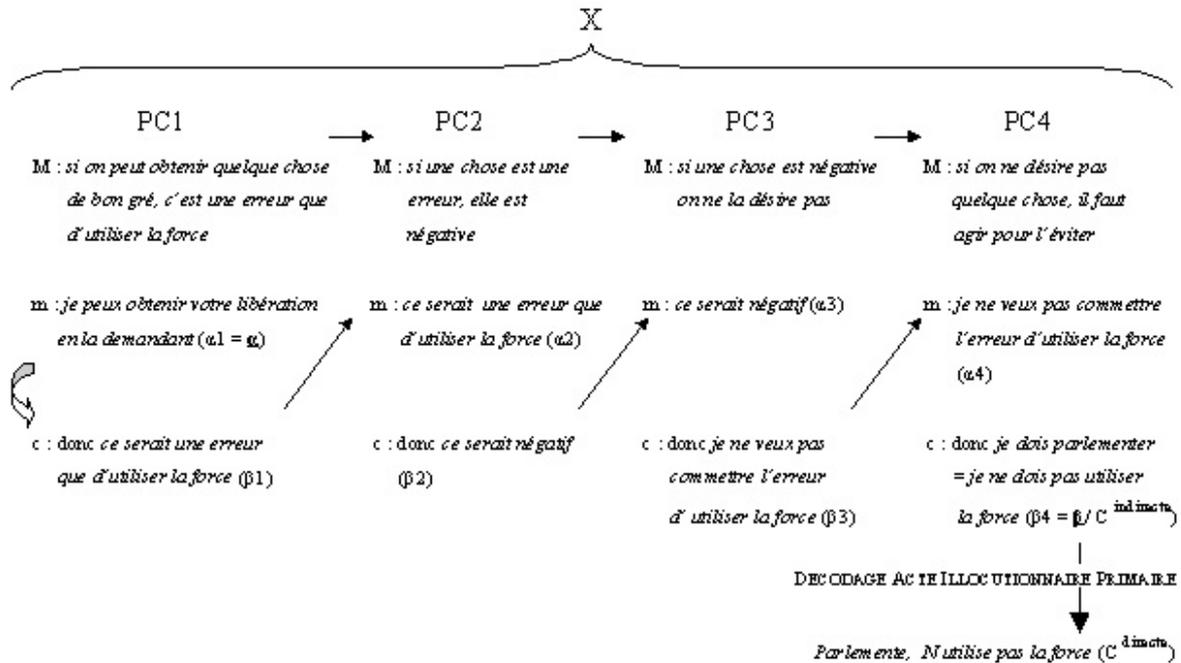
Le proverbe, qui contient un schéma tel que « si on peut obtenir quelque chose de bon gré, on ne doit l'obtenir par la force », fonctionne avec une argumentation implicite. Contrairement aux apparences, « je veux prier ces messieurs les gardiens et l'intendant de bien vouloir vous détacher et vous laisser partir en paix » n'est pas un argument, comme nous en apporterons la preuve plus avant. Le mécanisme enthymémique interlocutif déclenché par X permet de connaître ce que pourrait être C ^{indirecte} (β) ; en effet, les deux exemples antérieurs ont montré que lorsque X véhicule une demande d'agir, la conclusion de l'enthymème qu'il permet de mettre en place est la conclusion du processus argumentatif avec lequel il fonctionne :

Majeure : *Si on peut obtenir quelque chose de bon gré, on ne doit pas l'obtenir par la force*

Mineure : *Je peux obtenir votre libération de bon gré, en la demandant (α)*

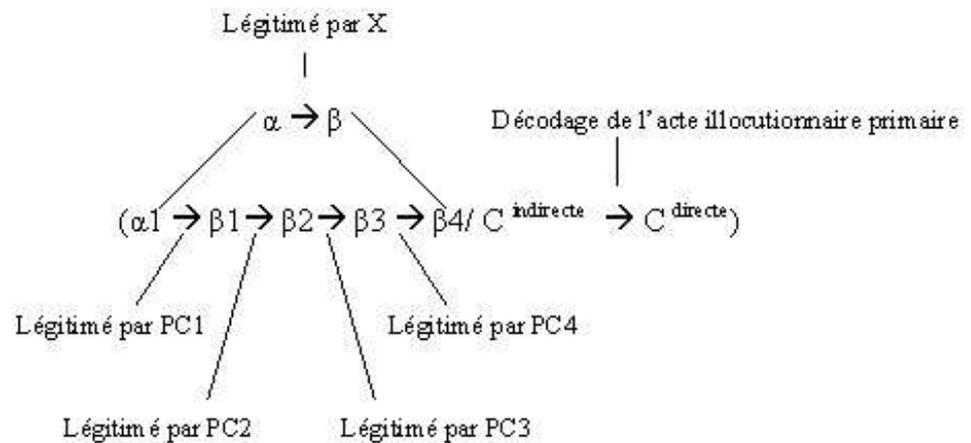
Conclusion : *donc je ne dois pas obtenir votre libération par la force (β)*

Afin de savoir quelles formes pourrait recouvrir A, observons la concaténation de PC – majeures d’enthymèmes interlocutifs –, caractéristique des argumentations où est employé un proverbe, qu’il est possible de construire dans le cas présent :



Comme nous le voyons, le passage de α (« je peux obtenir votre libération en la demandant ») à β (« je dois parlementer, je ne dois pas utiliser la force ») est exceptionnellement indirect : il s’effectue via l’enchaînement PC1 → PC2 → PC3 → PC4 ; α est la mineure de l’enthymème interlocutif dont la majeure est PC1, β la conclusion de celui déclenché par PC4. A pourrait correspondre à α_1/α , β_1 ou β_3 : pour la première fois, l’argument serait à chercher au sein même de l’application de X dans le domaine du particulier, entre α et β .

Dans un cas de figure tel que celui-ci, le proverbe permet toujours la transition de A à C ^{indirecte} dans la mesure où α et β encadrent le raisonnement. Plus précisément, X justifie directement le passage de A à C ^{indirecte} si A coïncide avec α_1 . Si A = β_1 , c’est l’enchaînement PC2 → PC3 → PC4 qui autorise A → C ^{indirecte} ; enfin, si A = β_3 , la relation entre A et C ^{indirecte} est légitimée par PC4. Dans ces deux derniers cas, étant donné que la concaténation de préconstruits se situe à l’intérieur de X, nous pouvons affirmer que le lien entre argument et conclusion indirecte peut malgré tout, d’un point de vue général, être établi grâce à X.



La proposition « je veux prier ces messieurs les gardiens et l'intendant de bien vouloir vous détacher et vous laisser partir en paix » est la conséquence directe de la conclusion de l'argumentation : « je ne dois pas utiliser la force, c'est pourquoi je veux leur demander pacifiquement de vous libérer ».

Voici un tableau récapitulatif des résultats obtenus :

	Modalité de VOULOIR en α	Modalité de POUVOIR en α	A	C indirecte	Passage légitimé par X	$A \rightarrow C$ indirecte légitimé par X ?
X ne véhicule aucune demande d'action			$\alpha \rightarrow \beta$	β_3	$\alpha \rightarrow \beta$	Non, par $PC1 \rightarrow PC2 \rightarrow PC3$
			α	β_3		Non, par $X \rightarrow PC1 \rightarrow PC2 \rightarrow PC3$
			β	β_3		Non, par $PC1 \rightarrow PC2 \rightarrow PC3$
			β_2	β_3		Non, par $PC3$
X véhicule une demande d'action	avec	sans	$\alpha_1 \rightarrow \beta_1$	β		Non, par $PC2 \rightarrow PC3 \rightarrow X$
			α	β		Oui
	sans	avec	α			Oui
			β_1	β		Oui (par $PC2 \rightarrow PC3 \rightarrow PC4$ dans X)
			β_3		Oui (par $PC3$ dans X)	

Rappel : α et β correspondent toujours à l'application particulière du schéma porté par le proverbe.

Le passage de A à C directe n'est jamais légitimé par X.

La fonction du proverbe au sein d'un raisonnement dépend ainsi essentiellement de la présence/absence d'une demande d'action au sein du schéma argumentatif de la séquence proverbiale et de la forme de A. Une modalité exprimant le POUVOIR ou le VOULOIR en P peut également avoir une influence sur le rôle de X. Nous avons eu l'occasion d'observer que le passage d'un argument à une conclusion indirecte argumentative ou préventive pouvait se

découper en quatre temps correspondant à la concaténation de quatre mécanismes enthymémiques interlocutifs déclenchés par le proverbe et trois autres préconstruits culturels. Selon le cas, A peut coïncider avec l'une ou l'autre des mineures et conclusions appartenant aux différents enthymèmes mis en place. C ^{indirecte} équivaut toujours à β3. Si nous pensions que X permettait le passage de A à C, nous sommes à présent en position d'affirmer qu'il s'agit en réalité d'un cas de figure peu fréquent et que la relation existant entre A et C s'avère généralement beaucoup plus complexe et nécessite de plus nombreux intermédiaires qu'un seul proverbe. Par ailleurs X est uniquement susceptible d'autoriser le rapport entre A et une conclusion argumentative indirecte, la transition vers C ^{directe}, argumentative, étant le résultat d'un décodage de l'acte primaire exprimé par C ^{indirecte}.

Il reste cependant un cas auquel nous n'avons pas encore fait référence et qui pose nombre de difficultés quant à la détermination du rôle joué par X dans la transition de A à C : les énoncés proverbiaux véhiculant des schémas de préférabilité.

c. Le cas particulier du proverbe porteur d'un schéma exprimant la préférabilité

L'impossibilité pour ce type de proverbe de constituer la majeure d'un enthymème pourrait présenter une difficulté pour la suite de notre démonstration. Il n'illustre pas une relation générale d'antécédent à conséquent susceptible d'être appliquée au particulier mais confronte deux réalités, P et Q, en soulignant simplement que l'une est préférable à l'autre. Nous pouvons supposer que ce jugement a pour origine la comparaison des conséquences liées au fait de posséder, ou d'être, P ou Q. Ces effets plus ou moins positifs sont généralement donnés par A. Etudions cet extrait du Zifar :

« Onde, mios fijos, [punaredes en ser sabios e aprender] (...) [ca, si no lo fezierdes, perdervos íedes]. [E por
(En conséquence, mes enfants, [vous devez vous efforcer d'être savants et d'apprendre] (...)) [car, si vous ne le

C

ende, dize que **más vale saber que aver**]. » (p. 259)

faisiez pas, vous courriez à votre perte]. [C'est pourquoi on dit que **mieux vaut savoir qu'avoir**].)

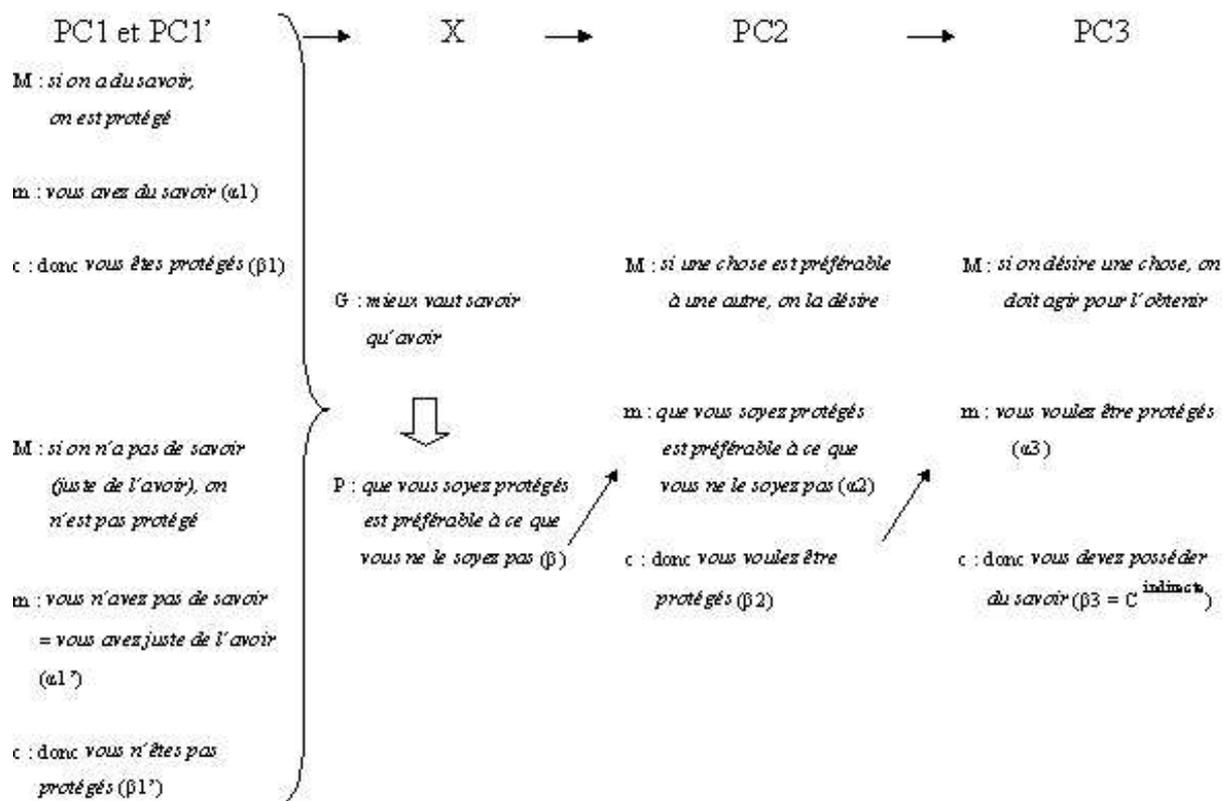
A

X

Le proverbe « más vale saber que aver » contient un schéma de préféralité mettant en balance le savoir et l'avoir et soulignant la supériorité du premier sur le second.

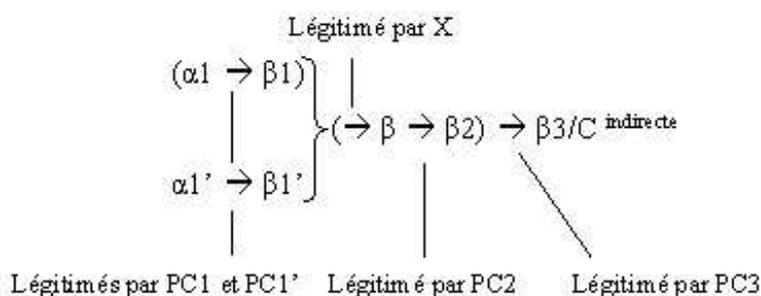
Une possible origine de cette préférence est présentée par A : ne pas posséder de savoir conduit l'homme à sa perte et donc, corrélativement, en posséder le protège. Ces deux préconstruits (PC1 et PC1') induits par A pourraient être à la source du proverbe. Quoi de plus normal : quand un phénomène (être protégé) est préférable à un autre (ne pas être protégé), sa cause (le savoir) est logiquement préférable à la cause du second (l'avoir/le non savoir).

X véhicule une parole générale (savoir > avoir) qui a comme conséquence dans le domaine du particulier : être protégé > ne pas être protégé. Le proverbe autoriserait donc le passage d'une comparaison du général (G) à son application dans le particulier (P) qui interromprait la concaténation formée par la succession PC1, PC2 et PC3 :



A correspond à $\alpha1' \rightarrow \beta1'$, C^{indirecte}, ici préventive puisque l'action visée est non immédiate et hypothétique, à $\beta3$. X permet le passage des couples $\alpha1 \rightarrow \beta1$ implicite et $\alpha1' \rightarrow \beta1'$ explicite

à β (conséquence particulière du préconstruit porté par le proverbe). En conséquence, le proverbe initie simplement la transition de A vers C ^{indirecte}, ainsi qu'en témoigne :



Un proverbe porteur d'un schéma de préférabilité peut également apparaître au sein d'une argumentation, auquel cas il serait nécessaire d'ajouter le décodage de l'acte illocutionnaire primaire exprimé par la conclusion indirecte dans la représentation cognitive ci-dessus.

L'enchaînement enthymémique nous indique que A pourrait également être identifié à $\alpha1 \rightarrow \beta1$ (« si vous avez du savoir, vous êtes protégés ») ou à $\beta2$ (« vous voulez être protégés »).

Remarques

Concernant l'implication ou l'explicitation des raisonnements fonctionnant avec un énoncé proverbial, quatre situations possibles peuvent être recensées : A et C sont présents, seul A est présent, seule C est présente, A et C sont absents. Afin de connaître la fréquence de chaque cas de figure, nous en avons établi les proportions :

	A et C présents	A présent et C absent	A absent et C présent	A et C absents
<u>El Zifar</u>	30.62 %	36.88 %	12.5 %	20 %
<u>La Celestina</u>	21.74 %	24.35 %	23.48 %	30.43 %
<u>El Quijote</u>	18.64 %	18.64 %	20.35 %	42.37 %

L'important dans ce tableau est, nous semble-t-il, l'inversion de la tendance qui a lieu du Zifar au Quijote en ce qui concerne les processus $A \rightarrow C$ présent et $A \rightarrow C$ absent devant être inféré. Ce renversement des proportions pourrait trouver une explication dans la notoriété croissante des proverbes : leur sens étant connu de la majorité, l'inférence de l'argument et de la conclusion leur étant rattachés dans un contexte particulier pourrait être devenue facilement

réalisable et expliquerait ainsi leur absence. Une seconde hypothèse pourrait consister dans l'évolution de la façon d'écrire qui s'est produite en quelques siècles : l'auteur du Zifar s'exprimait par des phrases longues, avec force conjonctions de coordination ou de subordination ; tout ou presque était explicite. En revanche, Rojas et Cervantès, ont un discours beaucoup plus fluide, plus implicite aussi, ce qui pourrait justifier l'absence croissante de l'explicitation du processus argumentatif ou préventif.

Un cas particulier peut venir s'ajouter aux réflexions précédentes sur l'absence ou la présence de l'argument et / ou de la conclusion : A et C peuvent être doubles. En d'autres termes, il peut arriver qu'il y ait deux A et/ou deux C ainsi qu'en témoigne la séquence suivante :

« No tiene sino una tacha, que lo bueno vale caro y lo malo haze daño. Assí que **con lo que sana el hígado,**
(Il n'a qu'un défaut : le bon [vin] coûte cher et le mauvais fait mal. De sorte que **tout en prenant soin du foie,**

enferma la bolsa » (La Celestina, p. 225)
il rend malade la bourse.)

Si nous tentons de reconstituer l'argumentation liée à cet énoncé proverbial, nous observons l'existence de deux processus argumentatifs implicites distincts pour un même proverbe. En effet, l'énoncé précédant le proverbe est général et ne peut de ce fait tenir lieu d'argument. C'est la forme même de l'énoncé proverbial, porteur de deux règles générales opposées mais complémentaires, qui est à l'origine de ce double processus. Si nous essayons de mettre en place l'enthymème interlocutif lié au proverbe, nous obtenons :

Majeure : *le bon vin prend soin du foie mais rend malade la bourse*

Mineure : *tu achètes du bon vin* (α)

Conclusion : *ton foie se porte bien mais tu perds de l'argent* (β)

Ce mécanisme met en évidence l'existence de deux conséquences inhérentes à l'achat d'un bon vin : l'une, positive, d'ordre médical : la préservation du foie ; l'autre, négative, d'ordre financier : la perte d'argent. Inversement, si l'on achète du mauvais vin, notre état de santé en

pâtit mais on fait des économies. La conclusion, préventive ici²⁰³, dépend donc du but recherché : ne pas se rendre malade, auquel cas il faut acheter du bon vin ; ne pas dépenser trop d'argent, auquel cas il faut en acquérir du mauvais.

Nous obtenons donc les deux raisonnements suivants :

- $A \rightarrow C$ implicites : *tu ne veux pas être malade \rightarrow tu dois acheter du bon vin.*
- $A \rightarrow C$ implicites : *tu ne veux pas perdre d'argent \rightarrow tu dois acheter du mauvais vin.*

En conséquence, non seulement l'argument et/ou la conclusion d'un mécanisme argumentatif ou préventif peuvent être implicites mais ils peuvent également être multiples tout en étant rattachés au même proverbe.

Or, si le raisonnement (ou une partie de celui-ci) doit parfois être inféré, qu'en est-il de l'énoncé proverbial ? Est-il toujours explicite ? Si la réponse est affirmative pour ce qui est des proverbes tronqués ou modifiés, elle s'avère beaucoup plus complexe dans le cadre des énoncés proverbiaux sous-entendus.

²⁰³ Celestina termine ainsi une longue tirade où elle parle de son goût pour la boisson. Elle ne vise pas l'action immédiate de ses interlocuteurs mais leur soumet simplement les éléments qui leur permettront, le cas échéant, d'agir en connaissance de cause.

4. Le cas particulier du proverbe sous-entendu : l'absence possible de mécanismes enthymémiques et l'implication du proverbe

Les proverbes peuvent être sous-entendus²⁰⁴ lors de leur incorporation au discours. Ce phénomène peut donner le jour à trois cas de figure différents :

a. Le proverbe sous-entendu déclenche un enthymème interlocutif appartenant à la concaténation logique composant un raisonnement

Citons par exemple le Quijote (p. 246) :

« – Apostaré – réplicó Sancho – que piensa vuestra merced que yo he hecho de mi persona alguna cosa que no
(– *Je parie – répliqua Sancho – que votre grâce pense que j'ai fait physiquement quelque chose que je ne dois*

deba.

pas.

– **Peor es meneallo**, amigo Sancho – respondió don Quijote. »

– *C'est pire de le remuer*, ami Sancho – répondit don Quichotte.)

« Peor es meneallo » fait allusion au « refrán » « La mierda, cuanto más se menea, más apesta » (*La merde, plus on la remue, plus elle empeste*), soit « *si on insiste à propos d'un fait désagréable, cela fait empirer les choses* ». Tout comme le proverbe d'origine, l'occurrence relevée dans le texte est au centre d'un raisonnement, dans le cas présent, implicite, qui peut être rétabli grâce au schéma enthymémique qui lui est corrélé :

Majeure : *si on insiste à propos d'un fait désagréable, cela fait empirer les choses*

Mineure : *tu insistes à propos d'un fait désagréable*

²⁰⁴ Rappelons que, par proverbes sous-entendus, nous désignons tout « proverbio / refrán » qui n'apparaît pas sous une forme intégrale ou incomplète mais auquel il est simplement fait allusion.

Conclusion : *tu fais empirer les choses*

Lorsque don Quijote dit « *peor es meneallo* » à Sancho, ce dernier peut en inférer une conclusion argumentative : « n'insiste pas ». Dans ce cas, le proverbe joue bien un rôle au sein d'un raisonnement.

Il n'en va pas de même lorsque

b. Le proverbe sous-entendu n'apparaît pas au sein d'un raisonnement

Il s'agit de proverbes auxquels il est fait référence par le biais de quelques mots mais dont l'allusion ne remplit aucune fonction argumentative ou préventive. En voici divers exemples :

« Las alhajas que tengo es **el ajuar de la frontera** » (*La Celestina*, p. 314)

(*Mes bijoux c'est le trousseau de la frontière*)

Nous ne pouvons comprendre ce que signifie « *el ajuar de la frontera* » que si nous connaissons le proverbe qui est sous-entendu : « *El ajuar de la frontera : dos estacas y una estera* » (*Le trousseau de la frontière : deux pieux et une natte*). Cet énoncé proverbial indique que les filles vivant à la frontière ont un maigre trousseau. L'allusion doit être saisie pour que l'énoncé rencontré dans *La Celestina* soit intelligible. L'identification de ce proverbe sous-entendu n'implique pas, dans le cas présent, qu'il ne faille pas épouser les frontalières mais permet simplement de déchiffrer la métaphore : identifier ses biens au « trousseau de la frontière » revient à dire que l'on ne possède que bien peu de choses.

Les références à la matière proverbiale n'appartiennent pas non plus à un quelconque raisonnement lorsqu'elles se réduisent à un prénom. Deux cas de ce type peuvent être relevés dans le *Quijote*. Il s'agit de « Sancho » dont la première apparition a lieu p. 58 et « Aldonza » relevé p. 78. Ces deux prénoms sont populaires et proverbiaux ainsi qu'en témoignent l'existence notamment de « *Al buen callar llaman Sancho ; al bueno, bueno, Sancho Martínez* » et « *A falta de moza, buena es Aldonza* ». A ce propos Correas remarque que :

« Es de advertir que algunos nombres los tiene recibidos y calificados el vulgo en buena o mala parte y significación, por alguna semejanza que tienen con otros por los cuales se toman. Sancho, por santo, sano y bueno ; Martín, por firme y entero ; Beatriz, por buena y hermosa ; Pedro, por taimado, bellaco y matrero ; Juan, por bonazo, bobo y descuidado ; Marina, por maligna y ruin ; Rodrigo, por el que es porfiado y duro negando. De manera que Sancho se toma aquí por sabio, sagaz, cauto y prudente, y aun por santo, sano y modesto. »²⁰⁵

Ces deux prénoms de par leur allusion à des énoncés proverbiaux renseignent le lecteur sur des traits moraux ou physiques des personnages : ainsi, Sancho serait quelqu'un de bon, sage, sagace, prudent, saint, sain et modeste²⁰⁶. Si la bonté et la prudence peuvent éventuellement s'appliquer au personnage de Cervantès, les autres qualificatifs ne le peuvent, semble-t-il, qu'à titre ironique puisque l'écuyer de don Quijote ne fait apparemment pas preuve de sagesse, de sagacité ou de modestie, loin s'en faut ! Toutefois, cet écart entre la signification traditionnellement attribuée au prénom Sancho et les caractéristiques morales dont l'a doté l'auteur pourrait participer d'une volonté de décrédibiliser la matière proverbiale.

Baptiser la Dulcinée du chevalier à la Triste Figure Aldonza revient à la présenter comme dépourvue de toute féminité puisque, à en croire le proverbe, « A falta de moza, buena es Aldonza » (*A défaut de jeune fille, Aldonza convient*). Cette absence de vertus féminines qui relègue celles qui se prénomment Aldonza au rang de femmes hommages est utilisée par Cervantès p. 385 : Sancho dresse un portrait de Aldonza/Dulcinea en accord avec l'imaginaire populaire lié à son prénom officiel : occupée à vanner deux fanègues de blé dans une cour, très grande et dégageant une forte odeur de sueur...

L'auteur du *Quijote* a donc utilisé des prénoms apparaissant dans des proverbes afin de doter ses personnages des qualités et des défauts que le peuple a coutume de leur assigner (*Aldonza*) ou, inversement, afin de mieux s'éloigner de cette logique populaire en donnant à ses personnages des caractéristiques contraires à celles qui sont habituellement liées au prénom employé (*Sancho*).

Quoi qu'il en soit, l'important ici est que ces allusions à des énoncés proverbiaux ne se situent pas au sein d'un processus argumentatif ou préventif. Or, ce n'est pas le cas lorsque

²⁰⁵ Correas G, *Vocabulario...*, op. cit., p. 54.

²⁰⁶ Les significations du prénom « Sancho » procèdent de son origine latine : étymologiquement, « Sancho » est issu de *SANCTUS* (saint), comme en fait état Correas dans son *Vocabulario de refranes* : « [...] Sancho, aunque por una parte es nombre propio, por otra significa Santo, porque salió de « *Sanctus* » [...]. » Id.

c. L'allusion au proverbe fait partie de l'argument au sein d'un raisonnement

Deux occurrences de ce genre, appartenant toutes deux au Quijote, ont été répertoriées :

« Si de llegarte a los bue-, libro, fueres con letu-, no te dirá el boquirru- que no pones bien los de-. » (p. 59)	(<i>Si en prenant exemple sur les bons, livre, tu avances avec soin, le novice ne te dira pas que tu n'es pas doué</i>)
---	---

Cet extrait est l'argument d'un processus argumentatif dont la conclusion est implicite. Aucun proverbe n'est explicité ici mais le premier vers fait référence à « Allégate a los buenos y serás uno dellos » (*Prends exemple sur les bons et tu seras l'un d'eux*). On reprend ici une locution propre à un proverbe : « allegarse a los buenos ». Cette allusion, en rappelant l'énoncé proverbial au souvenir du lecteur, déclenche un enthymème interlocutif (M : *Si on prend exemple sur les bons, on devient l'un d'eux* ; m : *tu prends exemple sur les bons* ; donc *tu deviens l'un d'eux*) qui, grâce à la mise en place de la succession logique de PC, conduit à la conclusion argumentative « *prends exemple sur les bons livres* ». En conséquence, malgré les apparences, le passage du général au particulier à bien lieu grâce à l'implication du proverbe.

« [Así que, desde hoy adelante, nos hemos de tratar con más respeto, sin darnos cordelejo], [porque, de
[Ainsi, dès à présent, nous devons nous traiter avec plus de respect, sans badiner], [parce que, de

C

cualquiera manera que yo me enoje con vos, **ha de ser mal para el cántaro**]. » (p. 251)
quelque façon que je me mette en colère contre toi, ça va aller mal pour la cruche]

A

Don Quijote adresse à Sancho une argumentation visant à le faire changer de comportement. Comme précédemment, le proverbe est implicite mais il peut être facilement inféré grâce à la dernière partie de l'argument « ha de ser mal para el cántaro » qui, nous l'avons vu antérieurement, constitue une condensation de l'énoncé d'origine : « Tanto va el cántaro a la fuente, que quiebra el asa o la frente » (*Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*).

Dans les deux exemples ci-dessus, le proverbe original est absent du raisonnement sans pour autant cesser d'y participer : il n'apparaît pas sur le papier ou dans la bouche des personnages mais peut aisément être inféré grâce à l'allusion à des termes clef et, de ce fait,

concourt toujours à légitimer la relation entre argument et conclusion. Ce qui est présent dans le texte, le proverbe sous-entendu, n'autorise pas cette relation mais permet en revanche d'en rétablir la justification en faisant allusion au proverbe complet.

Nous avons eu l'opportunité d'observer, grâce à la richesse de notre corpus, que A, C, ou $A \rightarrow C$ pouvaient être inférés ; nous constatons à présent qu'il peut en être de même pour le proverbe bien que cela ne se produise que dans des proportions infimes (0.5 % environ de l'ensemble des énoncés recensés).

Conclusions de la Deuxième Partie

Nous avons constaté que, lors de leur incorporation au discours, les proverbes peuvent subir diverses modifications. Il est en effet fréquent qu'ils soient :

- tronqués (seule une partie de la séquence apparaît),
- modifiés (la séquence fait, à l'inverse de la forme proverbiale avec laquelle elle pourrait être confondue, l'objet de modifications impliquant une perte de la prosodie et/ou de la structure binaire),
- sous-entendus (la séquence n'apparaît sous une forme ni intégrale ni incomplète mais il lui est simplement fait allusion).

Bien que de telles transformations semblent remettre en cause le figement des énoncés proverbiaux, elle ne font, en réalité, qu'en souligner la solidité. Si un proverbe est tronqué, modifié ou sous-entendu, cela implique que le locuteur estime que l'énoncé original peut être aisément recomposé par l'interlocuteur (ou le lecteur) et qu'il est, de ce fait, totalement figé.

Cependant, un cas de figure particulier et peu fréquent vient nuancer ce propos : la partie tronquée d'un proverbe peut tomber dans l'oubli. Deux phénomènes ont pu être observés au sein de proverbes à structure binaire tronqués :

- Si les deux parties répètent le même topos, le figement formel est compromis mais le sens demeure.
- Si les deux parties ne répètent pas le même topos, il est possible d'assister à une remise en cause du figement formel et sémantique. La construction obtenue cesse de se comporter comme un proverbe en n'exerçant plus aucune fonction didactique et devient une locution (« Otro gallo la cantara », « A otro perro con ese hueso »). Les locutions proverbiales (issues d'un proverbe) auxquelles nous avons fait référence dans la première partie de ce travail, seraient ainsi l'objet d'un tronquement proverbial.

S'agissant des éléments introducteurs de proverbes en discours, nous avons relevé l'usage de formules de prise en charge et de connecteurs. Les formules de prise en charge sont susceptibles de véhiculer :

- une image du locuteur que nous appelons, conformément à la terminologie de Grize, A . Ce A peut être absent – \emptyset $\text{im}(A)$ – ou présent – $\text{im}(A)$ –. Dans chaque cas, il est susceptible d'être témoin (T) ou source (S), engagé (e) ou neutre (n), de l'énoncé introduit. Lorsque A est présent, il est nécessairement engagé ; la subjectivité apparaît alors essentiellement par l'intermédiaire de modalités (M) que nous avons classées en cinq grandes catégories : épistémiques (MEP), axiologiques (MA), factuelles (MF), aléthiques (MAL) et énonciatives (ME), elles-mêmes subdivisibles en de nombreuses sous-catégories.
- une image de l'interlocuteur présent – $\text{im}(B)$ – et toujours interpellé (I) au sein des occurrences issues de notre corpus. B peut, en outre, être agent (a) ou source (s). Ce type de formules de prise en charge est beaucoup moins fréquent que le précédent.
- une image conjointe de ces deux acteurs de la communication – $\text{im}(A\&B)$ –, plus rare encore et non répertoriée par Grize. Trois des formules recensées illustrent cette possibilité :
 - $A\&B$ sont présents, source,
 - A est locuteur présent source et B est auditeur destinataire,
 - B est auditeur interpellé source et A est locuteur destinataire.

Les formules de prise en charge, outre les images qu'elles donnent à voir de A et de B , témoignent, selon nous, d'une simple volonté de mise en valeur de la séquence amorcée alors que les connecteurs guident et orientent l'interlocuteur dans son interprétation du proverbe.

Le proverbe peut ainsi être mis en relation, en surface du texte, avec des propositions via l'emploi de marques de connexion. Il peut être présenté comme étant

- le déclencheur de ces propositions lorsqu'il est précédé de « ca, porque, que, pues, cuanto más que, como ». Il serait susceptible d'exprimer la cause, connue ou inconnue, voire un enrichissement de la proposition à laquelle il est relié par le connecteur.
- déclenché par elles quand il suit « por ende, onde / donde, por esto / eso, así, de manera que, en fin ». Il pourrait exposer une idée de but, de consécution ou de récapitulation.
- en désaccord avec elles lorsqu'il est introduit par « mas, pero, aunque, antes, pues ». Il serait possible de construire cette catégorie autour de la différenciation entre adversatives rectificatives (reliant des éléments incompatibles) et restrictives (reliant des éléments non incompatibles). Le proverbe pourrait alors confirmer, réfuter, suspendre, corriger ou restreindre la proposition avec laquelle il est connecté ou l'une de ses possibles conclusions implicites. Il pourrait également voir l'une de ses inférences suspendue au profit d'une explicitation de la proposition en question. Dans le premier cas, l'enseignement véhiculé par le proverbe l'emporterait, dans le second, minoritaire, c'est la norme proverbiale qui serait rejetée.

Le résultat final de cette recherche a été l'élaboration de trois schémas procéduraux exposant les conditions d'emploi et d'interprétation de chacun des connecteurs favorisant l'incorporation du proverbe au discours. Ces marqueurs seraient avant tout des indicateurs de fonction. Ils témoigneraient du rôle de l'énoncé proverbial au sein de raisonnements. Cette caractéristique se verrait confirmée par l'étude du « lieu » de la matière proverbiale.

L'objet de notre étude apparaît toujours au sein d'un raisonnement, lequel peut être explicite ou en partie, voire totalement, implicite. Les composantes, A (argument) et C (conclusion), de ce mécanisme sont susceptibles d'être déterminées grâce au schéma argumentatif porté par le proverbe lui-même.

Un énoncé proverbial exprimant un avis ou un enseignement, il ne peut avoir comme objectif que l'action de l'énonciataire. Il ne peut donc donner lieu qu'à des conclusions dites factuelles, se traduisant par un acte directif. Cet état de fait implique que le raisonnement lui étant rattaché est nécessairement argumentatif (attente d'une action immédiate) ou préventif (volonté d'influencer une éventuelle action future).

Argumentation et prévention semblent composées de l'enchaînement cognitif de quatre processus enthymémiques interlocutifs. Lorsqu'un proverbe est présent, il constitue la prémisse majeure de l'un de ces enthymèmes qui, généralement, débute ou clôt la succession de mécanismes cognitifs.

- Le proverbe se situe en amont de la concaténation si le schéma qu'il véhicule ne contient pas de demande d'action.
- Le proverbe se situe en aval du raisonnement si son schéma argumentatif contient une demande d'action et une modalité exprimant le vouloir en P.
- Le proverbe encadre la succession d'enthymèmes si le schéma dont il est porteur contient une demande d'action et une modalité exprimant le pouvoir en P.

La concaténation enthymémique ne permettrait d'aboutir qu'à une conclusion factuelle indirecte pouvant être aussi bien argumentative que préventive. Cependant, dans le cadre d'une argumentation, l'action attendue étant immédiate, la conclusion factuelle indirecte doit impliquer l'existence d'une conclusion factuelle directe explicite ou implicite, se situant hors de l'enchaînement susdit. La transition de l'une à l'autre serait permise par le décodage de l'acte directif indirect.

Les proverbes véhiculant un schéma de préférabilité ($P > Q$) impliquent un processus s'écartant quelque peu des précédents. Ils ne déclenchent pas d'enthymèmes interlocutifs mais justifient le passage d'une comparaison appartenant au domaine général à son application dans le particulier et se situent toujours au sein d'une concaténation enthymémique.

A partir d'un proverbe il semble donc possible de rétablir l'enchaînement cognitif autorisant le passage d'un argument à une conclusion (qu'elle soit argumentative ou préventive) et, par là même, de déterminer quels éléments seraient aptes à fonctionner en tant que A et C, explicites ou implicites. Toutefois, il se peut que le proverbe doive également être reconstitué par inférence.

C'est la présence de proverbes sous-entendus qui nous a donné l'opportunité de d'observer un tel cas de figure ; le proverbe sous-entendu peut

- n'avoir aucune fonction argumentative ou préventive et se limiter à illustrer une situation.
- se comporter directement comme le proverbe auquel il fait référence.
- déclencher indirectement une argumentation ou une prévention en rappelant un proverbe au souvenir de l'interlocuteur.

Nous avons tenté de circonscrire au mieux ce qu'implique l'incorporation de l'énoncé proverbial au contexte : d'éventuelles transformations formelles, la possible présence de formules de prise en charge, la fréquente utilisation de connecteurs en amorce du proverbe guidant le lecteur, l'auditeur ou l'interlocuteur dans l'interprétation qu'il doit faire de la séquence gnominique et, enfin, la nécessaire existence d'un mécanisme argumentatif ou préventif ($A \rightarrow C$) construit sur une concaténation enthymémique implicite reliant cognitivement proverbe, argument et conclusion.

L'objectif de notre troisième partie est à présent d'étudier l'utilisation particulière que les auteurs des trois oeuvres de notre corpus font de la matière proverbiale.

Annexes 2^{ème} partie

I

Occurrences de proverbes tronqués non cités dans le corps du travail

« la yerva mala aína cresce » (Z, p. 224) < La hierba mala presto crece y antes de tiempo envejece (Correas)
(*la mauvaise herbe pousse rapidement*) < (*La mauvaise herbe pousse vite et vieillit avant que le temps ne soit venu*)

« el esperança luenga aflige el corazón » (C, p. 107) < Esperanza larga aflige el corazón y el alma (Correas, Bergua)
(*espérer longtemps afflige le cœur*) < (*Espérer longtemps afflige le cœur et l'âme*)

« mal me quieren mis comadres... » (C, p. 136) < Mal me quieren mis comadres porque las digo las verdades (Correas)
(*mes voisines ne m'aiment pas...*) < (*Mes voisines ne m'aiment pas parce que je leur dis la vérité*)

« más vale a quien Dios ayuda, etc » (C, p. 146) < Más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga (Correas)
(*mieux vaut recevoir l'aide de Dieu, etc.*) < (*Mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt*)

« ¿ adonde yrá el buey que no are ? » (C, p. 149) < ¿ A dó irá el buey que no are ? A la carnicería » (Correas)
(*où ira le bœuf qui ne labourera pas ?*) < (*Où ira le bœuf qui ne labourera pas ? A la boucherie*)

« nunca faltan rogadores » (C, p. 150) < nunca faltan rogadores para eso y cosas peores (Correas, Bergua)
(*jamais ne manquent des demandeurs*) < (*Jamais ne manquent des demandeurs pour cela et pour des choses bien pires*)

« por demás es ruego a quien no puede aver misericordia » (C, p. 163) < Por demás es el ruego a quien no puede haber
(*il est superflu d'adresser prière à qui ne peut avoir de miséricorde*) < (*Il est superflu d'adresser une prière à*

misericordia ni mover el duelo (Correas)
(*qui ne peut avoir de miséricorde ni changer le malheur*)

« dize el sano al doliente : "¡ Dios te dé salud ! " » (C, p. 220) < Dice al doliente el sano : Dios te dé salud hermano (Correas,
(*celui qui est en bonne santé dit au malade : "Que Dieu te donne la santé !"*) < (*Celui qui est en bonne santé dit au malade :*

Bergua, Castillo)
(*Que Dieu te donne la santé mon frère !*)

« no ha de ser oro quanto reluze » (C, p. 270) < No es oro todo lo que reluce, ni harina lo que blanquea (Correas)
(*tout ce qui brille ne doit pas être de l'or*) < (*Tout ce qui brille n'est pas d'or ni ce qui s'approche du blanc de la farine*)

p. 270 : « palabras de buen amor, no obligan » < Palabras de buen comedimiento, no obligan y dan contento (Correas)
(*les mots d'amour n'obligent à rien*) < (*Les mots courtois n'obligent à rien et font plaisir*)

« si te vi , burléme, etc. » (C, p. 271) < Si me viste, burléme ; si no me viste, calléme (Correas)
(*si je t'ai vu, j'ai ri, etc.*) < (*Si tu m'as vu, j'ai ri ; si tu ne m'as pas vu, je me suis tu*)

« riñen las comadres » (C, p. 297) < Riñen las comadres, y dícense las verdades (Correas, Berguas)
(*les commères se disputent*) < (*Les commères se disputent, et elles se disent la vérité*)

« mueran y vivamos » (C, p. 300) < Mueran y vivamos, con salud los enterremos, sus haciendas les comamos con caridad
(*qu'ils meurent et nous, vivons*) < (*Qu'ils meurent et nous, vivons, enterrons-les en pleine santé, dévorons leurs biens avec*

(Correas)
(*charité*)

« duro es dejar lo usado » (C, p. 301) < Duro es dejar lo usado ; y mudar costumbre es a par de muerte (Correas)
(*il est difficile d'abandonner ses habitudes*) < (*Il est difficile d'abandonner ses habitudes ; et changer ses habitudes c'est comme mourir*)

« por demás es la cítola en el molino... » (C, p. 303) < Por demás es la cítola en el molino cuando el molinero es sordo
(*le claquet du moulin est de trop...*) < (*Le claquet du moulin est de trop quand le meunier est sourd*)

(Correas) & Bergua)

« o es loco o es privado quien llama » (C, p. 309) < O es loco o es privado quien llama apresurado (Correas, Bergua)
(*ou c'est un fou ou c'est un intime qui appelle*) < (*Ou c'est un fou ou c'est un intime qui appelle avec empressement*)

« quien engaña al engañador... » (C, p. 319) < Quien burla al burlador, cien días gana de perdón (Correas) ;
(*qui abuse l'abuseur...*) < (*Qui abuse l'abuseur, gagne cent jours de pardon*)

« por el hilo se sacará el ovillo » (Q, p. 100) < Por el hilo sacarás el ovillo y por lo pasado lo no venido (Correas, Bergua)
(*par le fil on trouvera la pelote*) < (*Par le fil tu trouveras la pelote et par le passé l'avenir*)

« iglesia, o mar, o casa real » (Q, p. 474) < Iglesia, o mar o casa real, quien quiera medrar (Correas, Bergua)
(*église, ou mer, ou maison royale*) < (*Eglise, ou mer ou maison royale, pour qui veut prospérer*)

« el sastre del cantillo » (Q, p. 568) < El sastre del Cantillo, que cosía de balde y ponía el hilo (Correas)
(*le tailleur de la chansonnette*) < (*Le tailleur de la chansonnette, qui cousait gratuitement et donnait le fil*)

II

Occurrences de proverbes modifiés non cités dans le corps du travail

- « piedra movediza non cubre moho » (Z, p. 78) < Piedra moverdiza, nunca moho la cobija (Correas, Bergua)
(*pierre qui roule n'est pas couverte de mousse*) < (*Pierre qui roule, jamais mousse ne la recouvre*)
- « lo que la natura niega, ninguno non lo deve cometer » (Z, p. 131) < Lo que no es de natura, tararura (Bergua)
(*ce que la nature refuse, personne ne doit le commettre*) < (*Ce qui n'est pas naturel, taratata*)
- « aquel es guardado el que Dios quiere guardar » (Z, p. 185) < Guardado es el que Dios guarda (Correas)
(*est protégé celui que Dieu veut protéger*) < (*Protégé est celui que Dieu protège*)
- « del dezir al fazer mucho ay » (Z, p. 193) < Del dicho al hecho hay mucho trecho (Bergua)
(*de la parole à l'acte il y a beaucoup*) < (*De la parole à l'acte il y a une grande distance*)
- « si la cosa non se comiença nunca se puede acabar » (Z, p. 246) < Lo que no se empieza, nunca se acaba (Correas)
(*si l'on ne commence pas une chose, on ne peut jamais la terminer*) < (*Ce que l'on ne commence pas, on ne le termine pas*)
- « non deve ome rendir mal por mal » (Z, p. 409) < Mal por mal no se debe dar (Correas)
(*on ne doit pas rendre le mal pour le mal*) < (*Le mal pour le mal ne doit pas être rendu*)
- « no los que poco tienen son pobres mas los que mucho desean » (C, p. 123) < No es pobre el que tiene poco, sino el que
(*ce n'est pas ceux qui ont peu de choses qui son pauvres mais ce qui sont très envieux*) < (*N'est pas pauvre celui qui a peu*
codicia mucho (Correas, Bergua)
(*de choses, mais celui qui est très envieux*)
- « a nuevo negocio, nuevo consejo se requiere » (C, p. 174) < A nuevo negocio, nuevo consejo (Correas)
(*pour une nouvelle affaire, un nouveau conseil est nécessaire*) < (*A nouvelle affaire, nouveau conseil*)
- « el amor nunca se paga sino con amor puro » (C, p. 204) < Amor con amor se paga (Correas, Bergua)
(*l'amour ne se paye jamais qu'avec de l'amour pur*) < (*Amour se paie avec amour*)
- « pequeña causa departe conformes amigos » (C, p. 214) < Pequeña causa de parte conformes amistades (Correas, Bergua)
(*une petite chose sépare les vrais amis*)
- « el duro adversario entibia las yras y sañas » (C, p. 274) < El duro adversario, amansa las furias del contrario (Correas)
(*le rude adversaire tempère les colères et les fureurs*) < (*Le rude adversaire adoucit les fureurs de son rival*)
- « aunque es algo loco la pena le hará cuerdo » (C, p. 277) < El loco por la pena es cuerdo (Correas, Bergua)
(*bien qu'il soit un peu fou, la punition le rendra sage*) < (*Le fou est rendu sage grâce à la punition*)
- « el amor no admite sino sólo amor por paga » (C, p. 304) < Amor con amor se paga (Correas, Bergua)
(*l'amour n'admet que l'amour pur en retour*) < (*Amour se paie avec amour*)
- « muchos con cobdicia de dar en el fiel, yerran el blanco » (C, p. 115) < Muchos, por dar en el clavo, fallecen del blanco
(*beaucoup en désirant mettre dans le mille, manquent la cible*) < (*Beaucoup, pour mettre dans le mille, manquent*
(Correas)
(*la cible*)
- « quien con modo torpe sube en alto, más presto cae que sube » (C, p. 174) < Quien torpemente subió más presto cae que
(*qui monte maladroitement tout en haut, tombe plus vite qu'il ne monte*) < (*Qui maladroitement s'est élevé tombe plus vite*
subió (Correas)
(*qu'il n'est monté*)
- « el abad, de do canta, de allí viste » (C, p. 177) < El abad, de do canta, de allí yanta (Correas)
(*l'abbé, là où il mange, il se vêt*) < (*L'abbé, là où il chante, il mange*)
- « si me quebré el pie, fue por bien » (C, p. 199) < Si caí y me quebré el pie, mejor me fue (Correas)
(*si je me suis cassé le pied, ce fut pour mon bien*) < (*Si je suis tombé et me suis cassé le pied, cela m'a fait grand bien*)
- « quien la miel trata siempre se le pega dello » (C, p. 225) < Quien trata con miel, siempre se le pega dél (Correas, Bergua)

(qui fréquente le miel ne peut jamais s'en défaire)

« quando el alto Dios da la llaga, tras ella embía el remedio » (C, p. 244) < Cuando Dios da la llaga, da el remedio que la sana
(quand Dieu tout puissant inflige la blessure, il envoie ensuite le remède) < *(Quand Dieu inflige la blessure, il donne le*

(Correas)
remède pour la guérir)

« quien mucho abarca, poco suele apretar » (C, p. 270) < Quien mucho abarca, poco aprieta (Correas, Bergua)
(qui embrasse beaucoup, a coutume d'étreindre peu) < *(Qui embrasse beaucoup, étreint peu)* = *(Qui trop embrasse, mal*
étreint)

« los muertos abren los ojos de los que biven » (C, p. 308) < Los muertos abren los ojos a los vivos (Correas, Bergua)
(les morts ouvrent les yeux de ceux qui vivent) < *(Les morts ouvrent les yeux des vivants)*

« quien bien quiere a Beltrán, a todas sus cosas ama » (C, p. 310) < Quien bien quiere a Beltrán, bien quiere a su can
(qui aime bien Bertrand, aime tout ce qui lui appartient) < *(Qui aime bien Bertrand, aime bien son chien)*

(Correas, Bergua)

« toman antes al mentroso que al que coxquea » (C, p. 311) < Más aína toman al mentiroso, que al cojo (Correas)
(on attrape le menteur avant celui qui boîte) < *(On attrape plus vite le menteur que le boiteux)*

« quien me vido y quien me vee agora, no sé cómo no quiebra su corazón de dolor » (C, p. 234) < Quien me vido algún
(qui m'a vu et qui me voit maintenant, je ne sais pas comment son cœur ne se brise pas de douleur) < *(Qui m'a vu il y a un*

tiempo, y me ve agora, ¿cuál es el corazón que no llora ? (Correas)
certain temps et me vois maintenant, quel est le cœur qui ne pleure pas ?)

« a Dios y veámonos, como dijo un ciego a otro » (Q, p. 587) < « "A Dios y veámonos". Y eran dos ciegos » (Correas)
(adieu et au revoir, comme dit un aveugle à un autre) < *("Adieu et au revoir". Et c'étaient deux aveugles)*

III

Exemples de formules de prise en charge non cités dans le corps du travail

- A effacé

- Source

- ◆ Neutre

Ø im(A) [Sn (C)] X

« *es como* el can que mucho ladra e non osa morder » (Z, p. 301)
(*c'est comme le chien qui aboie beaucoup et qui n'ose pas mordre*)

- ◆ Engagé

Ø im(A) [Se (M)] X

« *Proverbio es antiguo que* quanto al mundo es, o crece o decrece » (C, p. 234)
(*C'est un proverbe ancien que tout ce qui appartient à ce monde, ou croît ou décroît*)

« *Es común proverbio*, hermosa señora, que la diligencia es madre de la buena ventura » (Q, p. 550)
(*C'est un proverbe commun, belle dame, que la ferveur est mère de la bonne aventure*)

« *el proverbio antiguo que* quien a buen señor sirve con servicio leal, buena soldada prende e non al » (El Zifar, p. 173)
(*le proverbe ancien selon lequel qui sert loyalement un bon seigneur, reçoit une bonne solde et rien d'autre*)

« *el enxienplo antigo* : “que los pies duechos de andar non pueden quedar” » (Z, p. 423)
(*l'exemplum ancien : “que les pieds accoutumés à marcher ne peuvent rester tranquilles”*)

Ø im(A) [Se (M)] X

« *muv grant derecho es que* quien bien feziere que buen galardón aya » (Z, p. 428)
(*il est bien normal que qui agit bien reçoive une bonne récompense*)

- Témoin

- ◆ Neutre

Ø im(A) Tn X

« *dicen* : « Más vale migaja de rey que merced de señor » » (Q, p. 474)
(*on dit : « Mieux vaut miette de roi que privilège de seigneur*)

« *dizen* “quien todo lo quiere todo lo pierde” » (Z, p. 194)
(*on dit “ qui veut tout perd tout”*)

« *dizen que* más val una onca de letradura con buen seso natural que un quintal de letradura sin buen seso » (Z, p. 260)
(*on dit que mieux vaut une once de culture avec du bon sens qu'un quintal de culture sans bon sens*)

Ø im(A) [Tn(U1 Min DIRE DE A)] X

« *No digan por mí que* dando un palmo pido quatro » (C, p. 270)
(*Qu'on ne dise pas de moi que pour une paume j'en demande quatre*)

Ø im(A) [Tn(I DIRE)] X

« *palabra es de Salomón que dize así* : “lo que fezierdes, fazetlo con consejo, e no te arrepentirás” » (El Zifar, p. 280)
(*ce sont des paroles de Salomon qui disent ceci : “ce que tu dois faire, fais-le après avoir pris conseil, et tu ne t'en repentiras pas”*)

« *la palabra del evangelio en que dize que* non deve ome rendir mal por mal » (Z, p. 409)
(*les mots de l'évangile où il est dit qu'on ne doit pas rendre le mal pour le mal*)

« *dize el sabio que* non ay ninguna cosa tan ascondida que non sea sabida » (Z, p. 287)
(*le sage dit qu'il n'y a aucune chose aussi cachée soit-elle qui ne soit sue*)

« *dize en Santa Escritura que* el comienço es el temor de Dios » (Z, p. 233)
(*il est dit dans les Saintes Ecritures que le commencement est la crainte de Dieu*)

« *los sabios dizen que* vale más una migaja de pan con paz, que toda la casa llena de viandas con renzilla » (C, p. 233)
(*les sages disent que mieux vaut une miette de pain dans une ambiance paisible que toute une maison pleine de nourriture où l'on se querelle*)

« al que dize que vee la pajueta en el ojo ageno e non quiere ver la trabanca en el suyo » (Z, p. 271)
(*celui qui dit qu'il voit la paille dans l'œil d'autrui et qui ne veut pas voir la poutre dans le sien*)

Ø im(A) [Tn(u DIRE)] X

« los que dizen : bive conmigo y busca quien te mantenga » (C, p. 270)
(*ceux qui disent : vis avec moi mais cherche quelqu'un pour te nourrir*)

◆ Engagé

Øim(A) [Te(U2 DIRE Mit)] X

« suele decirse que la alabanza propia envilece » (Q, p. 200)
(*on a l'habitude de dire que l'éloge de sa propre personne avilit*)

« suele decirse : a pecado nuevo, penitencia nueva » (Q, p. 380)
(*on a l'habitude de dire : à nouveau péché, nouvelle pénitence*)

Øim(A) [Te(U2 DIRE Ml)] X

« No se dize de embalde que mal ageno de pelo cuelga » (C, p. 256)
(*Ce n'est pas pour rien qu'on dit que le malheur d'autrui ne nous importe pas*)

• A présent

- Témoïn

im(A) [T (U DIRE)] X

« yo he oído decir : « Ese te quiere bien, que te hace llorar » » (Q, p. 250)
(*moi j'ai entendu dire : « Celui-ci t'aime bien car il te fais pleurer »*)

« el amor, según hé oído decir, unas veces vuela y otras anda » (Q, p. 424)
(*l'amour, d'après ce que j'ai entendu dire, certaines fois vole et d'autres marche*)

• B Présent : im (B)

- Interpellé : I

◆ Agent : a

im(B) [Ia SAVOIR] X

« E sabet que el mejor tiempo del mundo es del rey justiciero » (Z, p. 276)
(*Et sachez que la meilleure époque au monde est celle du roi justicier*)

im(B) [Ia OBSERVE] X

« Cata que la envidia es una incurable enfermedad » (C, p. 319)
(*Vois que l'envie est une maladie incurable*)

im(B) [Is OBSERVE] X

« ¿ tú no vees que es necedad o simpleza llorar por lo que con llorar no se puede remediar ? » (C, p. 119)
(*ne vois-tu pas que c'est bêtise ou sottise que de pleurer pour ce qu'on ne peut résoudre en pleurant*)

III. Contextualisation et portée du proverbe

Lorsque nous parlons de « contextualisation », nous nous référons à l'étude du proverbe par rapport à ses conditions extra-linguistiques d'emploi. Notre objectif est de déterminer et de catégoriser les diverses utilisations que les auteurs de notre corpus font des énoncés proverbiaux.

Nous avons choisi d'évaluer l'usage des proverbes en contexte en nous penchant successivement sur chacune des œuvres sélectionnées. L'analyse chronologique l'a donc emporté sur l'examen thématique. Cette approche aura l'avantage de montrer, si besoin est, l'évolution de l'usage de la matière proverbiale dans la littérature hispanique.

En conséquence, nous débuterons cette troisième et dernière partie par l'étude du rôle des séquences proverbiales au sein du Libro del caballero Zifar.



Gravure du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, XV^e siècle²⁰⁷

²⁰⁷ Cette illustration, où un détenteur de la sagesse, ici un empereur, accompagné d'un chevalier, sermonne des criminels et rend la justice, nous semble retranscrire parfaitement l'atmosphère du *Zifar*. Dans la mesure où le manuscrit d'origine conservé à la Bibliothèque Nationale de Madrid n'est pas accessible, nous ne pouvons présenter qu'une gravure d'un manuscrit un peu plus récent.

A. El libro del caballero Zifar : le proverbe comme reflet élitiste d'un monde souhaité

El libro del caballero Zifar, vraisemblablement écrit entre 1300 et 1305, est le premier roman de chevalerie dont on a conservé une trace écrite en castillan. Rappelons que les romans de chevalerie sont des œuvres narratives en prose ou en vers ; ils reprennent, au cours des siècles, les aventures et les exploits des chevaliers²⁰⁸ errants des chansons de geste et des romans courtois des XII^e -XIII^e siècles.

Dans ce type d'ouvrage, les péripéties servent généralement à mettre en évidence combien la vie de l'esprit demeure soumise en toutes circonstances aux valeurs éthiques et surtout théologiques. Les préoccupations des héros sont essentiellement religieuses : il est significatif à ce propos que notre œuvre ait également reçu le nom de *Libro de caballero de Dios* (*Livre du chevalier de Dieu*). Le roman de chevalerie a pour objectif premier d'enseigner : pour faciliter la transmission de cet enseignement, l'œuvre doit être plaisante à lire et proposer une illustration²⁰⁹ de son propos par l'intermédiaire de récits épiques, mythiques, merveilleux...

Le dessein de ce genre littéraire est résolument moralisateur ainsi que l'affirment Jacques Beyrie et Robert Jammes²¹⁰ :

« Loin de s'attacher à la singularité de tel individu, l'auteur entend donner à l'expression de sa pensée la forme d'une vérité universelle ».

Le Zifar appartient ainsi à la veine didactique de la prose du Moyen-Age. Les éléments narratifs de l'oeuvre s'insèrent dans une structure complexe destinée à faire ressortir l'exemplarité des péripéties rapportées. Cette volonté d'édification conduit à la constitution, au sein même du récit, d'un important noyau didactique où se retrouve l'esprit des livres de sagesse²¹¹, qui indiquaient comment se comporter dans le respect des lois humaines et divines.

²⁰⁸ La chevalerie était une institution militaire, propre à l'ordre de la noblesse et dont les membres étaient consacrés religieusement. Il s'agissait d'une caste fermée, nécessairement élitiste. On accédait au statut de chevalier par une cérémonie d'intégration appelée adoubement.

²⁰⁹ Il est possible d'observer un procédé similaire dans l'utilisation des paraboles de l'Ancien Testament.

²¹⁰ BEYRIE Jacques et JAMMES Robert, *Histoire de la littérature espagnole*, Paris, P.U.F., 1994, p. 53.

²¹¹ Par sagesse nous entendons connaissance du vrai et du bien, fondée sur la raison et sur l'expérience.

Les proverbes, de par l'enseignement pratique ou moral qu'ils véhiculent en tant que préconstruits culturels, semblent servir clairement l'objectif du roman de chevalerie.

1. Énonciateurs et énonciataires restreints et privilégiés : une sagesse non populaire

On a coutume d'affirmer que les énoncés proverbiaux, du fait de leur transmission exclusivement orale, appartiennent à la sagesse dite *populaire*. Par *populaire* on entend généralement qui appartient au peuple, qui le caractérise, qui est répandu parmi le peuple. La question est de savoir quelle signification donner au substantif *peuple*. Selon Philippe Zarifian, le concept de peuple a toujours été double :

« Il y a toujours eu [...] d'un côté le peuple au sens large [...] de tous ceux qui se distinguent du souverain en tant qu'ils sont ses sujets. D'un autre côté, le peuple en un sens plus limité, [...] *tous ceux d'en-bas*, qui se distinguent [...] des castes dominantes²¹². »

La matière proverbiale devrait donc être, dans le *Zifar*, un langage commun à l'ensemble de la population d'un royaume (ou d'un empire) ou à ses strates les plus basses.

Nous avons recensé quelques 161 proverbes dont les différents énonciateurs, accompagnés de leurs énonciataires, ont été classés sous forme de tableau par ordre décroissant d'occurrences prononcées.

²¹² ZARIFIAN Philippe, *Sur la force et la beauté du concept de peuple*, octobre 2002. Disponible sur <<http://perso.wanadoo.fr/philippe.zarifian/page61.htm>>.

Enonciateurs	Enonciataires	Quantité de proverbes	Pourcentage de proverbes
Le chevalier Zifar, roi de Menton	Roboan & Garfin, ses fils	72	44.72 %
	Riverain	10	6.21 %
	Grima, son épouse	6	3.73 %
	Chevaliers	2	1.24 %
	Reine	1	0.62 %
	Dame de Galapia	1	0.62 %
	Hôte	1	0.62 %
	Chevalier Zifar	1	0.62 %
Le narrateur	Lecteurs	18	11.19 %
Roboan (fils du chevalier Zifar)	Comte Nason	3	1.86 %
	Garfin, son frère	2	1.24 %
	Empereur	1	0.62 %
	Chevalier	1	0.62 %
	Suivante	1	0.62 %
Le riverain (futur chevalier Amigo)	Chevalier Zifar	4	2.48 %
	Comte Nason	2	1.24 %
	Ermite	1	0.62 %
Rois	Conseillers	4	2.48 %
	Evêque	1	0.62 %
Chevaliers	Dame de Galapia	2	1.24 %
	Chevalier (différent)	1	0.62 %
	Ecuyer	1	0.62 %
Le médiateur dans les actes de conciliation	Son fils	2	1.24 %
	Grima	1	0.62 %
Le comte Nason	Garfin	3	1.86 %
Grima (épouse du chevalier Zifar)	Chevalier Zifar, son époux	2	1.24 %
L'impératrice Nobleza	Roboan, son époux	2	1.24 %
L'infante Seringa	Roboan, son époux	2	1.24 %
Le crieur public de la justice	Population	2	1.24 %
Conseillers royaux	Roi	2	1.24 %
Garfin (fils du chevalier Zifar)	Chevalier Zifar, son père	1	0.62 %
Un empereur	Roboan	1	0.62 %
L'ermite	Riverain	1	0.62 %
La calandre du conte	Chasseur	1	0.62 %
L'évêque	Roi	1	0.62 %
Les suivantes de l'Impératrice Nobleza	Roboan	1	0.62 %
Les gens de Grima	Gens de Grima	1	0.62 %
La femme incarnation du diable	Chevalier	1	0.62 %
Le jeune écuyer au cœur mauvais	Roi	1	0.62 %
Le voleur	Empereur	1	0.62 %

Ce tableau nous permet d'émettre certaines hypothèses quant à l'emploi des proverbes dans ce roman de chevalerie hispanique.

a. Un langage réservé à la noblesse

Contre toute attente, les personnages à qui l'auteur du *Zifar* choisit de faire prononcer des énoncés proverbiaux se caractérisent par leur noblesse, au sens large. Il peut s'agir d'une :

- noblesse de sang, concernant une classe sociale composée de privilégiés par droit de naissance. Le chevalier Zifar et sa famille, descendants d'une lignée royale déchue, possèdent cette noblesse héréditaire. Il en va de même, naturellement, pour les rois, l'empereur, l'infante Seringa, l'impératrice Nobleza et l'évêque²¹³ auxquels il est fait référence au fil de l'oeuvre. Nous pourrions ajouter à cette liste les conseillers royaux et les suivantes qui étaient de noble extraction. Ces personnages sont tous présentés sous un jour positif. Ce n'est pas le cas de l'écuyer coupable de mille forfaits, jeune noble finissant par violenter sa mère, qui l'a excessivement choyé et protégé. Le conte Nasón est également un protagoniste à la personnalité abjecte : fourbe, non respectueux des codes moraux et légaux, son appartenance à la noblesse semble néanmoins lui octroyer le droit de prononcer une paire de proverbes. Reste la question de la chevalerie. Au Moyen Age coexistaient deux types de chevalerie : une chevalerie de sang et une chevalerie de fait. Les chevaliers anonymes énonciateurs des quatre séquences proverbiales relevées dans notre texte sont de haut rang et donc nobles de sang.

Les nombreux autres chevaliers cités dans l'oeuvre peuvent cependant ne posséder qu'une

- noblesse d'épée, acquise par des services militaires. C'est le cas du chevalier Amigo, serviteur, ami et confident du chevalier Zifar. Au début de l'oeuvre, il est au service d'un pêcheur ; il deviendra ensuite écuyer du chevalier de Dieu, puis, grâce à ses faits d'armes auprès de son maître, chevalier et conseiller du Roi de Mentón avant d'être celui de son fils Roboán. Les gens de Grima sont des soldats aguerris ayant prouvé leur valeur au combat et ayant de ce fait accédé à une noblesse d'épée.

Tous les personnages nobles de sang ou d'épée, à l'exception du comte Nasón et du jeune prisonnier, se caractérisent également par une grande

- noblesse de cœur : la possèdent ceux qui incarnent des sentiments généreux, honorables, sages ou justes, tel l'ermite qui a offert l'hospitalité au chevalier Zifar. La calandre du

²¹³ Au Moyen-Age, en effet, trois choix de carrière s'offraient aux jeunes nobles : l'armée, l'église ou le service personnel du roi.

conte, en faisant la leçon au chasseur qui tente de l'attraper une seconde fois alors qu'elle vient de lui échapper (p. 237), symbolise, elle aussi, la sagesse. Le crieur public et le médiateur sont, quant à eux, les représentants de la justice. Le voleur, en se dénonçant pour épargner des innocents, fait également preuve du sens de la justice et acquiert, en conséquence, une certaine noblesse qui, si elle ne lui garantit pas la sauvegarde de son corps pourrait assurer le salut de son âme.

Seul le diable, incarné en femme, n'est noble ni de sang, ni de fait, ni, évidemment, de cœur. Il va cependant sans dire qu'il est rusé et a une grande connaissance de la vie et des hommes. Côté obscur du Dieu céleste, généralement représenté comme souverain des enfers au centre de la terre, il est supérieur aux hommes en savoir et en puissance. Cette croyance permettrait d'expliquer qu'une telle créature, symbole du mal, ait eu le privilège d'énoncer un proverbe. En effet, dans le Zifar, ceux qui ont recours à la matière proverbiale dominent toujours, que ce soit au niveau social, au niveau guerrier, au niveau de la sagesse ou au niveau de la grandeur d'âme.

La majorité des personnages utilisant des proverbes est de noble lignée. Néanmoins, si l'énonciateur d'un proverbe n'est pas noble de sang (comme l'ermite, le crieur public ou le riverain), il fait montre de noblesse dans ses actes en réalisant de grands faits d'armes ou en respectant la justice des hommes et celle de Dieu. Notons cependant que même lorsque les protagonistes utilisant des énoncés proverbiaux n'ont pas le sang bleu, ils ne font pas partie des classes les plus basses ou sont promis à un brillant avenir. En effet, le riverain connaîtra une ascension sociale fulgurante ainsi que l'ermite, lorsque, à la fin de l'œuvre, le chevalier Zifar décidera de le récompenser généreusement pour son hospitalité. Il en va de même pour le voleur qui, après avoir avoué son crime et s'être amendé, connaîtra une vie prospère. Notre œuvre dit en effet de lui, et de deux autres personnages :

« E estos tres omes fueron muy ricos e muy buenos e muy poderosos en el señorío del emperador e amávalos
(*Et ces trois hommes furent très riches et très bons et très puissants dans la seigneurie de l'empereur, qui les aimait tous*

todos e preçiávalos por quanto bien fezieron, e se dieron por buenos amigos. » (p. 175)
(*et les appréciait pour tout le bien qu'ils avaient fait, et ils se tinrent pour bons amis*)

Le crieur public et le médiateur (« ome bueno »), en tant que représentants de la justice, appartiennent plutôt aux classes moyennes, voire, pour le second, à la bourgeoisie naissante²¹⁴. Jamais de mendiants, de manants, de paysans, de brigands sans avenir à l'origine de l'énonciation d'un proverbe. Il semble que l'auteur ait préféré allouer ce type d'expressions aux porte-parole des strates se caractérisant par une supériorité sociale ou morale. La matière proverbiale serait donc l'apanage de la noblesse de sang, d'épée et de cœur.

Cette constatation pourrait être confirmée par l'identité de l'auteur (qui n'est autre, dans le cas présent, que le narrateur du roman). En effet, aux alentours de 1300-1305, seuls les nobles, les lettrés et les membres du clergé savaient manier les arts de l'écriture. L'auteur du Zifar ne peut donc qu'appartenir à l'une ou l'autre de ces catégories. Cette hypothèse se voit confirmée par les nombreuses études qui ont cru reconnaître l'auteur en la personne de Ferrand Martínez, greffier et notaire d'un archevêque, que sa position sociale et sa profession rendaient apte à prononcer des proverbes. Notre tableau nous montre en effet que l'auteur/narrateur du Zifar a dix-huit énoncés proverbiaux à son actif.

Pourquoi réserver l'énonciation de la matière proverbiale à certains et la refuser à d'autres ?

Les proverbes, rappelons-le, sont des phrases figées anonymes qui expriment un avis ou un enseignement d'ordre moral ou pratique. Ils exposent donc une pensée générale communément acceptée, ce qui explique l'appellation de sagesse populaire qu'on leur attribue couramment. Or, en ne choisissant comme énonciateurs de la matière proverbiale que des personnages se trouvant de par leur naissance, leurs actes ou leurs qualités en position de supériorité face au commun des mortels, l'auteur semble vouloir signifier au lecteur que seules ces catégories ont accès à la sagesse. Les classes inférieures, socialement et intellectuellement, dans la vision que nous en donne l'auteur, se trouvent exclues et moralement dépréciées. Il existerait donc un abîme entre oral et écrit concernant le champ d'application des séquences proverbiales : à l'oral, elles seraient populaires (accessibles à la

²¹⁴ RODRÍGUEZ VELASCO Jesús D., « *El discurso de la caballería* », in *L'univers de la chevalerie en Castille*, Paris, Editons du temps, 2000.

population entière ou réservées aux catégories sociales dominées) ; dans le Zifar, discours écrit figuratif, elles deviennent élitistes²¹⁵.

Par ailleurs, utiliser les proverbes pour tracer une limite si nette entre différentes couches de la population revient à leur donner un statut des plus élevés. En effet, en présentant le proverbe comme participant uniquement du langage des élites (sociales, guerrières, intellectuelles), l'auteur en fait un mode d'expression privilégié.

L'étude des possibles énonciateurs nous permet de confirmer ces hypothèses ; en effet, 95 % d'entre eux sont également énonciateurs de proverbes et se caractérisent donc par leur noblesse. Parmi les 5 % restants, la dame de Galapia, l'écuyer et le chasseur appartiennent incontestablement à la noblesse de sang. La dame est la descendante des seigneurs de la ville. L'écuyer est également un membre de la noblesse dans la mesure où les jeunes des grands lignages parfaisaient leur éducation chevaleresque en étant au service de combattants aguerris. Au Moyen Age, la chasse était quant à elle une activité réservée à l'aristocratie. Le chasseur du conte, bien que son statut social ne soit pas explicité, ne peut donc qu'être noble. Une remarque similaire peut être émise concernant l'hôte du chevalier Zifar à Galapia. En effet, le chevalier, venant de libérer la ville de l'un de ses plus farouches ennemis, apparaît aux yeux de ses habitants comme un héros. Il ne peut donc en aucune façon être logé chez un roturier, d'autant plus qu'il est lui même issu d'une lignée royale déchue. Seul le peuple auquel s'adresse le crieur public à deux reprises via un proverbe ne peut, dans son ensemble, être qualifié de noble.

Une première conclusion peut être tirée de ces observations : la parole proverbiale s'avère être un mode de communication non populaire, propre aux hautes sphères de la société médiévale, les énonciateurs et plus de 98 % des énonciateurs étant nobles de sang, d'épée ou de cœur. D'autre part, en présentant le verdict de la justice sous forme de proverbes à la foule, l'auteur du Zifar, par l'intermédiaire du crieur public, met pour la première fois en relation le haut et le bas de l'échelle sociale. La représentation des roturiers n'est pas, contrairement à celle des nobles, individualisée : il s'agit de la masse formée par la multitude de badauds venue assister à la pendaison du riverain, accusé à tort de vol. Si la sagesse véhiculée par les proverbes est l'apanage de ceux que l'on peut qualifier de nobles dans les

²¹⁵ Notons que, dans le Zifar, la parole étant essentiellement donnée aux classes supérieures, le droit d'utiliser un proverbe va de pair avec le droit de s'exprimer.

trois acceptions précitées, lorsque celle-ci est appliquée à la justice, elle doit concerner la population dans son entier. Aristocrates, bourgeois, artisans, paysans, tous doivent être au fait des lois et s'employer à les respecter. *Nul n'est censé ignorer la loi...*²¹⁶ Un tel état de fait pourrait expliquer que les deux énoncés proverbiaux appliqués au domaine judiciaire aient pour destinataire l'ensemble du peuple et puissent, par là même, être qualifiés de populaires.

b. Une affaire d'hommes, d'expérience et de pouvoir

Le tableau présenté plus haut nous informe d'autres restrictions quant à la nature des énonciateurs et énonciataires de proverbes, notamment en ce qui concerne leur sexe et leur âge.

Seules 4.96 % des séquences proverbiales sont formulées par des femmes ; cette écrasante supériorité masculine n'est que le reflet de la position très en retrait de la femme dans la société médiévale espagnole. Ses principales fonctions étaient de permettre à l'homme de prouver sa valeur en la défendant, d'être facteur d'alliance et d'enfanter. Notons par ailleurs que seules les femmes de haut rang, et essentiellement, semble-t-il, épouses de héros (Grima est l'épouse du chevalier Zifar ; l'impératrice Nobleza et l'infante Seringa, celles de Roboán) ont le droit de prononcer un proverbe. L'ensemble de la population n'a donc pas accès à la matière proverbiale.

L'âge des énonciateurs est également révélateur. Les personnages recourant à la sagesse populaire sont généralement expérimentés : combattants aguerris, souverains, vieux sages, lettrés. Les enfants du chevalier Zifar, Roboán et Garfín, pourraient nous sembler, à nous, lecteurs du XXI^e siècle, relativement jeunes ; adolescents, ils n'en demeurent cependant pas moins, ainsi qu'en attestent leurs exploits, de puissants chevaliers ayant démontré leur bravoure au combat. Ils sont donc, de ce fait, en position d'employer la matière proverbiale. Par ailleurs, trois proverbes sont prononcés par un roi n'ayant pas plus de quinze ans²¹⁷. Si son jeune âge ne l'empêche pas d'être l'énonciateur de séquences proverbiales c'est

²¹⁶ Selon Jean-Paul Doucet, ancien titulaire de la rubrique de Droit criminel à la Gazette du Palais, cette sentence existait déjà sous sa forme latine « Nemo legem (jus) ignorare censetur » dans le *Digeste* (I, 3, *De legibus*) de l'Empereur bysantin Justinien I^{er} rédigé en 533.

DOUCET Jean-Paul, *Le droit criminel*. Disponible sur <<http://ledroitcriminel.free.fr/index.htm>>.

²¹⁷ Il s'agit du roi Tabor, dont le chevalier Zifar conte l'histoire à ses fils, pp. 244-249.

parce que, en tant que roi, il est le plus haut détenteur de la sagesse. Les proverbes étant le fruit de l'expérience et de la connaissance, il semble logique que les personnages auxquels l'auteur confie le soin de les proférer possèdent l'une ou l'autre de ces qualités. Si le choix des énonciateurs parmi les hautes strates sociales et intellectuelles confère aux énoncés proverbiaux un statut particulier, le choix de l'âge et du parcours personnel de chaque énonciateur conditionne également l'utilisation de proverbes, qui ne peuvent, de ce fait, être qualifiés de sagesse populaire.

Concernant la nature des relations qu'entretiennent énonciateurs et énonciataires, l'utilisation des proverbes semble régie, en général, par un certain respect des aînés, du rang social et de la suprématie masculine. Les personnages masculins ne s'adressent par l'intermédiaire de la matière proverbiale qu'à des protagonistes de rang égal ou inférieur ou de sexe féminin. Par exemple, les nombreux chevaliers qui apparaissent au fil de l'œuvre n'emploient des proverbes que lors de conversation avec d'autres chevaliers, des écuyers ou des dames. Seuls Roboán et le riverain, en raison, peut-être, de leur rôle essentiel dans l'œuvre, se voient octroyer le droit de s'exprimer proverbialement en s'adressant à des rois ou des empereurs pour le premier, à des chevaliers (et même à un roi, une fois Zifar couronné) pour le second. Les conseillers royaux font également usage de quelques proverbes en guidant leur souverain dans ses décisions, mais le conseil étant leur fonction, il n'y a pas ici de réelle rupture des frontières sociales. Restent quelques rares cas problématiques où des personnages de rang inférieur recourent à la matière proverbiale dans leurs réponses aux têtes couronnées :

- Le voleur et le jeune écuyer délinquant

« E el enperador enbió éste e mandó traer el otro e díxole : "Di, ome errado e desaventurado, pues otros
(Et l'empereur renvoya celui-là et envoya chercher l'autre et lui dit : "Dis, homme égaré et infortuné, puisque

te escusavan, ¿ por qué te ponías a la muerte pudiéndola escusar ?" "Señor – dixo el preso –, **nin se escusa bien**
d'autres te permettaient d'en réchapper, pourquoi t'es-tu mis en danger de mort alors que tu pouvais l'éviter ?" "Seigneur –

**nin es de buen entendimiento nin de buen recabdo el que dexa perder lo más por lo de menos ;" » (p. 75)
dit le prisonnier –, il n'a ni bonne excuse ni bon sens et n'est pas sûr celui qui laisse échapper le plus pour le
moins ;")**

« "[...] non oviste piedat de la tu sangre en la derramar e así tan abiltadamente, non oviste miedo de

(" [...] tu n'as pas eu pitié de ton sang en le versant aussi vilement, tu n'as pas eu peur de Dieu ni honte devant les

Dios nin vergenza de los omes, que te lo tienen a grant mal e a grant crueldat ?" "Señor – dixo el escudero –, lo
hommes, qui considèrent ton acte comme un grand mal et une grande cruauté ?" "Seigneur – dit l'écuyer –, ce que Dieu

que Dios tiene por bien que se cumpla, ninguno non lo puede destorvar que se non faga [...]. » (p. 255)
juge bon qu'il se produise, personne ne peut l'empêcher [...]."

Dans ces deux exemples, le voleur et l'écuyer énoncent un proverbe, non pas pour faire la leçon à l'auditeur quant à sa conduite présente ou future, mais pour l'appliquer à leur situation personnelle et justifier leur propre action. Ces séquences proverbiales n'ont donc pas directement trait au comportement de l'énonciataire²¹⁸, ce qui pourrait constituer une explication à ce non respect de l'échelle sociale.

- Les suivantes de l'Impératrice Nobleza

« "[...] ¿ E por qué le dizen así ?" – dixo él –. "Porque su padre le puso nombre así, e con gran derecho,
("[...] Et pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?" – dit-il –. "Parce que son père lui a donné ce nom là, et c'est bien

ca esta es la mejor acostunbrada dueña de todo el mundo ; ca **nobleza non puede ser sin buenas costumbres.**" »
normal, car c'est la dame la mieux éduquée du monde entier ; car noblesse ne peut exister sans bonnes coutumes.")

(p. 387)

Leurs paroles mettent simplement en évidence la congruence du prénom de leur souveraine avec l'attitude de cette dernière. Elles n'ont pas pour objectif direct de dicter à Roboán la conduite à suivre.

Il est vrai que ce dernier exemple est d'autant plus frappant si l'on considère que les femmes de l'œuvre (à l'exception de la femme-diable) n'usent de proverbes que pour converser avec leur époux. Le recours à ce mode de communication à finalité didactique est en effet possible de femme à homme au sein du couple.

²¹⁸ La justification reste malgré tout une façon de vouloir faire agir l'autre dans la mesure où il s'agit d'une demande de clémence indirecte. Ces proverbes déclenchent donc bien un raisonnement menant à une conclusion factuelle.

- Garfín

De la même façon, nous pouvons supposer que si l'auteur autorise Garfín à employer un proverbe alors qu'il parle avec le chevalier Zifar, c'est justement parce qu'il s'agit de son père.

Les liens du mariage et du sang semblent donc effacer certains interdits sociaux. Les proportions de séquences prononcées restent cependant bien différentes : si Grima adopte par deux fois la parole proverbiale et Garfín une seule, le chevalier, roi de Mentón, emploie six énoncés proverbiaux en tant qu'époux et soixante douze en tant que père. Le contraste est significatif. Le Libro del caballero Zifar est, en effet, ne l'oublions-pas, un roman de chevalerie et, par là même, une œuvre qui se veut, nous l'avons signalé plus haut, empreinte de didactisme, c'est-à-dire propre à l'enseignement d'une science ou d'un art. Il est donc logique que les plus expérimentés, les plus sages, instruisent ceux qui le sont moins. L'utilisation des proverbes est à ce titre significative puisqu'il s'agit d'énoncés véhiculant un avis ou un enseignement d'ordre moral ou pratique. Une centaine de pages, soit environ un quart de l'œuvre (pp. 233-322), sont consacrées aux conseils donnés par le chevalier Zifar à ses fils. Cette caractéristique particulière peut expliquer que certains aient assimilé cette partie du Zifar à un traité d'éducation des princes ; ceci apparaît nettement dans l'usage intensif qui y est fait des énoncés proverbiaux. Nous l'avons souligné, le Chevalier recourt soixante douze fois à la matière proverbiale pour faire la leçon à ses fils. Il s'agit de l'échantillon de proverbes ayant les mêmes énonciateur et énonciataires le plus important de l'œuvre ; il représente à lui seul 48 % des occurrences recensées. En tant que phrase visant l'action de l'interlocuteur, le proverbe est en effet particulièrement approprié à ce type de prose où un père parfait l'éducation de ses enfants. De manière plus générale, la parole proverbiale est particulièrement adaptée, par essence, à l'Enseignement de par sa relation étroite avec les mécanismes de l'argumentation : le chevalier Zifar instruit le riverain en puisant les principes généraux qu'il veut lui inculquer dans la matière proverbiale ; Roboán et le comte Nasón tentent de s'influencer mutuellement via l'échange d'énoncés proverbiaux ; le médiateur façonne le comportement de son fils en proférant des proverbes...

La volonté didactique du roman de chevalerie est donc parfaitement respectée à travers l'utilisation de séquences proverbiales par les personnages. Cependant, la position nécessairement dominante de l'énonciateur par rapport à l'énonciataire ne fait pas du proverbe un langage populaire, accessible à tous.

c. Etude quantitative : une distinction honorifique pour les personnages énonciateurs / une leçon élitiste pour le lecteur, énonciataire privilégié

Le tableau récapitulatif met en évidence le fait que le chevalier Zifar, avec 57.77 % des occurrences à son actif, est l'énonciateur principal des proverbes recensés au sein du roman. En tant que héros de l'œuvre éponyme, il semble naturel que le chevalier de Dieu ait été choisi par l'auteur comme le personnage devant le plus s'exprimer via des énoncés proverbiaux. L'énonciation des proverbes étant le propre, nous l'avons vu, des catégories dominantes de la société médiévale, en confier une telle quantité à un seul de ses personnages, équivaut, pour l'auteur, à accorder à ce dernier un statut privilégié. Suivent, par ordre décroissant de proverbes prononcés, le narrateur, Roboán et le riverain.

Ce classement est en conformité avec la dialectique de l'œuvre dans la mesure où la dernière partie du roman est consacrée aux aventures du jeune prince : remplaçant son père sur le devant de la scène, il semble logique que l'auteur lui ait permis d'être à la source de quelques occurrences. Enfin, le dernier pourcentage significatif correspond aux énoncés formulés par le riverain qui accompagne les deux héros de l'œuvre, le chevalier Zifar puis Roboán, dans de nombreuses péripéties. Il semble donc, en ce qui concerne les personnages énonciateurs de proverbes, que le nombre et le pourcentage de séquences varient en fonction de l'importance du rôle que l'auteur leur a attribué.

Ainsi, plus un protagoniste sera apprécié et mis en avant par l'auteur, plus il aura le privilège de prononcer de proverbes. Notons à ce propos que les épouses, ou futures épouses, du chevalier Zifar et de Roboán, bien que n'ayant employé que deux proverbes sont cependant en tête des femmes énonciatrices de ce type de phrases figées : leurs suivantes et le diable incarné en femme n'en professent qu'un. Cette distinction pourrait trouver une explication dans le fait qu'il s'agit des épouses des personnages principaux : même si leur statut de femmes ne les autorisent pas à se hisser au niveau des héros qui les entourent, elles n'en demeurent pas moins, grâce à leur mariage, des personnages essentiels.

Le narrateur, en tant que second énonciateur d'énoncés proverbiaux, mérite une attention particulière. A son énonciataire, le lecteur, membre lui aussi de l'élite puisque lettré, sont en effet directement destinées plus de 11 % des occurrences. Le roman de chevalerie a

pour objectif de présenter le parcours initiatique des personnages, leur apprentissage progressif de la vérité, de la justice, de la sagesse au fil des aventures qu'ils traversent et grâce aux mentors qu'ils rencontrent. A travers les péripéties des protagonistes, c'est le lecteur que l'on veut avant tout instruire. Les proverbes sont un moyen d'y parvenir. Chaque énoncé proverbial de l'œuvre destiné à des personnages s'adresse également implicitement au lecteur, qui s'avère donc être, en réalité, la première cible des séquences proverbiales employées. On lui dépeint un monde où l'élite sociale et pensante détient la sagesse, un monde idéal où le bien l'emporte toujours sur le mal, un monde auquel on peut aspirer si on respecte le message délivré par la matière proverbiale.

Dans la mesure où l'énonciation des séquences proverbiales est réservée aux héros de l'œuvre, notamment au personnage éponyme, elle représente une distinction honorifique et ne peut, de ce fait, être considérée comme populaire, dans l'une ou l'autre des acceptions précitées. C'est l'image d'un monde cloisonné et élitiste que l'auteur soumet par l'intermédiaire des énoncés proverbiaux au regard d'un lecteur lui-même privilégié.

Ainsi, aussi surprenant que cela puisse paraître, la matière proverbiale du Zifar serait exclusivement l'objet d'échanges entre des énonciateurs et des énonciataires appartenant aux couches supérieures de la société masculine. Il semblerait donc que l'écriture proverbiale, en dépit de la qualification de langage populaire qui lui est fréquemment allouée, ne soit accessible ici ni aux classes dominées socialement ou intellectuellement, ni aux femmes, ni aux enfants. Mode de communication honorifique et tributaire du rang social de l'interlocuteur, elle pourrait participer de la stratégie énonciative de l'œuvre étudiée en exprimant très clairement l'idéologie de ceux à qui l'on veut rendre hommage : les nobles et plus particulièrement, ici, les chevaliers.

2. Les thèmes véhiculés par les proverbes du Zifar : le reflet d'un système de valeurs

Le proverbe, de par sa nature même de préconstruit culturel, incarne la vertu de sagesse. Ne qualifie-t-on pas généralement la matière proverbiale de « sagesse populaire » ou « sagesse des nations » ? Lorsqu'un énonciateur prononce un proverbe, il s'exprime sur ce qu'il serait sage de faire ou de ne pas faire. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, toute séquence proverbiale s'inscrit au sein d'un processus argumentatif/préventif explicite ou implicite composé d'un argument et d'une conclusion : un proverbe induit donc un acte directif destiné à l'énonciataire. Au sein du Zifar, cet acte de langage visant l'action de l'interlocuteur défend certaines qualités et condamne certains défauts. A travers les énoncés proverbiaux de cette œuvre, il est ainsi possible de brosser un portrait assez précis de l'idéologie de l'époque. Dans la mesure où nous avons souligné que les proverbes traduisaient, de par le choix de leurs énonciateurs et énonciataires, l'intérêt porté par l'auteur aux élites sociales et intellectuelles médiévales, nous pouvons avancer sans risque d'erreur que l'idéologie reflétée par la parole proverbiale est celle des privilégiés.

Quelles sont donc ces valeurs défendues ou dénigrées par les proverbes ?

a. Qualités à posséder

Un premier relevé nous a permis d'effectuer deux catégorisations : les vertus ayant trait à des croyances religieuses ou en découlant et les autres. Voici, par ordre décroissant quant à leur fréquence d'apparition dans les proverbes, les nombreuses vertus dont la possession est souhaitable au sein de notre roman de chevalerie :

- Vertus sans rapport avec l'enseignement religieux

par rapport aux autres :

- **Méfiance** : il s'agit de la disposition à soupçonner le mal chez les autres, de l'état de celui qui est sur ses gardes (10.56 %).

Ex : « el que malas obras suele andar non se sabe de ellas quitar » – *celui qui a coutume de mal agir ne sait pas arrêter* – (p. 423).

- Prudence : qualité de la personne qui agit avec retenue, avec modération, de manière à éviter tout ce qui peut causer un dommage (6.83 %)

Ex : « quien recabda non tarda » – *qui prend ses précautions ne prend pas de retard* – (p. 308)

- Bonne éducation : connaissance des usages de la société, des bonnes manières (2.48 %)

Ex : « nobleza non puede ser sin buenas costumbres » – *la noblesse ne peut exister sans bonnes coutumes* – (p. 387).

- Justice : vertu morale qui inspire le respect absolu des droits d'autrui (1.86 %).

Ex : « do justiçia non ha, todo mal y ha » – *où il n'y a pas de justice, il n'y a que du mal* – (p. 321).

- Loyauté : fidélité à tenir ses engagements (1.24 %).

Ex : « quien a buen señor sirve con serviçio leal, buena soldada prende e non al » – *qui sert loyalement un bon seigneur, reçoit une bonne solde et rien d'autre* – (p. 173).

par rapport aux autres et à soi :

- Bon sens : sentiment de ce qui est juste, vrai, permis, convenable (4.35 %)

Ex : « quien á cumplimento de seso, nunca abrá mala mengua » – *qui a beaucoup de bon sens, ne manquera jamais de rien* – (p. 294).

- Stratégie : art de coordonner des actions et de manœuvrer pour atteindre un but (1.86 %).

Ex : « quien buen árbol se allega, buena sombra le cubre » – *qui s'approche d'un bon arbre, une bonne ombre le couvre* – (p. 146).

- Chevalerie (être/avoir un bon chevalier) (0.62 %)

Ex : « Por un cavallero bueno se fazen grandes batallas » – *pour un bon chevalier ont lieu de grandes batailles* – (p. 61).

par rapport à soi :

- Activité : il faut faire montre de vivacité, d'énergie dans l'action, ne pas rester oisif, inactif (6.21 %)

Ex : « non da Dios pan sinon en enero senbrado » – *Dieu ne donne du pain que s'il a été semé en janvier* – (p. 138).

- Courage : fermeté du cœur, force d'âme, qui fait braver le danger, la souffrance, les revers avec constance (2.48 %).

Ex : « la ventura ayuda aquellos que toman osadía » – *la chance aide ceux qui font montre d'audace* – (p. 132).

- Savoir : ensemble de connaissances qu'on a de quelque chose (1.86 %)

Ex : « más vale saber que aver » – *mieux vaut savoir qu'avoir* – (p. 259).

- Honneur : vif sentiment de dignité morale qui fait agir de manière à conserver l'estime de soi-même et des autres (1.24 %).

Ex : « más val buena muerte que vida desonrada » – *mieux vaut une bonne mort qu'une vie dans le deshonneur* – (p. 193).

- Perfectibilité : aptitude à tirer des leçons de la vie (1.24 %)

Ex : « quien de una vegada non se escarmienta, muchas vezes se arrepiante » – *qui ne se corrige pas à la première erreur, se repent souvent* – (p. 180).

- Intelligence : adresse, habileté, heureux choix des moyens d'action (0.62 %)

Ex : « más vale arte que ventura » – *mieux vaut être adroit que chanceux* – (p. 307)

Méfiance, prudence, bon sens, savoir, perfectibilité et intelligence peuvent être considérées comme des formes de sagesse. Autrement dit, la vertu de sagesse véhiculée naturellement, nous l'avons vu, par tout proverbe, est susceptible de regrouper, sous une appellation générale, une foule de qualités plus précises.

Les valeurs requises par la matière proverbiale dont il est question dans le Zifar peuvent également être étroitement liées au domaine religieux.

- Vertus en relation avec l'enseignement religieux

par rapport aux autres :

- Sym-pathie : état de plusieurs personnes obligées les unes à l'égard des autres (1.86 %).

Ex : « mal de muchos, gozo es » – *malheur que beaucoup partagent est plaisir* – (p. 408).

- Franchise : qualité de celui qui ne dissimule pas sa pensée (qui dit la vérité) (0.62 %)

Ex : « deve el rey dezir sienpre verdat, ca de la verdat nasce temor de Dios, nasce justicia, e de la justicia compañia, e de la compañia franqueza, e de la franqueza solas, e del solas amor, e del amor defendimiento » – *le roi doit toujours dire la vérité, car de la vérité naît la crainte de Dieu, naît la justice, et de la justice la compagnie, et de la compagnie l'honnêteté, et de l'honnêteté le plaisir, et du plaisir l'amour, et de l'amour la protection* – (p. 267)²¹⁹.

par rapport aux autres et à soi :

- Charité : vertu qui porte à désirer et à faire le bien de son prochain (0.62 %).

Ex : « la caridad en sí mesma comiença » – *la charité commence avec celle dont on fait montre envers soi-même* – (p. 251).

²¹⁹ Il s'agit de l'un des rares exemples de proverbes construits sur une concaténation que nous avons cité p. 90 du présent travail.

par rapport à soi :

- Foi : croyance aux dogmes révélés par la religion. Nombreux sont les énoncés proverbiaux (4.97 %) qui conseillent de craindre, aimer, respecter Dieu, de lui faire confiance, de croire en son pouvoir.

Ex : « en lo que Dios ordena non ay duda ninguna » – *en ce qui concerne les ordres de Dieu, il n'y a aucun doute* – (p. 247).

- Respect du bien, de ce qui est bon moralement selon la conscience de l'idéal humain (4.35 %).

Ex : « en este mundo non han al sinon el bien que fas » – *dans ce monde on ne possède que le bien qu'on fait* – (p. 134).

- Patience : vertu qui fait supporter les malheurs de la vie avec résignation (3.73 %)

Ex : « sofridores vencen » – *ceux qui sont patients remportent la victoire* – (p. 258).

- Désintéressement : oubli, sacrifice de son propre intérêt (1.24 %).

Ex : « fas bien y non cates a quien » – *fais de bonnes actions mais reste désintéressé* – (p. 295).

- Espoir : Sentiment qui incline l'homme, l'individu à attendre avec confiance la réalisation dans l'avenir de quelque chose de favorable, généralement précis ou déterminé, que l'on souhaite, que l'on désire (0.62 %).

Ex : « de la cosa que ha buen çimiento esperanza deve ome aver que abrá buena çima » – *de la chose qui a une bonne base, on doit espérer qu'elle aura une bonne fin* – (p. 57).

- Humilité : absence complète d'orgueil (0.62 %)

Ex : « el noble, quanto es más alto, tanto deve ser más omildoso » – *le noble, plus il est de rang élevé, plus il doit être humble* – (p. 239).

Le message d'un énoncé proverbial n'est pas nécessairement positif, il peut également critiquer, condamner un état d'esprit ou une conduite.

b. Travers à éviter

Il est fort intéressant de noter que tous les défauts à bannir, selon l'univers proverbial du Zifar, s'opposent, à l'exception d'un seul, à certaines des vertus précitées.

- Sans rapport avec l'enseignement religieux

par rapport aux autres :

- Mauvais usage de la parole (mauvaises manières) vs bon usage de la parole (bonne éducation) (2.48 %).

Ex : « mejor es al ome que sea mudo que non que fable mal » – *mieux vaut que l'homme soit muet plutôt qu'il parle mal* – (p. 257).

- Injustice vs justice (0.62 %)

Ex : « non faredes a otro lo que non querríades que feziesen a vos » – *vous ne devez pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fasse* – (p. 240).

par rapport à soi :

- Déraison vs sagesse ; il est conseillé de ne pas être influençable, de ne pas sombrer dans la folie ou la bêtise, de ne pas vouloir l'impossible, de ne pas se laisser aveugler par les sentiments, de ne pas laisser passer une opportunité... etc (9.32 %).

Ex : « quien de locura enferma, tarde sana » – *qui tombe dans la folie, guérit tard* – (p. 293).

- Démensure : on rejette la précipitation, la prolixité, l'exagération en général. La qualité inverse que l'on se doit de posséder est donc la mesure, la tempérance (4.98 %).

Ex : « quien se arrebatá su pro non cata » – *qui se presse ne vise pas son profit* – (p. 281).

- En rapport avec l'enseignement religieux

par rapport aux autres :

- Mensonge vs franchise (1.86 %)

Ex : « la mentira mete a ome en vergüença » – *le mensonge plonge l'homme dans la honte* – (p. 257).

par rapport à soi :

- Service du mal vs respect du bien (4.35 %)

Ex : « quien con perros se echa, con pulgas se levanta » – *qui se couche avec des chiens, se lève avec des puces* – (p. 291).

- Envie vs désintéressement, charité ; il ne faut pas donner d'importance aux richesses et donc ne pas être avare mais également ne pas être jaloux (3.73 %).

Ex : « aquel es pobre, non rico, el que más codicia » – *il est pauvre, non riche, celui qui est le plus envieux* – (p. 133).

- Vantardise vs humilité (1.86 %)

Ex : « del dezir al fazer mucho ay » – *de la parole à l'acte il y a beaucoup* – (p. 193).

La matière proverbiale apparaissant au fil des pages du roman du chevalier Zifar conseille donc de posséder les vertus énumérées ci-dessus et de fuir les travers leur étant corrélés.

Or, toutes ces qualités reflètent nettement l'idéologie des personnages centraux de l'œuvre, à savoir de la noblesse et plus précisément de la chevalerie qui était, rappelons-le, une institution militaire. Les chevaliers, guerriers de haut rang, étaient indispensables à tout royaume souhaitant prospérer en conquérant de nouvelles terres, se défendre d'éventuelles attaques ou remporter une victoire guerrière. La nécessité d'en compter parmi ses combattants est explicitée par le proverbe cité plus-haut, se référant aux mérites attachés au titre de chevalier. Les proverbes seraient donc utilisés afin de présenter, de transmettre, de légitimer une façon idéale de penser et d'agir qui servirait de fondation à la culture chevaleresque.

Si nous nous penchons sur les différentes vertus répertoriées, nous nous apercevons en effet que méfiance, prudence, courage, stratégie et loyauté sont le propre du bon guerrier. A ces cinq qualités, nous pouvons ajouter l'activité, dans le sens de non-oisiveté. En effet, l'oisiveté et l'inaction ne peuvent en aucun cas faire partie de la vie chevaleresque dans la mesure où, pour être reconnu et avoir une chance de progresser socialement, un chevalier doit sans cesse faire ses preuves. Seule l'activité peut donc lui permettre d'y parvenir, d'acquérir une certaine renommée et, par là même, de conserver et d'accroître son honneur. Dans l'Espagne médiévale, l'honneur est essentiel, sa perte nuisant au statut même du chevalier. Le bon sens, le savoir, l'aptitude à tirer des leçons de la vie et l'intelligence lui donnent par ailleurs l'opportunité d'arriver à ses fins : victoire guerrière et sociale. Mais une bonne renommée doit également passer par la possession de la vertu de justice : un chevalier au service du mal, ne défendant pas la veuve et l'orphelin, n'en tirerait aucune gloire, aucun respect, aucun honneur. Deux dernières qualités viennent compléter le portrait du parfait chevalier : la tempérance, qui n'apparaît curieusement qu'au travers de la critique de son contraire (la démesure), et la bonne éducation. La vertu de tempérance nuance la vision à laquelle nous sommes parvenue : elle la modère, la teinte de sobriété. Le goût pour les bonnes manières, empreint lui aussi de

mesure, est également indispensable à celui qui désire être considéré comme bon chevalier. Enfin, nous ne pouvons que constater l'importance de la religion dans l'univers représenté par les proverbes : sont mis en exergue la foi, le service du bien, la patience, la solidarité, le désintéressement, la charité, l'humilité et la franchise. Cette remarque est en adéquation avec la logique interne de l'œuvre car, ainsi que le souligne l'éditeur J. González Muela :

« Todo el libro es alusión a un plano superior de la fe cristiana. Zifar, Caballero de Dios, es un imitador de Cristo, que emprende una misión de inspiración divina. *Zifar* quiere decir en árabe "viajero", "homo viator" en latín. La vida es una peregrinación, dice San Agustín. » (p. 29)

Voilà l'image du chevalier telle que la dévoilent les quelques 160 énoncés proverbiaux employés dans le Zifar. Reflète-t-elle la représentation habituelle du chevalier ?

L'institution chevaleresque a fait l'objet de nombreux traités visant à en établir les codes et les principes. Les différentes valeurs que se devait de posséder chacun de ses membres avaient été classifiées par Raimundo Lulio, en 1275, dans la partie VI de son *Libro del orden de caballería*.

Le Zifar, en tant que roman de chevalerie, devrait ainsi défendre d'une part des vertus dites « cardinales » : courage, tempérance, justice et sagesse, d'autre part des vertus dites « théologiques » : foi, espoir et charité. Les proverbes employés par l'auteur visent effectivement, nous venons de le constater, la mise en oeuvre de ces valeurs et de leurs corollaires par les personnages et les lecteurs.

Un proverbe est également susceptible de faire référence aux différentes vertus théologiques et cardinales en les citant ou en contenant un mot appartenant à leur champ lexical, sans pour autant les présenter comme objectif à atteindre.

Voici un tableau mettant en évidence ces références directes ou indirectes ainsi que les pourcentages d'occurrences concernées :

Vertus		Termes (quantité)	Pourcentages	
théologiques	Foi	Dios (15), diablo (1), repentir (1), alma (1), maçana (1), penitencia (1), sofridores (1), bienaventurado (1)	13.66 %	14.90 %
	Espoir	esperanza (1)	0.62 %	
	Charité	caridad (1)	0.62 %	
cardinales	Courage	osadía (1), esforçar (2)	1.86 %	14.90 %
	Justice	justiçia (3), justiçiero (1), galardón (1)	3.11 %	
	Tempérance	omildoso (1), arrebatarse (2)	1.86 %	
	Sagesse	saber (5), seso (4) razón (1), buen entendimiento (1), sabio (1), arteros (1)	8.07 %	

Coïncidence originale, ce tableau nous apprend que les allusions, au sein même de l'écriture proverbiale, aux vertus cardinales sont présentes dans des proportions identiques à celles ayant trait aux vertus théologiques.

Les proverbes semblent donc avoir effectivement pour rôle la transmission du respect des qualités propres à l'idéologie chevaleresque étant donné que leur message en fait généralement l'éloge²²⁰ et qu'ils comportent, dans environ 30 % des cas, un terme y renvoyant explicitement ou implicitement.

Nous avons noté la présence d'un troisième cas de figure : une séquence proverbiale, sans connotation religieuse apparente, peut être utilisée dans un contexte qui modifie sa portée initiale :

« E el enperador enbió éste e mandó traer el otro e díxole : "Di, ome errado e desaventurado, pues otros
(Et l'empereur renvoya celui-là et envoya chercher l'autre et lui dit : "Dis, homme égaré et infortuné, puisque

te escusavan, ¿ por qué te ponías a la muerte pudiéndola escusar ?" "Señor – dixo el preso –, **nin se escusa bien**
d'autres te permettaient d'en réchapper, pourquoi t'es-tu mis en danger de mort alors que tu pouvais l'éviter ? " "Seigneur –

nin es de buen entendimiento nin de buen recabdo el que dexa perder lo más por lo de menos ; ca en querer
dit le prisonnier –, **il n'a ni bonne excuse ni bon sens et n'est pas sûr celui qui laisse échapper le plus pour le moins** ; car

en yo escusar el martirio de la carne por miedo de muerte, e dexar perder el alma, conosciado sería del diablo e
voulant éviter le martyre de la chair par peur de mourir, et en laissant perdre mon âme, je serais connu du diable et non de

²²⁰ Huit énoncés sur dix vantent les vertus cardinales et théologiques. Les autres défendent des valeurs leur étant corrélées dans le monde chevaleresque (activité, honneur, bonne éducation...) et religieux (solidarité, franchise, désintéressement...).

non de Dios."» (p. 75)
Dieu.")

Le contexte immédiat nous apprend que le voleur applique un proverbe qui, originellement, dénigre la déraison et vante la sagesse (*il ne faut pas laisser le plus pour le moins*), au domaine religieux. L'énoncé est donc amené à signifier ici : il ne faut pas perdre son âme au profit de sa chair, soit il ne faut pas perdre le royaume des cieux pour celui des enfers. Cette réduction du sens initial du proverbe répond à un désir de l'énonciateur d'adapter le message proverbial à son propos : ici la religion. S'il se produit une réduction du champ d'application de la séquence qui passe du rejet de la déraison en général au rejet du mal, le sens de l'énoncé ne subit cependant pas de mutation majeure : le proverbe n'en devient pas ironique ou ridicule. Il est toujours parfaitement adapté à l'objectif du roman de chevalerie. Il donne simplement une importance particulière à la religion. Quoi de plus naturel au sein du Livre du Chevalier de Dieu ?

Il semble, en conséquence, que l'écriture proverbiale participe bien de la stratégie énonciative de l'œuvre étudiée : à eux seuls, les proverbes employés peuvent être considérés comme un miroir de la société telle qu'on la souhaitait aux alentours de 1300-1305 : ils indiquent le chemin intellectuel et comportemental à suivre pour s'approcher autant que faire se peut du modèle chevaleresque. Ils traduisent le désir d'effleurer un monde utopique où les défauts seraient bannis et où les vertus cardinales et théologiques seraient magnifiées.

La matière proverbiale du Zifar est donc l'objet d'échanges entre des énonciateurs et des énonciataires appartenant à l'élite médiévale dont elle exprime l'idéologie grâce à son message, son énoncé ou son adaptation à un contexte particulier. Que pouvons-nous en déduire quant à l'écriture de cet ouvrage ?

3. Le discours du Zifar appartient majoritairement au domaine du sérieux mais l'humour apparaît

Les héros du Zifar reflètent la façon de penser de l'auteur : à travers eux, il a recours à la matière proverbiale qui enseigne ici le respect des vertus chevaleresques et religieuses. La concordance entre l'idéologie présentée par les proverbes et celle de l'auteur nous autorise à penser que le Zifar appartient à la ligne stylistique dite « sérieuse » du roman européen. En effet, selon M. Bakhtine²²¹, il existerait deux lignes stylistiques : la première verrait se confondre le discours de l'auteur et de ses personnages, la seconde les présenterait comme étant en désaccord. Il y aurait « polylinguisme », pour reprendre les termes de Bakhtine, et plus exactement « bivocalité », dans la mesure où le discours

« ser[virait] simultanément à deux locuteurs et exprime[rait] deux intentions différentes : celle – directe – du personnage qui parle, et celle – réfractée – de l'auteur »²²².

Dans le cas du roman sérieux, ces deux voix s'identifieraient l'une à l'autre.

Dans notre roman de chevalerie, la voix de l'auteur se confond bien avec celle de ses personnages. Cependant, le fait d'employer des proverbes semble rendre la situation plus complexe que ne le laisse supposer la théorie bakhtinienne : la voix de l'auteur et la voix des personnages peuvent se confondre avec celle du « ON-locuteur » des proverbes. Lorsque le narrateur, identifié à l'auteur dans le Zifar, énonce un proverbe, le discours exprime à la fois l'intention, directe, du locuteur général et anonyme de l'énoncé proverbial et celle, indirecte, de l'auteur/narrateur ; mais quand un personnage prononce un proverbe, trois voix entrent alors en scène : au premier plan, celle, directe, du « ON-locuteur », au second plan, celle, réfractée des personnages et, à l'arrière plan, celle, réfractée également, de l'auteur. L'emploi d'un proverbe par un personnage n'impliquerait pas une bivocalité mais ce que nous pourrions appeler une « trivocalité ».

²²¹ BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, 1975, Paris, Gallimard, Tel, 2003, pp. 183-233.

²²² Id. p. 144.

La particularité du Zifar est que ces trois voix se confondent : les différents locuteurs partagent les mêmes intentions. L'idéologie défendue est unique : ce roman de chevalerie est en cela proche de l'épopée telle que la présente Bakhtine :

« La position idéologique du héros épique est signifiante pour le monde épique tout entier ; il n'a pas une idéologie particulière, à côté de laquelle il peut y en avoir d'autres, il en existe d'autres. Naturellement le héros épique peut prononcer de longs discours, mais son discours ne se singularise pas sur le plan idéologique [...] et se confond avec le discours de l'auteur. Mais l'auteur, lui non plus, ne fait pas ressortir son idéologie : celle-ci se fond dans l'idéologie générale – la seule possible. L'épopée a une perspective seule et unique. »²²³

L'emploi du proverbe serait ici classique : son signifié – le message dont il est porteur – serait en accord avec l'intentionnalité – ce que l'on veut lui faire dire – de l'auteur et, éventuellement, du personnage énonciateur. Qu'est-ce qui nous permet de dire que le message des séquences proverbiales rencontrées dans le Zifar concorde avec l'objectif de son énonciateur ? Afin de tenter de répondre à cette question, nous allons nous appuyer sur le concept d'échoïque dégagée par Sperber et Wilson et son développement par Berrendonner.

D. Sperber et D. Wilson ont recours à la notion de « mention ». Une mention est « un emploi sui-référentiel ou sui-représentationnel du langage : elle demande une identité logique ou linguistique parfaite entre la représentation « mentionnante » et la représentation mentionnée. »²²⁴ Les mentions appartiennent au domaine de l'échoïque : le locuteur se fait l'écho d'une énonciation antérieure. Lorsqu'un personnage de notre roman de chevalerie emploie un proverbe, il reprend une opinion connue et partagée. Les énoncés proverbiaux pourraient être considérés comme des mentions, dans le sens que Sperber et Wilson donnent à ce terme.

C'est l'avis de A. Berrendonner qui développe l'approche ci-dessus en élaborant une « théorie des mentions » s'appuyant sur une catégorisation des différents types de mentions possibles. La matière proverbiale est présente au sein de sa classification. Le proverbe serait ce qu'il appelle une « énonciation-écho indirecte ». Selon lui, en utilisant une séquence proverbiale

²²³ Id. p. 154.

²²⁴ Sperber D., & Wilson D., *La Pertinence...*, op. cit., p. 356.

« on ne présente alors sa propre énonciation que comme l'écho, la reproduction, de multiples énonciations anonymes antérieures ; on la dénonce comme mimétique. »²²⁵

L'énoncé dénoterait donc comme étant déjà accomplie une énonciation primaire du proverbe dont l'auteur serait ON. Il ne serait donc que l'écho de cette énonciation primaire. Berrendonner affirme que, lors de l'énonciation d'un proverbe, le locuteur ne dit rien de l'énonciation primaire : celle-ci ne serait pas qualifiée, commentée, jugée, prise pour thème mais simplement reproduite. Ce serait alors la façon comportementale, gestuelle, dont se déroulerait l'énonciation, secondaire, du locuteur qui « permettrait d'assigner une valeur à cette variable de prédicat »²²⁶.

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », par exemple, se paraphaserait alors, d'après Berrendonner, par :

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et de « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse », vous voyez ce que je pense par la façon même dont je suis en train de le dire. »

Cette interprétation possible de l'intention du locuteur s'appuyant sur les indices paralinguistiques sus-dits nous semble parfaitement appropriée à la communication orale. Notre travail s'appuie quant à lui sur des œuvres littéraires où l'attitude, le ton du locuteur ne sont pas spécifiés. Comment connaître alors l'intention de ce dernier lors de l'énonciation du proverbe ? Sperber et Wilson nous donnent un début de réponse en soulignant l'existence d'un autre élément susceptible de contribuer à l'interprétation d'un énoncé :

« Parfois, l'attitude du locuteur reste implicite, et doit être inférée du ton de voix employé, **du contexte** ou d'autres indices para-linguistiques. »²²⁷

Ce que veut signifier un locuteur à travers l'utilisation d'un proverbe pourrait ainsi être indiqué par d'autres éléments que le ton de voix ou la gestuelle : la connaissance de la situation au moment où est produite l'énonciation, du caractère et des actes du locuteur et de l'interlocuteur, de l'histoire, bref, du contexte en tant qu'ensemble d'informations

²²⁵ Berrendonner A., *Éléments de pragmatique linguistique...*, op. cit., p. 207.

²²⁶ Id.

²²⁷ Sperber D. & Wilson D., *La pertinence...*, op. cit., p. 358. Le soulignement est de notre fait.

(linguistiques et extra-linguistiques) à la disposition du lecteur semblent, en effet, dans le cadre d'un discours écrit, être essentiels.

Peut-être pourrions-nous introduire, afin de décrire cet état de fait, la notion d'« applicabilité ». Il s'agirait de l'adéquation d'un énoncé à un contexte particulier (ici celui de l'œuvre littéraire analysée)²²⁸. Ainsi, un proverbe pourrait être qualifié d'applicable dans la mesure où il serait adéquat aux informations contextuelles dont nous disposons. Il y aurait alors conformité entre ce que veut exprimer le locuteur et l'énoncé dont il se fait l'écho. Cette notion d'applicabilité nous semble féconde en ce sens qu'elle pourrait être le point de départ d'un essai de théorisation de l'usage de la matière proverbiale.

Pour reprendre la méthode de Berrendonner, nous pourrions ainsi paraphraser « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse » par

On dit que « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse » et de « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse » l'interlocuteur (personnage ou lecteur) peut comprendre ce que le locuteur (personnage, narrateur ou auteur) pense grâce à une connaissance du contexte global qui lui permet d'évaluer l'applicabilité du proverbe.

Nous avons eu l'occasion de souligner que, dans le Zifar, les proverbes semblent être au service de l'idéologie défendue par le roman : représentants de la sagesse, ils sont l'apanage de la noblesse dont on fait l'éloge tout au long de l'œuvre. Nous pouvons donc supposer que les énoncés proverbiaux employés sont bien en adéquation avec les énonciateurs et énonciataires ainsi qu'avec l'environnement idéologique défendu dans ce roman de chevalerie : notre connaissance du contexte global nous autoriserait à les considérer comme y étant applicables.

Tous les proverbes de l'œuvre pourraient se caractériser par leur applicabilité ; tous sauf peut-être un. Voici un bref résumé de son contexte d'énonciation :

Un homme décide de donner une leçon à son fils : ce dernier se vantait d'avoir nombre d'amis. Un jour, il se querella avec un noble de rang supérieur. Son père le mit alors en sécurité et parvint à calmer la fureur du rival. Il fit revenir son fils et, afin de lui démontrer que la véritable amitié est extrêmement rare, lui fit croire qu'il avait dû tuer son ennemi : il lui conseilla de demander de l'aide à ses nombreux amis pour se débarrasser du corps. Le jeune

²²⁸ L'applicabilité se distingue de la notion d'appropriété élaborée par Moeschler dans la mesure où cette dernière se limite à évaluer le respect des contraintes d'enchaînement (cohérence/cohésion) des séquences conversationnelles et ne concerne donc que la formation (bonne ou mauvaise) des unités dialogiques de la conversation.

homme eut beau chercher, il ne trouva personne qui lui portât secours. Son père lui dit alors que, lui, avait un demi-ami²²⁹ qui accepterait d'enterrer la dépouille chez lui : l'homme accepta en effet. Le père prouva ainsi à son fils que la véritable amitié est une chose précieuse et difficile à obtenir et qu'avoir un demi-ami est déjà beaucoup. Voulant mettre le garçon une nouvelle fois à l'épreuve, voilà ce qu'il exigea de lui :

« "[...] E pues tan bueno falleste el mi medio amigo, quiero que ante del alva vayas para él e que le digas que [...]]Et puisque tu as trouvé mon demi-ami si bon, je veux qu'avant l'aube tu ailles le voir et que tu lui dises qu'il coupe en

faga puestas de aquel que tiene soterrado e que faga de ello cocho e de ello asado, e que cras seremos sus *morceaux celui qui est enterré chez lui et qu'il en fasse du pot-au-feu et du rôti, et que demain nous serons ses hôtes moi et*

huéspedes yo e tú." "¿ Cómo ?, padre señor – dixo el fijo –, ¿ conbremos el ome ?" "Çertas – dixo el padre –, *toi.*" "Comment ?, messire mon père – dit le fils –, nous mangerons l'homme ? " "Bien sûr – dit le père –, *l'ennemi est*

mejor es el enemigo muerto que bivo, e mejor es cocho e asado que crudo, e la mejor vengança que el ome *meilleur mort que vivant*, et il est meilleur en pot-au-feu et en rôti que cru, et la meilleure vengeance que l'on peut avoir de

puede de él aver es ésta : comerlo todo, de guisa que no finque de él rastro ninguno ; [...]" » (p. 67)
lui est celle-ci : le manger tout entier, de sorte qu'il ne reste aucune trace de lui ; [...]")

L'énoncé proverbial, souligné, est utilisé par le personnage dans un sens différent de celui auquel le lecteur²³⁰ s'attend. Nous sommes en présence d'un jeu de mots, à savoir un usage de vocables, visant à créer une confusion, plaisante parce que momentanée, autour d'un terme. Le père joue ici sur la pluralité de sens de « es mejor », se trouvant au sein de l'occurrence analysée ; « mejor » peut en effet être considéré soit comme un adverbe soit comme un adjectif. En tant qu'adverbe, il correspond au comparatif de « bien » et indique une préféralité alors que comme adjectif il est le comparatif de « bueno » et exprime une supériorité qualitative. Dans le cas présent « bueno » serait pris dans le sens de « agréable au goût ». Le proverbe semble susceptible de recevoir deux lectures possibles selon que l'on envisage l'un ou l'autre des sens de « es mejor ». La première lecture, celle qui va de soi, équivaldrait à « Mieux vaut l'ennemi mort que vivant » : l'accent est mis sur la préféralité d'avoir un ennemi trépassé, et donc inoffensif, qu'un ennemi en parfaite santé. La seconde lecture, moins naturelle, laisserait entendre que l'homme est anthropophage en soulignant que l'ennemi est meilleur au goût

²²⁹ Un « demi-ami » est un homme qui accepterait de tuer pour vous, mais non de mourir comme le ferait un « ami entier ».

²³⁰ Lorsque nous parlons du lecteur, nous faisons, et ferons référence dans la suite de ce travail, au lecteur moderne que nous sommes.

lorsqu'il est mort que lorsqu'il est vivant. Dans la mesure où le cannibalisme n'était pas le propre de la société espagnole du Moyen Âge, ce déchiffrement du proverbe prête à sourire mais se voit confirmé par le contexte du proverbe : « *mejor es cocho e asado que crudo* » – *il est meilleur en pot-au-feu et en rôti que cru* –. L'effet humoristique n'est cependant pas perçu par l'interlocuteur direct à qui est destiné l'énoncé proverbial, à savoir le fils ingénu, ce qui l'accroche encore davantage. En effet, comme l'a dit Sacha Guitry,

« Pour raconter une histoire drôle, il faut être trois : un premier qui raconte, un second qui comprend (et qui rit) et un troisième qui ne comprend pas. »²³¹

Le second, qui comprend, est ici identifié au lecteur. Le proverbe aurait donc deux cibles distinctes : un interlocuteur direct et fictionnel – le personnage du fils ; et un interlocuteur indirect et réel – le lecteur. Le jeu de mots véhiculé par la séquence proverbiale semble être saisi différemment selon la cible observée. Au niveau des personnages, il passe inaperçu et paraît donc incompris. Au niveau du lecteur, en revanche, il produit un effet humoristique certain. Il serait ainsi possible de distinguer plusieurs niveaux : celui des personnages, qui se diviserait en locuteur et interlocuteur, et celui du lecteur/spectateur et de l'auteur/narrateur.

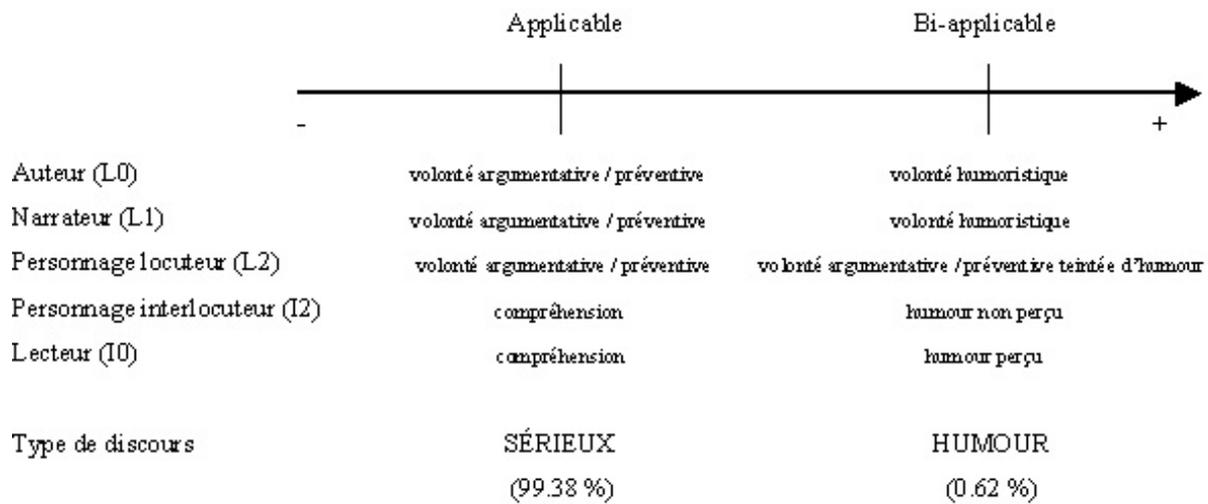
Il y aurait trois locuteurs se situant à des niveaux différents de l'argumentation : l'auteur ou locuteur 0 (L0), le narrateur ou locuteur 1 (L1) et le personnage ou locuteur 2 (L2). Dans notre exemple, ces trois locuteurs partagent un même objectif humoristique. Dans le reste de l'œuvre, tous trois visent un discours sérieux.

Il y aurait également deux interlocuteurs distincts possibles : le lecteur ou interlocuteur 0 (I0) et le personnage ou interlocuteur 2 (I2)

La notion d'applicabilité nous paraît utilisable dans le cadre du jeu de mots. En effet, dans la mesure où l'on joue sur le double sens d'un terme ou d'un groupe de termes, nous pourrions envisager de parler de « bi-applicabilité ». Un proverbe serait bi-applicable lorsqu'il permettrait, dans un contexte particulier, une double lecture ayant sur le lecteur, ou le spectateur, un effet humoristique. Dans le cas présent cet effet humoristique est voulu par le locuteur, et bien sûr l'auteur.

²³¹ BOUDON Pierre, « *Une interface discursive : l'ironie* », in *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 49, Limoges, PULIM, 1997.

Nous pourrions schématiser l'utilisation des proverbes dans le Zifar comme suit :



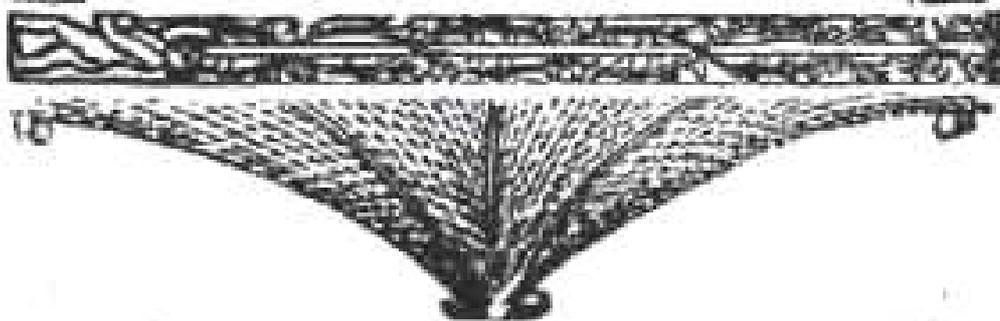
Applicabilité des proverbes dans le Zifar et effets sur leur utilisation

Ce schéma illustre l'unicité de l'idéologie défendue dans ce roman de chevalerie. L'auteur de l'œuvre, le narrateur et le locuteur énonciateur du proverbe partagent en effet le même objectif.

La bi-applicabilité proverbiale, source d'humour, serait donc le fruit d'un dédoublement du signifié du proverbe. Il existerait une disjonction entre la lecture naturelle du message proverbial et un second sens plus difficilement imaginable (ici le cannibalisme au Moyen Age en Espagne). Les proverbes ne seraient donc pas seulement utilisés dans le but d'argumenter, de prévenir ou d'illustrer une situation mais également de produire un effet humoristique, de provoquer le rire du lecteur en se révélant bi-applicables au contexte. La volonté de faire rire, ou sourire, le lecteur est une tendance naissante dans le Zifar qui va se confirmer dans La Celestina et le Quijote.



Libro de Calisto y
Melibea y de la pu-
ta vieja Celestina.



Portada de la edición de Sevilla, 1502

B. La Celestina : le proverbe comme instrument d'un regard critique et railleur

Avec la Tragicomedia de Calisto y Melibea nous passons à un nouveau genre littéraire, le théâtre, mais aussi à un type de discours « non sérieux » où l'auteur est bien souvent en désaccord avec ses personnages.

Premier exemple du genre, la pièce mêle à la fois tragédie et comédie. Le côté tragique de l'œuvre est révélé par l'histoire elle-même : Calisto, tombé fou amoureux de Melibea, s'offre les services d'une vieille entremetteuse, Celestina, qui parvient à fléchir la jeune fille. Celestina est assassinée au moment du partage des gains par ses deux complices, Sempronio et Pármeno, qui sont également des valets de Calisto. Les deux serviteurs corrompus sont alors exécutés pour leur crime. Calisto perd à son tour la vie en tombant de l'échelle lui permettant de sortir du jardin de Melibea ; cette dernière, sous l'emprise de la douleur, se donne la mort en se jetant du haut d'une tour, ce qui plonge ses parents dans le désespoir.

Ce récit d'une passion est parsemé de morts et, dans un même temps, empli d'humour et d'ironie. Le mélange du tragique et du comique pourrait être considéré comme une façon de critiquer et de mettre en garde contre la passion amoureuse et les travers représentés par certains personnages. Les proverbes pourraient être l'un des moyens choisis pour exprimer cette double perspective.

1. L'ironie dans le choix des personnages

Contrairement à ce que nous avons pu observer dans le Zifar, Francisco de Rojas ne réserve pas le langage proverbial à certaines strates de la société. Tous les personnages de l'œuvre sans exception ont recours à la matière proverbiale pour s'exprimer ; qu'ils soient nobles de sang, comme Calisto et sa mie Melibea ou les parents de cette dernière, Pleberio et Alisa, ou simples roturiers comme le reste des protagonistes de l'œuvre, chacun prononce au moins un proverbe ainsi qu'en atteste le tableau ci dessous :

Énonciateurs	Quantité de proverbes	Pourcentage de proverbes
Celestina, entremetteuse	98	40.66 %
Sempronio, valet de Calisto	39	16.18 %
Calisto, jeune noble épris de Melibea	27	11.21 %
Pármene, valet de Calisto	26	10.79 %
Elicia, disciple de Celestina, maîtresse de Sempronio	15	6.22 %
Melibea, jeune noble éprise de Calisto	9	3.74 %
Areúsa, maîtresse de Pármene	9	3.74 %
Tristán, valet de Calisto	7	2.91 %
Pleberio, noble père de Melibea	5	2.08 %
Alisa, noble mère de Melibea, épouse de Pleberio	3	1.24 %
Sosia, valet de Calisto	1	0.41 %
Lucrecia, cousine de Elicia et servante de Melibea	1	0.41 %
Auteur	1	0.41 %

Les personnages les plus prolifiques sont d'ailleurs les roturiers puisqu'ils énoncent 196 des 241 séquences relevées, soit plus de 80 % de l'ensemble des occurrences. Le recours à la matière proverbiale semble s'être étendu à la société dans son entier, s'être démocratisée, et paraît plus caractéristique du parler des classes populaires. Les critères du sexe et de l'âge quant au choix des énonciateurs de proverbes ne sont pas, eux non plus, pris en compte dans La Celestina. En effet, protagonistes féminins et masculins sont la source d'un nombre similaire de proverbes : 135 pour les premiers, soit 56 %, et 106 pour les seconds, soit 44 %. La légère supériorité des énonciateurs féminins ne nous semble pas significative. Ce qui l'est, en revanche, c'est la non-prédominance masculine quant à la maîtrise de la sagesse représentée par les proverbes. L'auteur de La Celestina met en scène des femmes qui ne sont plus soumises ou dépendantes : Melibea décide de prendre un amant, Celestina, Elicia et Areúsa vivent seules et de leur propre labeur. La gent féminine n'est plus effacée, en retrait, comme elle l'était dans le roman de chevalerie : elle participe autant que les hommes à l'intrigue, voire davantage dans la mesure où le personnage principal – Celestina – appartient au sexe prétendument faible. La matière proverbiale n'est plus, par ailleurs, réservée à l'usage des anciens ou des représentants de la foi ou de la justice. Notons à ce propos que, à l'exception de la vieille entremetteuse qui prononce à elle seule environ 40 % des proverbes de l'œuvre, le langage proverbial tend à être employé par les plus jeunes.

Notre tableau nous permet en revanche d'avancer l'hypothèse selon laquelle la proportion de séquences proverbiales dans l'œuvre théâtrale dépendrait de l'importance des

personnages. Celestina est la principale énonciatrice d'énoncés proverbiaux ; elle est suivie par Sempronio, Calisto et Pármeno. Si nous nous penchons sur la quantité de texte réservée à chacun de ces personnages, nous remarquons qu'elle est proportionnelle au nombre de proverbes employés. Comme dans le Zifar, la matière proverbiale pourrait donc constituer une sorte d'échelle indiquant la dimension donnée par l'auteur à chacun de ses personnages.

Le choix des énonciateurs implique cependant un usage de la matière proverbiale qui n'est pas aussi sérieux qu'il pouvait l'être dans le roman de chevalerie : il revêt presque constamment un caractère profondément ironique.

Qu'entendons-nous par ironique ? Habituellement, on définit l'ironie comme une figure consistant à faire entendre le contraire de ce que l'on dit. La difficulté, qu'ont tentée de résoudre Sperber & Wilson et Berrendonner dans leur analyse de l'ironie verbale centrée sur la notion de mention, est de savoir comment un locuteur parvient à faire entendre le contraire de ce qu'il dit. Le décriptage de l'attitude du locuteur quant à l'énoncé dont il se fait l'écho serait primordial :

« En représentant l'énoncé d'Untel, les opinions d'un certain type d'individu ou la sagesse populaire, et ce d'une manière manifestement sceptique, amusée, surprise, triomphante, approbatrice ou désapprobatrice, le locuteur peut exprimer sa propre attitude à l'égard de la pensée dont il se fait l'écho. La pertinence de son énoncé peut, dans une grande mesure, tenir à l'expression de cette attitude. Parfois, l'attitude du locuteur reste implicite, et doit être inférée du ton de voix employé, du contexte ou d'autres indices paralinguistiques ; d'autres fois, cette attitude est explicitée. Nous affirmons que l'ironie verbale met invariablement en jeu l'expression implicite d'une attitude, et que la pertinence d'un énoncé ironique dépend invariablement (sinon en totalité, du moins en partie) de ce qu'il révèle de l'attitude du locuteur à l'égard de l'opinion dont il se fait l'écho. »²³²

L'ironie consisterait donc à exprimer une opinion tout en laissant suffisamment d'indices implicites permettant de déceler que l'on désapprouve cette opinion et que l'on soutient, en revanche, une opinion non pas nécessairement contraire mais différente :

²³² Sperber D. & Wilson D., *La pertinence...*, op. cit., p. 358.

« plutôt que de parler de communication articulée sur une contradiction (a-vs-non-a), mieux vaudrait, pour rendre compte de la complexité du texte ironique, parler de décalages, de « champs de tensions » et de « degrés ». ²³³

Il s'agit donc d'un phénomène permettant d'exprimer sa désapprobation vis à vis d'un fait, d'une attitude. Comme l'a signalé P. Schoentjes, « l'ironie exprime toujours un jugement critique » ²³⁴.

En ce qui concerne La Celestina, l'ironie que nous pouvons observer lors de l'emploi des proverbes n'est pas le fait du personnage énonciateur de la séquence proverbiale mais de l'auteur de l'œuvre théâtrale : il utilise certains énoncés proverbiaux dans des contextes auxquels il ne peuvent pas être appliqués dans leur sens premier. Parmi ces « scripts » établis par l'auteur, notons tout d'abord le choix des personnages.

a. La nature de certains personnages énonciateurs n'est pas en conformité avec la sagesse générale véhiculée par les proverbes

Recourir à la matière proverbiale revient à utiliser la *sagesse* populaire. Or, nombre de personnages ne sont pas en position, en raison de leur fonction ou de leur caractère, de donner des conseils ou des leçons d'ordre moral. Il s'agit de :

- Chez les roturiers
- Celestina : la doyenne de l'œuvre fait office d'entremetteuse, de sorcière, d'avorteuse. Elle est calculatrice, avare, vénale, hypocrite et portée sur la boisson.
- Sempronio et Pármeno, valets de Calisto, se laissent corrompre par Celestina qui leur offre femmes et argent ; amoraux, vénaux, déloyaux, après avoir trahi leur maître, ils finiront par tuer leur complice pour s'emparer du butin qu'elle refuse de partager.
- Elicia, disciple de Celestina et sa cousine Areúsa se prostituent sur les conseils de l'entremetteuse.

²³³ HAMON Philippe, *L'ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Université, Recherches Littéraires, 1996, p. 40.

²³⁴ SCHOENTJES Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, Points Essais série « Lettres », 2001, p. 85.

- Chez les nobles

- Calisto, aveuglé par sa passion non partagée pour Melibea, recourt aux services d'une entremetteuse et est prêt à toutes les bassesses pour assouvir son désir.
- Melibea, envoutée par Celestina, cède aux avances de Calisto et devient sa maîtresse faisant fi de toutes les barrières morales.

Ces sept protagonistes, délégitimés par l'auteur, énoncent cependant environ 92 % des proverbes relevés dans l'œuvre. Autrement dit, la sagesse populaire de la quasi-totalité des séquences proverbiales n'est pas en conformité avec la nature ou l'action même de ses énonciateurs. Il n'est guère possible de parler ici d'ironie en tant qu'expression d'une opinion différente de celle que l'on veut faire entendre, si ce n'est, peut-être, en considérant que l'auteur présente ces personnages sous un jour positif en leur faisant prononcer des énoncés symbolisant la sagesse populaire tout en recherchant l'effet inverse : accentuer leur côté négatif. L'emploi ironique des proverbes pourrait ainsi avoir comme objectif de mettre en relief l'écart entre la sagesse incarnée par la matière proverbiale et certains de ses énonciateurs et, par là même, de les disqualifier davantage.

La notion d'applicabilité pourrait en revanche nous permettre d'énoncer clairement la situation. Il semble envisageable de parler de « non-applicabilité » ayant pour origine le choix du contexte et, ici, plus particulièrement, des personnages qui énoncent des proverbes. La non-applicabilité a lieu entre le personnage locuteur et le type de langage qu'il utilise, ici le langage proverbial.

Cette non-applicabilité se traduirait différemment selon que l'on se situe au niveau des personnages (L2 et I2) ou au niveau de l'auteur (L0) et du lecteur (I0)²³⁵ :

Au niveau du personnage énonciateur (L2), il s'agirait d'**hypocrisie**²³⁶ : **L2 dit X, alors que la sagesse dont X est le représentant ne lui est pas applicable**, mais si I2 est présent, L2 ne désire pas que ce dernier perçoive cette non-applicabilité.

Au niveau de l'auteur (L0), il s'agirait d'**ironie** : L0 fait dire X à un personnage auquel la sagesse que représente X n'est pas applicable et désire que I0 perçoive cette non-applicabilité.

²³⁵ Il n'y a bien évidemment pas ici de narrateur (L1).

²³⁶ Par hypocrisie, nous désignons le caractère d'une personne qui dissimule sa véritable personnalité et affecte, le plus souvent par intérêt, des opinions, des sentiments ou des qualités qu'elle ne possède pas.

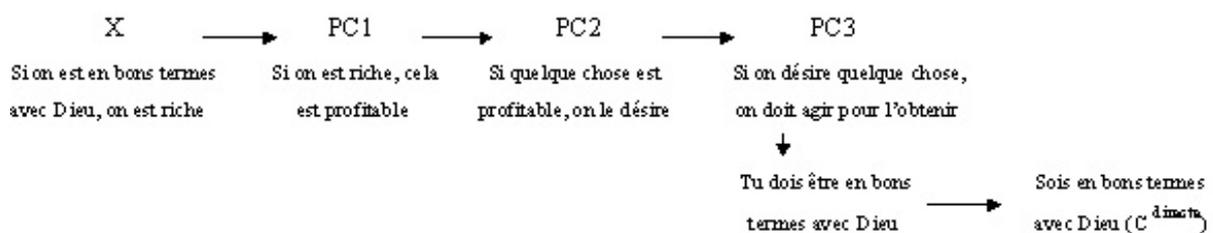
Ainsi que le souligne Laurent Perrin, « le locuteur signale son intention d’ironiser à partir de l’inadéquation contextuelle de ce qu’il exprime »²³⁷. Pour que l’intention ironique aboutisse, il est nécessaire qu’elle soit perçue par IO.

b. Les agissements de certains personnages énonciateurs de proverbes ne sont pas en conformité avec le message véhiculé par ces derniers

Nous avons relevé deux cas de figure :

- L’action du personnage n’est pas en conformité avec la conclusion préventive ou argumentative que X permet d’inférer.

Citons, par exemple, « aquel es rico que está bien con Dios » – *est riche celui qui est en bons termes avec Dieu* –, prononcé par Celestina p. 156. Ce proverbe est porteur d’un schéma tel que « si on est en bons termes avec Dieu, alors on est riche ». Grâce à la concaténation des quatre processus enthymémiques interlocutifs étudiés et au décodage de l’acte primaire exprimé par la conclusion du dernier enthymème β_3 , nous pouvons déterminer quelle pourrait être C, qu’elle soit préventive ou argumentative :



Or, le contexte de l’œuvre nous permet d’affirmer que Celestina est loin d’appliquer ce précepte : adepte de la sorcellerie, entremetteuse, avorteuse, elle ne respecte en rien les lois divines, au contraire. Il en va de même lorsqu’elle énonce « las riquezas no hazen rico, mas ocupado, no hazen señor, mas mayordomo » – *les richesses ne rendent pas riche, mais occupé, elles ne rendent pas seigneur, mais majordome* –, p. 156. Alors que le proverbe incite à ne pas rechercher la richesse, nous savons, au vu du contexte, que la principale caractéristique de Celestina est la vénalité.

²³⁷ PERRIN Laurent, « Opinion et lieu commun dans l’ironie », in Plantin C., *Lieux Communs...*, op. cit, p. 178.

Elle critique également l'attitude de Sempronio et Pármene lorsqu'ils réclament violemment leur part du butin en employant l'énoncé proverbial « señal es de gran covardía acometer a los menores » – *c'est signe de grande lâcheté que de s'en prendre aux plus faibles* –, p. 274. Or, tout au long de la pièce, elle travaille à tromper une jeune fille naïve et un jeune homme aveuglé par ses sentiments. Calisto, lui aussi, a recours à des proverbes qui induisent une demande d'action en inadéquation avec ses propres actes : en prononçant « por fuyr hombre de un peligro, cae en otro mayor » – *pour fuir un danger, on tombe sur un autre plus grand* – (p. 108), il sous-entend qu'il faut affronter le danger, alors que pour ne plus souffrir de l'indifférence de Melibea, il s'est jeté dans les griffes de l'entremetteuse.

Comme précédemment, nous pourrions présenter la situation en termes d'applicabilité.

Le personnage (L2) emploie X alors qu'il n'applique pas la conclusion préventive ou argumentative qu'il est possible d'en inférer et ne veut pas que son interlocuteur (I2) perçoive cette non-applicabilité. Il ment ou fait preuve d'**hypocrisie**. Au niveau de l'auteur, il s'agit à nouveau d'**ironie** : L0 fait dire X à L2 alors que L2 n'applique pas la conclusion préventive ou argumentative qu'il est possible d'en inférer, et L0 désire que son interlocuteur (I0) perçoive cette non-applicabilité.

Une fois encore, l'hypocrisie des personnages est la cible de la critique mise à jour par l'utilisation ironique de la matière proverbiale.

- L'action du personnage énonciateur n'est pas en conformité avec la vérité générale exposée par X

Lorsque Celestina dit à Pármene que « el buen consejo mora en los viejos » – *Le bon conseil réside chez les anciens* – (p. 192) elle ment effrontément puisque l'histoire toute entière démontre que ce proverbe ne lui est pas applicable : malgré son grand âge, elle ne donne que de mauvais conseils. Ses paroles ne sont également que mensonges quand elle assure à Alisa, en lui rendant visite après de longs mois de silence, que « la distancia de las moradas no despega el amor de los corazones » – *La distance des demeures ne détache pas l'amour des cœurs* – (p. 193) : si elle s'est déplacée, c'est parce qu'on la paie pour convaincre Melibea, la fille d'Alisa, de céder aux avances de Calisto ; jamais elle ne se serait préoccupée de la famille de Melibea en d'autres circonstances. Sempronio, lui aussi, emploie l'énoncé proverbial « quien a otro sirve no es libre » –

Qui sert autrui n'est pas libre – (p. 224) sans que la vérité défendue par la séquence lui soit applicable ; s'il est bien au service de Calisto, cela ne l'empêche cependant pas d'agir comme bon lui semble : il se laisse corrompre par Celestina, devient son complice et trahit son maître.

Dans des cas comme ceux-ci, la non-applicabilité se traduit de nouveau par du **mensonge** au niveau des personnages et par de l'**ironie** au niveau de l'auteur et du lecteur : **L2 dit X alors que le contenu particulier de X ne lui est pas applicable** et ne veut pas que I2 perçoive cette non-applicabilité ; L0 fait dire X à L2 alors que le contenu particulier de X n'est pas applicable à ce dernier et désire que I0 s'aperçoive de cette non-applicabilité.

c. L'analogie entre la situation présentée par le proverbe et l'action d'un personnage est faussée par le choix du personnage en question

Comme le souligne Maryvonne Longeart,

« [u]ne analogie au sens strict est un type de ressemblance. Il n'y a pas d'analogie sans ressemblance, mais toutes les ressemblances ne sont pas des analogies. Les ressemblances métaphoriques sont souvent floues et équivoques. Les rapports analogiques sont précis et plus rigoureux. »²³⁸

Ainsi, la connaissance par analogie ne signifierait pas une ressemblance imparfaite entre deux choses, mais une ressemblance parfaite de deux rapports entre des choses tout à fait dissemblables. En d'autres termes, il s'agirait d'« une similitude de structures, dont la forme la plus générale serait : A est à B ce que C est à D. »²³⁹ Illustrons nos propos à l'aide du fameux exemple comparant jeunesse (A) et vieillesse (B), d'une part, et printemps (C) et hiver (D), d'autre part : la jeunesse et la vieillesse marquent le commencement et la fin de l'existence humaine ; de la même façon, le printemps et l'hiver sont la première et la dernière saison de l'année désignant respectivement le renouveau de la nature et son déclin. Une telle

²³⁸ LONGEART Maryvonne, *Ressemblance / Analogie*, Lycée Ouvert de l'Académie de Grenoble. Disponible sur <<http://www.log.ac-grenoble.fr/logphil/reperes/analogie.htm>>.

Une ressemblance est une similitude entre des éléments présentant des aspects identiques et par ailleurs différents.

²³⁹ Perelman Ch. & Olbrechts-Tyteca L., *Traité de l'argumentation...*, op. cit., p. 502.

analogie peut donner le jour à des métaphores telles que le « printemps de la vie » pour désigner l'âge tendre.

Lorsque l'on utilise un proverbe, le procédé est similaire : son emploi est adéquat du fait d'une analogie contextuelle. La situation exposée par l'énoncé proverbial est censée être analogique à celle rencontrée dans le texte de l'œuvre théâtrale ; c'est en effet à partir de cette analogie qu'il serait possible de déceler ce qui, dans le texte – ou de façon implicite –, pourrait tenir lieu d'argument selon l'enchaînement d'enthymèmes interlocutifs développé à partir de la séquence proverbiale.

Or, il est des cas de figure où cette analogie, bien que parfaitement acceptable, s'avère ironique au vu de l'énonciateur ou du personnage auquel est appliqué le proverbe :

- Le locuteur du proverbe (L2) n'est pas en conformité avec son correspondant analogique proverbial

Bien souvent, il s'agit de circonstances où l'analogie doit être faite avec l'action de Celestina, qui emploie des proverbes visant à justifier ses actes ou ses paroles. Or, il existe une inadéquation entre le rapport A / B présent au sein des énoncés proverbiaux et celui reliant C et D dans la fiction. Voici quelques exemples.

L'entremetteuse, désirant soutirer à Melibea des informations, dans l'objectif, affirme-t-elle, de la soigner de sa maladie d'amour, s'adresse à la noble jeune femme en ces termes : « *cumple que al médico, como al confessor, se hable toda verdad abiertamente* » (p. 240) – *au médecin comme au confesseur, il faut leur dire la vérité sans ambages* –. Celestina aurait donc, selon ses propres dires, la même fonction que le médecin et le confesseur, à savoir guérir le corps et l'âme. Autrement dit ce que le médecin et le confesseur seraient à la guérison de tout malade, la vieille femme le serait également à celle de Melibea. Or cette identité de rapports est faussée puisque nous savons, grâce à la lecture des pages antérieures de l'œuvre, que c'est la sorcière qui est la cause des tourments de Melibea. Tout au long de l'histoire, qui plus est, nous la voyons pervertir tous ceux qui l'approchent (Pármeno, Areúsa, Melibea, Calisto) et causer le malheur autour d'elle. Celestina ne partage aucune ressemblance avec le médecin ou le confesseur permettant de construire une analogie puisqu'elle provoque justement des effets inverses. Il serait donc impossible d'identifier le personnage énonciateur du proverbe (L2) avec son correspondant analogique proverbial. C'est l'élément C de l'analogie, que le lecteur (IO) sait être erroné, qui rend caduque le parallélisme présenté. Nous pourrions y voir, de la part de notre ingénieuse protagoniste de l'hypocrisie ou de la vantardise. Cette seconde possibilité semble se vérifier grâce à deux autres occurrences.

Dans la première, l'entremetteuse répond à une question de Sempronio concernant les chances de réussite du dévergondage de la prude Melibea : « no hay çurujano que a la primera cura juzgue la herida » (p. 143) – *il n'est pas de chirurgien qui au premier soin juge la blessure* –. Encore une fois, elle s'assimile à un chirurgien, et donc à une personne apte à soigner les gens, alors qu'elle a précisément, telle que Rojas nous la donne à voir, la fonction contraire : les faire souffrir. C'est, ici aussi, le choix de l'élément C de l'analogie, à savoir le personnage de Celestina, qui la rend impossible. L'entremetteuse expérimentée va même jusqu'à se comparer à Dieu le Père : « quando el alto Dios da la llaga, tras ella embía el remedio » (p. 244) – *quand Dieu tout puissant inflige la blessure, il envoie ensuite le remède* –, enseigne-t-elle à Melibea, alors que nous savons parfaitement que c'est elle, en lui jetant quelque sort malveillant, qui lui a causé tant de souffrances. Celle qui semble, aux yeux du lecteur, davantage disciple du diable, ne se prétend plus seulement apte à guérir le corps et l'âme, mais va jusqu'à se prendre pour Dieu. Cette arrogance la conduira à sa perte : à trop se croire intouchable, au-dessus des lois humaines et divines, elle trouvera la mort.

Au niveau des personnages, on pourrait, dans des cas comme ceux-ci, percevoir de l'**hypocrisie** ou de la **vantardise** : **L2 dit X à son propos alors qu'il n'est nullement en conformité avec son correspondant analogique dans X**, ce qui implique que ce correspondant est non-applicable à L2. L2 ne veut pas que I2 perçoive cette non-applicabilité. Au niveau de l'auteur et du lecteur, c'est de l'**ironie** qui transparait : L0 désire que I0 s'aperçoive de cette non-applicabilité, que nous pourrions qualifier d'analogique, entre personnage fictionnel et personnage proverbial.

- Le locuteur du proverbe établit une analogie douteuse entre un personnage proverbial et un personnage fictionnel

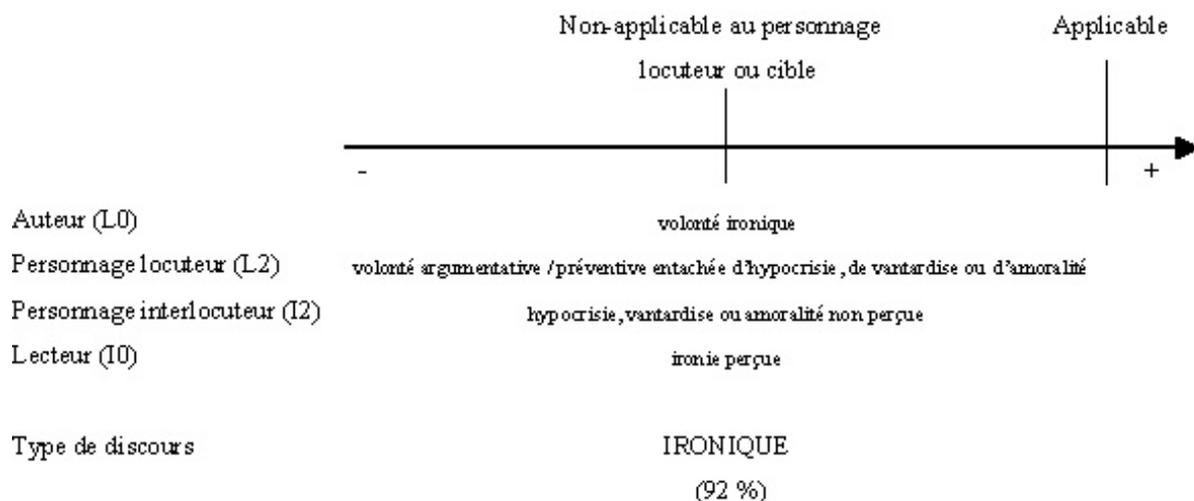
Les prodiges maléfiques et malhonnêtes de la vieille avorteuse conduiront à ce que Sempronio l'assimile également analogiquement au Tout Puissant lorsqu'il s'exclame, alors que Pármeno lui annonce qu'il a passé la nuit auprès de Areúsa grâce à l'intervention de leur vieille complice : « más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga » (p. 216) – *mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt* –. Nous ne pensons pas que le valet fasse ici preuve d'humour en comparant Celestina à Dieu mais qu'il est vraiment stupéfait de son pouvoir. Dans un cas comme celui-ci, le locuteur du proverbe ne ment pas ; il ne fait pas non plus montre d'hypocrisie. Il est tout simplement présenté comme amoral, indifférent aux idées de

bien et de mal ; seul importe le succès du projet, non le respect de l'éthique. Il admire la prouesse de l'entremetteuse et compare de ce fait sa puissance à celle Dieu. Or, l'action de Celestina n'est en rien analogique à celle de Dieu, mais plutôt à celle du Malin. Pármeno, lui non plus, ne fait point de cas de la nature malfaisante de la vieille femme en rétorquant, toujours à propos de l'aide qu'elle lui a apportée : « quien a buen árbol se arrima... » (p. 216), dont la traduction complète serait *qui s'abrite sous un bon arbre une bonne ombre le protège*. L'adjectif « bon » appliqué à Celestina est un non-sens : le personnage serait davantage un arbre mauvais qui, loin de protéger ceux tentant de se mettre sous sa protection, les conduirait à une décadence certaine²⁴⁰.

Des exemples de ce type mettraient à jour, chez les personnages, l'**amoralité** de L2 : L2 dit X en parlant d'un personnage absent (PA) ; **le correspondant analogique de PA dans X ne lui est pas applicable** puisqu'il lui est opposé. L2 ne perçoit pas cette non-applicabilité entre personnage fictionnel et personnage proverbial alors que L0 désire que IO s'aperçoive de cette non-applicabilité afin de produire un effet d'**ironie**.

Nous pourrions schématiser cette utilisation particulière des proverbes due au choix des personnages dans La Celestina comme suit :

²⁴⁰ Le décalage entre le personnage de l'entremetteuse et l'image du bon arbre n'existe que si nous considérons l'adjectif *bon* comme l'équivalent de *bienveillant*. Si, en revanche, nous lui donnons le sens de *adéquat*, la tension et, par là même, l'ironie qui en résulte disparaissent, auquel cas l'analogie fonctionne également pour le lecteur.



Applicabilité des proverbes dans La Celestina en fonction du choix ironique de l'énonciateur et conséquences sur leur utilisation

Les 8 % restants, comme nous le verrons, ne sont pas pour autant exempts d'ironie, bien qu'elle apparaisse sous une forme différente.

Remarque :

Il nous semble par ailleurs cohérent de souligner que les énonciateurs de proverbes sont en majorité (plus de 91 %) des personnages délégitimés par l'auteur :

Enonciataires	Quantité de proverbes	Pourcentage de proverbes
Sempronio, valet de Calisto	51	21.16 %
Pármeno, valet de Calisto	35	14.52 %
Celestina, entremetteuse	32	13.28 %
Calisto	31	12.86 %
Melibea	23	9.54 %
Areúsa	23	9.54 %
Elicia	15	6.22 %
Sosia	8	3.32 %
Alisa	6	2.49 %
Lucrecia	4	1.66 %
On	4	1.66 %
Sempronio, Pármeno, Areúsa, Elicia	4	1.66 %
Pleberio	2	0.82 %
Sempronio et Pármeno	2	0.82 %
Lecteur	1	0.41 %

Contrairement à ce que nous avons eu l'occasion d'observer dans le Zifar, il semble que les proverbes ne soient pas, dans La Celestina, le langage privilégié d'une élite intellectuelle, morale et sociale. Les énoncés proverbiaux semblent plutôt concourir à disqualifier, grâce à l'emploi ironique que Fernando de Rojas en fait, une société décadente où la morale, la foi et l'amour courtois n'ont plus leur place. Cette utilisation ironique de la matière proverbiale ne se manifeste pas seulement à travers le choix des énonciateurs de proverbes ; elle peut, en effet, également émaner d'une non-applicabilité ayant pour origine le choix d'une situation d'énonciation particulière.

2. L'ironie du choix de la situation d'énonciation

Un fait singulier a attiré notre attention : sur l'ensemble des proverbes de La Celestina, 24 (10 % environ) font référence de manière directe à l'argent, au bénéfice, au profit, au gain... etc. Une idéologie particulière ne ressort pas nettement de l'étude des thèmes illustrés par les séquences proverbiales relevées, mais un certain goût pour la valeur pécuniaire mérite cependant d'être souligné.

Cette attirance que semblent ressentir de nombreux personnages pour les espèces sonnantes et trébuchantes et le vice en général pourrait être l'objet d'une critique de l'auteur se manifestant notamment au moyen de proverbes placés dans des contextes malséants.

a. Situation d'énonciation immédiate inadéquate à l'emploi d'un proverbe

Dans de tels cas de figure, le proverbe est appliqué à un contexte en inadéquation avec sa nature moralisatrice, ce qui conduit à des perversions de son sens originel. Dans la majorité des occurrences de ce type, les séquences proverbiales sont employées par les personnages afin de légitimer la luxure et, surtout, la prostitution.

Une déviation du sens originel du proverbe apparaît avec une netteté particulière dans la longue tirade de l'entremetteuse, p. 206, au cours de laquelle elle multiplie les arguments visant à convaincre Areúsa d'accepter Pármeno comme second amant :

« Más pueden dos, y más quatro, y más dan y más tienen, y más ay en qué escoger. **No ay cosa más perdida,**
(Deux peuvent davantage, et quatre encore plus, et ils donnent plus et possèdent plus, et on a plus de choix. Il n'est pas de chose plus perdue,

hija, que el mur que no sabe sino un horado. Si aquél le tapan no avrá donde se esconda del gato. Quien no ma petite, que la souris qui ne connaît qu'un seul trou. Si on le bouche, elle n'aura nulle part où se cacher du chat. Celui qui

tiene sino un ojo, mira a cuánto peligro anda. Una alma sola ni canta ni llora. Un solo acto no haze hábito. Un n'a qu'un œil, rends toi compte à combien de dangers il s'expose. Une âme seule ne chante ni ne pleure. Un seul acte ne constitue pas une habitude.

frayle pocas vezes le encontrarás por la calle. **Una perdiz sola por maravilla buela. Un manjar de continuo**
*Il est peu fréquent de ne rencontrer qu'un moine dans la rue. Il est extraordinaire qu'une perdrix seule vole. Si on mange
toujours le même mets*

presto pone hastío. Una golondrina no haze verano. Un solo testigo no es entera fe. Quien sola una ropa
on est vite dégoûté. Une hirondelle ne fait pas le printemps. Un seul témoin n'est pas totalement fiable. Qui n'a qu'un

tiene presto la envegece. ¿Qué quieres, hija, deste número de uno ? Más inconvenientes te diré dél, que años
vêtement l'use rapidement. Qu'attends-tu, ma petite, de ce nombre un ? Je t'en dirai plus d'inconvénients que j'ai d'années

tengo acuestas. **Ten siquiera dos,** que es compañía loable, como tienes dos orejas, dos pies y dos manos, dos
sur le dos. Prends en au moins deux, car c'est une compagnie louable, comme tu as deux oreilles, deux pieds et deux mains,

C1

sávanas en la cama, como dos camisas para remudar. Y si más quieres, mejor te yrá, que **mientras más moros,**
*deux draps sur ton lit, comme deux chemises pour te changer. Et si tu en veux plus, ce sera mieux pour toi, car plus il y a de
maures,*

más ganancia, que **honra sin provecho no es sino como anillo en el dedo.** Y pues **entramos no caben en un**
plus le bénéfice est grand, car honneur sans profit c'est comme anneau au doigt. Et puisque les deux ne logent pas dans le

saco, acoge la ganancia. Sube, hijo Pármeno. »

même sac, accueille le bénéfice. Monte, mon petit Pármeno.)

C2

Nous sommes ici en présence de deux séries de proverbes. La première donne lieu à C1, la seconde à C2. Dans le premier cas, des proverbes dénigrant l'unicité sont utilisés afin de persuader Areúsa de prendre deux amants. La vieille entremetteuse recourt à la sagesse populaire pour préconiser le libertinage et l'infidélité. Si cette association, comme le prouve la suite de l'œuvre, convainc Areúsa, elle fait plutôt sourire le lecteur : la matière proverbiale utilisée semble bien loin d'avoir été créée pour vanter les mérites de la luxure.

Le second enchaînement de proverbes va plus loin encore dans la mesure où C2 fait clairement allusion à la vente des plaisirs charnels. Des énoncés proverbiaux habituellement usités pour louer l'effort, la galanterie et l'honneur, le sont ici à des fins contraires : ils semblent, dans la bouche de Celestina, faire l'éloge de la prostitution et de l'amour du gain.

Appliqués à un contexte impropre, des proverbes pourraient donc voir leur sens perverti. Ils seraient susceptibles de signifier des conduites ou des pensées bien différentes de celles que permet d'induire leur schéma argumentatif hors contexte. Il en naît une incongruité qui semble non perçue par l'interlocuteur mais qui l'est en revanche, sans conteste, par le lecteur.

La suite nous en propose un nouvel exemple : Celestina ordonne à Pármeno de s'approcher de la couche de Areúsa, finalement convaincue par cette sagesse proverbiale habilement détournée :

« Llégate acá ; asno ¿ Adónde te vas allá assentar al rincón ? No seas empachado, que **al hombre vergonçoso el** (Viens ici ; petit idiot. Où donc vas tu t'asseoir, là-bas dans le coin ? Ne sois pas lourdaud, car **c'est le diable qui a amené**

diablo le traxo a palacio. »

(l'homme timide au palais.)

L'analogie entre la vieille sorcière et le diable serait parfaite ; cependant, en assimilant la chambre d'une fille de petite vertu à un palais, Celestina pervertit une fois de plus le sens de l'énoncé proverbial qui n'incite plus à bannir la timidité en général mais dans l'intimité. La signification du proverbe est rabaissée au domaine sexuel.

Pármeno lui-même lors d'une conversation avec Sempronio affirme que « nunca mucho costó poco » – *jamais beaucoup n'a coûté peu* – (p. 216) en parlant des filles de joie. Le sens premier de ce proverbe, qui est que si l'on désire quelque chose d'important, on doit faire des efforts conséquents, est, une fois de plus, dégradé puisqu'appliqué à la prostitution. Le jeune valet emploie cet énoncé pour signaler que plus les filles de mauvaise vie sont belles, plus elles vendent cher leurs services.

Areúsa fait de même lorsqu'elle dit à Sosia, ami de son amant défunt Pármeno : « quien bien quiere a Beltrán, a todas sus cosas ama » – *qui aime bien Bertrand, aime tout ce qui lui appartient* – (p. 310). Elle lui signifie par là que, comme il était l'ami de Pármeno, elle ne voit aucun inconvénient à en faire son amant, s'il le désire. Elle se sert de la matière proverbiale pour vendre ses charmes.

Un schéma similaire est observé p. 146 : alors que Celestina questionne Elicia, sa disciple, sur les visiteuses de la journée, celle-ci lui apprend que deux sont venues pour rencontrer des hommes et souligne que, bien que la seconde ait eu du retard, la journée leur a été financièrement profitable et ajoute « más vale a quien Dios ayuda, etc » – *mieux vaut recevoir l'aide de Dieu, etc* –. Elle justifie la réussite de l'organisation de rencontres amoureuses illégitimes payantes sous son toit en utilisant un proverbe vantant les mérites de l'aide divine.

Nous le voyons, il existe un véritable décalage entre le message initial de ces proverbes et le contexte au sein duquel ils sont employés. La sagesse proverbiale est ainsi non-applicable à certains contextes dont la prostitution.

Nous observons des **L2 qui utilisent X dans un contexte auquel X n'est pas applicable et pervertissent ainsi le sens du proverbe original**. Ces L2 peuvent être motivés par un certain **arrivisme** (Celestina, Areúsa, Elicia) ou par une parfaite **immoralité** (Pármeno). Ils peuvent ne pas désirer (Celestina) que I2 ressente cette non-applicabilité ou également, dans la majorité des cas, ne pas saisir cette non-applicabilité.

Le lecteur quant à lui perçoit une grande ironie : L0 fait dire X à L2 dans un contexte auquel X n'est pas applicable et qui déforme le sens de X ; L0 désire que I0 s'en rende compte.

Les énoncés proverbiaux pourraient ici constituer un moyen pour l'auteur (L0) de critiquer l'immoralité, voire l'amoralité de la société dans laquelle il évolue, société qui n'est plus apte à distinguer le bien du mal, qui ne perçoit aucune contrariété entre un proverbe, symbole d'une sagesse ancestrale, et la prostitution. Cependant, cet emploi des séquences proverbiales à une fin critique serait peut-être susceptible de véhiculer un autre message, moins évident : la matière proverbiale, toute représentante de la sagesse populaire qu'elle soit, n'en serait pas moins corrompible. Elle pourrait être utilisée dans un but différent, voire contraire, de celui qu'on lui avait initialement attribué. Bref, il serait possible de détourner le signifié d'un proverbe. Le choix du contexte, du scénario employé serait donc décisif. Il pourrait s'agir d'une mise en garde de l'auteur destinée au lecteur : il ne faudrait pas considérer la parole proverbiale comme sûre et infaillible, car elle pourrait se révéler trompeuse dans un contexte inopportun.

Il ne la dénigre pas, puisqu'il s'en sert afin de contribuer à construire une critique des personnages qu'il souhaite délégitimer, mais il signale subrepticement qu'on peut aisément écarter des proverbes de leur sens premier pour servir des objectifs beaucoup moins nobles que ceux dont on les avait dotés originellement. Cette divergence d'objectif serait, dans le cas présent, le fruit d'une limitation du champ d'application de la séquence proverbiale. La matière proverbiale est réduite à justifier la prostitution alors qu'elle est par définition générale et que son statut même se trouve à l'opposé de ce genre de pratiques.

L'ironie créée par L0 est instantanément saisie par I0. C'est au contexte immédiat que le proverbe n'est pas applicable. Il est cependant des cas où la perception de l'intention ironique de l'utilisation d'un proverbe ne peut apparaître qu'ultérieurement ou au cours d'une seconde, voire une troisième, lecture de l'œuvre.

b. L'ironie du sort : la non applicabilité à une situation future

Ce type d'ironie est relativement proche de celui que nous venons d'étudier. L2 ne perçoit toutefois jamais l'ironie de ses propos. Cette ignorance s'explique cependant ici non par un manque de moralité mais simplement par la non-immédiateté de l'ironie.

Il s'agirait en effet d'une ironie, non plus présente, mais future. Un personnage emploierait un proverbe énonçant un enseignement d'ordre moral ou pratique à respecter et il agirait par la suite sans en tenir compte ou se retrouverait involontairement dans une situation contraire à celle préconisée par le proverbe.

Le lecteur ne peut donc ressentir cette ironie, issue d'une non-applicabilité d'un proverbe à une situation à venir, que lors d'une relecture attentive et grâce à une bonne connaissance de l'ouvrage en question. I2 n'intervient pas dans la construction de ce type d'ironie.

Quatre cas de figure différents ont été répertoriés :

- L2 n'appliquera pas pour lui-même de manière préventive la conclusion factuelle du proverbe qu'il a employé.

Celestina est très coutumière de ce type d'annonces ironiques inconscientes. En voici quelques exemples : elle affirme à Pármeno que « *quanto mayor es la fortuna, tanto es menos segura* » – *plus grande est la fortune, moins elle est sûre* – (p. 124), ce qui permet d'inférer une conclusion factuelle préventive du genre : « tu dois rester sur tes gardes ». Or, la suite de l'œuvre montre justement qu'elle ne se méfiera pas du danger et qu'elle en mourra. Il en est de même lorsqu'elle dit à Sempronio que « *el propósito muda el sabio; el necio persevera* » – *l'objectif fait changer le sage d'avis ; l'idiot persévère* – (p. 174) alors qu'elle s'entêtera à refuser de partager ses gains avec les deux valets de Calisto malgré leurs menaces et finira assassinée. L'ironie du sort est flagrante : celle qui conseille avec force proverbes périra justement parce qu'elle n'en aura pas respecté l'enseignement.

Pármeno, lui aussi, est victime de ce type particulier d'ironie. Il s'inquiète pour le sort de son maître en énonçant « perdido es quien tras perdido anda » – *perdu est celui qui suit quelqu'un de perdu* – (p. 116) : il ne fera pourtant rien de plus que de s'allier à l'entremetteuse et à ses diableries ce qui lui coûtera la vie. De même, n'aura-t-il pas plutôt vanté devant Celestina les mérites de la pauvreté honnête (« mucho segura es la mansa pobreza » – *la pauvreté tranquille est très sûre* – (p. 123)), qu'il succombera à la vénalité et tuera pour obtenir sa part du butin.

Sempronio, malgré tous ses efforts pour convaincre son maître de se méfier des apparences (« no es todo blanco aquello que de negro no tiene semejança, ni es todo oro quanto amarillo reluze » – *tout ce qui ne s'approche pas du noir n'est pas blanc, et tout ce qui est jaune et brille n'est pas de l'or* – (p. 220)), tombera lui-même dans le piège en pensant que la vieille sorcière, se montrant amicale avec lui, partagera ses gains.

Pleberio et Alicia pensent à prendre leurs dispositions au cas où l'un d'entre eux viendrait à disparaître ; ils justifient leur décision en énonçant « más vale prevenir que ser prevenidos » – *mieux vaut prévenir qu'être prévenu* – (p. 302). Malheureusement, ils ne se douteront absolument pas de la liaison de leur fille avec Calisto, liaison qui prendra fin avec la mort des deux amants.

L2 dit X alors que la suite de l'œuvre met en évidence le fait qu'il n'appliquera pas la conclusion préventive qu'il était possible d'en inférer. Organiser les événements de façon à rendre X non-applicable par son énonciateur dans une situation future revient pour L0 à faire preuve d'ironie dans la mesure où IO est censé repérer cette non-applicabilité.

Nous ne pouvons ignorer le caractère tragique qui entoure l'ironie du sort : elle conduit à la mort où à la perte de toute vertu. Cependant, la fin des personnages principaux est à la fois propre à susciter la terreur ou à inciter à la pitié et, dans un même temps, à provoquer le sourire du lecteur qui a à l'esprit l'effet d'annonce ironique engendré par l'énoncé proverbial. L'ironie du sort s'appuyant sur des proverbes serait ainsi en parfaite adéquation avec la volonté tragi-comique de la pièce.

- L2 emploie un proverbe d'expression indirecte et n'applique pour lui-même que la conclusion factuelle qui peut être inférée du sens transparent de X ; il n'appliquera pas, plus avant, celle, opaque, pouvant être induite à partir d'une lecture figurative de X.

Nous avons relevé deux cas de ce type apparaissant de manière consécutive dans le dialogue théâtral reproduit ci-dessous :

« ELICIA. ¿Quién llama ?

(Qui appelle ?)

CELESTINA. Abre, hija Elicia.

(Ouvre, ma petite Elicia.)

ELICIA. ¿Cómo vienes tan tarde ? No lo debes hazer, que eres vieja ; tropezarás donde caygas y mueras.

(Comment se fait-il que tu rentres si tard ? Tu ne dois pas faire ça, car tu es vieille ; un jour tu trébucheras, tu tomberas et en mourras)

CELESTINA. No temo esso, que de día me aviso por do venga de noche, que jamás me subo por poyo ni calçada

(Je ne crains pas cela, car la journée je repère par où passer la nuit ; jamais je ne monte sur un banc ou sur un

*sino por medio de la calle. Porque como dizen, **no da passo seguro quien corre por el muro**, y que **aquel va parapet** mais je marche au milieu de la rue. Parce que, comme on dit, **ne fait pas un pas de sûr qui court sur le mur** et il est*

más sano que anda por llano. Más quiero ensuziar mis çapatos con el lodo que ensangrentar las tocas y los **plus sain de marcher au milieu de la plaine**. Je préfère salir mes chaussures de boue que d'ensanglanter mes voiles

cantos. [...] » (p. 254)

et les pierres.

Les deux proverbes, que nous avons fait apparaître en gras, conseillent d'avoir une vie calme, tranquille, sans risque. L'entremetteuse dit qu'elle fait montre de prudence lorsqu'elle se déplace la nuit. Elle évite tous les lieux qui pourraient s'avérer dangereux. Elle affirme ainsi respecter le sens transparent des deux énoncés proverbiaux : elle prend garde de poser les pieds au bon endroit afin de ne pas tomber, c'est-à-dire qu'elle ne court pas sur les murs mais marche bien au milieu de la rue. Ces séquences possèdent cependant un autre sens, opaque et plus large, qui indique qu'il faut être prudent dans la vie, en général. Or, la vieille femme n'en tiendra pas compte par la suite puisqu'elle prendra le risque de refuser de payer Pármeno et Sempronio pour leurs services, déclenchant leur fureur et sa propre mort.

L2 dit respecter X. Si le présent montre qu'il respecte en effet son sens transparent, le futur prouvera qu'il n'en respectait pas le sens opaque : X, dans son sens opaque, n'est pas applicable au contexte futur.

L0 fait affirmer à L2 qu'il respecte l'enseignement transparent de X alors qu'il subira ultérieurement les conséquences négatives du non respect de son enseignement opaque. L0 souhaite que I0 perçoive cette non applicabilité de l'affirmation présente au futur. L0 fait preuve d'ironie vis à vis de l'avenir de son personnage L2²⁴¹.

Le cas de figure inverse peut également être observé :

- L2 emploie un proverbe d'expression indirecte et n'applique pour lui-même que la conclusion factuelle opaque qui peut en être inférée ; il n'appliquera pas, plus avant, celle, transparente, pouvant être induite à partir d'une lecture non-figurative de X.

Calisto pleure sur la mort de Sempronio et Pármeno, châtiés pour le meurtre de Celestina, et, surtout, sur son propre sort ; il craint, en effet, que ses affaires avec l'entremetteuse ne soient découvertes et nuisent à sa réputation :

« ¡ O día de congoxa, o fuerte tribulación, y en que anda mi hazienda de mano en mano y mi nombre de lengua
(Oh jour d'affliction, oh grave tribulation, jour où ma fortune passe entre toutes les mains et mon nom sur toutes les lèvres !

en lengua ! Todo será público, quanto con ella y con ellos hablava, quanto de mí sabían, el negocio en que
Tout doit être public, tout ce dont je parlais, à elle et à eux, tout ce qu'ils savaient de moi, l'affaire dont ils

andavan. No osaré salir ante gentes. ¡ O pecadores de mançebos, padeçer por tan súbito desastre ; o mi gozo,
s'occupaient. Je n'oserai pas me montrer. Oh misérables jeunes gens, souffrir pour un malheur si soudain ; oh ma joie,

cómo te vas desminuyendo ! Proverbio es antiguo que **de muy alto grandes caídas se dan**. Mucho avía anoche
comme tu décrois ! C'est un vieux proverbe que de très haut on fait de grandes chutes. J'avais obtenu beaucoup la nuit

alcançado ; mucho tengo hoy perdido. [...] » (p. 281)
dernière ; j'ai perdu beaucoup aujourd'hui. [...])

²⁴¹ Signalons que l'effet accumulatif d'une suite de proverbes co-orientés contribue généralement à l'effet ironique.

L'emploi du proverbe par le jeune noble au cours de son monologue semble indiquer qu'il en a compris la leçon. L'utilisation proverbiale est de nature préventive : il faut se méfier quand tout va pour le mieux. Or, nous pourrions considérer ce proverbe de façon non figurative : si l'on se trouve sur un endroit élevé, spatialement, une chute serait dangereuse ; on peut en déduire qu'il faut être prudent lorsque l'on se trouve en un lieu culminant. La suite de l'œuvre nous apprend que Calisto n'aura retenu que la prévention issue d'une approche figurative de l'énoncé proverbial puisqu'il perdra la vie en tombant de l'échelle qui lui permettait de pénétrer secrètement dans les jardins de la demeure de Melibea. Quoi de plus ironique que de dire qu'il faut se méfier quand on est au plus haut du bonheur et de mourir en tombant d'une échelle ?

L2 dit respecter X. Si le présent montre qu'il en respecte en effet le sens opaque, le futur prouvera qu'il n'en respectait pas le sens transparent : X, dans son sens transparent, n'est pas applicable au contexte futur.

L0 fait affirmer à L2 qu'il respecte l'enseignement opaque de X alors qu'il subira ultérieurement les conséquences négatives du non respect de son enseignement transparent ; L0 désire que I0 perçoive cette non-applicabilité de l'affirmation présente au futur.

Il reste une possibilité d'élaborer une ironie future – résultant d'une inversion par rapport à l'attente du lecteur – par le biais d'un usage particulier du proverbe.

- Le message véhiculé par X ne sera pas applicable dans un contexte futur

Celestina dit en parlant d'elle-même, satisfaite d'avoir pu soutirer un cordon à Melibea : « la esperencia y escarmiento haze los hombres arteros » – *l'expérience et les leçons font les hommes rusés* – (p. 172). Or cet enseignement sera contredit dans les scènes suivantes dans la mesure où toute son expérience ne lui évitera pas la colère et l'acharnement meurtrier de ses deux comparses.

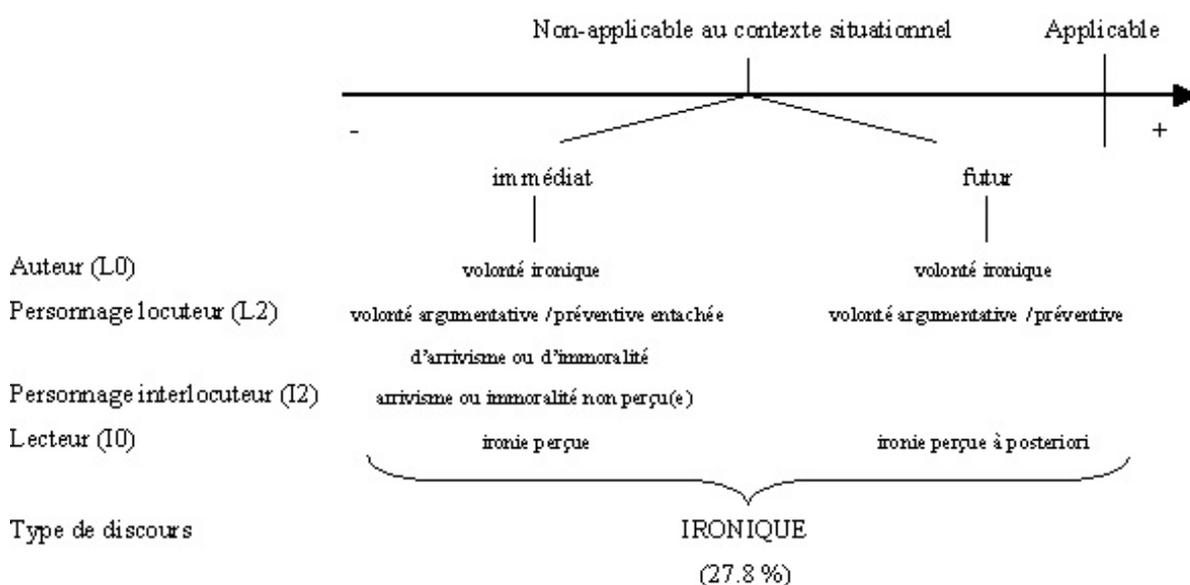
L2 dit X et l'enseignement dont X est porteur ne sera pas applicable dans le futur. Il en naît une ironie du sort étant donné que L0 désire que I0 perçoive, en temps voulu, cette non-applicabilité.

La non-applicabilité ayant pour origine le choix d'un scénario particulier se diviserait donc en deux catégories : immédiate (ironie présente) ou cataphorique (ironie du sort) qui apparaîtraient dans des proportions similaires :

Ironie situationnelle immédiate	14.52 %
Ironie situationnelle future = ironie du sort	13.28 %

Presque un tiers des proverbes recensés dans *La Celestina* sont employés dans l'objectif de créer une ironie que nous pourrions qualifier de situationnelle. Le nombre d'énoncés provoquant une ironie due au choix des personnages étant déjà écrasant (92 %), la volonté ironique de l'auteur semble indéniable.

Les différentes possibilités rencontrées pourraient être schématisées comme suit :



Applicabilité des proverbes dans La Celestina en fonction du choix ironique de la situation d'énonciation et conséquences sur leur utilisation

L'œuvre de Fernando de Rojas met ainsi en évidence une utilisation ironique de la matière proverbiale en l'incorporant à des contextes auxquels elle est non-applicable, que ce soit en raison du choix des personnages énonciateurs – ou cibles – ou de la situation d'énonciation, présente ou future. L'auteur s'adresse à un lecteur attentif qu'il veut complice

du regard oblique qu'il porte sur ses personnages, caricatures de la société espagnole dans laquelle il évoluait.

L'ironie de l'emploi des proverbes ne révèle cependant toute son ampleur que lors d'une seconde lecture, tout au moins pour le lecteur moderne que nous sommes ; la connaissance de la nature des protagonistes, de l'intrigue ainsi que du dénouement donnent aux séquences proverbiales une dimension insoupçonnée. Les énoncés proverbiaux peuvent être à l'origine de l'élaboration d'une situation ironique future : ils seraient susceptibles de contribuer à la conception d'une ironie du sort. Conseils non appliqués par leur propre énonciateur, ils ont, pour le relecteur, un effet d'annonce ironique sans équivoque, subtile et implicite.

La sélection des proverbes utilisés est donc loin d'être anodine et participe de la stratégie d'énonciation, profondément ironique, qui caractérise l'œuvre célestinesque. Comme précédemment, pour le Zifar, la matière proverbiale n'est pas un simple ornement mais contribue à véhiculer le message de l'œuvre tout entière : auparavant, le souhait d'un monde idéal, ici, la critique d'une société amoralisée dominée par l'argent et la luxure ainsi que d'une sagesse facilement pervertible.

Ce regard critique peut aussi se traduire, bien que dans des proportions moindres, par un emploi différent des proverbes : l'humour.

3. Humour : bi-applicabilité et sur-applicabilité

Henri Bergson distingue ironie et humour comme suit :

« Tantôt on énoncera ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est : en cela consiste l'ironie. Tantôt, au contraire, on décrira minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affectant de croire que c'est bien là ce que les choses devraient être : ainsi procède souvent l'humour. L'humour [...] est l'inverse de l'ironie. »²⁴²

Ainsi, l'humour serait une forme d'esprit railleuse qui attire l'attention, avec détachement, sur les aspects plaisants ou insolites de la réalité. Si l'ironie prête à sourire, parce que piquante, acerbe, l'humour, quant à lui, a plutôt tendance à provoquer le rire du complice. Dans La Celestina, l'humour semble pouvoir être le fait d'une bi-applicabilité.

a. Proverbes et jeux de mots : bi-applicabilité

Comme nous l'avons remarqué avec l'étude du Zifar, un proverbe peut être utilisé de façon humoristique lorsqu'il véhicule un jeu de mots²⁴³. Ce procédé linguistique se fonde sur la ressemblance ou l'identité phonique des mots indépendamment de leur graphie et visant à amuser l'auditoire par l'équivoque qu'il engendre s'appuyait, dans le roman de chevalerie de notre corpus, sur la pluralité de sens d'un terme ou groupe de termes. Un proverbe serait bi-applicable lorsqu'il permettrait, dans un contexte particulier, une double lecture ayant sur le lecteur, ou le spectateur, un effet humoristique. Le cas que nous avons étudié dans le cadre du Zifar avait pour conséquence de modifier le sens de l'ensemble de l'énoncé proverbial. Il en va différemment dans la tragi-comédie où la pluralité sémantique d'un terme concourt à se rire d'un personnage, auquel le proverbe se réfère analogiquement, sans altérer le sens de l'énoncé.

La bi-applicabilité s'instaure, dans les occurrences suivantes, à partir du double sens opaque/transparent d'un élément du proverbe.

²⁴² BERGSON Henri, *Le rire*, 1899, Paris, Alcan, 1932, pp. 128-129.

²⁴³ Rappelons qu'un jeu de mots est un usage de vocables, visant à créer une confusion, plaisante parce que momentanée, autour d'un terme.

- L2 se moque d'un autre personnage

L'exemple le plus frappant est la manière dont, à deux reprises, l'auteur fait s'exprimer Celestina au sujet de Calisto. La première fois, p. 115, l'entremetteuse dit à Sempronio de ne pas se soucier de l'opposition de Pármeno, qui tente de prévenir son maître de l'intention malhonnête des deux autres :

« Calla, que para la mi santiguada, **do vino el asno vendrá el albarda** ; déxame tú a Pármeno, que yo te le haré (*Tais-toi, par le signe de la croix, là d'où est venu l'âne viendra le bât ; toi, laisse-moi Pármeno : j'en ferai un des nôtres, et*

uno de nos, y de lo que oviéremos, démosle parte [...]. » (p. 115)

de ce que nous gagnerons, donnons- lui en une partie [...].)

Par le biais du proverbe, Celestina veut signifier à Sempronio qu'elle fera ce qu'elle voudra de Pármeno en procédant de la même façon qu'elle l'a fait avec son maître : c'est-à-dire, en le séduisant verbalement et en lui promettant une femme. Si nous tentons de découvrir l'analogie entre la figurativité du proverbe et les personnages de la fiction, nous notons que Pármeno est associé au bât et Calisto à l'âne. Nous pensons qu'il pourrait s'agir d'une volonté humoristique de l'auteur, transparaissant à travers une moquerie de Celestina envers le personnage de Calisto, qui se laisse berner, tout au long de l'œuvre, par l'entremetteuse et ses propres valets. En effet, tout comme en français, le terme « asno » peut faire référence à l'animal domestique servant de bête de somme, ou bien, au figuré, à une personne ignorante et sottise. Il semble que le proverbe employé, bien que d'expression indirecte, puisse permettre, au moment de reconstruire l'analogie entre énoncé gnominique et fiction, un jeu de mot entre le sens opaque et le sens transparent, utilisé dans l'énoncé proverbial, du substantif « asno ».

La seconde occurrence recensée s'appuyant sur le même trait d'humour constitue une réponse de la vieille sorcière à Sempronio concernant la réussite de leur entreprise et a toujours pour objet Callisto : « no hay lugar tan alto que un asno cargado de oro no le suba » – *il n'est pas de lieu si haut qu'un âne chargé d'or ne puisse le gravir* – (p. 144).

Dans un cas comme dans l'autre, l'humour a pour objectif la disqualification d'un personnage.

L2 se moque ici d'un personnage absent (PA) en prononçant X alors que celui-ci peut donner lieu à une bi-applicabilité (sens transparent / sens opaque). Que I2 perçoive ou non la bi-applicabilité importe peu. L0 partage la **volonté humoristique** de L2 et désire que IO soit leur complice.

- L2 fait volontairement de l'humour à propos de lui-même

Celestina est l'auteur privilégié de ce type d'humour teinté de cynisme. En effet, en prononçant des proverbes où l'analogie qu'il est possible d'établir avec le contexte constitue une reconnaissance, voire une revendication, de sa nature malveillante, elle « exhibe sans complexe ce pourquoi on [la] blâme »²⁴⁴.

Étudions, par exemple ce court extrait de la p. 142 :

« Díxele [...] cómo ganaría más con nuestra compañía que con las lisonjas que dize a su amo, cómo biviría
(Je lui ai expliqué [...] qu'il gagnerait davantage avec nous qu'en flattant son maître, qu'il vivrait pauvre et lésé toute

*siempre pobre y baldonado si no mudava el consejo ; que no se hiziesse santo a tal **perra vieja** como yo.
sa vie s'il ne changeait pas d'avis ; qu'il ne fallait pas jouer au petit saint devant une **vieille chienne** comme moi.*

Acordéle quién era su madre, por que no menospreciasse mi officio ; »

Je lui ai rappelé qui était sa mère, pour qu'il ne méprise pas mon travail ;)

La locution « perra vieja » est un proverbe sous-entendu. Elle fait référence à la séquence : « A perro viejo, no cuz cuz » – *Au vieux chien, pas d'entourloupe* –. L'entremetteuse s'identifie ici elle-même à une « vieille chienne ». Or le terme « perro » – *chien* – a divers sens : un sens transparent, auquel cas il désigne un « mamífero doméstico [...] inteligente y muy leal al hombre » et un sens opaque auquel cas il se réfère à une « persona despreciable »²⁴⁵. Une pluralité sémantique similaire existe en français : on peut recourir au substantif *chien* pour représenter un animal ou une personne âpre au gain, dure en affaires. Au féminin, il semble que, comme en français également, « perra » puisse évoquer une femme sensuelle et sans moralité.

L'emploi du terme « perro » pour qualifier un individu peut donc s'avérer très critique, voire injurieux. En l'occurrence, selon le point de vue adopté, le proverbe d'expression indirecte sous-entendu peut donner lieu à une analogie sérieuse entre personnage théâtral et

²⁴⁴ Schoentjes P., *Poétique de l'ironie...*, op.cit., p. 230.

²⁴⁵ Ces définitions proviennent de REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, vigésima segunda edición, 2001. Disponible sur <<http://buscon.rae.es/diccionario/drae.htm>>.

correspondant proverbial ou à une analogie humoristique grâce à la présence d'un jeu de mots envisageable révélant une bi-applicabilité proverbiale²⁴⁶.

Dans des cas tels que celui-ci, le personnage énonciateur use de jeux de mots visant sa propre personne. Or, le fait qu'il s'agisse de Celestina, personnage démoniaque et dépourvu de remords, nous interdit de penser que nous sommes face à une auto-critique humoristique involontaire. Nous sombrons au contraire dans un humour volontaire que nous pourrions qualifier de cynique : il trouble dans la mesure où son terrain (la douleur, la méchanceté, le mal) est théoriquement déserté par le rire. L'entremetteuse assume parfaitement sa nature malveillante et la revendique en jouant avec les mots. L'impression dérangeante que le lecteur en retire pourrait mettre en évidence la non-concordance d'objectif entre le personnage énonciateur et l'auteur. Pour la première fois, ce dernier semble ne pas partager la volonté humoristique de son personnage : il chercherait non pas à faire rire le lecteur mais à heurter sa sensibilité, à le provoquer afin que le rejet de l'entremetteuse, hyperbole de la société qu'il veut critiquer, soit total.

L2 dit X tout en sachant que X contient un élément bi-applicable susceptible de mettre en évidence sa nature malveillante par analogie. L2 est source d'un humour empreint de cynisme. Que I2 perçoive ou non la bi-applicabilité importe peu. L0 dénonce l'attitude de L2 via cette bi-applicabilité assumée avec cynisme et souhaite que I0 soit choqué.

Voici deux autres occurrences illustrant ce cas de figure. La première se situe à la fin de la tirade de Celestina excédée par l'attitude de Areúsa, qui lui demande de se retirer lorsque Pármeno vient la rejoindre dans sa couche :

« [...] parece que ayer nací según tu encobrimiento ; por hazerte a ti honesta me hazes a mí necia y vergonçosa y
(on dirait que je suis née d'hier à voir comme tu veux te cacher ; pour paraître honnête tu me fais paraître idiote, timide,

de poco secreto y sin esperiencia y me amenguas en mi officio por alçar a ti en el tuyo. Pues **de cossario a**
*ignorante et inexpérimentée et tu me rabaisse dans mon travail pour t'élever dans le tien. Et bien, **de corsaire à corsaire***

cossario no se pierden sino los barrilles. » (p. 208)
seuls les barils se perdent.)

²⁴⁶ Concernant cette occurrence et la précédente, notons que l'effet humoristique est dû non seulement à la bi-applicabilité mais aussi à l'utilisation du bestiaire, source d'humour depuis le Moyen-Âge.

L'analogie assimile Celestina et Areúsa à des corsaires. Or, ce terme peut représenter soit des armateurs, capitaines, ou membres de l'équipage de bateaux qui pratiquent la course, soit des hommes impitoyables en affaires, avides et malhonnêtes. L'image que l'entremetteuse donne d'elle-même n'est pas avantageuse mais réaliste grâce, justement, au jeu de mots qui déclenche la bi-applicabilité. Il en va de même lorsque la vieille femme rusée demande à Pármeno de s'approcher de Areúsa :

« Llégate acá ; asno ¿ Adónde te vas allá assentar al rincón ? No seas empachado, que **al hombre vergonzoso el** (Viens ici ; petit idiot. Où donc vas tu t'asseoir, là-bas dans le coin ? Ne sois pas lourdaud, car **c'est le diable qui a amené**

diablo le traxo a palacio. » (p. 206)

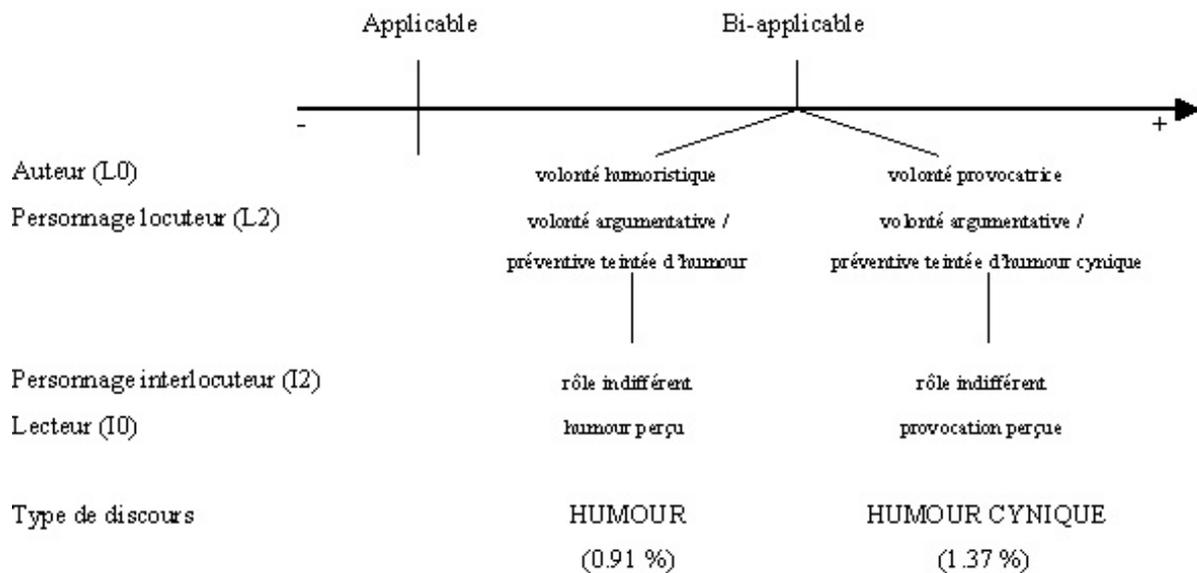
(l'homme timide au palais.)

Le diable, esprit du mal, considéré comme l'antonyme de Dieu peut aussi désigner une personne qui a la ruse, la méchanceté, la violence ou les vices attribués au diable. L'identification humoristique volontaire de l'entremetteuse au Malin accentue encore le cynisme du personnage.

Le travail de l'auteur quant au choix des proverbes apparaît, ici également, au grand jour. Sélectionner les séquences sur lesquelles nous venons de nous attarder dénote une volonté humoristique (ou provocatrice) indéniable. En effet, opter pour un énoncé proverbial où l'analogie entre L2 et un élément proverbial peut faire l'objet d'un jeu de mots, généralement à valeur péjorative, exprimant une bi-applicabilité ne peut qu'être le fruit d'une réflexion préalable. Le but est de mettre au pilori les personnages dont il exècre le comportement. Les proverbes auraient donc bien un rôle dans la construction de l'image que L0 veut donner à IO de la société décadente dont il désire faire la critique.

Voici un schéma visant à retracer l'utilisation bi-applicable des proverbes dans l'œuvre²⁴⁷ :

²⁴⁷ Dans ce schéma, lorsque nous nous référons à la « volonté argumentative / préventive teintée d'humour » de L2, nous signifions que l'humour est intentionnel.



Bi-applicabilité des proverbes dans La Celestina et conséquences sur leur utilisation

L'humour engendré par l'utilisation d'un proverbe n'est cependant pas uniquement le fait d'une bi-applicabilité.

b. Modification formelle de l'énoncé proverbial et sur-applicabilité

A deux reprises, dans l'ouvrage analysé, nous avons observé que des proverbes étaient l'objet d'une modification lexicale visant à accentuer l'adéquation de leur expression figurative au contexte. Cette transformation a pour effet ce que nous appellerons une sur-applicabilité du proverbe.

Les deux cas de figure relevés diffèrent néanmoins l'un de l'autre.

- Le proverbe est sur-applicable au contexte immédiatement antérieur

L'extrait appartient au sixième acte. Calisto s'enquiert auprès de Celestina de ses chances de séduire Melibea :

« CALISTO. ¿ Buena esperanza, señora ?
(Bon espoir, madame ?)

CELESTINA. Buena se puede dezir, pues [...] antes me recibirá a mí con esta saya rota que a otra con seda y

(On peut dire qu'il est bon, car elle me recevra plutôt moi dans cette jupe abîmée qu'une autre vêtue de soie et

brocado.

de brocart.)

PÁRMENO. (Sempronio, cóseme esta boca, que no lo puedo sofrir ; encaxado ha la saya.

((Sempronio, couds-moi donc cette bouche : je ne peux pas le supporter ; elle a placé sa jupe dans la conversation.))

SEMPRONIO. ; Callarás, por Dios, o te echaré dende con el diablo ! Que si anda rodeando su vestido haze bien,

(Vas-tu te taire, par Dieu, ou je vais t'envoyer au diable loin d'ici ! Si elle tergiverse à propos de sa robe, elle

*pues tiene dello necesidad, que **el abad, de do canta, de allí viste.** [...])* » (p. 177)

fait bien, car elle en a besoin : l'abbé, là où il chante, il se vêt.))

Le proverbe modifié, en gras, est formé à partir de « El abad, de do canta, de allí yanta » – *L'abbé, là où il chante, il mange* –, attesté chez Correas. Sempronio substitue le verbe « vestirse » – *se vêtir* – au verbe « yantar » – *manger* –. En opérant cette transformation, le personnage rend l'énoncé proverbial davantage applicable au contexte : l'entremetteuse utilise la passion de Calisto pour Melibea et son désir fou de se faire aimer d'elle afin de lui soutirer le plus de présents possibles. Dans notre exemple, elle désire obtenir du jeune homme de nouveaux vêtements en faisant discrètement allusion à l'usure des siens. Le sous-entendu est parfaitement repéré par les deux valets de Calisto. Si Pármeno est rendu furieux par ce type de procédés, Sempronio, en revanche, exprime son soutien à la vieille femme en employant un proverbe dont le schéma pourrait être, initialement « si l'abbé prêche, cela doit lui permettre de se nourrir », soit, après démétaphorisation, « si l'on travaille, on doit en tirer un bénéfice ».

La modification apportée par Sempronio au proverbe d'origine n'agit pas sur le schéma argumentatif sous-jacent ; il remplace simplement un élément de la métaphore – « yanta » –, par un autre : « viste ». Le message proverbial ne pâtit donc pas de cette transformation. Cependant, contrairement au proverbe initial, celui-ci provoque de l'amusement chez le lecteur. Pourquoi ? Tout d'abord, il semble que ce soit le décalage avec une règle pré-établie qui attire notre attention : nous percevons immédiatement le changement par rapport au proverbe original. Ensuite, c'est l'adéquation parfaite au contexte qui déclenche, chez le lecteur, un effet humoristique certain : le changement, d'ordre lexical, est

effectué de façon à représenter au mieux la situation particulière que l'on veut illustrer grâce au proverbe²⁴⁸. Il situe l'intention arriviste de l'entremetteuse au premier plan.

Le proverbe modifié pourrait donc permettre d'accentuer ce côté négatif du personnage en le mettant en avant humoristiquement. L'image que le proverbe déclenche dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur n'est plus la même : elle est axée sur l'habillement.

Sempronio soutient néanmoins l'action de Celestina avec un regard amusé sur sa façon de faire et sur ses exigences vestimentaires subtilement placées dans son discours. Il ne se moque pas de l'entremetteuse ; c'est sa manière de procéder qu'il trouve divertissante. En modifiant le proverbe de la sorte, il retranscrit le comique qui se dégage des insinuations de la vieille femme et traduit son sentiment réjoui vis à vis de la scène à laquelle il assiste.

L2 dit X dont il a modifié un élément du lexique afin de rendre son énoncé plus applicable encore au contexte immédiatement antérieur qu'il ne l'était initialement.

Cette **sur-applicabilité** provoque un effet **humoristique** et L2 souhaite que celui-ci soit perçu par I2.

L2 partage l'objectif de L0 et L0 désire que I0 saisisse le sens **humoristique** de la sur-applicabilité.

- Le proverbe est sur-applicable au contexte immédiatement postérieur

Le second exemple de sur-applicabilité est également le fait de Sempronio et apparaît au cours d'une discussion qu'il entretient avec Celestina :

« SEMPRONIO. Madre, mira bien lo que hazes, porque quando el principio se yerra, no puede seguirse buen fin.

(Mère Celestina, réfléchis bien à ce que tu fais, parce que quand on rate le début, il ne peut y avoir ensuite

Piensa en su padre ; que es noble y esforçado, su madre celosa y brava, tú la misma sospecha. Melibea es única a de bonne fin. Pense à son père ; il est noble et courageux, sa mère méfiante et indomptable, toi source de soupçon. Melibea

*ellos ; faltándoles ella, fáltales todo el bien ; en pensallo tiemblo ; **no vayas por lana y vengas sin pluma.***

*est leur fille unique ; en la perdant, ils perdent tout leur bien ; j'en tremble rien que d'y penser ; **ne va pas chercher de la laine pour revenir sans plume.***

²⁴⁸ Notons, par ailleurs la présence d'une ironie analogique entre le personnage proverbial de l'abbé et celui, théâtral, de l'entremetteuse.

CELESTINA. ¿ Sin pluma, hijo ?

Sans plume, petit ?

SEMPRONIO. O emplumada, madre, que es peor.

Ou coiffée de plumes, mère, ce qui est pire.

CELESTINA. ¡ Alahé, en mal hora a ti he yo menester para compañero, aun si quisieses avisar a Celestina en su

Ma parole, j'ai besoin de toi en tant que compagnon au mauvais moment, voilà que tu voudrais informer

officio ! [...] » (p. 145)

Celestina sur son métier ! [...]

Le proverbe, outre le fait que ses verbes soient conjugués afin de l'adapter au contexte et que l'on ait substitué « venir » à « voler », sans conséquence sémantique, connaît également un changement d'ordre lexical qui va s'avérer, en fonction du contexte ultérieur, humoristique.

A l'origine, que ce soit chez Correas ou Bergua, nous rencontrons « Ir por lana y volver trasquilado » que l'on pourrait traduire par « *Aller chercher de la laine et revenir tondu* ». Sempronio remplace « trasquilado » par « sin pluma » qui signifie « sans plume ». La première réaction du lecteur est similaire à celle de l'interlocuteur du valet : le repérage d'une modification lexicale et l'incompréhension (« ¿ Sin pluma, hijo ? »). Rien dans le contexte précédent ne permet de comprendre la signification de ce changement. Le schéma argumentatif n'est pas modifié (si l'on se lance dans quelque entreprise, on doit prendre garde de ne pas se retrouver berné) mais si le rapport entre « lana » – *laine* – et « trasquilado » – *tondu* – paraît évident, il en va différemment si l'on remplace l'adjectif par « sin pluma ». Cette transformation n'est cependant pas incongrue : elle est le fruit de la préparation minutieuse d'un futur jeu de mots de Sempronio. En effet, à l'étonnement de Celestina (et au nôtre), il répond par « O emplumada, madre, que es peor. » – *Ou coiffée de plumes, mère, ce qui est pire.* – Seul un renvoi à certaines mœurs anciennes peut permettre de comprendre la plaisanterie, car c'en est une, du valet de Calisto.

En effet, selon César Oudin, la « emplumada » est, en langue classique, une

« maquerelle fouettée : le supplice ordinaire des maquerelles est le fouet, et lors on les coiffe d'une mitre de papier toute parsemée de plumes, ou bien autrement on les dépouille depuis la ceinture en haut, puis on leur frotte le corps de miel, et en après on les

parsème de menues plumes, de sorte qu'elles semblent des monstres, moitié oiseaux, moitié femmes ». ²⁴⁹

Nous avons choisi de traduire le terme étudié par « coiffée de plumes » qui, bien que n'étant peut-être pas le plus explicite, a l'avantage de reproduire le jeu de mots construit autour du substantif « plume », présent dans le texte original.

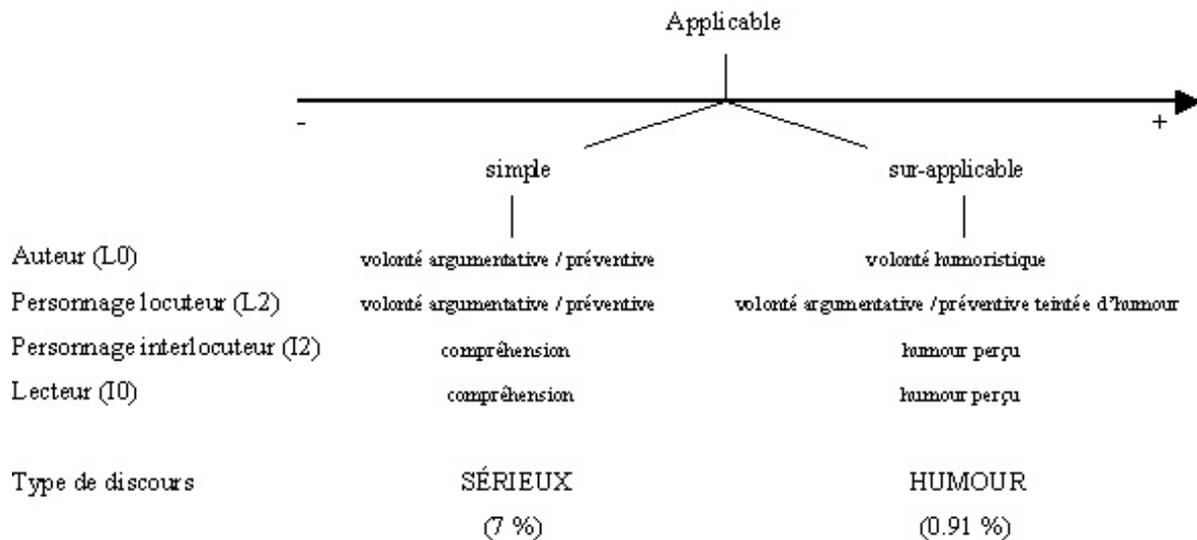
Le proverbe, nous le voyons, contribue à la mise en place d'un jeu de mots (maquerelle fouettée / couverte de plumes) dont la cible est Celestina. Il peut remplir cette fonction grâce au changement lexical opéré par Sempronio qui le rend ainsi sur-applicable à un contexte postérieur et lui permet de participer à l'élaboration d'un trait d'humour. Contrairement au cas précédent, il ne forme pas lui même un élément humoristique mais constitue simplement la pierre d'angle d'une situation humoristique ultérieure.

L2 dit X dont il a modifié un élément du lexique afin de rendre son énoncé plus applicable encore au contexte immédiatement postérieur. Cette **sur-applicabilité** contribue à créer un **effet humoristique** et L2 souhaite que celui-ci soit perçu par I2. L0 partage l'objectif de L2 et désire que I0 saisisse le sens **humoristique** de la sur-applicabilité.

Ainsi, la sur-applicabilité d'un proverbe est toujours source d'humour que ce soit directement, lorsque l'énoncé est sur-applicable au contexte antérieur, ou indirectement, quand il l'est au contexte postérieur.

Voici un schéma symbolisant le rôle de la sur-applicabilité dans La Celestina :

²⁴⁹ OUDIN César, « *Tesoro de las dos lenguas española y francesa* », Paris, 1607, in SESE Bernard & ZUILI Marc, *Vocabulaire de la langue espagnole classique*, Paris, Nathan, Collection Réf., 1997.

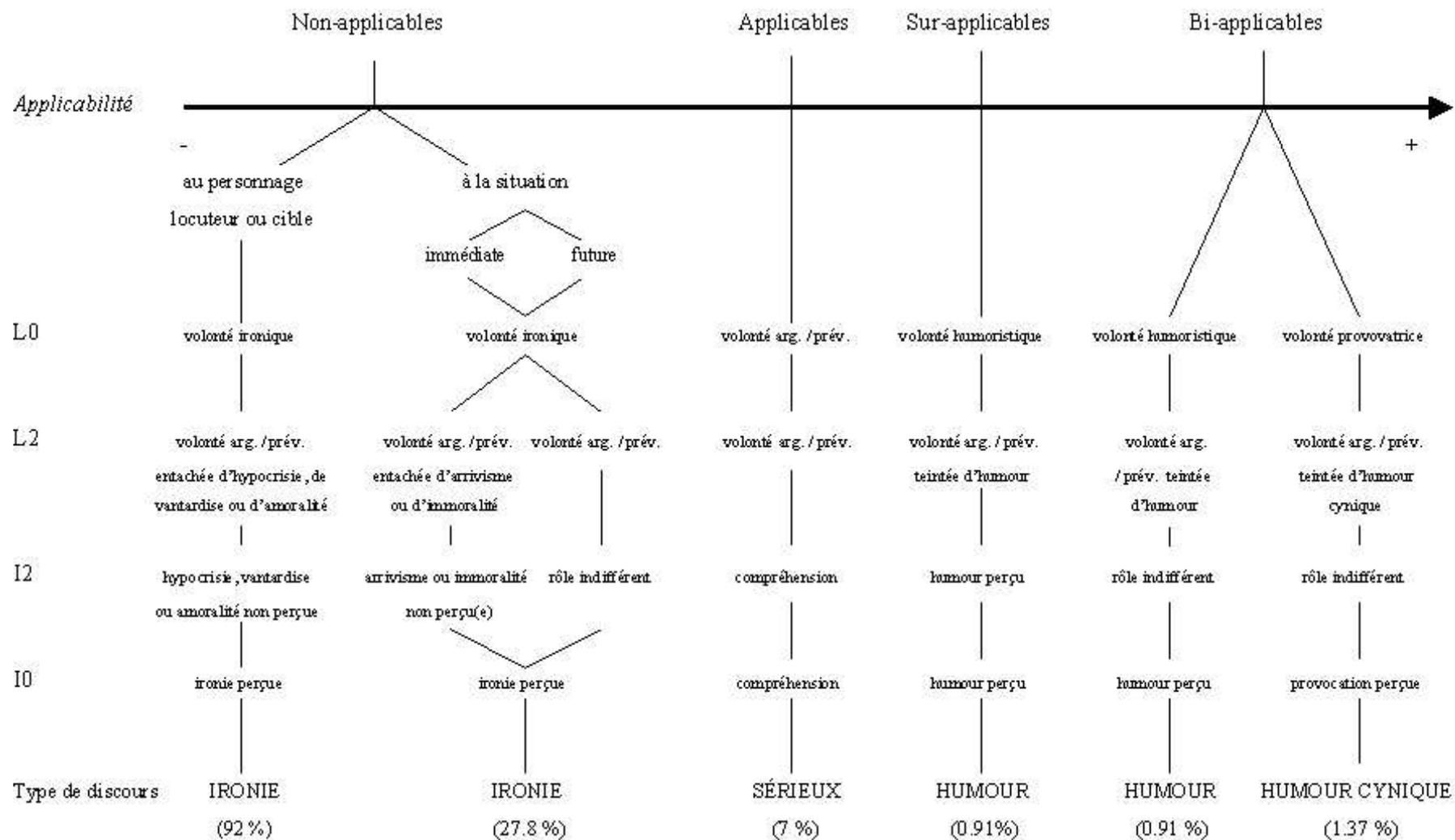


Sur-applicabilité des proverbes dans La Celestina et conséquences sur leur utilisation

En conclusion, il semblerait donc que Fernando de Rojas utilise la matière proverbiale à des fins essentiellement ironiques ou humoristiques ; la part laissée au discours proverbial sérieux dans l'ensemble de l'œuvre est infime. Ces emplois des proverbes auraient, dans la grande majorité des cas, un objectif critique, parfois tragique (ironie du sort) et très rarement (moins de 1 % des occurrences) simplement railleur. Toujours est-il que les séquences proverbiales servent l'objectif principal de l'œuvre : mettre en évidence les tares de la société et de certains de ses représentants et tenir lieu d'exemple. La fonction préventive des proverbes se prête particulièrement bien à la réalisation de ce dernier point. Un énoncé proverbial, même utilisé argumentativement par son locuteur dans la pièce est, pour le lecteur, une prévention quant à la conduite à tenir, ou à ne pas tenir, selon le cas. Cette étude démontre que le choix des proverbes est, par ailleurs, loin d'être anodin, ce qui confirme, selon nous, l'importance que l'auteur de la tragi-comédie leur accordait au sein de la construction de son œuvre.

La notion d'applicabilité sous-tend l'ensemble des emplois que Rojas fait de la matière proverbiale : applicabilité, non-applicabilité, bi-applicabilité, sur-applicabilité ; autant de déclinaisons possibles et, pour certaines, combinables (non-applicabilité et sur-/bi-applicabilité) que nous allons tenter de représenter sur un schéma récapitulatif.

APPLICABILITÉ DES PROVERBES DE LA CELESTINA ET CONSÉQUENCES SUR LEUR UTILISATION



EL INGENIOSO
HIDALGO DON QUI-
XOTE DE LA MANCHA,

*Compuesto por Miguel de Cervantes
Saavedra.*

DIRIGIDO AL DUQUE DE BETAIR,
Marques de Gibraltor, Conde de Benalcazar, y Bañares,
Vizconde de la Puebla de Alcozer, Señor de
las villas de Capilla, Curiel, y
Burguillos.



CON PRIVILEGIO,
EN MADRID, Por Juan de la Cuesta.

Vendese en casa de Francisco de Robles, librero del Rey año se 5or.

Portada de la primera edición, Madrid, 1605

C. El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha : la matière proverbiale comme révélateur de l'absurdité du monde

Au fil des siècles, l'utilisation de la matière proverbiale se complexifie encore davantage. Sous la plume de Cervantès, les proverbes servent, comme précédemment, la trame de cette œuvre que l'on a coutume de considérer comme le premier roman péninsulaire.

L'objectif affiché d'emblée dans le prologue serait de rendre détestable au public les histoires imaginaires et absurdes des romans de chevalerie²⁵⁰. En effet, le narrateur nous présente les aventures de don Quijote et de son écuyer Sancho. Le premier, rendu fou par la lecture excessive de romans de chevalerie, se prend pour un chevalier errant. Il vit dans un monde imaginaire calqué sur celui de la littérature chevaleresque, ce qui a pour conséquence de fausser totalement sa vision de la « réalité ». Archétype de l'idéalisme, il incarne la quête utopique d'une société où seraient respectées les vertus cardinales et théologiques prônées dans le *Zifar*. Son écuyer, le naïf mais si pragmatique Sancho Panza suit son maître dans ses pérégrinations, tout en lui rappelant régulièrement les contraintes du réel. Un tel écart entre rêve et « réalité », entre spiritualisme et matérialisme, engendre des situations où prédominent l'ironie, l'humour, voire l'absurde, comme en témoigne l'analyse de l'Applicabilité des proverbes, sujette elle-aussi à ce décalage constant.

Cette matière proverbiale va contribuer à l'émergence d'un autre niveau de lecture dont l'effet de sens global serait l'ambiguïté, éliminant ainsi toute interprétation monolithique.

Par ailleurs, il faut prendre en compte que la réception (effet produit et sens) d'une œuvre consiste en une appropriation active qui en modifie la valeur et le sens au fil du temps jusqu'au moment présent où nous nous trouvons, dans notre horizon propre, en position de

²⁵⁰ En effet, l'ami anonyme de l'auteur donne son opinion sur le *Quijote* en ces termes : « [...] si bien caigo en la cuenta, este vuestro libro no tiene necesidad de ninguna cosa de aquellas que vos decís que le falta, porque todo él es una invectiva contra los libros de cavallerías [...] » (p. 57). A cet égard, D. Eisenberg émet des doutes quant à la visée de l'œuvre (EISENBERG Daniel, *La interpretación cervantina del Quijote*, 1987, Madrid, Compañía Literaria, 1995. Disponible sur <<http://users.ipfw.edu/jehle/deisenbe/interpret/ICQindic.htm>>).

lecteur. Tout ouvrage s’inscrit donc dans une historicité de réception²⁵¹ ce qui, ici, contribue à la multiplication des interprétations envisageables. L’usage des énoncés proverbiaux serait susceptible de varier selon le point de vue adopté et cette polyvalence pourrait traduire la complexité du Janus à double face que semble être le Quijote.

1. L’emploi des proverbes est-il ironique ?

Voici un tableau récapitulatif des proportions de proverbes prononcés par les divers personnages choisis par l’auteur :

Enonciateurs	Quantité de proverbes	Pourcentage de proverbes
Don Quijote	22	31.40 %
Sancho Panza, écuyer de don Quijote	21	30 %
Narrateur	7	10 %
Le curé	2	2.86 %
Le chanoine	2	2.86 %
Marcela, bergère	2	2.86 %
Dorotea, jeune noble	2	2.86 %
Leonela, jeune noble	2	2.86 %
Le père du captif	2	2.86 %
Le galérien	2	2.86 %
Le barbier	1	1.43 %
Le marchand	1	1.43 %
Le captif	1	1.43 %
Lotario, jeune noble	1	1.43 %
Camila, jeune noble	1	1.43 %
Le muletier	1	1.43 %

Aucun critère d’âge, de sexe ou de noblesse ne semble requis quant à l’emploi des proverbes dans le Quijote. L’unique remarque que nous pouvons exprimer a trait au fait que

²⁵¹ « L’œuvre littéraire n’est pas un objet existant en soi et qui présenterait en tout temps à tout observateur la même apparence. [...] Elle est plutôt faite [...] pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle qui arrache le texte à la matérialité des mots et actualise son existence [...]. » JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1978, p. 47.

les énoncés proverbiaux semblent réservés aux deux personnages principaux de l'œuvre : don Quijote, qui prononce 31.4 % des occurrences, et Sancho Panza, qui est à l'origine de 30 % des séquences proverbiales de ce premier tome. Vient ensuite le narrateur avec 10 % des énoncés relevés. Les autres énonciateurs se limitent quant à eux à un ou deux proverbes. Rien de significatif.

Le Chevalier à la Triste Figure et son écuyer sont non seulement les principaux énonciateurs de proverbes mais chacun est aussi l'interlocuteur privilégié de l'autre : don Quijote adresse 64 % environ des proverbes qu'il emploie à Sancho et ce dernier 81 % à son seigneur. En revanche, si le gentilhomme recourt à la matière proverbiale pour converser avec des personnages de tout rang, il en va différemment pour Sancho qui, à l'exception des énoncés destinés à son maître, n'utilise des séquences proverbiales que lorsqu'il devise avec des individus de sa condition (son épouse, le barbier, un chevrier).

a. Les personnages énonciateurs ne semblent pas en conformité avec la sagesse proverbiale : une possible critique des proverbes

Comme c'était le cas pour La Celestina, certains énoncés proverbiaux ne sont pas applicables à leurs énonciateurs qui, de par leur caractère ou leur façon d'agir, s'avèrent être en confrontation avec la sagesse véhiculée. Il en est ainsi du galérien, évidemment : condamné par la justice des hommes pour avoir abusé des jeunes filles, sa situation ne devrait pas lui permettre de se référer à la matière proverbiale.

Mais cette caractéristique s'appliquerait plus particulièrement à don Quijote et à Sancho. Le premier a sombré dans la folie et croit vivre au temps des chevaliers dont il défend les principes tout droit sortis de ses livres de fiction. En total décalage avec la « réalité », il est victime d'hallucinations : il suffit de rappeler à ce propos le célèbre épisode des moulins à vent. Il est en proie à une perception faussée de la « réalité » qui lui fait considérer les choses et les individus qui croisent son chemin sous un autre jour, sous une apparence améliorée, idéale, à l'image des topiques du roman chevaleresque dont il s'est imprégné : il s'imagine, par exemple, que la bassine du barbier est un heaume légendaire en piteux état ; une simple auberge devient un palais, l'aubergiste, un grand seigneur, la vieille servante, une noble

dame ; sa mie, la noble et délicate Dulcinea del Toboso est une paysanne hommasse peu attirante ; la liste est loin d'être exhaustive. Sa conception du bien et du mal est également altérée : lorsqu'il croise un groupe de prisonniers que l'on conduit aux galères, il les libère au nom du principe chevaleresque qui veut que l'on vienne en aide aux plus faibles...

Sancho n'est pas atteint de folie mais il est naïf et intéressé, ce qui le conduit à accepter tout ce que lui dit son maître, que cela ait trait aux magiciens, dragons ou autres chimères. Bien qu'il ait pu constater à maintes reprises que don Quijote perdait son jugement, il continue de le servir avec dévouement dans l'attente d'une rétribution fabuleuse. Sancho se distingue par sa bonté mais aussi par sa crédulité.

Comment ne pas sourire lorsque nous, lecteurs modernes, constatons qu'ils prononcent à eux deux la majorité des proverbes de l'œuvre alors que la matière proverbiale est assimilée à la sagesse ? Don Quijote a perdu la raison, Sancho est le personnage le plus crédule qui soit, et l'auteur leur accorde le droit de prononcer des proverbes...

Nous pourrions interpréter cela, ainsi que nous l'avons annoncé, comme de l'ironie : l'auteur ferait la critique de ses personnages par l'emploi des proverbes. C'est ce qui se produit, sans aucun doute, en ce qui concerne le galérien. Le cas du chevalier errant et de son fidèle écuyer nous semble, comme nous allons le voir, plus problématique.

Il pourrait également s'agir d'une invitation que Cervantès adresse à son public à jeter un regard sur cette masse linguistico-culturelle que sont les proverbes. En effet, don Quijote affirme p. 252 :

« Paréceme, Sancho, que **no hay refrán que no sea verdadero**, porque todos son sentencias sacadas de la
(Il me semble, Sancho, qu'il n'est pas de proverbe qui ne soit vrai, parce qu'ils sont tous des sentences issues de
mesma experiencia, madre de las ciencias todas [...]) ».
l'expérience même, mère de toutes les sciences [...]).

De même qu'il croit aux idéaux chevaleresques décrits dans ses livres, don Quijote croit à la sagesse proverbiale. L'œuvre de Cervantès a souvent été considérée comme une diatribe contre les romans de chevalerie, ouvrages utopistes peu réalistes, et contre ceux qui confondent fiction et « réalité »²⁵². Au sein de l'œuvre étudiée, les proverbes sont prononcés

²⁵² M. de Riquer Morera (*Aproximación al Quijote*, 1960, Estella, Salvat Editores, 1970, pp. 145-149) affirme en effet que l'intention de Cervantès est d'opposer au chevalier *littéraire* le chevalier *réel* : « No caigamos en el error de creer que Cervantès en el *Quijote* satiriza la caballería, se burla de ella y la desprecia. Lo que hace es centrarla en su realidad y apartar, con la parodia, la ironía y el sarcasmo, la caballería literaria [...] ».

en majorité par un fou et un naïf : nous pourrions en déduire qu'il faut être fou ou naïf pour croire en la sagesse des énoncés proverbiaux et tenter de la mettre en pratique. Le message caché des proverbes du Quijote pourrait être : opposons donc, comme le fait Cervantès, normes d'action souhaitables menant à une éthique et sagesse populaire. Cette hypothèse se verrait confirmée par la présence redondante, dans le corpus en question, de proverbes contraires, dont voici un exemple éloquent :

« – No te dé pena eso, señora mía – respondió Leonela – ; que no está la monta ni es causa para menguar la
(– *Que cela ne te cause point de peine, ma dame – répondit Leonela – ; car cela n'a point d'importance et ne fait point*

estimación darse lo que se da presto, si, en efecto, lo que se da es bueno, y ello por sí digno de estimarse. Y aun disminuir l'estime que l'on a de nous que de donner prestement ce que l'on donne, si, en effet, ce que l'on donne est bon et

*suele decirse que **el que luego da, da dos veces.***

*digne d'estime. On a même coutume de dire que **celui qui donne vite, donne deux fois.***

– También se suele decir – dijo Camila –, que **lo que cuesta poco se estima en menos.**

– *On a aussi coutume de dire –dit Camila –, que **ce qui coûte peu est peu estimé.***

– No corre por ti esa razón – respondió Leonela –, porque **el amor**, según he oído decir, **unas veces vuela y**

– *Ce n'est pas à toi que s'adresse cet argument – répondit Leonela –, parce que **l'amour**, d'après ce que j'ai entendu dire,*

otras anda [...]. » (pp. 423-424)

certains fois vole et d'autres marche [...].)

Les deux premiers énoncés impliquent une conclusion factuelle opposée : « on doit donner vite » vs « on ne doit pas donner vite ». Le troisième implique qu'en ce qui concerne le cas bien particulier de l'amour, il n'est pas de règle précise. Comment, donc, organiser sa vie autour de séquences proverbiales qui sont susceptibles de se contredire ? Cela paraît contraire à la raison. Pourtant, c'est ce que tentent de réaliser nos deux héros.

L'auteur du Quijote semble dire à son lecteur qu'il ne faut pas croire à tout ce que relatent les romans de chevalerie et ne pas chercher à en appliquer les valeurs à la « réalité » ; il pourrait également lui signifier, par le biais de l'emploi des proverbes, que l'on ne doit pas croire tout ce qu'affirme la sagesse populaire, comme le fait notre chevalier errant, ni vouloir l'appliquer au monde dans lequel on vit, comme s'y emploie l'écuyer qui n'a de cesse, tout au long de

l'œuvre, d'enchaîner les proverbes. L'usage que l'auteur fait des séquences proverbiales conforterait donc, ici aussi, la volonté énonciative de l'œuvre.

b. Critique ou éloge ?

Il nous semble cependant que cette analyse n'est que superficielle. Nombre de critiques de Cervantès ont prétendu que le message de *El ingenioso hidalgo* était beaucoup plus complexe²⁵³. Nous tendons à partager cette interprétation dans et à travers le temps et l'analyse de l'utilisation de la matière proverbiale semble appuyer ces hypothèses.

Un épisode, au début de l'œuvre, sème tout d'abord le doute dans notre esprit quant au véritable message que désirait délivrer feu Cervantès : au cours de l'autodafé organisé par le barbier et le curé afin de libérer leur ami de l'emprise des romans de chevalerie, ils en épargnent néanmoins quelques uns : l'*Amadís de Gaula*, le *Palmerín de Inglaterra* et la *Historia del famoso caballero Tirante el Blanco*. Les autres sont condamnés au bûcher pour leur manque de réalisme. Cette remarque nuancerait déjà nos précédents propos.

Par ailleurs, l'étude du *Zifar* nous a permis d'acquérir une certaine connaissance du roman de chevalerie. L'utilisation qui y est faite de la matière proverbiale nous a laissé supposer que ce type d'œuvre tendait à présenter la vision d'un monde souhaité, où l'on vivrait dans le respect des vertus théologiques et cardinales et où l'on combattrait pour elles. Ce n'est pas la « réalité », certes, mais c'est l'image idéale que l'on aimerait qu'elle recouvre. Don Quijote vit et agit dans le respect de valeurs utopistes qui altèrent sa perception de la « réalité » et qui provoquent l'incompréhension de ses contemporains, lesquels ne voient en lui que folie.

²⁵³ L'œuvre de Cervantès a toujours été et continue d'être l'objet d'interprétations multiples et variées susceptibles de se scinder en deux tendances générales que O. Mandel (MANDEL Oscar, « *The Function of the Norme in Don Quixote* », in *Modern Philology*, 55, Chicago, 1958) a qualifiées de « hard » et de « soft ». La première considère le *Quijote* comme une satire, une parodie des romans de chevalerie où l'hidalgo de la Manche n'est qu'un fou ridicule. La possibilité d'une seconde lecture qui ferait du Chevalier à la Triste Figure un héros admirable a été clairement pressentie dès 1789 par Cadalso qui écrit, dans ses *Cartas Marruecas*, à propos de l'ouvrage en question : « En esta nación hay un libro muy aplaudido por todas las demás. Lo he leído, y me ha gustado sin duda ; pero no deja de mortificarme la sospecha de que el sentido literal es uno, y el verdadero es otro muy diferente. » (CADALSO José, *Cartas Marruecas*, 1789, Madrid, Espasa Calpe, 1971, Carta LXI). Dès lors, les interprétations cherchant à découvrir le « véritable » message du *Quijote* n'ont cessé de croître.

Les questions que nous aimerions poser sont les suivantes : est-on vraiment fou parce que l'on veut croire en un monde meilleur et que l'on pense être investi de la mission de faire respecter l'ordre et la justice, la tempérance, la sagesse et l'amour de Dieu ? Est-on vraiment fou parce que l'on veut appliquer et faire appliquer des valeurs utopistes ? Est-on vraiment fou parce qu'on se nourrit de littérature ? Rêveur, peut-être ; fou, nous ne le pensons pas. Don Quijote agit de façon absurde mais sa quête (améliorer le monde) ne l'est pas ; c'est le monde dans lequel il vit, ce monde où les grandes vertus humaines et religieuses se perdent peu à peu, c'est ce monde qui sombre dans la décadence qui peut être considéré comme contraire à la raison²⁵⁴. Peut-être que cet hidalgo de la Manche est en réalité le moins fou de tous ; peut-être que notre crédule Sancho, rendu pur par sa naïveté perçoit la sagesse de la démarche de son maître et le suit pour cela fidèlement²⁵⁵. Peut-être qu'un possible message de l'œuvre serait : l'utopie n'est pas folie ; c'est de laisser le monde tel qu'il est, sans chercher à l'améliorer, qui serait une folie.

Si nous adoptons cette interprétation, nous invalidons la décrédibilisation de l'application de la sagesse proverbiale en même temps que la folie de don Quijote. Les proverbes porteraient tous en eux une vérité, un bon sens que l'on ferait mieux d'écouter. Deux proverbes contraires peuvent exister sans que cela remette en cause leur véracité : tout est fonction de la situation d'énonciation à laquelle ils sont incorporés. De la même façon qu'il faudrait savoir déceler la sagesse dans la folie de don Quijote, le bon sens dans la naïveté de Sancho, il faudrait voir la véritable sagesse de la matière proverbiale dans ses contradictions.

Que nous considérons que Cervantès ait voulu critiquer la matière proverbiale ou, au contraire, mettre sa sagesse en avant en choisissant don Quijote ou Sancho comme énonciateurs, conditionne totalement notre perception de l'emploi ironique des proverbes. Si nous estimons que le gentilhomme est un fou accompagné d'un paysan nigaud, les proverbes leur sont non-applicables, ce qui implique une utilisation ironique de ces séquences proverbiales. En revanche, si nous voyons en ces deux personnages la représentation d'un idéal de sagesse et de bonté, l'usage des proverbes par les deux énonciateurs en question n'est

²⁵⁴ Aux dires de J. A. Maravall, Cervantès proposerait en effet « la fábula de un caballero imposible, para que su misma imposibilidad dé cuenta de la penosa situación de una sociedad en la que no tienen sentido los nobles propósitos que al hilo de la invención novelesca se van ofreciendo ». (MARAVALL José Antonio, *Utopía y contrautopía en el Quijote*, Santiago de Compostela, Pico Sacro, 1976, p. 245)

²⁵⁵ Selon le point de vue considéré, l'attribution du prénom Sancho, typiquement proverbial, dont nous avons fait une analyse dans la seconde partie de ce travail (pp. 243-244), pourrait donc ne pas être ironique mais sérieuse.

plus ironique. Tout dépend de l'approche que l'on choisit. En ce qui nous concerne, nous opterions pour la seconde ; en d'autres termes, l'ironie due au choix des personnages de don Quijote et de Sancho ne serait qu'apparente.

Voici un extrait pouvant donner lieu à des hésitations, dont nous allons brièvement rappeler le contexte : à la fin de l'œuvre, le curé et le barbier, tous deux déguisés, ont enfin retrouvé leur ami atteint de folie et, utilisant mille subterfuges, l'ont enfermé dans une cage afin de le ramener chez lui sans encombre. Sancho suit le cortège mais n'est pas dupe de la situation :

« ¡ Ah señor cura, señor cura ! ¿ Pensaba vuestra merced que no lo conozco, y pensaré que yo no calo y adivino
(*Ah monsieur le curé, monsieur le curé ! Vous pensiez que je ne vous reconnaissais pas, et vous devez penser que moi je ne*

adónde se encaminan estos nuevos encantamentos ? Pues sepa que le conozco, por más que se encubra el rostro, saisis pas et ne devine pas où mènent ces nouveaux enchantements. Eh bien sachez que je vous reconnais, même si vous

*y sepa que le entiendo, por más que disimule sus embustes. En fin, **donde reina la envidia no puede vivir la**
cachez votre visage, et sachez que je comprends, même si vous dissimulez vos fourberies. Enfin, là où règne l'envie ne peut*

virtud » (El Quijote, p. 562)

vivre la vertu.)

L'ironie pourrait naître ici de la non-applicabilité de l'analogie induite par le proverbe entre personnages fictionnels et éléments proverbiaux. Selon l'occurrence ci-dessus, le curé représenterait l'envie et don Quijote, homme rendu fou par la lecture excessive de romans de chevalerie, la vertu. Nous pourrions supposer que par l'intermédiaire du personnage de Sancho, qui ne perçoit pas l'ironie de ses propres dires, L1 et L0 se rient à la fois du gentilhomme et de son serviteur et désapprouvent la folie de l'un et la naïveté de l'autre. Cependant, si nous considérons que l'ouvrage analysé est en fait une critique de la société au sein de laquelle évoluent don Quijote et son écuyer, le proverbe employé n'est plus ironique mais sérieux. En d'autres termes, il y aurait deux degrés de lecture possibles :

- un premier degré, superficiel, (critique du roman de chevalerie et de ceux qui ne distinguent pas la fiction de la « réalité »), qui impliquerait, lors du choix des énonciateurs de proverbes, une interprétation ironique.

- un second degré, plus profond, (critique du monde réel où règnent injustice, intolérance, immoralité, égoïsme..., et présentation de don Quijote comme incarnation de la sagesse et de la bonté) qui induirait une interprétation sérieuse.

Qu'en est-il de l'ironie découlant de la sélection d'une situation d'énonciation particulière ?

c. Ironie situationnelle atténuée ou problématique

Concernant un cas isolé, la volonté ironique de l'auteur et du narrateur paraît évidente :

« – Creedme, hermosa señora, que os podéis llamar venturosa por haber alojado en este vuestro castillo a mi
(Croyez-moi, belle dame, vous pouvez vous dire heureuse pour avoir accueilli dans votre château ma personne, qui est telle,

persona, que es tal, que si yo no la alabo es por lo que suele decirse que **la alabanza propria envilece** ; » (p.
que si je n'en fais pas l'éloge, c'est parce que l'on a coutume de dire que l'éloge de sa propre personne avilit :)

200)

La situation d'énonciation immédiate n'autorise pas l'emploi du proverbe : don Quijote emploie un proverbe induisant qu'il ne faut pas se vanter alors qu'il vient d'affirmer à son hôtesse qu'elle peut s'estimer chanceuse de recevoir une personne telle que lui sous son toit. Le gentilhomme (L2) ne se rend pas compte de la contradiction de ses propos. En revanche, nous pourrions penser que le narrateur (L1) et l'auteur (L0) en sont conscients et désirent que le lecteur (I0) perçoive la non-applicabilité du proverbe à la situation. Nous serions donc bien en présence d'ironie exprimée par L0 et L1 à l'encontre de L2. Cependant, contrairement à ce que nous avons pu observer lors de l'étude de La Celestina, il ne s'agit pas d'une ironie cinglante, d'une raillerie à la limite de la méchanceté. Le caractère ironique de la situation est source d'une moquerie bon enfant plutôt qu'acerbe. La critique semble moins virulente.

Cet état de fait pourrait trouver une explication dans le caractère même de don Quijote : en décalage avec la « réalité », le héros n'en demeure pas moins sincère et épris de justice ce qui pourrait rendre le lecteur plus indulgent devant les absurdités qu'il peut dire ou commettre.

D'autres emplois proverbiaux sont plus problématiques. C'est le cas lorsque don Quijote croise le chemin de prisonniers que l'on emmène aux galères. Considérant qu'il s'agit d'opprimés, notre héros décide de les libérer de leurs chaînes. Toutefois, il veut tenter, dans la mesure du possible, d'éviter toute violence envers les gardes ; il choisit donc d'exposer calmement sa requête en se justifiant par l'énoncé proverbial : « lo que se puede hacer por bien no se haga por mal » – *ce que l'on peut obtenir de bon gré, il ne faut pas l'obtenir par la force* – (p. 273). La non-applicabilité réside ici dans le fait que ce que veut faire le pseudo chevalier errant, c'est redonner la liberté à des voleurs, escrocs et autres criminels. Un proverbe, de par la sagesse dont il est le représentant, ne peut en aucun cas être employé à de telles fins. Le lecteur sourit mais il ne le fait pas avec malice. Il nous semble que le statut hors du commun de don Quijote, en totale déconnexion avec la « réalité », entrave l'installation d'une exégèse ironique acerbe. Le Chevalier à la Triste Figure est convaincu de venir en aide à d'innocentes victimes : son action, si nous nous plaçons dans son optique, est donc juste et valeureuse.

Cette perception indulgente se verrait confirmée par la seconde thèse défendue quant au possible message de l'œuvre selon laquelle notre hidalgo serait un sage vivant au milieu d'un monde en pleine dégénérescence. Cette possibilité d'interprétation rend difficile l'analyse d'exemples comme celui que nous venons d'examiner : si les agissements de don Quijote visent à une amélioration de la justice, à une quête des grandes vertus, alors l'emploi du proverbe appartient à un discours sérieux.

Comme précédemment, coexistent, à des degrés différents, deux lectures possibles. Le lecteur perçoit chacune d'elles : la première, tendrement railleuse l'incite à sourire, la seconde, plus intellectuelle, le pousse à réfléchir sur la réalité de l'univers dans lequel il vit. L'usage de proverbes dans des situations avec lesquelles ils sont en apparence contradiction est un moyen de détecter cette double lecture dans la mesure où il incite à se poser la question de l'adéquation de leur emploi. Il en est ainsi de « no hay refrán que no sea verdadero » (p. 252), sur lequel nous nous sommes attardée quelques pages plus tôt. Affirmer cela alors que les proverbes contraires sont légion peut sembler ironique mais l'on constate rapidement que chaque énoncé contient sa part de vérité qui est fonction du contexte auquel il est incorporé.

Plutôt que l'ironie, nous pensons que c'est l'humour qui est souvent recherché dans l'utilisation des proverbes par Cervantès.

2. L'humour : l'apparition du burlesque et la révélation de l'être

L'humour, dans l'œuvre cervantine, se révèle par le biais de l'utilisation des proverbes à travers des modalités très diverses : non-applicabilité, bi-applicabilité, voire applicabilité forcée.

a. Humour et non-applicabilité

Nous avons, jusqu'à présent, restreint la non-applicabilité proverbiale au domaine de l'ironie. Or, il est des cas où un proverbe non-applicable n'a pas pour origine une volonté critique dissimulée du locuteur mais une volonté humoristique ouverte. Autrement dit, on ne cherche pas à faire entendre le contraire (ou quelque chose de différent) de ce que l'on dit ou montre, mais on désire simplement mettre en évidence le caractère grotesque de la situation. Nous avons rapproché l'ironie du sourire et l'humour du rire.

L'effet humoristique d'une non-applicabilité proverbiale pourrait tenir au fait que l'énonciateur concerné est en total décalage avec la « réalité » ou ce qui est reconnu comme telle.

- **Non-applicabilité situationnelle ayant pour origine une contrariété**

Voici un exemple à l'origine de cette réflexion : durant la nuit, la fille de l'aubergiste et sa servante Maritornes veulent se jouer de don Quijote ; elles lui demandent de s'approcher de la lucarne du grenier depuis laquelle elles l'observent, montant la garde. Le gentilhomme est persuadé qu'il s'agit d'une noble dame, accompagnée de sa duègne, qui s'est éprise de sa personne ; il s'avance donc vers la lucarne en précisant à la dame qu'il ne peut lui donner son amour, puisque son cœur appartient à Dulcinea del Toboso, mais qu'il est prêt à lui rendre service. Maritornes lui rétorque que sa maîtresse a simplement besoin de l'une de ses mains. Le chevalier errant s'empresse de répondre à cette requête et, se mettant debout sur la selle de Rocinante pour atteindre la lucarne, tend la main à celle qu'il suppose être une noble dame. Maritornes lui attache alors le poignet au verrou de la porte du grenier. Don Quijote, sentant la corde lui serrer le poignet s'étonne :

« – Más parece que vuestra merced me ralla que no que me regala la mano ; no la tratéis tan mal, pues ella no

(– Il semble que votre grâce me rûpe la main plutôt qu’elle ne me la flatte ; ne la traitez pas si mal, car elle n’est pas

tiene la culpa del mal que mi voluntad os hace, ni es bien que en tan poca parte venguéis el todo de vuestro
coupable du mal que vous font mes sentiments, et ce n’est pas bien non plus que vous vengiez sur une si petite partie de ma

enojo. Mirad que **quien quiere bien no se venga tan mal.** » (p. 528)

*personne toute votre colère. Notez que **qui aime bien ne se venge pas si méchamment.***)

Le proverbe employé sous-entend que la fille de l’aubergiste « aime bien » don Quijote alors que c’est loin d’être le cas. La séquence proverbiale X est non-applicable à la situation d’énonciation. Don Quijote (L2) ne se rend pas compte de cette non-applicabilité en raison de sa « folie » qui lui fait percevoir les personnes et les choses qui l’entourent sous un jour différent de la « réalité ». Le narrateur (L1) et l’auteur (L0) sont conscients de cette non-applicabilité de X à la situation et souhaitent que le lecteur (I0) la saisisse. Il ne s’agit pourtant pas d’ironie de leur part. Pourquoi ? Tout d’abord, parce que don Quijote voit les choses de manière utopique, distinctes de ce qu’elles sont en vérité ; ensuite, parce que cette non-applicabilité ne déclenche pas chez I0 une réflexion lui permettant d’aboutir à une critique quelconque du personnage mais le rire. Don Quijote n’a pas le côté négatif que pouvaient revêtir les principaux protagonistes de La Celestina ; sa « folie » est plutôt amusante, désarmante et ne provoque donc pas de jugement désapprobateur de I0. Elle fausse la donne : les faits et gestes extravagants et irrationnels du gentilhomme ne sont pas source de blâme mais incitent au rire. Un individu possédant toute sa raison ne bénéficierait pas, dans des circonstances identiques, de la même clémence. Sa perception faussée de la « réalité » donne lieu, comme c’est le cas dans l’exemple cité plus haut, à des événements que nous pourrions qualifier de burlesques. Par burlesque nous entendons désigner un certain type d’humour qui repose sur l’extravagance des situations. Comme le souligne Myriam Roman, il naît généralement

« de l’écart entre un sujet et un style, entre noblesse et bassesse. [...] Pour parler de burlesque, il faut d’une part pouvoir identifier une opposition entre le style et le sujet, d’autre part que le style “ bas ” l’emporte et mette à mal la “ noblesse du sujet ” »²⁵⁶.

²⁵⁶ ROMAN Myriam, *Poétique du grotesque et pratique du burlesque dans les romans hugoliens*, Groupe Hugo, Université de Paris VII, 1996. Disponible sur <<http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/96-04-06Roman.htm>>.

La situation ridicule dans laquelle se retrouve don Quijote et sa vision, noble mais hallucinée, de ce qui est en train de se produire concourent à la création d'une scène burlesque. Le proverbe, représentant de la sagesse, jure avec le tableau qui nous est donné à voir et représente donc le côté sérieux du personnage dont la position est, pourtant, ridicule, encline à provoquer involontairement le rire. La matière proverbiale pourrait donc, en cas de non-applicabilité, être un marqueur d'humour et, plus précisément ici, de burlesque.

L2, déconnecté de la « réalité », dit **X sans percevoir que X est non-applicable à la situation d'énonciation**. I2 perçoit la non-applicabilité et en rit. L1, et à travers lui L0, fait dire X à L2 alors que X est non-applicable à la situation d'énonciation : il poursuit un objectif **humoristique** (ici burlesque) ; I0 est complice.

- Non-applicabilité situationnelle ayant pour origine une utilisation grossière du proverbe

Sancho, lui aussi, prononce un énoncé proverbial non-applicable à la situation en ce sens qu'il utilise un proverbe pour parler de choses vulgaires, grossières. Au début de la première partie de ce travail, nous avons souligné qu'initialement il existait une différence entre les termes « refrán » et « proverbio » : le premier serait d'extraction moins noble que le second et tomberait fréquemment dans l'irrévérence. Ce n'est pas ce qui se produit ici : un proverbe non grossier est appliqué à une situation triviale. En effet, lorsque don Quijote s'enquiert auprès de Sancho du parfum de sa dulcinée, celui-ci lui répond :

« – Lo que sé decir – dijo Sancho – es que sentí un olorcito algo hombruno ; y debía de ser que ella, con
(– *Ce que je puis dire – dit Sancho – c'est que j'ai senti une petite odeur un peu hommasse ; et ce devait être qu'à*

el mucho ejercicio, estaba sudada y algo correosa.

force d'exercice, elle était en sueur et un peu sale.)

– No sería eso – respondió don Quijote – ; sino que tú debías de estar romadizado, o te debiste de oler
(– *Ça ne pouvait pas être ça – répondit don Quijote – ; mais toi, tu devais avoir un rhume de cerveau, ou tu as du*

a ti mismo ; porque yo sé bien a lo que huele aquella rosa entre espinas, aquel lirio del campo, aquel ámbar
sentir ta propre odeur ; parce que je sais bien, moi, ce que sent cette rose parmi les épines, ce lys des champs, cet ambre

desleído.

délayé.)

– Todo puede ser – respondió Sancho – ; que muchas veces sale de mí aquel olor que entonces me
(– *Tout est possible – répondit Sancho – ; car, très souvent, sort de moi cette odeur qui m’a alors semblé sortir*

pareció que salía de su merced de la señora Dulcinea ; pero no hay de qué maravillarse, que **un diablo parece a de sa grâce dame Dulcinea ; mais il n’y a pas de quoi s’étonner, car un diable ressemble à un autre.**)

otro. » (p. 384)

Le message du proverbe est ici réduit à souligner la similitude des odeurs corporelles. L'énoncé gnominique est non-applicable à la situation, non parce qu'il existe une contrariété (des sueurs peuvent effectivement être aussi nauséabondes les unes que les autres), mais parce que la situation d'énonciation implique un emploi vulgaire de la séquence proverbiale qui n'est pas compatible avec la sagesse qu'elle véhicule. Le proverbe est en décalage avec le thème (la sueur) auquel il se trouve appliqué : le spirituel est rabaissé au niveau physique. En employant la matière proverbiale dans un contexte grossier, Sancho crée le contraste entre noblesse (proverbe) et familiarité / bassesse (sujet de la conversation) qui permet la naissance du burlesque. Nous sommes bien loin de l'humour piquant de la tragi-comédie de Rojas. Ce qui fait rire, dans l'œuvre cervantine, est beaucoup plus prosaïque.

L2 dit X sans percevoir que X est non-applicable à la situation d'énonciation qui implique une **utilisation grossière** de X. I2 ne perçoit pas cette non-applicabilité. L1, et à travers lui L0, fait dire X à L2 alors que X est non-applicable à la situation d'énonciation à des fins **humoristiques** (ici burlesques) ; I0 est complice.

Nous pourrions également considérer que ce proverbe contribue indirectement – à travers l'un de ses éléments – à l'élaboration d'un jeu de mots construit autour de la polysémie des termes « olor » – *odeur / réputation* – et « diablo » – *personne quelconque* (sens premier dans la séquence étudiée) / *diable, personne mauvaise* –. En effet, l'association de ces deux substantifs pourrait constituer une référence antiphrastique à la locution « olor de santidad » – *odeur de sainteté* –. Cette relation impliquant un terme de l'énoncé proverbial induirait une critique involontaire de la part de Sancho quant à sa propre réputation et quant à celle de Dulcinea, ce qui pourrait amplifier l'effet humoristique déclenché par la non-applicabilité²⁵⁷.

²⁵⁷ Une telle interprétation, en dévoilant un double sens du vocable « diablo », supposerait une bi-applicabilité également involontaire du proverbe qui conduirait à l'apparition d'un portrait peu flatteur des deux protagonistes concernés. La signification de « diablo » serait ainsi fonction du sens que l'on donnerait à « olor ».

La trivialité est également susceptible d'apparaître, comme nous venons de l'entrevoir, via une bi-applicabilité du proverbe.

b. La bi-applicabilité proverbiale dans le Quijote

La bi-applicabilité a trait, comme nous l'avons déjà signalé²⁵⁸, à l'utilisation de jeux de mots. Ceux-ci peuvent être simplement humoristiques, comme c'était le cas dans La Celestina, ou tomber dans la vulgarité.

- Jeux de mots humoristiques grossiers : la mise en place du burlesque

L'exemple le plus explicite se situe p. 246 de l'œuvre étudiée : Sancho, terrorisé au milieu de la nuit par un vacarme d'origine inconnue, se tient tout contre son maître. Lui prend l'envie impérieuse de satisfaire un besoin naturel. Sa peur l'empêche de bouger d'un pouce et il évacue ses matières fécales sur place. Si la chose s'avère, au soulagement de Sancho, très peu bruyante, elle se révèle, en revanche, fort odorante, ce qui ne manque pas d'incommoder le nez délicat de notre gentilhomme :

« – Retírate tres o cuatro allá, amigo – dijo don Quijote, todo esto sin quitarse los dedos de las narices –, y desde
(– Retire-toi de trois ou quatre pas, mon ami – dit don Quijote, sans cesser de se pincer le nez avec les doigts –, et

aquí adelante ten más cuenta con tu persona y con lo que debes a la mía ; que la mucha conversación que tengo
dorénavant prends plus garde à ta personne et à ce que tu dois à la mienne ; le fait de beaucoup converser avec toi a

contigo ha engendrado este menosprecio.
engendré un tel mépris.)

– Apostaré – replicó Sancho – que piensa vuestra merced que yo he hecho de mi persona alguna cosa que no
(– Je parierai – répliqua Sancho – que votre grâce pense que j'ai fait physiquement quelque chose que je ne dois pas.)

deba.

– **Peor es meneallo**, amigo Sancho – respondió don Quijote. »
(– *C'est pire de le remuer*, ami Sancho – répondit don Quichotte.)

²⁵⁸ Cf. pp. 282-285 et 311-316.

« Peor es meneallo » fait référence au « refrán » d'expression indirecte « La mierda, cuanto más se menea, más apesta » – *La merde, plus on la remue, plus elle pue* –, soit, après démétaphorisation, « *si on insiste à propos d'un fait désagréable, cela fait empirer les choses* ». L'humour tient ici au fait que le proverbe est bi-applicable à la situation : que l'on considère son message figuratif ou non figuratif, l'applicabilité est possible. La métaphore employée renvoie au contexte immédiat : don Quijote réprimande Sancho concernant son comportement irrespectueux puisqu'il s'est permis de déféquer à côté de lui (sens transparent de « mierda »). Le serviteur tente de nier les faits, ce qui conduit le gentilhomme à lui demander de ne pas insister à propos d'un évènement déjà désagréable (sens opaque de « mierda »). Le double sens du terme grossier « mierda », sous-entendu, renforce le contraste entre le message sérieux du proverbe (même grossier) et la scène scatologique vécue par les deux protagonistes ; c'est alors qu'apparaît le burlesque.

L2 et I2 ne saisissent pas l'effet humoristique engendré par la bi-applicabilité de X au contexte. Le burlesque de la situation, susceptible d'être révélé par l'emploi de X, est, en revanche, l'objectif de L1 et L0 et doit être perçu par I0.

Cet exemple met particulièrement en évidence la réflexion de l'auteur quant au choix des proverbes employés. Comme Rojas, Cervantès utilise la matière proverbiale à des fins humoristiques. Si l'humour se situe parfois dans le grossier en devenant burlesque, il n'en est pas toujours ainsi.

- Jeux de mots humoristiques non grossiers : la mise en évidence de l'être et de la vérité

Dans le Quijote, ils sont de deux sortes :

- la pluralité sémantique d'un terme vise à se rire d'un personnage auquel le proverbe se réfère analogiquement

Ce cas de figure, très fréquent dans La Celestina, peut être illustré par des occurrences telles que cette réplique de Sancho, pp. 386-387 :

« Calle, por amor de Dios, y tenga vergüenza de lo que ha dicho, y tome mi consejo, y perdóneme, y cásese
(Taisez-vous, pour l'amour de Dieu, et ayez honte de ce que vous avez dit, et suivez mon conseil, et pardonnez-moi, et

luego en el primer lugar que haya cura ; y si no, ahí está nuestro licenciado, que lo hará de perlas. Y advierta que *mariez-vous au plus vite dans le premier village où il y aura un curé ; et s'il n'y en a pas, notre abbé est là : il le fera on ne*

ya tengo edad para dar consejos, y que este que le doy le viene de molde, y que **más vale pájaro en mano que** *peut mieux. Et remarquez bien que je suis maintenant en âge de donner des conseils, et que celui que je vous donne vous*

buitre volando [...]. »

convient à merveille, et que mieux vaut un petit oiseau dans la main qu'un vautour dans les airs [...].)

Le contexte nous indique que Sancho tient ce discours à son maître car celui-ci préfère rester fidèle à l'amour qu'il ressent pour sa Dulcinea del Toboso, alors qu'il ne sait pas si elle consentira à l'épouser, plutôt que de convoler avec la noble Dorotea qu'il pense être la princesse Micomicona. Le proverbe, d'expression indirecte, employé par l'écuyer indique que ce qui est moindre mais sûr est préférable à ce qui est de plus grande valeur mais incertain. Si le terme « pájaro » (ici, « *petit oiseau* ») renvoie analogiquement à la jeune et belle Dorotea, « *buitre* » (« *vautour* ») fait référence à Dulcinea, c'est-à-dire à la paysanne hommasse et inculte en qui don Quijote voit une dame à la beauté sans pareille. Le substantif « *buitre* » (« *vautour* »), en espagnol comme en français, désigne un grand oiseau de proie aux ailes vastes, au bec crochu, à la tête et au cou dénudés ou une personne rapace, dure. L'analogie n'est pas avantageuse pour la mie de notre chevalier errant que l'on considère le sens transparent (un vautour est un oiseau de proie) ou au moins deux des sens opaques de ce terme polysémique (une personne rapace, une personne laide).

L2 et I2 ne perçoivent pas l'effet humoristique qu'est susceptible de provoquer la **bi-applicabilité** de l'un des termes de X. En revanche, nous tendons à penser que L1 et surtout L0 ont recherché cette **bi-applicabilité** source de rire et désirent que I0 soit leur complice.

La bi-applicabilité permet de révéler la véritable nature des personnages. L'humour impliqué par des analogies peu flatteuses lors de l'utilisation de séquences proverbiales pourrait rétablir la vraie personnalité des individus qui gravitent autour du gentilhomme de la Manche et briser la vision idéalisée que ce dernier nous en proposait. Le fait qu'il ne perçoive pas la bi-applicabilité serait peut-être une des manières de mettre en évidence cette rêverie qui le fait vivre dans un monde imaginaire et utopique.

Nous pourrions également citer rapidement le proverbe « No es la miel para la boca del asno » – *Le miel n'est pas pour la bouche de l'âne* – (p. 603), que Sancho adresse à son épouse Juana parce qu'elle ne comprend rien à ses aventures. La pluralité sémantique du substantif « asno » (animal vs imbécile) permet de sous-entendre que la femme de Panza est idiote. Contrairement à ce que nous avons pu observer dans l'exemple précédent, il nous semble que Sancho perçoit la bi-applicabilité du proverbe et qu'il cherche ainsi à affirmer sa supériorité sur Juana, qui elle, n'y entend toujours rien. L'analogie humoristique paraît à nouveau dévoiler l'être des personnages.

L2 dit X en percevant la bi-applicabilité de l'un de ses termes et l'**humour** susceptible de s'en dégager. I2 ne saisit pas cette bi-applicabilité. L1 et L0 ont choisi de faire prononcer à L2 un X bi-applicable à la situation d'énonciation et souhaitent provoquer le rire chez I0.

- La bi-applicabilité d'un terme conduit à un quiproquo

Par « quiproquo », nous entendons « méprise, malentendu faisant prendre une personne, une chose pour une autre »²⁵⁹. Ce phénomène se produit lorsque don Quijote converse avec les galériens et les questionne sur les raisons de leur condamnation, p. 267 :

« – Éste, señor, va por canario, digo, por músico y cantor.

(– *Celui-ci, seigneur, va aux galères en tant que serin des Canaries, je veux dire, en tant que musicien et chanteur.*)

– Pues ¿ cómo ? – repitió don Quijote –. ¿ Por músicos y cantores van también a galeras ?

(– *Comment donc ? – reprit don Quijote –. ¿ On condamne aussi aux galères les musiciens et les chanteurs ?*)

– Sí, señor – respondió el galeote – ; que no hay peor cosa que cantar en el ansia.

(– *Oui, seigneur – répondit le galérien – ; car il n'est pire chose que de chanter dans le tourment.*)

– Antes he yo oído decir – dijo don Quijote – que **quien canta, sus males espanta.**

(– *Moi, j'ai plutôt entendu dire – dit don Quijote – que **qui chante, effraie ses malheurs.***)

– Acá es el revés – dijo el galeote – ; que **quien canta una vez, llora toda la vida.**

(– *Ici c'est le contraire – dit le galérien – ; **qui chante une fois pleure toute sa vie.***)

²⁵⁹ Id.

– No lo entiendo – dijo don Quijote.

(– Je n’y comprends rien – dit don Quijote.)

Le quiproquo qui empêche don Quijote de comprendre de quoi lui parle le galérien est dû à une bi-applicabilité du terme « cantar » qui signifie, comme le français « chanter », à la fois émettre une suite de sons modulés produits par la voix humaine et avouer, faire des aveux. Le bagnard fait bien sûr allusion au second sens de « cantar », alors que le chevalier errant se réfère au premier. La bi-applicabilité est saisie et utilisée par le forçat mais non par don Quijote qui reste de ce fait insensible au jeu de mots de son interlocuteur et fort sceptique en ce qui concerne la justice humaine. C’est l’incompréhension du gentilhomme qui déclenche le quiproquo et, par là même, le rire chez le lecteur, qui perçoit la pluralité sémantique des termes employés par le prisonnier.

L2 dit X en sachant que l’un de ses éléments est bi-applicable et désire que I2 saisisse le jeu de mots et comprenne qu’il se réfère à un sens secondaire du terme en question. I2 ne perçoit pas la bi-applicabilité. Il s’en suit un quiproquo. L1 et L0 ont élaboré un quiproquo autour de la bi-applicabilité d’un terme ayant pour objectif le rire de I0.

Ce quiproquo pourrait également mettre en évidence la naïveté de don Quijote qui croit et prend au premier degré tout ce qu’on lui dit. Une telle remarque rejoindrait la critique des lecteurs de romans de chevalerie qui confondent fiction et « réalité ». Cependant, le malentendu entre le chevalier et le galérien serait également susceptible de souligner la pureté d’âme de notre héros qui ne voit pas le mal et parle et agit avec honnêteté et franchise. Cela pourrait fournir une possible réponse à son incompréhension. Nous pourrions également supposer que son incapacité à saisir un tel jeu de mots est le résultat de son côté rêveur. Le Chevalier à la Triste Figure idéalise l’univers dans lequel il évolue : il ne lui vient pas à l’esprit que « cantar » puisse signifier « avouer » car il est persuadé de vivre dans un monde où l’on respecte encore les grandes vertus cardinales et théologiques. Sa vision utopiste l’empêche de songer à des comportements aussi vils et pourrait expliquer son incompréhension finale.

En nous donnant à voir, par l’intermédiaire de don Quijote, une caricature de la pureté et de la bonté, en forçant le trait puisqu’en dotant un être halluciné de ces qualités, peut-être l’auteur a-t-il souhaité renforcer le contraste entre un monde souhaité, idéal et le monde réel où évoluent les personnages. L’humour, par l’entremise de la bi-applicabilité d’un proverbe ou de l’un de ses composants, servirait donc les objectifs principaux de l’œuvre.

Non-applicabilité et bi-applicabilité proverbiales ne sont pas les seules sources d'humour dans le Quijote.

c. Humour ayant pour origine une applicabilité forcée du proverbe

Il s'agit ici d'allusions à des proverbes qui, moyennant l'ajout d'un ou plusieurs termes, modifient le proverbe d'origine de façon à permettre son applicabilité au contexte. Ces proverbes sous-entendus servent à décrire don Quijote. Dans le cas présent, les changements par ajout ont la particularité de montrer le côté ridicule, risible, du personnage. Ces transformations sont humoristiques car elles mettent en évidence l'écart entre ce qui est (l'énoncé ayant subi la modification) et ce qui devrait être (la norme, c'est-à-dire le proverbe). Voici les occurrences concernées :

« En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivía un hidalgo de *(Dans un village de la Mancha, dont je ne veux me rappeler le nom, vivait, il n'y a guère longtemps, un gentilhomme de ceux*

los de lanza en astillero, adarga antigua, rocín flaco y **galgo corredor. Una olla de algo más vaca que carnero, qui ont lance au râtelier, écu ancien, rosse maigre et lévrier fugueur. Une marmite de quelque chose fait avec plus de**

salpicón las más noches, duelos y quebrantos los sábados, lantejas los viernes, algún palomino de añadidura los **vache que de mouton, un saupiquet presque tous les soirs, des œufs frits avec du lard le samedi, des lentilles le vendredi, un**

domingos, consumían las tres partes de su hacienda. » (p. 69)
pigeonneau en sus le dimanche, consummaient les trois quart de sa fortune.)

La consultation des recueils à notre disposition nous a permis de relier le syntagme nominal « galgo corredor » – *lévrier fugueur* – au proverbe « Al hidalgo que no tiene galgo fáltale algo » – *Au gentilhomme qui n'a pas de lévrier, il lui manque quelque chose* – et « una olla de algo más vaca que carnero » – *une marmite de quelque chose fait avec plus de vache que de mouton* – à « Vaca y carnero, comer de caballero » – *Vache et mouton, nourriture de chevalier* –.

Dans le premier cas, l'ajout de « corredor » – *fugueur* – au substantif « galgo » – *lévrier* – indique au lecteur averti que l'hidalgo dont il est question est loin de posséder ce dont doivent habituellement être pourvus les individus de sa caste. En effet, le proverbe enseigne qu'un gentilhomme digne de ce nom doit avoir un lévrier ; or, celui de notre hidalgo est fugueur : il

s'enfuit sans cesse, abandonnant son maître à qui il manque, de ce fait, l'un des attributs du parfait gentilhomme. Cet ajout adjectival permet à l'auteur de terminer son énumération grotesque qui met en avant la déchéance de notre héros : la lance et l'écu ne servent plus, le destrier n'est plus qu'une rosse maigre et le lévrier fugue souvent. Pour ce dernier élément, seule la connaissance du proverbe susdit permet de comprendre en quoi un lévrier qui s'enfuit de chez son maître peut nuire à l'image de ce dernier²⁶⁰. On voit clairement que cette présentation initiale de don Quijote est un clin d'œil au lecteur de l'époque puisqu'il s'appuie sur les deux proverbes mentionnés. Ce portrait provoque le rire du lecteur averti car il est en total décalage avec la description du gentilhomme idéal. En transformant la norme, représentée par le proverbe, le narrateur, et derrière lui l'auteur, établit d'emblée le niveau de lecture du texte à suivre.

L0, par l'intermédiaire de L1, fait allusion à X tout en modifiant l'énoncé d'origine par un rajout afin de rendre X applicable au contexte ; il vise le rire de I0. I0 perçoit cette applicabilité forcée et l'humour qui s'en dégage.

A travers don Quijote, nous pourrions supposer que c'est de la misère de toute la petite noblesse espagnole, la « hidalguía », dont on se rit²⁶¹.

La suite du texte vise un objectif similaire : la nourriture du chevalier, n'est pas, elle non plus, telle qu'elle le devrait, à en croire le proverbe sous-entendu. Une fois encore, la connaissance des proverbes s'avère indispensable, pour nous, lecteurs modernes, puisqu'elle nous apprend que don Quijote ne suit pas exactement le « menu » propre aux nobles de rang supérieur. En résumé, dès les premières lignes de l'œuvre, nous savons que le gentilhomme de la Mancha qui nous est décrit est hors norme. L'applicabilité du proverbe sous-entendu est forcée par l'insertion du comparatif « más...que ». Le rire est, ici aussi, l'effet recherché.

²⁶⁰ Notons à ce propos que dans la transcription française de l'œuvre par Louis Viardot aux éditions GF-Flammarion, le syntagme nominal « galgo corredor » est traduit par « lévrier de chasse ». La notion de fugue de l'animal semble ne pas avoir été saisie, ce qui conduit à une rupture du portrait peu flatteur de cet hidalgo déchu. CERVANTÈS Miguel de, *Don Quichotte de la Manche 1*, Traduction de Louis Viardot, 1969, Paris, GF-Flammarion, 1995, p. 51.

²⁶¹ Aux XVI^e et XVII^e siècles, la noblesse castillane était scindée en deux : en haut de l'échelle se trouvaient les Grands d'Espagne suivis par les Chevaliers, qui vivaient dans la richesse ; en bas, les nobles de seconde classe : les Hidalgos. Menéndez Pelayo a affirmé à leur sujet que « [l]a nobleza de segunda clase solía ser pobre ». MENÉNDEZ PELAYO Marcelino, *Estudios de crítica literaria*, 1893-1908. Disponible sur < <http://cursos.pnte.cfnavarra.es/mmuruzal/textos/mpel-pid.htm> >. Citons également : DOMÍNGUEZ ORTIZ Antonio, *Las clases privilegiadas en el antiguo régimen*, 1973, Madrid, Istmo, Fundamentos, 1985.

Cependant, dans cet exemple, l'humour n'a pas pour cible la décadence de l'hidalgo et, à travers lui, celle de la petite noblesse espagnole. C'est simplement la différence de ce gentilhomme qui est mise en avant à travers une applicabilité proverbiale forcée. L'incipit du roman nous apprend immédiatement que don Quijote est un être pas tout à fait comme les autres. Le proverbe, de par l'allusion particulière qui y est faite, semble participer de cette présentation. En forçant l'applicabilité de la séquence proverbiale sous-entendue grâce à un rajout qui en altère le sens et la rend plaisante parce que grotesque, on a peut-être voulu mettre en évidence la singularité du personnage²⁶².

Dans un cas comme dans l'autre, l'allusion à un proverbe dont on force l'applicabilité produit un effet humoristique dû à la rupture de la norme et concourt à la présentation d'un personnage décalé par rapport au monde auquel il appartient : don Quijote.

Les proverbes pourraient donc être employés, dans l'œuvre de Cervantès, à des fins humoristiques au moyen d'une non-applicabilité, d'une bi-applicabilité ou d'une applicabilité forcée. Si, dans certains cas, cet humour s'appuyant sur des énoncés proverbiaux s'avère burlesque et cherche donc simplement à divertir le lecteur, dans d'autres, il permet de révéler la véritable nature des personnages et de ce monde que notre héros et son fidèle écuyer arpentent en quête d'aventures.

Dans le Quijote, la matière proverbiale n'est pas uniquement utilisée afin de servir des objectifs sérieux, ironiques ou humoristiques. Un emploi nouveau, absent des deux autres ouvrages de notre corpus, y fait son apparition : l'absurde.

²⁶² Cette volonté de singulariser le personnage de don Quijote pourrait aller de pair avec l'émergence du sujet (conscience de soi) en philosophie. La Renaissance (XV^e-XVI^e siècles) fut, en effet, marquée par une reprise du débat sur l'individu et la liberté. Selon E. Cassirer, l'origine de l'individualisme moderne remonte aux Quattrocento et Cinquecento avec les réflexions de Nicolas de Cues, Pic de la Mirandole, Ficin, Charles de Bovelles et Paracelse. Ces penseurs ont renoué avec une problématique qui était celle de Socrate et de Platon, premiers à développer "l'intuition du moi" et à affirmer l'âme comme principe de la subjectivité. Leurs travaux ont engendré une nouvelle conception de la conscience de soi, préparant ainsi une rupture progressive avec la logique scolastique et présentant une conception moderne de la religion qui annonce la Réforme. CASSIRER Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la renaissance*, 1927, Paris, Les Editions de Minuit, Le sens commun, 1983.

3. Les proverbes et l'absurde : une critique ou un retournement de situation ?

A propos de l'absurde, Albert Camus écrit :

« Je suis donc fondé à dire que le sentiment de l'absurdité ne naît pas du simple examen d'un fait ou d'une impression mais qu'il jaillit de la comparaison entre un état de fait et une certaine réalité, entre une action et le monde qui la dépasse. L'absurde est essentiellement un divorce. Il n'est ni dans l'un ni dans l'autre des éléments comparés. Il naît de leur confrontation. »²⁶³

Ainsi, nous considérons que l'emploi d'un proverbe est absurde lorsque ce dernier est hors de propos, c'est à dire non cohérent²⁶⁴. C'est le personnage de Sancho qui multiplie les énoncés proverbiaux, parfois sans comprendre, semble-t-il, la teneur de leur message.

a. Sancho n'utilise pas la matière proverbiale à bon escient ce qui provoque une modification du sens de l'énoncé

Voici l'extrait permettant d'explicitier au mieux ce premier point :

« – No sé esas filosofías – respondió Sancho Panza – ; mas sólo sé que tan presto tuviese yo el condado como
(– Je n'entends rien à ces philosophies – répondit Sancho Panza – ; mais je sais bien que sitôt que j'aurais le comté, je

sabría regirle ; que tanta alma tengo yo como otro, y tanto cuerpo como el que más, y tan rey sería yo de mi
saurais le gouverner ; car j'ai autant d'âme qu'un autre, et autant de corps que celui qui en a le plus, et je serais aussi roi de

estado como cada uno del suyo ; y siéndolo, haría lo que quisiese ; y haciendo lo que quisiese, haría mi gusto ; y
mon état que chacun l'est du sien ; et en l'étant, je ferais ce que je voudrais ; et en faisant ce que je voudrais, je ferais mon

²⁶³ CAMUS Albert, *Le mythe de Sisyphe*, 1942, Paris, Gallimard, Folio / Essais, 1996, p. 50.

²⁶⁴ La cohérence correspond à la relation pragmatique entre deux énoncés. L'emploi absurde d'un proverbe serait donc le fruit d'une inappropriété cotextuelle, pour reprendre la terminologie de Moeschler, due au non respect des contraintes d'enchaînements des séquences.

haciendo mi gusto, estaría contento ; y en estando uno contento, no tiene más que desear ; y no teniendo más que plaisir ; et en faisant mon plaisir, je serais content ; et quand on est content, on n'a plus rien à désirer ; et quand on n'a plus

desear, acabóse, y el estado venga, y **a Dios y veámonos, como dijo un ciego a otro.** » (p. 587)
rien à désirer, c'est terminé, et que vienne à moi cet état, et adieu et au revoir, comme dit un aveugle à un autre.)

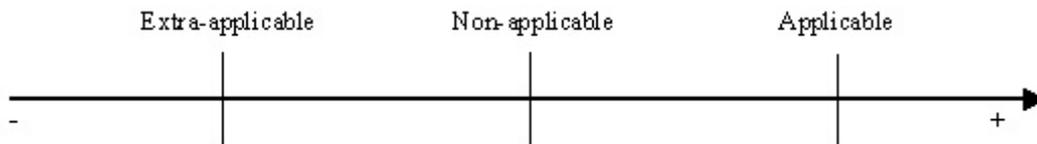
Notre bon écuyer utilise ici un proverbe comme locution conclusive. En d'autres termes, son usage ne suppose pas l'élaboration d'un raisonnement cognitif menant à une conclusion factuelle préventive ou argumentative. Il semble que Sancho considère la séquence proverbiale comme étant l'équivalent d'une locution telle que, en français : *et voilà, et puis c'est tout* ou encore *et il n'y a rien à rajouter.*

Il ne comprend pas l'énoncé qu'il emploie ; il ne perçoit pas l'enseignement d'ordre moral qu'il dispense : « si on est aveugle, il est absurde de dire au revoir », soit, en termes moins elliptiques « si notre nature ne nous permet pas de faire quelque chose, il est absurde de dire qu'on le fait ». Ce proverbe, en mettant en scène une situation absurde, a justement pour objectif de mettre en garde l'interlocuteur auquel il s'adresse contre l'absurdité de ses propres actes. Or, Sancho y recourt sans en comprendre le sens et en fait, par là même, une utilisation absurde : il est l'aveugle du proverbe qui ne saisit pas l'absurdité de ses propos.

L'emploi absurde de l'énoncé se double ici d'un emploi humoristique ayant pour origine une bi-applicabilité : la pluralité sémantique du terme « ciego » – *aveugle* – (qui est privé de l'usage de la vue *vs* qui manque de discernement) vise à se rire du personnage auquel le proverbe se réfère analogiquement, à savoir, dans le cas présent, son propre locuteur. Il pourrait donc s'agir d'une auto-critique involontaire qui mettrait justement en évidence l'usage absurde que fait Sancho du proverbe.

Il nous semble envisageable de parler ici d'extra-applicabilité. En effet, le préfixe *extra* (mot latin signifiant étymologiquement *au dehors*) désignerait ce « qui est hors, qui sort du cadre, des limites de la notion exprimée par la base »²⁶⁵. Sur l'échelle de l'applicabilité, l'extra-applicabilité se situe au plus près du pôle négatif. Elle est plus éloignée du centre que la non-applicabilité car cette dernière a malgré tout un rapport avec le contexte même s'il s'agit bien souvent d'un lien de contrariété :

²⁶⁵ *Trésor de la langue française...*, op. cit.



Cet emploi d'une séquence proverbiale à mauvais escient et la critique, même inconsciente, qu'elle génère par le truchement d'un procédé humoristique pourraient constituer une diatribe contre tous ceux qui auraient tendance à manier la matière proverbiale sans en saisir le sens. Il semble que l'on s'insurge contre ceux qui, comme c'est le cas ici, prennent les proverbes pour des locutions. Si nous nous plaçons dans une optique plus large, il serait possible de considérer que le narrateur-auteur s'attaque à ceux qui parlent en toute ignorance et qui, de ce fait, sont victimes de confusions désastreuses.

Toutefois, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'observer, le premier degré d'interprétation du Quijote, s'accompagne souvent d'un second degré, moins évident. Il semble que, dans le cas de l'absurde, les proverbes nous permettent également d'accéder à ce second niveau.

b. Un usage réellement absurde ou en apparence seulement ?

Nous pensons en particulier à une réplique de Sancho (pp. 301-302) qui paraît, au premier abord, sans queue ni tête. Rappelons-en brièvement le contexte : don Quijote s'insurge contre ceux qui ont prétendu, ou prétendent, que la reine Madásima a eu une aventure avec son médecin Elisabat. Il s'agit, on l'aura compris, de personnages de romans de chevalerie :

« – [...] Y de aquí tomó ocasión el vulgo ignorante y mal intencionado de decir y pensar que ella era su

(Et de là le vulgaire ignorant et mal intentionné prit l'occasion de dire et de penser qu'elle était sa maîtresse ;

manceba ; y mienten, digo, otra vez, y mentirán otras docientas, todos los que tal pensaren y dijeren.

mais ils mentent, je le dis, une fois encore, et ils mentiront deux cents autres fois, tous ceux qui penseront et diront telle chose.

– Ni yo lo digo ni lo pienso – respondió Sancho – ; allá se lo hayan : con su pan se lo coman²⁶⁶ ; si fueron
– *Moi, je ne le dis ni ne le pense – répondit Sancho – ; qu'ils se débrouillent : c'est leur affaire ; s'ils furent amants, ou*

amancebados, o no, a Dios habrán dado la cuenta ; **de mis viñas vengo, no sé nada** ; no soy amigo de saber
non, ils en auront rendu compte à Dieu ; je viens de mes vignes, je ne sais rien ; je n'aime pas connaître la vie des autres ;

vidas ajenas ; que **el que compra y miente, en su bolsa lo siente**. Cuanto más, que **desnudo nací, desnudo me**
celui qui achète et ment sur le prix, sa bourse s'en ressent. D'autant plus que je suis né nu, je me trouve nu : je ne perds

hallo : ni pierdo ni gano ; mas que lo fuesen, ¿ qué me va a mí ? Y **muchos piensan que hay tocinos y no hay**
ni ne gagne ; mais s'ils le furent, en quoi cela me concerne-t-il moi ? Et beaucoup pensent qu'il y a du lard et il n'y a même

estacas. Mas ¿ quién puede poner puertas al campo ? Cuanto más, que **de Dios dijeron**.

pas de pieux. Mais qui peut mettre des portes aux champs ? D'autant plus qu'ils ont dû du mal de Dieu.

– ¡ Várame Dios – dijo don Quijote –, y qué de necedades vas, Sancho, ensartando ! ¿ Qué va de lo que

– *Grand Dieu – dit don Quijote –, que de sottises enfiles-tu, Sancho, les unes après les autres ! Quel est le rapport entre*

tratamos a los refranes que enhilas ? [...] »

notre sujet et les proverbes que tu enchaînes ?)

Sancho prononce à la suite quatre proverbes et un proverbe sous-entendu. Cette énumération semble à première vue assez disparate et incompréhensible ainsi qu'en témoigne la réaction du gentilhomme. Cet enchaînement est apparemment contraire au sens commun ; en effet, il est absurde d'employer des énoncés proverbiaux sans en saisir le sens.

Toutefois, dans le cas présent, si le lecteur fait un effort d'analyse, il peut réussir à comprendre cette tirade, dans un premier temps dénuée de cohérence :

- « de mis viñas vengo, no sé nada » – *je viens de mes vignes, je ne sais rien* – : ce proverbe pourrait être porteur d'un schéma du type « si l'on n'était pas présent, on ne peut savoir ce qui s'est passé ». Par le biais de cette séquence proverbiale, Sancho veut faire entendre à son maître que dans la mesure où il n'a pas connu la reine Madásima et Elisabat, il ne peut savoir s'ils étaient ou non amants. Bref, il affirme son ignorance sur le sujet.
- « el que compra y miente, en su bolsa lo siente » – *celui qui achète et ment sur le prix, sa bourse s'en ressent* – : cette occurrence semble n'avoir aucun lien avec ce qui précède. Cependant,

²⁶⁶ On pourrait s'étonner que cet énoncé n'apparaisse pas en gras dans la mesure où il classé chez Correas dans la catégorie des « refranes ». Cependant les recueils plus récents (Bergua, castillo) l'excluent alors qu'il est encore très usité de nos jours. Ils le font selon nous à juste titre. « Con su pan se lo coman », littéralement *Qu'ils le mangent avec leur pain*, ne dispensant pas d'avis ou d'enseignement d'ordre moral ou pratique, il ne peut s'agir d'un proverbe mais d'une locution.

après démétaphorisation, nous obtenons le message « si on ment sur ce que l'on sait, on n'en tire aucun bénéfice », qui implique qu'il ne faut pas mentir. L'écuyer de notre hidalgo, en énonçant ce proverbe, pourrait indiquer qu'il en respecte le principe et, par là même, sous-entendre qu'il ne ment pas au sujet de ce qu'il sait de la relation entre la reine et son médecin. Ce proverbe vient donc simplement renforcer le message de la séquence précédente.

- « desnudo nació, desnudo me hallo : ni pierdo ni gano » – *je suis né nu, je me trouve nu : je ne perds ni ne gagne* – : la difficulté ici pour le lecteur tient au fait que le raisonnement de Sancho s'effectue par association d'idées. En effet, le proverbe précédent faisait référence à une absence de bénéfice, voire à une perte (« en su bolsa lo siente », *sa bourse s'en ressent*). Cette idée, dans l'esprit de Panza, évoque un nouvel énoncé proverbial, lui aussi construit autour de l'idée de perte et de bénéfice qui pourrait véhiculer un schéma tel que « même si l'on est au centre de certains événements, on ne fait pas pour autant de pertes ou de bénéfices ». Dans la logique de Sancho, « desnudo nació, desnudo me hallo : ni pierdo ni gano » revient à dire qu'il ne savait et ne sait toujours rien concernant l'affaire qui les occupe.
- « muchos piensan que hay tocinos y no hay estacas » – *beaucoup pensent qu'il y a du lard et il n'y a même pas de pieux* – : cette séquence signifie que « quand on pense savoir quelque chose d'important, il n'en est souvent rien » et implique une conclusion factuelle comme « il ne faut pas se fier aux apparences ». Par le biais de ce proverbe, le serviteur de don Quijote souhaite mettre en doute la liaison de Madáxima et d'Elisabat ; il soutient de ce fait la vision de son maître.
- « que de Dios dijeron » – *ils ont dit du mal de Dieu* – : il s'agit là du proverbe « Digan que de Dios dijeron » – *Ils peuvent dire du mal de tout car ils ont dit du mal de Dieu* – (Correas) sous-entendu. Il vient renforcer l'idée exprimée par la phrase précédente : il est impossible de mettre des portes aux champs, soit, dans le cas présent, on ne peut empêcher la rumeur de courir, les gens de parler. Par l'intermédiaire de l'allusion proverbiale, Sancho veut indiquer au Chevalier à la Triste Figure que, puisque les mauvaises langues s'attaquent à la plus haute instance (Dieu lui-même), elles peuvent s'en prendre à tous sans que l'on n'y puisse rien.

En résumé, ce que dit Sancho, c'est qu'il ne sait rien à propos de cette histoire, qu'il ne ment pas, qu'en pareil cas l'on doit se méfier des apparences et, enfin qu'il est impossible d'empêcher les médisances. Bref, il désire que son maître, au vu de son ignorance et de sa franchise, ne s'en prenne pas à lui, qu'il réalise son impuissance à lutter contre les apparences trompeuses et les ragots et, en conséquence, qu'il retrouve son calme.

Ce qui, de prime abord, semblait absurde ne l'est pas réellement. Avec un peu d'attention et une bonne connaissance des proverbes, le lecteur peut reconstituer le raisonnement de Sancho et en découvrir le sens.

L'apparence absurde de cette énumération proverbiale nécessite simplement un calcul de sens pour faire émerger sa rationalité. Autrement dit, le lecteur ne doit pas se limiter à une approche superficielle des dires de l'écuyer, mais en examiner le sens plus en profondeur. L'incompréhension de don Quijote est légitime. Il ne peut pas, comme le lecteur, prendre le temps de disséquer les paroles de son fidèle serviteur. Si le lecteur, lui aussi, a une première impression négative de la réplique de Sancho, qui semble n'être qu'une suite incohérente de lieux communs, il peut, après réflexion, accéder à son sens véritable. Du fait que les énoncés proverbiaux utilisés s'avèrent en réalité parfaitement opportuns, Sancho se révèle moins nigaud qu'il n'y paraît.

Cette vision faussement absurde de l'emploi des proverbes par Panza élaborée par Cervantès semble ainsi servir le second message possible de l'œuvre. De la même façon qu'il ne faut pas se fier à l'apparence absurde de l'utilisation des proverbes par Sancho, il ne faudrait peut-être pas se limiter à voir en l'écuyer un sot et en don Quijote un fou. Le lecteur ne devrait pas se contenter du message apparent de l'œuvre (critique des romans de chevalerie et de ceux qui confondent « réalité » et fiction) mais chercher un objectif énonciatif moins évident, plus profond auquel il ne serait possible d'accéder qu'après réflexion : les choses ne sont pas telles qu'elles le paraissent ; ce ne sont pas don Quijote et Sancho qui ont un comportement absurde, mais le reste du monde qui vit privé de toute vertu et de toute morale, et qui ne cherche plus ni à faire le bien ni à comprendre la société au sein de laquelle il évolue. La folie idéaliste de don Quijote pourrait en fait être considérée comme une quête, ou plutôt une reconquête du Bien en ce monde et, par là-même devenir sagesse.

La matière proverbiale, à travers son emploi absurde en apparence, concourt à dévoiler le second degré de lecture de l'œuvre qui renverserait totalement la vision proposée par le premier degré : les deux protagonistes principaux de l'ouvrage, complémentaires parce qu'alliant utopie et trivialité, ne sont pas aussi fous, nigauds ou ridicules que le laissent penser leurs actes. Nous voyons don Quijote comme un héros qui, dans une tentative désespérée de rétablir l'ordre, la vertu et la sagesse, se lance dans une aventure dont la quête paraît folle aux yeux de ceux qui vivent et se complaisent au sein d'un monde corrompu. Ceci est notre vision des choses. Nous ne prétendons pas détenir la vérité sur le message caché du Quijote mais proposons simplement quelques hypothèses tirées de nos conclusions quant à la

contextualisation des proverbes dans cette œuvre et influencées par notre perception, nécessairement subjective, des choses²⁶⁷.

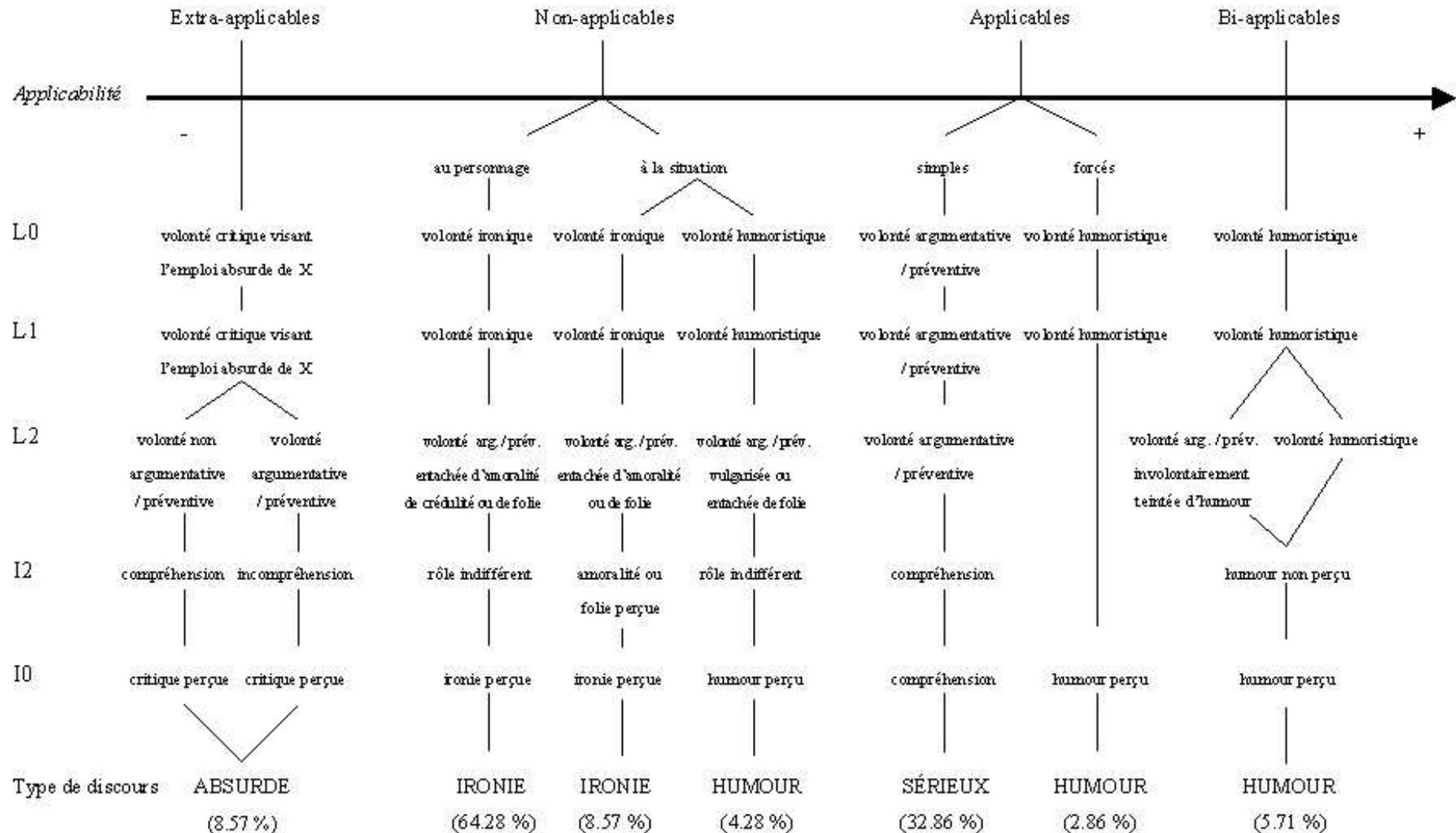
Nous allons tenter de présenter sous forme de schémas les résultats de cette étude sur l'emploi des proverbes dans le Quijote. Nous nous appuyerons comme précédemment sur l'échelle d'Applicabilité. La difficulté tient ici au fait qu'il existe deux niveaux de lecture possibles dont nous devons tenir compte pour l'élaboration de cette schématisation²⁶⁸ :

²⁶⁷ Cf. H. R. Jauss, p. 324.

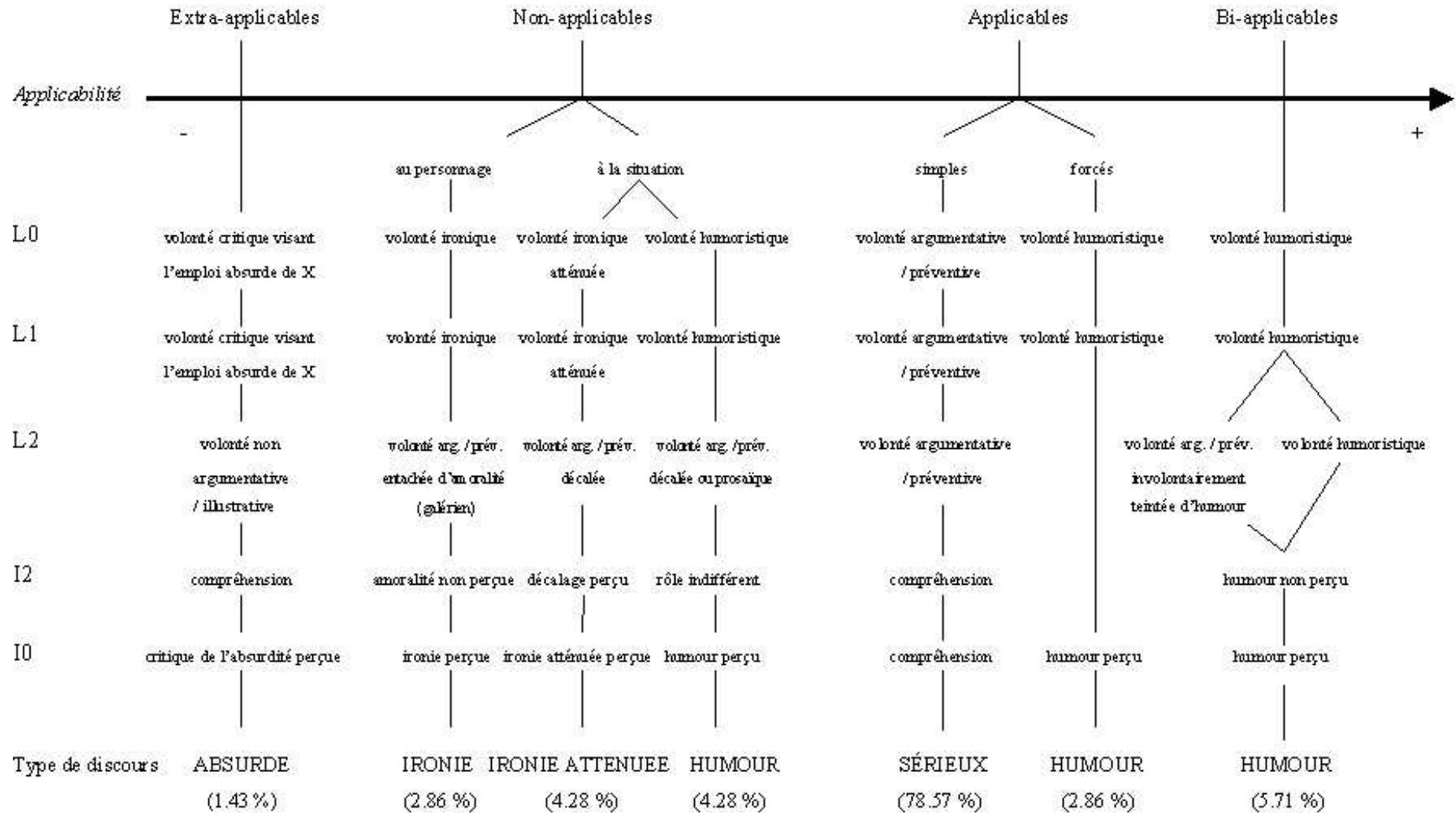
²⁶⁸ Rappelons qu'extra-applicabilité, non-applicabilité, applicabilité forcée et bi-applicabilité peuvent se combiner entre elles.

APPLICABILITÉ DES PROVERBES DU QUIJOTE ET CONSÉQUENCES SUR LEUR UTILISATION

Premier degré de lecture : critique des romans de chevalerie et de ceux qui confondent réalité et fiction



Second degré de lecture : éloge de don Quijote et critique de la société



Comme nous pouvons le constater, selon le degré de lecture, la perception de l'emploi des proverbes dans le Quijote est totalement différente : le premier niveau donne la préférence à l'ironie, qui, étudiée avec plus de recul depuis le second niveau, se transforme presque toujours en discours sérieux. Il en va de même pour l'absurde. Seul l'usage humoristique des énoncés proverbiaux reste constant. Il existe cependant une différence : lorsque le proverbe employé à des fins humoristiques n'apparaît pas dans une situation burlesque, il provoquerait simplement le rire chez le lecteur qui considérerait l'œuvre en fonction du premier degré de compréhension ; en revanche, le second degré irait au-delà du rire et atteindrait également un objectif critique en offrant au lecteur une autre vision des faits : il révélerait la véritable nature des êtres et des choses²⁶⁹.

L'analyse de l'utilisation de la matière proverbiale au sein de l'œuvre cervantine s'avère ainsi d'une extrême complexité parce que le Quijote peut donner lieu à des réactions et à des interprétations divergentes mais aussi parce que le travail effectué quant au choix et à la contextualisation de chaque séquence proverbiale non sérieuse semble titanesque. Comme dans La Celestina, on recourt à des proverbes applicables, non-applicables ou bi-applicables au contexte mais en nuancant beaucoup plus les manières de créer ces différentes phases d'Applicabilité (applicabilité forcée, burlesque, non-applicabilité humoristique...) ; Cervantès innove, par ailleurs, grâce à l'apparition de l'extra-applicabilité proverbiale, qui traduit un emploi absurde des énoncés gnomiques étudiés.

De nombreux types d'Applicabilité se croisent, se mêlent et s'entremêlent au gré de notre interprétation du message de l'œuvre si bien que le résultat obtenu semble en parfaite adéquation avec ce roman qui réunit et combine quantité de genres littéraires (roman chevaleresque, poème héroïque voire épique, roman pastoral, roman sentimental, récit autobiographique, nouvelle italienne) et de personnages. Les proverbes, à travers leurs différents usages, participent de cette volonté totalisante qui tente de rendre compte de l'ensemble des phénomènes littéraires de l'époque et des différentes facettes de la nature humaine.

La matière proverbiale est également source d'enseignement, de rire mais aussi de critique puisqu'elle contribue à faire germer le doute dans l'esprit du lecteur et lui permet

²⁶⁹ La prédominance inhabituelle d'adverbes de négation (66.67 % des syntagmes verbaux) débutant les proverbes dans le Quijote pourraient peut-être contribuer à souligner ces renversements de situation, fonction du degré de lecture perçu.

ainsi d'accéder à une lecture moins superficielle de l'œuvre qui pourrait mettre en évidence la désapprobation de l'auteur vis à vis de la société espagnole.

Si l'on admet que la folie de don Quijote peut être pureté d'âme et la naïveté de Sancho, loyauté, la signification qu'il serait possible de donner aux paroles de l'écuyer : « donde reina la envidia no puede vivir la virtud » – *où règne l'envie ne peut vivre la vertu* – (p. 562) perd son caractère ironique (c'est le curé, symbole de sagesse, qui est identifié à l'envie et l'hidalgo halluciné à la vertu) et devient une diatribe virulente contre la connaissance du vrai et du bien de ses contemporains doublée d'un plaidoyer en faveur de ceux qui combattent pour améliorer le monde et faire (re)vivre un idéal.

Conclusions de la Troisième Partie

L'étude chronologique des trois œuvres constituant notre corpus nous a donné l'opportunité de mettre en évidence une évolution de l'usage des proverbes au fil des siècles.

Nous avons, dans un premier temps, observé une généralisation de l'emploi des séquences proverbiales. En effet, elles ne sont plus l'apanage des hautes sphères de la société, comme c'était le cas dans le Zifar où nous étions confrontée, paradoxalement, à une *sagesse non populaire* ; Rojas et Cervantès en ouvrent l'accès au bas peuple et aux gens de mauvaises mœurs. Par ailleurs, l'équilibre se rétablit entre énonciateurs masculins et énonciateurs féminins.

L'émergence de thèses philosophiques individualistes pourrait concourir à expliquer cet état de fait. Au Moyen-Age, en effet, le sujet n'a pas d'existence propre en-dehors du groupe et se trouve donc doté d'une identité limitée. Ses valeurs sont celles de la collectivité et sa liberté d'expression est réduite (Zifar).

Le procès d'individuation permet au sujet d'émerger comme personne autonome, dotée d'une identité et d'une volonté propre (libre arbitre) qui lui offre la possibilité de concevoir un acte libre non conditionné par la société. C'est alors le point de départ de son accès à une autosuffisance psychologique et à une pensée réflexive, toutes deux nécessaires au développement spirituel et à l'épanouissement de la personnalité²⁷⁰.

La (re)naissance du sujet aux XV^e et XVI^e siècles implique donc la fin de la prédominance de la pensée unique en littérature. Chaque individu a le droit de citer (!) ; la parole n'est plus réservée aux défenseurs de l'idéologie dominante.

Une progression pourrait également être notée concernant les thèmes présents dans les proverbes sélectionnés. Le message véhiculé par les séquences gnomiques du Zifar est en

²⁷⁰ Cassirer E., *Individu et cosmos...*, op. cit.

conformité avec les valeurs de la société chevaleresque qui exaltent les vertus cardinales et théologiques.

Dans La Celestina, nombre de proverbes ont trait à l'argent, préoccupation première des personnages de l'œuvre. La différence avec le Zifar tient au fait que l'on modifie volontairement la signification des occurrences proverbiales employées en les incorporant à des contextes inadéquats tel le lucre et la luxure.

Parallèlement, la fonction de la matière proverbiale s'est étendue. Afin de définir l'utilisation qui est faite des proverbes, il a fallu déterminer l'intention des divers locuteurs (auteur L0, narrateur L1 et personnage L2) et la réaction des interlocuteurs (personnage I2 et lecteur I0) en présence.

Les énoncés proverbiaux, appartenant au domaine de l'échoïque, n'informent en rien sur l'intention du locuteur. Seul la connaissance du contexte global peut guider l'interprétation. L'introduction de la notion d'applicabilité nous a alors semblé nécessaire pour rendre compte de la relation entre contexte et proverbe, qui se décline dans notre corpus en six cas de figures distincts :

- Applicabilité : adéquation d'un énoncé à un contexte particulier.
- Bi-applicabilité : double lecture possible d'un énoncé donnant lieu à une double interprétation.
- Non-applicabilité : inadéquation d'un énoncé à un contexte particulier.
- Sur-applicabilité : accentuation de l'adéquation de l'expression figurative au contexte par le biais d'une modification lexicale.
- Applicabilité forcée : adéquation au contexte rendue possible par l'ajout d'un ou plusieurs termes modifiant l'énoncé d'origine.
- Extra-applicabilité : incohérence entre énoncé et contexte.

Dans notre roman chevaleresque de 1300-1305, les proverbes défendaient un objectif sérieux : ils étaient, pour plus de 99 % d'entre eux, applicables au contexte. Ils servaient uniquement, dans la grande majorité des cas, à convaincre. Les prémisses d'une possible

diversification étaient cependant présentes avec un emploi bi-applicable construit autour d'un jeu de mot.

La fonction humoristique s'est considérablement développée dans La Celestina via une bi-applicabilité croissante et une sur-applicabilité naissante des proverbes. De plus cette première tragi-comédie espagnole privilégie un usage ironique des énoncés proverbiaux s'appuyant sur leur non-applicabilité au contexte, qui peut avoir pour origine :

- le choix de personnages en inadéquation avec la sagesse et le message qui émanent des proverbes ou avec leur correspondant analogique proverbial.
- le choix de la situation d'énonciation. Un proverbe peut être non-applicable à sa situation d'énonciation immédiate ou à une situation future, auquel cas c'est une ironie du sort qui transparait.

Avec le Quijote, les possibilités d'emploi se complexifient encore davantage en raison de l'apparition de lectures

- humoristiques, voire burlesques, découlant d'une non-applicabilité ou d'une applicabilité forcée,
- absurdes / extra-applicables.

Toutefois, les écrits de Cervantès étant susceptibles de déclencher plusieurs degrés d'interprétation, un sens ironique ou absurde peut aisément retomber dans le domaine du sérieux.

Les possibles fonctions d'un énoncé proverbial dépendent donc de son applicabilité au contexte dans lequel il apparait. Cette notion d'applicabilité nous paraît fertile dans la mesure où elle permettrait de déterminer le rôle de tout proverbe quel qu'en soit le support.

Cette troisième partie nous a donné à voir le travail chaque fois plus affiné réalisé par l'auteur autour de la matière proverbiale. A ce propos, nous avons eu l'occasion de remarquer que les proverbes véhiculaient toujours la stratégie énonciative de son œuvre. Ce travail

s'avère nécessaire afin d'autoriser la transition du discours principalement sérieux du Zifar à la complexité de celui du Quijote.

Le proverbe est donc un véritable outil à la disposition de l'écrivain pour renforcer et consolider son message et non un vulgaire ornement ou une simple référence à une norme communément admise.

CONCLUSIONS

Au fil de ce travail nous nous sommes efforcée de répondre aux trois principales interrogations exposées dans notre introduction.

Quels sont les traits essentiels du proverbe, ce qui permet de le considérer comme tel ?

Comme nous avons pu le voir, le proverbe est une construction linguistique particulière : il se caractérise par sa fonction pédagogique qui évite en effet toute confusion avec les locutions (combinaisons figées ou semi-figées de deux termes ou plus ayant une fonction autre que didactique) et par son anonymat qui permet de le distinguer des autres parémies (phrases figées exprimant un enseignement ou un avis d'ordre moral ou pratique), catégorie à laquelle il appartient.

Il existe divers types de proverbes. Il est possible de rencontrer

- d'une part, des énoncés non figuratifs, les proverbes d'expression directe, susceptibles de recevoir le nom d'adages lorsqu'ils sont régis par un verbe d'ordre ou de conseil,
- d'autre part, des énoncés figuratifs se divisant en deux sous-catégories : les proverbes d'expression indirecte et les phrases proverbiales.

A jamais figés au niveau de leur sémantique profonde, les proverbes, attestés dans des recueils, demeurent cependant légèrement malléables quant à leur forme, d'où l'existence de

- proverbes variables – proverbes admettant de légères modifications diachroniques syntaxiques, lexicales et / ou pragmatiques n'altérant pas leur sens et n'entravant pas leur identification – et de
- formes proverbiales – séquences possédant toutes les caractéristiques d'un proverbe sans pour autant être classées dans un recueil –. Il s'agit de possibles proverbes en devenir.

La permanence de l'existence de la sagesse proverbiale au fil du temps tiendrait donc à la fois à son caractère sémantique figé et, paradoxalement, à sa capacité à se renouveler formellement et à s'accroître indéfiniment en respectant un moule rhétorique et syntaxique pré-établi (« Quien con perros se echa, / con pulgas se levanta » ; « El hombre apercebido, / medio combatido » ; « Una continua gotera / horaca una piedra »).

La composition de son message suit également des modèles bien précis. Elle respecte nécessairement l'un des quatre schémas argumentatifs répertoriés :

- un schéma topique graduel (+/- P, +/- Q),
- un schéma antitopique (bien que P, Q),
- un schéma véhiculant une échelle de préférabilité (P > Q) ou
- un schéma mettant en scène une relation d'antécédent à conséquent non gradable (si/quand P, alors Q).

Comment et dans quel but emploie-t-on un proverbe ?

L'incorporation des proverbes au discours peut, quant à elle, impliquer des transformations formelles susceptibles de rendre plus problématique la reconnaissance des séquences concernées pour qui n'en est féru. Il arrive souvent que les énoncés proverbiaux soient tronqués, modifiés ou sous-entendus, sans pour autant que leur sens n'en souffre. Ces modifications témoignent de la possibilité de jouer avec ce langage particulier qu'est la matière proverbiale et apportent une preuve de sa notoriété et de son figement : la mutation d'une séquence pour les besoins de la syntaxe ou du style n'implique pas son oubli.

L'introduction d'un proverbe nécessite par ailleurs fréquemment le recours à des formules de prise en charge, qui nous offrent une certaine image des acteurs de la communication, c'est-à-dire du locuteur et/ou de son interlocuteur, tout en ayant pour objectif un effet d'emphase.

Il n'est pas rare non plus que les proverbes soient mis en relation avec leur cotexte par l'intermédiaire de connecteurs guidant le lecteur, l'auditeur ou l'interlocuteur dans l'interprétation qu'il doit faire de la séquence gnomique. Ces marques de connexion nous

informent sur la fonction « de surface » des séquences qu'elles introduisent. Elles peuvent ainsi présenter le proverbe comme étant

- le déclencheur de ce qui précède,
- déclenché par ce qui précède ou
- en désaccord avec ce qui précède.

La matière proverbiale apparaît donc au sein de raisonnements.

L'analyse détaillée du « lieu » du proverbe vérifie cette affirmation. Les composantes (argument A et conclusion C) d'un raisonnement – explicite ou implicite – où intervient un proverbe peuvent être établies grâce au schéma argumentatif de ce dernier.

Visant l'action de l'interlocuteur, un énoncé proverbial implique nécessairement une conclusion factuelle et donc un acte directif. Il peut déclencher un raisonnement préventif – cherchant à influencer une éventuelle action future – ou argumentatif – ambitionnant une action immédiate –.

La fonction « profonde » de la matière proverbiale nous est révélée par l'analyse détaillée de ces processus argumentatifs ou préventifs : tous deux sont généralement formés par la concaténation d'enthymèmes interlocutifs implicites qui sont au nombre de quatre. Le proverbe est la majeure de l'un de ces mécanismes logiques :

- si son schéma argumentatif ne contient pas de demande d'action, il débute l'enchaînement enthymémique.
- si son schéma argumentatif véhicule une demande d'action, il peut clore ou encadrer la concaténation.

Dans les cas où le proverbe est porteur d'un schéma exprimant la préférabilité, il ne peut constituer la majeure d'un enthymème : il autorise alors le passage d'une comparaison de faits généraux à leur application dans le domaine du particulier, passage qui interrompt la succession des enthymèmes restants, cette fois développés à partir de quatre préconstruits culturels (PC1 & PC1', PC2 et PC3).

Il est donc possible de reconstituer l'enchaînement cognitif permettant la transition d'un argument à une conclusion, argumentative ou préventive, et de déterminer les mineures aptes à fonctionner en tant qu'argument A en s'appuyant sur le schéma du proverbe utilisé.

L'usage du proverbe est-il évolutif ?

A cette dernière question, la réponse est affirmative. L'étude chronologique des trois ouvrages de notre corpus nous a en effet permis de constater que non seulement la forme des proverbes était sujette à variations mais que l'utilisation de la matière proverbiale évoluait également au fil des siècles.

L'emploi des énoncés proverbiaux s'est en effet démocratisé : réservés aux élites et presque exclusivement aux hommes dans le Zifar, les proverbes sont accessibles à tous dans La Celestina et le Quijote. La parole (proverbiale) n'est plus le reflet d'une pensée unique dominante.

Ce choix, semble-t-il illimité, des énonciateurs va de pair avec la progressive diversification des thèmes défendus par les proverbes : miroir « sérieux » du système de valeurs chevaleresque dans notre roman anonyme de 1300-1305, la matière proverbiale est détournée dans la tragi-comédie et le récit des aventures du Chevalier à la Triste Figure via son incorporation à des contextes impropres.

Enfin, l'étude de l'applicabilité des proverbes, tentative de théorisation de leur usage, fournit une nouvelle preuve d'une évolution de l'utilisation de ces énoncés. En effet, lors de la contextualisation d'une séquence proverbiale, à la volonté argumentative / préventive du locuteur s'ajoutent, au fil du temps, d'autres perspectives : l'humour, l'ironie ou l'absurde sont en effet susceptibles d'enrichir le rôle joué par la matière proverbiale :

- Une volonté argumentative / préventive se traduit par une *applicabilité* du proverbe X ; cette fonction originelle de toute séquence proverbiale peut être teintée
- d'humour, pouvant apparaître via une *bi-applicabilité*, une *sur-applicabilité*, une *applicabilité forcée* ou une *non-applicabilité* (due au décalage burlesque du personnage locuteur avec la réalité) de X,
- d'ironie, étant le fait d'une *non-applicabilité* de X au personnage (locuteur ou cible) ou à la situation immédiate ou future (ironie du sort). La volonté argumentative / préventive du proverbe est également susceptible de disparaître au profit d'une utilisation
- absurde, construite sur une *extra-applicabilité* de X.

Ces trois fonctions additives possibles sont, qui plus est, au service de la stratégie énonciative de l'ouvrage où les proverbes apparaissent :

- Le Zifar est dominé par un sérieux moralisateur : les proverbes répondent presque exclusivement à une volonté argumentative ou préventive.
- Dans La Celestina, l'ironie l'emporte sur l'humour et le sérieux : la prépondérance des énoncés proverbiaux non-applicables témoigne de cet état de fait.
- Le Quijote semble faire la part belle à l'humour et l'absurde, les séquences proverbiales font de même.

L'évolution de l'usage de la matière proverbiale va également de pair avec un changement, au cours de l'époque observée (du début du XIV^e siècle au début du XVII^e siècle), de l'idéologie officielle. Le formalisme, le dogmatisme de la scolastique du Moyen-Age est mis en péril dès le XV^e siècle par l'apparition d'un nouveau courant culturel venant d'Italie : l'Humanisme ; il traduit la crise esthétique et éthico-religieuse essuyée par le vieux continent et le besoin de révisions fondamentales touchant à la manière de concevoir l'homme, la société, la religion. Le théocentrisme médiéval, que l'on observe dans le Zifar, s'efface peu à peu au profit de l'anthropocentrisme, défendu par Rojas et Cervantès. L'homme devient le centre de l'univers. On cesse d'écrire l'amour divin pour décrire l'humain. La notion d'individu, nous l'avons vu, émerge naturellement durant cette période. Se dessinent également une quête de l'homme idéal et une foi dans le progrès de l'humanité, présentes dans La Celestina (on met en scène le mal, la perversion afin de montrer qu'il ne faut pas y céder) et le Quijote. Le regain d'intérêt pour la pensée antique ramène en outre au premier plan le concept latin de l'« humanitas » (*culture*) selon lequel l'homme idéal serait celui qui se réalise par lui-même et s'accomplit intérieurement grâce à l'étude des livres anciens, à l'image de notre Chevalier à la Triste Figure. La formation culturelle de la personne permet de relever la dignité de l'esprit humain, de viser son épanouissement, sa mise en valeur.

Les œuvres étudiées seraient donc, dans leur déroulement historique, un miroir de l'apparition et de la progressive affirmation des valeurs humanistes.

Au delà des différences, les trois siècles d'histoire espagnole que nous survolons grâce à l'analyse de notre corpus sont marqués par une continuité certaine. Le proverbe, de par sa faculté d'adaptation aux contextes, possède un statut de représentant de la tendance

conservatrice du langage et d'une pérennité culturelle. D'un point de vue plus général, toute œuvre littéraire porte en elle le souvenir des écrits qui l'ont précédée mais constitue également un nouvel apport culturel. Le souvenir de textes antérieurs génère une certaine image du passé qui agit sur le présent mais aussi sur le passé lui-même, engendrant de nouvelles interprétations ; comme l'a souligné Y. M. Lotman, « as it transforms the present, the past too changes its shape »²⁷¹. Il existerait donc une continuité et une interaction culturelle permanente entre le Zifar, La Celestina et le Quijote : les plus récents se nourrissant des plus anciens tout en influant sur leur réception.

Tout phénomène culturel se construirait ainsi sur cette dynamique antithétique particulière : « mudado el tiempo, mudado el pensamiento » et, dans un même temps, comme on a coutume de le dire, « lo que se aprende en la cuna siempre dura »...

²⁷¹ LOTMAN Yuri Mikhailovich, *Universe of the Mind. A semiotic theory of culture*, 1985, London, I. B. Tauris & Co Ltd, 1990, p. 272.

CORPUS

Occurrences de proverbes issus de :
Libro del caballero Zifar, d'auteur anonyme, 1300-1305,
Madrid, Edición de Joaquín Gonzáles Muela, Clásicos Castalia, 2000, 446 pp.

- Proverbes d'expression directe : adagios

- Proverbes complets

p. 78 : « quien se muda Dios le ayuda » (Bergua)
(*qui change de place reçoit l'aide de Dieu*)

p. 194 : « quien todo lo quiere todo lo pierde » (Correas, Bergua)
(*qui tout veut tout perd*)

p. 259 : « más vale saber que aver » (Correas, Bergua)
(*mieux vaut savoir qu'avoir*)

p. 295 : « fas bien y non cates a quien » (Correas, Bergua)
(*fais de bonnes actions mais reste désintéressé*)

p. 308 : « buena es la tardança que faze la carrera segura » (Correas, Bergua)
(*le retard qui rend la route sûre est un bon retard*)

p. 308 : « quien recabda non tarda » (Correas)
(*qui prend ses précautions ne prend pas de retard*)

p. 362 : « lo que saben tres sábelo toda res » (Correas)
(*ce que trois savent, tout le monde le sait*)

p. 408 : « mal de muchos, gozo es » (Correas, Bergua)
(*malheur que beaucoup partagent est plaisir*)

- Proverbes tronqués, modifiés ou sous-entendus

p. 57 : « de la cosa que ha buen çimiento esperanza deve ome aver que abrá buena çima » < Lo que bien
(*de la chose qui a de bonnes bases, on doit espérer qu'elle aura une bonne fin*) < (*Ce qui*

empieza, bien acaba (Castillo)
(*commence bien, finit bien*)

p. 66 : « en las oras de la cuita se proevan los amigos » < En el peligro se conoce al amigo (Correas, Castillo)
(*dans les heures difficiles on identifie ses amis*) < (*Dans les situations périlleuses on reconnaît son ami*)

p. 90 : « más de ligero se dizen las cosas que non se fazen » < Del dicho al hecho hay mucho trecho (Bergua)
(*les choses se disent plus facilement qu'elles ne se font*) < (*De la parole à l'acte il y a une grande distance*)

p. 131 : « lo que la natura niega, ninguno non lo deve cometer » < Lo que no es de natura, tararura (Bergua)
(*ce que la nature refuse, personne ne doit le commettre*) < (*Ce qui n'est pas naturel, taratata*)

p. 133 : « aquel es pobre, non rico, el que más codicia » < La avaricia es suma pobreza en el que codicia
(*il est pauvre, non riche, celui qui est le plus envieux*) < (*L'avarice est extrême pauvreté chez l'envieux*)

(Correas, Bergua)

p. 162 : « la ventura ayuda a aquel que se quiere esforçar » < Ayúdate y te ayudaré (Correas, Bergua) ; A Dios
(*la chance aide celui qui veut faire des efforts*) < (*Aide-toi et je t'aiderai ; Priant Dieu et jouant du*

rogando y con el mazo dando (Correas, Bergua)
maillet) = (*Aide toi et le ciel t'aidera*)

p. 172 : « los omes proponen de fazer e Dios ordena los fechos mejor que los omes cuidan » < El hombre
(*les hommes proposent de faire et Dieu ordonne les faits mieux que les hommes ne pensent*) < (*L'homme*

propone y Dios dispone (Correas, Bergua)
propose et Dieu dispose)

p. 185 : « aquel es guardado el que Dios quiere guardar » < Guardado es el que Dios guarda (Correas)
(*est protégé celui que Dieu veut protéger*) < (*Protégé est celui que Dieu protège*)

p. 193 : « del dezir al fazer mucho ay » < Del dicho al hecho hay mucho trecho (Bergua)
(*de la parole à l'acte il y a beaucoup*) < (*De la parole à l'acte il y a une grande distance*)

p. 240 : « non faredes a otro lo que non querríades que feziesen a vos » < Lo que no quieras para ti no lo quieras
(*vous ne devez pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fasse*) < (*Ce que tu ne souhaiterais*

para otro (Correas), Lo que no quieras para ti no lo quieras para tu prójimo (Bergua)
pas pour toi ne le souhaite pas pour un autre ; Ce que tu ne souhaiterais pas pour toi ne le souhaite pas pour ton prochain)

p. 246 : « si la cosa non se comiença nunca se puede acabar » < Lo que no se empieza, nunca se acaba
(*si l'on ne commence pas une chose, on ne peut jamais la terminer*) < (*Ce que l'on ne commence pas, on ne le*

(Correas) ; Nunca se acaba lo que no se empieza (Castillo)
termine jamais ; On ne termine jamais ce que l'on ne commence pas)

p. 246 : « mejor es tardar e recabdar que non averse ome a arrepentir por se rebatar » < Poco a poco se va lejos y
(*il vaut mieux être en retard et prendre ses précautions que de devoir regretter de s'être pressé*) < (*Peu à peu on*

corriendo a mal lugar (Correas, Bergua)
va loin mais en courant on arrive au mauvais endroit)

p. 257 : « mejor es al ome que sea mudo que non que fable mal » < Hable bien, si sabe (Correas) ; Hable bien el
(*il est mieux pour l'homme d'être muet plutôt que de parler mal*) < (*Qu'il parle bien, s'il sait ; Que parle bien*

que sabe, y el que no, échese la llave (Castillo)
celui qui sait, mais que celui qui ne sait pas se taise)

p. 260 : « más val una onca de letradura con buen seso natural que un quintal de letradura sin buen seso » < Más
(*mieux vaut une once de culture avec du bon sens qu'un quintal de culture sans bon sens*) <

vale poco y bueno que mucho y malo (Correas, Bergua)
(Mieux vaut peu et bon que beaucoup et mauvais)

p. 262 : « la voluntad es enemiga del seso » < Amar y saber, todo junto no puede ser (Correas, Bergua) ; Afición
(*les sentiments sont ennemis du bon sens*) < (*Aimer et savoir, on ne peut pas tout avoir ; Les sentiments*

ciega razón (Correas, Bergua)
aveuglent la raison)

p. 269 : « dixo mal e oyó peor » < Quien mal dice, peor oye (Correas)
(*il a dit du mal et a entendu pire*) < (*Qui dit du mal, entend pire*)

p. 280 : « lo que fezierdes, fazetlo con consejo, e no te arrepentirás » < Quien no oye consejo, no llega a viejo
(*ce que tu fais, fais le après avoir pris conseil et tu ne t'en repentiras pas*) < (*Qui ne prend pas conseil, ne vit*

(Bergua)
pas vieux)

p. 409 : « non deve ome rendir mal por mal » < Mal por mal no se debe dar (Correas)
(on ne doit pas rendre le mal pour le mal) < (Le mal pour le mal ne doit pas être rendu)

• Proverbos d'expression indirecte

- Proverbos completos

p. 283 : « pierde el lobo los dientes e non las mientes » (Correas, Bergua)
(le loup perd ses dents mais pas la tête)

p. 291 : « quien con perros se echa, con pulgas se levanta » (Correas)
(qui se couche avec des chiens se lève avec des puces)

p. 298 : « can con angusto a su dueño torna el rostro » (Correas)
(chien angoissé se retourne contre son maître)

- Proverbos tronqués, modificados o sub-entendidos

p. 78 : « piedra movediza non cubre moho » < Piedra moverdiza, nunca moho la cobija (Correas, Bergua)
(pierre qui roule n'est pas couverte de mousse) < (Pierre qui roule, jamais mousse ne la recouvre) = (Pierre qui roule n'amasse pas mousse)

p. 146 : « quien buen árbol se allega, buena sombra le cubre » < El que a buen árbol se arrima, buena sombra le
(qui s'approche d'un bon arbre, une bonne ombre le couvre) < (Celui qui s'abrite sous un bon arbre, une bonne

cobija (Bergua)
ombre le protège)

p. 217 : « las cosas que fueron fechas en muy grant tiempo e con grant estudio non se pueden aprender en un
(les choses qui furent faites en beaucoup de temps et grâce à une longue étude ne peuvent pas s'apprendre en

día » < No se ganó Zamora en una hora, ni Roma se fundó luego toda (Correas, Bergua)
un jour) < (Zamora n'a pas été vaincue en une heure et Rome ne s'est pas faite en un jour)

p. 249 : « el rey es como la vid que se traba a los árboles que falla más çerca de sí » + p. 250 : « el fuego más
(le roi est comme la vigne qui s'accroche aux arbres qu'elle trouve le plus près d'elle) + (le feu brûle plus vite

aína quema lo que falla çerca de sí » < El rey es como el fuego, que al que está más cerca más le calienta y
ce qu'il trouve près de lui) < (Le roi est comme le feu qui réchauffe et brûle celui qui est le plus proche

quema (Correas, Bergua)
de lui)

p. 224 : « la yerva mala aína cresçe » < La hierba mala presto crece y antes de tiempo envejece (Correas,
(la mauvaise herbe pousse rapidement) < (La mauvaise herbe pousse vite et vieillit avant que le temps ne soit

Bergua)
venu)

p. 260 : « el saber sin el obrar es como el árbol sin fruto » < Arbol que no frutea, bueno es para leña (Castillo) ;
(le savoir sans l'action est comme l'arbre sans fruit) < (Arbre qui ne donne pas de fruit est bon à brûler ;

Saber por sólo saber, cosa vana viene a ser ; Saber para ser mejor, eso es digno de loor (Castillo)
Savoir uniquement pour savoir est chose vaine ; Savoir pour être meilleur, cela est digne de louange)

p. 301 : « el can que mucho ladra e non osa morder » < Perro ladrador, nunca buen mordedor (Correas, Bergua)
(le chien qui aboie beaucoup et n'ose pas mordre) < (Chien qui aboie, jamais ne mord) = (Chien qui aboie, ne mord pas)

p. 303 : « quando nasce el sol, tan bien escalienta a los malos como a los buenos » < Cuando el sol sale, para
(quand le soleil point, il réchauffe aussi bien les méchants que les bons) < (Quand le soleil se lève, il

todos sale (Correas)
se lève pour tous

p. 309 : « como el fuego, que comiença de una çentella, que, si non es luego muerto, faze muy grant daño » // De
(comme le feu, qui naît d'une étincelle, et qui, s'il ne meurt pas rapidement, fait beaucoup de mal) // (De

pequeña çentella se levanta a las vegadas grant fuego (Zifar) < Pequeñas rajás el fuego encienden y los grandes
petite étincelle s'élève parfois grand feu) < (De petits rondins allument le feu et les grosses

maderos lo sostienen (Correas, Bergua)
bûches l'entretiennent)

- Formes proverbiales

p. 61 : « por un cavallero bueno se fazen grandes batallas »
(pour un bon chevalier ont lieu de grandes batailles)

p. 62 : « ninguna cosa non faze medroso nin vergoñoso el corazón del ome sinon la conçiencia de la su vida si es
(aucune chose ne rend le cœur de l'homme peureux ni honteux sinon la conscience de sa vie si elle est

mala »
mauvaise)

p. 63 : « mejor es que el uno sufra el pesar que muchos »
(il est mieux qu'une seule personne supporte un chagrin plutôt beaucoup)

p. 63 : « más pueden pensar e cuidar muchos que uno »
(beaucoup peuvent davantage penser et prendre de précautions qu'un seul)

p. 63 : « el fuego encubierto dura más que el descubierto e es más bivo »
(le feu étouffé dure davantage que le feu libre et il est plus vif)

p. 64 : « por el fuego se proeva el oro »
(c'est par le feu que l'or se révèle)

p. 67 : « mejor es el enemigo muerto que vivo »
(l'ennemi est meilleur mort que vivant)

p. 75 : « nin se escusa bien nin es de buen entendimiento nin de buen recabdo el que dexa perder lo más por lo
(il n'a ni bonne excuse ni bon sens et n'est pas sûr celui qui laisse échapper le plus pour le moins)

menos »

p. 78 : « el que bien see, non ha por qué se lieve » // Quien bien está, no se mudará (Correas) ; Quien bien
(celui qui est bien assis, n'a pas de raison de s'en aller) // (Qui est bien ne bougera pas ; Qui est bien,

está, no se mude (Castillo)
qu'il ne bouge pas)

p. 78 : « quien bien sea non lieve » // Quien bien está, no se mudará (Correas) ; Quien bien está, no se mude
(qui est bien assis qu'il ne s'en aille pas) // (Qui est bien ne bougera pas ; Qui est bien, qu'il ne bouge pas)

(Castillo)

p. 78 : « la tardança en el buen propósito enpesçe »
(le retard nuit à la bonne intention)

p. 104 : « quien poco seso ha áina lo espiende » // Quien poco sabe, presto lo reza (Correas, Bergua)
(qui a peu de bon sens l'utilise vite) // (Qui en sait peu, le dit rapidement)

p. 107 : « quien va non tuerçe, maguer que tarde »
(*qui avance ne dévie pas, même s'il est en retard*)

p. 107 : « quien tiempo ha e tiempo atiende, e tiempo viene e tiempo pierde » // Quien tiempo pierde y tiempo
(*qui a du temps et attend, le temps avance et il perd du temps*) // (*Qui perd du temps et attend*)

espera, tiempo viene que desespera (Correas, Bergua)
longtemps, il vient un temps où il désespère)

p. 132 : « la ventura ayuda aquellos que toman osadía » // La fortuna ayuda a los osados (Virgile)
(*la chance aide ceux qui font montre d'audace*) // (*La fortune aide les audacieux*) = (*La fortune sourit aux audacieux*)

p. 132 : « a cada uno dio Dios su entendimiento » // Dios da para todos (Correas)
(*à chacun Dieu a donné de son intelligence*) // (*Dieu donne pour tous*)

p. 132 : « siempre dizen mal los que bien non saben »
(*ils disent toujours du mal ceux qui ne connaissent pas le bien*)

p. 133 : « natura es del aver [...] de andar de mano en mano »
(*la nature des biens est de passer de main en main*)

p. 133 : « el aver nunca se pierde »
(*les biens ne se perdent jamais*)

p. 133 : « non es poderoso el que non ha poder en sí »
(*il n'est pas puissant celui qui n'a pas de maîtrise de soi*)

p. 134 : « en este mundo non han al sinon el bien que fas »
(*dans ce monde on ne possède que le bien qu'on fait*)

p. 135 : « lo que ve el ojo desea el corazón » // Ojos que no ven, corazón que no desea / llora (Correas) ; Ojos
(*ce que voit l'œil, le cœur le désire*) // (*Yeux qui ne voient pas, cœur qui ne désire / pleure pas ; Yeux*)

que no ven, corazón que no siente (Bergua)
qui ne voient pas, cœur qui ne ressent pas) = (*Loin des yeux, loin du cœur*)

p. 135 : « mejor es [...] aver ome la muerte ante que la codiçie »
(*il est mieux que l'homme trouve la mort avant de la désirer*)

p. 136 : « muy loca cosa es tornar ome lo que escusar puede »
(*c'est une chose très folle que de faire ce que l'on peut éviter*)

p. 138 : « non da Dios pan sinon en enero senbrado »
(*Dieu ne donne du pain que s'il a été semé en janvier*)

p. 142 : « todas las maçanas non son dulçes »
(*toutes les pommes ne sont pas douces*)

p. 143 : « quien tal faze tal pide » // Quien tal hace, que tal pague (Correas)
(*qui fait cela, demande cela*) // (*Qui fait cela, doit être puni comme cela*)

p. 143 : « quien al diablo sirve e cree, mal galardón prende »
(*qui sert et croit le diable, reçoit une mauvaise récompense*)

p. 146 : « quien mucho ha de andar mucho ha de provar »
(*qui a beaucoup de chemin à faire a beaucoup à prouver*)

p. 156 : « es sabio el que teme su enemigo »
(*est sage celui qui craint son ennemi*)

p. 156 : « de pequeña çentella se levanta a las vegadas grant fuego » // Pequeñas rajás el fuego encienden y los
(*de petite étincelle s'élève parfois grand feu*) // (*De petits rondins allument le feu et les*

grandes maderos lo sostienen (Correas, Bergua)
(*grosses bûches l'entretiennent*)

p. 156 : « pequeño can suele enbargar muy grant venado »
(*petit chien a coutume de protéger très grand troupeau*)

p. 162 : « non da Dios el bien a quien lo demanda, mas a quien obra en pos de la demanda » // Ayúdate y te
(*Dieu ne donne pas le bien à qui le demande, mais à qui agit en plus de demander*) // (*Aide-toi et je*

ayudaré (Correas, Bergua), A Dios rogando y con el mazo dando (Correas, Bergua)
(*t'aiderei ; Priant Dieu et jouant du maillet*) = (*Aide toi et le ciel t'aidera*)

p. 170 : « el que yerro fizo sufra la penitencia »
(*celui qui a commis une erreur doit supporter la pénitence*)

p. 172 : « quando de mala parte viene la oveja allá va la pelleja » // El que ha ovejas, ha pellejas (Correas)
(*quand la brebis vient d'un mauvais endroit, sa peau y retourne*) // (*Celui qui a des brebis, a des peaux*)

p. 173 : « quien a buen señor sirve con serviçio leal, buena soldada prende e non al » // El que a buen árbol se
(*qui sert loyalement un bon seigneur, reçoit une bonne solde et rien d'autre*) // (*Qui s'abrite sous un*

arrima, buena sombra le cobija (Bergua)
(*bon arbre, une bonne ombre le protège*)

p. 174 : « más vale ser el ome bueno amidos que malo de grado »
(*mieux vaut que l'homme soit bon sous la contrainte que mauvais de son plein gré*)

p. 180 : « quien de una vegada non se escarmienta, muchas vezes se arrepiante »
(*qui ne se corrige pas à la première erreur, se repent souvent*)

p. 193 : « más val buena muerte que vida desonrada » // Un buen morir, toda la vida honora (Correas) ; Un buen
(*mieux vaut une bonne mort qu'une vie dans le deshonneur*) // (*Une bonne mort honore toute la vie ; Une bonne*

morir da honor a la vida entera (Bergua)
(*mort apporte honneur à la vie entière*)

p. 199 : « quien non lucha non cae » // El que no anda, no tropieza (Castillo)
(*qui ne lutte pas ne tombe pas*) // (*Celui qui ne marche pas, ne trébuche pas*)

p. 202 : « de pequeña çentella se levanta grant fuego si ome non pone y consejo » // Pequeñas rajás el fuego
(*de petite étincelle s'élève grand feu si l'on n'y remédie pas*) // (*De petits rondins allument*

encienden y los grandes maderos lo sostienen (Correas, Bergua)
(*le feu et les grosses bûches l'entretiennent*)

p. 208 : « cuando pelean los ladrones descúbrense los furtos » // Cuando se pelean las comadres, salen a relucir
(*quand les voleurs se disputent, les larcins sont mis à jour*) // (*Quand les commères se disputent, les vérités*

las verdades (Castillo)
(*apparaissent au grand jour*)

p. 220 : « todo talante á su semejante »
(*toute humeur a son pareil*)

p. 224 : « toda criatura torna a su natura » // Natura revertura, el gato a la ceniza (Correas)
(*toute créature retourne à sa nature*) // (*Nature reprend ses droits, le chat redevient poussière*)

p. 231 : « non nasce que non medre »
(rien ne naît qui ne grandisse)

p. 233 : « el comienzo es el temor de Dios »
(le commencement est la peur de Dieu)

p. 233 : « el que a Dios teme sienpre es guardado de yerro »
(celui qui craint Dieu est toujours protégé de l'erreur)

p. 237 : « de los escarmentos se fazen los arteros » // De los escarmentados nacen los avisados (Bergua)
(en profitant des leçons on devient rusé) // (Des échaudés naissent les avisés) = (Chat échaudé craint l'eau froide)

p. 239 : « el noble, quanto es más alto, tanto deve ser más omildoso » // Aunque te veas en alto, no te empines,
(le noble, plus il est de rang élevé, plus il doit être humble) // (Même si tu te vois en haut, ne te vante

porque es condición de ruines (Correas)
pas, car c'est le tempérament des vils)

p. 239 : « nin por el padre nin por la madre non es dicho noble el ome, mas por buena vida e buenas costumbres
(ce n'est ni à cause du père ni à cause de la mère qu'on est dit noble, mais à cause d'une bonne vie et des

que aya »
bonnes coutumes qu'on a)

p. 240 : « El que ama ser de los buenos es alto de coraçón »
(celui qui aime faire partie des bons a un grand cœur)

p. 240 : « el que faze buenas obras gana pres »
(celui qui fait de bonnes actions gagne du prestige)

p. 244 : « quien ama a Dios ama a sus cosas e quien ama a sus cosas ama a la ley, e quien ama a la ley deve amar
(qui aime Dieu aime ses créations et qui aime ses créations aime la loi, et qui aime la loi doit aimer le roi qui la

al rey que la mantiene »
maintient)

p. 246 : « quien cata la fin de la cosa que quiere fazer [...] non yerra »
(qui a les yeux tournés vers son but ne commet pas d'erreur)

p. 246 : « en lo que Dios ordena non ay duda ninguna »
(en ce qui concerne les ordres de Dieu, il n'y a aucun doute)

p. 249 : « amor de rey non es heredero nin dura toda la vida »
(amour de roi n'est pas héréditaire ni ne dure toute la vie)

p. 251 : « esfuérçase la raís e cresçe el linaje »
(la racine fait des efforts et le lignage croît)

p. 251 : « la caridad en sí mesma comiença » // La caridad bien entendida comienza por uno mismo (Bergua)
(la charité commence avec celle dont on fait montre envers soi-même) // (La charité bien comprise commence par soi-même) = (Charité bien ordonnée commence par soi-même)

p. 255 : « lo que Dios tiene por bien que se cunpla, ninguno non lo puede destorvar que se non faga » // No
(Ce que Dieu juge bon qu'il se produise, personne ne peut l'empêcher d'arriver) //

puede el hombre huir la fortuna que le ha de venir (Correas, Bergua)
(L'homme ne peut pas fuir son destin)

p. 257 : « como faze buen callar al que fabla sabiamente, así non faze buen fablar al que fabla torpemente » // Al

(comme se taire est profitable à qui parle avec sagesse, parler n'est pas profitable à qui parle avec maladresse)

buen callar llaman Sancho (Correas, Bergua) ; Hablar sin pensar es tirar sin apuntar (Bergua)
// Celui qui sait se taire on l'appelle Sancho ; Parler sans penser c'est tirer sans viser)

p. 257 : « Dios asecha por oír lo que dize cada lengua » // Dios todo lo ve y lo oye y da lo que conviene al
(Dieu est aux aguêts pour entendre ce que dit chaque langue) // (Dieu voit et entend tout et donne ce qui

hombre (Correas, Bergua)
convient à l'homme)

p. 257 : « en el mal fablar ay daño e non pro » // Hable bien, si sabe (Correas) ; Hable bien el que sabe, y el que
(mal parler est nuisible et non profitable) // (Qu'il parle bien, s'il sait ; Que parle bien celui qui sait, et

no, échese la llave (Castillo)
celui qui ne sait pas, qu'il se taise)

p. 257 : « quien non guarda su lengua non guarda su alma » // Quien mucho habla, mucho yerra (Correas,
(qui ne garde pas sa langue ne garde pas son âme) // (Qui parle beaucoup, pêche beaucoup;

Castillo) ; Quien mucho habla, a sí daña (Correas)
Qui parle beaucoup, se nuit à lui-même)

p. 257 : « bienaventurado es el que es más largo de su aver que de su palabra »
(bienheureux est celui qui est plus riche que bavard)

p. 258 : « quando uno non quiere dos pelean » // Cuando uno no quiere dos regañan (Bergua) ; Cuando uno no
(quand un ne veut pas, deux se querellent) // (Quand un ne veut pas, deux se disputent ; Quand un ne veut

quiere dos no barajan (Correas)
pas, deux ne s'entendent pas)

p. 257 : « la mentira mete a ome en vergüença »
(le mensonge plonge l'homme dans la honte)

p. 258 : « sofridores vencen »
(ceux qui sont patients remportent la victoire)

p. 259 : « el saber es señor e ayudador »
(le savoir est maître et apporte de l'aide)

p. 259 : « la cosa que es menos fallada es mereçienda »
(la chose la plus rare est estimée)

p. 261 : « con razón non puede, non faze »
(quand on ne peut pas agir avec raison, on n'agit pas)

p. 261 : « non ha bien sin lazerio »
(il n'est pas de bien sans malheur)

p. 262 : « la onra non es en el que la resçibe, mas en el que la faze » // La honra es de quien la hace (Correas,
(l'honneur n'est pas en celui qui le reçoit mais en celui qui le fait) // (L'honneur est à qui le fait ;

Bergua) ; La honra está en quien la da (Correas, Bergua)
L'honneur est en qui le fait)

p. 263 : « quanto de más alto cae, tanto más grave e peligrosa es la caída » // Cuánto más alto subas, mayor será
(plus on tombe de haut, plus la chute est grave et dangereuse) // (Plus tu monteras haut, plus grande

el batacazo (Castillo)

sera la dégringolade)

p. 267 : « de la mentira nasce discordia, e de la discordia despagamiento, e del despagamiento injuria, e de la
(du mensonge naît la discorde, et de la discorde le détachement, et du détachement l'injure, et de l'injure la

injuria despartamiento de amor, e del despartamiento aborrençia, e de la aborrençia guerra, e de la guerra
fuite de l'amour, et de cette fuite la haine, et de la haine la guerre, et de la guerre l'animosité, et de la

enemistad, e de la batalla crueldat »
bataille la cruauté)

p. 267 : « deve el rey dezir sienpre verdat, ca de la verdat nasce temor de Dios, nasce justicia, e de la justiçia
(le roi doit toujours dire la vérité, car de la vérité naît la crainte de Dieu, naît la justice, et de la justice la

compañia, e de la compañía franqueza, e de la franqueza solas, e del solas amor, e del amor defendimiento »
compagnie, et de la compagnie l'honnêteté, et de l'honnêteté le plaisir, et du plaisir l'amour, et de l'amour la
protection)

p. 268 : « estraña cosa sería querer coger de la vid figos e de las espinas uvas »
(ce serait une chose étrange que de vouloir cueillir des figues sur la vigne et des raisins sur les figuiers de
barbarie)

p. 268 : « el fuego non esfria »
(le feu ne refroidit pas)

p. 268 : « del gran afaçiamiento nasce menospreçio »
(de la grande familiarité naît le mépris)

p. 268 : « el que non ha non da »
(celui qui ne possède pas, ne donne pas)

p. 269 : « guardatvos del dicho e escaparedes del fecho »
(gardez-vous des mauvaises paroles et vous échapperez aux mauvaises actions)

p. 270 : « quales son las fuentes, tales son las aguas que de ellas nasçen » // Cual el cuervo, tal su huevo
(telles sont les sources, telles sont les eaux qui en naissent) // (Tel est le corbeau, tel est son œuf ;

(Bergua) ; De tal palo, tal astilla (Bergua) ; Cual es el padre, así los hijos salen (Castillo) ; Tal padre, tal hijo
De tel bâton, telle écharde ; Tel est le père, ainsi sont les enfants ; Tel père, tel fils)

(Correas)

p. 271 : « el que dize que vee la pajueta en el ojo ageno e non quiere ver la trabanca en el suyo » // Ver la mota
(celui qui dit qu'il voit la paille dans l'œil d'autrui et ne veut pas voir le madrier dans le sien) // (Voir la

en el ojo ajeno y no la viga en el nuestro (Correas)
poussière dans l'œil d'autrui et pas la poutre dans le nôtre) = (Voir la paille dans l'œil du prochain et ne pas
voir la poutre que l'on a dans le sien)

p. 276 : « el mejor tiempo del mundo es del rey justiçiero »
(la meilleure époque du monde est celle du roi justicier)

p. 276 : « non ha datil sin hueso nin bien sin lazerio »
(il n'y a pas de datte sans noyau ni de bien sans malheur)

p. 281 : « quien se arrebatu su pro non cata » // Poco a poco se va lejos y corriendo a mal lugar (Correas, Bergua)
(qui se presse ne vise pas son profit) // (Peu à peu on va loin et en courant au mauvais endroit)

p. 281 : « codiçia mala manziella depara » // Codicia mala mancilla para (Correas)
(avarice apporte mauvaise souillure)

p. 287 : « non ay ninguna cosa tan ascondida que non sea sabida » // No hay cosa secreta que tarde o temprano
(*il n'est aucune chose aussi cachée soit elle qui ne soit sue*) // (*Il n'est pas de chose secrète qui tôt ou tard*)

no sea descubierta (Correas) ; No hay cosa secreta que tarde o temprano no se sepa (Bergua)
ne soit découverte ; Il n'est pas de chose secrète qui tôt ou tard ne se sache)

p. 287 : « la mala fama antes es publicada que la buena loada » // La mala fama vuela como ave y rueda como la
(*la mauvaise réputation est rendue publique avant que la bonne soit louée*) // (*La mauvaise réputation vole*)

moneda, y la buena, en casa se queda (Correas, Bergua)
comme un oiseau et roule comme la monnaie, et la bonne reste à la maison)

p. 287 : « la mala fama, antes descubierta que la buena sea çierta » // La mala fama vuela como ave y rueda
(*la mauvaise réputation est révélée avant que la bonne ne soit certaine*) // (*La mauvaise réputation vole comme*)

como la moneda, y la buena, en casa se queda (Correas, Bergua)
un oiseau et roule comme la monnaie, et la bonne reste à la maison)

p. 291 : « más vale a ome andar señero que con mal compañero » // Más vale solo que mal acompañado (Correas,
(*mieux vaut marcher seul qu'avec un mauvais compagnon*) // (*Mieux vaut seul que mal accompagné*)

Bergua)

p. 292 : « el tu catar sienpre vaya adelante los tus pasos » // Quien non cata adelante cáese atrás (Zifar) // El que
(*que ton regard précède toujours tes pas*) // (*Qui ne regarde pas devant tombe en arrière*) //

no mira hacia adelante atrás se queda (Bergua)
(*Celui qui ne regarde pas devant reste en arrière*)

p. 292 : « quien non cata adelante cáese atrás » // El que no mira hacia adelante atrás se queda (Bergua)
(*qui ne regarde pas devant tombe en arrière*) // (*Celui qui ne regarde pas devant reste en arrière*)

p. 293 : « non ay mayor pérdida nin mayor pobredat que locura e torpedat »
(*il n'est pas plus grande perte ni plus grande pauvreté que folie et maladresse*)

p. 293 : « quien de locura enferma, tarde sana »
(*qui tombe dans la folie, guérit tard*)

p. 294 : « quien non gana seso non vale nada de quanto ganó »
(*qui ne gagne pas de bon sens, tout ce qu'il a gagné ne vaut rien*)

p. 294 : « quien á complimiento de seso, nunca abrá mala mengua »
(*qui a beaucoup de bon sens, ne manquera jamais de rien*)

p. 302 : « quien faze non cae »
(*qui agit ne tombe pas*)

p. 302 : « el bien que feziere la tu mano diestra non lo sepa la siniestra »
(*le bien que fait ta main droite, il ne faut pas que la gauche le sache*)

p. 305 : « el que bien sirve, buen fecho faze » // Quien bien sirve, galardón merece (Correas)
(*celui qui sert bien, agit bien*) // (*Celui qui sert bien, mérite une récompense*)

p. 306 : « non ay ganancia con mala guarda »
(*il n'y a pas de profit avec une mauvaise garde*)

p. 307 : « más vale arte que ventura »
(*mieux vaut être adroit que chanceux*)

p. 414 : « a las malas maestrías muera quien con malas maestrías anda » // Quien a hierro mata a hierro muere

(que meure par de méchants stratagèmes qui vit en usant de méchants stratagèmes) // (Qui tue par le fer,

(Castillo)

meurt par le fer)

p. 315 : « mayor daño pueden fazer muchos que uno »
(beaucoup peuvent faire plus de mal qu'un)

p. 321 : « do justiçia non ha, todo mal y ha »
(où il n'y a pas de justice, il n'y a que du mal)

p. 332 : « el que nada non sabe conviene que aprenda » // El que no sabe es como el que no ve (Correas, Bergua,
(celui qui ne sait rien il convient qu'il apprenne) // (Celui qui ne sait pas est comme celui qui ne voit pas)

Castillo)

p. 335 : « quien mucho quiere escuchar, mucho ha de oír »
(qui veut beaucoup écouter, doit beaucoup entendre)

p. 336 : « quien se guarda, Dios le guarda »
(qui se protège, Dieu le protège)

p. 351 : « quien la baraja puede escusar, bien barata en huir de ella »
(qui peut éviter la querelle, fait bien de la fuir)

p. 352 : « tanto va el cántaro a la fuente fasta que dexa allá el asa o la fuente » // Tanto va el cántaro a la fuente,
(tant va la cruche à l'eau qu'elle y laisse son anse ou son front) // (Tant va la cruche à l'eau

que quiebra el asa o la fuente (Correas) ; Tanto va el cántaro a la fuente, que alguna vez se rompe (Bergua)
qu'elle brise son anse ou son front ; Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse)

p. 354 : « quien non da lo que vale, non toma lo que desea »
(qui n'y met pas le prix, n'obtient pas ce qu'il désire)

p. 362 : « a ome de buen entendimiento pocas palabras cumplen » // A buen entendedor, pocas palabras bastan
(à bon entendeur, peu de mots conviennent) // (A bon entendeur, peu de mots suffisent) =

(Bergua)

(A bon entendeur, salut)

p. 380 : « quien mucho escucha su daño oye » // El que escucha, su mal oye (Bergua)
(qui écoute beaucoup entend dire du mal de lui) // (Celui qui écoute, entend dire des méchancetés sur lui)

p. 387 : « nobleza non puede ser sin buenas costumbres »
(Noblesse ne peut exister sans bonnes coutumes)

p. 394 : « el que non cuida engañar a otro finca engañado »
(celui qui ne prend pas garde de tromper quelqu'un finit trompé)

p. 397 : « después de grant alegría se sigue grant tristeza »
(après une grande joie suit une grande tristesse)

p. 403 : « el que non ama, jugando te desama »
(celui qui n'aime pas, te hait en ayant l'air de t'aimer)

p. 405 : « quien non cata adelante, cáese atrás » // El que no mira hacia adelante atrás se queda (Bergua)
(qui ne regarde pas devant tombe en arrière) // (Celui qui ne regarde pas devant reste en arrière)

p. 409 : « el ome de flaco corazón sienpre está sospechoso e se mueve a tuerto »
(l'homme au cœur faible est toujours soupçonneux et commet de mauvaises actions)

p. 409 : « qual palabra me dizen, tal corazón me fazen » // Cuales palabras me dices, tal corazón me pones ;
(*tels mots on me dit, tel cœur on me modèle*) // (*Tels mots tu me dis, tel cœur tu me façannes ;*

Cuales palabras te dicen, tal corazón te ponen (Correas)
(*Tels mots on te dit, tel coeur on te façonne*)

p. 423 : « los pies duechos de andar non pueden quedar » // Pies que son duechos de andar, no pueden quedos
(*les pieds accoutumés à marcher ne peuvent rester tranquilles*) // (*Pieds qui ont coutume de marcher ne*

estar (Correas) ; Pies enseñados a saltar no saben quedos estar (Bergua)
(*peuvent rester tranquilles ; Pieds habitués à sauter ne savent pas rester tranquilles*).

p. 423 : « el que malas obras suele andar non se sabe de ellas quitar » // Quien malas mañas ha, tarde o nunca las
(*celui qui a coutume de commettre de mauvaises actions, ne sait pas s'en libérer*) // (*Celui qui a de mauvaises*

perderá (Correas, Bergua)
(*habitudes, les perdra tard ou jamais*)

p. 423 : « si tu amigo errare una ves, confóndale Dios, e si dos, confonda Dios a ti solo »
(*si ton ami se trompe une fois, que Dieu le confonde, et si cela se produit deux fois, que Dieu te confonde toi*)

p. 424 : « a tales bodas, a tales rosas »
(*telles noces, telles roses*)

p. 428 : « quien bien feziere que buen galardón aya »
(*qui agit bien doit recevoir une bonne récompense*)

p. 435 : « el movimiento forçado más estuerçe en el comienço que en el acabamiento »
(*le mouvement forcé dévie plus au début qu'à la fin*)

Occurences de proverbes issus de :
Comedia o tragicomedia de Calisto y Melibea (La Celestina),
de Fernando de Rojas, 1499, Madrid, Edición de Doroty S. Severin, Cátedra
Letras Hispánicas, 2002, 353 pp.

- Proverbes d'expression directe : adagios

- Proverbes complets

p. 89 : « Asaz es señal mortal no querer sanar » (Correas, Bergua)
(c'est un véritable signe de mort que de ne pas vouloir guérir)

p. 94 : « Haz tú lo que bien digo y no lo que mal hago » (Correas, Bergua)
(fais ce que je dis de bien mais pas ce que je fais de mal)

p. 116 : « perdido es quien tras perdido anda » (Correas, Bergua)
(perdu est qui suit quelqu'un de perdu)

p. 124 : « quanto mayor es la fortuna, tanto es menos segura » (Correas, Bergua)
(plus grande est la fortune, moins elle est sûre)

p. 125 : « extremo es créer a todos y yerro no créer a ninguno » (Correas, Bergua)
(il est excessif de croire tout le monde mais c'est une faute que de ne croire personne)

p. 132 : « alivia la pena llorar la causa » (Correas, Bergua)
(cela soulage la peine que d'en pleurer la cause)

p. 134 : « a quien dizes el secreto, das tu libertad » (Correas, Bergua)
(à qui tu dis ton secret, tu donnes ta liberté)

p. 136 : « flaca es la fidelidad que temor de pena la convierte en lisonja » (Correas)
(fragile est la fidélité que crainte de punition transforme en flatterie)

p. 143 : « todo lo puede el dinero » (Correas, Bergua)
(l'argent peut tout)

p. 145 : « tal hay, que tal quiere » (Correas)
(tel choix, tel désir)

p. 154 : « el perdón sobraría donde el yerro falta » (Correas, Bergua)
(le pardon serait superflu en l'absence de faute)

p. 156 : « aquel es rico que está bien con Dios » (Correas, Bergua)
(est riche celui qui est en bons termes avec Dieu)

p. 186 : « no hizo Dios a quien desmamparasse » (Correas)
(Dieu n'a rien créé qu'il ait abandonné)

p. 185 : « ofrescer mucho al que poco pide es especie de negar » (Correas, Bergua)
(offrir beaucoup à celui qui demande peu est une sorte de refus)

p. 185 : « no se pierde lo que se dilata » (Correas, Bergua)
(ce qui prend du temps n'est pas perdu)

p. 200 : « mala señal es de amor huyr y bolver la cara » (Correas)
(c'est un signe de désamour que de fuir et de tourner la tête)

p. 206 : « un solo acto no haze hábito » (Correas, Bergua)
(un seul acte ne constitue pas une habitude)

p. 216 : « nunca mucho costó poco » (Correas, Bergua)
(*jamais beaucoup n'a coûté peu*)

p. 229 : « ruyn sea quien por ruyn se tiene » (Correas, Bergua)
(*que soit misérable qui se considère comme misérable*)

p. 240 : « gran parte de la salud es desearla » (Correas, Bergua)
(*une grande part de la santé est de la désirer*)

p. 256 : « el hombre apercebido, medio combatido » (Bergua)
(*l'homme avisé, la moitié du combat gagnée*) = (*Un homme averti en vaut deux*)

p. 270 : « bive conmigo y busca quien te mantenga » (Correas, Castillo)
(*vis avec moi et cherche quelqu'un pour te nourrir*)

p. 274 : « de los enemigos, los menos » (Bergua)
(*des ennemis, le moins possible*)

p. 290 : « nunca los ausentes se hallaron justos » (Correas, Bergua)
(*jamais les absents n'ont eu raison*) = (*Les absents ont toujours tort*)

p. 301 : « mudar costumbre es a par de muerte » (Correas)
(*changer ses habitudes c'est comme mourir*)

p. 302 : « más vale prevenir que ser prevenidos » (Correas, Bergua)
(*mieux vaut prévenir qu'être prévenu*)

p. 304 : « más vale ser buena amiga que mala casada » (Correas)
(*mieux vaut être une bonne maîtresse qu'une mauvaise épouse*)

- Proverbes tronqués, modificados o sous-entendus

p. 90 : « Las lágrimas y suspiros mucho desenconan el corazón dolorido » < Bueno es el afligido llorar, para
(*les larmes et les soupirs soulagent beaucoup le cœur endolori*) < (*Les pleurs affligés sont bons pour*

descansar (Bergua)
s'apaiser)

p. 90 : « malo es esperar salud en muerte ajena » < Esperar salud en muerte ajena, se condena (Correas, Bergua)
(*il est mauvais d'espérer tirer profit de la mort d'autrui*) < (*Espérer tirer profit de la mort d'autrui est condamnable*)

p. 107 : « el esperanza luenga aflige el corazón » < Esperanza larga aflige el corazón y el alma (Correas, Bergua)
(*espérer longtemps afflige le cœur*) < (*Espérer longtemps afflige le cœur et l'âme*)

p. 108 : « por fuyr hombre de un peligro, cae en otro mayor » < Los tontos huyendo de un peligro dan en otro
(*pour fuir un danger, on tombe sur un autre plus grand*) < (*Les idiots en fuyant un danger, tombent sur un*

(Correas)
autre)

p. 117 : « no dar mal por mal » < Mal por mal no se debe dar (Correas)
(*ne pas rendre le mal pour le mal*) < (*Le mal pour le mal ne doit pas être rendu*)

p. 123 : « no los que poco tienen son pobres mas los que mucho desean » < No es pobre el que tiene poco, sino el
(*ce ne sont pas ceux qui ont peu de choses qui sont pauvres mais ceux qui sont très envieux*) < (*N'est pas pauvre*

que codicia mucho (Correas, Bergua)
celui qui a peu de choses, mais celui qui est très envieux)

p. 128 : « de los hombres es errar, y bestial es la porfía » < Errar y porfiar (Correas)

(*l'erreur est humaine, et l'entêtement est animal*) < (*Commettre une erreur et s'entêter*)

p. 136 : « valiera más solo que mal acompañado » < Más vale solo que mal acompañado (Correas, Bergua)
(*il vaudrait mieux être seul que mal accompagné*) < (*Il vaut mieux être seul que mal accompagné*)

p. 143 : « a esse tal dos alevosos » < A un traidor, dos alevosos (Correas)
(*pour celui-ci, deux félons*) < (*Pour un traître, deux félons*)

p. 146 : « lo que mucho se desea jamás se piensa ver concluído » < Lo que mucho deseo, no lo creo aunque lo
(*ce que l'on désire beaucoup on ne pense jamais pouvoir l'obtenir*) < (*Ce que je désire beaucoup, je n'y crois*

veo (Correas, Bergua)
(*pas bien que je le voie*)

p. 150 : « jamás al esfuerzo desayuda la fortuna » < la fortuna ayuda a los osados (Bergua)
(*jamais la chance ne contrarie l'effort*) < (*La chance aide les audacieux*) = (*La chance sourit aux audacieux*)

p. 163 : « por demás es ruego a quien no puede aver misericordia » < Por demás es el ruego a quien no puede
(*il est superflu d'adresser prière à qui ne peut avoir de miséricorde*) < (*Il est superflu d'adresser une prière à*

haber misericordia ni mover el duelo (Correas)
(*qui ne peut ni avoir de miséricorde ni changer le malheur*)

p. 174 : « el propósito muda el sabio; el necio persevera » < El consejo muda el viejo y porfía el necio (Correas)
(*l'objectif fait changer le sage d'avis ; l'idiot persévère*) < (*Le conseil fait changer le vieil homme d'avis mais l'idiot s'entête*)

p. 174 : « a nuevo negocio, nuevo consejo se requiere » < A nuevo negocio, nuevo consejo (Correas)
(*à nouvelle affaire, nouveau conseil est nécessaire*) < (*A nouvelle affaire, nouveau conseil*)

p. 187 : « quien menos procura, alcanza más bien » < Quien menos la procura, a veces ha más ventura (Correas,
(*qui essaie le moins, obtient le plus*) < (*Qui la cherche le moins, a parfois plus de chance*)

Bergua)

p. 192 : « el buen consejo mora en los viejos » < El consejo, al viejo ; y a la mujer, el afeite y espejo (Correas,
(*le bon conseil réside chez les anciens*) < (*Le conseil, au vieil homme ; et à la femme, le maquillage et le*

Bergua)
(*miroir*)

p. 198 : « quien yerra y se enmienda, etc. » < Quien yerra y se enmienda, a Dios se encomienda (Bergua)
(*qui commet une erreur et s'amende, etc.*) < (*Qui commet une erreur et s'amende, s'en remet à Dieu*)

p. 204 : « a las obras creo, que las palabras de balde las venden dondequiera » < Obras son amores, que no
(*je crois aux actes, car les mots on les vend gracieusement n'importe où*) < (*L'amour c'est des actes, pas*

buenas razones (Correas, Bergua)
(*de bons raisonnements*)

p. 204 : « el amor nunca se paga sino con amor puro » < Amor con amor se paga (Correas, Bergua)
(*l'amour ne se paye jamais qu'avec de l'amour pur*) < (*Amour se paie avec amour*)

p. 210 : « la vejez pocos la veen » < La vejez pocos la veen, y ésos de hambre nunca mueren (Correas)
(*la vieillesse, peu la voient*) < (*La vieillesse, peu la voient, et ceux-là ne meurent jamais de faim*)

p. 212 : « el plazer no comunicado no es plazer » < el plazer no comunicado no da cumplida alegría, ni es bien
(*le plaisir non partagé n'est pas plaisir*) < (*Le plaisir non partagé n'est pas source de grande joie et*

logrado (Correas)
n'est pas parfait

p. 214 : « pequeña causa de parte conformes amigos » < Pequeña causa de parte conformes amistades (Correas,
(une petite chose sépare les vrais amis) < *(Une petite chose sépare les vraies amitiés)*

Bergua)

p. 216 : « tal padrino toviste » < De tal palo, tal astilla (Bergua) ; Cual es el padre, así los hijos salen (Castillo) ;
(tu as eu un tel parrain) < *(Tel bois, telle écharde ; Tel est le père, tels sont les fils ; Tel père, tel fils)*

Tal padre, tal hijo (Correas)

p. 221 : « a buen entendedor... » < A buen entendedor, pocas palabras bastan (Correas)
(A bon entendeur...) < *(A bon entendeur, peu de mots suffisent) = (A bon entendeur, salut)*

p. 240 : « cumple que al médico, como al confessor, se hable toda verdad abiertamente » < Al médico, y
(au médecin comme au confesseur, il faut leur dire toute la vérité sans ambages) < *(Au médecin, au*

confesor, y letrado, la verdad a lo claro (Correas) ; Al médico, confesor y letrado, hablarle claro (Bergua)
confesseur et au lettré, la vérité sans ambages ; Au médecin, au confesseur et au lettré, il faut parler sans ambages)

p. 248 : « el sutil ladrón siempre rodea las ricas moradas » < El sutil ladrón busca el rico mesón (Correas)
(le voleur subtil rôde toujours autour des riches demeures) < *(Le voleur subtil cherche la riche auberge)*

p. 268 : « sobre dinero, no hay amistad » < Sobre dinero no hay compañero (Correas)
(quand il s'agit d'argent, il n'y a pas d'amitié) < *(Quand il s'agit d'argent, il n'y a pas d'ami)*

p. 270 : « palabras de buen amor, no obligan » < Palabras de buen comedimiento, no obligan y dan contento
(les mots d'amour n'obligent à rien) < *(Les mots courtois n'obligent à rien et font plaisir)*

(Correas, Bergua)

p. 274 : « el duro adversario entibia las yras y sañas » < El duro adversario, amansa las furias del contrario
(le rude adversaire tempère les colères et les fureurs) < *(Le rude adversaire adoucit les fureurs de son rival)*

(Correas, Bergua)

p. 277 : « aunque es algo loco la pena le hará cuerdo » < El loco por la pena es cuerdo (Correas, Bergua)
(bien qu'il soit un peu fou, la punition le rendra sage) < *(Le fou est rendu sage grâce à la punition)*

p. 286 : « viviendo con el conde, que no matase el hombre » < En hoto del conde no mates al hombre, que
(si tu vis avec le comte, ne tue pas l'homme) < *(Dans la propriété du comte ne tue pas l'homme,*

morirá el conde y pagarás el hombre (Correas)
car le comte mourra et tu le paieras)

p. 293 : « el dormir no tiene priessa » < El dormir no quiere priessa, ni la priessa quiere dormir (Correas)
(le sommeil n'est pas pressé) < *(Le sommeil n'aime pas la hâte et la hâte n'aime pas dormir)*

p. 289 : « te hizo alcade mengua de hombres buenos » < A falta de hombres buenos, hicieron a mi padre alcade
(on t'a nommé maire par manque d'hommes honorables) < *(Faute d'hommes honorables, ils ont nommé mon*

(Correas, Bergua)
père maire)

p. 298 : « gozo mundano [...] jamás te consientes conocer hasta que te perdemos » < El bien no es conocido
(plaisir terrestre, jamais tu ne te dévoiles jusqu'à ce qu'on te perde) < *(Le bien n'est pas connu*

hasta que es perdido (Correas)
jusqu'à ce qu'il soit perdu)

p. 299 : « la tristeza es amiga de la soledad » < Triste es el que goza sólo lo que tiene, sin que lo vea ni sepa
(la tristesse est l'amie de la solitude) < *(Triste est celui qui ne profite que de ce qu'il a, sans que ne le*

quien bien quiere (Correas, Bergua)
voit ni ne le sache celui qu'il aime)

p. 301 : « duro es dejar lo usado » < Duro es dejar lo usado ; Mudar costumbre es a par de muerte (Correas)
(il est difficile d'abandonner ses habitudes) < *(Il est difficile d'abandonner ses habitudes ; Changer ses*
habitudes c'est comme mourir)

p. 304 : « el amor no admite sino sólo amor por paga » < Amor con amor se paga (Correas, Bergua)
(l'amour n'admet que l'amour pur en retour) < *(Amour se paie avec amour)*

p. 309 : « o es loco o es privado quien llama » < O es loco o es privado quien llama apressurado (Correas,
(ou c'est un fou ou c'est un intime qui appelle) < *(Ou c'est un fou ou c'est un intime qui appelle avec*

Bergua)
empressement)

p. 319 : « quien engaña al engañador... » < Quien burla al burlador, cien días gana de perdón (Correas) ;
(qui abuse l'abuseur...) < *(Qui abuse l'abuseur gagne cent jours de pardon ;*

Quien hurta al ladrón, cien días gana de perdón (Correas, Bergua)
Qui vole le voleur gagne cent jours de pardon)

p. 319 : « la envidia es una incurable enfermedad » < La envidia, dice el autor, es martillo destructor (Castillo)
(l'envie est une maladie incurable) < *(L'envie, dit l'auteur, est un marteau destructeur)*

p. 334 : « a muertos y a ydos » < A muertos y a idos, pocos amigos (Correas, Bergua)
(aux morts et à ceux qui sont partis) < *(Aux morts et à ceux qui sont partis, peu d'amis)*

p. 336 : « un dolor sacó otro » < Un clavo saca otro (Correas)
(une douleur en chasse une autre) < *(Un clou en chasse un autre)*

p. 341 : « hazes que feo amen y hermoso les parezca » < Amor de lo feo hace hermoso (Correas)
(tu fais en sorte qu'ils aiment ce qui est laid et que cela leur paraisse beau) < *(L'amour rend la laideur belle)*

- Proverbes d'expression indirecte

- Proverbes complets

p. 115 : « do vino el asno vendrá el albarda » (Bergua)
(là d'où est venu l'âne viendra le bât)

p. 125 : « Da Dios havas a quien no tiene quixadas » (Correas)
(Dieu donne des fèves à qui n'a pas de mâchoires)

p. 155 : « a cada cabo ay tres leguas de mal quebranto » (Correas)
(pour chaque entreprise, il y a toujours des difficultés)

p. 157 : « tan presto [...] se va el cordero como el carnero » (Correas, Bergua)
(l'agneau s'en va aussi vite que le veau)

p. 159 : « pan y vino anda camino, que no moço garrido » (Correas, Bergua)
(pain et vin font du chemin, pas le jeune homme élégant)

p. 159 : « con mal está el huso quando la barva no anda de suso » (Correas)
(le fuseau va mal quand la barbe ne domine pas)

- p. 197 : « mucho va de Pedro a Pedro » (Correas, Bergua)
(il y a beaucoup de Pedro à Pedro)
- p. 206 : « una alma sola ni canta ni llora » (Correas, Bergua)
(une âme seule ne chante ni ne pleure)
- p. 206 : « una perdiz sola por maravilla buela » (Correas)
(il est extraordinaire qu'une perdrix seule vole)
- p. 206 : « una golondrina no haze verano » (Correas, Bergua)
(une hirondelle ne fait pas l'été)= (Une hirondelle ne fait pas le printemps)
- p. 206 : « al hombre vergonçoso el diablo le traxo a palacio » (Bergua)
(c'est le diable qui a amené l'homme timide au palais)
- p. 208 : « de cossario a cossario no se pierden sino los barriles » (Bergua)
(de corsaire à corsaire seuls les barils se perdent)
- p. 213 : « si la locura fuesse dolores, en cada casa havría bozes » (Correas, Bergua)
(si la folie était douloureuse, dans chaque maison il y aurait des cris)
- p. 216 : « una continua gotera horaca una piedra » (Correas, Bergua)
(une gouttière continue perce une pierre)
- p. 216 : « más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga » (Correas, Bergua)
(mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt)
- p. 220 : « un solo golpe no derriba un roble » (Correas, Bergua)
(un seul coup n'abat pas un chêne)
- p. 225 : « con lo que sana el hígado, enferma la bolsa » (Correas, Bergua)
(tout en prenant soin du foie, il rend malade la bourse)
- p. 228 : « el gusto dañado muchas vezes juzga por dulce lo amargo » (Correas, Bergua)
(le goût altéré juge souvent ce qui est amer comme étant doux)
- p. 228 : « cada bohonero alaba sus agujas » (Correas, Bergua)
(chaque mercier fait l'éloge de ses aiguilles)
- p. 230 : « buenas son mangas passada la Pascua » (Correas, Bergua)
(les manteaux sont utiles une fois Pâques passées)
- p. 237 : « más es el ruydo que las nuezes » (Correas)
(le bruit est plus important que les noix) = (Beaucoup de bruit pour rien)
- p. 254 : « no da passo seguro quien corre por el muro » (Correas, Bergua)
(ne fait pas un pas de sûr qui court sur le mur)
- p. 254 : « aquel va más sano que anda por llano » (Correas, Bergua)
(il est plus sain de marcher au milieu de la plaine)
- p. 256 : « mal ageno de pelo cuelga » (Correas)
(le malheur d'autrui ne nous importe pas)
- p. 268 : « aunque muda el pelo la raposa, su natural no despoja » (Correas, Bergua)
(bien que le renard change de peau, il ne perd pas sa nature)
- p. 289 : « trasquilanme en consejo y no lo saben en mi casa » (Bergua)
(on me tond en public et on ne le sait pas chez moi)

p. 301 : « piedra movediza que nunca moho la cobija » (Correas, Bergua)
(*pierre qui roule, jamais mousse ne la recouvre*) = (*Pierre qui roule n'amasse pas mousse*)

p. 320 : « uno piensa el vayo y otro el que lo ensilla » (Correas, Bergua)
(*le cheval pense une chose et une autre celui qui le monte*)

- Proverbes tronqués, modificados o sub-entendidos

p. 71 : « como la hormiga » < Da Dios alas a la hormiga para que se pierda más aína (Correas, Bergua)
(*comme la fourmi*) < (*Dieu a donné des ailes à la fourmi pour qu'elle se perde plus vite*)

p. 90 : « yrán allá la soga y el calderón » < Allá irá la soga, tras el calderón (Correas)
(*la corde et le chaudron iront là-bas*) < (*La corde ira là-bas, à la suite du chaudron*)

p. 108 : « las paredes han oídos » // Las paredes oyen (Bergua) < Las paredes han oídos, y los montes ojos
(*les murs ont des oreilles*) // (*Les murs entendent*) < (*Les murs ont des oreilles et les montagnes*)

(Correas)
(*des yeux*)

p. 115 : « muchos con cobdicia de dar en el fiel, yerran el blanco » < Muchos, por dar en el clavo, fallecen del
(*beaucoup en désirant mettre dans le mille, manquent la cible*) < (*Beaucoup, pour mettre dans le mille,*

blanco (Correas)
(*manquent la cible*)

p. 115 : « a picar el pan en el puño » < Quien de mano ajena come el pan, come a la hora que se lo dan (Correas)
(*picorer du pain dans la main*) < (*Qui mange le pain que lui donne autrui, mange à l'heure où on le lui donne*)

p. 121 : « ni convalesce la planta que muchas veces es traspuesta » < Planta muchas veces traspuesta, ni crece ni
(*la plante que l'on change plusieurs fois d'endroits ne s'en remet pas*) < (*Plante souvent changée d'endroit, ne*

mengua (Correas, Bergua)
(*grandit ni ne se flétrit*)

p. 136 : « Mal me quieren mis comadres... » < Mal me quieren mis comadres porque las digo las verdades ; bien
(*mes voisines ne m'aiment pas...*) < (*Mes voisines ne m'aiment pas parce que je leur dis la vérité ;*

me quieren mis vecinas, porque las digo las mentiras » (Correas, Bergua)
(*mes voisines m'aiment bien parce que je leur dis des mensonges*)

p. 142 : « tal perra vieja » < A perro viejo no tus tus (Correas, Bergua)
(*une telle vieille chienne*) < (*Au vieux chien, pas d'entourloupe*)

p. 145 : « no vayas por lana y vengas sin pluma » < Ir por lana y volver trasquilado (Correas, Bergua)
(*ne va pas chercher de la laine pour revenir déplumé*) < (*Aller chercher de la laine et revenir tondu*)

p. 146 : « más vale a quien Dios ayuda, etc » < Más vale a quien Dios ayuda que a quien mucho madruga
(*mieux vaut recevoir l'aide de Dieu, etc.*) < (*Mieux vaut recevoir l'aide de Dieu que se lever très tôt*)

(Correas, Bergua)

p. 150 : « nunca faltan rogadores » < nunca faltan rogadores para eso y cosas peores (Correas, Bergua)
(*jamais ne manquent des demandeurs*) < (*Jamais ne manquent des demandeurs pour cela et pour des choses bien pires*)

p. 163 : « la sangre nueva poco calor ha menester para hervir » < La sangre, sin fuego hierve (Correas)
(*le sang nouveau a besoin de peu de chaleur pour bouillir*) < (*Le sang, sans feu il bout*)

p. 165 : « No quiebre la soga por lo más delgado » < Siempre quiebra la soga por lo más delgado (Correas,

(que la corde ne casse pas là où elle est la plus fine) < (La corde casse toujours là où elle est la plus fine)

Bergua)

p. 174 : « quien con modo torpe sube en alto, más presto cae que sube » < Quien torpemente subió más presto
(qui monte maladroitement tout en haut, tombe plus vite qu'il ne monte) < (Qui maladroitement s'est élevé

cae que subió (Correas) ; Quien torpemente subió, más torpemente cayó (Bergua)
tombe plus vite qu'il n'est monté ; Qui s'est élevé maladroitement, est tombé plus maladroitement encore)

p. 175 : « querrías más estar al sabor que al olor » < Al sabor, y no al olor (Correas)
(tu voudrais davantage goûter que sentir) < (Goûter et non pas sentir)

p. 177 : « el abad, de do canta, de allí viste » < El abad, de do canta, de allí yanta (Correas)
(l'abbé, là où il chante, il se vêt) < (L'abbé, là où il chante, il mange)

p. 186 : « en una hora no se ganó Çamora » < No se ganó Zamora en una hora, ni Roma se fundó luego toda
(Zamora n'a pas été vaincue en une heure) < (Zamora n'a pas été vaincue en une heure et Rome ne s'est pas

(Correas, Bergua)

faite en un jour)

p. 193 : « múdanse las costumbres con la mudança del pelo » < Múdase el celo con el pelo (Correas, Bergua)
(les habitudes changent avec les changements de la chevelure) < (La jalousie change avec la chevelure)

p. 194 : « no se toman truchas etc. » < No se toman truchas a bragas enjutas (Correas, Bergua)
(on n'attrape pas de truites etc.) < (On n'attrape pas de truites sans se mouiller les braies) = (On ne fait pas
d'omelette sans casser des œufs)

p. 199 : « si me quebré el pie, fue por bien » < Si caí y me quebré el pie, mejor me fue (Correas)
(si je me suis cassé le pied, ce fut pour mon bien) < (Si je suis tombé et me suis cassé le pied, cela m'a fait grand
bien)

p. 206 : « no hay cosa más perdida [...] que el mur que no sabe sino un horado » < El mur que no sabe más de un
(il n'est pas de chose plus perdue que la souris qui ne connaît qu'un seul trou) < (La souris qui ne connaît

horado, presto le toma el gato (Correas) ; Ratón que no sabe más que un horado, presto le toma el gato (Bergua)
qu'un seul trou, le chat l'attrape vite ; Souris qui ne connaît qu'un trou, le chat l'attrape vite)

p. 206 : « entrambos no caben en un saco » < Honra y provecho no caben en un saco (Correas)
(les deux ne logent pas dans le même sac) < (Honneur et profit ne logent pas dans le même sac)

p. 216 : « quien a buen árbol se arrima... » < Quien a buen árbol se arrima buena sombra le cobija (Bergua)
(qui s'abrite sous un bon arbre...) < (Qui s'abrite sous un bon arbre une bonne ombre le protège)

p. 219 : « como el moço del escudero gallego » < El mozo del escudero gallego, que andaba todo el año descalzo
(comme le garçon de l'écuyer galicien) < (Le garçon de l'écuyer galicien, qui toute l'année marchait

y por un día quería matar al zapatero (Correas) ; El mozo gallego, que andaba todo el año descalzo y por un día
pieds nus et pour une journée voulait tuer le cordonnier ; Le garçon galicien, qui toute l'année marchait pieds

quería matar al zapatero (Bergua)

nus et pour une journée voulait tuer le cordonnier)

p. 220 : « no es todo blanco aquello que de negro no tiene semejança, ni es todo oro quanto amarillo reluze » <
(tout ce qui ne s'approche pas du noir n'est pas blanc, et tout ce qui est jaune et brille n'est pas de l'or) <

No es oro todo lo que reluce ni harina todo lo que blanquea (Correas, Bergua)

(Tout ce qui brille n'est pas d'or et tout ce qui s'approche du blanc n'est pas de la farine)

p. 221 : « en la bragueta cabrá » < En la braga yas quien faz la paz (Correas)
(*cela se résoudra dans les braies*) < (*Dans les braies git qui fait la paix*)

p. 225 : « quien la miel trata siempre se le pega dello » < Quien trata con miel, siempre se le pega dél (Correas,
(*qui fréquente le miel ne peut jamais s'en défaire*)

Bergua)

p. 234 : « quanto al mundo es, o crece o decrece » < El mundo es a manera de escala, que uno sube y otro baja
(*tout ce qui appartient à ce monde, ou croît, ou décroît*) < (*Le monde est fait à la manière d'une échelle que l'un*

(Correas)

monte et l'autre descend)

p. 235 : « buena pro hagan las çapatas » < Buena pro hagan los zapatos. Y la barba, puta ? (Correas)
(*que ces chaussures vous soient d'une grande utilité*) < (*Que ces chaussures vous soient d'une grande utilité. Et la barbe, putain ?*)

p. 243 : « un clavo con otro se espelle » < Un clavo saca otro (Correas)
(*un clou s' arrache avec un autre*) < (*Un clou en chasse un autre*)

p. 244 : « quando el alto Dios da la llaga, tras ella embía el remedio » < Cuando Dios da la llaga, da el remedio
(*quand Dieu tout puissant inflige la blessure, il envoie ensuite le remède*) < (*Quand Dieu inflige la blessure, il*

que la sana (Correas)

donne le remède qui la guérit)

p. 270 : « dando un palmo pido quatro » < Al villano, dalde un palmo y tomará quatro (Correas) ; Al judío dalde
(*pour une paume il en a demandé quatre*) < (*Au vilain, donnez lui une paume et il en prendra quatre*) ; (*Au juif,*

un palmo y tomará quatro (Correas)

donnez lui une paume et il en prendra quatre)

p. 270 : « quien mucho abarca, poco suele apretar » < Quien mucho abarca, poco aprieta (Correas, Bergua)
(*qui embrasse beaucoup, a coutume d'êtreindre peu*) < (*Qui embrasse beaucoup, étreint peu*) = (*Qui trop embrasse, mal étreint*)

p. 270 : « no ha de ser oro quanto reluze » < No es oro todo lo que reluce, ni harina lo que blanquea (Correas)
(*tout ce qui brille ne doit pas être d'or*) < (*Tout ce qui brille n'est pas d'or ni ce qui s'approche du blanc de la farine*)

p. 271 : « si te vi , burléme, etc. » < Si me viste, burléme ; si no me viste, calléme (Correas)
(*si je t'ai vu, j'ai ri, etc.*) < (*Si tu m'as vu, j'ai ri ; si tu ne m'as pas vu, je me suis tu*)

p. 281 : « de muy alto grandes caídas se dan » < Cuánto más alto subas, mayor será el batacazo (Castillo)
(*de très haut on fait de grandes chutes*) < (*Plus tu monteras haut, plus grande sera la chute*)

p. 289 : « crié cuervo que me sacasse el ojo » < Cría el cuervo, y sacarte ha el ojo (Correas) ; Cría cuervos y te
(*j'ai nourri un corbeau pour qu'il me crève l'œil*) < (*Nourris un corbeau et il te crèvera l'œil ; Nourris des*

sacarán los ojos (Bergua)

corbeaux et ils te crèveront les yeux)

p. 296 : « a la segunda açadonada sacó agua » < ; A la primera azadonada queréis sacar agua ! (Correas)
(*au second coup de houé il trouva de l'eau*) < (*Au premier coup de houé vous voulez trouver de l'eau !*)

p. 297 : « riñen las comadres » < Riñen las comadres, y dícense las verdades (Correas, Berguas)
(*les commères se disputent*) < (*Les commères se disputent, et elles se disent la vérité*)

p. 303 : « por demás es la cítola en el molino... » < Por demás es la cítola en el molino cuando el molinero es

(*le claquet du moulin est de trop...*) < (*Le claquet du moulin est de trop quand le meunier est*

sordo (Correas) & Bergua)
sourd)

p. 308 : « los muertos abren los ojos de los que biven » < Los muertos abren los ojos a los vivos (Correas,
(*les morts ouvrent les yeux de ceux qui vivent*) < (*Les morts ouvrent les yeux des vivants*)

Bergua)

p. 310 : « quien bien quiere a Beltrán, a todas sus cosas ama » < Quien bien quiere a Beltrán, bien quiere a su can
(*qui aime bien Bertrand, aime tout ce qui lui appartient*) < (*Qui aime bien Bertrand, aime bien son chien*)

(Correas, Bergua)

p. 311 : « toman antes al mentroso que al que coxquea » < Más aína toman al mentiroso, que al cojo (Correas)
(*on attrape le menteur avant celui qui boîte*) < (*On attrape plus vite le menteur que le boîteux*)

p. 314 : « el axuar de la frontera » < El ajuar de la frontera : dos estacas y una estera (Correas)
(*le trousseau de la frontière*) < (*Le trousseau de la frontière : deux pieux et une paillasse*)

p. 341 : « si quemas con huego ; sana dexas la ropa ; lastimas el corazón » < El rayo y el amor, la ropa sana y
(*si tu brûles avec du feu ; tu laisses les vêtements intacts ; tu blesses le cœur*) < (*La foudre et l'amour, les*

quemado el corazón (Correas, Bergua)
vêtements intacts et le cœur brûlé)

- Frases proverbiales

- Proverbes complets

p. 116 : « al freír lo verá » (Correas, Castillo)
(*au moment de frire il le verra*)

p. 123 : « a tuerto o a derecho, nuestra casa hasta el techo » (Correas, Bergua)
(*à tors ou à raison, notre maison jusqu'au toit*)

p. 137 : « a río buelto, ganancia de pescadores » (Correas, Bergua)
(*fleuve déchaîné, profit de pêcheur*)

p. 138 : « a dineros pagados, braços quebrados » (Correas, Bergua)
(*deniers payés, bras brisés*)

p. 177 : « entre col y col, lechuga » (Correas, Bergua)
(*entre deux choux, une laitue*)

p. 206 : « mientras más moros, más ganancia » (Correas)
(*plus il y a de maures, plus le bénéfice est grand*)

p. 265 : « cargado de hierro, cargado de miedo » (Correas)
(*chargé de fer, chargé de peur*)

p. 272 : « yo dígole que se vaya, y abáxase las bragas » (Correas)
(*moi je lui dis de s'en aller, et il baisse ses braies*)

p. 273 : « a perro viejo, no cuz cuz » (Correas)
(*au vieux chien, pas d'entourloupe*)

- Proverbes tronqués, modificados ou sous-entendus

p. 106 : « a Dios, paredes » < A Dios, paredes, que me voy a hacer santo. E iba a ser ventero (Correas)
(*adieu, murs*) < (*Adieu, murs, je vais me faire saint. Et il allait être aubergiste*)

p. 149 : « ¿ adonde yrá el buey que no are ? » < ¿ A dó irá el buey que no are ? A la carnicería » (Correas)
(*où ira le bœuf qui ne labourera pas ?*) < (*Où ira le bœuf qui ne labourera pas ? A la boucherie*)

p. 151 : « nunca metes aguja sin sacar reja » < Meter aguja y sacar reja (Correas)
(*ne mets pas d'aiguille sans sortir une grille*) < (*Mettre une aiguille et sortir une grille*)

p. 172 : « quien las sabe las tañe » < El que las sabe, las tañe ; y eran campanas » (Correas)
(*qui les connaît en joue*) < (*Celui qui les connaît en joue ; et c'étaient des cloches*)

p. 201 : « ¡ Yerva pasce quien lo cumple ! » < Hierba pace quien lo ha de pagar ; y era un ansar (Correas)
(*qui fait cela mange de l'herbe !*) < (*Qui doit le payer mange de l'herbe ; et c'était un âne*)

p. 220 : « Dize el sano al doliente : "¡ Dios te dé salud !" » < Dice al doliente el sano : Dios te dé salud
(*celui qui est en bonne santé dit au malade : "Que Dieu te donne la santé !"*) < (*Celui qui est en bonne santé dit*

hermano ! (Correas, Bergua, Castillo)
au malade : que Dieu te donne la santé mon frère !)

p. 234 : « quien me vido y quien me vee agora, no sé cómo no quiebra su corazón de dolor » < Quien me vido
(*qui m'a vu et qui me voit maintenant, je ne sais pas comment son cœur ne se brise pas de douleur*) < (*Qui m'a*

algún tiempo, y me ve agora, ¿cuál es el corazón que no llora ? (Correas)
vu il y a un certain temps et me vois maintenant, quel est le cœur qui ne pleure pas ?)

p. 300 : « mueran y vivamos » < Mueran y vivamos, con salud los enterremos, sus haciendas les comamos con
(*qu'ils meurent et nous, vivons*) < (*Qu'ils meurent et nous, vivons, enterrons-les en pleine santé, dévorons leurs*

caridad (Correas)
biens avec charité)

• Formes proverbiales

p. 90 : « el sol más arde donde puede reverberar »
(*le soleil brûle davantage là où il peut se réverbérer*)

p. 99 : « miserable cosa es pensar ser maestro el que nunca fue discípulo » // Antes quieres ser maestro que
(*c'est une misérable chose que penser être maître celui qui n'a jamais été disciple*) // (*Tu veux être maître avant*

discípulo » (Bergua)
d'avoir été disciple)

p. 103 : « imposible es hazer siervo diligente el amo perezoso »
(*il est impossible que le maître paresseux fasse un serviteur zélé*)

p. 107 : « vanamente se dize por muchas palabras lo que por pocas se puede entender »
(*c'est en vain qu'on dit via beaucoup de mots ce que via peu de mots on peut comprendre*)

p. 113 : « la necesidad desecha la tardança »
(*la nécessité bannit le retard*)

p. 113 : « el temor reduce la memoria y a la providencia despierta »
(*la crainte réduit la mémoire et éveille la providence*)

p. 114 : « sobrecargar el cuydado es aguijar el animal congoxoso » // A la bestia cargada, el sobornal la mata
(*aiguillonner l'animal accablé c'est amplifier ses tourments*) // (*La bête chargée, la surcharge la tue*)

(Correas, Bergua)

p. 119 : « es necedad o simpleza llorar por lo que con llorar no se puede remediar »
(*c'est bêtise ou sottise que de pleurer pour ce qu'on ne peut résoudre en pleurant*)

- p. 119 : « mejor es ser sano que poderlo ser »
(il est mieux d'être en bonne santé que de pouvoir l'être)
- p. 119 : « mejor es poder ser doliente que ser enfermo por acto »
(il est mieux de pouvoir être malade que de l'être réellement)
- p. 121 : « nunca la llaga viene a cicatrizar en la qual muchas melezinas se tientan »
(jamais la plaie sur laquelle on applique de nombreux remèdes ne finit par cicatriser)
- p. 123 : « mucho segura es la mansa pobreza »
(la pauvreté tranquille est très sûre)
- p. 123 : « quien a lo alto, más ayña cae que subió » // Quien torpemente subió más presto cae que subió
(qui s'élève maladroitement, tombe plus rapidement qu'il ne s'est élevé) // (Qui s'est élevé maladroitement, tombe plus rapidement qu'il ne s'est élevé ; Qui s'est élevé maladroitement, est tombé plus maladroitement encore)
- p. 127 : « yerro es no créer y culpa creerlo todo »
(c'est une erreur que de ne pas croire et une faute que de tout croire)
- p. 129 : « quien en alguna esperança puesto está, todo aguijar le paresce tardança »
(qui se trouve en position d'attente, toute hâte lui semble lenteur)
- p. 133 : « en el servicio del criado está el galardón del señor » // En el servicio del servidor, está el galardón del señor (Correas)
(dans le service du domestique se trouve la récompense du seigneur) // (Dans le service du serviteur se trouve la récompense du seigneur)
- p. 134 : « nunca yerro vino desacompañado »
(jamais erreur n'est venue seule)
- p. 140 : « más vale perder lo servido, que la vida por cobrallo »
(mieux vaut perdre sa paie, que la vie pour la toucher)
- p. 140 : « si la oviere, ogaño, si no, a otro año »
(s'il l'a, cette année, sinon, l'année prochaine)
- p. 141 : « lo mejor mejor es »
(le meilleur est meilleur)
- p. 141 : « más vale que pene el amo que no que peligre el moço »
(mieux vaut que peine le maître que ne soit en danger le domestique)
- p. 143 : « no hay çurujano que a la primera cura juzgue la herida »
(il n'est pas de chirurgien qui au premier soin juge le blessure)
- p. 144 : « no hay lugar tan alto que un asno cargado de oro no le suba » // Asno con oro, alcánzalo todo (Correas, Bergua)
(il n'est pas de lieu si haut qu'un âne chargé d'or ne le gravisse) // (Ane avec de l'or réussit tout)
- p. 153 : « la distancia de las moradas no despega el amor de los corazones »
(la distance des demeures ne détache pas l'amour des cœurs)
- p. 155 : « viva la gallina con su pepita » // Viva la gallina aunque sea con su pepita (Correas, Bergua)
(que vive la poule avec sa pépie) // (Que vive la poule même avec sa pépie)

- p. 156 : « las riquezas no hazen rico, mas ocupado, no hazen señor, mas mayordomo »
(*les richesses ne rendent pas riche, mais occupé, elles ne rendent pas seigneur, mais majordome*)
- p. 164 : « me faltaría agua si a la mar me enviara » // Si a la mar va, agua no topa (Correas)
(*il me manquerait de l'eau si on m'envoyait à la mer*) // (*S'il va à la mer, il ne trouve pas d'eau*)
- p. 170 : « la prolixidad es enojosa al que oye y dañosa al que habla »
(*la prolixité est énervante pour celui qui écoute et nocive pour celui qui parle*)
- p. 172 : « es más cierto médico el experimentado que el letrado »
(*le médecin expérimenté est plus sûr que le lettré*)
- p. 172 : « la esperencia y escarmiento haze los hombres arteros »
(*l'expérience et les leçons font les hommes rusés*)
- p. 174 : « aquello es en algo tenido que es por tiempo desseado »
(*ce que l'on désire longtemps est très estimé*)
- p. 175 : « la mucha alteración estorva el deliberar »
(*le grand trouble gêne la décision*)
- p. 175 : « ¿ en qué podrá parar el bien sino en bien ? »
(*où pourra aboutir le bien sinon au bien ?*)
- p. 186 : « a piedras, piedras las vencen »
(*les pierres sont vaincues par des pierres*)
- p. 187 : « de los buenos es propio las culpas perdonar »
(*c'est le propre des bons que de pardonner les fautes*)
- p. 188 : « quien dio la herida, la sana » // Cuando Dios da la llaga, da el remedio que la sana (Correas) ; Dios que
(*qui a infligé la blessure, la soigne*) // (*Quand Dieu inflige la plaie, il donne le remède qui la soigne ; Dieu*
da la llaga da la medicina (Castillo)
(*qui inflige la plaie, donne le remède*)
- p. 194 : « locura es pagar el amistad con odio »
(*c'est folie que de payer l'amitié avec de la haine*)
- p. 198 : « peque y pague »
(*qu'il pêche et qu'il paye*)
- p. 204 : « si no crees en dolor, cree en color »
(*si tu ne crois pas en la douleur, crois en la couleur*)
- p. 206 : « un solo testigo no es entera fe »
(*un seul témoin n'est pas totalement fiable*)
- p. 206 : « honra sin provecho, no es sino como anillo en el dedo » // Honra sin provecho, anillo en el dedo
(*honneur sans profit, c'est comme anneau au doigt*) // (*Honneur sans profit, anneau au doigt*)
(Correas)
- p. 206 : « quien sola una ropa tiene presto la envegece » // Lo que mucho se usa, poco dura (Castillo)
(*qui n'a qu'un vêtement l'use rapidement*) // (*Ce qui s'utilise beaucoup dure peu de temps*)
- p. 206 : « un manjar solo continuo presto pone hastío » // Un manjar de continuo quita el apetito (Correas,
(*si on mange toujours le même mets on est vite dégoûté*) // (*Si on mange toujours le même mets on perd l'appétit*)
Bergua)

p. 210 : « la mocedad ociosa acarrea la vejez arrepentida y trabajosa » // La mocedad holgada trae la vejez
(*la jeunesse oisive conduit à une vieillesse repentante et pénible*) // (*La jeunesse oisive conduit à une*

trabajada (Correas, Bergua)
vieillesse laborieuse)

p. 210 : « muchas veces [...] al maestro sobrepuja el buen discípulo »
(*très souvent le bon disciple surpasse le maître*)

p. 210 : « también se muere el que mucho allega como el que pobremente vive »
(*celui qui amasse de l'argent meurt également, comme celui qui vit pauvrement*)

p. 214 : « tablilla de mesón, que para sí no tiene abrigo, y dale a todos » // Tablilla de mesón, que a los otros
(*écriteau d'auberge, qui na pas d'abri pour lui-même, et qui abrite tout le monde*) // (*Ecritéau d'auberge, qui*

aloja y ella se queda al sereno sola (Correas) ; Tablilla de mesón, que a todos alberga y ella quédase a la puerta
accueille les autres et reste seul à la belle étoile ; Ecriteau d'auberge, qui héberge tout le monde et qui reste à

(Bergua)
la porte)

p. 216 : « mucho puede el continuo trabajo »
(*le travail continu peut beaucoup*)

p. 216 : « tanto valen cuanto cuestan »
(*ils valent autant qu'ils coûtent*)

p. 217 : « en casa llena presto se adereça cena » // En la casa llena presto se guisa la cena (Correas) ; En casa
(*dans une maison pleine on prépare vite le dîner*) // (*Dans la maison pleine on cuisine vite le dîner ; Dans une*

llena presto se hace la cena (Bergua)
maison pleine on fait vite le dîner)

p. 217 : « cuestión de Sant Juan, y assí paz para todo el año » // Riña por San Juan, paz para todo el año
(*dispute de Saint Jean, paix pour toute l'année*) // (*Querelle pour La Saint Jean, paix pour toute*

(Covarrubias, 718a) ; Las riñas de por San Juan son paz para todo el año (Correas, Bergua)
l'année ; Les querelles de la Saint Jean apportent paix pout toute l'année)

p. 221 : « no es habla conveniente la que a todos no es común »
(*ce n'est pas une langue convenable celle qui n'est pas commune à tous*)

p. 224 : « quien a otro sirve no es libre »
(*qui sert autrui n'est pas libre*)

p. 226 : « ay ojos que de lagaña se agradan » // Ojos hay que de lagañas se pagan (Correas) ; Ojos hay que de
(*il y a des yeux qui sont charmés par la chassie*) // (*Il y a des yeux qui sont attirés par la chassie ; Il y a des*

legañas se enamoran (Bergua)
yeux qui tombent amoureux de chassie)

p. 230 : « todo aquello alegre que con poco trabajo se gana » // Alegre lo que sin trabajo se gana, y sin trabajo se
(*tout ce qui s'obtient sans trop de travail réjouit*) // (*Ce qui s'obtient sans travail et s'accroit sans*

aumenta (Correas)
travail réjouit)

p. 233 : « esperan galardón, sacan baldón »
(*Ils espèrent une récompense, ils reçoivent une injure*)

p. 233 : « vale más una migaja de pan con paz, que toda la casa llena de viandas con renzilla »
(mieux vaut une miette de pain dans une ambiance paisible que toute une maison pleine de nourriture où l'on se querelle)

p. 240 : « saludable es al enfermo la alegre cara del que le visita »
(le joyeux visage du visiteur est salutaire au malade)

p. 240 : « mejor se despide el nuevo pecado, que aquel que por costumbre antigua cometemos cada día »
(le nouveau pêché nous quitte plus facilement que celui que, en suivant une vieille habitude, nous commettons chaque jour)

p. 248 : « la verdadera virtud más se teme que spada »
(on craint davantage la véritable vertu que l'épée)

p. 249 : « al muy devoto llaman ypócrita »
(le très dévot, on l'appelle hypocrite)

p. 253 : « a salvo está el que repica »
(sain et sauf est celui qui sonne les cloches)

p. 253 : « como corderica mansa que mama su madre y la agena » // La cordera mansa mama a su madre y a toda
(comme la douce petite agnelle qui tète sa mère et celle des autres) // (La douce agnelle tète sa mère et tout le

la piara (Correas) ; Corderilla mega mama a su madre y a la ajena (Correas)
troupeau ; Paisible petite agnelle tète sa mère et celle des autres)

p. 270 : « gracioso es el asno »
(l'âne est amusant)

p. 272 : « de lo poco, poco, de lo mucho, nada »
(de ce qu'on a un peu, un peu, de ce qu'on a beaucoup, rien)

p. 272 : « quando pobre, franca ; quando rica, avarienta » // Cuando pobre, franco ; cuando rico, avaro (Correas)
(quand elle est pauvre, elle est généreuse ; quand elle est riche, elle est avare) // (Quand il...)

p. 273 : « quien no me quiere, no le busco »
(qui ne m'aime pas, je ne le cherche pas)

p. 274 : « señal es de gran covardía acometer a los menores »
(c'est signe de grande lâcheté que de s'en prendre aux plus faibles)

p. 281 : « rara es la bonança en el piélagó »
(rare est le calme au sommet)

p. 284 : « las malhechas cosas, después de cometidas, más presto se pueden reprehender que enmendar »
(les méfaits, une fois commis, peuvent plus vite être blâmés que réparés)

p. 285 : « del buen pastor es propio trasquilar sus ovejas y ganado, pero no destruyrlo y estragallo »
(c'est le propre du bon berger que de tondre ses brebis et son troupeau, mais pas de le détruire et de l'abîmer)

p. 289 : « del monte sale con que se arde » // Del monte sale quien al monte quema (Bergua)
(de la montagne sort de quoi la brûler) // (De la montagne sort qui brûle la montagne)

p. 289 : « quando el vil está rico, ni tiene pariente ni amigo » // Cuando el vil enriquece, no conoce hermano ni
(quand le misérable est riche, il n'a ni parent ni ami) // (Quand le misérable devient riche, il ne connaît

pariente (Correas, Bergua, Castillo) ; Cuando el villano está rico, ni tiene pariente ni amigo (Correas, Bergua,
ni frère ni parent ; Quand le vilain est riche, il n'a ni parent ni ami)
Castillo)

p.290 : « es menos yerro no condemnar los malhechores que punir los inocentes »
(*c'est une faute moins grave de ne pas condamner les malfaiteurs que de punir les innocents*)

p. 292 : « por mucho que madrugue no amanesce más ayna » // por mucho madrugar, no amenece más aína
(*on a beau se lever tôt le jour ne se lève pas plus vite*) // (*On a beau se lever tôt, le jour ne se lève pas plus vite*)

(Correas) ; Por mucho madrugar, no amenece más temprano (Bergua)
vite ; On a beau se lever tôt, le jour ne se lève pas plus tôt)

p. 294 : « es perder buena vida más trabajo que la misma muerte »
(*perdre une belle vie est plus difficile que la mort elle-même*)

p. 298 : « quando una puerta se cierra, otra suele abrir la Fortuna » // Cuando una puerta se cierra, otra se abre
(*quand un porte se ferme, la Fortune a coutume d'en ouvrir une autre*) // (*Quand une porte se ferme, une autre*

(Bergua) ; Donde una puerta se cierra, otra se abre (Correas)
s'ouvre ; Où une porte se ferme, une autre s'ouvre)

p. 299 : « quien lo comió, aquél lo escote »
(*qui l'a mangé doit payer son écot*)

p. 307 : « vale más un día del hombre discreto que toda la vida del necio » // Más vale un día del discreto que
(*mieux vaut une journée de l'homme intelligent que toute la vie de l'imbécile*) // (*Mieux vaut une journée de*

toda la vida del necio (Correas, Bergua)
l'intelligent que toute la vie de l'imbécile)

p. 308 : « la limpieza alegra el corazón »
(*la propreté réjouit le cœur*)

p. 320 : « si sabe mucho la raposa, más el que la toma » // Mucho sabe la zorra, pero más el que la toma
(*si le renard en sait beaucoup, plus encore celui qui l'attrape*) // (*La renarde en sait beaucoup, mais plus encore*

(Correas)
celui qui l'attrape)

p. 324 : « el que quiere comer el ave, quita primero las plumas » // Quien quiere coger la liebre, correr tiene
(*celui qui veut manger l'oiseau, enlève d'abord les plumes*) // (*Qui veut attraper le lièvre doit courir ; Qui*

(Correas) ; Quien quiera peces, que se moje el culo (Bergua)
veut des poissons, qu'il se mouille le cul)

p. 326 : « lo que no haze spada y capa y corazón, no lo hazen coraças y capaçete y covardía »
(*ce que ne font pas épée et cape et courage, ne le font pas cuirasses et cabasset et lâcheté*)

p. 330 : « la moçedad toda suele ser plazer y alegría »
(*la jeunesse toute entière a coutume d'être plaisir et joie*)

p. 335 : « en largos días largas se sufren tristezas » // En larga jornada, la leve carga es pesada (Castillo)
(*lorsque les jours sont longs on ressent longtemps les sentiments de tristesse*) // (*Lorsque la journée est longue, la charge légère devient lourde*)

p. 339 : « quiébranos el ojo y úntanos con consuelos el caxco » // Quebrásteme la cabeza y ahora me untas el
(*tu nous crèves l'oeil et tu nous oins le crâne de réconfort*) // (*Tu m'as brisé la tête et maintenant tu*

casco (Bergua)
m'oins le crâne)

Occurencias de proverbes issus de :
El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha de Miguel de Cervantes,
1604, Madrid, Edición de Luis Andrés Murillo, Clásicos Castalia, 1991, 634 pp.

• Proverbes d'expression directe : adagios

- Proverbes complets

p. 175 : « una golondrina sola no hace verano » (Correas, Bergua)

(une seule hirondelle ne fait pas l'été) = (Une hirondelle ne fait pas le printemps)

p. 200 : « la alabanza propia envilece » (Castillo)

(l'éloge de sa propre personne avilit)

p. 252 : « no hay refrán que no sea verdadero » (Correas)

(il n'est pas de proverbe qui ne soit vrai)

p. 255 : « más vale algo que no nada » (Correas, Bergua)

(mieux vaut un peu que rien)

p. 302 : « desnudo nací, desnudo me hallo : ni pierdo ni gano » (Bergua)

(je suis né nu, je me trouve nu : je ne perds ni ne gagne)

p. 380 : « a pecado nuevo, penitencia nueva » (Correas)

(à péché nouveau, pénitence nouvelle)

p. 482 : « aunque la traición aplace, el traidor se aborrece » (Bergua) // La traición aplace, mas no el traidor que

(bien que la trahison apaise, on hait le traître)

// *(La trahison apaise, mais pas le traître)*

la hace (Correas)

qui la commet)

p. 550 : « la diligencia es madre de la buena ventura » (Bergua)

(la ferveur est mère de la bonne aventure)

- Proverbes tronqués, modificiés ou sous-entendus

p. 59 : « Ilegarte a los bue- < Allégate a los buenos y serás uno dellos (Correas, Bergua)

(approche-toi des bo-) < (Approche-toi des bons et tu seras l'un d'eux)

p. 69 : « galgo corredor » < Al hidalgo que no tiene galgo fáltale algo (Bergua)

(lévrier fugueur) < (Au gentilhomme qui n'a pas de lévrier, il lui manque quelque chose)

p. 69 : « una olla de algo más vaca que carnero » < Vaca y carnero, comer de caballero (Correas, Bergua)

(une marmite de quelque chose fait avec plus de vache que de mouton) < (Vache et mouton, nourriture de chevalier)

p. 123 : « quitando la causa, cesaría el efeto » < Quita la causa, quitarás el pecado (Bergua) ; Quita la causa,

(si l'on supprimait la cause, l'effet cesserait) < (Supprime la cause, tu supprimeras le péché ; Supprime la

quita el pecado (Correas)

cause, supprime le péché)

p. 154 : « del amor se dice : que todas las cosas iguala » < Amor no mira linaje, ni fe, ni pleito homenaje

(de l'amour on dit : qu'il met tout au même niveau) < (Amour ne regarde ni lignage, ni foi, ni affaire d'honneur)

(Correas)

p. 250 : « Ese te quiere bien, que te hace llorar » > Quien bien te quiere te hará llorar (Correas, Bergua, Castillo)

(celui-là t'aime bien, car il te fait pleurer) < *(Qui t'aime bien te fera pleurer)* = *(Qui aime bien châtie bien)*

p. 302 : « que de Dios dijeron » < Digan que de Dios dijeron (Correas)
(ils ont dit du mal de Dieu) < *(Ils peuvent dire du mal de tout car ils ont dit du mal de Dieu)*

p. 474 : « Iglesia, o mar, o casa real » < Iglesia, o mar o casa real, quien quiera medrar (Correas, Bergua)
(église, ou mer, ou maison royale) < *(Eglise, ou mer ou maison royale, pour qui veut prospérer)*

- Proverbes d'expression indirecte

- Proverbes complets

p. 51 (P) : « debajo de mi manto, al rey mato » (Correas)
(sous mon manteau, je tue le roi)

p. 97 : « cada uno es hijo de sus obras » (Correas)
(chacun est fils de ses actes)

p. 113 : « tras la cruz está el diablo » (Correas, Bergua)
(derrière la croix se trouve le diable)

p. 239 : « la cudicia rompe el saco » (Correas, Bergua)
(l'avarice romp le sac)

p. 252 : « donde una puerta se cierra, otra se abre » (Correas, Bergua)
(où une porte se ferme, une autre s'ouvre)

p. 263 : « más vale salto de mata que ruego de hombres buenos » (Correas)
(mieux vaut sauter par dessus un buisson que supplier avec humilité)

p. 267 : « quien canta, sus males espanta » (Correas, Bergua)
(qui chante effraie ses malheurs)

p. 302 : « el que compra y miente, en su bolsa lo siente » (Correas)
(celui qui achète et ment sur le prix, sa bourse s'en ressent)

p. 385 : « buenas son mangas después de Pascua » (Correas)
(les manteaux sont utiles après Pâques)

p. 387 : « más vale pájaro en mano que buitre volando » (Correas, Bergua)
(mieux vaut un petit oiseau dans la main qu'un vautour dans les airs)

p. 474 : « más vale migaja de rey que merced de señor » (Correas, Bergua)
(mieux vaut miette de roi que privilège de seigneur)

p. 563 : « algo va de Pedro a Pedro » (Bergua)
(il y a une différence entre Pedro et Pedro)

p. 603 : « no es la miel para la boca del asno » (Correas, Bergua)
(le miel n'est pas pour la bouche de l'âne)

- Proverbes tronqués, modificados ou sous-entendus

p. 59 : « el que a buen árbol se arri- / buena sombra le cobija » < El que a buen árbol se arrima buena sombra le
(celui qui s'abrite sous un bon arb- / une bonne ombre le protège) < *(Celui qui s'abrite sous un bon arbre, une*

cobija (Bergua)
bonne ombre le protège)

p. 77 : « el caballero andante sin amores era árbol sin hojas y sin fruto y cuerpo sin alma » < Arbol que no frutea,
(le chevalier errant sans amour était arbre sans feuilles et sans fruit et corps sans âme) < *(Arbre qui ne*

bueno es para leña (Castillo)
produit pas de fruit est bon à bruler)

p. 78 : « Aldonza Lorenzo » < A falta de moza, buena es Aldonza (Correas)
< (*A défaut de jeune fille, Aldonza fait l'affaire*)

p. 100 : « por el hilo se sacará el ovillo » < Por el hilo sacarás el ovillo y por lo pasado lo no venido (Correas,
(par le fil on trouvera la pelote) < (*Par le fil tu trouveras la pelote et par le passé l'avenir*)

Bergua)

p. 125 : « Sancho » (alusión a proverb.) < Al buen callar llaman Sancho, al bueno, bueno, Sancho Martínez
< (*Celui qui sait se taire on l'appelle Sancho, le bon, bon Sancho*)

Martínez)
(Correas, Bergua)

p. 246 : « peor es meneallo » < La mierda, cuanto más la hurgan, más hiede (Correas) ; La mierda, cuanto más se
(c'est pire de le remuer) < (*La merde, plus on la retourne, plus elle pue ; La merde, plus on la remue, plus*

menea, más apesta (Castillo)
elle empeste)

p. 251 : « mal para el cántaro » < Tantas veces va el cántaro a la fuente, que quiebra el asa o la frente (Correas,
(ça va aller mal pour la cruche) < (*Tant va la cruche à l'eau qu'elle brise son anse ou son front ; Tant va la*

Bergua) ; Cántaro que va mucho a la fuente, alguna vez se rompe (Correas, Bergua)
cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse)

p. 287 : « no quiero perro con cencerro » < No quiero malo, ni quiero bueno, ni quiero perro con cencerro
(je ne veux pas de chien avec une sonaille) < (*Je n'en veux pas de mauvais, ni de bon, je ne veux pas de chien*

(Correas)
avec une sonaille)

p. 379 : « tantas veces va el cantarillo a la fuente... » < Tantas veces va el cántaro a la fuente, que quiebra el asa
(tant va la cruche à l'eau...) < (*Tant va la cruche à l'eau qu'elle brise son anse ou son*

o la frente (Correas, Bergua) ; Tanto va el cántaro a la fuente, que alguna vez se rompe (Correas, Bergua)
front ; Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse)

p. 387 : « ha de ser de mucha honra y de mucho provecho » < Honra y provecho no caben en un saco (Correas,
(cela doit être source de beaucoup d'honneur et de beaucoup de profit) < (*Honneur et profit ne logent pas dans*

Bergua)
le même sac)

p. 542 : « allá van leyes... » < Allá van leyes do quieren reyes (Correas, Bergua)
(les lois vont là...) < (*Les lois vont là où veulent les rois*)

p. 568 : « el sastre del cantillo » < El sastre del Cantillo, que cosía de balde y ponía el hilo (Correas)
(le tailleur de la chansonnette) < (*Le tailleur de la Chansonnette, qui cousait gratuitement et donnait le fil*)

- Frases proverbiales

- Proverbes tronqués, modifiés ou sous-entendus

p. 587 : « a Dios y veámonos, como dijo un ciego a otro » < « "A Dios y veámonos". Y eran dos ciegos »
(adieu et au revoir, comme dit un aveugle à un autre) < (*"Adieu et au revoir". Et c'était deux aveugles*)

(Correas)

• Formes proverbiales

p. 123 : « lo que hoy se pierde se gana mañana » // Lo que se pierde en el higo, se gana en la pasa (Correas)
(*ce que l'on perd aujourd'hui, qu'on le gagne demain*) // (*Ce que l'on perd dans la figue, on le gagne dans le raisin sec*)

p. 186 : « la víbora no merece ser culpada por la ponzoña que tiene »
(*la vipère ne mérite pas qu'on lui reproche d'avoir du venin*)

p. 186 : « todo lo hermoso es amable »
(*tout ce qui est beau peut être aimé*)

p. 195 : « no hay memoria a quien el tiempo no acabe, ni dolor que muerte no le consuma »
(*il n'y a pas de souvenir que le temps n'efface, ni de douleur que la mort ne consume*)

p. 225 : « no es hombre más que otro si no hace más que otro »
(*un homme n'est pas plus qu'un autre s'il n'en fait pas plus qu'un autre*)

p. 227 : « en mucho más se ha de estimar un diente que un diamante »
(*on doit beaucoup plus estimer une dent qu'un diamant*)

p. 227 : « la boca sin muelas es como molino sin piedra »
(*la bouche sans dent est comme moulin sans pierre*)

p. 236 : « váyase el muerto a la sepultura y el vivo a la hogaza » // El muerto a la fosada, y el vivo a la hogaza
(*que le mort aille à la sépulture et le vivant au pain*) // (*Que le mort aille à la fosse et le vivant au*

(Correas)
pain)

p. 246 : « Pase por burlas, pues la venganza no puede pasar en veras »
(*qu'on la tolère comme plaisanterie, puisqu'on ne peut tolérer la vengeance comme réalité*)

p. 258 : « ninguno hay gustoso si es largo »
(*on n'est pas plaisant si on est long*)

p. 262 : « No pidas de grado lo que puedes tomar por fuerza »
(*ne demande pas que l'on te donne de plein gré ce que tu peux prendre de force*)

p. 267 : « quien canta una vez, llora toda la vida »
(*qui chante une fois, pleure toute sa vie*)

p. 270 : « dure la vida, que con ella todo se alcanza »
(*que dure la vie, car avec elle on réussit tout*)

p. 273 : « lo que se puede hacer por bien no se haga por mal »
(*ce que l'on peut obtenir de bon gré, il ne faut pas l'obtenir par la force*)

p. 278 : « el retirar no es huir, ni el esperar es cordura, cuando el peligro sobrepaja a la esperanza »
(*battre en retraite n'est pas fuir, ni l'attente sagesse, lorsque le danger surpasse l'espoir*)

p. 302 : « muchos piensan que hay tocinos y no hay estacas » // Donde piensan que hay tocinos, no hay estacas
(*beaucoup pensent qu'il y a du lard et il n'y a même pas de pieux*) // (*Là où l'on pense qu'il y a du lard, il n'y a*

(Correas, Bergua)
même pas de pieux)

p. 302 : « de mis viñas vengo, no sé nada » // No sé nada, que de mis viñas vengo (Correas)
(*je viens de mes vignes, je ne sais rien*) // (*Je ne sais rien, car je viens de mes vignes*)

p. 314 : « no se ha de mentar la soga en casa del ahorcado » // No se ha de nombrar la soga en casa del ahorcado

(il ne faut pas mentionner la corde chez le pendu)

// (Il ne faut pas nommer la corde chez le pendu)

(Bergua)

p. 357 : « un mal llama a otro » // Un mal no viene solo (Correas, Bergua) ; Un mal, otro trae detrás (Castillo)
(un malheur en appelle un autre) // (Un malheur ne vient pas seul ; Un malheur en amène un autre derrière lui)

p. 358 : « no siempre la fortuna con los trabajos da los remedios »
(la fortune ne donne pas toujours les remèdes avec les souffrances)

p. 384 : « un diablo parece a otro »
(un diable ressemble à un autre)

p. 387 : « quien bien tiene y mal escoge, por bien que se enoja no se venga » // Quien bien tiene y mal escoge,
(qui a le bien et choisit le mal aura beau se mettre en colère, il ne reviendra pas) // (Qui a le bien et choisit le

por mal que le venga no se enoje (Correas) ; Quien bien tiene y mal escoge, del mal que le venga no se enoje
mal, qu'il ne se mette pas en colère pour le mal qui lui arrive)

(Bergua)

p. 408 : « no hay joya en el mundo que tanto valga como la mujer casta y honrada »
(il n'est pas de joyau au monde qui vale autant que la femme chaste et honorable)

p. 424 : « el que luego da, da dos veces » (Qui cito dat, bis dat) // El que da primero, da dos veces (Bergua)
(celui qui donne vite, donne deux fois) // (Celui qui donne en premier, donne deux fois)

p. 424 : « lo que cuesta poco se estima en menos » // Lo que poco cuesta, poco se estima (Correas)
(ce qui coûte peu est peu estimé) // (Ce qui coûte peu s'estime peu)

p. 424 : « el amor [...] unas veces vuela y otras anda » // El amor algunas veces es soñador y otras veces volador
(l'amour certaines fois vole et d'autres marche) // (L'amour certaines fois est rêveur et d'autres fois)

(Castillo)

coureur)

p. 467 : « quien es pobre no tiene cosa buena »
(qui est pauvre n'a rien de bien)

p. 523 : « no es de estima lo que poco cuesta » // Lo que poco cuesta, poco se estima (Correas) ; Lo que cuesta
(n'est pas estimé ce qui coûte peu) // (Ce qui coûte peu est peu estimé ; Ce qui coûte peu est moins

poco se estima en menos (Castillo)
estimé)

p. 528 : « quien quiere bien no se venga tan mal »
(qui aime bien ne se venge pas si méchamment)

p. 562 : « donde reina la envidia no puede vivir la virtud »
(où règne l'envie ne peut vivre la vertu)

p. 568 : « es más el número de los simples que de los prudentes »
(le nombre des simples d'esprit est plus grand que celui des sages)

INDEX

A

Absurde, 157, 324, 328, 329, 345, **346**, 347, 348, 349, 351, 355, 359, 364, 365
Acte directif, 188, 200, 201, 202, 203, 206, 207, 209, 210, 220, 225, 227, 245, 270, 363
 direct, 201, 203, 220
 indirect, 201, 202, 203, 206, 207, 210, 220, 227
Actes de langage, 156, 171, 179, 197, 201, 270
 théorie des actes de langage, 200
Adagio, adage, 17, 18, 20, 25, **26**, 27, 31, 361
Aforismo, aphorisme, 15, **30**, 31
Allitération, 24, 96, 98, 99, 121
Anadiplose, 93, 95, 99, 121
Analogie, 139, 294, 295, 296, 297, 302, 312, 313, 314, 315, 331, 340, 341
Anaphore, 24, 93, 94, 95, 98, 99, 121, 170, 180, 183
Antes, 64, 123, 170, 180, 185, 187, 188, 189, 248, 251, 317, 341
Apotema, apophtegme, 15, **30**, 31, 152
Applicabilité, 42, 84, 147, 166, **282**, 284, 285, 291, 293, 294, 296, 297, 298, 303, 304, 305, 307, 309, 313, 314, 321, 322, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 352, 353, 355, 359, 364
 applicabilité forcée, 334, **343**, 344, 345, 352, 355, 364
 bi-applicabilité, **284**, 285, 311, 313, 314, 315, 316, 321, 334, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 345, 347, 352, 355, 359, 364
 extra-applicabilité, **347**, 352, 355, 359, 364
 non-applicabilité, **291**, 293, 294, 296, 297, 299, 303, 304, 305, 308, 309, 321, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 343, 345, 347, 352, 355, 359, 364, 365
 sur-applicabilité, 311, **316**, 318, 320, 321, 364
Argument, 1, 6, 71, 76, 78, 82, 83, 85, 86, 120, 139, 144, 145, 175, 197, 198, **199**, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 228, 230, 231, 232, 235, 236, 237, 241, 242, 246, 247, 267, 270, 284, 294, 295, 300, 328, 363
Argumentation, 1, 6, 71, 72, 76, 78, 86, 139, 144, 145, 175, 203, **204**, **205**, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 215, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 225, 226, 229, 230, 231, 232, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 245, 246, 247, 267, 270, 284, 292, 293, 294, 315, 347, 363, 364, 365
 Théorie de l'Argumentation dans la Langue, 6, 71, 219
Assí que, 179, 182, 183, 236
Assonance, 96, 97, 98, 99, 100, 121
Aunque, 26, 50, 67, 75, 76, 82, 99, 110, 161, 170, 185, 190, 195, 240, 250
Axioma, axiome, 15, **31**, 115

B

Burlesque, 8, 334, **335**, 336, 337, 338, 339, 345, 355

C

Ca, 5, 43, 44, 68, 84, 85, 90, 94, 112, 124, 127, 134, 142, 159, 161, 170, 171, 173, 174, 177, 188, 200, 203, 205, 210, 212, 214, 215, 219, 233, 237, 266, 272, 277, 282, 284, 311, 347
Ca / Que, 173
Chiasme, 87, 88, 89, 93, 99, 103, 121
Como, 17, 21, 27, 28, 34, 41, 47, 51, 58, 63, 64, 66, 69, 108, 110, 123, 124, 125, 134, 139, 140, 147, 150, 153, 160, 164, 165, 170, 172, 173, 175, 176, 177, 188, 189, 191, 199, 200, 203, 207, 251, 252, 295, 301, 306, 313, 346, 347
Concaténation, 93, 95, 96, 219, 221, 227, 230, 231, 233, 234, 238, 246, 247, 292, 363
Concession, 52, 67, 76, 81, 86, 110, 189, 190, 191, 192, 195, 219
Conclusion, 6, 46, 71, 75, 76, 82, 83, 86, 106, 114, 120, 140, 142, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 197, **199**, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 224, 226, 229, 230, 231, 232, 235, 236, 237, 239, 241, 242, 245, 246, 247, 263, 266, 270, 292, 293, 304, 305, 306, 307, 321, 328, 347, 350, 351, 363
 factuelle, **200**, 203, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 218, 220, 266, 304, 306, 307, 328, 347, 350, 363
Condensation, 140, 141, 186, 198, 241
Connecteur, 5, 168, **169**, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 213, 228, 244, 247, 362
Connotation, 24, 43, 72, 277
Contexte, 4, 7, 12, 28, 121, 131, 137, 138, 168, 169, 170, 175, 180, 186, 191, 200, 206, 210, 212, 214, 216, 224, 229, 235, 247, 255, 277, 278, 281, 282, 284, 285, 289, 291, 292, 300, 301, 303, 304, 307, 308, 311, 313, 316, 317, 318, 319, 320, 330, 333, 337, 339, 340, 343, 344, 347, 348, 355, 359
Coréférence, 180
Cotexte, 4, 155, 157, 180, 181, 183, 284, 362
Cuanto más que, 170, 172, 173

D

Datation, 49, 51, 52, 62
De manera que, 170, 179, 240

Décodage de l'acte illocutionnaire primaire, 207, 229, 235
Déictique, 180, 181, 182
Démétaphorisation, 73, 216, 317, 339, 350
Démonstration, 10, 173, 204, 233
Dénotation, 43

E

Echoïque, 280
Ellipse, 44, 91, 92, 93, 99, 121, 186
En fin, 99, 144, 170, 179, 183, 331
Enthymème, **217**, 218, 220, 222, 223, 224, 227, 229, 230, 231, 233, 236, 238, 241, 246, 292, 295, 363
interlocutif, 217, 218, 224, 227, 229, 231, 236, 238, 241
Epiphore, 93, 94, 95, 98, 99, 121
Expansion, 134, 139, 140, 209

F

Figement, 13, 16, 35, 39, 40, 42, 43, 45, 46, 49, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 63, 86, 87, 93, 100, 101, 116, 118, 131, 132, 133, 138, 142, 143, 362
Figurativité, 3, **24**, 25, 26, 27, 30, 31, 32, 33, 35, 38, 40, 41, 43, 44, 48, 263, 306, 307, 308, 312, 316, 339, 361
Forme proverbiale, **59**, **60**, 61, 62, 63, 68, 69, 70, 72, 78, 86, 87, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 107, 109, 110, 112, 113, 114, 116, 119, 127, 136, 144, 157, 169, 361
Fraser hecha, phrase toute faite, 16, 18, **36**, 38, 39, 42, 48
Fraser por hacer, phrase à faire, 16, **36**, 42, 47
Fraser proverbial, phrase proverbiale, 9, 18, 19, 22, 24, 26, **27**, 28, 29, 131

G

Gradabilité, 76, 78, 82, 83, 84, 85, 86, 362
Guidage, 169

H

Homéotéleute, 96, 97, 98, 99, 121
Humour, 132, 279, 285, 287, 296, 310, **311**, 312, 313, 314, 315, 316, 320, 324, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 364, 365

I

Idée de quantité, 79, 80, 85
Implicature, 6, 212
Théorie des Implicatures, 212
Incommutabilité, **47**, 48, 134, 136, 138
Inférence, 4, 6, 72, 83, 169, 170, 186, 189, 195, 204, 213, 235

Injonction, voir Acte directif direct, 148, 158, 166, 170, 201, 207, 220
Inséparabilité, **46**, 48, 131, 132
Instruction, 4, 5, 14, 15, **169**, 170, 171, 172, 177, 179, 181, 183, 187, 188, 190, 191, 193, 195, 197
Ironie, 141, 157, 240, 278, 284, 287, **289**, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 303, 304, 305, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 318, 321, 324, 325, 327, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 345, 355, 356, 359, 364, 365

J

Jeu de mots, **283**, 284, 311, 314, 315, 320, 338, 342

L

Locución, locution, 14, 15, **16**, 18, 19, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 47, 48, 60, 132, 147, 156, 186, 193, 241, 313, 347, 348, 349, 361
proverbial, proverbiale, 16, **34**, 35, 38, 39, 48
Logique naturelle, 134, 145, 197, 204

M

Mas, 51, 63, 122, 124, 155, 170, 185, 188, 189, 190, 191, 195, 250, 265, 288, 292, 346, 349, 357
Máxima, maxime, 15, 20, **30**, 31, 115, 213
Mention, 224, **280**, 289
Théorie des mentions, 280
Modalité, 7, 9, 32, 49, 148, 149, 150, 152, 153, 154, 158, 160, 162, 166, 167, 207, 220, 227, 230, 232, 334
aléthique, 148, 162, 166
axiologique, 148, 149, 153, 154, 166
dépréciative, 154
légitimante, 153
énonciative, 148, 154, 158, 160, 166
négative, 158
épistémique, 148, 152, 153, 166
factuelle, 148, 158, 160, 166
déontique, 160
Modismo, 16, 18, **36**

O

Onde / Donde, 170, 182
Opacité sémantique, **43**, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 216, 306, 307, 308, 311, 312, 313, 339, 340

P

Parallélisme, 87, 89, 90, 93, 96, 99, 103, 121, 122
Paremia, parémie, 14, **15**, 16, 17, 20, 21, 24, 30, 31, 42, 361
Paronomase, 96, 97, 98, 99, 121
Pero, 21, 76, 123, 170, 173, 185, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 198, 209, 337

Pertinence, 4, 6, 169, 170, 171, 212, 213, 214, 280, 281, 289
 Théorie de la Pertinence, 212, 213, 214
 Phrase adversative, 185, 188, 189, 193
 rectificative, 185
 restrictive, 185, 188, 189
 Polylexicalité, 3, **43**, 48
 Polylinguisme, 279
 Polyphonie, 7, 137, 138, 144, 150
 Polysyndète, 91, 92, 93, 94, 99, 121
 Populaire, 7, 23, 34, 41, 49, 72, 133, 136, 144, 154, 156, 157, 167, 239, 240, **258**, 262, 263, 264, 267, 269, 270, 288, 289, 290, 291, 301, 303, 327, 328
Por ende, 122, 170, 179, 181, 182, 198, 202, 203, 207, 208, 209, 228, 233
Por esto/eso, 170, 181
Por... que, 170, 172
Porque, 17, 18, 21, 130, 157, 170, 172, 196, 197, 198, 202, 230, 240, 241, 248, 266, 306, 318, 327, 328, 336
 Préférabilité, 77, **78**, 79, 86, 233, 234, 235, 283, 362, 363
 Prévention, 203, 204, **206**, 207, 208, 209, 210, 215, 219, 220, 223, 226, 232, 234, 236, 237, 239, 240, 245, 246, 247, 270, 292, 293, 304, 305, 308, 315, 321, 347, 363, 364, 365
 Prise en charge, 5, **144**, 145, 146, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 161, 162, 163, 164, 167, 168, 244, 247, 252, 362
 Procédure, **170**, 212
 schéma procédural, 4, **170**, 174, 178, 184, 196
 Proverbe
 d'expression directe, 24, 25, **26**, 32, 45, 48, 361
 d'expression indirecte, 24, 26, 27, 28, **29**, 48, 73, 132, 306, 307, 313, 361
 modifié, 102, **134**, 136, 137, 138, 142, 250, 317, 318
 sous-entendu, **139**, 140, 142, 238, 343
 tronqué, **127**, 130, 138, 142, 143, 144, 237, 248
 variable, 56, **59**, 60, 68, 69, 70, 119, 361
 Proverbialisation, 56, 57, 60, 87, 101, 167
Pues, 124, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 183, 185, 194, 195, 198, 201, 224, 265, 277, 283, 301, 314, 317, 330, 335, 341

R

Raisonnement, 6, 71, 134, 176, 197, 198, **199**, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 208, 209, 210, 211,

213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 226, 227, 229, 230, 231, 232, 235, 237, 238, 239, 241, 245, 246, 266, 347, 350, 351, 363
 Rajeunissement linguistique, 55, 56, 143
 Refrán / Proverbio, 22
 Répétition simple, 93, 94, 98, 99, 121
 Rime, 24, 25, 96, 98, 99, 121, 134, 136
 Rythme, 24, 60, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 112, 116, 136
 binaire, 89, 90, 95, 97, 99, 100, 101, 103
 prosodique, 99, 101, 112

S

Scénario, **206**, 208, 210, 303, 309
 Schéma argumentatif, 75, 77, 78, 79, 82, 86, 133, 213, 216, 219, 221, 226, 227, 230, 232, 245, 301, 317, 319, 362, 363
 antitopique, **75**, 76, 362
 topique, 73, 75, 77, 78, 79, 85, 86, 120, 362
 Schématisation, 5, **145**, 352
 Script, *voir* Scénario, 206, 290
 Sentencia, sentence, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, **30**, **31**, 115, 157, 196, 264, 327
 Sérieux, 8, **279**, 284, 287, 289, 321, 324, 331, 333, 336, 339, 345, 355, 358, 360, 364, 365
Sino, 18, 23, 109, 175, 176, 177, 183, 185, 186, 187, 188, 193, 194, 198, 236, 250, 300, 301, 306, 314, 336
 Stéréotype, 39, **40**, 41, 42, 87, 213
 Syllogisme, 84, 204, **216**, 217

T

Topos, *topoi*, 6, 71, **72**, 73, 76, 78, 83, 84, 85, 86, 120, 204, 212, 213, 215, 216, 219
 Théorie des *topoi*, *voir* Théorie de l'Argumentation dans la Langue, 71, 83, 199, 205
 Trivocalité, 279

V

Variante, 10, 56, 57, 59, 197

W

Wellérisme, **29**, 31, 132

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

- **AUTEUR ANONYME**, *Libro del caballero Zifar*, 1300-1305, Madrid, Edición de Joaquín Gonzáles Muela, Clásicos Castalia, 2000.
- **CERVANTES SAAVEDRA** Miguel de, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*, 1604, Madrid, Edición de Luis Andrés Murillo, Clásicos Castalia, 1991.
- **ROJAS** Fernando de, *Comedia o tragicomedia de Calisto y Melibea (La Celestina)*, 1499, Madrid, Edición de Doroty S. Severin, Cátedra Letras Hispánicas, 2002.

Recueils

- **AYALA** Henri, *Expressions et locutions populaires espagnoles commentées*, Paris, Masson / Colin, Langages, 1995.
- **BERGUA** Juan, *Refranero español*, Madrid, Ediciones Ibéricas, Tesoro Literario, n°28, 1992.
- **CASTILLO** Jorge, *Refranero español*, Barcelona, Edicomunicación, Colección Cultura, 1999.
- **CORREAS** Gonzalo, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*, 1627, Madrid, Edición Louis Combet revisada por Robert Jammes y Maïté Mir-Andreu, Editorial Castalia, Nueva Biblioteca de Erudición y Crítica, 2000.
- **MAL LARA** Juan de, *Philosophía vulgar*, 1568, Barcelona, Edición Antonio Vilanova, 1958-1959.
- **LASCANO** Marc, *Quand les grenouilles auront des poils, mille et une expressions pour apprendre l'espagnol*, Paris, Edition Marketing, Ellipses, 1996.
- **LÓPEZ DE MENDOZA** Íñigo, Marqués de Santillana, «*Refranes que dizen las viejas tras el fuego*», 1508, in *Revue Hispanique*, XXV, New York – Paris, Edition Cronan Urban, 1911.
- **NUÑEZ DE TOLEDO Y GUZMAN** Hernán, *Refranes o proverbios en romance, que nuevamente colligió y glossó el comendador*, 1555, Madrid, Ediciones Guillermo Blázquez, 2001.

- **SBARBI Y OSUNA** José María, *El refranero general español*, 1874-1878, Madrid, Atlas, 1980.

Dictionnaires

- **CASTRO** Adolfo de, *Gran diccionario de la lengua española*, Madrid, Oficinas y establecimiento tipográfico del Semanario Pintoresco y de La Ilustración, 1852.
- **CASTRO** Americo, *Glosarios latino-españoles de la Edad Media*, Madrid, RAE, Anejo XXII, 1936.
- **CLEDAT** Léon, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1912, Paris, Hachette, 1975.
- **COROMINAS** Joan, *Diccionario etimológico de la lengua castellana*, Bern, Editorial Francke, Berna, 1954.
- **COVARRUBIAS** Sebastián de, *Tesoro de la lengua castellana o española*, 1611, Barcelona, Edición preparada por Martín de Riquer, 1943.
- **CHAO** Eduardo de, *Diccionario enciclopédico de la lengua española*, Madrid, Imprenta y Librería de Gaspar y Roig Editores, 1853-1855.
- **LITRE** Paul-Emile, *Dictionnaire de la langue française*, 1880, Monte-Carlo, Editions du Cap, 1966.
- **MOESCHLER** Jacques et **REBOUL** Anne, *Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique*, Paris, Seuil, 1994.
- **MOLINER** María, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1998. Disponible sur <www.jamon-trevez.com/index/cerca/diccionario_maria_moliner_on_line>.
- **NUÑEZ DE TABOADA** Manuel, *Diccionario de la lengua castellana*, París, Seguin, 1825.
- **REAL ACADEMIA ESPAÑOLA**, *Diccionario de la lengua castellana*, Madrid, 1726-1899. Disponible sur <<http://buscon.rae.es/ntlle/SrvltGUILoginNtll>>.
- **REAL ACADEMIA ESPAÑOLA**, *Diccionario de la lengua española*, vigésima segunda edición, 2001. Disponible sur <<http://buscon.rae.es/diccionario/drae.htm>>.
- **SESE** Bernard & **ZUILI** Marc, *Vocabulaire de la langue espagnole classique (XVI^e et XVII^e siècles)*, Ouvrage dirigé par Bernard Darbord, Paris, Nathan Université, Collection « Réf. », 1999.

- *Le Trésor de la Langue Française informatisé*, 2002. Disponible sur <<http://atilf.atilf.fr/tlfv3.htm>>.

Parémiologie et phraséologie

- **AMOSSY** Ruth, **HERSCHBERG PIERROT** Anne, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Editions Nathan, Lettres et Sciences sociales, 1997.
- **ANSCOMBRE** Jean-Claude, « *La parole proverbiale* », in *Langages*, n° 139, Paris, Larousse, Septembre 2000.
- **ARNAUD** Pierre & **MOON** Rosamund, « *Fréquence et emploi des proverbes anglais et français* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **CAHUZAC** Philippe, « *Problèmes posés par la description et la classification des unités phraséologiques (domaine hispano-américain)* », in *Linguistique Hispanique* (Actualités de la recherche), ouvrage collectif sous la direction de Gilles Luquet, Limoges, Pulim, 1990.
- **CASARES** Julio, *Introducción a la lexicografía moderna*, Madrid, C.S.I.C., 1969.
- **CEJADOR Y FRAUCA** Julio, *Fraseología o estilística castellana*, Madrid, Casa Editorial Hernando, 1922.
- **CERQUIGLINI** Jaqueline et Bernard, « *L'écriture proverbiale* », in *Revue des Sciences Humaines*, Tome XLI, n° 163, Paris, 1976.
- **COMBET** Louis, *Recherches sur le « Refranero » castillan*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1971.
- **DANLOS** Laurence et **CONENNA** Mirella., **GROSS** Gaston., **GROSS** Maurice., **LABELLE** Jacques, **LAPORTE** Eric, **PIOT** Mireille, « *Les expressions figées* », in *Langages*, Paris, Larousse, juin 1988.
- **ELADI BAÑOS** Josep i **GUARDIOLA** Elena, « *En el centenari de la publicació de l'Aforística Mèdica Popular catalana d'Oleguer Miró i Borrás* », in *Annals de Medicina*, Volum 83, Juny/Juliol 2000, Publicació de l'Acadèmia de Ciències Mèdiques de Catalunya i de Balears. Disponible sur <<http://www.acmcb.es/pages/academ/vidaacad/publica/annals/2000/A3/guardiola.htm>>.

- **FOURNET** Sonia, *Proverbes et locutions espagnols*, Travail de Recherche en Linguistique en vue de l'obtention de la Maîtrise d'Espagnol, sous la direction du Professeur Dolores Ligatto, Limoges, 1999.
- **FOURNET** Sonia, *Essai de définition des parémies et locutions espagnoles*, Travail de Recherche en Linguistique présenté en vue de l'obtention du D.E.A. Textes et Langage, option Sciences du Langage, sous la direction du Professeur Dolores Ligatto, Limoges, 2000.
- **GREIMAS** Algirdas Julien, « *Les proverbes et les dictons* », in *Essais sémiotiques*, Paris, Editions Du Sens, Seuil, 1970.
- **GROSS** Gaston, *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Paris, Edition Orphys, L'essentiel de français, 1996.
- **IGLESIAS OVEJERO** Angel, « *Las expresiones fijas hoy : vigencia y decadencia del refranero* », in *Linguistique Hispanique (Actualités de la recherche)*, ouvrage collectif sous la direction de Gilles LUQUET, Limoges, Pulim, 1990.
- **JAKOBSON** Roman, « *Glossolalie* », in *Tel Quel*, n° 26, 1966.
- **KLEIBER** Georges, « *Sur le sens des proverbes* », in *Langages*, n° 139, Paris, Larousse, Septembre 2000.
- **LEGUY** Cécile, « *Bouche délicieuse et bouche déchirée : proverbe et polémique chez les Bwa du Mali* », in *Langage et Société*, n° 92, Juin 2000.
- **MESCHONNIC** Henri, « *Les proverbes, actes de discours* », in *Revue des Sciences Humaines*, Paris, Tome XLI, n° 163, 1976.
- **O'KANE** Eleanor, « *Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media* », in *Boletín de la Real Academia Española, Anejo II*, Madrid, 1959.
- **PINEIRA-TRESMONTANT** Carmen, « *La lexicalisation en espagnol contemporain. Approches textuelles et linguistique de la phraséologie* », in *Linguistique Hispanique (Actualités de la recherche)*, ouvrage collectif sous la direction de Gilles Luquet, Limoges, Pulim, 1990.
- **ROSAL** Francisco del, *La razón de algunos refranes*, 1560, Londres, Edition B. Russell Thompson, Tamesis Books, 1975.
- **SCHAPIRA** Charlotte, « *Proverbe, proverbialisation et déproverbialisation* », in *Langages*, Paris, n° 139, Larousse, Septembre 2000.

- **SEVILLA MUÑOZ** Julia, « *Divergencias en la traducción de expresiones idiomáticas y refranes (francés-español)* », in *Deproverbio.com*, Volume 5 – Number 1 – 1999. Disponible sur <<http://www.deproverbio.com/DPjournal/DP,5,1,99/SEVILLA/DIVERGENCIAS.html>>.
- **STANCIU** Dumitru, « *Points de vue sur la parémiologie structurale* », in *De Proverbio.com*, Vol. 6, Number 1, 2000. Disponible sur <<http://www.deproverbio.com/Dpjournal/DP%2C6%2C1%2C00/STANCIU/PAREMIOLOGIESTRUCTURALE.html>>.
- **SUARD** François et **BURIDANT** Claude, *Richesse du proverbe*, Université de Lille III, Travaux et Recherches, Diffusion P.U.L, 1984.

Sémantique

- **BARCIA** Roque, *Sinónimos castellanos*, 1890, Edición póstuma, corregida y considerablemente aumentada por su autor, Madrid. Disponible sur <<http://www.tony-net.net/lopez/html/espanol/a/adagio.htm>>.
- **COTARELO** Emilio, « *Semántica española* », in *Boletín de la Real Academia Española*, III, Madrid, 1916.
- **DARMAESTETER** Arsène, *La vie des mots étudiée dans leur significations*, 1887, Paris, Editions Champ Libre, 1979.
- **RACCAH** Pierre-Yves, *Méthodologie de la recherche en sémantique, Recueil de textes*, Limoges, CeReS – CNRS, Printemps 2002.
- **REY** Alain, *La définition*, « *Polysémie du terme définition* », Paris, Larousse, 1990.
- **VALDÉS** Juan de, *Diálogo de la lengua*, Madrid, éd. Juan M. Lope Blanch, Clásicos Castalia, 1969.
- *Lettres.net*. Disponible sur <<http://www.lettres.net>>.

Rhétorique générale

- **BACRY** Patrick, *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Paris, Belin, Collection Sujets, 1992.
- **FONTANIER** Pierre, *Les figures du discours*, 1977, Paris, Flammarion, 1993.

- **REBOUL** Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, Collection Premier Cycle, 1994.

Linguistique générale

- **ALVAR** Manuel et **POTTIER** Bernard, *Morfología histórica del español*, 1983, Madrid, Editorial Gredos, Biblioteca románica hispánica, 2003.
- **BALESDENT** Renaud et **MAROTTE** Nathalie, *Grammaire méthodique de l'espagnol moderne*, Gap, Ophrys, 1992.
- **BENABEN** Michel, *Manuel de linguistique espagnole*, Gap, Orphys, 1994.
- **DARBORD** Bernard et **POTTIER** Bernard, *La langue espagnole, Eléments de grammaire historique*, 1988, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Editions Nathan, Collection fac., 1999.
- **JAKOBSON** Roman, *Essais de linguistique générale T1 & T2*, Paris, Editions de Minuit, 1979.
- **JESPERSEN** Otto, *Philosophy of grammar*, London, 1924, George Allen & Unwin Ltd, 1948.
- **LIGATTO** Dolores & **SALAZAR** Béatrice, *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris, Masson, 1997.
- **MAINGUENEAU** Dominique, *Eléments de linguistique pour le Texte Littéraire*, 1986, Paris, Dunod, 1993.
- **MARTINET** André, *Eléments de linguistique générale*, 1970, Paris, Armand Colin, Langages Prisme, 1993.
- **MOLHO** Maurice, *Sistemática del verbo español*, Madrid, Gredos, 1975.

Formules de prise en charge

- **BADIR** Sémir ; *Le métalangage d'après Hjemslev. Epistémologie sémiotique*, Université de Liège, Résumé d'une recherche présentée le 2 février 1998 à l'Université de Liège en vue de l'obtention du titre de Docteur en Philosophie et Lettres. Disponible sur <http://www.revue-texto.net/Inedits/Badir_Metalangage.html>.
- **GRIZE** Jean-Blaise, *De la logique à l'argumentation*, Genève, Librairie Droz, 1982.

- **KERBRAT-ORECCHIONI** Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980.
- **SITRI** Frédérique, *L'autonymie dans la construction des objets de discours*. Disponible sur <<http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/autonymie/theme4/sitrif.pdf>>.

Marques de connexion

- **ANSCOMBRE** Jean-Claude & **DUCROT** Oswald, « *Deux mais en français* », in *Lingua*, n° 43, 1977.
- **CAREL** Marion, « *“Occupe-toi d'Amélie” : emploi contrastif de mais et illustration* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 24, Genève, 2002.
- **DUCROT** Oswald et al., *Les mots du discours*, 1980, Paris, Les Editions de Minuit, Le sens commun, 1998.
- **FIGUERAS** Carolina, « *Puntuación y conectores causales* », in *Espéculo, Revista de estudios literarios*, Universidad complutense de Madrid, 1999. Disponible sur <http://www.ucm.es/info/especulo/numero13/punt_cc.html>.
- **FORNEL** Michel de, « *Parce que et le problème de l'inférence* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 10, Genève, 1989.
- **GARRIDO MEDINA** Joaquín, « *Operadores epistémicos y conectores contextuales* », 1993, in *Espéculo, Revista de Estudios literarios*, Universidad complutense de Madrid, 1998. Disponible sur <<http://www.ucm.es/info/especulo/numero10/operado.html>>.
- **GAUDINO-FALLEGER** Livia, « *Reflexiones sobre el uso de entonces y pero* », in *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, n° 12, 2002. Disponible sur <<http://www.ucm.es/info/circulo/no12/gaudino.htm>>.
- **JAYEZ** Jacques & **ROSSARI** Corinne, « *Du coup et les connecteurs de conséquence dans une perspective dynamique* », in *Linguisticae Investigationes*, 23, 2000. Disponible sur <<http://perso.wanadoo.fr/jjayeze/publications-French.htm>>.
- **LAPESA** Rafael, « *Sobre dos tipos de subordinación causal* », in *Homenaje a E. Alareos Llorach*, Tomo III, Oviedo, Mélanges, 1978.
- **LIGATTO** Dolores, « *Du mouvement concessif à la concession* », in *Recherches en Linguistique hispanique, Actes du colloque d'Aix-en-Provence publiés sous la direction de Jeanine Stolidi*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1994.

- **LIGATTO** Dolores, « *Stratégies de détournement du projet conversationnel dans des dialogues authentiques en espagnol : les interventions-écart* » in *Modèles de l'interaction verbale*, Aix-en-Provence, Daniel Véronique & Robert Vion (éds.), Publications de l'Université de Provence, 1995.
- **LUSCHER** Jean-Marc, « *Connecteurs et marques de pertinence : l'exemple de d'ailleurs* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 10, Genève, 1989.
- **LUSCHER** Jean-Marc et **MOESCHLER** Jacques, « *Approches dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de et et enfin* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 11, Actes du 4^e Colloque de Pragmatique de Genève 16-18 octobre 1989, Genève, 1990.
- **MARINER BIGORRA** Sebastián, « *Pues y doncs adversativos* », in *Logos Semantikos*, Madrid, Gredos, 1981.
- **METZELTIN** Michael, « *Les idées de causalité et d'implication chez les historiens hispaniques du Moyen-Age* », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, sous la direction de Jean Roudil, Paris, Publiés par le Séminaire d'Etudes Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII avec le concours du CNRS, n° 6, Mars 1981.
- **MICHE** Elisabeth, « *Description sémantico-pragmatique de la marque espagnole pues* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 15, Genève, 1994.
- **MILNER** Jean-Claude, *Ordres et raisons de la langue*, Paris, Seuil, 1982.
- **MOESCHLER** Jacques, **REBOUL** Anne, **LUSCHER** Jean-Marc & **JAYEZ** Jacques, *Procédures interprétatives et savoirs partagés*, Colloque *L'Analyse des interactions*, Aix-en-Provence, 12-14.9.91.
- **MOESCHLER** Jacques, **REBOUL** Anne, **LUSCHER** Jean-Marc & **JAYEZ** Jacques, *Langage et pertinence. Référence temporelle, anaphore, connecteurs et lexique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994.
- **MOESCHLER** Jacques et **AUCLIN** Antoine, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Paris, Armand Colin, Collection Cours Série Lettres, 1997.
- **MOESCHLER** Jacques, « *Marques linguistiques, interprétation pragmatique et conversation* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 10, Genève, 1989.
- **MOESCHLER** Jacques, « *Connecteurs, encodage conceptuel et encodage procédural* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 24, Genève, 2002.
- **MOESCHLER** Jacques, « *Connecteurs pragmatiques, inférences directionnelles et représentations mentales* », in **MOLENDIJK** Arie & **VET** Co, *Temporalité et attitude*.

Structuration du discours et expression de la modalité, Amsterdam/New York, Rodopi, 2004. Disponible sur

<http://www.unige.ch/lettres/linge/moeschler/publication_pdf/chronos.pdf#search='moeschler%20infrances%20directionnelles'>.

- **MUÑOZ GARRIGÓS** José, « *Sobre el origen de los nexos adversativos en español* », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, sous la direction de Jean Roudil, Paris, Publiés par le Séminaire d'Etudes Médiévales Hispaniques de l'Université de Paris XIII avec le concours du CNRS, n° 6, Mars 1981.
- **PORROCHE BALLESTEROS** Margarita, « Las llamadas conjunciones como elementos de conexión en el español conversacional : pues / pero », in *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, n° 9, 2002. Disponible sur <<http://www.ucm.es/info/circulo/no9/porroche.htm>>.
- **PORTOLÉS** José, « *El conector argumentativo pues* », in *Dicenda. Cuadernos de Filología Hispánica*, n° 8, Ediciones de la Universidad Complutense de Madrid, 1989.
- **ROSSARI** Corinne, « *Projet pour une typologie des opérations de reformulation* », in *Cahiers de Linguistique Française*, n° 11, Actes du 4^e Colloque de Pragmatique de Genève 16-18 octobre 1989, Genève, 1990.
- **ROSSARI** Corinne, *Les opérations de reformulation : Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français – Italien*, Allemagne, Peter Lang SA, Sciences pour la communication, 1997.
- **SALAZAR** Béatrice, *Approche du fonctionnement énonciatif dans le discours conversationnel et le discours littéraire. Le cas des déictiques spatiaux de l'espagnol*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de Georges Maurand, Université de Toulouse-le Mirail, 1989.
- **TUTESCU** Mariana, « *Opérateurs et connecteurs argumentatifs* », in *L'Argumentation*, octobre 2002, Université de Bucarest. Disponible sur <<http://www.unibuc.ro/eBooks/lls/MarianaTutescu-Argumentation/39.htm>>.
- *Etude contrastive des marqueurs discursifs en néerlandais et en français en termes d'« implication du Locuteur »*. Disponible sur <http://www.fltr.ucl.ac.be/FLTR/GERM/linge/Degand/projet_frfr_2003-2005.htm>.
- *Que faut-il entendre par « connecteur » ?* Disponible sur <<http://www.up.iniv-mrs.fr/wclaix/connecteurs/connecteurs.htm>>.

Argumentation

- **ANSCOMBRE** Jean-Claude, *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, Argumentation, Sciences du langage, 1995.
- **ANSCOMBRE** Jean-Claude & **DUCROT** Oswald, *L'argumentation dans la langue*, Liège / Bruxelles, Pierre Mardaga Editeur, Philosophie et langages, 1988.
- **APOTHELOZ** Denis, « *Logique naturelle des objets de discours : Propriétés-relation d'appartenance* », in *Sémiologie du raisonnement*, Berne, Editions Peter Lang SA, Sciences pour la Communication, 1984.
- **AUSTIN** John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, 1970, Paris, Seuil, Points Essais, 1991.
- **BLAIR** Anthony, « *Lieux communs et faux raisonnements* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **BRETON** Philippe, *L'argumentation dans la communication*, Paris, Repères, 2003. Disponible sur <<http://www.hatt.nom.fr/rhetorique/articl10.htm>>.
- **CHANET** Hugues de, « *Sens lexical et argumentation : des CNS aux topoï* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Editions Kimé, 1993.
- **DECLERCQ** Gilles, *L'art d'argumenter*, Paris, Editions Universitaires, 1995.
- **DUBOIS** Danièle & **RESCHE-RIGON** Philippe, « *Prototypes ou stéréotypes : productivité et figement d'un concept* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux Communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **DUCROT** Oswald, *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*, 1972, Paris, Hermann éditeurs des sciences et des arts, Collection Savoir : Sciences, 1991.
- **DUCROT** Oswald, *Les échelles argumentatives*, Paris, Les Editions de Minuit, Propositions, 1980.
- **DUCROT** Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Les Editions de Minuit, Propositions, 1984.
- **DUCROT** Oswald, « *Les topoï dans la "Théorie de l'argumentation dans la langue"* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux Communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **GALATALANU** Olga (1997), « *Pour une analyse confrontative des « holophrases » dans les langues romanes* », in *LIDIL*, n° 14, Grenoble, Lidilem, P.U.G., 1997, 155-156. Disponible sur <<http://www.u-grenoble3.fr/galatea/go1997.htm>>.
- **GHILS** Paul, « *Langage et contradiction* », in *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Etudes Transdisciplinaires*, n° 13, mai 1998. Disponible sur <<http://perso.club-internet.fr/nicol/ciret/bulletin/b13/b13c18.htm>>.

- **GRICE** Herbert Paul, « *Logic and conversation* », in COLE Peter & MORGAN James L., *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New York, Academic Press, 1975.
- **GRIZE** Jean-Blaise, *Logique et Langage*, Gap, Ophrys, L'Homme dans la langue, 1990.
- **GRIZE** Jean-Blaise, *Logique naturelle et communications*, Paris, PUF, Psychologie sociale, 1996.
- **KERBRAT-ORECCHIONI** Catherine, *La connotation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977.
- **LIGATTO** Dolores, *Etude pragmatico-discursive du désaccord dans des corpus enregistrés à Buenos Aires*, Thèse sous la direction de Denise François-Geiger, Paris V, 1990.
- **MAINGUENEAU** Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, 1990, Paris, Dunod, 1995.
- **MC EVOY** Sebastian, « *Argumentation et justification : le cas des topoï* », in PLANTIN Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **MÉJIAS** Jane, *Les principes de l'argumentation*, Paris, Université d'automne sur l'ECJS, 04-05 novembre 1999. Disponible sur <http://www.ac-grenoble.fr/ecjs1/argumentation.htm>.
- **MÉJIAS** Jane, *L'argumentation et le débat*, Paris, Université d'automne sur l'ECJS, 04-05 novembre 1999. Disponible sur <http://www2.ac-lyon.fr/enseigne/ses/ecjs1/argumentation.html>.
- **MIEVILLE** Denis, « *Logique naturelle et méréologie* », in GRIZE Jean-Blaise, *Sémiologie du raisonnement*, Berne, Editions Peter Lang SA, Sciences pour la Communication, 1984.
- **MIKHAILOVA** Miléna, « *Le sujet et le nom dans un discours fondé sur les topoï* », in PLANTIN Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **NEVEU** Frank, *Faits de langue et sens des textes*, Paris, Sedes, 1998.
- **PEQUEGNAT** Catherine, « *La construction des points de vue dans le raisonnement* », in GRIZE Jean-Blaise, *Sémiologie du raisonnement*, Berne, Editions Peter Lang SA, Sciences pour la Communication, 1984.
- **PERELMAN** Chaim & **OLBRECHTS-TYTECA** Lucie., *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 1970, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1976.

- **PERELMAN** Chaim, *L'empire rhétorique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Pour demain, 1988.
- **PÉREZ MARTINÉZ** Herón, miembro correspondiente de la Academia Mexicana de la Lengua, *Refranero mexicano*, 2003. Disponible sur <<http://www.academia.org.mx/dicrefran/Intro.htm>>.
- **PLANTIN** Christian, « *Lieux communs dans l'interaction argumentative* », in **PLANTIN** Christian, *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **SCHANK** Roger & **ABELSON** Robert, *Scripts, lands, goals and understanding*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, Artificial Intelligence, 1977.
- **SEARLE** John R., *Sens et expression*, 1979, Paris, Minuit, Le sens commun, 1982.
- **SPERBER** Dan & **WILSON** Deirdre, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 1986.
- **SPERBER** Dan & **WILSON** Deirdre, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.
- **TUTESCU** Mariana, « *Le moment Ch. PERELMAN et L. OLBRECHTS-TYTECA* », in *L'Argumentation*, octobre 2002, Université de Bucarest. Disponible sur <<http://www.unibuc.ro/eBooks/lls/MarianaTutescu-Argumentation/4.htm>>.
- **VERNANT** Denis, « *Trois remarques sur le langage et la morale, ou l'apport de la pragmatique à la métaéthique* », in *Recherches sur la philosophie et le langage*, n° 23, Paris, J.-Y Goffi éd., Vrin, 2004.
- **VIGNAUX** Georges, *Opérations langagières, opérations cognitives*, CNRS. Disponible sur <<http://www.colosciences.net/pdf/cognition.pdf>>.
- *L'argumentation – Unité modèle A30 – Fiche 4*. Disponible sur <http://www.sasked.gov.sk.ca/docs/français/fransk/fran/unites_modeles/argu/fiche4.html>
- *Lengua Española y Comentario de Texto, Variedades discursivas : La argumentación*. Disponible sur <<http://mimosa.pntic.mec.es/~ajuan3/lengua/argument.htm>>.

Théories littéraires

- **BAKHTINE** Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, 1975, Paris, Gallimard, Tel, 2003.
- **BARTHES** Roland, *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Seuil, 1978.

- **BEYRIE** Jacques et **JAMMES** Robert, *Histoire de la littérature espagnole*, Paris, P.U.F., 1994.
- **BOBES NAVES** María del Carmen, *Teoría general de la novela, Semiología de « La Regenta »*, Madrid, Editorial Gredos, Biblioteca Románica hispánica, 1985.
- **CANAVAGGIO** Jean, *Histoire de la littérature espagnole*, Tome 1, Paris, Fayard, 1993.
- **LÓPEZ MORALES** Humberto, *Historia de la literatura medieval española*, Madrid, Escélicer, 1974.
- **MENÉNDEZ PELAYO** Marcelino, *Estudios de crítica literaria, 1893-1908*. Disponible sur < <http://cursos.pnte.cfnavarra.es/mmuruzal/textos/mpel-pid.htm> >.
- **PEDRAZA JIMÉNEZ** Felipe Blas & **RODRÍGUEZ CÁCERES** Milagros, *Manual de literatura española*, Vol. I & II, Pamplona, Cénlit Ediciones, 1980.
- **RICO** Francisco, *Historia crítica de la literatura española*, Tomos 1 & 2, Barcelona, Editorial Crítica, 1980.
- **VALBUENA PRAT** Ángel, *Historia de la literatura española*, Vol. I & II, 1937, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 1968.

Œuvres littéraires, philosophiques ou sociologiques

- **ARISTOTE**, *Topiques*, traduction de Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1974.
- **ARISTOTE**, *Ethique à Nicomaque*, traduction de Jules Tricot, Paris, J. Vrin, 1979.
- **CADALSO** José, *Cartas Marruecas*, 1789, Madrid, Espasa Calpe, 1971.
- **CAMUS** Albert, *Le mythe de Sisyphe*, 1942, Paris, Gallimards, Folio / Essais, 1996.
- **CASSIRER** Ernst, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, 1927, Paris, Les Editions de Minuit, Le sens commun, 1983.
- **CERVANTES** Miguel de, *Don Quichotte de la Manche I*, Traduction de Louis Viardot, 1969, Paris, GF-Flammarion, 1995.
- **VEGA CARPIO** Lope Félix de, *La Dorotea*, 1632, Edición de Edwin S. Morby, Clásicos Castalia, Madrid, 1988.
- **JAUSS** Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1978.
- **LOTMAN** Yuri Mikhailovich, *Universe of the Mind. A semiotic theory of culture*, 1985, London, I. B. Tauris & Co Ltd, 1990.

- **SARTRE** Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946, Paris, Gallimard, Folio essais, 1996.
- **ZARIFIAN** Philippe, *L'émergence d'un peuple monde*, Paris, PUF, Politique d'aujourd'hui, 1999.
- **ZARIFIAN** Philippe, *Sur la force et la beauté du concept de peuple*, octobre 2002. Disponible sur <<http://perso.wanadoo.fr/philippe.zarifian/page61.htm>>.

Ironie

- **BERRENDONNER** Alain, *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris, Les Editions de Minuit, Collection Propositions, 1981.
- **BOUDON** Pierre, « Une interface discursive : l'ironie », in *Nouveaux actes sémiotiques*, 49, Limoges, PULIM, 1997.
- **HAMON** Philippe, *L'ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Université, Recherches Littéraires, 1996.
- **MOCHET** Marie-Anne, « Mention et/ou usage : discours direct et discours direct libre en situation de type conversationnel », in *Le fait autonymique dans les langues et les discours*, Actes du Colloque organisé par le SYLED les 5-6-7 octobre 2000, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III. Disponible sur <<http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/autonymie/theme5/mochetma.doc>>.
- **PERRIN** Laurent, « Opinion et lieu commun dans l'ironie », in **PLANTIN** Christian, *Lieux Communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Editions Kimé, 1993.
- **SCHOENTJES** Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil, Points Essais série « Lettres », 2001.
- « Notes sur la figure de l'ironie en marge de *La Chute* d'Albert Camus », in *La revue canadienne d'études rhétoriques*, Université d'Ottawa, vol. 12, septembre 2001. Disponible sur <<http://www.uottawa.ca/academic/arts/lettres/vanden/ironie.html>>.

Humour

- **BAUDIN** Henri, *Jeu de mots*, Université de Grenoble II, 2003. Disponible sur <<http://www.ditl.info/art/definition.php?term=2436>>.
- **BERGSON** Henri, *Le rire* (4^{ème} édition), 1899, Paris, Alcan, 1932.

- **BOURELY** Claire, *Vers une approche de l'humour chez Didier Cauwelaert*, Mémoire de D.E.A., 2002. Disponible sur <<http://leamilly.ifrance.com/leamilly/memoire%20dea.htm?>>.
- **LONGEART** Maryvonne, *Ressemblance / Analogie*, Lycée Ouvert de l'Académie de Grenoble. Disponible sur <<http://www.log.ac-grenoble.fr/logphil/reperes/analogie.htm>>.
- **ROMAN** Myriam, *Poétique du grotesque et pratique du burlesque dans les romans hugoliens*, Groupe Hugo, Université de Paris VII, 1996. Disponible sur <<http://groupugo.div.jussieu.fr/groupugo/96-04-06Roman.htm>>.

Etudes historiques

- **CAMACHO** Erika, « *Camino a la perfección* », in *Universalía n° 19*, Universidad Simón Bolívar, Decanato de Estudios Generales, Abr - Sept 2003. Disponible sur <<http://www.universalia.usb.ve/concursos/veredictos/2003/ensayo/1lugar.html>>.
- **DOMÍNGUEZ ORTIZ** Antonio, *Las clases privilegiadas en el antiguo régimen*, 1973, Madrid, Istmo, Fundamentos, 1985.
- **DOUCET** Jean-Paul, *Le droit criminel*. Disponible sur <<http://ledroitcriminel.free.fr/index.htm>>.
- **GOMEZ ALONSO** Eduardo, *Cazadores de antaño*, 2003. Disponible sur <<http://www.serradilla.com/articulos/HISTORIA/cazadores.htm>>.
- **RODRÍGUEZ VELASCO** Jesús D., « *El discurso de la caballería* », in *L'univers de la chevalerie en Castille*, Paris, Editons du temps, 2000.
- **SEBILLO** Paul, *Le peuple et l'histoire*, 1904, Paris, Imago, Le folklore de France, 1986.

Travaux prenant pour thème les ouvrages de notre corpus

- **BORGES** Jorge Luis, « *Mi entrañable señor Cervantès* », in *Papel Literario de El Nacional*, Caracas, 1° de agosto de 1999. Disponible sur <<http://www.analitica.com/bitbliblioteca/jjborges/cervantes.asp>>.
- **CASALDUERO** Joaquín, *Sentido y forma del Quijote*, 1949, Madrid, Ínsula, 1970.
- **CASTRO** Américo, *Hacia Cervantès*, 1957, Madrid, Taurus, 1967.
- **DOS SANTOS** Glauca, *Los refranes en Don Quijote de la Mancha*. Disponible sur <<http://www.cce.ufsc.br/~humble/Glauca.htm>>.

- **EISENBERG** Daniel, *La interpretación cervantina del Quijote*, 1987, Madrid, Compañía Literaria, 1995. Disponible sur <http://users.ipfw.edu/jehle/deisenbe/interpret/ICQindic.htm>.
- **ESTEBAÑEZ CALDERÓN** Demetrio, *La Celestina, texto clave en la crisis de los valores medievales y en la génesis del humanismo renacentista*. Disponible sur <http://oldwww.upol.cz/res/ssup/hispanismo1/estebane.htm>.
- **FUENTES** Carlos, *Cervantès o la crítica de la lectura*, 1976, Alcalá de Henares, Centro de Estudios Cervantinos, 1994.
- **GALÁN** Eduardo, *Claves de « La Celestina »*, Madrid, Ciclo, 1989.
- **GELLA ITURRIAGA** José, « *Los proverbios del Caballero Zifar* », in *Homenaje a Julio Caro Baroja*, Madrid, 1978.
- **IGLESIAS OVEJERO** Ángel, *Ensayo de identificación de refranes y frases proverbiales en « La Celestina »*, in *Actes du Colloque international du 29-30 janvier 1993 organisé par Françoise Maurizi*, Caen, 1995.
- **LACARRA** María Eugenia, *Cómo leer « La Celestina »*, Madrid, Júcar, 1990.
- **LEYVA** José Ángel, *Refranes, dichos y sentencias del Quijote*, Madrid, Libro-Hobby, 2004.
- **MANDEL** Oscar, « *The Function of the Norme in Don Quixote* », in *Modern Philology*, 55, Chicago, 1958.
- **MARAVALL** José Antonio, *Utopía y contrautopía en el Quijote*, Santiago de Compostela, Pico Sacro, 1976.
- **MORÓN ARROYO** Ciriaco, *Sentido y forma de « La Celestina »*, Madrid, Cátedra, 1974.
- **PERADE JORDI** Juli, *Dichos y refranes de Don Quijote y Sancho*. Disponible sur <http://www.ttecla.es/lapuerta/ar64.html>.
- **PICCUS** Jules, « *Refranes y frases proverbiales en El libro del Caballero Zifar* », in *Nueva Revista de Filología Hispánica*, XVIII, México, 1965-66.
- **POSTIGO** María Josefa, *Os provérbios de Don Quijote de la Mancha nas Traduções em Português*. Disponible sur http://www.geocities.com/ail_br/osproverbiosdonquixote.htm.
- **REDONDO** Augustín, *Otra manera de leer el Quijote : historia, tradiciones, cultura y literatura*, Madrid, Castalia, Nueva Biblioteca de erudición y crítica, 1997.

- **RIQUER MORERA** Martín de, *Aproximación al Quijote*, 1960, Estella, Salvat Editores, 1970.
- **VARO** Carlos, *Génesis y evolución del “Quijote”*, Madrid, Ediciones Alcalá, Romania, 1968.
- **VEGA** Pilar : « *De nuevo sobre El Quijote : novela de burlas* », in *Espéculo* – n° 11, Universidad Complutense de Madrid, 1999. Disponible sur <http://www.ucm.es/info/especulo/numero11/vegaquij.html>.
- **UNAMUNO** Miguel de, *Vida de don Quijote y Sancho*, 1904, Madrid, Espasa-Calpe, Austral, 1960.
- **WAGNER** Charles Philip, « *The Sources of El Caballero Zifar* », in *Revue Hispanique*, X, New York - Paris, 1903.
- *Juegos de palabras, Refranes del Quijote*. Disponible sur <http://www.elhuevodechocolate.com/refran3.htm>.
- *La Celestina*. Disponible sur <http://www.cdlle.es.org/celestina.html>.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	3
I. ETUDE DES PROVERBES HORS CONTEXTE	12
A. Définitions	13
1. Classification générale	14
a. Deux ensembles principaux : les parémies et les locutions.....	14
b. Imprécisions définitoires	17
2. Qu'est-ce qu'un proverbe ?	21
a. Proverbes pourvus d'éléments prosodiques mais non figuratifs : les proverbes d'expression directe	24
b. Proverbes pourvus d'éléments prosodiques et figuratifs	26
3. Le proverbe : une parémie parmi d'autres	30
a. En quoi le proverbe se distingue-t-il des divers types de parémies ?	30
b. Proportions de proverbes au sein de notre corpus	32
4. La locution proverbiale : une locution issue d'un proverbe	34
a. Définition	34
b. Comment différencier les locutions proverbiales des autres locutions figuratives?.....	35
c. Proportions au sein de notre corpus	38
B. Le figement – Langage stéréotypique – Stéréotypes culturels	40
1. Figement et proverbes : approche générale	42
a. Conditions nécessaires au figement	43
b. Datation problématique des proverbes	49
2. Le figement des proverbes compromis : une forme pouvant faire l'objet de diverses modifications	55
a. Rajeunissement linguistique.....	55
b. Problème de la transmission orale : variantes ou proverbes variables	56
c. Proverbes et formes proverbiales	59
3. Proverbes et Théorie des topoï : étude de la sémantique profonde	71
a. Présentation de la Théorie de l'Argumentation dans la Langue d'Anscombe et Ducrot : la théorie des topoï.....	71
b. D'autres schémas argumentatifs (30 % des occurrences)	75

C. Une rhétorique et une syntaxe propres aux proverbes : des stéréotypes linguistiques 87

1. Une rhétorique propre : le rythme facteur de figement 87
 - a. Figures de l'ordre des mots et de construction 87
 - b. Figures de lexique 93
 - c. Proverbes et rimes 98
2. Une syntaxe propre 102
 - a. Structures récurrentes 102
 - b. Formes introductrices 105
 - c. Temps et modes verbaux de la matière proverbiale 112

CONCLUSIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE 117

ANNEXES I^{ÈRE} PARTIE 122

**II. CONSIDÉRATIONS SUR L'INCORPORATION DES PROVERBES AU DISCOURS
126**

A. Transformations subies par les proverbes 127

1. Proverbes tronqués (21.76 %) 127
2. Proverbes modifiés (10.83 %) 134
3. Proverbes sous-entendus (67.41 %) 139

B. Prise en charge du proverbe lors de son incorporation au discours 144

1. Image du locuteur : im (A) 146
 - a. A effacé 146
 - b. A présent : im(A) 154
2. Image de l'auditeur : im (B) 159
3. Image conjointe de A et B : im (A&B) 161

C. Les connecteurs introduisant le proverbe : des indicateurs de fonction 169

1. Connecteurs présentant le proverbe comme déclencheur de ce qui précède (environ deux tiers des occurrences relevées) 171
2. Connecteurs présentant le proverbe comme déclenché par ce qui précède 179
3. Connecteurs présentant le proverbe comme étant en désaccord avec ce qui précède 185

a.	Connecteurs produisant des adversatives rectificatives.....	185
b.	Connecteurs produisant des adversatives restrictives.....	189
D.	Le « lieu » du proverbe : le raisonnement.....	198
1.	Le proverbe fonctionne avec un raisonnement particulier	200
a.	Le proverbe induit une conclusion factuelle	200
b.	Argumentation vs prévention	204
2.	Comment déterminer A et C dans notre corpus ?	212
a.	Les proverbes et la Théorie des Implicatures	212
b.	Les proverbes et la théorie de la pertinence	213
c.	Les proverbes et la théorie des topoï.....	215
3.	Le fonctionnement du proverbe au sein d'un raisonnement préventif ou argumentatif : son rôle dans la transition de A à C	219
a.	Fonction du proverbe n'exprimant pas de demande d'action : l'amont du processus cognitif ...	219
b.	Le proverbe exprime une demande d'action : l'aval ou l'encadrement du raisonnement	227
c.	Le cas particulier du proverbe porteur d'un schéma exprimant la préférabilité.....	233
4.	Le cas particulier du proverbe sous-entendu : l'absence possible de mécanismes enthymémiques et l'implication du proverbe	238
a.	Le proverbe sous-entendu déclenche un enthymème interlocutif appartenant à la concaténation logique composant un raisonnement.....	238
b.	Le proverbe sous-entendu n'apparaît pas au sein d'un raisonnement	239
c.	L'allusion au proverbe fait partie de l'argument au sein d'un raisonnement	241
	CONCLUSIONS DE LA DEUXIÈME PARTIE.....	243
	<i>ANNEXES 2^{ÈME} PARTIE</i>	<i>248</i>

III. CONTEXTUALISATION ET PORTÉE DU PROVERBE 254

A. El libro del caballero Zifar : le proverbe comme reflet élitiste d'un monde souhaité..... 257

1.	Énonciateurs et énonciataires restreints et privilégiés : une sagesse non populaire	258
a.	Un langage réservé à la noblesse.....	260
b.	Une affaire d'hommes, d'expérience et de pouvoir	264
c.	Étude quantitative : une distinction honorifique pour les personnages énonciateurs / une leçon élitiste pour le lecteur, énonciataire privilégié	268

2.	Les thèmes véhiculés par les proverbes du Zifar : le reflet d'un système de valeurs	270
a.	Qualités à posséder.....	270
b.	Travers à éviter.....	274
3.	Le discours du Zifar appartient majoritairement au domaine du sérieux mais l'humour apparaît	279
B.	La Celestina : le proverbe comme instrument d'un regard critique et railleur.	287
1.	L'ironie dans le choix des personnages	287
a.	La nature de certains personnages énonciateurs n'est pas en conformité avec la sagesse générale véhiculée par les proverbes.....	290
b.	Les agissements de certains personnages énonciateurs de proverbes ne sont pas en conformité avec le message véhiculé par ces derniers	292
c.	L'analogie entre la situation présentée par le proverbe et l'action d'un personnage est faussée par le choix du personnage en question	294
2.	L'ironie du choix de la situation d'énonciation	300
a.	Situation d'énonciation immédiate inadéquate à l'emploi d'un proverbe.....	300
b.	L'ironie du sort : la non applicabilité à une situation future.....	304
3.	Humour : bi-applicabilité et sur-applicabilité	311
a.	Proverbes et jeux de mots : bi-applicabilité	311
b.	Modification formelle de l'énoncé proverbial et sur-applicabilité.....	316
C.	El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha : la matière proverbiale comme révélateur de l'absurdité du monde.....	324
1.	L'emploi des proverbes est-il ironique ?	325
a.	Les personnages énonciateurs ne semblent pas en conformité avec la sagesse proverbiale : une possible critique des proverbes	326
b.	Critique ou éloge ?	329
c.	Ironie situationnelle atténuée ou problématique.....	332
2.	L'humour : l'apparition du burlesque et la révélation de l'être	334
a.	Humour et non-applicabilité.....	334
b.	La bi-applicabilité proverbiale dans le Quijote	338
c.	Humour ayant pour origine une applicabilité forcée du proverbe.....	343
3.	Les proverbes et l'absurde : une critique ou un retournement de situation ?	346
a.	Sancho n'utilise pas la matière proverbiale à bon escient ce qui provoque une modification du sens de l'énoncé.....	346
b.	Un usage réellement absurde ou en apparence seulement ?.....	348
CONCLUSIONS DE LA TROISIÈME PARTIE.....		357

CONCLUSIONS 361

CORPUS..... 367

INDEX..... 400

BIBLIOGRAPHIE..... 403